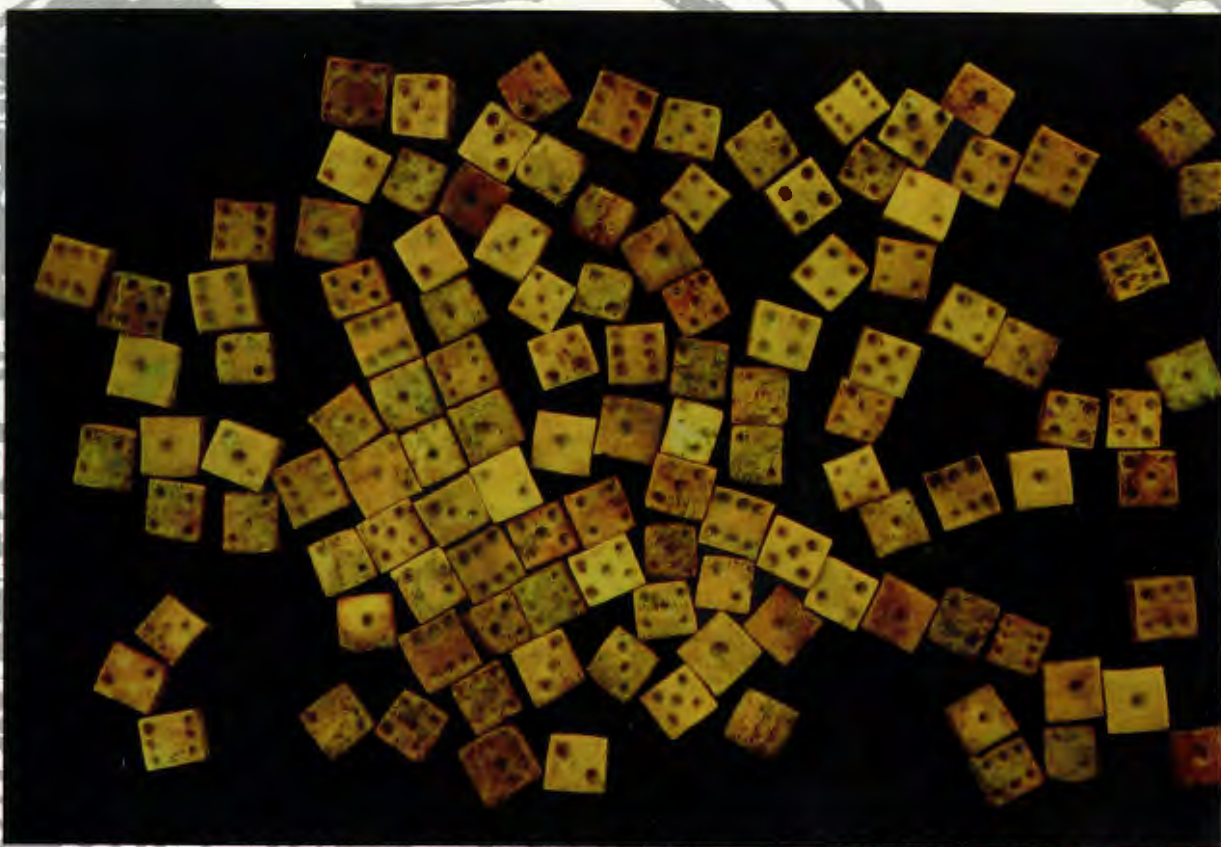


# REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



TOME XCV  
ANNÉE 2004

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux  
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux,  
du Conseil général de la Gironde  
et de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine

***Revue archéologique de Bordeaux***

***tome XCV  
année 2004***

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux  
du Conseil général de la Gironde  
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*

*Société Archéologique de Bordeaux  
1 place Bardineau  
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873  
reconnue d'utilité publique  
par décret du 11 mars 1915*

*Membre de l'association*  *"Archéologie d'Aquitaine"*



*Conformément à la tradition,  
la Société Archéologique de Bordeaux  
ne prend sous sa responsabilité  
ni les opinions émises  
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit  
toute reproduction totale ou partielle de documents  
sans son autorisation écrite.*

***Photographie de couverture :***

Bordeaux, fouilles de la place Camille-Jullian.  
Lot de dés à jouer.  
(cliché F. Bumel)



*Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 3-48*

## ***L'archéologie girondine en 2004 Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine***

En 2004, la recherche archéologique régionale a bénéficié d'une aide financière globale du Ministère de la Culture, toutes lignes confondues de 470 617,76 euros (pour 346 108,72 en 2003 et 326 327 euros en 2002).

Cette progression est due pour beaucoup aux aides accordées pour l'acquisition de deux bâtiments, destinés devenir des dépôts archéologiques, à Oloron-Sainte-Marie (Pyrénées-Atlantiques) et à Agen (Lot-et-Garonne) alors que les crédits d'aide à la recherche proprement dite (Titre V (56-20) et VI (66-98)) n'ont connu qu'une très légère progression : celle-ci est en adéquation avec le nombre d'opération programmée qui se maintient toujours autour de la trentaine.

Si 2004 a connu une augmentation des interventions sur le terrain, 162 au lieu de 147 en 2003, c'est uniquement en raison des fouilles préventives, résultat de la mise en place des opérations sur le tracé de la déviation de Bergerac.

L'importance de ces travaux influe aussi sur la répartition géographique des interventions puisqu'un tiers (52) des recherches concerne le département de la Dordogne devant la Gironde (39), les Pyrénées-Atlantiques (28), le Lot-et-Garonne (26) et les Landes (17).

Administrativement, ce travail sur le terrain découle aussi en grande partie des 1618 dossiers reçus au titre des procédures d'urbanisme. Ils ont entraîné la mise en place de 137 arrêtés préfectoraux de prescriptions (113 diagnostics, 24 fouilles).

Ces chiffres traduisent une baisse continue comparée aux 195 arrêtés en 2002 pour 1495 dossiers et 83 arrêtés en 2003 pour 1791 dossiers.

Il faut d'ailleurs noter que le taux de prescription s'établit actuellement autour de 6,5 %, ce qui peut apparaître relativement faible eu égard au nombre de dossiers reçus. Toutefois les difficultés survenues à l'INRAP, en fin d'année 2004, pour réaliser ces diagnostics montrent qu'il n'est pas possible pour l'instant d'augmenter ce taux, sauf si des moyens humains supplémentaires étaient accordés à l'établissement.

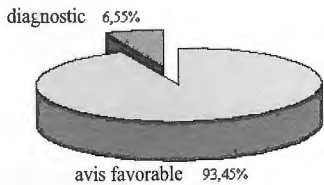
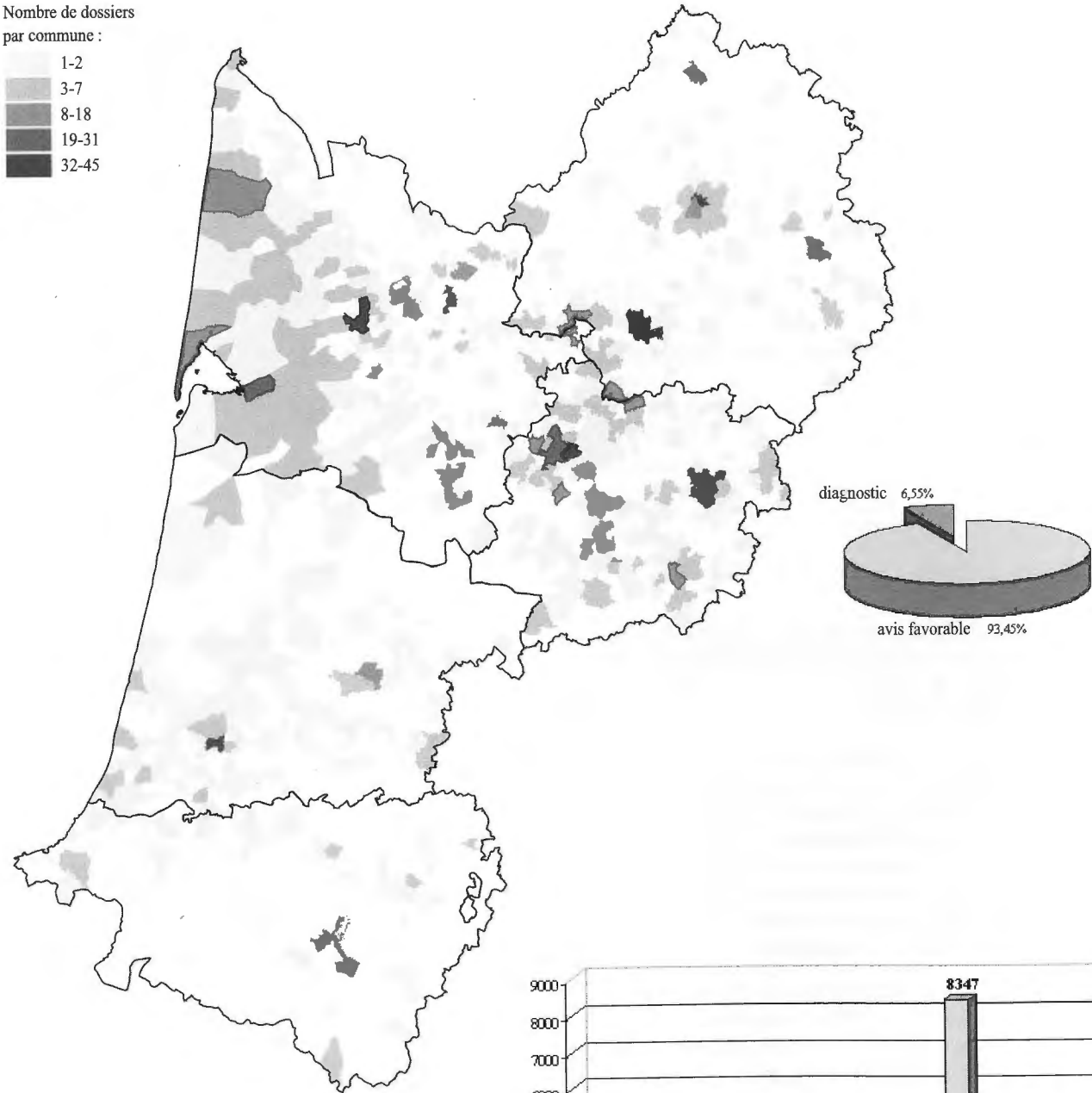
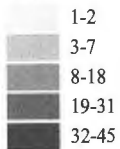
### ***Base Patriarche et gestion des sols***

Le fonctionnement de la cellule gestion des sols, au sein du service, a été réorganisé en 2004. Trois agents s'occupent de la mise à jour de l'application Patriarche, de l'enregistrement des opérations et de la mise en place des zones archéologiques ; deux agents gèrent les permis de construire, installations classées et lotissements ; un agent répond aux P.L.U. et études d'impact. Patriarche est le socle sur lequel se fonde la plupart des réponses d'urbanisme du service, après l'avis des prescripteurs.

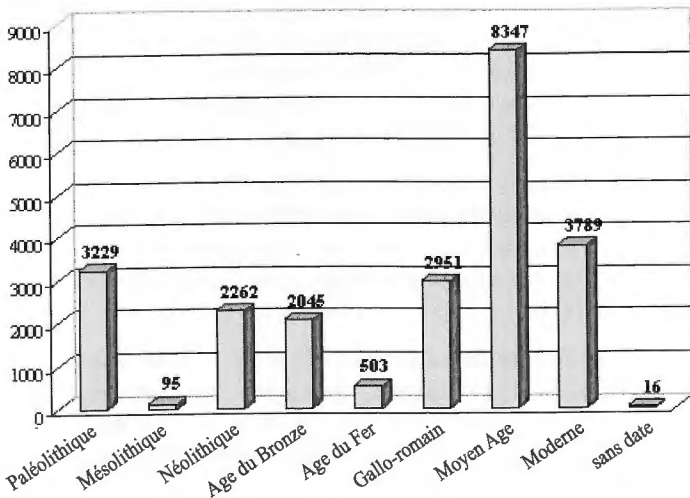
Les premiers zonages archéologiques définis par le Code du Patrimoine ont été validés durant l'année 2004 (20 communes), selon un processus qui, après des difficultés de départ, semble aujourd'hui mieux calé. Les principales villes de la région,

Dossiers d'urbanisme et d'aménagement du sol reçus en 2004 : 2490

Nombre de dossiers  
par commune :



Nombre d'entités archéologiques enregistrées dans Patriarche par période chronologique.



Dossiers d'urbanisme et diagnostics

	Avis favorable	Diagnostic	Total	% de diagnostic
Janvier 2004	134	5	139	3.6
Février 2004	123	12	135	8.9
Mars 2004	148	10	158	6.3
Avril 2004	97	13	110	11.8
Mai 2004	132	9	141	6.4
Juin 2004	168	10	178	5.6
Juillet 2004	148	12	160	7.5
Août 2004	70	4	74	5.4
Septembre 2004	178	12	190	6.3
Octobre 2004	102	4	106	3.8
Novembre 2004	117	7	124	5.6
Décembre 2004	120	4	124	3.2
Janvier 2005	131	11	142	7.7
Février 2005	110	20	130	15.4
Mars 2005	131	8	139	5.8
Avril 2005	79	3	82	3.7
Mai 2005	178	9	187	4.8
Juin 2005	161	10	171	5.8
TOTAL	2327	163	2490	6.5

ainsi que quelques communes limitrophes connaissant une forte pression urbaine, ont été définies comme prioritaires. La plupart ont reçu un arrêté de zonage signé ou l'auront dans le premier trimestre 2005. Se sont ajoutées quelques communes rurales où le risque archéologique a semblé particulièrement important (*villa* ou *vicus* gallo-romain, occupation préhistorique ou protohistorique notamment).

Les demandes d'information pour les P.L.U., cartes communales et S.C.O.T. sont toujours abondantes suite à la loi S.R.U. Pour l'année 2004, ces données ont été fournies pour 272 communes (soit 11,89 % des communes de la région). Les études d'impact, d'importances inégales, sont au nombre de 115, dont 3 sur plusieurs départements.

Un bilan de la carte archéologique montre combien la répartition géographique et par périodes reflète avant tout l'état de la recherche archéologique, avec des thèmes davantage développés dans certains secteurs, en raison de choix de chercheurs universitaires ou de l'activité de correspondants locaux. Des périodes chronologiques (Mésolithique, Néolithique) apparaissent en déséquence ; des déséquilibres sont flagrants entre les départements selon les périodes et, sur la carte, des espaces vides apparaissent, manques imputables plutôt aux limites de nos connaissances qu'à un hypothétique vide du peuplement. Compléter et valider les informations de Patriarche demeure donc une priorité de la gestion des sols.

## Préhistoire

### Recherches archéologiques préventives

Pour la Préhistoire, l'année 2004 est marquée par la fin des opérations de terrain sur les gisements mis au jour sur le tracé de la déviation Nord de Bergerac. Ces gisements sont primordiaux pour la connaissance des premières occupations humaines en bergeracois.

Ainsi, pour les gisements de la première tranche, le site de Vieux-Coutet est important dans la mesure où, en raison de la présence de niveaux d'occupations du Moustérien et du Châtelperronien, il se présente comme un gisement de référence pour la compréhension de la transition entre le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur.

De même, le site de Cantalouette II «la Doline» correspond à une succession d'occupations depuis le Paléolithique inférieur jusqu'au Néolithique en passant par le Solutrén, culture auparavant non reconnue dans les gisements de plein air de la région. L'amas de taille solutréen retrouvé sur ce site de Cantalouette II témoigne de la réalisation sur place de plusieurs feuilles de laurier de grande taille. Aucun site d'une telle nature et d'une telle ampleur (en surface et en stratigraphie) n'avait encore jamais été étudié en archéologie préhistorique. Les sites



de Cantalouette I, Cantalouette III et du Vallon des Coutets ont livré d'intéressants témoignages d'extraction, d'utilisation de silex pour différentes périodes préhistoriques.

Les fouilles de la deuxième tranche de la section nord se sont déroulées au cours de la deuxième moitié de l'année 2004. Il s'agit de sites (Cantalouette IV, Combe-Brune, Les Garris) dont le potentiel général contribue à enrichir la connaissance des cultures préhistoriques de la fin du Paléolithique moyen et du début du Paléolithique supérieur.

L'ensemble des données scientifiques récoltées à l'occasion des travaux d'archéologie préventive sur la déviation de Bergerac va nourrir les réflexions scientifiques de plusieurs disciplines et enrichir les réflexions sur diverses problématiques et notamment celle de l'histoire géologique du plateau du Pécharmant mieux connue dans sa complexité (systèmes karstiques anciens).

Ainsi, l'ample exploitation scientifique des données récoltées devra se développer sur les toutes prochaines années et sera de premier plan pour la compréhension des cultures et des sociétés paléolithiques en Europe.

### Recherches archéologiques programmées

L'année 2004 sera marquée pour être celle de la fin des campagnes de fouilles du site de Brassempouy. Cette année d'opération a permis d'effectuer les dernières compilations de données. Une attention particulière a ainsi été portée sur les questions de mise en place des dépôts archéologiques de manière à dresser un bilan stratigraphique apte à ouvrir d'intéressantes perspectives sur les corrélations potentielles entre les couches présentes dans les différents secteurs du gisement. Les travaux scientifiques déjà disponibles et l'exploitation des résultats dernièrement acquis permet d'envisager une publication monographique dans un avenir proche.

Pour la Grotte d'Isturitz, la méthodologie mise en œuvre pour les opérations de traitement des déblais livre des résultats qui témoignent de l'intérêt de la démarche. Les données obtenues sont toujours aussi porteuses d'information tant du point de vue des caractéristiques techno-économiques des industries lithiques aurignaciennes (à noter la mise en place d'analyses fonctionnelles) que d'un point de vue historiographique. En effet, la reprise de ce gisement permet de cerner avec plus de précision l'histoire du site et des fouilles anciennes, données permettant notamment de mieux appréhender l'étude des collections anciennes.

Pour le département de la Dordogne, la démarche initiée par l'équipe de H. Dibble consistant à reprendre pour des opérations ponctuelles de recadrage chronostratigraphique des gisements phares de l'archéologie préhistorique (Pech de

l'Aze IV les années précédentes) se poursuit cette fois sur le gisement du Roc de Marsal. Impliquant des chercheurs américains et français autour de problématiques diverses, les données récoltées dans le cadre de ces nouveaux travaux permettront sans doute de mieux comprendre la nature de la présence des restes néandertaliens issus des fouilles anciennes de Lafille.

C'est une approche assez similaire qui s'est mise en place cette année sur le gisement du Pech de l'Azé I sous la direction de Marie Soressi (reprise du gisement dans le but de vérifications chronostratigraphiques pour le Moustérien de Tradition acheuléenne et nouvelles données sur les niveaux moustériens livrant des matières colorantes).

D'autre part, est particulièrement à souligner pour l'originalité de la thématique d'étude, la mise en place d'un PCR intitulé «Lagunes des landes de Gascogne, Anthropisation des milieux humides de la Grande Lande». Ces petites étendues d'eau qui parsèment par milliers le paysage landais et sud girondin étaient très mal étudiées. L'équipe, d'une quinzaine de personnes, a développé toute une réflexion autour de prospections systématiques. Le champ d'étude est celui du bassin de la Grande Leyre et l'objectif est à la fois archéologique (étudier l'occupation humaine des sols autour des lagunes, de la Préhistoire au Moyen Âge) et paléoenvironnemental (connaître l'évolution du paysage d'un point de vue géologique et végétal à partir du début de l'Holocène).

Pour la Préhistoire, l'année 2004 a été marquée par l'étude des industries lithiques de gisements anciennement connus (La Honteyre et Cabannes) alors que des indices plus récents (Azilien, Mésolithique) sont apparus ; de même, plusieurs gisements néolithiques (Chalcolithique) ont été mis au jour. Implantés dans une zone où les connaissances archéologiques demeurent encore très ténues, les travaux développés dans le cadre de P.C.R. seront vraisemblablement à même d'alimenter les réflexions sur la néolithisation de la façade atlantique et les modalités d'occupation de l'espace.

Hormis les résultats acquis dans le cadre de ce P.C.R., la recherche sur le Néolithique reste assez minoritaire sur l'ensemble de la région, alors que les sites révélés tant à l'occasion de prospections que de diagnostics témoignent pourtant de l'existence d'un riche potentiel. A signaler en revanche la mise en évidence d'éléments néolithiques sur la butte de Monflanquin qui démontrent que ce site de hauteur a été occupé très tôt.

Enfin, concernant les grottes ornées, bien qu'aucune opération programmée d'étude ne soit mise place, plusieurs opérations d'aménagement ou d'études ont été lancées par le service régional de l'archéologie, la conservation régionale des monuments historiques et le centre national de préhistoire. Ainsi les travaux d'aménagement de la grotte de Cussac (passerelles de cheminement assurant la protection des sols) ont débuté

en cette année 2004, Il s'agit d'un préalable indispensable à toute exploration scientifique ultérieure de la cavité. A la grotte de Lascaux, les travaux développés dans le cadre du Comité scientifique International de la Grotte de Lascaux, placé sous la présidence de M. Marc Gauthier démontre l'intérêt d'approches croisées, pluridisciplinaires (géologie, hydrogéologie, climatologie, microbiologie, constat d'état, compilation de données d'archives, etc.) et inter-institutionnelles (Ministère de la Culture, Université de Bordeaux I, CNRS, INRA, institutions étrangères...) lorsqu'il s'agit d'établir les paramètres nécessaires à la conservation pérenne d'un site aussi exceptionnel.

### Protohistoire

Outre le colloque de préhistoire récente, qui s'est tenu à Périgueux en 2004 et qui donnera lieu à la publication d'un volume conséquent, l'activité de recherche en protohistoire peut être avantageusement illustrée par trois opérations.

— Le premier gisement ayant fait l'objet d'une fouille en 2004 est le site de la grotte de Pouey, à Laruns en vallée d'Ossau (Pyrénées-Atlantiques). P. Dumontier et P. Courtaud explorent à 1830 m d'altitude une petite cavité sépulcrale découverte par des spéléologues. La population inhumée, six personnes dont des femmes et des enfants, est probablement à mettre en relation avec un habitat pastoral saisonnier. Le mobilier archéologique découvert, bracelet, petites coupes, vase, tonnelet, renvoie à un Bronze ancien et moyen.

Le diagnostic réalisé Saint-Etienne-de-Lisse (Gironde) et le sauvetage effectué en urgence à Monflanquin (Lot-et-Garonne) ont apporté des informations essentielles pour la connaissance du Premier Age du Fer dans le Sud-Ouest.

— A Saint-Etienne-de-Lisse, le site de hauteur de Niort était déjà anciennement connu. Un projet d'extension de vignes a nécessité la réalisation en préalable d'un diagnostic effectué par Ph. Coutures. L'opération a permis de mettre en évidence la présence d'un rempart effondré et incendié avec une probable porte, des restes d'un habitat dense, à l'intérieur de l'éperon, et plusieurs inhumations ; le tout étant datable des VI-Ve siècles av. notre ère. Le service a prescrit la conservation des terrains. Ceux-ci devraient être, avec l'accord du propriétaire, inscrits à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques.

— A Monflanquin, des travaux d'aménagement de la place de cette bastide du XIIIe siècle ont mis au jour une importante stratigraphie comprenant des sols d'habitat, foyers, fours, fosses avec un très abondant mobilier notamment une soixantaine de fragments d'amphores massaliètes. Un zonage archéologique sera mis en place sur l'ensemble de la commune en 2005.

### Antiquité et Haut Moyen Age

Après les grands travaux bordelais et les bilans scientifiques établis sur Périgueux, 2004 aura été une année plus calme.

Quelques petites interventions ponctuelles de X. Charpentier ont permis de fixer maintenant avec certitude le tracé de l'aqueduc méridional de *Burdigala*.

A Agen, Ph. Jacques a mis, une nouvelle fois, en évidence des bâtiments antiques en périphérie de l'agglomération qui pourraient fort bien être des entrepôts. Enfin à Gouts, dans les Landes, l'équipe réunie autour de Cl. Gay, G. Pujol et D. Vignaud dégage progressivement les restes de ce qui s'apparente de plus en plus à un petit *vicus* dominant la vallée de l'Adour.

Dans le domaine rural, notons la poursuite des fouilles de la *villa* de Lussas et Nontronneau qui renouvelle totalement nos connaissances de l'architecture de ce domaine et enfin l'excellent travail réalisé par J. Marian, à Loupiac, qui permet à cette superbe résidence aristocratique tardive de retrouver un peu d'éclat. Un énorme travail reste encore à faire sur ce site prometteur.

Une mention particulière pour deux opérations qui nous permettent de faire la transition entre l'Antiquité et le Moyen Age : Oloron-Sainte-Marie (Pyrénées-Atlantiques) et Jau-Dignac-Loirac (Gironde).

Dans la petite cité du haut Béarn, les aménagements de la place qui entoure l'actuelle cathédrale Sainte-Marie ont permis la mise en évidence, par L. Wozny et J.-Fr. Pichonneau, d'une importante nécropole du Ve-VIIIe siècles organisée autour de bâtiments dont la fonction (mausolée ?) restent difficiles à déterminer. Notons la découverte d'un mobilier mérovingien important et de deux monnaies d'or, imitations wisigothiques de Justinien (2e moitié VIe siècle).

La troisième année de fouilles réalisée à Jau-Dignac-Loirac sur le site de la chapelle permet maintenant de bien circonscrire l'évolution architecturale et chronologique du gisement.

C'est sur les restes d'un ancien *fanum* de la fin du Ier siècle que s'installe à la fin du VIe siècle, une chapelle funéraire familiale puis qu'une nécropole se développe au VIIe siècle. Abandonné dans le courant du IXe siècle (?), le site est à nouveau l'objet de travaux au Moyen Age avec l'installation d'une chapelle dédiée à Saint Siméon qui ne sera détruite qu'au XVIIIe siècle.

La qualité exceptionnelle des découvertes fera sans doute de Jau-Dignac une référence pour l'archéologie régionale dans les années qui viennent.

## Moyen Age

Trois opérations nous apparaissent manquantes pour l'année 2004. Il s'agit tout d'abord de l'étude réalisée par P. Bouvard à Thénac (Dordogne). Cette étude co-financée par la commune, le conseil général de la Dordogne et l'Etat a porté sur l'évolution du bourg castral de Puyguilhem, simple lieu-dit aujourd'hui. Au XIIe siècle, il était le siège d'une châtellenie. Cette forteresse générera à son pied un petit bourg dont quelques maisons existent encore aujourd'hui. Les sondages réalisés ont permis de préciser le tracé de l'enceinte et de localiser une tour. D'autres sondages devraient permettre d'aborder en 2005 le problème de l'habitat.

A Louvie-Juzon (Pyrénées-Atlantiques) en vallée d'Ossau, c'est la construction d'un petit supermarché, sur l'emplacement d'un ancien prieuré médiéval, qui a permis de préciser le plan et la chronologie de la chapelle mais aussi d'un édifice voisin dont la fonction reste à préciser.

L'ensemble de la parcelle a été mise en réserve archéologique et devrait faire l'objet d'une opération programmée.

Enfin à Saint-Émilion, J.-L. Piat a été chargé de la surveillance des travaux à l'intérieur de l'église monolithe. La commune a souhaité élargir le travail à une étude historique plus globale.

Les résultats dépassent les espérances. L'église monolithe paraît avoir été conçue comme telle dès l'origine. Le plan initial d'un vaisseau rectangulaire, à cinq travées et trois nefs, se dessine clairement dès les premières années du XIIe siècle. L'installation d'enfous sépulcraux se fait entre le XIIIe et XIVe siècles dans les couloirs d'accès. De séduisantes hypothèses historiques ont été proposées par les auteurs qui proposent d'attribuer la construction de l'ensemble au vicomte Pierre de Castillon, proche du duc d'Aquitaine, qui participa à la première croisade. C'est à son retour de « Terre Sainte » qu'il aurait favorisé la construction de deux églises monolithes sur ses terres, à Saint-Émilion et Aubeterre (Charente).

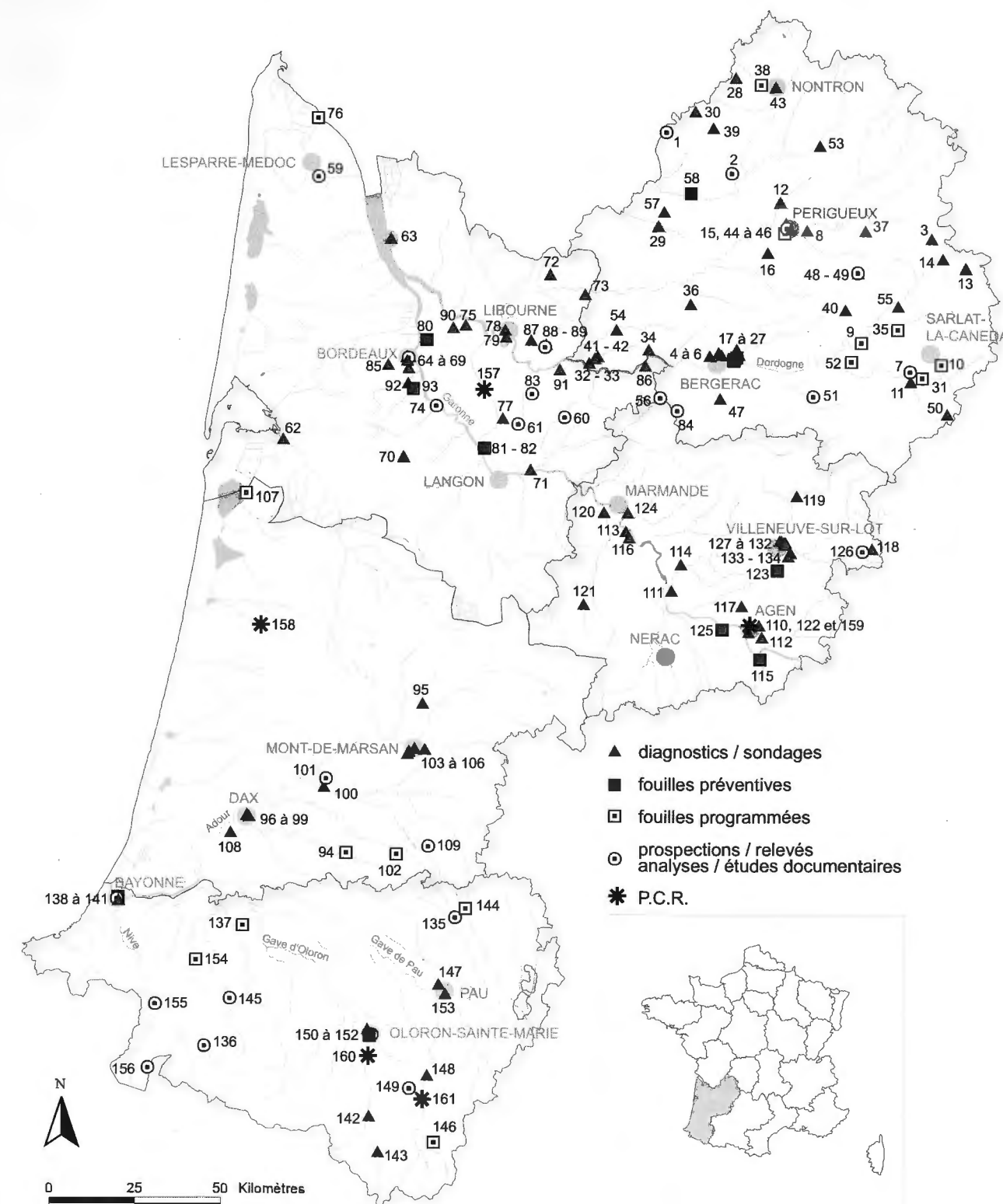
Dany Barraud, Hélène Mousset,  
Nathalie Fourment et Olivier Bigot.

## Tableau des opérations en Aquitaine

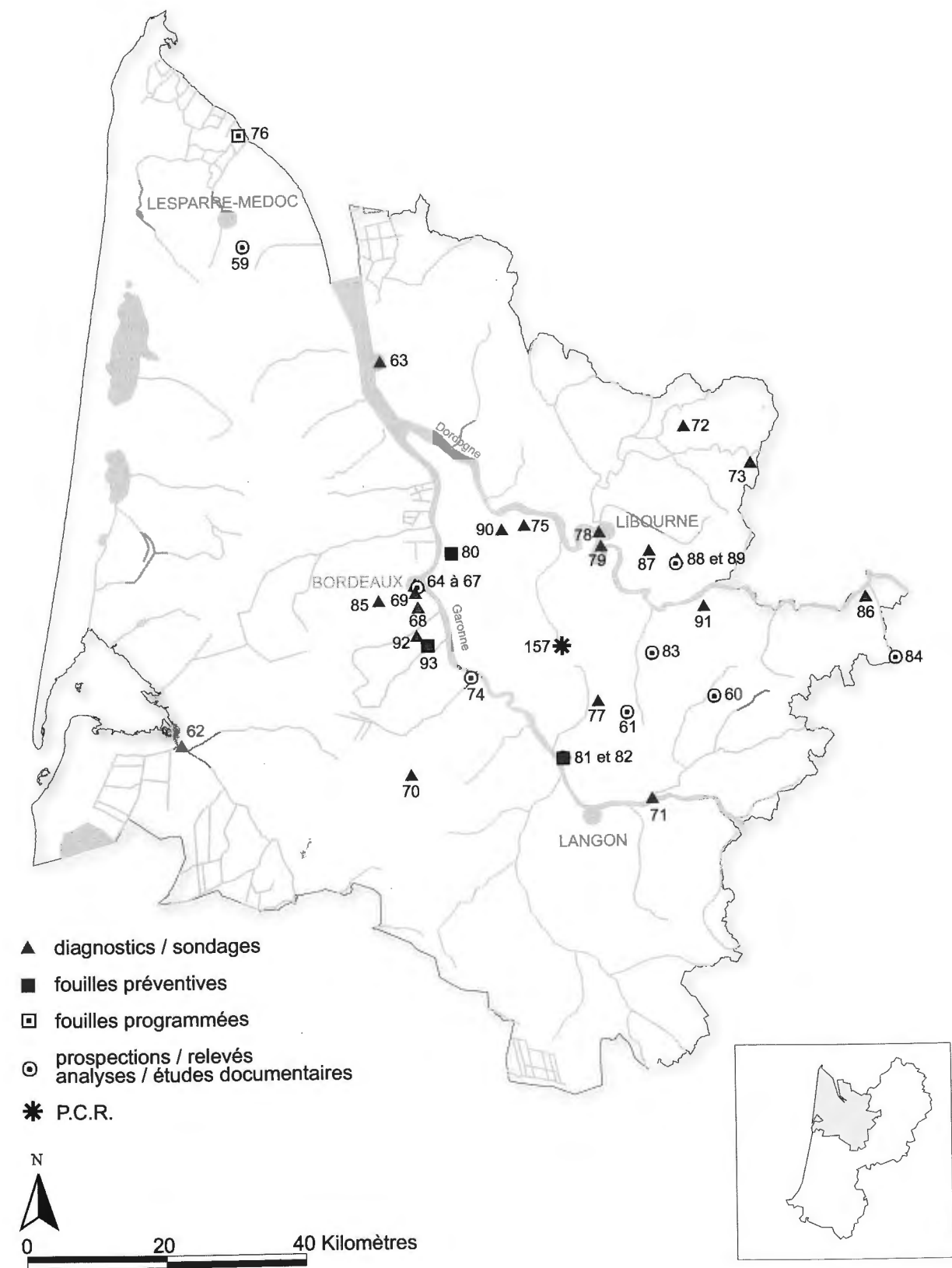
(cartes : pages suivantes)

### DORDOGNE

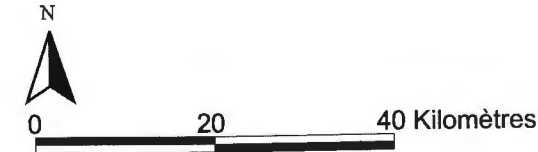
	n°
Vallée de la Lizonne.....	1
Vallées de la Dronne et de la Dordogne.....	2
BEAUREGARD-DE-TERRASSON/VILLAC (A.89).....	3
BERGERAC.....	4
..... Mont de Neyrat Nord.....	5
..... Pombonne/La Brunetière Sud.....	6
..... RD 709 - Garrigue.....	7
BEYNAC-ET-CAZENAC.....	8
BOULAZAC.....	9
CAMPAGNE.....	10
CARSAC-AILLAC.....	11
CASTELNAUD-LA-CHAPELLE.....	12
CHATEAU-L'EVEQUE.....	13
CHAVAGNAC.....	14
CONDAT-SUR-VEZERE.....	15
COULOUNIEUX-CHAMBERS.....	16
COURSAC.....	17
CREYSSE.....	18
..... Combe Brune I.....	19
..... Combe Brune III.....	20
..... Les Garris II.....	21
..... Cantalouette IV.....	22
..... Cantalouette II - la doline.....	23
..... Cantalouette I.....	24
..... Cantalouette III.....	25
..... Les Coutets.....	26
..... Vallon des Coutets.....	27
..... Vieux Coutet.....	28
HAUTEFAYE/JAVERLAC-ET-LA-CHAPELLE-SAINT-ROBERT.....	29
LA JEMAYE.....	30
LA ROCHEBEAUCOURT-ET-ARGENTINE.....	31
LA ROQUE-GAGEAC.....	32
LAMOTHE-MONTRAVEL.....	33
..... Les Grandes Pièces.....	34
LE FLEIX.....	35
LES EYZIES-DE-TAYAC-SIREUIL.....	36
..... Castrum de Commarque.....	37
LES LECHES RD 709 - Déviation des Lèches.....	38
LIMEYRAT.....	39
..... Les Clauds Longs.....	40
LUSSAS-ET-NONTRONNEAU.....	41
..... Villa de Nontronneau.....	42
MAREUIL-SUR-BELLE.....	43
MAUZENS-ET-MIREMONT.....	44
..... Le Meyrolet et La Meyrollette.....	45
MONTCARET.....	46
..... La Dodie III.....	47
MONTCARET.....	48
..... Tête Noire.....	49
NONTRON.....	50
..... I av. Général-Leclerc.....	51
PERIGUEUX.....	52
..... Rue Jules Ferry.....	53
..... Château Barrière.....	54
..... I, cours Saint-Georges.....	55
RIBAGNAC.....	56
..... Pech Chabrol.....	57
ROUFFIGNAC-SAINT-CERNIN-DE-REILHAC.....	58
..... Château de l'Herm.....	59
..... Grotte de Rouffignac.....	60
SAINT-AUBIN-DE-NABIRAT.....	61
..... La Vieille Eglise.....	62
SAINT-AVIT-SENEUR.....	63
..... Le bourg abbatial.....	64
SAINT-CHAMASSY.....	65
..... Moulin du Roc.....	66
SAINT-JEAN-DE-COLE/SAINT-PIERRE-DE-COLE.....	67
..... Carrière Boudeau.....	68
SAINT-MEARD-DE-GURCON.....	69
..... Bois Piqua.....	70
SERGEAC.....	71
..... Abri Reverdit.....	72
THENAC.....	73
..... Le bourg de Puyguilhem.....	74
VANXAINS.....	75
..... Eglise Notre-Dame.....	76
VILLETOUREIX.....	77
..... La Rigale.....	78







- ▲ diagnostics / sondages
- fouilles préventives
- ▢ fouilles programmées
- ⊙ prospections / relevés analyses / études documentaires
- \* P.C.R.



GIRONDE

	n°
Médoc	Sites de sidérurgie ancienne 59
Entre-deux-Mers	Moulins à eaux 60
Cantons de Cadillac, Saint-Macaire, Sauveterre et Targon	61
BIGANOS	Bois de Lamothe 62
BLAYE	Le Monteil Est 63
BORDEAUX	Cours Clémenceau, ancien Gaumont 64
	Cours du Chapeau rouge 65
	50 rue Saint-Sernin 66
	Centre historique 67
	Barrière de Toulouse, Route de Toulouse 68
BORDEAUX/PESSAC	Deuxième phase du tramway 69
CABANAC-ET-VILLAGRAINS	Le Pujeau de Cabanne 70
CAUDROT	Place de l'église 71
COUSTRAS	L'Essert 72
GOURS	La Petite Font 73
ISLE-SAINT-GEORGES	Territoire communal 74
IZON	Allée d'Anglade 75
JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC	La Chapelle 76
LADAUX	Eglise Saint-Martin 77
LIBOURNE	Quai Souchet 78
	Quartier de Condat 79
LORMONT	Parc d'activités de la Gardette 80
LOUPIAC	Saint-Romain 81
	Les Vignes de Cornélien 82
LUGASSON	Les Murasses 83
MARGUERON	Les Bernards 84
MERIGNAC	Voie de desserte ouest 85
PINEUILH	L'Arbalestrier 86
SAINT-EMILION	Eglise 87
SAINT-ETIENNE-DE-LISSE	Colline de Niord 88
	Saint-Faure 89
SAINT-LOUBES	Allée des Frères 90
SAINT-PEY-DE-CASTETS	Pradiasse, Aux Bartos 91
VILLENAVE-D'ORNON	52, Avenue du Maréchal Leclerc 92
	Au Marteau 93

LANDES

	n°
BRASSEMPOUY	Pouy 94
CANENX-ET-REAUT	La Hubla 95
DAX	Berges de l'Adour 96
	Lycée Saint-Joseph 97
	Tuc d'Eauze 98
	Cours du Maréchal Joffre 99
GOUTS	Le Bigné 100
GOUTS/TARTAS/AUDON	101
MONSEGUR	Agès 102
MONT-DE-MARSAN	Rue Frédéric Bastiat 103
	Avenue de Villeneuve 104
SAINT-PIERRE-DU-MONT	Le Bourg 105
	Eglise Saint-Genès 106
SANGUINET	Le Lac 107
TERCIS-LES-BAINS	Rue de Palisse 108
URGONS Territoire communal	109

LOT-ET-GARONNE

	n°
AGEN	Lycée J.-B. de Baudre 110
AIGUILLON	Plaine de la Cبادère 111
BOE	Bory - Bordeneuve de Bory 112
CAUMONT-SUR-GARONNE	Ancienne Ville 113
CLAIRAC	5-6 impasse du Clocher 114
LAYRAC	Lotissement Beausoleil 115
LE MAS-D'AGENAIS	Bel Air 116
MADAILLAN	Doulougnac 117
MASQUIERES	Lanauze 118
MONFLANQUIN	Le Bourg 119
MONTPOUILLAN	Le Choix, Le Pigeat, Les Bartotes 120
POMPOGNE	Hôtel de ville 121
PONT-DU-CASSE	Au Gers 122
SAINT-ANTOINE-DE-FICALBA	Portely 123
SAINT-PARDOUX-DU-BREUIL	Ladan 124
SAINTE-COLOMBE-EN-BRUILHOIS	Goulard 125
TOURNON-D'AGENAIS	Le Bourg 126
VILLENEUVE-SUR-LOT	Chemin d'Anglade 127
	Avenue Delattre-de-Tassigny 128
	La Rouquette 129
	La Dardenne 130
	Rouquette Ouest 131
	Las Treilles-Bas 132
	Barbes 133
	Frontignac-Sud 134

PYRENEES-ATLANTIQUES

	n°
Canton de Thèze	135
AHAXE-ALCIETTE-BASCASSAN	Maison Capillia 136
ARANCOU	Bourouilla 137
BAYONNE	Rive gauche de l'Adour 138
BAYONNE	L'enceinte antique 139
BAYONNE	Casernes de la Nive 140, 141
BEDOUS	Déviation de la R.N. 134 142
BORCE	Le Bourg 143
LALONQUETTE	Villa de l'Arribèra deus Gleisiars 144
LANTABAT / OSTABAT-ASME	Gaïneko Ordokia 145
LARUNS	Grotte de l'Homme de Pouey 146
LONS	Quartier Mirassou 147
LOUVIE-JUZON	Prieuré Saint-Vincent 148
LOUVIE-SOUBIRON	Vallée d'Ossau 149
OLORON-SAINTE-MARIE	5, rue Paul Malherbe 150
OLORON-SAINTE-MARIE	Tour de Grède 151
OLORON-SAINTE-MARIE	Place de la cathédrale 152
PAU	Parking de la place Clémenceau 153
SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE	Grotte d'Isturitz 154
SAINT-MARTIN-D'AROSSA	Mines et métallurgie en Pays basque 155
Vallées des Nives des Aldudes et d'Arméguy	156

PROJETS COLLECTIFS DE RECHERCHE

	n°
33 LA SAUVE	Abbaye de la Sauve majeure 157
40 Lagunes des Landes de Gascogne	158
47 AGEN	L'Ermitage 159
64 Circulation monétaire en Béarn	160
64 LOUVIE-SOUBIRON	161



## Opérations archéologiques à Bordeaux

### Cours du Chapeau-Rouge

La phase finale d'aménagement du cours du Chapeau-Rouge, réalisée en 2004, comprenait plusieurs travaux dont la nature portait atteinte au sous-sol : pose d'une canalisation avec raccord aux réseaux existants et installation de bennes enterrées. Les terrassements, ouverts à proximité immédiate de l'emprise du parking souterrain, ont été considérés comme autant de fenêtres d'exploration supplémentaires permettant d'augmenter les connaissances acquises lors de la fouille préventive de 2002-2003.

Des vestiges des périodes antique et médiévale ont été mis au jour lors de la surveillance des travaux. Ils ont pu être raccordés aux différentes phases de l'évolution du site définies par la fouille.

Des sols, des remblais, des restes d'élévation (murs maçonnés ou solins de blocs calcaires) se rattachent aux constructions du quartier du Haut Empire ; l'implantation des murs respecte l'orientation du bâti dans l'ilot. Pour cette période, l'acquis majeur est d'avoir pu compléter, grâce à la découverte de son mur sud, le plan d'un grand bâtiment donnant sur le *decumanus* à son débouché sur le fleuve.

Quatre inhumations ont été repérées. Elles appartiennent à l'espace funéraire qui se développe sur le site dès l'abandon du quartier, consécutif à l'édification du *castrum* du Bas Empire.

A cet abandon des constructions romaines correspond une sédimentation de terres noires, observées presque systématiquement sur le niveau de destruction antique.

Le chemin médiéval, dont la construction marque une des premières étapes du redéploiement urbain sur les terres situées au nord du rempart, a pu être documenté plus précisément lors de cette opération. Sa mise en œuvre est hétérogène, entre radier massif de blocs et simple cailloutis.

Enfin, cette chaussée est surmontée d'épais remblais peu caractéristiques, qui signent l'aménagement de l'axe de circulation de l'actuel cours du Chapeau-Rouge.

Kristell Chuniaud

### Ancien cinéma Gaumont : 9 à 13 cours Georges-Clemenceau, 8 et 16-18 rue du Palais-Gallien

L'ancien cinéma Gaumont de Bordeaux sera prochainement remplacé par un auditorium, un ensemble immobilier et des parkings souterrains. Le bâtiment étant toujours en place, de nombreuses contraintes, liées au manque de place et aux réseaux existants, ont déterminé l'emplacement des sondages destinés à diagnostiquer le site.

Il se trouve un peu à l'ouest des zones d'occupation protohistorique reconnues, dans l'extension de la ville du Haut Empire, à près de 200 m au nord-ouest de l'enceinte antique et à l'extérieur de l'enceinte du XIV<sup>e</sup> siècle, sensiblement en direction du bourg Saint-Seurin.

L'ensemble du terrain a été exhaussé au cours de travaux dans les années 80.

Un remblai moderne de plus de deux mètres d'épaisseur sous l'ancien niveau de circulation du cinéma préserve les niveaux les plus anciens, tout en les rendant inaccessibles. La démolition du bâtiment existant ne devrait pas mettre en danger ces niveaux. Une deuxième campagne de sondages, après cette démolition sera nécessaire pour établir un diagnostic.

Hélène Silhouette

### 50 rue Saint-Sernin

Deux sondages ont été menés, l'un dans la cour, l'autre dans la cave. Ont ainsi été observés :

- d'une part des niveaux successifs, sur à peu près deux mètres de hauteur, allant des sols actuels jusqu'à des terres de jardin sous-jacentes à un remblai datable du XVIII<sup>e</sup> siècle ;
- d'autre part plusieurs niveaux d'occupation antique succédant à un niveau d'anthropisation situé tout au début de notre ère, lui-même percé par des fossés et autre structures en creux ;
- dans cette stratigraphie s'étendant de 16 à 11 m Ngf, un mètre reste inconnu entre la base des niveaux du XVIII<sup>e</sup> siècle et le sommet des niveaux antiques conservés en fond de cave, qui représentent sensiblement tout le I<sup>er</sup> siècle de notre ère.

Une précédente opération préventive, menée en 1996 au sud et à l'est de cette emprise (Martin, BSR 1996), avait montré des vestiges en parfaite correspondance avec ces observations : une occupation remontant à Claude, des éléments d'une *domus* suburbaine du Haut Empire et un petit monument à cella carrée

(*fanum* ou mausolée) construit vers 50 et abandonné à la fin du III<sup>e</sup> siècle ; quelques niveaux attribuables au IV<sup>e</sup> et des fosses comblées entre le Ve et le IX<sup>e</sup> montrant une survie du site au Bas Empire et au Haut Moyen Age ; de nouvelles constructions au XVIII<sup>e</sup> siècle succédant à de probables plantations de vignes au Moyen Age. La correspondance entre le diagnostic et les données précédemment acquises est soulignée par une même richesse en enduits peints et une même abondance en lampes à huile.

Hélène Silhouette

MARTIN, L. 1996. Bordeaux, rue Castelnau-d'Auros. *Bilan scientifique région Aquitaine*, 1996, p. 53-54.

### Route de Toulouse

Le terrain, assiette de construction d'un commerce de restauration rapide, se situe à quelque cinquante mètres au sud-ouest d'un point de découverte de vestiges de l'aqueduc gallo-

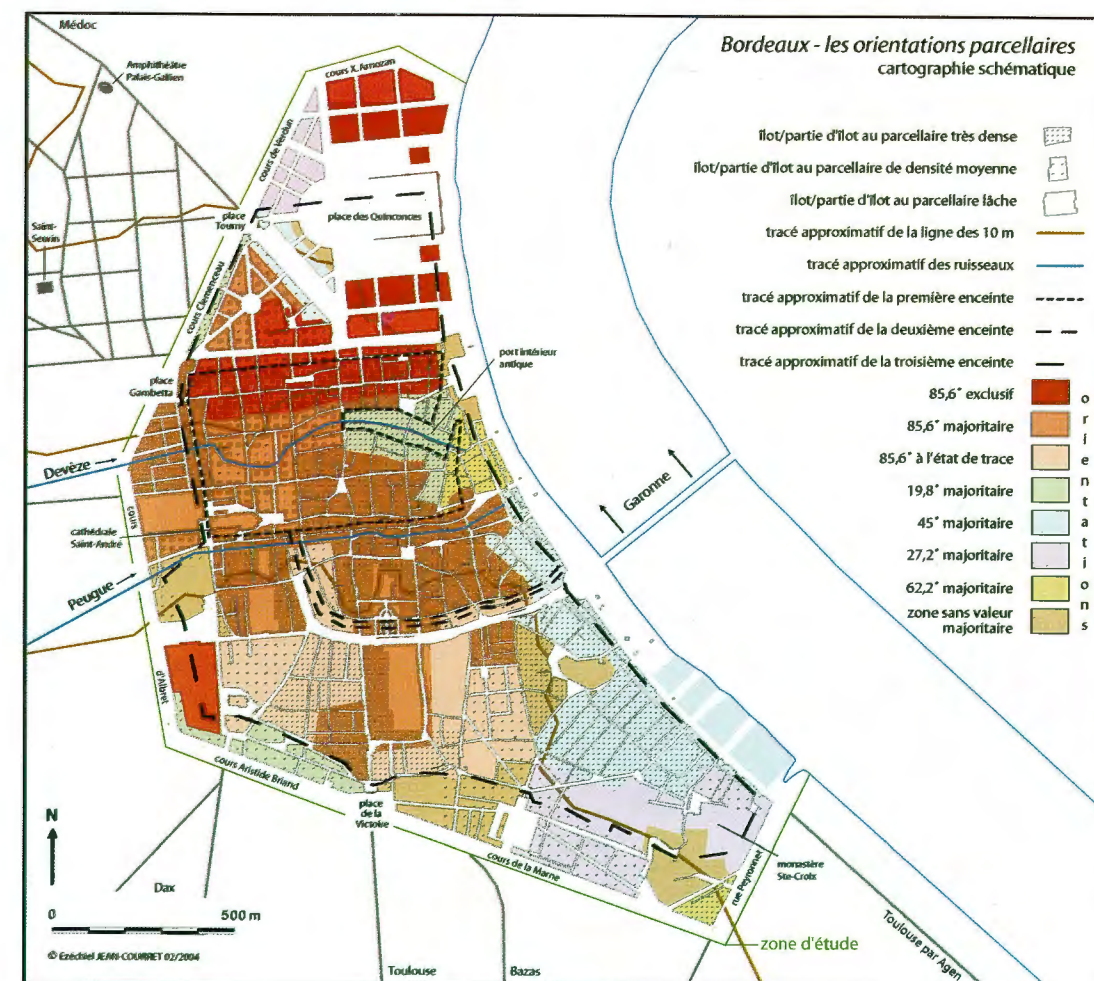
romain de Bordeaux ; lesquels furent mis au jour fortuitement en mars 2003 à l'occasion de la construction de la maison de retraite du Sablonat.

Les cinq tranchées ouvertes n'ont révélé aucune trace de l'ouvrage dans l'emprise de la future construction.

Xavier Charpentier

### Morphologie et expansion topographique

Le cadre de cette étude, cœur de la zone de sensibilité archéologique, est celui de la ville close de la fin du Moyen Age, soit environ 200 ha. Il exclut une part de la ville antique (Saint-Seurin, amphithéâtre) dont les traits marquants ne sont cependant pas délaissés. Le calcul automatique des orientations parcellaires et leur étude statistique suit la méthode créée par l'UMR 6575 Archéologie et Territoires sur Tours. Le croisement des données morphologiques, historiques et archéologiques permet d'affiner les processus de la *fabrication urbaine*.





La complexité du fond cadastral nous a contraint à simplifier la cartographie des résultats.

Cinq gisements (orientations) émergent des 44022 limites de parcelles traitées. Le premier à 85,6° (rouge) couvre l'ensemble de la trame. Deux autres, secondaires, s'imbriquent parfaitement au précédent : l'un à 45° (bleu), sorte de coin enfoncé entre la Garonne et la terrasse alluviale ; un autre à 19,8° (vert), dont on ne retiendra que la partie située au débouché de la Devèze. On note aussi deux gisements résiduels : 62,2° (violet) autour de Sainte-Croix et 27,2° (jaune) à la confluence des ruisseaux ; et enfin des zones où aucune orientation privilégiée ne se distingue (marron).

Le gisement 85,6°, dominant, correspond au réseau ortho-normé décrit par D. Barraud. Cet urbanisme s'implante au nord de la Devèze au début de notre ère. Bon nombre d'occupations postérieures, planifiées ou non, se sont axées sur ce morphogène puissant (les Quinconces par exemple). L'hypothèse d'une autre cadastration sur la rive gauche de la Devèze, répondant au besoin de développement de la ville dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle est discutable. Au vu d'autres données, l'analyse distingue une même forme sur l'ensemble de la trame (85,6°) mais l'interprétation propose deux phases de planification. Vers 10/30, une trame quadrillée supprime la ville gauloise au nord de la Devèze, puis, dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle, l'expansion due à la croissance des activités nécessite un report de cette trame plus au sud, afin d'étendre la ville de façon cohérente. Ce report s'adapte à la topographie tourmentée de ce secteur.

La rétraction de la ville du Haut Empire et la construction du rempart à la fin du III<sup>e</sup> siècle fixent la trame *intra-muros*. Cette dernière semble s'effacer peu à peu, au sud, car aucune occu-

pation dense ne passe le rempart avant le XIII<sup>e</sup>. L'homogénéité de la cité remparée semble se diluer au fil des expansions postérieures que d'autres contraintes et rapports à l'espace régissent (deuxième et troisième enceintes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles). L'envasement général de la Devèze à la fin du VI<sup>e</sup> a sans doute généré une re-parcellisation spontanée du port antique (19,8°). Les données morphologiques et historiques soulignent les stratégies de lotissement des espaces englobés par le dernier accroissement et ce, probablement après l'implantation des ordres mendiants dans le courant du XIII<sup>e</sup> siècle. Le cadastre et les plans d'époque moderne témoignent de nombreux réseaux lanierés. Les uns, au sud de la cathédrale, d'autres, au nord du rempart antique et en bordure du fleuve, ordonnent l'espace. Le gisement 45°, le long de la Garonne, évoque la mise en valeur tardive de cet espace inondable, où n'est attestée qu'une faible occupation antique.

Appuyée sur les terrasses alluviales nord et sud, la ville antique a un caractère plus terrien qui contraste assez nettement avec celui des zones humides et maritimes de la ville médiévale comme en témoignent les aménagements planifiés des palus et de la rive sud du Peugue.

Ezéchiél Jean

GAUTHIEZ, B., GALINIE, H., ZADORA-RIO, E. sous la direction de, *Village et ville au Moyen Age : les dynamiques morphologiques*, col. Villes et Territoire n°5, 2 vol., Tours, 2003, surtout le chap. 11, en collaboration avec X. Rodier, G. Chouquer et P. Chareille.

GALINIE, H. *Ville, espace urbain et archéologie*, Tours, 2000.

BARRAUD, D. Le site de "La France", origines et évolution de Bordeaux antique, *Aquitania*, tome 6, 1988, p. 3-59.

## Communauté urbaine de Bordeaux

### Tracé et sites du tramway

A l'issue de l'année 2003, le traitement des données issues du suivi des travaux du tramway représente 100 000 fiches de saisie et documents ; le positionnement des tranchées, des logs et des structures archéologiques sur les fonds de plan cadastral de Bordeaux est toujours en cours de réalisation. 80 % de notre temps de travail a été consacré à ces tâches durant l'année 2004, ainsi qu'à la réalisation des documents graphiques ; la rédaction des rapports proprement dits ne représente que le complément, soit 20 %.

Les résultats obtenus en 2002 et 2003 ont été très importants. On citera en particulier : de nombreuses structures et un trésor monétaire composé de 128 monnaies d'or et d'argent du XVII<sup>e</sup> siècle sur le cours Pasteur ; le dégagement de 50 m du rempart antique sur la place Pey Berland ; la tour-porche romane au nord de la cathédrale et sa nécropole associée ; un monument paléochrétien, correspondant vraisemblablement à la première cathédrale de Bordeaux sur la place Jean Jaurès ; le carrefour d'un *cardo* et d'un *decumanus* associé au périmètre des Piliers de Tutelle sur la place de la Comédie ; la délimitation des extensions urbaines aux périodes antiques et médiévales par de nombreux relevés stratigraphiques ; la localisation de fossés et/ou des enceintes associées ; la restitution de l'évolution géomorphologique du collecteur alluvial Peugue/Caudéran/Devèze au cours des trois derniers millénaires à partir de nombreux logs.

En 2004, les travaux se sont prolongés par un diagnostic portant sur certains secteurs sensibles de la deuxième phase du tramway.

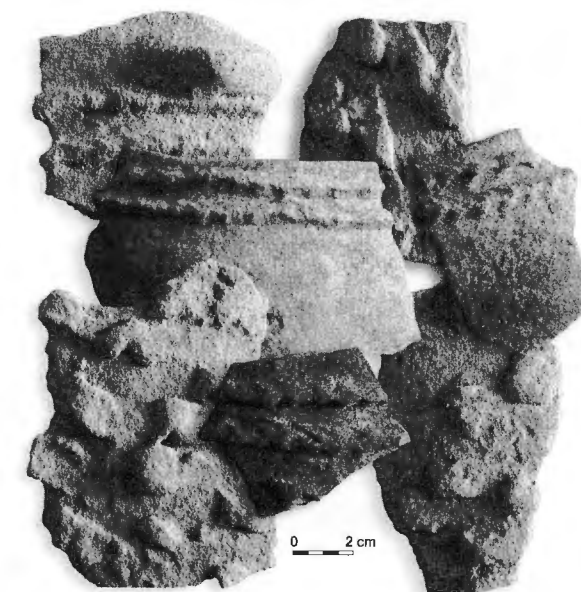
### Pessac centre (Ligne B, zone 4)

Un diagnostic a été réalisé en préalable à l'aménagement du pont-rail du tramway à Pessac : en cet endroit, le tramway doit passer sous le chemin de fer. Sur cette emprise, de part et d'autre de la voie ferrée à l'ouest de la gare, un site du bronze moyen médocain a été identifié ; les indices de datation se trouvent surtout dans la partie nord de l'emprise avec des fosses contenant du matériel céramique remontable.

La partie sud de l'emprise présente un pendage avec des séquences sableuses bien conservées, mais contenant peu de structures en creux réellement marquées. Les sondages de la partie nord, d'une altitude plus élevée, ont montré de fortes variations latérales de faciès de colluvions holocènes. Ces dépôts ne s'identifient pas à un profil pédologique classique,

mais vraisemblablement à un ou plusieurs paléo-horizons de culture sur sol brun. Ce sont des sols reconnus pour leurs qualités agronomiques, mais exceptionnels dans ce secteur et jamais encore observés lors des travaux du tramway. L'absence de charbon de bois dans ce contexte apparaît logique si l'on considère l'acidité du milieu ; la faune a certainement été également dissoute ; cependant, il n'est pas exclu de retrouver des micro-fragments de charbons ou d'os calcinés, qui seraient alors les seuls moyens d'effectuer des datations physiques sur le site. Par ailleurs, une source, reconnue 200 m plus au sud, implantée dans une tête de vallon, pourrait fournir les matériaux organiques indispensables à une étude paléo-environnementale.

Le site présente toutes les caractéristiques permettant à un groupe d'agriculteurs de s'y installer. Seule la culture du Bronze moyen a été formellement reconnue, mais les caractéristiques du site et les trouvailles anciennes sur la commune de Pessac suggèrent une occupation néolithique, protohistorique et historique importante. La mise au jour de structures diachrones doit être considérée comme fort probable. Le site pourrait s'étendre jusqu'à la source reconnue au sud. La faible profondeur d'apparition des structures et du matériel protohistorique implique que tous les décaissements porteront atteinte à un contexte archéologique qui conserve les traces d'une occupation de l'Âge du Bronze.





## Bordeaux

### Place Ravezies, cours de Verdun, place Paul-Doumer (ligne C, zone 1)

La stratigraphie longitudinale montre les aménagements de voirie contemporains, très bien drainés en profondeur tous les dix mètres dans les argiles flandriennes qui constituent la palus des Chartrons.

### Cours du Chapeau-Rouge

La suite de la surveillance d'un réseau d'assainissement a livré une forte amplitude de remblais contemporains sur des dépôts médiévaux du XIV<sup>e</sup> siècle.

### Rue d'Ornano, place Gaviniès, rue Frantz-d'Espagnet (ligne A, phase 1)

A été identifiée la berge sud du collecteur alluvial Peugue, par la présence de niveaux tourbeux et l'émergence de la nappe phréatique vers 5 m de profondeur.

### Rue de la Pelouse-de-Douet (ligne A, phase 1)

Dans l'ancien parc Lescure, sous les remblais de voirie contemporains, des sillons de labours contenaient du matériel médiéval.

Wandel Migeon

## Lormont

### Parc d'activités de la Gardette : 4 rue du Courant

Dans le cadre d'un projet de construction d'une discothèque, une opération de diagnostic archéologique a été effectuée en juillet 2004 au 4 rue du Courant. Le projet touche une zone archéologique sensible où une production potière de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle a été repérée en 1989.

Seize tranchées ont sondé les 3120 m<sup>2</sup> de l'emprise à hauteur de 10 %. Dans la partie sud du projet, deux sondages ont révélé la présence de structures en creux médiévales. Un fossé et une fosse ont été découverts dans le sondage 1, à l'angle sud-ouest de l'emprise archéologique ; un niveau de remblais couvrait ces deux structures. Plus à l'est, huit trous de poteaux ont été recensés dans la partie sud du sondage 9 couverts par un remblai datant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et conservés sur 2 à 10 cm.

Le mobilier céramique récolté dans leur comblement, et dans le remblai du sondage 1, correspond aux productions des ateliers de Lormont du milieu et de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle : c'est un ensemble homogène, tant par les formes

que par la pâte (riche en dégraissant sableux, blanche virant parfois au rose) ou la technique de fabrication (un tournage fin qui utilise encore parfois du colombinage).

Ces résultats viennent compléter la connaissance de ce quartier potier ; il est fort plausible que les structures observées soient en relation avec le four qui avait été observé juste à côté de l'emprise diagnostiquée.

Alexandra Hanry

RÉGALDO SAINT-BLANCARD, P. Une officine de potier du XIII<sup>e</sup> siècle à Lormont, *RAB*, 80, 1989, p. 99 à 110.

RÉGALDO SAINT-BLANCARD, P. Le centre potier de Lormont, *2000 ans de «pots» en Aquitaine*, catalogue d'exposition du musée de la Poterie des Hospices de la Madeleine à Saint-Émilion (juin-décembre 2000), 2000, p. 35 à 39.

## Mérignac

### Déviations ouest

Le terrain objet des travaux se trouvait en partie sur le domaine de Pique-Caillou dont l'origine remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle. 59 sondages ont été réalisés suivant un maillage en quinconce. Ils ont couvert une surface de 5,37 % du territoire concerné. Les tranchées ont été approfondies jusqu'au stérile, en moyenne autour d'un mètre de profondeur.

En dehors d'une fosse contenant les ossements de plusieurs équidés (épidémie ?), datée du XIX<sup>e</sup> siècle, le tracé de la desserte ouest ne rencontre aucun site archéologique. Par ailleurs, les sondages n'ont pas livré d'indices permettant d'envisager la proximité immédiate d'un site.

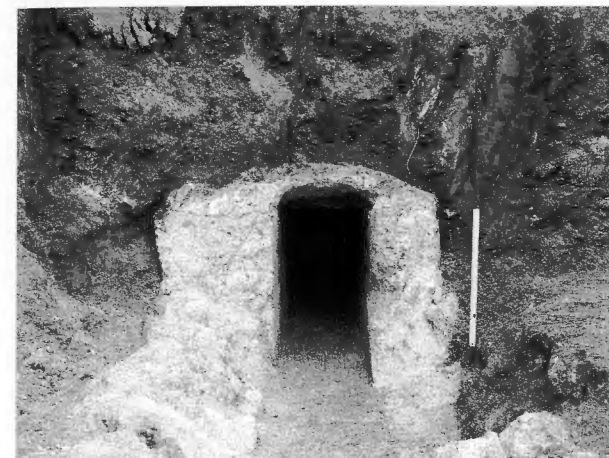
Marie-Christine Gineste

## Villenave-d'Ornon

### Marteau

En février 2004, lors du creusement d'une piscine, avenue Fernand Coin, au lieu-dit cadastral «Marteau», des vestiges de l'aqueduc gallo-romain de Bordeaux ont été mis au jour. Le propriétaire du terrain, en informa le service régional de l'archéologie et donna immédiatement son accord pour que soit réalisée une fouille de sauvetage.

Le terrain se trouve au centre de la commune de Villenave-d'Ornon, à la base du versant oriental d'un relief (entre 15 et 20 m NGF) séparant la vallée de l'Eau-Blanche, au sud, et celle des ruisseaux du Brucat et de l'Eau-Bourde, au nord.



Le tracé de l'aqueduc gallo-romain, tel qu'établi en 1826 par la commission de l'Académie de Bordeaux, montre que c'est un secteur susceptible d'accueillir une des branches de l'ouvrage. En effet, à 230 m au sud-ouest du terrain, des vestiges avaient été observés ; mais c'était une structure rampante hors sol et la suite du tracé était principalement fondée sur la topographie, avec une courbe de contournement du relief dont l'ampleur restait difficile à apprécier.

Malgré la destruction partielle de l'ouvrage sur une longueur de 7 m, des observations d'importance ont pu être réalisées sur près de 20 m avec le concours de deux spéléologues et le passage d'une caméra de la SANITRA, filiale de la Lyonnaise des Eaux.

Enfoui à 2 m (environ 13,05 m NGF), l'ouvrage présente les caractères architecturaux déjà relevés sur l'ensemble des portions souterraines observées depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle en divers lieux de l'agglomération sud de Bordeaux. Le fond est constitué de béton de chaux intégrant des éclats calcaires, coulé en fond de tranchée. Deux piédroits de même nature, vraisemblablement coulés entre des banches, présentent une épaisseur variable : entre 0,25 et 0,50 m. La largeur du conduit est constante : 0,41 m à l'ouverture, 0,39 m à la base ; sa hauteur est de 0,65 m, le niveau maximum d'eau étant de 0,47 m ; l'intérieur est recouvert d'une fine pellicule d'enduit hydraulique. La couverture est faite de dalles calcaires, épaisses de 0,10 m, larges de 0,65 m et de longueurs variables, de 0,40 m à 1 m ; des blocs calcaires sont calés dans les interstices trop important subsistant entre les dalles ; l'ensemble est recouvert d'une couche de mortier de teinte jaune, épaisse de 0,13 m, destinée à préserver le conduit de toute infiltration.

Fait nouveau, deux placages de mortier, de forme rectangulaire (31 x 14, ép. 2 cm), sur lesquels on peut voir des traces ligneuses sont présents en vis à vis sur chacune des faces internes des piédroits, à 2,5 cm sous la couverture. Ce dispositif pourrait correspondre à un calage : des planches de bois étant fixées sur les rectangles de mortier, une autre planche insérée sur ces cales permettant que le lit de mortier scellant la couverture achève de sécher sans s'écouler dans le conduit. Au cours de l'intervention, on nous signala la présence d'un fragment de piédroit dans une parcelle située à 110 m au nord-est. Quoiqu'en position secondaire, la présence de ce vestige donne un axe plausible du tracé.

Si l'opération ne permet pas d'apporter de réponse à des questions fondamentales, notamment la datation de l'ouvrage, elle constitue une avancée importante pour : le tracé, relativement mal connu dans ce secteur est aujourd'hui affiné ; des détails techniques inédits ont pu être observés ; enfin, nous disposons d'une cote d'altitude permettant d'établir, sur un linéaire conséquent, entre Marteau et la Barrière de Toulouse, soit 9100 m environ, une pente de 0,65 m.

Xavier Charpentier

JOUANNET, François-Vatar (1826). Rapport à l'Académie Royale de Bordeaux sur les aqueducs antiques, *Actes de l'Académie des Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, III, 1825-1827, pp. 125-141.

## Villenave-d'Ornon

### 52 avenue du Maréchal-Leclerc

Le terrain visé par le diagnostic se situe à 140 m au nord-ouest du «mur des Sarrazins», où des fouilles, réalisées en 2003, avaient permis d'observer la jonction de deux branches de l'aqueduc gallo-romain de Bordeaux, son passage sur le mur et la une pile d'une arche.

La projection de l'axe de l'ouvrage et les sources anciennes donnent à penser que le pont-aqueduc passe dans la parcelle objet du diagnostic ou dans les proches abords.

Les deux sondages, ouverts sous forme de tranchées et conduits jusqu'à l'argile naturelle, n'ont pas permis de reconnaître de vestiges. Toutefois, il est possible que des traces de piles nous aient échappées. Auquel cas, elles ne devraient pas être affectées par la construction projetée.

Xavier Charpentier

CHARPENTIER, Xavier. Sarcignan, mur des Sarrazins, *Bilan scientifique de la région aquitaine*, 2003, Bordeaux, pp. 69-73.



## Gironde

### Ancienne seigneurie de Benauges : cantons de Cadillac, Saint-Macaire, Sauveterre et Targon

#### Habitats aristocratiques, sites fortifiés et mottes castrales

Ce travail est une étude de l'habitat aristocratique médiéval dans l'ancienne seigneurie de Benauges à travers les textes et l'archéologie. Les sources écrites ont également permis d'étendre les recherches au groupe aristocratique en lui-même et aux différentes formes de possession du sol. On perçoit ainsi l'organisation d'une des grandes seigneuries de l'Entre-deux-Mers entre la fin du XIe et le début du XIVe siècle. Cette seigneurie couvre 24 communes (27 paroisses) actuellement réparties sur les cantons de Targon, Sauveterre, Saint-Macaire et Cadillac.

Le but premier était d'inventorier les mottes castrales de ce territoire : une douzaine de sites ont pu être identifiés dont huit sont attestés par l'archéologie. La plupart sont des mottes tronconiques de dimensions moyennes : une trentaine de mètres de diamètre pour une élévation de trois à six mètres. Un site se détache par son intérêt ; il s'agit de la motte Mazerolle sur la commune de Cantois, elle présente un tertre quadrangulaire imposant (environ 45 m par 30) accompagné d'une basse-cour bien conservée, le tout ceinturé de fossés. L'implantation de tous ces sites sur des points hauts, visibles les uns des autres, évoque un réseau défensif. Cependant, faute de textes les concernant et de fouilles archéologiques, leur fonction est difficilement identifiable. Les quelques mentions de résidences aristocratiques fournies par les sources antérieures au XIIIe siècle ne permettent pas de faire le lien avec des mottes ; au contraire, il semblerait que l'habitat de la petite et moyenne aristocratie des XIe-XIIIe siècles soit plus proche de l'habitat roturier, formant tout au plus une ferme cossue sans élément fortifié marquant.

De même, les maisons-nobles et maisons-fortes sont presque totalement absentes sur le terrain et dans les textes. Seules quatre antérieures à la guerre de Cent ans ont pu être identifiées alors que les seigneuries voisines en présentent un nombre bien plus important. L'étude des fonds privés et des résidences de la fin du XVe siècle et de l'époque moderne permettrait peut-être de résoudre en partie ce problème, par exemple en montrant la réutilisation d'un habitat plus ancien.

En effet, si le groupe aristocratique de cette seigneurie est bien présent dans les textes, son habitat et ses terres en sont presque absents. Le Grand cartulaire de La Sauve-Majeure (fin XIe-début XIIIe siècle) met en évidence une forte prépondérance de la possession allodiale (les mentions de fiefs sont très rares) ; malgré tout, de nombreux liens féodo-vassaliques sont

visibles, la présence ducale apparaissant cependant très lointaine. A la fin du XIIIe siècle, la majorité des aristocrates de cette seigneurie sont clairement des «fidèles» du duc d'Aquitaine. Pourtant, lors des Reconnaissances Féodales de 1274, pas un seul n'a reconnu tenir des biens du duc dans la seigneurie de Benauges. Ceci explique en partie le très faible nombre d'habitats relevés.

Enfin, l'histoire du château de Benauges et de ses seigneurs a également pu être abordée ; nous avons ainsi pu apporter quelques éclairages sur le passé de cette forteresse et de cette seigneurie trop méconnues, entre autres sur l'important siège qu'il a enduré au milieu du XIIIe siècle.

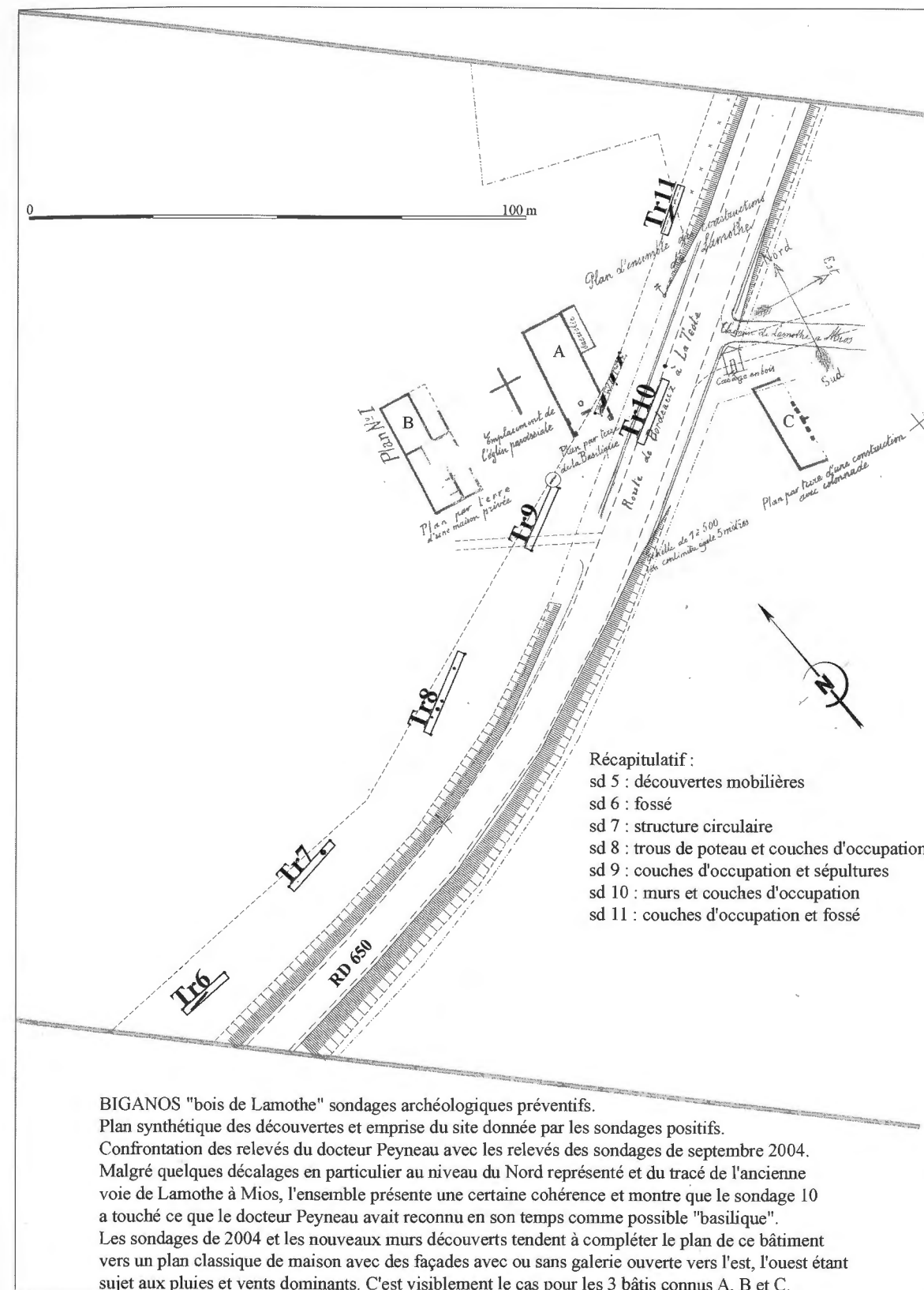
David Souny

### Biganos Bois de Lamothe

L'expertise archéologique de septembre 2004 répond au projet de piste cyclable RD 804 destiné à faire la liaison entre les tronçons existants de Biganos et du Teich le long de la RD 650. Les sondages archéologiques se situent sur le côté droit de la route depuis le pont de l'Eygat jusqu'au pont de l'Eyre, soit un linéaire de 750 m environ. Les opérations ont duré quatre jours, du mardi 7 au vendredi 10 septembre, mais une journée supplémentaire a été requise pour enregistrer les données d'un des sondages parmi les plus riches.

La piste cyclable traverse un site connu depuis le XIXe siècle et fouillé partiellement au début du XXe par le docteur Peyneau qui a publié les résultats en 1926. Les mentions principales à en retenir sont la présence, dans les limites d'une île formée entre les deux rivières, d'une nécropole tumulaire et de niveaux d'habitat protohistoriques, de bâtiments antiques, d'un *fanum*, de chemins anciens (levades), d'une nécropole mérovingienne à sarcophages, d'une église médiévale avec cimetière, d'une motte féodale, d'un avant-port, etc. Ce lieu pourrait correspondre à l'emplacement de la cité antique de Boii (Boios). Les vestiges les plus anciens concernent l'antiquité précoce (Ier siècle av. J.-C.). Le site se développe ensuite pendant la majeure partie de l'époque gallo-romaine. Le Moyen Age est représenté de manière plus recentrée et discrète sous la forme d'une église et de son cimetière tardif fonctionnant jusque vers 1790 (paroisse Saint-Jean de Lamothe).

Le diagnostic archéologique a permis de recueillir une masse d'informations intéressant la géologie et l'archéologie.



Chacun des 18 sondages a révélé de grandes variations de la stratigraphie des couches sédimentaires sur peu de distance, même si l'alternance des épisodes sableux et argileux est récurrente. Les quelques rares formations d'altos se placent en position charnière, sous les sables et au sommet des argiles.

L'emprise du site archéologique a été reconnue dans une de ses extensions, soit 200 à 250 m entre les sondages 6 et 11, avec une orientation globale est-ouest. Cette emprise correspond au centre présumé du gisement archéologique antique et médiéval. Les 18 sondages n'ont pas tous été porteurs d'indices archéologiques : neuf sont négatifs, trois présentent des indices matériels ténus et six des vestiges archéologiques ou indices forts. Le mobilier archéologique est abondant pour la période gallo-romaine ; il l'est beaucoup moins pour les périodes médiévales.

Le plan masse ci-contre présente les découvertes effectuées sur cette bande, sondage par sondage et une confrontation du plan dressé par le docteur Peyneau le tout reporté sur le cadastre actuel numérisé.

Le bâtiment A, dit « basilique », a été en partie atteint par le sondage 10. Le plan de Peyneau a été augmenté d'au moins un mur supplémentaire. La sacristie de la « basilique » se prolonge pour former la galerie d'une maison romaine de plan simple, d'environ 24 m par 12,50 m, orienté nord-sud, avec la galerie à l'est, la façade ouest étant soumise aux pluies et vents dominants. D'après le plan de Peyneau, cette orientation semble la généralité. Par contre, pour la maison « A », la partie architecturale sud pose question : deux murs discontinus semblent former une grande ouverture de type porche ouvert sur le sud.

Le sondage 8 a livré au-dessus de couches d'occupation antique, riches en mobilier céramique et métallique (monnaies, fibule), un alignement de gros trous de poteau dans le remplissage desquels ont été découverts quelques tessons d'époque mérovingienne. Les couches antiques inférieures alternent remblais argilo-sableux et couches de coquilles diverses, plus particulièrement d'huîtres, les uns empêchant les remontées intempestives d'eau, les autres drainant. Les sols sont en terre ou en carreaux de terre cuite, voire en mortier lissé. Ces deux derniers cas ne sont conservés que de manière fugace, mais sont rapportés par Peyneau.

Dans le sondage 9, une sépulture d'enfant a été fouillée et prélevée ; elle se situe à peine à 0,20 m sous le sommet du sol actuel. Cette sépulture appartient probablement à la phase récente du cimetière ; cependant l'actuelle RD 650 a traversé et partiellement détruit une nécropole mérovingienne.

Les sondages montrent le fort potentiel de ce secteur central du site, en dépit des perturbations occasionnées non seulement par les fouilles anciennes mais aussi par des interventions clandestines plus récentes.

Dans la foulée de cette opération préventive, on envisage une étude globale du site, à partir de 2005.

Luc Wozny

### Blaye Le Monteil est

Le diagnostic a été réalisé en amont d'un projet de lotissement, à l'emplacement supposé d'un plausible enclos protohistorique identifié d'après photographie aérienne.

Tous les sondages ont livré la même stratigraphie : une fine couche de limon très argileux brun-rouge, dont la partie inférieure comporte de nombreux nodules de calcaire, se superpose au rocher calcaire.

Aucune occupation archéologique n'a été relevée. La seule intervention humaine visible sur la parcelle correspond à une ancienne carrière d'extraction de calcaire à ciel ouvert. Celle-ci fait partie du projet d'aménagement et sera réhabilitée en espace vert.

Nathalie Moreau

### Cabanac-et-Villagrains Le Pujeau de la Cabanne

Une extension d'une carrière de granulats, d'une superficie de 295 700m<sup>2</sup>, a fait l'objet au préalable, d'une opération de diagnostic archéologique. 111 tranchées ont été réalisées.

Aucune occupation archéologique n'a été relevée.

Nathalie Moreau

### Caudrot Place de l'église

Le centre bourg de Caudrot devant faire l'objet d'importants réaménagements de voiries et de réseaux, il a été convenu avec la municipalité de procéder à l'ouverture de sondages sur la place sise au nord de l'église.

Une légende veut que Caudrot soit le *Cassinogilum*, siège d'un palais de Charlemagne. Cette assertion s'appuie sur de multiples vestiges autrefois signalés dans le bourg et plus particulièrement aux abords de l'église.

Au XIXe siècle, les travaux de Charles Grellet-Balguerie livrent des informations relativement précises sur la nature de ces vestiges et leur localisation. Quoique parfois contesté par

Jean-Auguste Brutails, l'un et l'autre des auteurs s'accordent pour écrire que le village se trouve à l'emplacement d'une villa gallo-romaine.

En 1976, une fouille de sauvetage réalisée sous la direction de Henri Garraud avait permis d'observer un sarcophage « mérovingien », placé le long d'un mur gallo-romain, ainsi qu'une sépulture en coffre du Moyen Age.

Deux sondages ont été ouverts afin d'apprécier le degré d'enfouissement et l'état de conservation des vestiges.

Le premier a été conduit contre le mur nord du clocher. Sous le goudron et les remblais modernes, apparaît, à 0,20 m de profondeur, l'arase d'un mur appartenant à l'édifice originel, l'actuelle église ayant été reconstruite à la fin du XIXe siècle. Ce vestige est porté sur un plan de Grellet-Balguerie. Large de 1,85 m, ce mur conserve une élévation de 0,60 m. Il présente un ressaut de fondation large de 0,20 m. A l'appareil isodome et mortier blanc de l'élévation succède une fondation associant blocs calcaires et quelques briques, le tout lié par un mortier jaune débordant dans la tranchée de fondation. Le creusement a été interrompu à 1,20 de profondeur sans que la base de la fondation soit atteinte.

Quelques tessons de céramiques du Moyen Age et d'époque moderne ont été recueillis mais le passage d'une tranchée du réseau de gaz a considérablement bouleversé les niveaux accolés au nord du mur.

Un second sondage a été réalisé dans l'angle opposé de la place. Le propriétaire de la maison voisine assure que se trouve là un sarcophage d'enfant mais aucune sépulture n'a été observée. La majeure partie du sondage porte sur l'emplacement d'une ancienne plantation. On observe seulement des remblais argilo-limoneux accompagnés de rares ossements humains ; 0,60 m plus bas, un puissant niveau de mortier pulvérulent intègre des petits blocs calcaires cubiques, fragments de *tegulae* et de marbre. Le creusement a été interrompu à 1,30 m de profondeur. Deux tessons ont été recueillis, l'un d'une céramique commune noire peut-être antique, l'autre assurément médiéval. Les travaux d'aménagement ont été autorisés dans la mesure où ils n'atteignaient pas les vestiges.

Le suivi qui en a été fait, a permis d'observer, contre le collatéral nord de l'église, les fonds de deux sarcophages monolithes trapézoïdaux ainsi qu'un bloc calcaire appartenant selon toute vraisemblance à un coffre bâti médiéval. Dans les terres environnantes, on observe quelques ossements, des tessons médiévaux et modernes et un clou de cercueil. Ces éléments témoignent d'un bouleversement ancien, remontant soit à la réédification de l'église, soit à la translation du cimetière. On constate que le mur porté sur le plan de Grellet-Balguerie ne se poursuit pas le long de l'actuelle église et que à une profondeur

d'à peine 0,30 m, les sépultures voisines du sanctuaire sont déjà détruites. Plus au nord, à la même cote, se situe la couverture du sarcophage vu en 1976. Ce constat conduit à s'interroger sur une possible organisation en paliers de la nécropole du haut Moyen Age.

Xavier Charpentier

FAUCHÉ J., Grellet-Balguerie Charles, *Antiquités Réolaises*, Bordeaux, 1862

BRUTAILS Jean-Auguste, *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, 1912, pp. 131, 146, 183 et 186

GARRAUD Henri, *Chantier de Caudrot*, 1976, rapport de sauvetage archéologique déposé au SRA, cote 33/10/06

### Coutras L'Essert, phase 3

Une dernière opération de diagnostic a eu lieu du 31 août au 15 septembre 2004 dans la carrière de « L'Essert » à Coutras.

Les sondages ouverts font apparaître une grande homogénéité dans la structure du terrain, seule l'épaisseur des couches diffère. 106 tranchées ont été conduites jusqu'à la terrasse graveleuse qui se trouve à des profondeurs variables allant de 0,40 à 3 m. Deux sondages se situent à l'emplacement d'un paléochenal.

Seule la tranchée 4 est positive. Des structures en creux et un épandage de mobilier ont été dégagés : six trous de poteaux de plan oblong, une petite fosse de forme quadrangulaire sans mobilier archéologique, un fossé très arasé et un épandage contenant un mobilier céramique abondant.

La structure 1 présente un profil particulier. Elle est circulaire, de 2,40 m de diamètre pour une profondeur totale de 0,80 m. La partie supérieure de la fosse a un profil en cuvette, adouci au sud et plus vertical au nord. A 0,60 m de profondeur, ce creusement se rétrécit pour ne plus faire que 0,90 m de diamètre sur une hauteur de 0,20 m. En plan, au décapage, le second creusement est également circulaire et se trouve centré par rapport au premier plus vaste. Les limites du creusement inférieur de la fosse présente une induration pouvant résulter d'une cimentation des micro particules contenues dans la grave. Cette action est possible sous l'action de la nappe phréatique.

Deux éléments de bois de chêne proviennent de cette structure. Le premier, une grosse branche ou un tronc, est moyennement bien conservé ; l'écorce, l'aubier et la moelle sont absents. L'aspect ondulé de son pourtour est caractéristique de l'interruption ponctuelle des conditions de conservation par exemple, le battement de la nappe phréatique. Le second est



en chêne également, débité dans le duramen du bois (dans une grosse branche ou un tronc). Il est de forme triangulaire. Son état de conservation est bon.

L'ensemble céramique provenant de la tranchée est homogène. Mais l'état de conservation est mauvais. A l'exception de neuf tessons qui ont une pâte de type médiéval, les autres se rapportent à l'antiquité (II-IIIe siècle ap. J.-C.).

Une grande variété de formes, des lèvres de pots ou d'oe-nochoés, des pieds ou lèvres de tripodes ainsi qu'un peson de forme aplatie et de nombreux fragments de tuiles proviennent des structures.

Cinq artefacts lithiques ne présentant pas d'élément permettant une attribution chrono-culturelle ont également été trouvés dans les sondages.

Nathalie Moreau

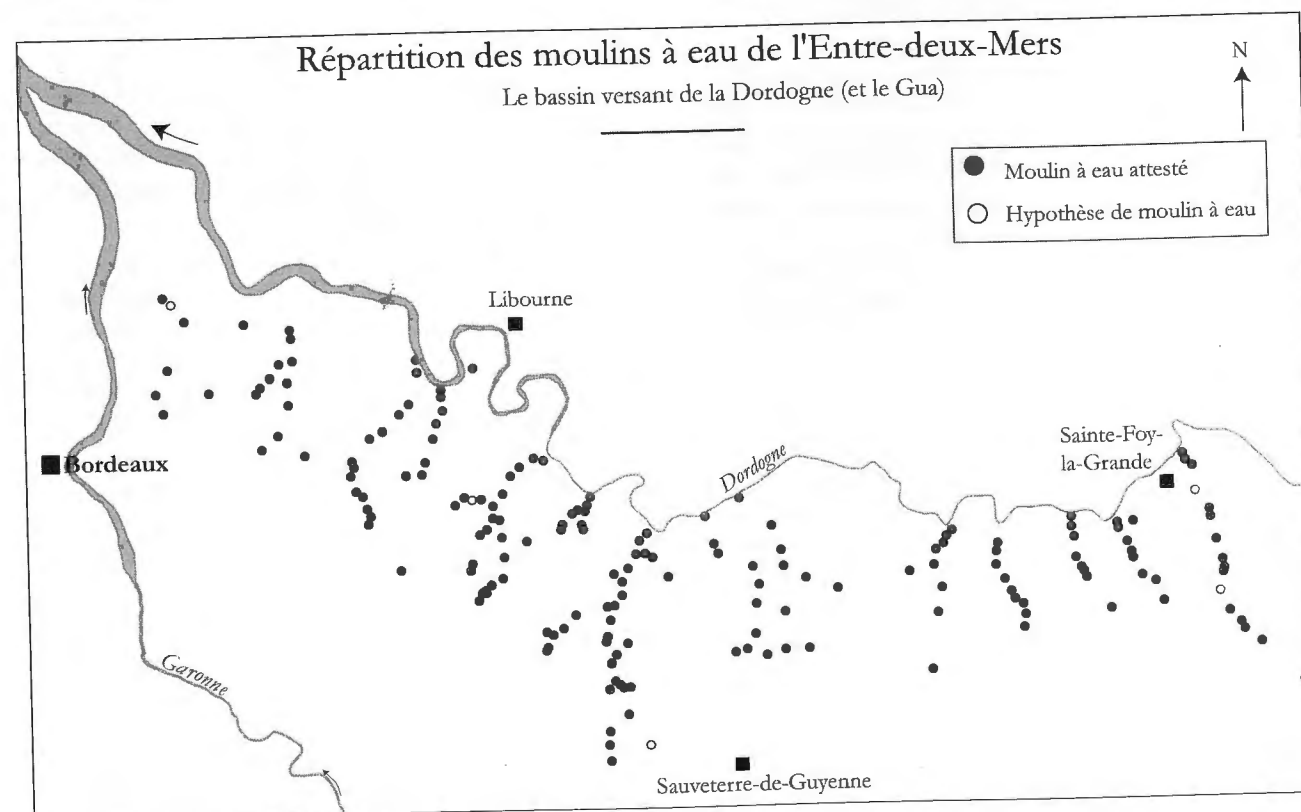
### Entre-deux-Mers Inventaire des moulins à eau

Cette opération portant sur l'Entre-deux-Mers (bassin de la Dordogne) a débouché sur le recensement et la localisation de 188 moulins jalonnant quinze cours d'eau. Ses objectifs étaient

d'enrichir la base Patriarche, de comprendre les aménagements hydrauliques liés aux moulins à eau et la façon dont ils ont participé à l'évolution des paysages et de déterminer les raisons qui ont procédé aux choix des systèmes de production.

Une fois les cartes de Belleyme, de Cassini et la carte départementale de 1875 étudiées, nous avons procédé à une prospection pedestre systématique des quatorze cours d'eau du bassin versant septentrional de l'Entre-deux-Mers : le Cantéranne, la Laurence, le Gestas, la Souloire, La Canaudonne, le Lissandre, l'Engranne, la Gamage, l'Escouach, la Durèze, la Soulège, la Gravouze, le Sandaux et le Seignal ; pour des raisons pratiques, nous leur avons adjoint le Gua qui occupe le nord du bassin de la Garonne. Une fiche d'inventaire a été élaborée de façon à ce que chaque moulin puisse être décrit du point de vue géographique, archéologique et technique.

La fermeture des milieux ripicoles, signe de l'absence d'entretien des cours d'eau, et l'absence de certains propriétaires, parfois le refus d'autoriser la visite des vestiges, ont constitué des gênes récurrentes. Toutefois, 83 % des cours d'eau ont pu être prospectés sans difficulté particulière. Les ouvrages hydrauliques liés au captage des eaux et leur situation topographique trahissent la très forte anthropisation des cours d'eau, ce que confirme la densité des moulins (en moyenne, un moulin tous les 1100 m) bâtis sur les coteaux de ce plateau calcaire. Amorcé



dès le XIe siècle, le remodelage du réseau hydrographique fut tel que les ruisseaux ont été saturés de moulins, rendant impossible toute autre installation à partir du début du XVIIIe siècle. Si 92 % des moulins étaient situés sur un bief, les dérivations manifestent certaines caractéristiques étonnantes : le déversoir fait à la fois office d'ouvrage d'écrtage et de dérivation des eaux ; ce sont vraiment des moulins "au fil de l'eau".

Si les choix technologiques ont privilégié la roue verticale, il n'a été relevé aucun élément significatif témoignant d'activités associées, hormis huit scieries et trois forges contemporaines. L'inventaire des outils de production s'est révélé fort décevant : seuls quatre moulins sont encore totalement intacts, 13,2 % des roues sont encore en place et seuls un broyeur et un blutoir ont été relevés. Quant aux aménagements extérieurs, les biefs sont asséchés ou comblés pour 27 %, alors que 44 % des moulins sont ruinés ou détruits. Ce sombre état des lieux de ce patrimoine, pourtant fondamental pour la recherche dans les domaines de l'occupation du sol, des activités humaines et des rapports de l'homme et l'énergie, montre la nécessité de généraliser ce type d'inventaire.

Vincent Joineau

### Gours La Petite Font

Le diagnostic des parcelles mises en exploitation à l'occasion de l'extension de la carrière (10 hectares) a permis de récolter 167 artefacts lithiques et d'observer quelques structures en creux.

Le mobilier lithique, en position secondaire, a été ramassé dans les sédiments qui ont été labourés et sous-solés. Il s'agit d'éclats corticaux ou laminaires. Certains s'apparentent au Paléolithique supérieur ou à la Protohistoire, mais la majorité ne présente pas de critère permettant une discrimination chronologique.

Les structures sont essentiellement des fossés. Les fosses et les trous de poteaux fouillés n'ont pas livré de mobilier.

Le mobilier céramique, très érodé, appartient à une chronologie comprise entre le Néolithique et la Protohistoire. Quelques éléments antiques et médiévaux sont également à noter.

Nathalie Moreau

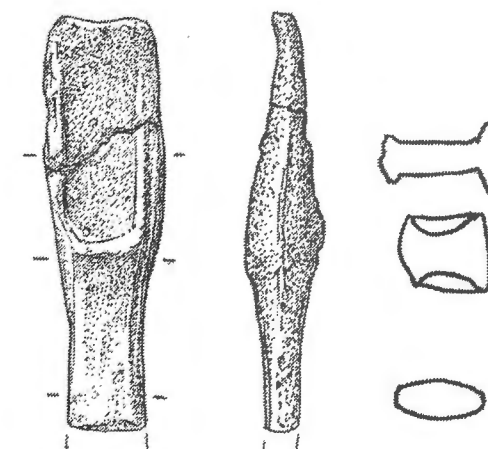
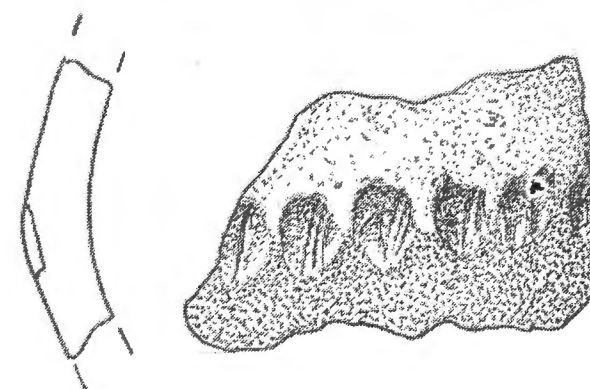
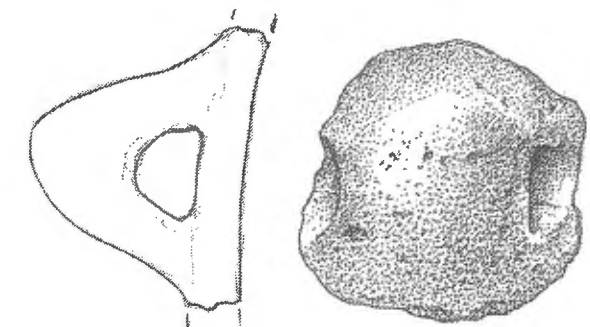
### Isle-Saint-Georges Prospection

Cette opération de prospection-inventaire s'est inscrite en complément des études menées depuis 2003 par l'université

de Bordeaux III (analyse du mobilier des fouilles de R. Boudet, 1987). Elle avait pour objet de mieux cerner les emprises des occupations humaines et d'affiner leurs chronologies.

### Résultat des prospections

Quatre nouveaux sites ont été repérés : trois sont gallo-romains (Balach, Ferrand et Boutric) ; le troisième couvre aussi la fin du Moyen Âge (le défonçage d'une parcelle pour une plantation de vigne a livré une quantité importante de





tessons de céramiques datées du XVII<sup>e</sup> siècle dont la quasi totalité, provient des ateliers de Sadirac ; sur un quatrième, ont été trouvés des indices du Bas Empire ainsi que du Néolithique (Les Chambres). Deux de ces sites sont situés en limite extérieure de la commune mais sont en relation directe avec le contexte. Les autres sites étudiés étaient déjà connus (Les Gravettes, Dorgès, Cimetière, Bourg, Balach). La surveillance des travaux du lotissement des «Gravettes» s'est inscrite dans le cadre de cette prospection : après une interruption due au classement en zone inondable du lotissement, les constructions ont repris en 2003 et concernaient le secteur le plus intéressant du site (niveaux anciens, occupation continue, structures d'habitats, foyers, mobilier en place, etc.).

La situation géographique de l'Isle-Saint-Georges, ancienne île sur la Garonne, explique son importance archéologique. Le secteur principal (Gravettes, Cimetière, Dorgès, Bourg) se révèle d'un grand intérêt pour préciser la vocation du site et ses périodes d'occupation : toutes les époques depuis le Bronze Final III jusqu'au Moyen Âge sont représentées ; seule la période allant du Ve au Xe siècles est absente et pourrait correspondre à une phase d'abandon du site ou à un repli autour de la partie haute, à l'emplacement du village actuel.

L'hypothèse d'un habitat rural à vocation artisanale et commerciale s'appuie sur le mobilier céramique varié, de provenance parfois éloignée et diversifiée, surtout destiné à la vaisselle ou au stockage et particulièrement remarquable au Deuxième Âge du Fer et Bas Empire.

Une activité de pêche, logique dans le contexte, est attestée par la présence en divers endroits, de nombreux plombs à pincer dont la fabrication se faisait sur place. L'élevage représente une autre activité prépondérante révélée par le nombre et la diversité des taxons recueillis. A noter la présence de plusieurs individus de petits bœufs apparentés au bœuf néolithique *Bos brachyceros*. Ce taxon, déjà repéré sur les sites de «Balach» et de «Dorgès», est courant dans le cheptel gaulois de l'Âge du Fer. Presque tous les vestiges présentent des stigmates d'actions anthropiques, ce qui ne laisse aucun doute sur la destination alimentaire des individus.

La vocation artisanale, déjà révélée par les nombreux foyers et les petites structures d'habitations mis au jour en 1987, correspond au mobilier étudié : broyeurs confectionnés à partir de fragments d'amphores (culots, anses), fusaïoles, poids de tisserands, scories, etc. Par ailleurs, des travaux d'assainissement ont révélé deux structures massives antiques en moellons calcaires non jointés par du mortier, associées à du mobilier céramique et de la faune.

Les innombrables résidus de fonte de bronze et de plomb sur «Dorgès» démontrent l'extension du secteur artisanal vers

l'ouest avec une zone dédiée à la métallurgie. Toute la chaîne de production se trouve représentée : la fonderie (matière première sous forme de minerai de plomb, ce qui est inédit en Gironde sur un atelier métallurgique, résidus de première fusion, coulées de bronze et de plomb, scories, résultats d'amalgames, déchets de réduction du fer) comme la production artisanale d'objets (produits en cours d'élaboration, déchets de production, produits finis).

La vocation commerciale est également appuyée par l'étude du corpus monétaire (C. Maringer, 2004), surtout en ce qui concerne les unités gauloises qui sont de bons indicateurs des courants d'échanges : actuellement, 98 monnaies antiques ont été étudiées, 24 gauloises, 70 romaines et 4 celtibères ; les échanges précoces avec l'Italie sont confirmés par les amphores gréco-italiques (III<sup>e</sup> siècle av J.-C.) et italiques (Dressel 1), quelques céramiques campaniennes, ainsi que par des deniers républicains des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av J.-C. Les amphores sont essentiellement de deux types, italique (Dressel 1) et tarraconaise (Pascual 1), présents sur l'ensemble de la superficie occupée en proportions conséquentes.

La superficie révélée par les prospections (entre 13 et 15 ha pour le secteur principal de Dorgès, Gravettes, Cimetière, Bourg) et les renseignements apportés par les sondages et la fouille de 1987, démontrent que nous sommes en présence d'une agglomération secondaire présentant des similitudes chronologiques et typologiques avec le site de Mouliets-et-Villemartin. De plus, toutes les périodes mises en évidence couvrent la totalité de la superficie puisque l'on trouve des éléments attribuables à chacune d'entre elles aussi bien aux «Gravettes», au «Bourg», à «Dorgès» et sur la zone intermédiaire dite du «Cimetière». Cette dernière, encore en place du point de vue archéologique, semble très prometteuse d'après les sondages de R. Boudet et la découverte d'un dépôt d'amphores de type Dressel 1A. Les niveaux n'ont pratiquement pas été bouleversés par l'agriculture du fait de leurs profondeurs (- 0,40 m à - 1,50 m), comme en témoignent la taille conséquente des tessons exhumés lors de travaux en deçà du dernier niveau antique, les observations de strates en divers endroits et les affleurements de structures d'habitats à - 40 cm.

Ce site, par sa continuité d'occupation et par la présence de périodes peu étudiées en contexte en place (Bronze final et Premier Âge du fer notamment), ainsi que pour l'étude des courants commerciaux, présente un intérêt archéologique certain qu'il sera peut être difficile de retrouver ailleurs, tant son emplacement géographique est idéal et probablement unique en Gironde.

Thierry Mauduit

## Un nouveau type monétaire

Parmi les 23 monnaies gauloises étudiées pour le site de l'Isle-Saint-Georges, six exemplaires en bronze ont particulièrement attiré notre attention.

Ces monnaies présentent au droit une tête à gauche, casquée, avec un grènetis au pourtour, et au revers un cheval libre galopant à droite, l'oreille bien marquée, avec un triskèle sinistrogre au dessus et un grènetis au pourtour. Le poids est compris entre 1,4 g et 0,2 g et le diamètre d'environ 10 mm.

Quatre d'entre elles ont été trouvées lors des fouilles des «Gravettes» par R. Boudet, qui ne les identifie pas ; la cinquième et la sixième furent trouvées en prospection sur le site de «Dorgès». Malgré de nombreuses recherches dans les différents ouvrages de numismatique, ce type ne semble pas répertorié.

Par ailleurs, l'étude de Jean-Claude Leblanc sur la métallurgie propose la présence d'ébauches de flans monétaires. Après observation de ces objets, cette hypothèse semble recevable. La présence d'ébauches de flans monétaires en bronze et de six monnaies identiques laisse imaginer un atelier monétaire et une frappe locale.

Une autre monnaie du même type a été découverte lors de la campagne de fouille 2004 de Barzan (Charente-Maritime).

Il est possible que nous soyons en présence d'un nouveau type monétaire, frappé localement, peut-être à l'Isle-Saint-Georges. La suite des prospections et éventuellement de nouvelles fouilles pourront confirmer cette hypothèse.

Catherine Maringer

## Izon

### Allée d'Anglade, Pont de Ribet, Pont de Mandron

Préalablement à l'extension d'une carrière, à proximité de la motte féodale d'Anglade, une opération de diagnostic archéologique a été réalisée du 26 au 28 avril 2004.

17 tranchées ont été réalisées mécaniquement. La stratigraphie est peu importante, la grave apparaissant entre 0,50 et 0,80 m de profondeur. Cinq structures, quatre trous de poteau et un fossé, vierges de tout mobilier, ont été dégagées.

Nathalie Moreau

## Jau-Dignac-et-Loirac La Chapelle

Cette troisième intervention archéologique sur le site de «La Chapelle», à Jau-Dignac et Loirac a permis de mieux identifier les fonctions des différentes occupations qui s'y sont succédées de l'Antiquité à la période moderne. Rappelons qu'il s'agit d'un «chantier-école» sur lequel sont accueillis chaque année, en juillet, une vingtaine de fouilleurs des universités bordelaises venant accomplir un stage pratique d'archéologie et d'anthropologie de terrain.

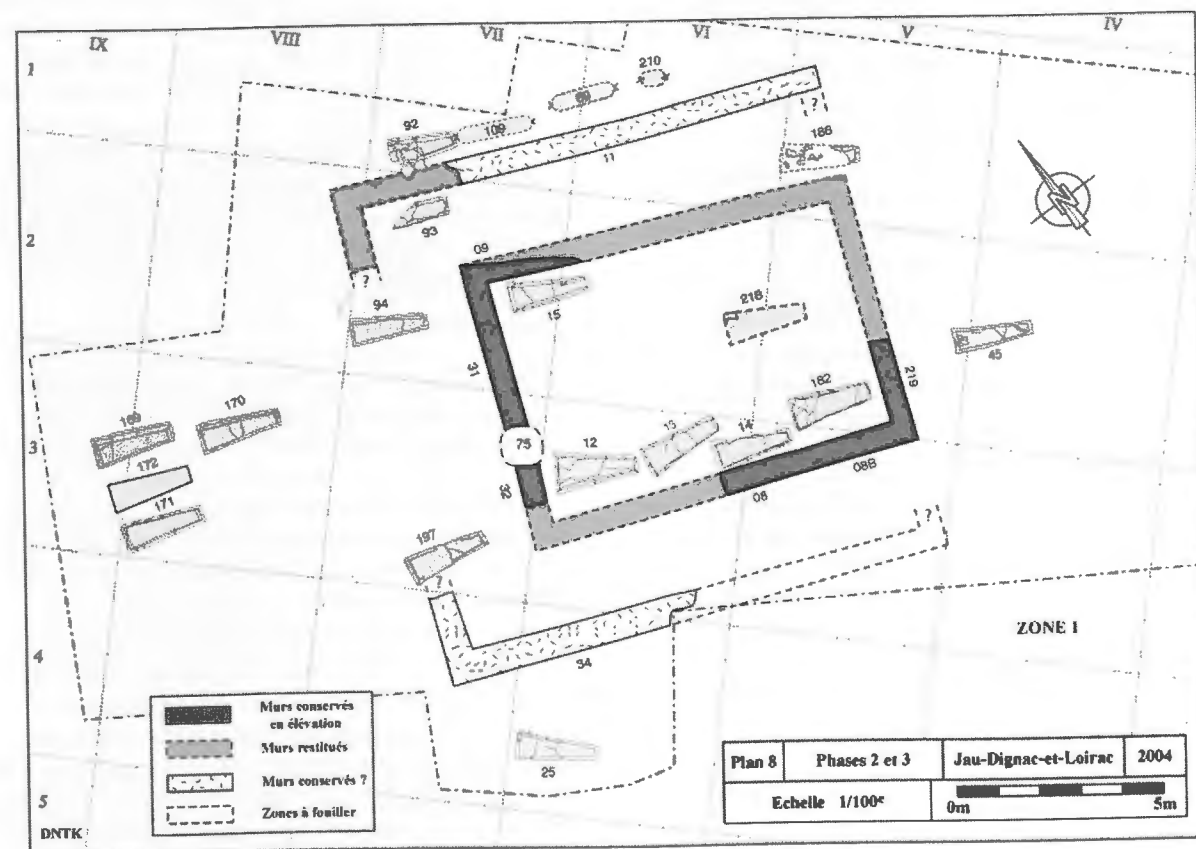
### Contexte environnemental

Une réflexion sur le paysage a été engagée pour mieux comprendre le peuplement de l'îlot dans son ensemble. Le site se trouve actuellement sur la rive gauche de l'estuaire de la Gironde ; à environ 900 m du rivage. Cette rive offre un ensemble de sols de très basse altitude ; le substrat est constitué de terrasses argilo-graveleuses sur lesquelles sont implantés les vignobles alternant avec de vastes zones marécageuses comblées progressivement par des sédiments détritiques récents apportés par l'estuaire. La carte géologique du secteur met bien en évidence ces îlots par rapport aux marais environnants, drainés et aménagés dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle. Sur les photographies aériennes, le site archéologique apparaît en bordure nord-est d'un petit îlot, celui du hameau de Goulée, entre l'île de Jau-Dignac-et-Loirac, à l'ouest, et Valeyrac, à l'est. Ces observations suggèrent la présence d'un environnement instable et particulier dont il convient d'approfondir l'évolution historique (emplacement des anciens rivages, variation du niveau de l'eau dans les marais environnants). Une prospection pédestre systématique sur l'ensemble de l'îlot de Goulée n'a pas révélé, pour le moment, la présence d'autres sites antérieurs à l'époque moderne.

### Un temple antique

Dans l'état actuel des recherches, la butte est d'abord occupée par un temple antique de plan centré, à galerie périphérique, de type *fanum*. Malgré un médiocre état de conservation des murs, on peut restituer une *cella* maçonnée carrée, d'environ sept mètres hors œuvre de large, bordée par une galerie périphérique qui comportait peut-être une élévation mixte, de terre et de bois, sur solin de pierre. D'après du mobilier résiduel (céramiques du Petit-Niort et monnaies), sa fondation remonterait au I<sup>er</sup> siècle après J.-C. La meilleure conservation des derniers niveaux d'occupation suggère une fréquentation du lieu jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. L'impression générale est celle d'un abandon progressif, sans rupture brutale. Cette occupation assez tardive ne surprendra pas, elle s'accorde avec la chronologie connue par ailleurs en Gaule. Les pratiques cultuelles sont attestées par la présence d'une cinquantaine de petites clochet-





## Ladaux Église Saint-Martin

La restauration récente du mur-clocher de l'église Saint-Martin de Ladaux a conduit le maître d'œuvre du projet, l'architecte Joël Jaboeuf, à solliciter une intervention archéologique du bureau Hadès sur l'ancien parvis de l'église afin de déterminer la nature du sous-sol et prendre les mesures qui s'imposent pour la conservation et la mise en valeur de cette façade occidentale. En effet, l'assainissement des bases du mur de la façade nécessitait la récupération des eaux pluviales et leur évacuation vers les drainages anciens établis sur les flancs de l'église. Trois sondages limités ont été réalisés sur le parvis afin d'apporter les informations susceptibles de déterminer l'aménagement le mieux adapté aux contraintes du sous-sol. Par ailleurs, quelques sondages géologiques à la tarière, engagés autour de l'église, ont été surveillés.

Lors de ces travaux, plusieurs sépultures ont été observées à moins de dix centimètres sous le niveau actuel de circulation. Il s'agit pour la plupart de coffres bâtis en parpaings calcaires dont les couvercles manquent, enlevés suite au nivellement du parvis de l'église, probablement lors de la démolition de l'ancien porche au XIXe siècle. Ces tombes sont médiévales pour certaines, d'autres, plus rares, d'époque moderne ainsi qu'en atteste une monnaie double tournois associée à la sépulture d'un nouveau-né emmaillotté dans un linceul dont on a observé les épingles. On note aussi une fosse anthropomorphe creusée en pleine terre, mais dont les parois verticales laissent supposer un coffrage de bois. Recouverte d'un couvercle de dalles et de cailloux calcaires, elle contenait un individu adulte en décubitus dorsal, qui a été dégagé dans un sédiment de colmatage contenant du mobilier céramique des XIe-XIIe siècles. Cette sépulture avait été recouverte par le mur de l'ancien porche dont on a pu retrouver une partie de la fondation du mur nord, maçonnée en cailloux calcaires. Ce mur, à associer à une file de six corbeaux établie sur la façade de l'église, a été bâti au XVIe ou au XVIIe siècle. Il vient s'appuyer sur l'angle du ressaut de fondation du clocher-pignon de l'église, dont la construction peut-être attribuée à une campagne de la seconde moitié du XVe siècle.

Jean-Luc Piat

tes. Pour le moment, l'environnement monumental du temple n'est pas connu mais nous nous attacherons à la localisation d'un éventuel péribole et d'un pôle d'habitat.

### Une chapelle funéraire aristocratique mérovingienne

C'est fort probablement après un hiatus d'occupation que les ruines du temple ont été réaménagées à la fin du VIe siècle ou au début du siècle suivant. La *cella* du temple est transformée pour servir de chapelle à une famille aristocratique. Pour le moment, aucune fondation d'autel n'a été mise au jour mais le prolongement de la *cella* carrée par un chevet quadrangulaire suggère l'identification avec un lieu de culte chrétien. A l'intérieur, six sarcophages en calcaire ont été placés le long des murs. En dépit de l'état de conservation du matériel osseux et des nombreux bouleversements ayant affecté certaines de ces structures, les observations archéo-anthropologiques ont permis de restituer, au moins pour quatre d'entre eux, le dépôt primaire d'individus inhumés avec de riches parures dont la typologie générale renvoie à un faciès du VIIe siècle. Les premières données biologiques concernant l'âge et le sexe des individus révèle une "population" très particulière pour cette phase chronologique avec notamment une absence des sujets immatures en dessous de quinze ans. L'homogénéité et la particularité de ces inhumations (localisation, typologie des structures, matériel funéraire, fonctionnement) nous incitent à identifier ici un espace funéraire "privé", conçu pour une riche famille de l'aristocratie. Onze autres sarcophages ont jusqu'ici été mis au jour à l'extérieur, ainsi que quelques sépultures en pleine terre ou en coffrage de bois, localisées au nord de l'édifice.

La chapelle mérovingienne est abandonnée à la fin du Haut Moyen Age. C'est seulement plusieurs siècles après qu'une chapelle médiévale est édifiée, à peu près au même emplacement. Il n'en subsiste que peu de traces puisque l'ensemble des matériaux a été prélevé à la fin du XVIIIe siècle lorsque la chapelle Saint-Siméon a été désaffectée.

Isabelle Cartron, Dominique Castex





## Libourne

### Condat : rue Louis-Didier et chemin de Beauselle

La construction d'un lotissement dans le quartier de Condat, riche en vestiges du Moyen Âge et de l'Antiquité, a conduit à la prescription d'un diagnostic archéologique. Le terrain se situe dans un méandre de la Dordogne en bordure orientale de la rivière. Toute la partie occidentale de l'emprise a été creusée par une exploitation de grave. Une source présentant des traces d'aménagement moderne ou contemporain s'écoule au nord-ouest de la parcelle. Les sondages ont suivi un maillage en quinconces visant à couvrir 5 % du terrain expertisé.

Deux foyers ont été découverts au sein d'une zone de 800 m<sup>2</sup> environ comportant du mobilier de facture protohistorique. Sans aménagement visible, ils comportaient à leur contact et aux abords immédiats ce même type de mobilier, mais dans les deux cas, la fiabilité de la datation a été entachée par la présence d'éléments postérieurs. L'une des deux structures s'insère dans une succession d'épisodes sédimentaires résultant de l'activité de la Dordogne ; la seconde les surmonte, ce qui fait douter de leur contemporanéité.

Le fractionnement du mobilier et son apparence lessivée laissent supposer que ce mobilier provient d'un site voisin plus proche de la rivière et soumis de manière régulière aux crues de celle-ci. Les foyers, en admettant qu'ils soient bien protohistoriques, devaient être aux abords d'un habitat situé à l'emplacement de la gravière, à proximité de la source ?... Si cet habitat n'a pas été totalement lessivé par les débords de la rivière, il a dans ce cas été totalement détruit par l'exploitation de grave (dénivelé de 3 m entre la base de la décharge et la partie haute du terrain).

Malgré tout, la découverte de vestiges protohistoriques sur le territoire de Libourne est un fait nouveau. Ces vestiges, même en position secondaire, témoignent de la proximité d'un site. Ils apportent un éclairage nouveau sur le passé de Libourne et plus particulièrement sur le quartier de Condat.

Marie-Christine Gineste

## Libourne

### Quai Souchet

Le projet de construction d'un hôtel, à l'emplacement du rempart médiéval de Libourne, a conduit à la prescription d'un diagnostic archéologique combinant étude et sondages du bâti. En raison d'un retard dans la démolition partielle des locaux préexistants, l'opération s'est déroulée en deux temps : l'analyse du bâti, effectuée en juin, a été complétée en décembre 2004 par les sondages archéologiques.

L'étude du bâti a apporté une description du rempart XIV<sup>e</sup> siècle dont la hauteur conservée dans l'emprise est d'environ cinq mètres. Cette fortification était desservie, sur le pourtour interne de Libourne, par un chemin. Le bâti actuel, au 3-5 quai Souchet, a conservé le tracé de cette rue et partie des façades des maisons la bordant.

L'analyse des bâtiments a par ailleurs permis d'établir une chronologie relative des élévations. À l'exception du rempart, aucun vestige n'a pu être attribué à la fin du Moyen Âge, les éléments stylistiques remontant au plus tôt au XVII<sup>e</sup> siècle. L'habitat identifié se situait le long de la rue des remparts et de la rue de la Vieille-Grange.

Les sondages archéologiques se sont déroulés dans un espace encore partiellement couvert ; ils ont été positionnés de manière à répondre aux interrogations ouvertes par l'observation du bâti.

Les vestiges les plus anciens correspondent à une occupation du Bas Moyen Âge. Il s'agit de deux solins, deux murs, de niveaux de sol et de quelques structures en creux situés en arrière de l'habitat longeant la rue des remparts et des maisons de la rue de la Vieille-Grange.

Un sondage au pied du rempart a permis de situer sa fondation à 2,40 m sous le sol actuel.

Une couche de tuiles postérieure à certaines de ces structures et proche du niveau de la nappe phréatique a été retrouvée dans la plupart des sondages, à l'intérieur et à l'extérieur du rempart. Elle est datée par son mobilier des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. De toute évidence, elle était destinée à servir de barrière anti-capillarité.

À l'époque moderne, il a été procédé à un apport de remblais, de type terre de jardin, en relation, semble-t-il, avec la construction de nouveaux bâtiments dont certains sont conservés dans le bâti. Un bâtiment est venu s'accoler à la paroi externe du rempart, perforant un galetas antérieur. Vers la fin de l'époque moderne, une bonne partie de ces murs a été arasée, probablement à l'occasion de la transformation de l'espace en hangars.

Cette étude combinant étude du bâti et sondages archéologiques aura permis pour la première fois d'entrevoir l'évolution d'un îlot parcellaire dans la cité de Libourne. Les premiers témoins d'une occupation sont de toute évidence liés à l'édification de l'enceinte de la ville. Dès ce moment, il faut assainir cette zone humide à la confluence de la Dordogne et de l'Isle par un apport de tuiles. Un nouveau rehaussement est nécessaire à l'époque moderne, ce qui permet à cet ensemble parcellaire de connaître la même vitalité en matière de construction que celle observée dans la ville aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Marie-Christine Gineste et Ch. Le Barrier

## Loupiac

### Saint-Romain

La commune de Loupiac se situe dans le canton de Cadillac, sur la rive droite de la Garonne. Elle s'étend dans la vallée et sur les coteaux sur une superficie de 960 hectares. Elle est traversée par le ruisseau du Mouliot qui naît dans les coteaux et se jette dans la Garonne ; deux sources jaillissent aux lieux-dits Plapa et Roche. La route départementale 10 sillonne le village. Contre cette dernière, au lieu-dit Saint-Romain, se trouvent trois édifices : une villa gallo-romaine, un prieuré du XII<sup>e</sup> siècle et une demeure du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La présence des vestiges antiques est connue par des découvertes ponctuelles signalées au XIX<sup>e</sup> siècle. De 1953 à 1980, M. Pezat mena neuf campagnes de fouilles et mit au jour les thermes et la *pars urbana* de la villa.

La partie thermale, préservée par une serre, comporte un puits, une *natatio* encadrée d'une galerie mosaïquée, une canalisation et deux hypocaustes. La *pars urbana* est constituée d'une cour à péristyle. L'aile sud-ouest, correspondant à la zone fouillée par M. Pezat de 1972 à 1977, est caractérisée par la présence d'une forme absidiale.

L'aile sud-est coïncide avec deux salles dégagées lors de la campagne de cette année. L'aile nord-est est connue par les résultats d'une prospection électrique (Martinaud, 2000). Enfin

le côté nord-ouest est repéré par quelques structures observées dans les propriétés voisines.

Suite à un projet de restauration et de mise en valeur de la villa, une opération de nettoyage et de relevés a été lancée en septembre 2004. Cette intervention s'est concentrée sur la partie thermale de la villa.

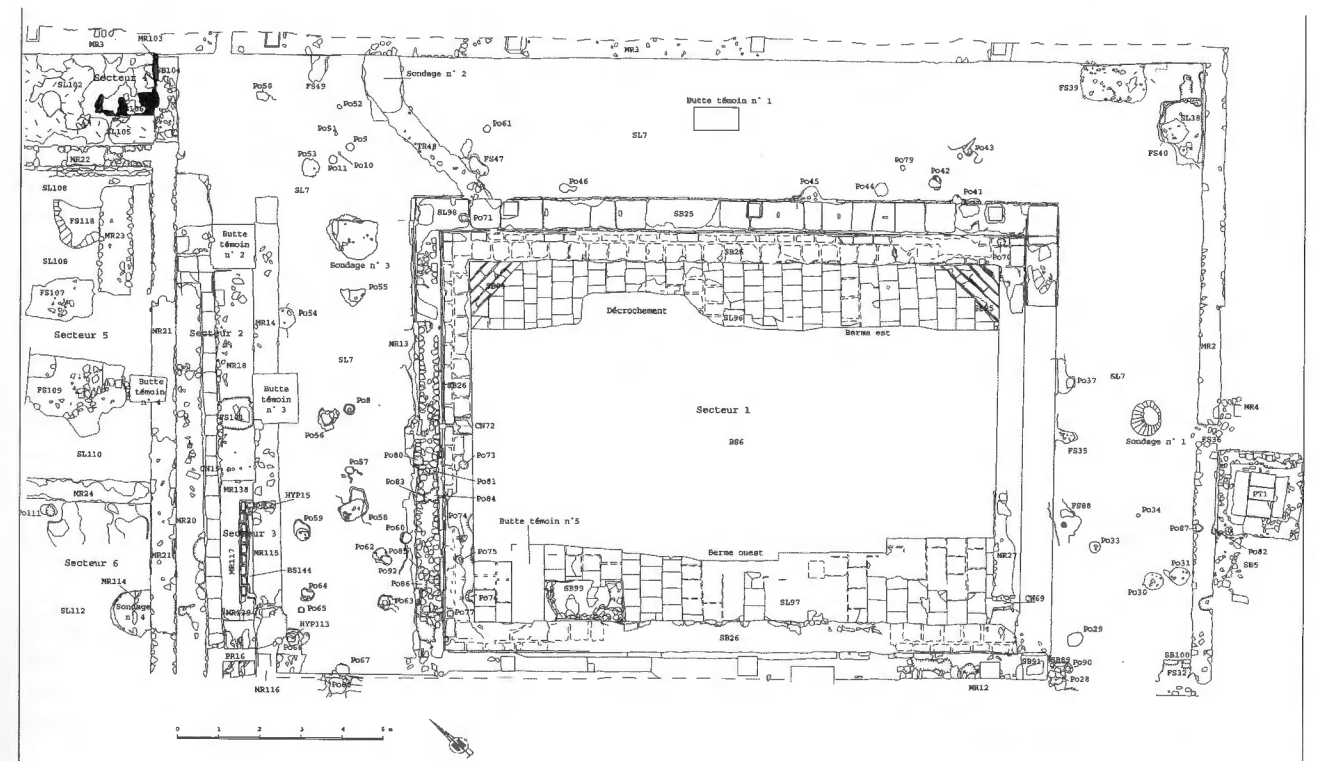
De nouvelles structures architecturales ont été dégagées, un plan pierre à pierre a été réalisé et quatre états gallo-romains ont pu être identifiés.

### Les nouvelles structures

Deux piédestaux ont été aménagés dans la paroi ouest de la *natatio* : le premier (SB99), de plan rectangulaire, mesure 1,84 m de long sur 0,90 m de large. Le second, détruit, est délimité par une trace de béton de tuileau. Ils devaient supporter chacun une fontaine alimentant la piscine.

Deux *terrazzi* ont été dégagés : le premier (SL38) a été repéré sous le sol mosaïqué (SL7) à l'angle est de la galerie contre le mur MR2 ; le second niveau de circulation a été observé dans le couloir (secteur 4), jouxtant les murs MR3 et MR22.

Une série de fosses et de trous de poteau, se concentrant sur le sol mosaïqué de la galerie, n'avaient pas été observés jusqu'alors.





## Quatre états gallo-romains

**État 1 :** Cette phase correspond à l'occupation antérieure aux thermes. Une villa à péristyle établie, au nord nord-ouest de la partie fouillée se compose, pour ce que l'on en sait aujourd'hui, de cinq grandes pièces rectangulaires, dont les murs MR21 et MR22 font partie, et au sud une pièce attenante au chevet du prieuré.

**État 2 :** A la fin du I<sup>er</sup> ou au début du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., les salles chaudes des thermes sont construites dans l'aile sud-est du péristyle. On y distingue un *laconicum*, chauffé par un *praefurnium* avec un canal dans la chambre de chauffe, et un *caldarium* à *solium* quadrangulaire.

**État 3 :** Cette phase se subdivise en deux. D'abord, les salles chaudes des thermes sont abandonnées au profit d'une *natatio* bordée d'une galerie à colonnade ; le sol de ce péristyle est constitué d'un *terrazzo*.

Cet ensemble est remanié à la fin du IV<sup>e</sup> ou au début du Ve siècle ap. J.-C. : on aménage les deux escaliers aux angles nord et est du bassin et les deux piédestaux sur la paroi ouest pour y installer des fontaines ; le rebord de la *natatio* est dallé tandis que la galerie, la colonnade et les salles sont décorées de mosaïques.

**État 4 :** Après l'abandon du site entre le Ve et le VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., une occupation vient perturber les vestiges gallo-romains : la *natatio* est comblée et la villa fait place à des constructions légères en bois signalés par la présence de trous de poteau.

En conclusion, notre opération a permis de relever l'architecture et la stratigraphie de la partie thermale de la villa, ce qui manquait jusqu'à présent, mais aussi d'appréhender la disposition des espaces et d'affiner leur chronologie. La suppression des salles chaudes au profit d'une *natatio* de cette dimension paraît assez exceptionnelle et pose un certain nombre de questions. La partie chaude des thermes de la villa a-t-elle été déplacée ou a-t-elle disparu ? Pour quelles raisons ? Est-ce un changement d'*habitus* ou de statut ? Autant d'interrogations qui ne pourront trouver de réponses que dans une fouille extensive des vestiges de la villa de Loupiac. Pour le moment, l'objectif de l'année 2005 est de poursuivre le nettoyage de surface à l'aile sud-ouest du péristyle et d'en faire le relevé architectural.

Jérôme Marian  
avec la collaboration de David Tosna

CLYTI-BAYLE. Peintures murales romaines inédites de Gironde, *Aquitania* 7, Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux, 1989, p. 95-117.

BERTRAND-DESBRUNAIS, J.-B. BD. Loupiac Saint-Romain, Aquitaine. Service régional de l'archéologie, *Bilan scientifique de la région Aquitaine*, Bordeaux, 1992, p. 59.

BERTRAND-DESBRUNAIS, J.-B. BD. Loupiac Saint-Romain, Aquitaine. Service régional de l'archéologie, *Bilan scientifique de la région Aquitaine*, Bordeaux, 1993, p. 51.

MARTINAUD, M. *Rapport de prospection électrique*, 2000.

MARIAN, J. 2000 : *Etude de la villa gallo-romaine de Loupiac*, mémoire de maîtrise, Université de Bordeaux III, 1999-2000, 2 volumes.

## Loupiac Vignes de Cornélien

Le projet de construction du lotissement des Vignes de Cornélien a conduit à la réalisation d'un diagnostic archéologique à l'automne 2003. Celui-ci ayant mis en évidence deux zones de concentration de structures médiévales distantes d'une centaine de mètres l'une de l'autre ainsi que les traces d'une occupation protohistorique probablement en position secondaire, le SRA a prescrit une fouille archéologique qui a dû se restreindre aux deux points d'occupation médiévale. L'opération s'est déroulée du 25 octobre au 26 novembre 2004.

Le décapage du secteur 1 a permis le dégagement d'une vingtaine de structures en creux dont la chronologie se situe pour l'essentiel dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> et le début du XIV<sup>e</sup> siècle. Ces structures sont pour la plupart des fosses très arasées auxquelles viennent s'ajouter quelques trous de poteau sans agencement significatif, trois fossés et une petite fosse d'extraction d'argile. Deux fossés forment deux axes perpendiculaires entre lesquels s'insère l'ensemble des fosses et trous de poteau ; le troisième fossé forme une courbe isolée dont les extrémités sortent de l'emprise.

Le secteur 2, aux abords et à l'emplacement d'un chemin rural, couvrait une superficie quatre fois plus importante que le secteur 1 ; plus dense, moins arasé et plus complexe, il a livré environ 120 structures en creux.

Il s'agit pour l'essentiel d'une zone d'ensilage d'environ 80 individus, plus dense dans la moitié occidentale et caractérisée par au moins deux occupations successives. Une observation ponctuelle à l'emplacement du chemin a permis d'établir la présence d'au moins un silo sous celui-ci et, par conséquent, l'origine postérieure du chemin.

En ce qui concerne les structures de stockage, l'étude des céramiques a fait apparaître qu'au moins six silos ont été comblés entre le Xe et le XII<sup>e</sup> siècle et que de nouvelles structures, plus nombreuses, ont été obturées entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. Le plan d'ensemble ne montre pas de modification évidente de l'implantation. Attribués par leur remplissage au

XIV<sup>e</sup> siècle, deux tracés linéaires composés d'un fossé et d'une reprise de cet axe longent la bordure occidentale du site suivant une orientation compatible avec un des creusements linéaires du secteur 1. Les silos semblent se répartir de part et d'autre d'un autre fossé : une courbe ouverte vers le nord-est à laquelle se greffe un petit creusement linéaire. Tous ces fossés devaient être contemporains de la seconde grande phase d'ensilage.

Le fossé curvilinéaire présentait une interruption centrale de part et d'autre d'une légère cuvette d'une quinzaine de mètres de diamètre. Cette dernière était comblée de limon argileux brun foncé interprété comme un niveau ancien de terre végétale et surmontait en fait deux grandes fosses de 3,50 m de côté environ, à fond doucement irrégulier et aux bords assez droits. Le comblement de celles-ci est différencié, ce qui doit indiquer une première phase de comblement lent avant apport de déchets : rejets de foyer, matériaux de destruction datés du XIV<sup>e</sup> siècle pour l'une, des XIV-XV<sup>e</sup> siècles pour l'autre. La fonction de ces fosses est peu éloquente même s'il est possible d'avancer l'hypothèse de prélèvements dans le substrat constitué d'argile sableuse jaune.

Il apparaît ainsi que ce secteur a perdu sa vocation de zone de stockage avant d'être exploité à d'autres fins, puis abandonné vers le XV<sup>e</sup> siècle, ce dont témoignent quelques épandages en périphérie des grandes fosses.

Les deux secteurs semblent présenter des caractères assez similaires même si l'aspect érodé du secteur 1 n'a pas permis d'identifier des silos. Dans les deux cas, il est probable que l'on se situe en périphérie d'une exploitation agricole. La zone 2 est utilisée très tôt, dès les Xe-XII<sup>e</sup> siècles. Puis, à partir de la moitié du XIII<sup>e</sup> et au début du XIV<sup>e</sup> siècle, on assiste à un fonctionnement simultané des deux secteurs, probablement au sein d'une même exploitation, d'après le tracé des fossés incurvés. L'origine de cette évolution dans le temps pourrait être recherchée dans un déplacement de l'habitat, à un emplacement proche des deux surfaces explorées, avant abandon complet du site, au plus tard au XVI<sup>e</sup> siècle.

Marie-Christine Gineste

## Lugasson Les Murasses

Lors d'un sous-solage, réalisé en vue de replanter une pièce de vigne située au Nord-Est de la villa antique fouillée de 1982 à 1985 par J.-P. Petit, des observations archéologiques ont été réalisées par Monsieur Bouchet au sol et par J.-C. Leblanc et C. Ferrier en prospection aérienne. Une reconnaissance archéologique fut menée grâce à des bénévoles pour évaluer l'état de conservation d'éventuels vestiges.

Aucune structure n'était conservée, les sillons étant plus profonds que les niveaux d'occupation. Cependant, la densité des traces d'activité métallurgique concentrées sur cette parcelle témoigne que c'était un lieu de production de fer. Le fonctionnement de l'atelier est vraisemblablement contemporain de la villa en raison du mobilier retrouvé. Sa position par rapport aux bâtiments d'habitation est remarquable : le vent d'ouest dominant chassait les fumées et poussières loin de la zone résidentielle.

Le bon état relatif des éléments retrouvés atteste d'une destruction récente. A l'avenir, les opérations archéologiques éventuelles devront être organisées sur les parcelles contiguës avant le sous-solage.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

## Margueron Les Bernards

Quelques observations ont été réalisées en mars 2004, suite à la découverte d'un souterrain signalé par M. Vircoulon. La cavité a été mise au jour par des travaux agricoles dans une parcelle de vigne vraisemblablement lors du sous-solage du terrain.

Lors de l'intervention archéologique, le terrain était replanté depuis au moins un an. Les constatations tardives n'ont pas permis d'appréhender l'intégralité de la structure car une partie du «souterrain» partiellement comblé est maintenant située sous un rang de vigne.

Un couloir, large de 70 cm, est orienté vers l'est. Il est d'abord couvert, sur une longueur de 1,10 m, de dalles disposées en bâtière dont l'effondrement permet l'accès à la structure ; puis il s'enfonce dans le calcaire où une voûte en plein cintre a été taillée ; 2,10 m plus loin, il oblique vers le sud sur une distance de 2,80 m ; il débouche enfin, par une ouverture de 63 cm de large, sur une salle.

Cet espace rectangulaire de 2 m sur 1,60 m, d'une hauteur maximale au centre au pied de la paroi sud, une banquette de 50 cm de haut a été réservée dans le calcaire.

Jean-Baptiste Bertrand Desbrunais

## Médoc Sites de sidérurgie ancienne

Les événements climatiques ayant sévi en décembre 1999 sur le littoral atlantique sont à l'origine d'une forte dégradation de l'espace forestier du Médoc.



Ainsi, la formation de nombreux chablis, occasionnés par la tempête et l'utilisation d'engins forestiers de forte capacité, ont entraîné une forte perturbation de l'ancienne topographie, mettant partiellement au jour des vestiges archéologiques, dont certains attribuables à de la sidérurgie ancienne.

### Problématique et déroulement de l'opération

Les investigations entreprises se sont articulées autour de trois principaux axes :

- une enquête toponymique sur des fonds cartographiques récents et anciens ;
- la localisation de la zone d'extension des matières premières utilisées pour la sidérurgie, à partir des cartes géologiques du BRGM, de recherches d'affleurements et de micro-sondages sur le terrain ;
- la collecte de données techno-typologiques attribuables aux bas fourneaux et d'éléments chronologiques à partir de la céramique associée.

Les travaux ont été effectués avec le concours d'une équipe constituée de membres d'associations archéologiques du Médoc, encadrés par des spécialistes universitaires de Bordeaux et de Toulouse. Les conditions difficiles rencontrées sur le terrain, un fort couvert végétal et une importante superficie à parcourir, eurent pour effet de rendre plus longue que prévue la collecte d'informations.

### Bilan à l'issue de cette campagne

Les observations portent sur 19 sites. Six sont en place et bien conservés, treize sont partiellement ou totalement détruits. Parmi ces derniers, environ la moitié a été perturbée récemment lors de travaux agricoles ou forestiers. Les sites sont répartis dans la partie centrale du Médoc sur les communes de Saint-Germain-d'Esteuil (Brion), Vertheuil, Saint-Sauveur, Saint-Laurent-Médoc, Listrac-Médoc. À une exception près, ils se situent tous sur des terrains géologiques propices à l'activité en raison de la présence de minerai de fer et de limons argileux dans le sous-sol. Près de 80 % se localisent en bordure de ruisseaux ou de jalles. En dehors de cette zone géologique, correspondant aux alluvions quaternaires anciennes, aucun site n'a pour l'instant été signalé.

Sur le plan chronologique, l'activité sidérurgique a débuté à la période antique (sites de Villambis, Brion et Fontestean), s'est poursuivie au Haut Moyen Âge (sites de Fontestean et Villambis) pour se terminer au Bas Moyen Âge. La production semble atteindre son apogée aux environs du XIV<sup>e</sup> siècle. Pour la période antique, les activités sidérurgiques sont attestées par

des déchets comblant des fosses d'extraction de matériaux (minerai de fer et limons). Pour le Moyen Âge, elles se caractérisent par des monticules de scories de 5 à 20 m de diamètre et de 0,5 à 1 m de haut.

La typologie des tuyères, la taille et la forme des fonds de fours témoignent d'une différence typo-technologique entre les sites de la période Antique et ceux du Moyen Âge.

### Conclusion

- Cette prospection a permis de mettre en évidence :
- une importante production de fer pour les périodes antique et médiévale dans le Médoc ;
  - l'utilisation pour cette sidérurgie de matériaux locaux (minerai de fer et matériaux de construction des bas fourneaux). Ces derniers appartiennent à une formation géologique également présente à l'ouest de l'Entre-deux-Mers et sur la rive droite de la Gironde. Dans ces secteurs, des sites sidérurgiques ont également été signalés.

Jean-Claude Leblanc, Catherine Ferrier

### Pineuilh L'Arbalestrier

Le site est localisé dans un secteur de la plaine alluviale de la Dordogne caractérisée par de nombreux méandres anciens bien lisibles dans la topographie.

C'est dans ce contexte que nous avons procédé à un diagnostic d'archéologie préventive sur des terrains destinés à l'agrandissement de la zone artisanale de l'Arbalestrier.

Trente-trois tranchées, de 20 m de long, tous les 20 m, ont été réalisées avec une pelle mécanique équipée d'un godet lisse de deux mètres de large. Y fut observé un épandage de mobilier céramique. Certaines formes comme des bords ou des pieds annulaires ou encore des fragments d'amphores italiques de type Dressel 1A, permettent de le dater de La Tène finale.

Par ailleurs, quelques artefacts ont été récoltés dans certaines couches. Il s'agit principalement de pièces isolées dont l'attribution chronologique ne peut être identifiée. Parmi ceux-ci, une clochette en métal, d'un type généralement utilisé pour le repérage du bétail, est peut-être l'indice d'une mise en pacage des parcelles concernées par le diagnostic.

Fabrice Casagrande

### Saint-Emilion Église monolithe et catacombes

En 2002, la surveillance des travaux de terrassement à l'intérieur de l'église monolithe et sur le parvis d'accès devant le chevet de la chapelle de la Trinité avait permis de préciser les phases chronologiques d'aménagement du site, mais aussi de dégager deux problématiques générales pour sa compréhension : quel était le programme architectural initial du sanctuaire (plan originel, techniques de creusement et d'évacuation des matériaux, accès et circulation pour les pèlerins) et quelles furent les étapes de son évolution (réalisation d'un drainage intérieur, aménagement de chapelles et d'enfeus, mise en place du mobilier liturgique et de décors sculptés ou peints, enfouissement de sépultures, établissement des niveaux de circulation, relations avec les galeries voisines dites «catacombes»).

Consciente de l'intérêt de ces recherches dans le contexte des travaux actuels de restauration de l'église monolithe, la municipalité de Saint-Émilion a accepté de prendre à sa charge le financement d'une étude et d'un relevé précis des élévations, travaux qui furent menés pendant l'hiver 2004 par une équipe choisie pour ses compétences complémentaires, Judith Canal (historienne d'art), Damien Delanghe (spécialiste des carrières), Agnès Marin (archéologue du bâti), Jean-Luc Piat (archéologue et historien). L'analyse détaillée de l'ensemble des élévations et les relevés exhaustifs ont bénéficié d'une nacelle élévatrice afin d'atteindre les parties hautes de l'édifice. Une attention particulière a été portée sur les traces d'outils de taille et les éventuels indices du sens de débitage de la pierre qu'elles pouvaient fournir, contribuant à l'établissement d'une chronologie relative. Par ailleurs, toutes les empreintes laissées dans les parois par d'éventuels échafaudages ou par l'installation de mobiliers et aménagements liturgiques divers ont été systématiquement enregistrés. Enfin, tous les éléments de décor peint et sculpté ont été recensés et étudiés. Le grand nombre de données ainsi recueillies, reliées aux informations observées lors des fouilles du sous-sol et au contexte historique, permettent aujourd'hui de donner les principales clefs de lecture de cet ouvrage hors du commun, même si la compréhension de certains aspects nous échappe encore.

Le site troglodytique présente plusieurs espaces souterrains et plusieurs campagnes de creusement.

### L'église monolithe

L'église monolithe n'est pas une ancienne carrière reconverte en sanctuaire, mais a bien été conçue dès l'origine selon un programme architectural ambitieux, inspiré du plan des sanctuaires de pèlerinage. Cependant, l'extraction de matériaux s'est faite avec des outils de carriers et en plusieurs campagnes discontinues. Le plan d'un vaisseau rectangulaire en cinq travées et trois nefs éclairées par trois baies a été envisagé dès le

départ, lors du creusement du premier palier des voûtes, comme permet de l'envisager le traitement du bandeau simulant une litre qui ceinture le pourtour du sanctuaire. L'évacuation de la pierre de ce premier niveau excavé a été possible par l'ouverture de deux larges passages sur le côté ouest de l'église, au droit des seconde et quatrième travées, depuis une carrière à ciel ouvert établie dans le flanc du plateau, dont le front de taille a été réinvesti ensuite par des sépultures rupestres principalement d'enfants (Scuiller, BSR 1997). Mais, l'excavation de ce premier niveau s'est effectuée en plusieurs étapes : un ressaut transversal affectant la voûte de l'avant-dernière travée trahit une reprise du creusement ; de même, le creusement après coup de la paroi du fond de la dernière travée du vaisseau central, afin de dégager un décor en haut relief, procède d'une étape d'aménagement assurément postérieure à l'état initial.

Le creusement du second palier, qui définit le plancher de l'église, s'est opéré lui aussi en plusieurs phases. En témoignent d'une part le traitement de surface irrégulier des parties basses de la travée de chœur (travée 4) bien distinct du lissage dont ont fait l'objet l'ensemble des parois, d'autre part la trace d'une petite niche à probable fonction funéraire visible dans le collatéral nord (travée 5). Ce dernier indice permet d'envisager la limitation du creusement initial de ce niveau aux trois premières travées (travées 2, 3 et 4), la cinquième restant pleine et la quatrième seulement composée d'une travée de chœur, couronnée par deux séraphins sculptés en haut relief et encadrée peut-être de niches ou chapelles latérales.

C'est à cet endroit privilégié que devaient être exposées les reliques du corps saint d'Émilion, transférées des anciennes catacombes à ce nouvel hypogée, comme semblent l'attester, mais seulement au XVe siècle, quelques documents d'archives et l'inscription dédicatoire du XII<sup>e</sup> siècle établie sur l'un des piliers de la nef centrale.

Ce plan primitif était complété par un couloir d'accès latéral à l'église (D sur le plan), sorte de déambulatoire, ouvrant sur le collatéral sud par deux passages au droit des seconde et quatrième travées. Ce couloir et ces deux passages ont servi d'issues aux matériaux extraits du plancher rocheux avant de devenir les entrées normales du sanctuaire. Avant la mise en service de cette église originale dans les premières années du XII<sup>e</sup> siècle (datation estimée à partir du style des hauts-reliefs sculptés, de l'inscription et du mobilier céramique retrouvé dans les niveaux les plus anciens), le plancher rocheux a été aménagé par un sol dallé et un réseau de drains dont les ramifications reconnues reprennent précisément le plan du sanctuaire creusé à l'origine ; c'est là un argument supplémentaire à l'hypothèse d'un premier édifice réduit à trois travées et un chevet dans le prolongement de la nef centrale. Ce n'est que plus tard, à une date indéterminée, que le plancher des cinquième et sixième travées a été excavé pour achever le programme architectural prévu lors du creusement des voûtes.



Par la suite, l'utilisation de l'édifice comme lieu de vénération des reliques de saint Émilien a encouragé l'installation d'enfeus sépulcraux à l'intérieur de l'église, principalement entre les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Ces derniers ont cependant été circonscrits aux deux faces du couloir d'accès (D), ouvert sous un portail gothique figurant le Jugement Dernier, dans le passage donnant sur les seconde et cinquième travées, c'est-à-dire aux extrémités des trois nefs avant les agrandissements tardifs. D'autres fosses sépulcrales ont été réalisées entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles lorsque l'église, devenant cimetière paroissial, accueillit de nombreux cercueils en bois. De même, ce n'est que lors de phases postérieures d'aménagement que les chapelles et niches d'autel ont été réalisées le long des parois de l'église ou contre certaines faces des piliers. La chapelle Saint-Nicolas, aménagée dans la seconde travée en face du passage d'entrée, est l'une des plus anciennes. Elle a peut-être été construite dès l'origine ou dans le courant du XII<sup>e</sup> siècle, bien que son autel soit d'époque moderne. En effet, l'invention des reliques de saint Nicolas à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, promu ce culte avec une grande vigueur en Occident pendant tout le XII<sup>e</sup> siècle, notamment dans les sanctuaires proches des voies navigables où il était vénéré alors comme le protecteur des expéditions fluviales. Cette chapelle pourrait avoir eu une fonction votive comparable, notamment pour la communauté batelière de la rivière de Dordogne.

Quant aux trois chapelles qui constituent aujourd'hui la première travée de l'église, éclairées depuis le parvis par trois larges fenêtres à remplage gothique flamboyant, leur creusement n'a été réalisé que tardivement, aux XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècles, mais peut-être à l'emplacement d'anciennes chapelles plus étroites : les trois beaux autels et les deux ambons en pierre d'époque renaissance et contre-réforme qu'elles abritent, témoignent d'une modification liturgique importante liée à l'inversement d'orientation de l'édifice.

D'ailleurs, les aménagements liturgiques recensés dans l'église sont complexes, car les vestiges de peintures murales, d'enduits, de trous d'enfoncement de bois ou de clous, de placards, de niches se superposent. Ils témoignent pour le moins d'une décoration intérieure riche et diversifiée, régulièrement renouvelée, associant décors de peintures murales, de tentures et de panneaux de bois sur l'emplacement d'anciens autels aujourd'hui disparus, notamment contre les piles du sanctuaire, ou encore visibles par exemple dans les chapelles latérales de la paroi orientale.

### Les catacombes

Les catacombes, cavités souterraines taillées en galeries dans la falaise calcaire, composent quatre espaces funéraires distincts.

Depuis l'église monolithe, une porte maçonnée dans une brèche artificielle du rocher donne accès à une galerie de plan courbe (C) d'où un passage voûté conduit à une seconde galerie perpendiculaire (A). Ce premier espace (C) n'a pas de voûte mais un plafond droit qui semble être une retaille postérieure. Ses parois sont percées d'enfeus funéraires d'adultes et de niches sépulcrales d'enfants, d'époque romane. Seul le côté oriental a été conservé, l'autre flanc a été détruit par une reprise moderne en carrière. Cette galerie est antérieure au creusement de l'église monolithe ainsi que le prouvent des vestiges de parois et d'enfeus sur les flancs du couloir d'entrée (D). Celui-ci est donc venu recouper l'extrémité de ce boyau funéraire (C) qui se prolongeait dans le passage vers la seconde travée de l'église monolithe.

La galerie (C) a aussi été recoupée par un monument original en forme de rotonde (B). Il s'agit d'un espace circulaire couvert d'une coupole ornée d'un décor sculpté de résurrection (trois personnages les bras ouverts sortent de leur tombeau dans un style proche de celui des anges séraphins de la monolithe) et percée d'un orifice zénithal, sorte de puits formant le noyau d'un escalier hélicoïdal remontant jusqu'au sommet du plateau. Cette coupole aujourd'hui est portée par trois piliers ; on en devine trois autres par le relief bûché de la roche sous la coupole, mais la reprise en carrière d'une partie du cercle de la rotonde les a détruits.

Le surcreusement visible à la base du pilier sous lequel se trouve le passage voûté menant à la galerie A indiquerait l'antériorité de la galerie C sur la rotonde B. Cette impression pourrait être confirmée par deux autres indices : le dispositif d'accès à l'escalier de la rotonde, du nord vers le sud, implique l'existence préalable de la galerie C ; le plafond voûté de la galerie C a visiblement été retillé à plat pour faciliter la circulation depuis l'église monolithe. Cela suffit pour déterminer que le creusement de la rotonde B est postérieur à la galerie C. Il doit probablement être rattaché au même chantier que celui du creusement de l'église monolithe.

Initialement, on communiquait à la galerie C, où fut aménagée la rotonde, par le passage voûté creusé à l'extrémité de la galerie A, perpendiculaire à la précédente. C'est dans cette dernière que fut retrouvée la pierre tombale portant l'épithaphe d'Aulus datée de 1014 et qui nous renseigne sur l'existence dans cette partie des catacombes des reliques de saint Valéry, de saint Avit et de saint Émilien. Cette galerie A est le vaisseau d'un édifice plus vaste qui se développait plus au sud, sous le chemin d'accès à la chapelle de la Trinité. De cet espace funéraire, il faut en effet retrancher l'ancienne cave (H) d'une maison située à l'extrémité ouest de la galerie, salle curieusement dotée d'une colonne centrale ornée d'un chapiteau dont le décor de feuillage est d'authenticité douteuse, et rendu

accessible depuis les catacombes par un passage établi lors de la reprise en carrière de la galerie à l'époque moderne. Cet hypogée est marqué par de nombreux enfeus, coffres anthropomorphes et niches funéraires d'époque romane, creusés dans les parois latérales et le plancher de la galerie subsistante. Une rangée de trois piliers monolithes sculptés, pré-romans ou romans, visibles sur la moitié de leur circonférence seulement, donnait le passage à un second vaisseau aujourd'hui comblé, probablement suite à son effondrement. Un troisième vaisseau adjacent au second est envisageable, dans l'axe de la chapelle de la Trinité qui aurait été en partie bâtie au-dessus. C'est dans cette section disparue que devait se trouver l'entrée principale de cet espace funéraire primitif dont on peut supposer qu'il fut établi avant l'an Mil en tant que premier sanctuaire en l'honneur des reliques de saint Émilien.

Enfin, à l'est de ces trois espaces funéraires communiquant entre eux, fréquentés dès le XI<sup>e</sup> siècle, il faut évoquer un quatrième ensemble composé de cellules funéraires isolées et apparemment indépendantes. Il s'agit notamment des enfeus encore visibles sur la façade sud de l'église monolithe à droite du portail d'entrée (G) ; de l'extrémité d'une galerie creusée à gauche de ce même portail où subsiste la niche d'un enfeu (F) ; et enfin de la galerie située sous la chapelle de la Trinité (E), conservant les traces d'au moins quatre enfeus, malgré la transformation à l'époque moderne de cet espace pour en faire le prétendu ermitage de saint Émilien.

Ces petites galeries funéraires qui gravitent autour des catacombes ont été recoupées par le chantier de creusement de l'église monolithe. Avec les autres aménagements funéraires (coffres rupestres et sarcophages) repérés sur les flancs du plateau, devant la chapelle de la Trinité et autour du clocher isolé, elles révèlent le succès de la nécropole née autour du corps de saint Émilien et des reliques accumulées ici pour entretenir la ferveur religieuse.

### Une œuvre de piété laïque

Ces galeries et cellules où se trouvait primitivement le tombeau de saint Émilien restent encore aujourd'hui énigmatiques en l'absence de fouilles archéologiques. On en ignore les ramifications et les dispositions générales. On ne peut donc encore avancer d'explications sérieuses sur leur datation et leur destination.

Il n'en est pas de même de l'église monolithe et de la rotonde. Ces deux constructions témoignent en effet du succès que le site connu, au tournant du XI<sup>e</sup> siècle, à une période où la documentation écrite nous révèle pour la première fois l'existence du culte de saint Émilien. Outre l'épithaphe d'Aulus déjà évoquée pour le début du XI<sup>e</sup> siècle et l'inscription dédiée à saint Émilien dans l'église monolithe, rappelons la *vita* qui

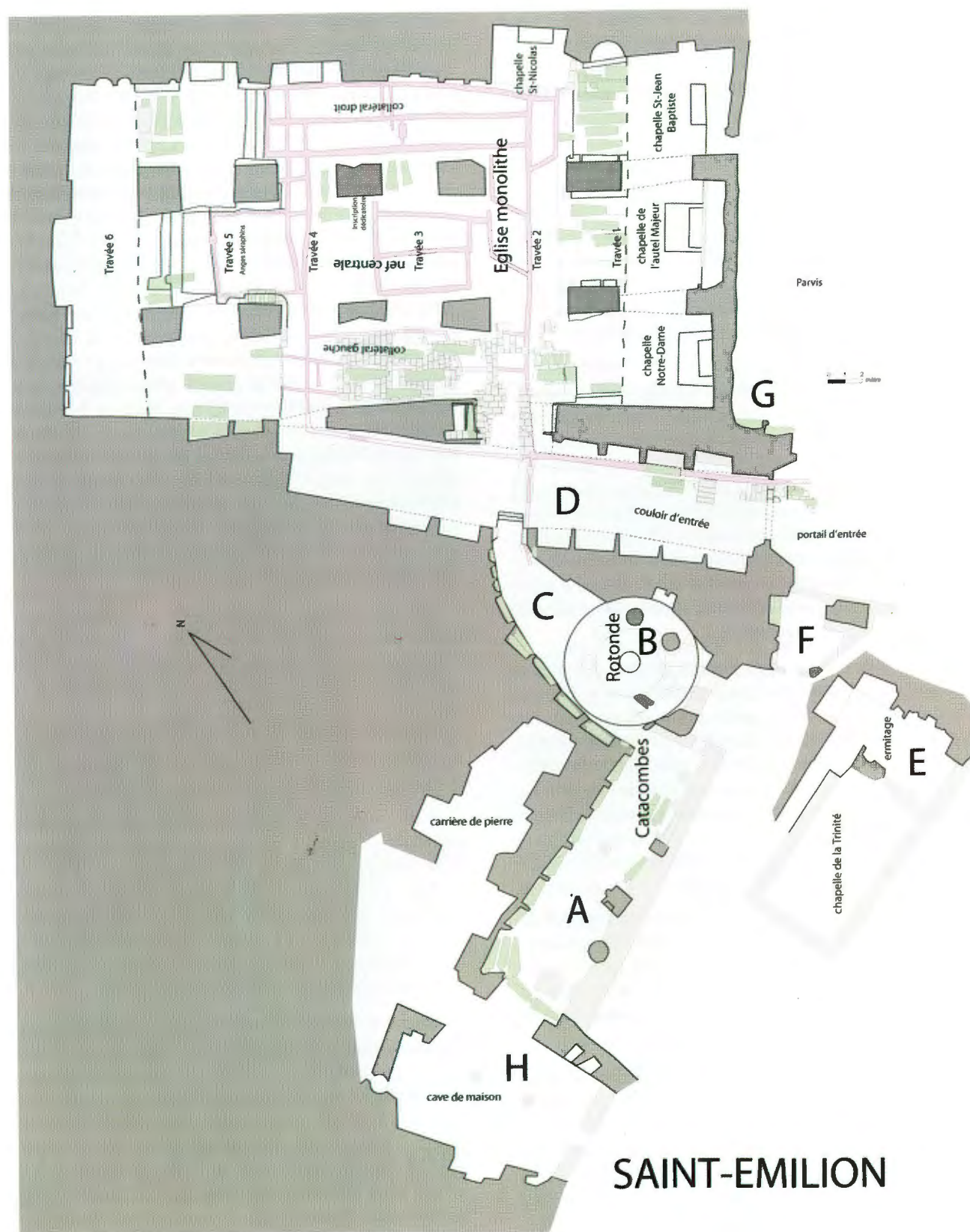
relate ses prodiges, dont la première version connue date du XII<sup>e</sup> siècle, véritable texte publicitaire destiné à attirer sur une voie secondaire les pèlerins en route vers Compostelle. Mais il y a surtout un corpus de textes qui révèle qu'entre les années 1080 et 1110, le site religieux de Saint-Émilien est en proie à des difficultés d'organisation. Une mainmise laïque est dénoncée par les archevêques de Bordeaux qui essayent à deux reprises d'y mettre bon ordre en établissant une enclave de sauvegarde avec la règle monastique de saint Augustin. Le site, rattaché à l'abbaye poitevine de Nanteuil-en-Vallée, était alors sous la coupe des vicomtes de Castillon, dont le château éponyme, mentionné dès 845, avait autorité sur tout l'Entre-Dordogne, terre dont faisait partie le site de Saint-Émilien. Les premiers vicomtes héréditaires n'apparaissent que dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle avec Olivier, qui fonde un prieuré à Castillon et le donne à l'abbaye de Saint-Florent de Saumur. A Saint-Émilien, on le voit tenir le péage de Pierrefite. Mais surtout, il est dénoncé en octobre 1079 pour avoir usurpé le bénéfice ecclésial de Saint-Émilien, c'est-à-dire principalement les revenus des dîmes et des donations pieuses. L'archevêque semble y mettre un coup d'arrêt en établissant un détroit soumis à sa seule juridiction, une sauvegarde protégée par un droit d'immunité. Il instaure aussi, afin d'administrer le sanctuaire, une communauté de chanoines à qui il impose la clôture.

Ces mesures furent contestées par le fils d'Olivier, Pierre, devenu vicomte en 1080, et par les moines de l'abbaye de Nanteuil-en-Vallée, où se trouvait un parent du vicomte. Les chanoines furent expulsés par l'abbé de Nanteuil et durent se réfugier, avec les reliques de saint Émilien, sur les terres de la vicomté voisine de Fronsac. Ils se plaignirent de ces exactions, mais seulement au synode de Saintes en 1097. Le vicomte fut alors frappé d'anathème par l'archevêque de Bordeaux.

Pour autant, ce n'est que vers 1110 que l'archevêque métropolitain parvint à rétablir son autorité sur l'église de Saint-Émilien, certainement peu après la mort de Pierre de Castillon, en instaurant la règle de saint Augustin et en plaçant les religieux sous l'autorité de l'abbaye de Lesterps en Limousin. C'est à cette date que l'on place la mise en route du chantier de construction de l'église collégiale (le moustey neu) établie au-dessus de l'église monolithe (le moustey veilh).

Du temps du vicomte Pierre de Castillon, l'église de Saint-Émilien fut donc soumise à son pouvoir direct. Ce personnage éminent, proche du duc d'Aquitaine, Guillaume VIII, tenait une vicomté étendue sur tout l'archiprêtré d'Entre-Dordogne, entre l'Isle et la Dordogne, même au-delà sur la forêt de la Double jusqu'à la Dronne, avec des pouvoirs étendus d'origine publique. Or, l'analyse archéologique de l'église monolithe et de la rotonde place leur creusement entre la fin du XI<sup>e</sup> et le début du XII<sup>e</sup> siècle. Ces deux édifices sont donc très certainement





## SAINT-EMILION

liés au rôle exercé par le vicomte au cours de cette période. Ils semblent d'ailleurs parfaitement contemporains : même style de sculptures, dispositif de drainage et d'accès communs ; on y trouve aussi une volonté d'assurer une circulation intérieure : escalier hélicoïdal, trois nefs, un couloir d'accès avec passages latéraux ; les couches de piétinements observées en fouille confirment cette circulation.

Ce sont donc des constructions destinées avant tout aux pèlerins venus contempler des reliques de personnages saints. La fonction funéraire pour ces deux monuments paraît ici secondaire, elle n'est que le résultat d'une ferveur religieuse *a posteriori*. La clef d'interprétation est donnée par la rotonde. Plusieurs éléments permettent de dire aujourd'hui qu'il s'agit, non pas d'un charnier comme le voulait la tradition, mais d'une véritable imitation de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem, autrement dite l'église de la Sainte Résurrection (Anastasis) rebâtie en 1048 par l'empereur byzantin Constantin Monomaque. En premier lieu, son architecture est inspirée du plan de la rotonde du Saint-Sépulcre qui abritait le tombeau du Christ : une coupole ouverte d'un oiaon zénithal, une circulation périphérique autour d'une série de piliers et une même symbolique, la résurrection. Les dispositions de cette chapelle nous poussent à y voir un reliquaire ou un édifice liturgique associé aux cérémonies de Pâques et de la résurrection du Christ plutôt qu'un mausolée où se serait trouvé le corps d'un personnage influent. Mais, sans fouille du sous-sol, cette question reste bien évidemment ouverte. Cette imitation du Saint-Sépulcre ne peut être le fait que d'un pèlerin revenu de Terre Sainte ou d'un croisé. D'autres exemples d'imitations de la rotonde de l'Anastasis en France, produites entre les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, possèdent en effet cette relation : Saint-Léonard de Noblat, Parthenay, Montmorillon, Saint-Jean-du-Liget ou Neuvy-Saint-Sépulcre. Mais, ces ouvrages sont tous bâtis, aucun n'est creusé dans la roche. Saint-Émilion ferait donc exception.

Quand le vicomte Pierre de Castillon fut frappé d'anathème en 1097, peut-être avait-il déjà été informé de cette excommunication plusieurs mois auparavant, car il était à cette date loin de ses terres. En effet, l'année précédente, il s'était engagé à participer à la première croisade en Terre Sainte. Il rejoignit sans doute les chevaliers gascons réunis en août 1096 au Puy-en-Velay sous la bannière de Raymond de Saint-Gilles et du vicomte de Béarn, Gaston IV le croisé. En tout cas, ses premiers faits d'armes sont rapportés par les chroniques après la traversée du plateau anatolien. En septembre 1097, il participe au premier raid sur Antioche en compagnie de 500 autres chevaliers. On lui confie ensuite la garnison du château de Marash, au débouché des vallées encaissées de Cappadoce. Son dernier exploit connu date de février 1099 où, en compagnie de 14 chevaliers, il conduisit une chevauchée sur Tripoli. A-t-il participé à la prise de Jérusalem en juillet 1099 ? Est-il retourné

vivant sur ses terres d'Entre-Dordogne ? Les chroniques ne le disent pas, mais la dédicace d'une paroisse à Sainte-Terre sur sa juridiction et un faisceau d'indices archéologiques semblent le faire présumer fortement.

D'ailleurs, comment expliquer sinon, que sur un autre des fiefs du vicomte Pierre de Castillon, en dessous de son château d'Aubeterre, il ait autorisé la construction si spectaculaire d'une autre église monolithique aux caractères si proches de celle de Saint-Émilion ? Le plan à trois nefs, les voûtes, les techniques d'extraction rappellent ce qui a été observé en détail à Saint-Émilion. Mais, il y a plus, Aubeterre conserve encore un reliquaire monumental taillé dans un seul bloc rocheux, véritable imitation de l'édicule qui abritait le tombeau du Christ sous la rotonde de l'Anastasis. En outre, une fosse circulaire entaillée d'une large et profonde croix grecque au centre de l'église, n'est pas sans rappeler un probable reliquaire de la vraie Croix que les chevaliers avaient pris pour emblème et exposé en procession dans les rues de Jérusalem après leur victoire. L'église souterraine d'Aubeterre, plus encore que celle de Saint-Émilion, garde des indices très précis des motivations qui ont conduit les concepteurs de ces deux monuments : assurer un abri à des reliques issues de la ville sainte et destinées à compléter le trésor déjà constitué à Saint-Émilion par les corps saints d'Émilien, Avit et Valéry. Ils ont donné à toutes deux pour cadre liturgique et architectural une imitation du Saint-Sépulcre de Jérusalem : l'église à trois nefs formant la basilique martyriale pour l'accueil des pèlerins, la rotonde de Saint-Émilion figurant celle de l'Anastasis, l'édicule d'Aubeterre, le tombeau du Christ.

Mais la conception d'une église souterraine est pour le moins énigmatique alors qu'il aurait paru plus aisé de la bâtir en élévation. L'archéologie a montré qu'à Saint-Émilion une tradition de nécropole souterraine existait préalablement, tradition née probablement autour de la cellule de l'ermite. Or, il y a peu d'exemples connus dans la région, hormis Gurat et Aubeterre, de sites troglodytiques religieux ayant développé une nécropole de cette envergure et un sanctuaire souterrain si vaste. Les *cellae* d'ermites aquitains (saint Cybard à Angoulême, saint Caprais à Agen, saint Front à Périgueux, saint Sicaire à Brantôme, saint Amand à Coly, saint Avit à Sénieur...) ont plutôt été les points d'appui de sanctuaires et de cimetières de surface. C'est donc peut-être le caractère souterrain ancien de la nécropole, dont il faudrait aujourd'hui retrouver la tradition originelle, qui a pu imposer le choix d'une église rupestre.

Des motivations spirituelles sont aussi à envisager, comme le laisse penser la symbolique des sculptures empruntée aux Psaumes de David : l'église souterraine représente l'asile protégé par le roc assimilé à Yavé «le Rocher d'Israël». D'autres suggèrent que le caractère troglodytique est peut être aussi en



relation avec les violences du siècle et le besoin de trouver refuge. Nous pensons pouvoir aussi dire que la conception des églises d'Aubeterre et de Saint-Émilion suggère l'introduction de techniques de creusement innovantes, copiées sur des chantiers étrangers à l'Aquitaine. En effet, jusqu'à preuve du contraire, on ne connaît pas de carrière souterraine médiévale en galerie, toutes celles connues dans la région étant à ciel ouvert. Il y a donc bien là une innovation importée, et nous sommes tentés de formuler l'hypothèse un peu audacieuse de l'influence des églises souterraines de Cappadoce dont on voyait les nombreux chantiers de creusement à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, les populations se réfugiant sous terre face aux razzias turques en Anatolie. Le dessin sculpté des deux séraphins de l'église monolithe ne rappelle-t-il pas d'ailleurs les représentations conservées dans les décors peints de certaines églises de Cappadoce. Le vicomte Pierre de Castillon a traversé ces régions et a pu en revenir avec des schémas architecturaux, des techniques de mise en œuvre et des outils propres à lui donner les moyens d'accomplir une œuvre de piété : établir deux «*memoriae*» du Saint-Sépulcre de Jérusalem en deux points de sa seigneurie où, à Saint-Émilion au moins, se trouvaient déjà les reliques de saints protecteurs, sur lesquelles il avait gagé peut-être le succès de son retour au moment du départ en croisade.

Toutes ces analogies - deux églises souterraines creusées sur des plans similaires, dans des périodes proches, présentant des dispositifs architecturaux rappelant le Saint-Sépulcre de Jérusalem, attachées toutes les deux à la juridiction du vicomte de Castillon que l'on sait avoir pris part à la première croisade - nous paraissent suffisantes pour établir aujourd'hui que l'église monolithe et la rotonde sont des constructions que l'on peut placer dans les années 1100-1106.

A ce nouveau mémorial, l'archevêque de Bordeaux adjoint en 1110, un personnel de chanoines placé sous la règle de saint Augustin, chargé de gérer l'accueil des pèlerins. La construction de l'église collégiale et de ses bâtiments monastiques au XII<sup>e</sup> siècle, de chapelles d'hôpitaux ou de maladreries aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles (chapelles de la Trinité, de Sainte-Marguerite, de Sainte-Marie-Madeleine) et l'installation des ordres mendiants dans le courant du XIII<sup>e</sup> témoignent de la reprise en main du site par les autorités ecclésiastiques. Celles-ci affirmèrent la vocation spirituelle du site troglodytique de Saint-Émilion plusieurs siècles après l'arrivée supposée de l'ermite au VIII<sup>e</sup>, légende rapportée par sa *vita* rédigée par les chanoines et diffusée dans le courant du XII<sup>e</sup>. Or, cette légende, qui fait la part belle au saint topique, n'évoque nulle part le rôle du vicomte de Castillon et les relations du site avec d'éventuelles reliques de Terre Sainte, mais assure par contre la publicité de l'étape saint-émilionaise sur l'itinéraire de Compostelle et l'Espagne, nouvelle terre de croisade pour les chevaliers aquitains. C'est cette version des faits qui fut privilégiée, oblitérant

complètement l'intermède des vicomtes de Castillon, dont l'autorité fut écartée définitivement de la ville de Saint-Émilion qui obtint ses libertés municipales et sa propre juridiction du roi-duc d'Angleterre au sortir du XII<sup>e</sup> siècle.

Jean-Luc Piat

avec la collaboration de Damien Delanghe, Judith Canal, Agnès Marin et Christian Martin

### **Saint-Etienne-de-Lisse Saint-Faure**

Le défonçage d'une parcelle de vigne, au lieu dit Saint-Faure, a permis, dans l'urgence, d'effectuer une prospection-inventaire sur un site déjà connu de longue date pour son occupation gallo-romaine : situé au pied de l'*oppidum* de Niort, il a régulièrement livré du mobilier post-augustéen, révélant l'emplacement d'une probable *villa*.

La prospection s'est faite en deux opérations : après un ramassage de surface, complété par la suite, fut menée une prospection électromagnétique de l'ensemble de la parcelle. Le mobilier issu des ces deux opérations, a confirmé les datations connues.

La céramique est presque exclusivement gallo-romaine ; seuls quelques tessons de céramiques médiévales sont probablement en rapport avec la chapelle Saint-Faure toute proche. Hormis peut-être quelques céramiques noires non tournées dont la datation est incertaine, l'ensemble n'a pas de relation avec l'*oppidum* de l'Âge du Fer pourtant distant de seulement 300 ou 400 mètres au nord-ouest.

On note de rares tessons de sigillées (Montans et Millau) et de céramiques communes, deux tessons de cruches à bec tréflé, plusieurs poteries grises, de la kaolinitique des ateliers de Soubran (Petit Niort), un bord de vernis Rouge Pompéien, un bord de mortier à lèvre externe pendante, un pied de tripode, un bord de marmite. Ces éléments, peu abondants, sont tous datés du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> siècle.

A noter l'absence de Terra Nigra qui peut permettre de situer l'établissement du site après le début du I<sup>er</sup> siècle.

On peut aussi signaler une proportion intéressante de céramiques à pâte sombre et à décors peignés, déjà signalées antérieurement par Christophe Sireix. Ce traitement de surface apparaît à La Tène finale et perdure jusqu'à l'époque romaine ; dans ce contexte clairement du Haut Empire, il est probablement de fabrication tardive malgré la proximité du site de Niort. Le mauvais état de conservation de ce mobilier n'a pas permis de reconstituer de formes.

Ont été aussi découvertes cinq monnaies comprises entre le I<sup>er</sup> et le IV<sup>e</sup> siècles, dont trois pour les I<sup>er</sup> et deuxièmes siècles, une fibule à protubérances latérales datée du I<sup>er</sup> siècle, ainsi que quelques éléments en fer (clous, fragments d'objets indéterminés) difficiles à dater.

Enfin, sont à signaler quelques éclats de débitage de silex, un petit grattoir et un probable nucléus.

La quasi-totalité du mobilier, tant céramique que métallique, se trouve concentrée à la limite nord-est de la parcelle, en bordure de la route départementale 245. La faible étendue de la zone positive laisse supposer que le bâtiment gallo-romain se trouve de part et d'autre de la route, dans des secteurs non concernés par le défonçage ; la parcelle mitoyenne, sur laquelle se trouve actuellement une construction, est à intégrer dans cette emprise. Aucun élément de structure n'est apparu, ce qui peut signifier que nous nous trouvons en limite externe du bâtiment antique ou que celui-ci a été épargné par la profondeur des travaux. En revanche, des fragments de marbre évoquent l'aspect résidentiel du bâtiment.

Thierry Mauduit

### **Saint-Etienne-de-Lisse Éperon barré de Niord**

Le site protohistorique de Niord a été découvert en 1956. Il occupe la totalité d'un éperon calcaire situé dans l'appellation Saint-Émilion Grand-Cru (Château Fombrage pour l'essentiel). Des ramassages de surface ainsi que des sondages (B. Béhague, R. Boudet, B. Ducasse, J.-C. Huguet et Ch. Sireix) ont permis de caractériser sur huit hectares une importante occupation durant tout le Premier Age du Fer à rares importations méditerranéennes (amphore massaliète) avec une réoccupation à la fin du Deuxième Age du Fer.

Des plantations successives de vignes sur le plateau de l'éperon et sur les pentes ont au fil des ans détruit la presque totalité du site archéologique. Les propriétaires actuels souhaitent exploiter le restant des parcelles qui ne sont pas encore en vigne, ce qui *a priori* aurait conduit à la destruction totale du gisement. Une opération de diagnostic archéologique Inrap menée par deux agents du service régional de l'archéologie d'Aquitaine, des étudiants de la maison de l'archéologie (université de Bordeaux III) et des bénévoles de l'association «Aquitaine Historique» a donc été menée sur les 1,5 hectares de terrains concernés.

### **Le sondage du rempart barrant l'éperon**

Les recherches sur le rempart ont tout de suite révélé des structures dans un état de conservation exceptionnel.

Le rempart, dont le cœur est constitué d'un noyau d'argile, est construit par une succession de chapes de blocs et d'argile alternés avec un parement externe exclusivement empierré. La porte a pu être partiellement explorée : un sol à l'origine uniformément pavé et un imposant trou de poteau restituent parfaitement le côté droit de l'entrée de la fortification. Il est rapidement apparu que l'ensemble de la structure a été détruit par un violent incendie. La partie interne de l'enceinte est calcinée sur plusieurs dizaines de centimètres d'épaisseur. Ce niveau est suffisamment compact pour avoir servi de fondation aux murs d'une ferme implantée contre le rempart au XVI<sup>e</sup> siècle. Les structures en bois, pierre et argile constituant la porte, ainsi que la courtine régulièrement pavée qui la surplombe, se sont écroulées tout en se consumant. Au droit de la porte les niveaux de démolition dépassent les 1,5 m d'épaisseur. Un squelette adulte a été retrouvé dans les décombres rubéfiés de la courtine et de la porte. L'individu gisait partiellement calciné en position ventrale, la jambe gauche le long du corps avec une violente torsion du cou.

En raison de la nature et de l'état exceptionnel des structures rencontrées, l'exploration n'a pas été conduite au delà du sol de la porte et le squelette a été laissé en place.

### **Les sondages sur le plateau**

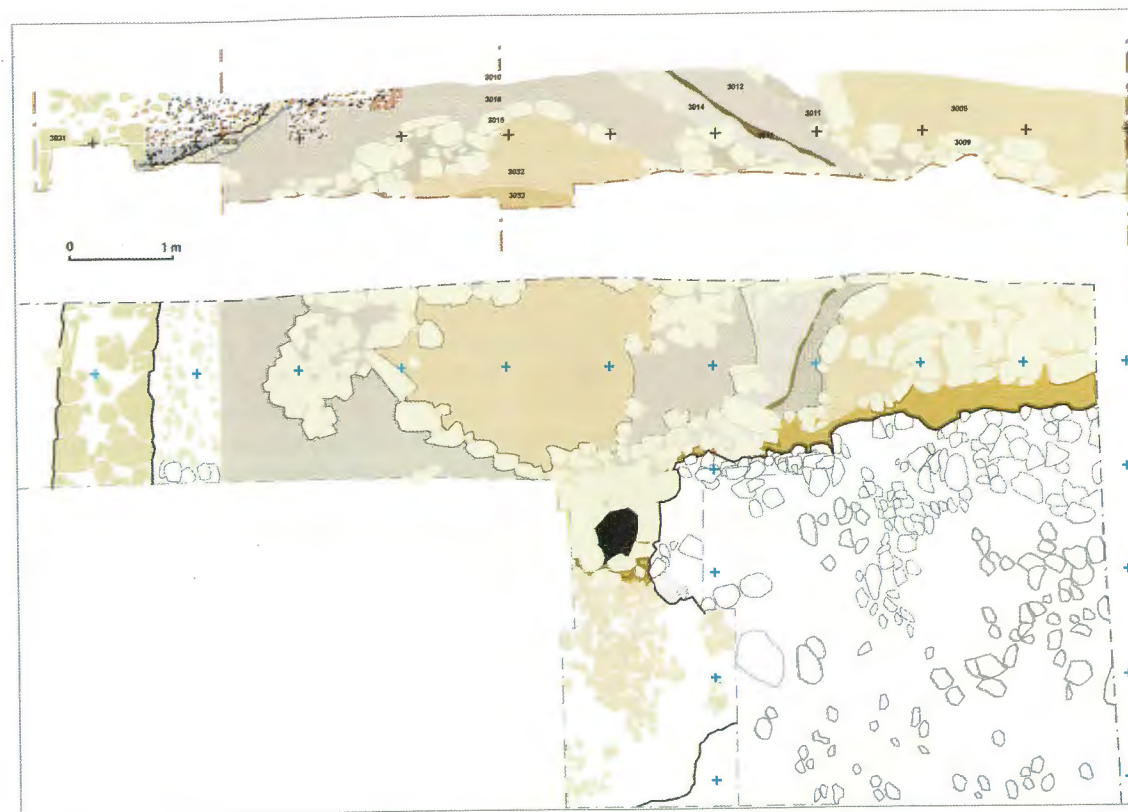
L'exploration du plateau a montré l'existence, non soupçonnée jusqu'alors, d'une enceinte ceinturant l'éperon. Ce parapet, d'une largeur de cinq mètres environ, est constitué, au moins pour le parement interne, d'un alignement de gros blocs très perturbé par les labours postérieurs.

Le corps d'un adolescent allongé contre la face interne du parapet, a été retrouvé sous les blocs de démolition de l'enceinte. Pour l'Aquitaine, c'est la première opportunité d'une étude anthropologique complète d'un individu du Premier Age du Fer. La décomposition du corps s'est effectuée en milieu fermé, mais tous les éléments convergent en faveur d'une inhumation sommaire et sans offrande.

La totalité du plateau étudié montre d'intenses traces d'anthropisation : la dalle calcaire a été complètement aménagée par raclage ou comblement des dépressions et conserve la trace de nombreux trous de poteaux et fosses. Les foyers internes ou externes, constitués de chapes d'argiles ou plus élaborés avec des murets de pierres, sont nombreux et les sols d'habitats sont particulièrement bien conservés.

Ici encore les traces d'une destruction violente de l'habitat sont évidentes : vases, four à sole amovible brisés sur place, carcasses de moutons intactes voisinant avec les restes d'un nouveau-né portant encore un anneau en fer autour du poignet...





Ci-dessus : Plan et coupe du rempart et de sa porte barrant l'éperon.  
Auteur : J.-Fr. Pichonneau, SRA Aquitaine.



Ci-dessous : Rempart périphérique au plateau et inhumation d'un adolescent. Photo : P. Cambra, SRA Aquitaine.

## De l'archéologie à l'histoire

L'étude du mobilier montre une occupation pendant tout le Premier Age du Fer. Deux analyses <sup>14</sup>C effectuées sur un os animal prélevé dans les niveaux d'incendie du rempart et sur des côtes de l'adolescent retrouvé sous la démolition de l'enceinte ceinturant l'éperon montrent que les deux événements sont synchrones et sont survenus à la charnière des Ve et IV<sup>e</sup> siècles avant notre ère.

Des destructions par incendie ou abandon rapide d'habitats fortifiés aux alentours de 400 avant notre ère ont déjà été mentionnés dans le sud de la France : en Aveyron (Pech de Mus) et dans le Gard (Le Marduel, Gaillan et Mauressip). Rarement pourtant des traces aussi évidentes qu'à Niord de destruction brutale d'un rempart et de son habitat ont été mis à jour. De tels événements conduisant à la destruction d'habitats importants sans réoccupation sont sans doute à relier aux profondes mutations du monde gaulois du Ve siècle avant notre ère et aux troubles résultant de la première expansion historique des Celtes.

La présentation du dossier à la commission interrégionale de l'archéologie a conduit celle-ci à prescrire le gel total des parcelles concernant le rempart et la possibilité de planter en vignes le plateau des fouilles préventives. Elle a enfin proposé le classement du site au titre de l'inventaire supplémentaire des monuments historiques.

Une exposition permanente est en cours d'élaboration avec le concours du Musée d'Aquitaine et sera réalisée dans les caves du château Fombrage.

Philippe Coutures

## Saint-Loubès Allée des Frênes

Un diagnostic archéologique a été motivé par un projet de construction de deux maisons, sur une parcelle de 715 m<sup>2</sup> située à 30 m au nord et en contrebas de la route de Libourne.

Un des deux sondages exécutés a livré une fosse (1,60 m x 1,00 m x 0,20 m) contenant de nombreuses traces de charbons de bois, des galets fragmentés et rougis ainsi qu'un petit nombre de tessons de céramique à pâte claire attribués à la période médiévale. Aucune extension liée à ces vestiges n'a été remarquée dans le périmètre des travaux.

Christian Sculler

## Saint-Pey-de-Castets Pradiasse, Aux Bartos

Préalablement à l'extension d'une carrière, une opération de diagnostic archéologique a été réalisée du 16 au 24 juin 2004. 3 856 m<sup>2</sup> ont été diagnostiqués par 73 tranchées réalisées mécaniquement ce qui correspond à 5,7 %. La profondeur des sondages varie entre 0,80 et 4,50 m.

Dix tranchées ont mis en évidence des éléments archéologiques. Elles sont localisées, dans le quart nord-ouest de la surface diagnostiquée.

Six structures (fosses et un fossé) et une petite concentration de céramique sont apparues à 0,60 m sous le niveau du sol actuel. Une fosse a livré des fragments d'ossements brûlés dont certains pourraient ne pas être incompatibles avec de l'os humain. Un seul artefact lithique est présent ; il s'agit d'un éclat à bord cortical de chronologie indéterminée.

L'ensemble céramique récolté à l'occasion de cette opération date de la transition Bronze Final/Âge du Fer. Des tessons d'amphores et des fragments de panse peignée avec un décor à l'ongle et les lèvres éversées se rapportent au Deuxième Âge du Fer (Tène finale).

Une opération de fouille doit avoir lieu en juin 2005 sur la zone la plus riche.

Nathalie Moreau

## La Sauve-Majeure L'abbaye

La mise en route du projet collectif de recherche sur l'abbaye de La Sauve-Majeure en 2004 a permis de regrouper autour d'un même monument et de sa riche et longue histoire de plus de 900 ans une équipe d'une vingtaine de chercheurs, historiens, architectes et archéologues. Trois axes de travail ont été explorés.

Le premier concerne la mise en place d'une méthode d'enregistrement des données permettant de croiser les informations archéologiques ou architecturales de terrain avec les informations issues de la documentation écrite, figurée ou muséographique. Un double référencement a été proposé avec la constitution d'une fiche de dépouillement pour les documents écrits et figurés permettant de générer des passerelles avec la base de données ArchéoDATA utilisée pour la gestion des informations archéologiques. En outre, un zonage archéologique a été défini pour les principaux espaces d'occupation du monument.



Un second axe de la recherche visait à rassembler et inventorier les collections documentaires concernant l'abbaye de La Sauve-Majeure. Une bibliographie a été entreprise avec l'acquisition ou la reproduction d'un certain nombre de publications pour constituer un fonds bibliographique de référence sur l'abbaye. Un inventaire des représentations figurées a aussi été conduit, révélant le témoignage important laissé par quelques artistes du XIXe siècle ; ces illustrations ne remontent pas avant le XVIIe siècle. Par ailleurs, une étude préalable à l'inventaire exhaustif des carreaux de pavement de l'abbaye a été réalisée ; elle montre les différentes formes et décors de carreaux susceptibles d'être rencontrés dans les collections du musée lapidaire ou encore en place dans le sous-sol de l'abbaye. Enfin, un recensement du décor sculpté de l'église abbatiale conservé *in situ* est venu préciser les catalogues antérieurs ; il se veut un préalable aux inventaires envisagés sur les autres décors sculptés conservés en position secondaire, soit dans la collection du musée lapidaire de l'abbaye, soit dispersés dans différents dépôts publics, soit encore éparpillés dans la campagne autour du monument.

Enfin, un troisième axe de recherche a été engagé à propos du cloître de l'abbaye, lequel doit faire prochainement l'objet de travaux de mise en valeur par les Monuments Historiques. A partir de la documentation disponible (clichés des fouilles des années 1953-1963, plans et dessins des XVIIe-XIXe siècles, résultats des fouilles de 1970 et 1994, description du cloître par

Etienne Dulaure en 1683) il a été possible de restituer approximativement les zones anciennement fouillées, de préciser la position de certains éléments remarquables (caveaux funéraires, sols carrelés) et de proposer un principe d'intervention archéologique susceptible de renseigner tant les problématiques de mise en valeur architecturale ou paysagère que certaines questions chronologiques et archéologiques.

Cette première année de travail s'est voulue un préalable à toute intervention de terrain. Il s'agissait en effet de prendre la mesure de la documentation, ici surabondante, de poser quelques jalons méthodologiques et de lancer quelques pistes de travaux. Parmi celles envisagées pour l'année 2005, il y aurait une fouille archéologique sur le cloître de l'abbaye que nous souhaiterions voir associer à une prospection géophysique de l'ensemble des jardins, en particulier dans la zone supposée avoir abrité un second cloître, dit des novices. En outre, il est question de mener l'inventaire des collections lapidaires conservées dans l'abbaye et de le compléter, si la mobilisation est possible, par un recensement des autres éléments lapidaires dispersés hors du site. Mais, toujours en parallèle, le travail de collecte documentaire, notamment dans les fonds d'archives publics et privés, sera poursuivi avec la constitution de catalogues diffusables et la mise en place d'une base de donnée informatisée.

Jean-Luc Piat, pour l'équipe du PCR

## Bibliographie archéologique régionale

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents (revues, monographies, actes de colloques) reçus au centre de documentation du SRA Aquitaine et des informations transmises par les auteurs des notices, depuis la parution du dernier bilan. Les documents qui étaient sous presse en 2003 sont donc inclus dans l'édition de 2004. Le bilan de 2004 est pris en compte dans son ensemble mais n'a pas fait l'objet d'un dépouillement par auteur.

### Toutes périodes

L'Aquitaine Monumentale : 20 ans de protection et de restauration de monuments historiques. *Le Festin*, 2004, hors série, 144 p. : ill.

Aux origines du Bergeracois. Les recherches archéologiques sur la déviation de Bergerac. Exposition au musée d'anthropologie du tabac à Bergerac du 5 janvier au 14 mars 2004. Pessac, Institut National de Recherches Archéologiques Préventives ; Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie d'Aquitaine, 2004, plaquette de 23 fiches : ill.

BERDOY, Anne. Bedous : naissance et évolution d'un village de la vallée d'Aspe (Béarn, Pyrénées-Atlantiques). In *Habitats et terroirs du sud*. 126ème congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Toulouse, 9-14 avril 2001 sous la direction de Benoit Cursente. Paris, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 2004, p. 91-13 : carte ; bibliogr.

BOST, Jean-Pierre et DIDIERJEAN, François. *Guide archéologique de l'Aquitaine : de l'Aquitaine celtique à l'Aquitaine romane : VIIe siècle av. J.-C. - XIe siècle ap. J.-C. Monuments, musées et itinéraires ouvert au public*. Pessac, Ausonius, 2004, 415 p. : ill.

BOYRIE FENIE, Bénédicte. La toponymie dans l'univers de Félix Arnaud. *Bulletin de la Société de Borda*, 2004, n° 473, p. 19-26 : ill., notes.

Canéjan d'une rive à l'autre... Canéjan : Association Historique et Mémoire de Canéjan, 2004, 207 p. : ill., bibliogr.

CEROU, Elie. Rétrospective sur la commune de Biron (Dordogne). *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2004, n° 14, 55 p. : ill., bibliogr.

CHARPOT, Eddy. Les fouilles du tramway : Burdigala retrouvée, avec un entretien de Jean-Pierre Bost archéologue : "On ignore encore beaucoup de choses". *Le Point*, 2004, n° 1652, p. 26-28 : ill.

Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac. *L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003*. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux : William Blake & Co., 2005, 329 p. : ill.

DUVERT, Michel. *Trois siècles de vie en montagne basque : Ainhoa*. Bayonne, Elkar, 2004, 397 p. : ill., bibliogr., glossaire.

GOFFAUX, Bertrand. Fouilles archéologiques : révéler l'invisible Pyrénées-Atlantiques. *Le Festin*, 2004, n° 48, p. 18-111 : ill.

JACQUES, Philippe et LESCA Annie. *Sous le sable mémoires des hommes*. Catalogue d'exposition. La Teste, 2004.

LAFOURCADE, Alain. Paroisses disparues, églises oubliées : Saint-Martin de Carro. *Amis des Eglises Anciennes des Landes*, 2004, n° 11, p. 5-7 : ill.

LAMBERT, Jean-Louis. *L'église de Mauvezin-sur-Gupie (Lot-et-Garonne)*. Mauvezin-sur-Gupie, 2004, 37 p. : ill.

LAROCHE, Jean-Marc. Les origines de Condat-sur-Vézère. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-1, p. 31-38 : ill., bibliogr.

LARRIERE, Bernard et al. *Léo Drouyn, les albums de dessins : Vol. 11, Léo Drouyn en pays de Cadillac*. Camiac-et-Saint-Denis, Editions de l'Entre-deux-Mers, 2004, 225 p. : ill.

LE NOUËNE, José. Naissance et évolution de Villeneuve-sur-Lot. *Revue de l'Agenais*, 2004, n° 2, p. 109-114.

LIZE, Gilbert. Un petit village en Armagnac : Montégut et son église. *Amis des Eglises Anciennes des Landes*, 2004, n° 11, p. 13-17 : ill.

MONNA, Fabrice et al. Environmental impact of early basque mining and smelting recorded in a high ash minerogenic deposit. *Science of the Total Environment*, 2004, n° 327, p. 197-214.

Les petites villes du Sud-Ouest de l'antiquité à nos jours. Colloque d'Aiguillon des 12 et 13 mai 2000 organisé par la Société d'Histoire des Petites Villes avec le concours du Conseil Général du Lot-et-Garonne et de la municipalité d'Aiguillon. *Revue de l'Agenais*, 2004, n° 1, 382 p. : ill.

REGALDO-SAINT BLANCARD, Pierre. Bordeaux : les enquêtes documentaires du tramway et des parkings. In *Diagnostics archéologiques en milieu urbain : objectifs, méthodes et résultats*. Actes de la table ronde organisée par la Sous-direction de l'archéologie et le Centre national d'archéologie urbaine à Tours les 6 et 7 octobre 2003. Tours, Centre National d'Archéologie Urbaine ; Paris : Sous-direction de l'archéologie, 2004, p. 39-49 : ill.

REGALDO-SAINT BLANCARD, Pierre. En achevant la première phase du tramway : travaux archéologiques récents à Bordeaux. In *Le château au féminin*. 10ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 26 au 28 septembre 2003 sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2004, p. 265-271.

SILLIERES, Pierre. Les origines de la viticulture bordelaise. *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 2003, troisième série, n° 2, p. 9-23 : ill.

Tramway de Bordeaux. "L'archéologue n'est pas un homme du passé, c'est quelqu'un qui travaille sur le passé...". *La Vie du Rail*, 2004, n° 2493, p. 19-25 : ill.

## Préhistoire

AUJOLAT, Norbert. Lascaux éternel. *L'Archéologue, Archéologie Nouvelle*, décembre 2004-janvier 2005, n° 75, p. 30-32 : ill.

AUJOLAT, Norbert. *Lascaux, le geste, l'espace et le temps*. Paris, Seuil, 2004, 273 p. : ill., bibliogr.

BARROUQUERE, Hervé. Des occupations du Néolithique à Labrit et dans la haute vallée de l'Estrigon (Landes). *Bulletin de la Société de Borda*, 2004, n° 473, p. 67-84 : ill., bibliogr.

BOURGUIGNON, Laurence et ORTEGA, Illumina. La doline de Cantalouette sur la déviation de Bergerac, en Dordogne. In *La France archéologique. Vingt ans d'aménagements et de découvertes* sous la direction de Jean-Paul Demoule. Paris, Editions Hazan, Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, 2004, p. 50-51 : ill.

BOURGUIGNON, Laurence et al. Ramification des chaînes opératoires : une spécificité du Moustérien ? *Paléo*, 2004, n° 16, p. 37-48 : ill., bibliogr.

BOURGUIGNON, Laurence et al. Les occupations paléolithiques découvertes sur la section Nord de la déviation de Bergerac : résultats préliminaires obtenus à l'issue des diagnostics. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2004, n° 11-2, p. 155-172 : ill., bibliogr.

CABON, Christine. Nécrologie de Georges Laplace (1918-2004). *Paléo*, 2004, n° 16, p. 9-22 : ill., bibliogr.

CESTAC, Anne-Marie. Autour des fouilles de la vallée de la Dronne dans la première moitié du XXe siècle. : La Peyzie - Rochereil - La Chèvre. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-2, p. 157-173 : ill., bibliogr.

CHIOTTI, Laurent. Rectification à l'article : Les productions lamellaires dans l'Aurignacien de l'abri Pataud, Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne) publié dans *Gallia Préhistoire* n° 45 de 2003, p. 113-156. *Gallia Préhistoire*, 2004 ; n° 46, p. 251-252 : tabl., bibliogr.

Colloque du "Fluvial Archives Group" (FLAG), Clermont-Ferrand, septembre 2002. *Quaternaire*, 2004, tome 15, n° 1-2, 242 p. : ill.

DELAGE, Jean-Philippe. Les ateliers de taille néolithiques en Bergeracois. *Archives d'Ecologie Préhistorique*, 2004, n° 15, 106 p. : ill., bibliogr.

DELLUC, Brigitte et Gilles. Dans notre iconothèque : à propos des dessins de mammoth archaïques en Dordogne. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-1, p. 103-119 : ill., bibliogr.

DELLUC, Brigitte et Gilles. Dans notre iconothèque : les premières recherches à la Gravette (Bayac) et dans la vallée de la Couze. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-2, p. 245-278 : ill., bibliogr.

DELLUC, Brigitte et Gilles. Dans notre iconothèque : Otto Hauser et le Périgord : quelques documents pour le dossier. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-3, p. 403-426 : ill., bibliogr.

DEMARS, Pierre-Yves. L'occupation du versant nord des Pyrénées : le rôle du climat. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2004, n° 11-1, p. 39-48 : ill., bibliogr.

DUCASSE, Sylvain. *Produire des lames et des lamelles au Badegoulien : Technologie et économie. Analyse préliminaire d'ensembles lithiques du Badegoulien méridional*. D.E.A d'Anthropologie sociale sous la direction de Michel Barbaza et de François Bon. Toulouse, Université de Toulouse-le Mirail, 2004, 70 p. : ill., bibliogr.



GUIBERT, Pierre *et al.* Datation par thermoluminescence (TL) couplée à la résonance paramagnétique électronique (RPE) de silex chauffés provenant du site moustérien des Forêts (Saint-Martin-de-Gurçon, Dordogne, France). *Paléo*, 2004, n° 16, p. 117-127 : ill., bibliogr.

GUIOT-HOUDART, Thérèse. *Lascaux et les mythes*. Périgueux, Pilote 24 édition, 2004. 352 p.

HENRY-GAMBIER, Dominique *et al.* Nouvelles données sur la séquence culturelle du site de Brassempouy (Landes) : fouilles 1997-2002. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 145-156 : ill., bibliogr.

LE BRUN RICALES, Foni et SERONIE-VIVIEN, Marie-Roger. Présence d'un silex d'origine nord-pyrénéenne (Chalosse ?) en Haut-Quercy dans l'Aurignacien du Piage (Lot, France) et implications. *Paléo*, 2004, n° 16, p. 129-136 : ill., bibliogr.

LENOIR, Michel. La grotte de Haurets à Ladaux dans le contexte quaternaire et préhistorique de la vallée de l'Eulie en Entre-deux-Mers. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003*. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM, Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 9-13 : ill., notes.

*Le livre des Rencontres des Eyzies de Tayac Sireuil 1, 2 et 3 juillet 2004 : l'homme et l'animal*. Les Eyzies de Tayac Sireuil, Pôle International de la Préhistoire, 2005, 76 p. : ill., bibliogr.

LOMPRE, Aliette. Une nouvelle étude techno-fonctionnelle appliquée à un ensemble magdalénien de bâtons percés. *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes*, 2003, n° 12, p. 147-163 : ill., bibliogr.

Les mammouths : l'évolution et les races, la place des mammouths dans la vie quotidienne des hommes préhistoriques. Les mammouths dans l'art des cavernes : Chauvet, Rouffignac, Font-de-Gaume, Arcy-sur-Cure, Combarelles, Bernifal. *Dossiers d'Archéologie*, 2004, n° 291, 95 p. : ill.

MITOJIMA, Ritsu. *Etude de l'industrie lithique du site magdalénien de Tizon (Narrosse, Lande)*. Mémoire de maîtrise. Toulouse, Université de Toulouse-le-Mirail, 2004, 90 p.

MOLL, Joanne *et al.* Evolution de la vallée de la Vézère au Weichsélien et à l'Holocène (Dordogne, France). In *Colloque du "Fluvial Archives Group" (FLAG)*, Clermont-Ferrand, septembre 2002. *Quaternaire*, 2004, n° 15 (1-2), p. 187-193 : tableaux, bibliogr.

PETILLON, Jean-Marc et LETOURNEUX, Claire. Observations expérimentales concernant les impacts sur le gibier, la récupération et la maintenance des projectiles dans le Magdalénien supérieur d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques). *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes*, 2003, n° 12, p. 173-188 : ill., bibliogr.

La préhistoire en France, 100 ans de découvertes. Bercy, Brassempouy, Carnac, Chalain, Chauvet, Cosquer, Cro-Magnon, Cussac, Gavrins, Glozel, Hoëdic, La Ferrassie, Lascaux, Lespugue, Pinchevent, Tautavel, Téviec, Vix... *Dossiers d'Archéologie*, 2004, n° 296, 81 p. : ill.

RAUX, Pascal. *Animisme et arts premiers. Historique et nouvelle lecture de l'art préhistorique*. Fontaine, Editions ThoT, 2004, 301 p. : ill., bibliogr.

SAN JUAN FOUCHER, Christina et VERCOUTERE, Carole. Les "sagaies d'Isturitz" des niveaux gravettiens de Gargas (Hautes Pyrénées) et de Pataud (Dordogne) : un exemple d'approche plu-

risdisciplinaire et complémentaire de l'industrie osseuse. *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes*, 2003, n° 12, p. 75-94 : ill., bibliogr.

SARRADET, Max. Lascaux la mystérieuse. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2003, n° 18, p. 5-32 : ill., bibliogr.

SHARPE, Kevin et VAN GERLDER, Leslie. Les enfants et l'"art" paléolithique : indices à la grotte de Rouffignac, France. *Lettre Internationale d'Informations sur l'Art Rupestre*, 2004, n° 38, p. 9-17 : ill., bibliogr.

SIRE, Anne-Marie. Lascaux à la recherche d'un nouvel équilibre. *Le Festin*, 2004, n° 48, p. 104-107 : ill.

TARTAR, Elise. L'analyse techno-fonctionnelle de l'industrie en matières osseuses dite "peu élaborée". L'exemple des pièces intermédiaires en os de l'Aurignacien ancien de la grotte des Hyènes (Brassempouy, Landes). *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes*, 2003, n° 12, p. 139-146 : ill., bibliogr.

VIALOU, Denis. Le mammouth dans l'art préhistorique. *Dossiers pour la Science*, 2004, n° 43, p. 110-118.

## Protohistoire

BARROUQUERE, Hervé *et al.* Prospections et sondages dans quatre communes du Brassenx (Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 157-171 : ill., bibliogr.

BEYNEIX, Alain. *La France des mégalithes*. Saint-Cyr-sur-Loire, Editions Alan Sutton, 2004, 128 p. : ill.

BLANC, Claude. Note sur des vestiges protohistoriques des plateaux de Castet et du Benou (vallée d'Ossau, Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 7-14 : ill., bibliogr.

Celtes et Gallo-Romains de la Garonne : Bordeaux, Toulouse.... *L'Archéologue, Archéologie Nouvelle*, août-septembre 2004, n° 73, p. 3-21 : ill.

DEDET, Bernard. Variabilité des pratiques funéraires protohistoriques dans le sud de la France : défunts incinérés, défunts non brûlés. *Gallia*, 2004, t. 61, p. 193-222 : ill., bibliogr.

ELUERE, Christian. Aquitains et Tectosages. In *L'art des Celtes*. Paris, Citadelles & Mazenod, 2004, p. 251-252.

*Gaulois des pays de Garonne. Ile-Ier siècle avant J.-C.* Guide de l'exposition présentée au Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse du 22 mai 2004 au 9 janvier 2005, au Musée des Beaux-Arts d'Agen, église du couvent des Jacobins de mars à fin septembre 2005. Organisée à l'occasion du XXVIII<sup>e</sup> colloque de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer. Toulouse, Musée Saint-Raymond, 2004, 92 p. : ill., bibliogr.

GERBER, Frédéric. Burdigala : port fluvio-maritime des Bituriges Vivisques. Les données des fouilles de la place de la Bourse à Bordeaux. *L'Archéologue, Archéologie Nouvelle*, août - septembre 2004, n° 73, p. 10-11 : ill.

LAPORTE-CASSAGNE, Caroline. *La céramique gauloise des fouilles des allées de Tourny à Bordeaux (1971-1972)*. Travail d'Etude et de Recherche sous la direction de Anne Colin. Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, Centre Ausonius, 2004, vol. 1 : synthèse, 172 p. : ill., bibliogr. ; vol. 2 : annexe, 92 p. : 69 planches.

LAPORTE-CASSAGNE, Caroline. La céramique gauloise issue des fouilles des allées de Tourny à Bordeaux (1971-1972). *Aquitania*, 2004, t. 20, p. 438-440 : ill.

LOURENCO, Jean-Marie et SEGUIN, Bernard. Une obole au cheval, apparentée à la monnaie BN 2301 découverte en Médoc. *Cahiers Numismatiques*, 2004, n° 159, p. 33-34 : ill., notes.

MERLET, Jean-Claude et TOBIE, Jean-Luc. Vestiges céramiques de l'âge du Bronze à Sindères (Landes). *Bulletin de la Société de Borda*, 2004, n° 474, p. 187-196 : ill., bibliogr.

ROUSSOT-LARROQUE, Julia *et al.* Epée en bronze de type continental (type de Locras) découverte à Bordeaux. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2004, n° 11-2, p. 217-223 : ill., bibliogr.

REAUTEZ, Charlene. *Les formes du peuplement pendant la Protohistoire récente dans le Sud-Ouest de la Gaule : l'exemple du canton de Thèze*. Mémoire de Maîtrise, sous la direction de Rosa Plana-Mallart. Pau : Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2004, 161 p.

WUSCHER, Patrice *et al.* Sol fossile, archéologie et histoire de l'environnement. Quelques réflexions méthodologiques à partir d'un paléo-podzol au parking de la Madeleine à Mont-de-Marsan (Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 173-180 : ill., bibliogr.

## Antiquité

BALMELLE, Catherine et BROISE, Henri. A propos d'une image de monument chrétien à rotonde découverte à Bordeaux. In *Mélanges d'Antiquité Tardive* : Studiola in honorem Noël Duval ; textes réunis et édités par Catherine Balmelle, Pascale Chevalier et Gisela Ripoll ; Association pour l'Antiquité Tardive. - Paris, Brépols Publishers, 2004, p. 89-1001 : ill., bibliogr.

BARBET, Alix *et al.* Peintures de Périgueux. Edifice de la rue des Bouquets ou la Domus de Vésone. II - Les peintures fragmentaires. *Aquitania*, 2004, n° 20, p. 149-219 : ill., bibliogr.

BLANC, Claude et VON WULFFEN-BROUTIN, Corinna. Note sur les mosaïques de Jurançon et de Bielle (Pyrénées-Atlantiques) extraits d'une publication de Ch.-Cl. Le Coeur (1856). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 71-77 : ill., bibliogr.

BOST, Jean-Pierre *et al.* La Tour de Vésone à Périgueux (Dordogne) : nouvelle lecture. In *Temples ronds monumentaux de la Gaule romaine*. Journée d'étude (Bordeaux - 23 novembre 2002). *Aquitania*, 2004, n° 20, p. 12-52 : ill., bibliogr.

CHARPENTIER, Xavier. L'aqueduc de Bordeaux. Redécouverte et perspectives de recherches. *L'Archéologue, Archéologie Nouvelle*, 73, août-septembre 2004, n° 73, p. 12-13 : ill.

COQUILLAS, Didier. Origine et développement de la ville de Bourgsur-Gironde de l'antiquité au début du moyen âge. *Revue de l'Agenais*, 2004, n° 1, p. 43-68 : ill.

EYMERI, Bernard. Les vestiges gallo-romains d'Andernos-les-Bains. Un siècle d'histoire : 1903-2003. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2004, n° 120, p. 63-81 : ill., bibliogr.

FOURDRIN, Jean-Pascal. Les vestiges d'une courtine antique intégrés à l'hôtel de Hauranne à Bayonne (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 47-70 : ill., bibliogr.

GENEVIEVE, Vincent. Les monnaies antiques de Brion - Saint-Germain-d'Esteuil. *Aquitania*, 2004, n° 20, p. 283-307 : ill., bibliogr.

GERBER, Frédéric. Burdigala : port fluvio-maritime des Bituriges Vivisques. Les données des fouilles de la place de la Bourse à Bordeaux. *L'Archéologue, Archéologie Nouvelle*, août-septembre 2004, n° 273, p. 10-11 : ill.

GERBER, Frédéric. Compte-rendu du colloque international de Pise (Italie) : Mar Exterior, l'Occidente Atlantico in eta Romana, 6 au 8 novembre 2003. *Archéopages*, mars 2004, n° 12, p. 34-39.

LASCAUD, John-Henry. La mosaïque dans la cité des Pétrucos [résumé du mémoire de D.E.A. d'histoire ancienne, sous la direction de Robert Bedon soutenu en septembre 2003 à l'Université de Limoges]. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-1, p. 93-102 : ill., glossaire.

LONTCHO, Frédéric et BESSE, François. Balade aérienne en Aquitaine. *L'Archéologue, Archéologie Nouvelle*, décembre 2004-janvier 2005, n° 75, p. 53-57 : ill.

MARCHET, Gwénaëlle. Fontaines et nymphées dans les villae d'Aquitaine. *Dossiers d'Archéologie*, 2004, n° 295, p. 110-115 : ill., bibliogr.

MARTIN, Thierry. Estampilles et décors sur céramiques sigillées italiennes d'Agen (Lot-et-Garonne). In *Les céramiques communes de Marseille à Gènes du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. au III<sup>e</sup> s. apr. J.-C.* Actualité des recherches céramiques. Actes du congrès de Vallauris, 20-23 mai 2004 sous la direction de Lucien Rivet. Marseille : Société Française d'Etude de la céramique Antique en Gaule, 2004, p. 255-267 : ill., bibliogr.

MORLAAS, Marina *et al.* Fouille de sauvetage sur le site de Beigmar-Rocade, à Salies-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 15-34 : ill., bibliogr.

PIOT, Céline. Une inscription romaine inédite de la cité des Nitiobroges, découverte à Magnebal (commune de Hautefage-La-Tour, Lot-et-Garonne). *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 2003, t. 63, p. 262-267 : ill., notes.

PLANA-MALLART, Rosa *et al.* Le site gallo-romain de Labarthe (Argelos, canton de Thèze, Pyrénées-Atlantiques) : un établissement rural lié à une activité sidérurgique. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 35-46 : ill., bibliogr.

PLANA-MALLART, Rosa et BOST, Jean-Pierre. L'étude d'un territoire béarnais : occupation du sol et formes de l'habitat rural à l'époque romaine (canton de Thèze, Pyrénées-Atlantiques). *Aquitania*, 2004, n° 20, p. 221-257 : ill., bibliogr.

TASSAUX, Francis. Les agglomérations secondaires et premier réseau urbain du Sud-Ouest. *Revue de l'Agenais*, 2004, n° 1, p. 23-42 : ill.

Temples ronds monumentaux de la Gaule romaine. Journée d'étude (Bordeaux - 23 novembre 2002). *Aquitania*, 2004, n° 20, p. 7-103 : ill.

THOUIN, Stéphane. La Fontaine chaude de Dax, Landes. *Monumental*, 2004, n° 2, p. 86 : ill.

VIGNAUD, Didier. Arengosse (Landes) : l'occupation antique de Bézaudun, état actuel des données. *Bulletin de la Société de Borda*, 2004, n° 475, p. 391-410 : ill., notes, bibliogr.



WATIER, Brigitte. Fouille de sauvetage sur le site antique de Bidon, commune de Bonnegarde (Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 181-188 : ill.

## Moyen Age

AVRILLEAU, Serge. *Cluzeaux et souterrains du Périgord*, tome 1 (2e partie). Périgueux, éditions Libro-Liber, 2004. 240 p.

BARRAUD, Dany et MIGEON, Wandel. La tour d'Aliénor. *Le Festin*, 2004, n° 48, p. 15 : ill.

BARRAUD, Dany et MIGEON, Wandel. La découverte du porche roman de la cathédrale Saint-André, Bordeaux. *Monumental*, 2004, n° 1, p. 105 : ill.

BARROUQUERE, Hervé et al. Prospections et sondages dans quatre communes du Brassenx (Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 157-171 : ill., bibliogr.

BELOT, Christian et LANGLADE, Boris. Le site de la porte Campet à Mont-de-Marsan. *Bulletin des Amis des Archives des Landes et Association Landaise de Recherche et Sauvegarde*, 2002-2003, n° 16, p. 11-26 : ill., notes.

BERTHIER, Marcel. Géraud de Salles, ermite, prédicateur et fondateur de monastères au XIIIe siècle. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-3, p. 321-332 : ill., bibliogr.

BERTHIER, Marcel. L'abbaye bénédictine de Saint-Pierre de Brantôme : d'une réforme à l'autre. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-2, p. 177-194 : ill., bibliogr.

BILLA, Jean-Marie. L'évolution de la forme urbaine de Cadillac : la confrontation d'un château ducal avec une bastide. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 77-85 : ill., notes.

BONNEAU, Laure et BOUTOULLE, Frédéric. Le prieuré médiéval de Saint-Romain de Loupiac. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 15-27 : ill., notes.

BOUTOULLE, Frédéric. Du casal à l'estage : l'enclos habité des campagnes du Bordelais et du Bazadais du XIe au début du XIIIe siècle. *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 2003, troisième série, n° 2, p. 25-42.

CALMETTES, Philippe. Aménagements des berges de la Garonne dans le secteur de Cadillac à la fin du Moyen-Âge. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 51-63 : ill., notes.

COCULA, Anne-Marie. Caherine, la sacrifiée, gardienne des châteaux et trésor des Albret. In *Le château au féminin*. 10ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 26 au 28 septembre 2003 sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2004, p. 105-118 : bibliogr.

COCULA, Anne-Marie et COMBET, Michel, sous la direction de. *Le château au féminin*. 10ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 26 au 28 septembre 2003. Pessac, Ausonius, 2004, 286 p : ill.

COLIN, Anne. *Edifices et objets du culte chrétien dans le paysage rural de Novempopulanie (IXe-Xe siècle) : recherches d'archéologie et d'histoire*. Thèse de doctorat de sciences de l'Antiquité présentée et soutenue le 18 décembre 2004, sous la direction de Jean-Marie Pailler et de Jean Guyon. Toulouse, Université de Toulouse-le Mirail, U.F.R. Arts, Archéologie, Histoire. Ecole doctorale Temps, Espaces, Sociétés, Cultures, 2004, 3 volumes ; Texte, 349 p. : bibliogr. ; Figures, 375 p. ; Corpus, 376 fiches.

COMBET, Michel, et HERIN, Robert, sous la direction de. *Château et guerre*. 5ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 25 au 27 septembre 1998. Pessac, Ausonius, 2004, 254 p : ill.

CONAN, Sandrine. Vestiges d'une maison médiévale dans la Ville haute de Bayonne : la maison noble d'Arribere. *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 2003, tome 63, p. 242-246 : ill.

DARDEY, Gilbert. Des masses de commerce en usage dans le Marsan au Moyen-Âge. *Bulletin des Amis des Archives des Landes et Association Landaise de Recherche et Sauvegarde*, 2002-2003, n° 16, p. 3-10 : ill., bibliogr.

DUBOY-LAHONDE, Catherine. Le château de Cadillac. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 87-94 : ill., notes.

DUVIVIER, Benoît. La maison-forte de Laustania à Ispoure (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2003, n° 23, p. 78-97 : ill., bibliogr.

Les églises romanes du Monpazérois. Monpazier. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2004, n° 12, 70 p : ill.

FAGALDE, Karin. Un ciel à mériter : les peintures murales de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Casseneuil (Lot-et-Garonne). *Le Festin*, 2004, n° 48, p. 86-93 : ill.

FAURE, Jean-Antoine. Artigues en Benon sous la juridiction des templiers et des chevaliers de Malte de 1160 à 1700-1760. *Cahiers Médiéviens*, 2004, n° 42, p. 3-7 : ill., bibliogr.

FEVRES, Jessica. La bastide de Cadillac au Moyen Age. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9e colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 65-75 : ill., notes.

GALES, Françoise. Le château de Sauveterre-de-Béarn. *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 2003, tome 63, p. 147-160 : ill., annexe.

GERBER, Frédéric. Physionomie d'un port médiéval : cales et chais du port de Tropeyte, à Bordeaux (XIIIe-XVe siècle). In *La France archéologique. Vingt ans d'aménagements et de découvertes* sous la direction de Jean-Paul Demoule. Paris, Editions Hazan ; Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, 2004, p. 194-195 : ill.

GRILLON, Louis. Au sujet de gravures à l'église Saint-Maurice du Petit-Jumilhac. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-2, p. 175-176 : ill.

HAUTEFEUILLE, Florent. La fondation de villes neuves dans le Sud-Ouest de la France au XIIe siècle : du bourg central au bourg "mercadier". In *Les petites villes du Sud-Ouest de l'antiquité à nos jours*. Colloque d'Aiguillon des 12 et 13 mai 2000 organisé par la Société d'Histoire des Petites Villes avec le concours du Conseil Général du Lot-et-Garonne et de la municipalité d'Aiguillon. *Revue de l'Agenais*, 2004, n° 1, p. 69-87 : ill.

IZARIE, Audrey. *Les chapelles castrales entre Dordogne et Vézère au Moyen Âge*. Travail d'Etude et de Recherche - maîtrise d'archéologie sous la direction de Mme Isabelle Cartron. Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, UFR Histoire de l'Art et Archéologie, 2004, vol. 1, 166 p., bibliogr., annexes ; vol. 2 : 144 p.

JOINEAU, Vincent. La nécropole de Salleboeuf. *Bulletin de la Société Archéologique du Canton de Créon*, 2004, n° 10, p. 94-97 : ill.

LA TOUR-DU-PIN CHAMBLY, Henry de. Le château de Jumilhac : un château au féminin. Témoignage. In *Le château au féminin*. 10ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 26 au 28 septembre 2003 sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2004, p. 95-103 : ill., bibliogr.

LEBLANC, Jean-Claude et FERRIER, Catherine. Site sidérurgique La Ferrière, Créon. *Bulletin de la Société Archéologique du Canton de Créon*, 2004, n° 10, p. 84-93 : ill., bibliogr.

MARIN, Agnès. La Maison dite "des Dames de la Foi" à Périgueux, 4-6 rue des Farges. *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 2003, tome 63, p. 291-299 : ill., notes.

MARIN, Agnès. La maison des "Dames de la Foi" à Périgueux : étude archéologique. In *Le château au féminin*. 10ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 26 au 28 septembre 2003 sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2004, p. 273-279 : ill., bibliogr.

MARQUETTE, Jean-Bernard. Les seigneurs de Rions (vers 1225-1344). In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 29-48 : ill., notes.

MASSON, Juliette et MARTINAUD, Michel. L'abbaye Saint-Pierre de l'Isle : implantation de chanoines réguliers dans le Médoc. *Aquitania*, 2004, tome 20, p. 395-411 : ill., bibliogr.

PALAZZO-BERTHOLON, Bénédicte et SAPIN, Christian. Stucs et décors de l'Antiquité tardive. Bordeaux. In *Le Stuc. Visage oublié de l'art médiéval*. Catalogue de l'exposition du Musée Sainte-Croix de Poitiers du 16 septembre 2004 au 16 janvier 2005. Paris, Somogy éditions d'art, 2004, p. 111-117 : ill.

PENAUD, Guy. Les hôtels de ville de Périgueux. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-2, p. 195-202 : ill., bibliogr.

Fouilles de Pineuilh : retour dans le passé. *Gironde, magazine du Conseil Général*, 2004, n° 56, p. 16-17 : ill.

PON, Georges et CABANOT, Jean, éditeurs. *Cartulaire de la cathédrale de Dax*. Dax, Comité d'Etudes sur l'Histoire et l'Art de la Gascogne, 2004, 589 p. : ill., 3 cartes h.t., index.

PRODEO, Frédéric et al. Pineuilh, Gironde : une résidence aristocratique fortifiée au tournant de l'an mille. In *La France archéologique. Vingt ans d'aménagements et de découvertes* sous la direction de Jean-Paul Demoule. Paris, Editions Hazan ; Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, 2004, p. 170-171 : ill.

SANCHEZ, Valérian. Histoire des fortifications de Bourg-sur-Gironde : le renouveau aux XIIIe et XIVe siècles. In *Les petites villes du Sud-Ouest de l'antiquité à nos jours*. Colloque d'Aiguillon des 12 et 13 mai 2000 organisé par la Société d'Histoire des Petites Villes avec le concours du Conseil Général du Lot-et-Garonne et de la municipalité d'Aiguillon. *Revue de l'Agenais*, 2004, n° 1, p. 89-95.

SERAPHIN, Gilles. Le donjon et la forteresse de Castelnau. In *Château et guerre*. 5ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 25 au 27 septembre 1998 sous la direction de Michel Combet et de Robert Hérim. Pessac, Ausonius, 2004, p. 71-91 : ill., bibliogr.

SOUNY, David. *Habitats aristocratiques, sites fortifiés et mottes castrales dans l'ancienne seigneurie de Benauges du Xe siècle à la fin du Moyen Âge*. TER d'histoire du Moyen Age sous la direction de M. Frédéric Boutouille et de M. Philippe Araguas. Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2004, 2 tomes, 177 p. ; annexes 136 p. : ill.

VIVAS, Mathieu. Le site du Mas d'Aire-sur-l'Adour : apports de l'étude archéologique et des sources hagiographiques. *Aquitania*, 2004, tome 20, p. 445-447 : carte.

WOZNY, Luc. Sur les pas des Soeurs Clarisses. Bayonne, "Casernes de la Nive" : les fouilles du couvent des Clarisse, premiers résultats. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2004, n° 23, p. 99-118 : ill.

## Epoque moderne et contemporaine

ABBATE, Simone. Le jardin de la Vignotte, sa rotonde à Mont-de-Marsan, de 1806 à nos jours. *Bulletin des Amis des Archives des Landes et Association Landaise de Recherche et Sauvegarde*, 2002-2003, n° 16, p. 47-69 : ill., notes.

BELOT, Christian. Contribution à la connaissance des pots de résine : les marques de potiers. *GRESALE*, 2004, n° 5, p. 69-78 : ill., bibliogr.

BERDOY, Anne. *Inventaire des pièces issues de la collection Cadayé remises au service Régional de l'Archéologie d'Aquitaine*. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie Aquitaine, 2004, 57 p., 88 fotogr.

BESCHI, Alain. Les petites villes de la vallée du Lot en Agenais : urbanisme et patrimoine architectural. Agen. In *Les petites villes du Sud-Ouest de l'antiquité à nos jours*. Colloque d'Aiguillon des 12 et 13 mai 2000 organisé par la Société d'Histoire des Petites Villes avec le concours du Conseil Général du Lot-et-Garonne et de la municipalité d'Aiguillon. *Revue de l'Agenais*, 2004, n° 1, p. 223-242 : ill.

BODDART, Francis A. Un livre de comptes entre Isabeau de Beauville, châtelaine d'Excideuil, et Martial de Lasageas (1594-1595). *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2004, n° 131-3, p. 333-346 : ill., notes.



- CONSTANTIN, Jean-Marc. Le château de Montignac. *Bulletin de la Société Archéologique du Canton de Créon*, 2004, n° 10, p. 28-48 : ill.
- COSTES, Alain. La falence au Port Sainte-Marie (Lot-et-Garonne) à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Albret*, 2004, n° 26, p. 39-48 : ill., bibliogr.
- COUDROY-DE-LILLE, Pierre. Les maisons civiles et militaires du premier duc d'Épernon. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 149-153 : ill., notes.
- DAUCHEZ, Chantal. Femmes et conservation du patrimoine familial dans le Périgord révolutionnaire. In *Le château au féminin*. 10ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 26 au 28 septembre 2003 sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2004, p. 206-218.
- DELANGHE, Damien. Les carrières souterraines du canton de Cadillac du XIVe au XXe siècle : un patrimoine archéologique et ethnographique méconnu. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 233-245 : ill., notes.
- DUVIELLA, Marie-Claire. Les moulins de Capbreton. *Bulletin de la Société de Borda*, 2004, n° 473, p. 39-54 : ill., notes.
- FAURE, Jean-Antoine. Artigues en Benon sous la juridiction des templiers et des chevaliers de Malte de 1160 à 1700-1760. *Cahiers Médiévaliens*, 2004, n° 42, p. 3-7 : ill., bibliogr.
- FAVREAU, Marc. Le mobilier des résidences du Duc d'Épernon. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 139-148 : ill., notes.
- HIRIBARREN, Vincent. Bayonne au début des guerres de religion. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2004, n° 159, p. 95-121, bibliogr.
- HUSSON, Claude. Valeur des représentations anciennes de Bayonne (vues et plans antérieurs à 1680) : essai d'analyse comparative et fonctionnelle. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2004, n° 159, p. 71-93 : ill.
- LABORDE-SABAROTS, Claudine. Flottage et radelage sur les gaves d'Oloron et de Pau aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Bulletin de la Société de Borda*, 2004, n° 473, p. 28-37 : ill., notes.
- LARCADE, Véronique. Le premier duc d'Épernon, successeur des Foix-Candale à Cadillac. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du

9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 123-137 : ill., notes.

LARRIEU, Bernard et BENQUEY, Patrick. Deux «artistes-archéologiques» de l'Entre-deux-Mers au XIXe siècle : Guillaume Castelnau d'Essenault et Gabriel Trapaud de Colombe. In *Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac*. L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du 9ème colloque de l'Entre-deux-Mers tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003. Camiac-et-Saint-Denis, CLEM ; Bordeaux, William Blake & Co., 2005, p. 247-270 : ill., notes.

LARRIEU, Bernard et MOUSSET, Hélène. Les dessins et gravures de Léo Drouyn. Un témoignage iconographique exceptionnel sur le patrimoine rural et les conditions matérielles de la vie dans les campagnes au milieu du XIXe siècle. *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 2003, troisième série, n° 2, p. 107-120 : ill.

MASSON, Juliette et MARTINAUD, Michel. L'abbaye Saint-Pierre de l'Isle : implantation de chanoines réguliers dans le Médoc. *Aquitania*, 2004, tome 20, p. 395-411 : ill., bibliogr.

MAUDUIT, Thierry. La chapelle de l'Ermitage Sainte Catherine à Cambes. *Cahiers Médiévaliens*, 2004, n° 41, p. 99-101 : ill.

MOUSSET, Hélène. Le paysage urbain d'une petite ville : Mézin. In *Les petites villes du Sud-Ouest de l'antiquité à nos jours*. Colloque d'Aiguillon des 12 et 13 mai 2000 organisé par la Société d'Histoire des Petites Villes avec le concours du Conseil Général du Lot-et-Garonne et de la municipalité d'Aiguillon. *Revue de l'Agenais*, 2004, n° 1, p. 243-257 : ill.

PINTAT, Vincent. L'organisation spatiale de Monein du XVe au XIXe siècle par l'exploitation géographique des terriers et des censiers. Travail d'Etude et de recherche sous la direction du professeur Yves Poinot. Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, UFR de Lettres, Langues et Sciences Humaines, 2004, 143 p. : ill., bibliogr.

ROQUEBERT, Claudine. Petite histoire d'un vase et de son créateur, Noël Blain, dernier potier de Castandet. *GRESALE*, 2004, n°5, p. 65-68 : ill., bibliogr.

URRUTIBEHETY, Clément. La tour d'Ossès dans la montagne de Baygoura (Baigura). *Bulletin du Musée Basque*, 2004, n° 163, p. 27-32 : ill., notes.

VASQUEZ, Julien. Penser la ville à la fin de l'ancien régime : Bordeaux, du quotidien aux utopies. *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 2003, troisième série, n° 3, p. 57-77 : ill.

ZINK, Anne. Saint-Esprit, une ville à la campagne. In *Les petites villes du Sud-Ouest de l'antiquité à nos jours*. Colloque d'Aiguillon des 12 et 13 mai 2000 organisé par la Société d'Histoire des Petites Villes avec le concours du Conseil Général du Lot-et-Garonne et de la municipalité d'Aiguillon. *Revue de l'Agenais*, 2004, n° 1, p. 209-211.

## Sur le trajet du tramway : le site de « La villa Marguerite » à Lormont

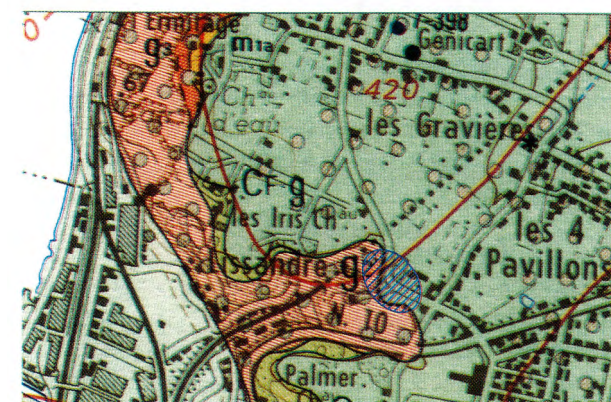
par Wandel Migeon  
et Thierry Gé,  
I.N.R.A.P.

avec la collaboration de  
Jean-Claude Leblanc

La construction de la ligne A du tramway fut marquée par la découverte d'une aire d'ensilage composée de trois silos à denrées.

Les travaux préalables de déviation de réseaux faisaient l'objet d'un suivi archéologique systématique<sup>1</sup>. Ainsi, 435 logs stratigraphiques ont été relevés sur les communes de Lormont et de Cenon. Plus particulièrement, sur une tranchée de chauffage urbain, numérotée 1200, menée le long de l'avenue de la Libération (fig. 1), treize d'entre eux, répartis au sein d'un talweg, permettent de définir le contexte géologique de ces silos et de restituer une portion de l'histoire de ce secteur. Une coupe générale, réalisée sur la base des corrélations des variations latérales de faciès, établit un schéma chronostratigraphique complet sur toute la tranchée (fig. 2).

Le site se trouve au voisinage immédiat du château des Gravières, aussi appelé « villa Marguerite ». Ce château tire son nom des proches chantiers d'extraction de graviers, dont une partie est occupée par le parking du centre commercial des Quatre Pavillons. Le premier propriétaire connu du terrain est M. Leblond, vers 1700. Le nom du lieu est « Nougeyrisse » ou « au Nouguey », ce qui signifie noyer en gascon. Le château fut construit par Sénac vers 1780. Il s'appela « villa Marguerite » du prénom de l'épouse de David Johnston, née Barton (1790-1872), qui l'acquiert de M. Fabre en 1831. La propriété des Johnston couvrait alors 18 hectares avec un petit élevage et des vignes réputées. En 1869 une note spécifie que Mme Johnston




n°00/010-G00144	LORMONT	Ligne A
Avenue de la Libération	Tranchée 1200 - Log 1210	
Localisation de la tranchée 1200 sur un extrait de la carte géologique au 1/50000e (Bordeaux, n°803).		

Fig. 1. – Localisation du site sur la carte géologique 1/50 000.

1. Les travaux de déviation des réseaux constituent une opportunité d'effectuer des observations localisées dans le sous-sol bordelais. Ainsi toutes les tranchées ont été suivies et relevées tous les vingt mètres en établissant un log stratigraphique. Cette maille de relevé s'adaptait aux découvertes de structures archéologiques éventuelles. Deux modes de relevés ont été mis en œuvre : d'abord les logs stratigraphiques, qui établissent la chronologie relative des dépôts anthropiques, le mobilier recueilli dans chaque couche permettant d'établir une chronostratigraphie ; ensuite, l'étude, les relevés et photographies des structures archéologiques éventuellement rencontrées, avec une attention particulière pour leur cadre paléoenvironnemental.



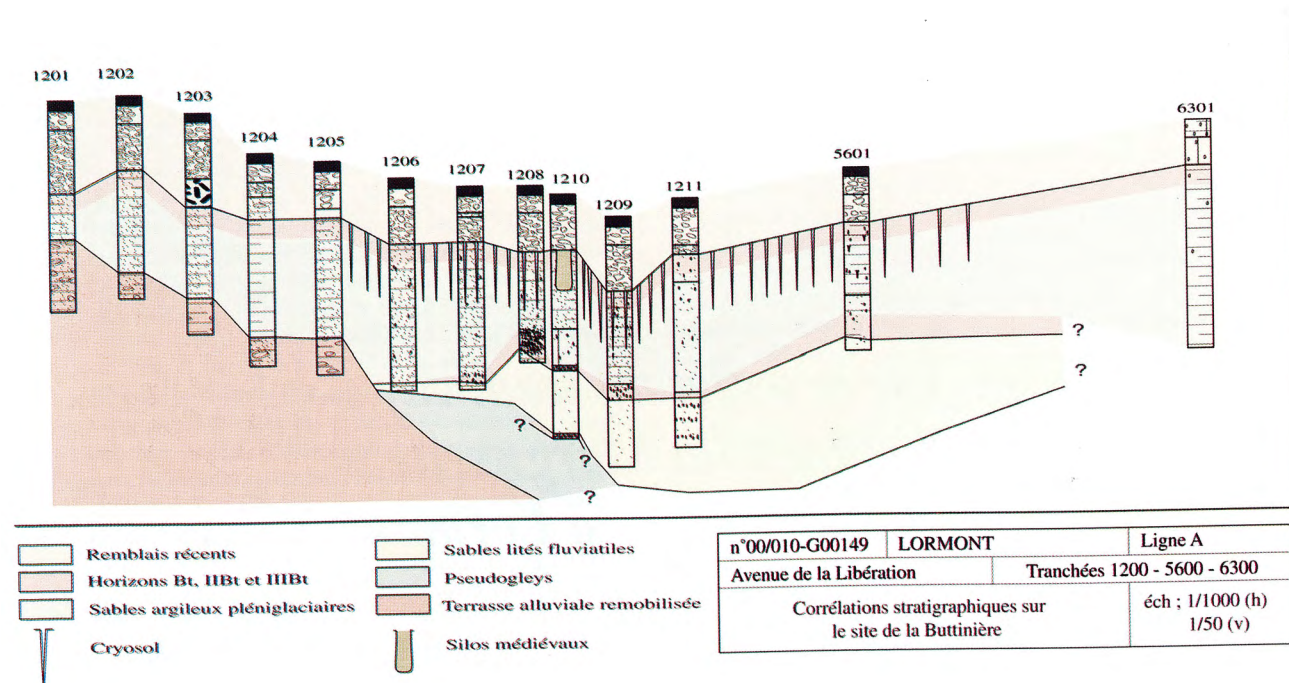


Fig. 2. - Caractérisation du vallon à partir des corrélations de faciès de treize logs.

a concédé 10 mètres de terrain au sud de sa propriété, chemin Redon, pour l'élargissement du chemin vicinal<sup>2</sup>. Le sous-sol, avec les structures en creux médiévales, a longtemps, et jusqu'à ce moment, été préservé par le parcellaire arboré proche de la villa Marguerite.

## Le contexte lormontais

### Rappel historique

La situation privilégiée de Lormont, promontoire dominant la Garonne, en fit un site défensif, un port, puis un lieu de résidence et de villégiature.

La première mention de Lormont a été identifiée dans une bulle du pape Lucius III en 1191 où sont évoqués le « Locum Montelaury » et « la cella Montelaury » concédées aux moines de la Sauve-Majeure. La sauve a vraisemblablement été créée à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou au début du XII<sup>e</sup> siècle, comme les autres sauvetés du Bordelais telles que Macau ou Soulac en Médoc. La sauve de Lormont est citée en 1228 dans un arbitrage rendu par l'Archevêque Géraud de Malemort<sup>3</sup>. La localité est une importante possession des archevêques de Bordeaux<sup>4</sup> et les sources médiévales la concernant sont exceptionnellement abondantes pour le XIV<sup>e</sup> siècle. Les comptes de l'Archevêque renferment plusieurs censiers de Lormont dont le plus complet est celui de 1367<sup>5</sup>.

Les limites de la sauve vers le sud sont connues et passaient derrière les maisons de la rue du Port ; elles étaient matérialisées par un fossé cité en 1367<sup>6</sup>. Le censier mentionne 87 maisons à Lormont. On estime qu'en 1352, la localité de Lormont s'étalait sur près de dix hectares pour une centaine d'édifices. L'ensemble offrait donc une très faible densité de bâti.

Les Lormontais étaient avant tout des agriculteurs qui cultivaient la vigne, le blé et élevaient du bétail. Vers 1357 on stockait dans une annexe de la cour du château de l'Archevêque<sup>7</sup>, le vin (rouge, blanc, ou claret) des vignes de l'archevêque qui entourent le château, les produits des dîmes de Lormont et de la palu de Queyries, le foin des prés seigneuriaux, le blé des agrières de Lormont, enfin le bois d'œuvre et de chauffage prélevé dans le bois de la Ramade.

2. A. M. Lormont.

3. Acte daté de « salvitatem Laurimontis », *Gallia Christiana*, t. 2, p. 96.

4. Mouthon, 1994.

5. Censier de 1361, *A.H.G.*, t. 21, p. 604-610 ; censier de 1367, *ibid.*, t. 22, p. 62-81.

6. Mention en 1367 d'une vigne confrontant « lo fossat de ladeita Sauvetat de ladeita bacleuga à Lormont » A.D.Gir. H1309, f°3, nouvelle mention en 1391 et en 1435.

7. Le domaine de l'archevêque correspond à la réserve dont l'archevêque détient à la fois la propriété utile et imminente, comprenant en premier lieu le château.

Lormont à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle était un pays d'habitat dispersé avec un bourg important. Le long de ses rues étirées, les maisons étaient noyées au milieu des jardins qui assuraient la transition avec les vignes et les champs.

## La géomorphologie locale

La topographie de la localité de Lormont est caractérisée par le rebord du plateau (fig. 1). Une nette rupture de pente se développe en sommet de versant, le rendant inaccessible. Seuls les creusements de vallons secondaires offrent des commodités pour franchir cet obstacle naturel. Ainsi, toute une série de vallons entaillent le versant depuis Lormont jusqu'à Bassens. Ces talwegs possèdent généralement un faible développement. Le plateau est, quant à lui, drainé par le ruisseau du Gua, de direction sud-nord.

Ces talwegs ne drainent que les rebords du plateau ; ils constituent des zones d'accès privilégiés au fond de vallée. C'est au cœur de l'un de ces vallons qu'ont été découverts les silos médiévaux. Plus précisément, ces derniers sont implantés sur un axe drainant latéral au vallon principal. Il n'est guère perceptible dans la topographie locale, transformée par l'urbanisation. En revanche les corrélations de sondages de la tranchée 1200 a permis de le caractériser (fig. 2).

Les silos ont été implantés tout à fait au cœur de l'axe drainant secondaire. La texture limono-sableuse du sédiment rend le dépôt perméable aux eaux pluviales ; une nappe phréatique est donc présente en profondeur dans ce vallon au contact des pseudogleys sous-jacents. Ces conditions locales apparaissent uniques dans le secteur étudié car les relevés décrits alentour distinguent une formation argileuse superficielle hydromorphe comme substrat. Les conditions édaphiques<sup>8</sup> développées au fond du vallon, sont donc favorables à l'implantation des silos.

Ces structures se raccrochent au niveau de la troncature de l'horizon Bt du sol actuel. Ils apparaissent en coupe, de façon très nette : on distingue un faciès de remblais polyphasés, présentant un pendage, qui se caractérise par plusieurs types de remplissage, parfois très charbonneux, ou issus de l'horizon Bt du sol actuel, qui forme l'encaissant. On distingue un mince faciès composé de sable gris lavé tapissant les parois sur deux silos ; il se réfère à la présence d'un aménagement interne sur ces parois de silos.

Le fond de la tranchée et la stratigraphie générale ont montré des superpositions sédimentaires correspondant à l'amorce d'une importante dépression de type chenal orientée nord-est/sud-ouest. La partie supérieure de la couverture superficielle est en position topographique de versant, avec à l'est, le plateau de Lormont et à l'ouest, la vallée de la Garonne. Le pendage global des dépôts est en direction du nord à raison d'un mètre de dénivelé tous les vingt mètres.

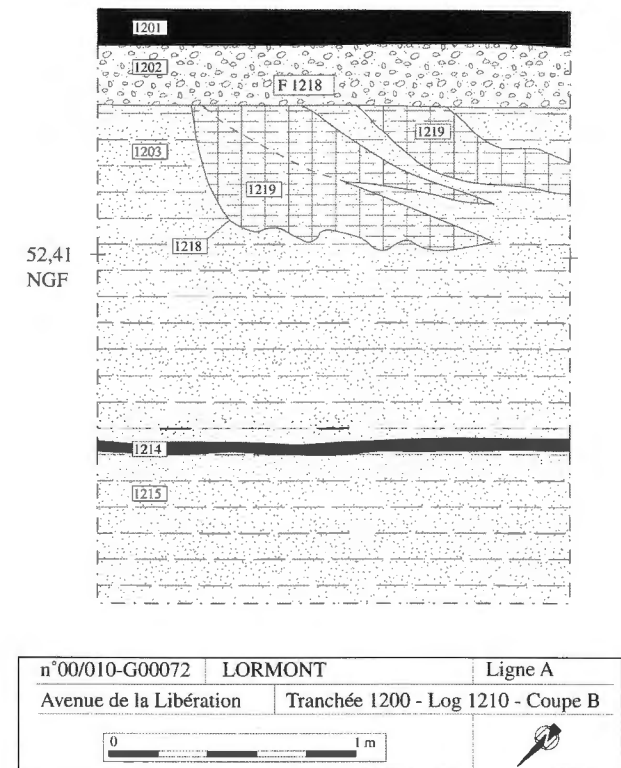


Fig. 3. - Relevé stratigraphique du silo n°1218.

## Les silos de Lormont

### Stratigraphie

Les parties sommitales des silos, désignés sous les numéros 1216, 1217 et 1218, ont été endommagées par les excavations antérieures correspondant à l'aménagement de l'avenue de la Libération. Les travaux ont occasionné leur identification en coupe, entre 0,50 m et 0,70 m sous la voie de circulation. Leur aspect est approximativement sphérique et le silo 1218 a totalement été éventré lors du creusement, ne laissant qu'une trace diffuse et peu structurée (fig. 3). Ils ont été creusés dans un sol de texture limono-sableuse, brun clair, faiblement argileuse et dont la base repose sur un paléosol à -1,90 m.

L'étude du remplissage de deux des trois silos permet de reconnaître une séquence assez classique de ce type de structures (fig. 4) :

A la base, il témoigne de l'utilisation de ce dernier. La présence d'un dépôt fin charbonneux au fond de la structure doit être corrélée avec l'observation d'un mince filet sableux au

8. Qui se rapportent au sol.



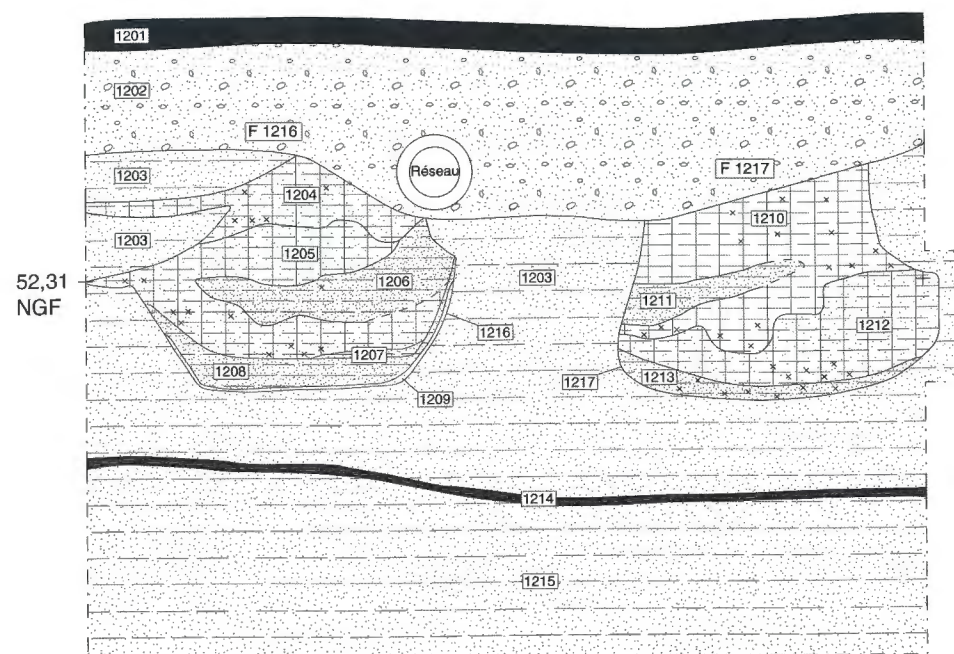


Fig. 4. – Relevé stratigraphique des silos 1217 et 1216.

contact des parois inférieures de la structure. Cette organisation sédimentaire se rapporte vraisemblablement à l'aménagement des parois : le sédiment sableux témoignerait des propriétés poreuses et filtrantes du matériau accolé à la paroi ; il pourrait s'agir de feuilles, d'herbes, de branchages ou de paille.

La majeure partie du remplissage est composée de remblais plus ou moins charbonneux et de parties effondrées, issues du sommet de la paroi. Ils marquent l'abandon de la structure à des fins de stockage. En revanche, au moins un recreusement a pu être identifié durant cette phase, qui s'apparente à un dépotoir occasionnel.

La troncature des structures a eu lieu lors de l'urbanisation du coteau. Les US 1201/1202 correspondent au niveau de voirie contemporaine sus-jacent aux remplissages des trois silos.

Le silo 1217 possède un fond légèrement concave avec une panse marquée, une ouverture supposée étroite mais tronquée. Son diamètre maximal primitif devait être de l'ordre de 1,25 m. C'est une structure creusée dans un horizon limono-

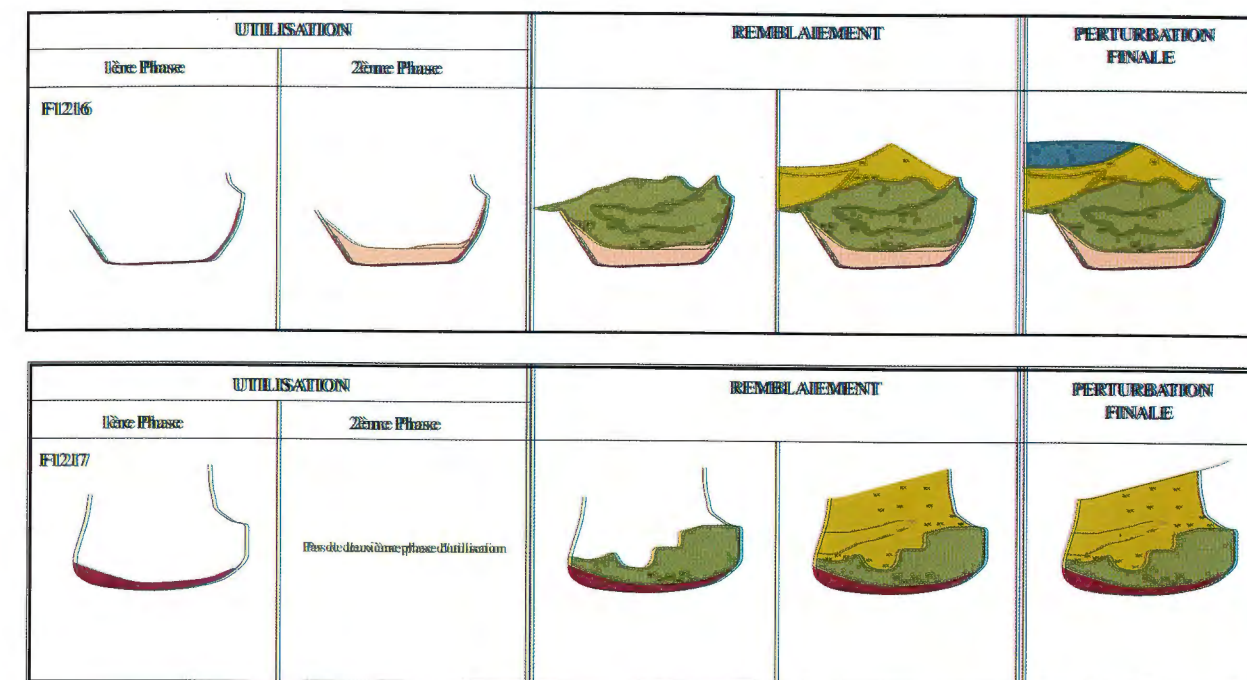
sableux brun clair (US 1203), de forme ovoïde globulaire. Si la partie supérieure était indistincte, la partie inférieure était intacte sur une hauteur de 0,80 m.

De haut en bas on distingue quatre couches dans le comblement, sur une épaisseur de 0,62 m, inclinées à l'est (fig. 4) :

- Un sédiment limoneux liant des morceaux de terre cuite, de type brique crue, jetées pêle-mêle et associés à de nombreux charbons de bois (US 1210 et 1211) ; s'agissait-il d'un bouchon ?

- Le niveau de comblement sous-jacent (US 1212) correspond à un sédiment sablo-limoneux avec de fins litages d'argile et de nombreux charbons de bois associés à des tessons de céramique et un objet métallique de type houe (fig. 6). Son épaisseur est comprise entre 0,40 m et 0,20 m. Cet ensemble correspond à une vidange de foyer dans un contexte de type dépotoir.

- Le premier état d'utilisation, correspondant à sa fonction première de stockage, constitue la base de remplissage (US 1213), avec une argile sableuse fine comprenant des charbons de bois et plusieurs tessons de céramique. Son épaisseur est comprise entre 0,10 m et 0,05 m.



n°00/010-G00154	LORMONT	Ligne A
Avenue de la Libération	Tranchée 1200 - Log 1210 - F1216/1217	
Séquençage du remplissage des silos		

Fig. 5. – Reconstitution schématique des étapes de remplissage des silos.

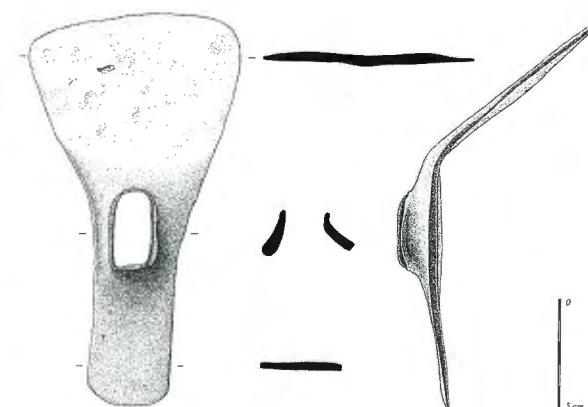


Fig. 6. – Dessin de la houe (dessin P. Rouzeau).

L'horizon superficiel 1203 argilo-sableux repose sur un paléosol remarquable (US 1214) matérialisé par des sables lités très oxydés, indurés, rouges à la base, formant une croûte avec accumulation ferro-manganique. Le paléosol est situé à 0,35 m sous les silos et visible sur toute la longueur de la tranchée avec un pendage progressif vers le nord.

L'horizon sablo-argileux compact (US 1215) présente des variantes évoluant de plages de sables sur des lits d'argile grise fines, puis de plus en plus sableuses sur des argiles plus plastiques en alternance en fond de tranchées. Le fond de la tranchée et la stratigraphie générale font apparaître des superpositions sédimentaires correspondant à l'amorce d'une importante dépression de type chenal orientée nord-est / sud-ouest.

Le silo 1216 présente un fond plat, une panse nettement marquée, avec une ouverture étroite supposée, mais tronquée. Son diamètre maximal primitif devait être de 1,30 m, et sa forme ovoïde globulaire. Situé à 0,70 m à l'Est du silo 1217, il est de même type. Il a été creusé dans l'horizon limono-sableux brun clair (US 1203). La partie supérieure du silo était indistincte mais sa partie inférieure était intacte sur une hauteur de 0,40 m.

De haut en bas on distingue six couches de comblement :



Tab. 1. – Caractéristiques typologiques de la houe.

Nature du métal	Poids	Dimensions (outil en position)	Aspect général
Acier doux	200,18 gr.	- Longueur : 180 mm - largeur maxi : 98 mm - hauteur : 94 mm - section de l'œil : 17 x 33 mm	légère corrosion au niveau de la douille

- Le remplissage supérieur (US 1204) contenait de nombreux charbons de bois et plusieurs tessons de céramiques avec un sédiment argilo-limoneux.

- Le remplissage sous-jacent (US 1205) est aussi argilo-limoneux et présente des litages argileux à la base.

- Les US 1206 et 1207 correspondent à un sédiment sablo-argileux brun à brun foncé contenant de nombreux charbons de bois, des tessons de céramiques et des galets de quartz centimétriques diffus.

- L'US 1208 correspond au premier état de comblement avec un sédiment limoneux contenant de nombreux charbons de bois et des tessons de céramiques. Cet ensemble présente une grande densité de charbons de bois associés à des nodules calcaire et des graviers diffus.

Ces cinq niveaux de remplissage correspondent à la seconde phase d'utilisation du silo 1216, au remploi de cette structure en creux comme dépotoir. En revanche, le premier niveau (US 1209) correspond vraisemblablement au premier état d'utilisation comme silo.

L'US 1209 correspond à un limon fin grisâtre que l'on trouve dans le remplissage inférieur du silo, contre la paroi intérieure. Ce niveau s'apparente à la phase d'aménagement du silo, avec une fine couche de sédiment limoneux gris de 0,02 m d'épaisseur, plaqué contre les parois intérieures. Cette petite couverture limoneuse semble la trace d'un tapissage intérieur lié à son utilisation.

### Analyse techno-typologique de la houe

Cet outil en fer, interprété comme une houe, a été identifié dans la partie médiane du remplissage secondaire du silo 1217, l'US 1212<sup>9</sup>. Ses caractéristiques typologiques sont résumées dans le tableau 1.

Cet outil a été réalisé dans une plaque métallique de 4 mm d'épaisseur avant corrosion<sup>10</sup>. La chronologie opératoire est la suivante :

- 1 - façonnage des deux palettes ;
- 2 - pliage de la grande palette pour obtenir un angle de 40° avec le corps de l'outil ;
- 3 - perçage par poinçonnage depuis l'intérieur de la pièce. Cette opération a provoqué le repoussage de la matière vers l'exté-

rieur permettant ainsi de constituer le corps de la douille. Le travail effectué à froid a entraîné une importante déformation du pied de la douille.

Ce procédé de fabrication n'est pas conventionnel et ne procure aucune résistance au niveau des palettes. De même, la douille inversée est un cas d'espèce qui indique bien que l'opérateur n'a attaché aucune importance à la fonctionnalité mécanique de l'outil.

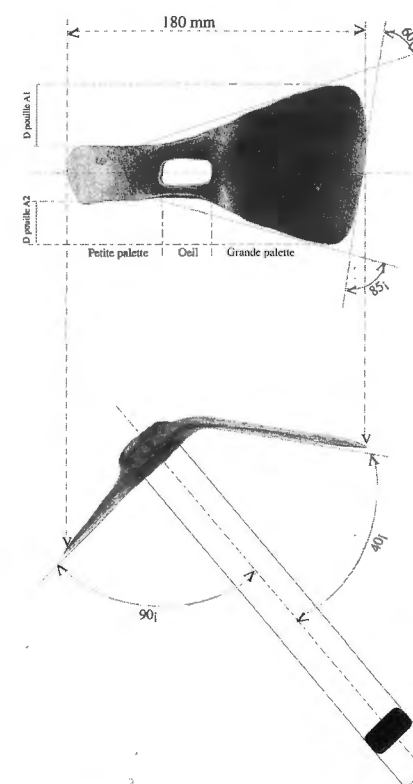
Pourtant l'outil a été conçu selon des angles rigoureux correspondant à une application fonctionnelle très précise (fig. 7) :

- La grande palette possède un angle de dépouille (A) plus important à droite ; de même l'angle d'attaque est volontairement plus fermé à droite (60°) ; ces angles procurent un caractère très fonctionnel pour une utilisation à droite.
- La petite palette est centrée sur l'axe du corps de l'outil ; sa fonction demeure conventionnelle pour une utilisation centrée.
- L'angle formé par le manche (40°) avec la grande palette n'autorise qu'une utilisation avec un manche court au poing, avec une seule main, ce qui implique une fonction de raclage ou de curage.
- L'angle formé avec la petite palette (90°) autoriserait une utilisation en percussion, mais la faible résistance mécanique de la conception (absence de nervures, douille inversée, faible section du manche) ne le permet pas.

Cet outil a été fabriqué pour une application vraisemblablement occasionnelle ne nécessitant aucune exigence en matière de résistance mécanique. Son utilisation ne peut être envisageable que dans un matériau très friable et avec une préhension d'une seule main : extraction d'un matériau friable, petits travaux de piquage et curage d'un sédiment friable dans un espace restreint, ou encore creusement d'une petite fosse dans un sédiment friable.

9. Etude réalisée par Jean Claude Leblanc.

10. Application du coefficient d'expansion des corrosions aqueuses ; micro géométrie caractérisée en RX.



n°00/010-G00153	LORMONT	Ligne A
Avenue de la Libération	Tranchée 1200	
Analyse fonctionnelle de l'outil		

Laboratoire d'Archéométrie Appliquée à la Paléométrie  
J.-C. Leblanc 2001

Fig. 7. – Analyse fonctionnelle de la houe (dessin J.-C. Leblanc).

### Etude de la céramique

Le détail de l'étude est donnée dans l'annexe. Les conclusions en sont les suivantes<sup>11</sup> :

Le silo 1217 contenait neuf tessons et un fragment de tegula. Aucun collage, aucune forme identifiable. L'ensemble est cohérent, correspondant aux rejets d'un habitat, nettement antérieur aux ateliers recensés à Lormont<sup>12</sup>. Il est à situer probablement au XIIIe siècle ; il correspond bien à différents ensembles observés sur Bordeaux. Sont particulièrement typiques les qualités de pâtes et surtout les observations techniques d'un montage par colombinage-tournage.

Le silo 1216 contenait un ensemble plus important, avec 34 tessons, sans recollage mais avec deux formes identifiées.

Une pâte, déjà présente dans le lot précédent, est nettement majoritaire. Elle se caractérise par une couleur crème à rosé, un dégraissant abondant, varié, en général moyen à petit, parfois assez gros, crevant l'épiderme. En général la couleur est homogène sur l'épaisseur des parois ; rarement le cœur est brun

foncé à noir mais il s'agit probablement d'une simple variation de cuisson ; parfois, cependant, l'épiderme est noirci par les cuissons répétées. Cette pâte semble locale : elle est proche de celle des ateliers de Lormont, mais plus grossière, comme si elle était plus ancienne.

Ce lot est parfaitement homogène, provenant d'un habitat. On peut lui attribuer la même datation que pour le précédent. Néanmoins, l'homogénéité beaucoup plus grande des pâtes, la tendance aussi à une épaisseur légèrement moindre des parois pourraient indiquer une légère différence chronologique : dans la même fourchette du XIIIe siècle, il serait légèrement postérieur au précédent.

### Le stockage de denrées dans des silos

Les silos correspondent à une technique de conservation des aliments, qui dans toutes les civilisations, a préoccupé les hommes et commandé certains aspects de l'habitat et de la vie quotidienne.

Dans son *Histoire Naturelle*, Plinie l'Ancien nous renseigne sur le procédé le plus avantageux pour conserver les grains dans des fosses<sup>13</sup> : elles doivent être creusées dans un sol sec, le fond couvert d'un lit de paille et l'air ne doit pas y pénétrer. Le procédé du silo est resté d'un usage général à l'époque moderne, mais toujours en concurrence avec le grenier. Olivier de Serres, explique comment, en Gascogne et en Guyenne, le grain est conservé dans des fosses profondes creusées dans la terre, qu'on appelle *cros*, dans lesquelles on descend avec échelles pour y porter et rapporter du blé<sup>14</sup>. Pour G. Fournier<sup>15</sup>, la technique la plus répandue semble avoir été le grenier élevé au-dessus du sol, qui assurait aux grains, conditionnés à l'air libre, une fraîcheur non humide, une autre technique consistant à stocker le grain dans des greniers souterrains, les silos, où il est conservé à l'abri de l'air.

Le sol dans lequel les silos sont creusés doit être étanche, quoiqu'une certaine humidité ne soit pas nécessairement une condition défavorable, car elle freine la circulation de l'air. Le point faible est la bouche du silo qui doit être fermée de manière soigneuse : la forme ovoïde a souvent été adoptée pour la fosse, car elle diminue la surface des denrées en contact avec l'air. Le grain est protégé du contact direct des parois et du sol par une couche de feuillage ou de paille.

11. Etude réalisée par P. Régado (SRA Aquitaine).

12. Régado, 1990 ; Fabre-Dupont, 1995, p. 213, catégorie 4 ; Régado, 2000, p. 35-39.

13. Plinie l'Ancien, *Histoire naturelle*, XVIII, 73, éd. Et trad. H. le Bonniec, Paris, 1972.

14. Serres, 1804, t. I.

15. Fournier, 1982, p.161-169.



Les grains, ainsi conservés dans de bonnes conditions, subissent des modifications <sup>16</sup>. Ceux qui touchent les parois commencent à germer et produisent de l'acide carbonique, qui inhibe la poursuite de la croissance et l'activité des insectes : l'atmosphère confinée a été jusqu'à l'époque moderne, le meilleur moyen de lutter contre ceux-ci. Le reste des grains subit également une certaine fermentation, qui ne diminue guère ses qualités nutritives, mais qui les rend plus aptes à faire des bouillies et des galettes que du pain et qui, au bout d'un certain temps, les rend impropres à être utilisés comme semences.

Si le grain est placé dans le silo au fur et à mesure de la récolte, on peut l'extraire quelque temps après pour le sécher et l'aérer ; après quoi on l'ensile à nouveau. L'isolement peut être complété par l'adjonction de cendres, de sable ou de son.

Le grain mis en silo peut se conserver plusieurs années et, dans une économie d'autosubsistance, cette technique représente un moyen de s'assurer une marge de sécurité, même dans le cas où la majeure partie des récoltes est conservée en grenier. Une fois ouverte, la réserve doit être consommée dans des délais assez brefs. La multiplicité des petits silos peut se justifier en fonction des besoins et de leur utilisation successive et pas forcément simultané.

Les silos ne contiennent généralement que des grains en vrac. La récolte à la faucille des céréales dites aujourd'hui à « paille » (blé, orge, seigle, avoine) donne des gerbes. Celles-ci sont, soit battues immédiatement, soit au contraire stockées en vue d'un battage différé : c'est seulement dans le premier cas que le stockage du grain en silo peut intervenir de façon habituelle. Il faut que le grain stocké soit assez sec pour pouvoir supporter, sans sortir des limites de qualité requises par les habitudes alimentaires locales, un séjour assez long dans une fosse où il va se réhumidifier lentement. Outre le grain, les silos permettent aussi le stockage de certaines denrées périssables telles que les racines, tubercules, châtaignes, glands ; c'est le cas du silo 1217.

Les silos de Lormont s'apparentent à des réserves constituées à des fins de consommation, en une petite quantité utilisée à court terme. L'exiguité de l'observation dans la tranchée 1200 n'a pas permis d'interpréter leur distribution dans l'espace occupé. Ils sont soit en liaison directe avec des habitations, soit groupés dans un secteur choisi en fonction d'avantages offerts par le sol et par le relief.

Les cavités sont souvent ultérieurement utilisées comme dépotoir <sup>17</sup>. Ce fut le cas de nos silos. Les vidanges de foyer qu'on y observe, la nature des céramiques qu'ils contiennent montrent une certaine proximité d'un habitat que nos observations, tributaires des travaux du tramway, n'ont pu repérer.

Reconstitution du contexte paléoenvironnemental

La végétation

Des analyses complémentaires ont été effectuées sur le remplissage de ces structures : carpologie, anthracologie et palynologie. Le tableau 2 récapitule les espèces végétales identifiées par ces trois analyses et permet de dresser un premier bilan.

Il est clair que ces trois techniques d'analyse couvrent chacune des zones écologiques différentes. La palynologie semble décrire le milieu écologique aux alentours immédiats des silos, avec des indices paléo-écologiques situés à plus longue distance, comme les pollens d'arbres et de céréales. L'anthracologie se rapporte aux espèces végétales constitutives d'une forêt qui semble être plus éloignée selon les résultats de la palynologie, dans un rayon de l'ordre de 1 ou 2 kilomètres. Enfin, la carpologie témoigne des espèces cultivées dans le milieu ouvert décrit par la palynologie.

Les silos auraient été installés au sein d'un milieu ouvert, fortement anthropisé. La présence conjointe de champs cultivés et de prairies semblerait être l'une des caractéristiques du coteau de Lormont au XIIe siècle. Ces espaces ouverts sont toutefois délimités par des espaces forestiers, dont on reconnaît les essences de lisières (noisetier, frêne et orme) et celles qui constituent la forêt proprement dite (chêne, hêtre, merisier et noisetier). Ce sont des essences de milieux acides ; la forêt devait se développer sur le plateau d'Artigues, éloigné du rebord du plateau.

D'après les analyses carpologiques, la culture du millet apparaît d'emblée. Elle a dû s'effectuer sur les lieux mêmes du site, au sein du vallon, comme le suggère l'environnement proche découlant du spectre palynologique. En Europe, les millets mûrissent à la fin de la belle saison, en septembre ou en Octobre. Les céréales, perçues de façon anecdotiques, devaient être cultivées dans un contexte très différent. Enfin, les glands de chêne démontrent que la forêt fait l'objet d'activités vivrières.

16. Sigaut, 1981, p.165 -180.  
17. Lassure, 1974.

Espèces végétales	Palyno		Carpo
Les Arbres			
Ulmus (l'Orme)	X	X	
Corylus (le Noisetier)	X	X	
Pinus (le Pin)	X		
Quercus à feuillage persistant(Le Chêne)		X	X
Quercus à feuillage caduc (Le Chêne)		X	X
Tribu du Prunus (le Merisier)		X	
Fraxinus excelsior L. (le Frêne)		X	
Buxus sempervirens L. / Evonymus europaeus L. (le Buis ou le Fusain)		X	
Fagus silvatica L. (Le Hêtre)		X	
Alnus sp. (L'Aulne)		X	
Les arbustes, les haies et les lianes			
Clematis vitalba L. (La Clématite)		X	
Ilex aquifolium L. (le Houx)		X	
Cytisus laburnum L. (un Genêt)		X	
Hedera helix L. (le Lierre)		X	
Daphne sp. (le Bois-gentil)		X	
Les plantes cultivées			
Le blé			X
Le millet commun			X
Le millet italien			X
La vigne			X
La gesse			X
Les céréales (ind.)	X		X
Les Herbacées et autres			
Plantago sp. (rudérale)	X		
Plantago lanceolata (rudérale)	X		
Rumex (rudérale)	X		
Polygonum (rudérale)	X		
Chenopodiaceae (rudérale)	X		
Caryophyllaceae (rudérale)	X		
Fabaceae (ubiquiste)	X		
Apiaceae (ubiquistes)	X		
Asteraceae (les Astéracées)	X		
Cichorioïdeae (les Cichorioïdées)	X		
Poaceae (une Graminée)	X		
monolètes (une Fougère)	X		
Polypodium (une Fougère)	X		

Tab. 2. – Récapitulation des espèces végétales identifiées par les analyses palynologiques, anthracologiques et carpologiques.

Analyse pollinique :  
G. Allenet, AFAN/CNP ; Ch. Leroyer, UMR 5808/CNP.  
Détermination des essences végétales des charbons de bois :  
B. Szepertyski, LAE.  
Diagnostic carpologique :  
E. Zwierzinski, avec la collaboration de M.-P. Ruas, UTAH, UMR 5608.



Des indices d'élevage

La question se pose de l'utilisation de ce millet. N'était-il pas dévolu à l'alimentation du bétail ? La découverte de millets (dont l'espèce italienne concerne uniquement l'alimentation animale) associés à des glands de chêne pourrait être caractéristique.

L'ensilage des millets exige leur extraction globale et leur consommation quasi immédiate, uniquement sous forme de bouillie, du fait d'un début de germination lié à l'humidité du sol<sup>18</sup>. La consommation d'une telle quantité de millet se rapporterait plus à notre sens à l'alimentation du bétail, complétée par des glands. Mais l'on ne peut pas écarter totalement l'hypothèse d'une alimentation humaine, témoignant alors de sa piètre qualité.

Le défrichement de la chênaie acidophile infère le développement de pâtures maigres, pouvant également être utilisées pour l'élevage.

Les sols

L'étude des caractères pédologiques des sols sur le territoire communal de Lormont se fonde sur la description de près de 200 relevés. Une analyse préliminaire suggère le développement de deux classes de sols sur le rebord du coteau.

La première a été reconnue au sein des vallons comblés. Le substrat se caractérise comme des sédiments d'anciens sols mis en place au cours du dernier cycle glaciaire. La texture limono-sableuse faiblement argileuse fait de ce sol un substrat acide : disposant de faibles réserves en matières organiques assimilables, il n'a que des faibles propriétés agronomiques. Il doit de ce fait être amendé ; des niveaux charbonneux observés aux alentours du site pourraient suggérer l'utilisation de l'écobuage<sup>19</sup>. Toutefois il possède une bonne réserve hydrique et son drainage latéral est suffisamment bon pour éviter les conditions de sursaturations hydriques que connaît périodiquement l'autre classe de sols. Par ailleurs, le substrat possède une structure fragile qui ne facilite pas le travail du sol, mais sans l'empêcher.

En dehors des axes drainant et des talwegs, la couverture sédimentaire pléistocène affleure. Dans ce secteur elle est épaisse de 1 à 3 m. Elle est composée par des pseudogleys,

relativement argileux et développant de forts caractères d'hydromorphie malgré la proximité du relief. Il s'agit en fait de pseudogleys anciens mis en surface par l'érosion active dans ce secteur. Donc malgré la proximité du versant et des vallons, ces faciès sont saturés d'eau lors des mauvaises saisons ; ils présentent alors une nappe superficielle qui engorge le sol de surface. A l'inverse, en période d'été, ils s'assèchent fortement et se fissurent, rendant le sol très compact. Il est alors très difficile de le travailler.

Si l'on corrèle les caractères édaphiques avec les espèces végétales reconnues dans l'environnement médiéval, il apparaît nettement une dichotomie dans leur répartition selon les deux classes de sols. Les sols développés dans les vallons et talwegs qui entaillent le coteau semblent favorables à leur mise en culture. Sans qu'ils soient fertiles, leurs caractères structuraux et texturaux leur permettent de supporter une agriculture de faible rendement. Ces sols correspondent exactement aux conditions édaphiques exigées par les millets, des sols pauvres et humides.

Les sols alentour, impropres à la mise en culture, correspondent aux conditions de développement d'une chênaie acidophile, reconnue par l'analyse anthracologique. Plus près des zones cultivées, le défrichement de ces secteurs permettrait la mise en place de pâtures maigres, renvoyant à des pratiques d'élevage de bovins, d'ovins ou de porcins. Ces prairies sont largement représentées dans le spectre palynologique.

Ainsi se dresse peu à peu le paysage médiéval du coteau de Lormont, avec une mise en valeur du rebord du, une agriculture pauvre au sein des vallons (millet), plus riche avec au pied des coteaux (céréales), en contact avec le palus ou sur des terrasses supportant des sols plus fertiles, avec une forêt, sans doute défrichée anciennement, où se sont développées des pâtures maigres. Le tableau 3 résume ces données.

18. Sigaud, 1981 ; Fournier, 1982, p 165.

19. L'intégration de cendres au sol permettrait d'augmenter temporairement le PH acide du sol, concourant ainsi à améliorer sa qualité agronomique.

		C	P	A	Secteur de production	
Contenu des silos	Millet c. Millet i.	X X			Proximité immédiate	
Cultures proches	céréales + cortège		X X			
Autre paysage proche	Herbes...		X		Proximité immédiate	
Comblement des silos	Restes d'un foyer :		X	X	Proximité immédiate	Cueillette pour un lieu de consommation proche
	- petit bois		X X	X X		
	- bûches	Chêne c. Chêne p.	X X	X X		
	- lianes	...		X		
	Divers	Blé Vigne	X X		éloigné ou commerce	consommation proche
	Mobilier	Céramiques "houe"			Proximité immédiate	consommation proche

Conclusions

Les coteaux de Lormont et Cenon

Les découvertes d'indices de sites au sein des talwegs qui entaillent le rebord des coteaux de la rive droite ne sont pas fortuites. Ainsi, les silos médiévaux de Lormont s'associent aux caractères édaphiques qui autorisent la culture des millets : l'ensilage s'effectuerait sur le lieu même de la récolte mais la proximité immédiate de l'habitat n'est pas vérifiée. Sur le site proche de Cenon, la découverte d'un puits concerne plus directement l'habitat : creusé au sein d'un vallon qui présente une nappe aquifère d'origine pluviale à la base de la couverture sédimentaire, il témoigne d'une installation durable sur le rebord du plateau, mais toujours en relation avec ces talwegs.

La mise en valeur du coteau s'est effectuée à partir des vallons entaillant la côte. Les villages de Lormont et de Cenon sont implantés à proximité immédiate de ces talwegs. Il existe une réelle volonté d'exploiter au maximum ce rebord de plateau bien que les conditions soient globalement défavorables. L'agriculture semble limitée aux sols colluviés des vallons, pour le millet. Mais les champs de céréales sont absents du paysage local : on devrait les retrouver soit en pied de coteau, soit sur les plus basses terrasses perchées, au niveau de Bec d'Ambers par exemple. La culture de la vigne reste discrète, bien que ses conditions de culture soient ubiquistes : il ne semble pas

qu'elle soit implantée dans les secteurs étudiés au XIIe siècle ; il conviendrait de rechercher ses traces plus près des villages ou à proximité immédiate des champs de céréales, avec qui elle dispute généralement la terre.

Les analyses palynologiques décrivent un paysage fortement anthropisé, marqué par des parcelles cultivées et des pâtures sur sols pauvres. Si l'on considère que les millets et les glands pourraient être destinés à l'alimentation animale, l'élevage sur des pâtures maigres aurait été donc pratiqué sur ces rebords de plateau. Plus à l'intérieur, la forêt semble également être exploitée et son défrichement libère peu à peu de nouvelles zones de pâturage.

Comparaison avec la région du Landais

Il existe des similitudes environnementales entre les coteaux de Lormont et de Cenon et la microrégion du Landais (entre Coutras et Mussidan), étudié dans le cadre des travaux de l'autoroute A89. Elles résident essentiellement dans les caractères édaphiques des deux terroirs qui sont marqués par le développement de sols acides hydromorphes, globalement impropres à leur mise en culture même si localement des terres colluviées autorisaient la culture de semences peu exigeantes. Toutefois, le Landais semble beaucoup moins anthropisé au XIIIe siècle, que Lormont ne l'est au XIIe. Ainsi, d'importantes activités de charbonnage y témoignent de l'omniprésence de la forêt ; au XIII siècle, le site de la Madeleine II, à Moulin-



Neuf, doit être rattaché à une phase pionnière de l'occupation du milieu rural. Des activités artisanales y sont associées (charbonnage et métallurgie), mais l'occupation ne semble pas perdurer ; le site est remis en pâture à partir du XIV<sup>e</sup> siècle.

L'étude carpologique rend étroitement comparable ces deux sites<sup>20</sup>. Ils présentent effectivement globalement les mêmes associations d'espèces, centrées sur le couple millets / glands de chêne. Ces derniers sont nettement plus abondants sur le site de la Madeleine II, mais le milieu environnant était essentiellement forestier. En revanche la présence des millets sur les deux sites peut être associée à la nature des sols, pauvres, acides et peu adaptés à la céréaliculture.

Il conviendrait d'étudier plus finement les spécificités d'autres terroirs comparables, aux sols acides et pauvres, néanmoins les éléments de réflexion qui précèdent nous incitent à proposer un mode commun de mise en valeur. Elle débiterait par une exploitation économique de la forêt acidophile, qui produit aussi du bois de charpente. Le charbonnage, la métallurgie et toutes autres activités nécessitant de grandes quantités de combustibles semble également marquer ce premier stade. Les sols colluviés des secteurs défrichés autorisent la culture

des millets. Aux alentours, les pâtures maigres remplacent peu à peu les bois. Une économie d'élevage peut donc se mettre en place. Les récoltes de glands et de millet offrent alors les compléments alimentaires indispensables au bétail. Ce schéma semble pouvoir s'appliquer aux sites de Lormont et de la Madeleine II, mais avec une nette antériorité pour le coteau de Lormont qui dépend sans doute des conditions géopolitiques : proximité du village et surtout d'un centre urbain très important, Bordeaux.

L'évolution ultérieure des deux régions semble diverger : la région du Landais va voir le développement d'étangs pour la pisciculture en fond de vallon, associés à des pâtures et une forêt toujours bien présente ; les coteaux de Lormont et de Cenon vont être peu à peu dévolus à la viticulture. Autrement dit les contraintes naturelles détermineraient les conditions initiales de mise en valeur pionnière pour s'effacer derrière de nouvelles contraintes liées à l'homme, à ses besoins et obligations.

20. Voir Baigl et al. 2000 et en particulier l'étude carpologique : Rouzeau, N., Gé. T. *La Madeleine II*, 1999.

## Annexes

### Inventaire des céramiques<sup>21</sup>

#### Le silo 1217

Aucune forme n'est identifiable. Le lot contient :

- un tessou de forme irrégulière avec deux bords, peut-être un fragment d'oreille d'écuelle ou de bol ; pâte à dégraissant assez fin abondant ; gris variable à beige brun, épiderme brun foncé à noir.

- un tessou de bas de panse avec départ du fond (fig. 8, 1) ; parois très épaisses (minimum 10 mm) ; pâte très chargée d'un dégraissant irrégulier, moyen à gros, crevant l'épiderme ; cœur gris foncé, périphérie beige à gris moyen, épiderme brun foncé à noir (cuissons répétées) ; tournage très irrégulier, la paroi est rapportée sur le fond (technique de colombinage-tournage).

- un tessou de panse ; paroi irrégulière de 7 à 8 mm d'épaisseur ; pâte très chargée d'un dégraissant irrégulier moyen ; épiderme et périphérie crème à rosé pâle, cœur brun foncé à noir (cf. ci-dessous, silo 1216) ; trace probable d'un raccord entre deux colombins dans le cadre d'une technique de colombinage-tournage.

- trois tessons de panse appartenant peut-être au même vase ; parois épaisses (6 à 8 mm) ; pâte très chargée en dégraissant moyen à petit ; couleur homogène crème (cf. ci-dessous, silo 1216) ; aucune trace de cuissons ; surfaces assez irrégulières, avec parfois des traces de digitations, ce qui est probablement dû à une technique de colombinage-tournage.

- un tessou de bas de panse ; dégraissant très abondant, petit à moyen, rarement gros, crevant l'épiderme ; pâte de couleur très variable, de gris clair à foncé et de beige à rouge pour l'épiderme, cœur gris moyen à noir ; la découpe de la partie inférieure du tessou fait penser à une cassure sur une ligne de faiblesse due au mauvais raccord d'un colombin, dans le cadre d'une technique de colombinage-tournage.

- trois petits tessons de panses (dont un délit) ayant à peu près les mêmes caractéristiques que les précédents.

- un tessou de pâte assez fine, ocre rouge, à dégraissant de petite taille assez peu abondant, assez proche des céramiques polies rouges mais l'épiderme a disparu ; le tessou évoque une forme de petite taille, avec un diamètre maximum de l'ordre de 15 à 20 cm, plus un bol ou une écuelle qu'une cruche<sup>22</sup>.

- tessou de tegula ou de carreau.

- un clou, avec une bonne épaisseur de concrétions.

Cet ensemble, déplacé, provient d'un contexte domestique. Il est homogène ; datation proposée : XIII<sup>e</sup> siècle.

#### Le silo 1216

**Pâte de couleur crème à rosé, à dégraissant abondant :**

Deux formes sont identifiables, deux cols de cruches :

- Un tessou de lèvres avec bec et départ d'épaule. Forme globulaire à col large ; lèvres légèrement éversées, presque verticale, formant à l'extérieur bandeau entre deux bourrelets peu saillants et à l'intérieur léger ressaut à bord courbe ; petit bec tiré descendant jusqu'au ressaut ; le col est probablement rapporté selon une technique de colombinage-tournage. Peut-être une sorte d'antécédent aux cruches lormontaises (seul le bec en diffère nettement), cette forme est sans problème antérieure au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle : XII<sup>e</sup> ou début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>. Aucune autre référence connue.

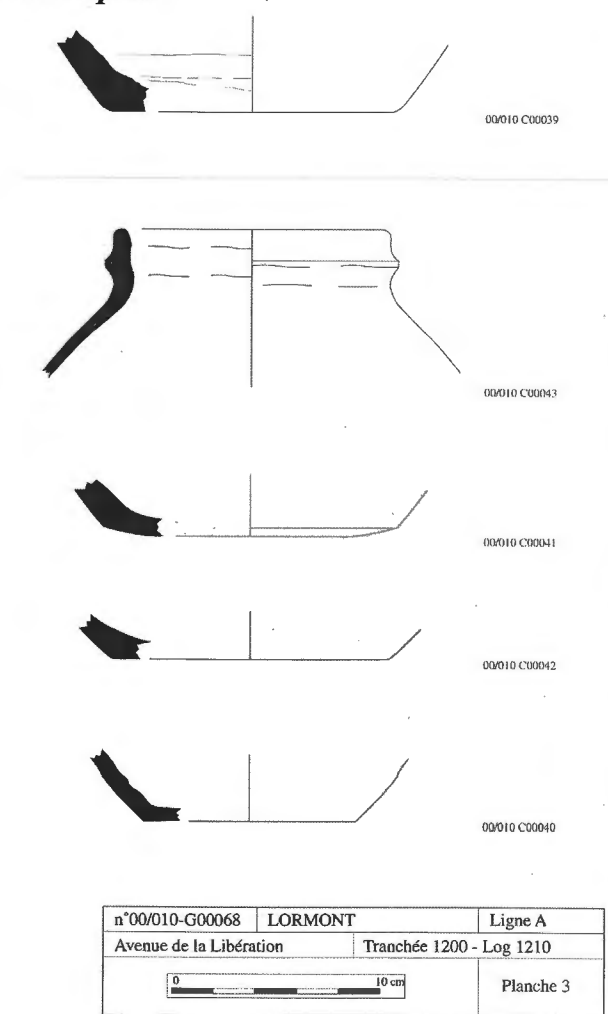


Fig. 8. — Eléments céramiques mis au jour.

- Un autre tessou de lèvres (fig. 8, 2), de forme proche de la précédente : extérieur en bandeau courbe entre deux bourrelets ; intérieur formant ressaut très adouci ; col amorçant un évasement globulaire. Même observation et même datation que la précédente<sup>24</sup>.

3 tessons de bas de panses avec départs de fonds, appartiennent à des vases différents :

- Un fond lenticulaire (fig. 8,3) ; panse rapportée par colombinage-tournage sur le fond ; surface extérieure (et notamment l'angle) assez bien travaillée ; probablement un vase fermé.

21. P. Régalo, SRA.

22. Fabre-Dupont, 1995, p. 207-210, catégorie 1

23. Elle ne correspond pas vraiment à Fabre-Dupont, 1995, p. 229, forme 25, à cause de ses techniques et plus encore de son bec.

24. Fabre-Dupont, 1995, p. 229, forme 25, mais il s'agit d'une variante antérieure (cf. p. 231 le commentaire sur les techniques).



- Un fond plat (fig. 8, 4) ; forte inclinaison du bas de panse laissant penser à une forme ouverte ; surface extérieure (et notamment l'angle) assez bien travaillée.

- Un autre fond plat (fig. 8, 5) ; technique de colombinage-tournage plausible mais non assurée ; parois relativement fines et régulières ; probablement un vase fermé ; traces de cuissons à l'extérieur.

17 tessons non jointifs de panses. 5 seulement ont des traces de cuissons. Un autre est très épais (13 à 14 mm) mais assez régulier extérieurement ; il porte intérieurement une indéniable trace de rapport de colombin dans une technique de colombinage-tournage.

#### Autres pâtes

- 4 petits tessons éclatés en pâte chamottée<sup>25</sup>, matrice rouge, chamotte beige à rouge. Ce type de vases est en général interprété comme de grands vases de réserve. Il peut parfois s'agir aussi de couvercles de foyer. Aucun élément de forme n'apparaît ici.

- 1 tesson de pâte rouge (cf. dernier tesson du lot précédent) ; vase de petite taille.

- 1 tesson de fond ; pâte rouge à cœur gris foncé ; dégraissant fin abondant.

- 6 tessons de panses, parfois proche de la pâte majoritaire déterminée ci-dessus ; sans observation particulière.

- 1 gros fragment de terre cuite évoquant un morceau de plaque foyère

Un galet de quartzite rouge brun, d'origine pyrénéenne (?) pouvant se trouver naturellement dans la vallée de la Garonne. Les surfaces conservées sont plausibles pour un galet mais elles semblent très régulières ; une de ses cassures correspond à une diaclase naturelle peut-être révélée par chauffage. Il n'est pas totalement exclu qu'il s'agisse d'un objet travaillé : il aurait une forme ronde sensiblement tronconique à l'extérieure, courbe à l'intérieur avec une large lèvre plate. En ce cas, ce serait un mortier. On n'en a jamais signalé dans des niveaux de cette époque, mais il pourrait aussi être récupéré. Le plus probable cependant est qu'il s'agisse d'un galet naturel.

Cet ensemble, déplacé, provient d'un contexte domestique. Il est homogène ; datation proposée : XIIe siècle, mais il pourrait être légèrement postérieur au précédent.

25. Fabre-Dupont, 1995, p. 212, catégorie 3 ; p. 257.

## Bibliographie

Baigl et al., 2000 : Baigl, J.Ph., dir. *Etude d'une occupation rurale du XIIIe siècle : habitat, artisanat, agriculture*. Document final de synthèse, Bordeaux, 2000, 3 volumes.

Bernouis et Fajal, 1993 : Bernouis, P., Fajal, B. Le Site de la Grande Ouche à la Roche-Mabile (Orne) : Aspects méthodologiques et premiers résultats. *Société historique et archéologique*, n° 2-3-4, t. CXI, 1993.

Boardman et Jones, 1990 : Boardman, S., Jones, G. Experiments on the effects of charring on cereal plant components. *Journal of Archaeological Science*, n° 1-11, t. 17, 1990.

Dubreuilh, 1976 : Dubreuilh, J. *Contribution à l'étude sédimentologique du système fluvial Dordogne-Garonne dans la région bordelaise. Les ressources alluvionnaires du département de la Gironde*. Thèse de doctorat de l'université Bordeaux I, 1976.

Fournier, 1982 : Fournier, G. *Usages et technique de la vie quotidienne : vaisselle des bois, silos*. Mémoires et documents, Ecole des Chartres, XXVII, mélange d'archéologie et d'histoire médiévales. Genève-Paris, 1982, p. 161-169.

Gast et Sigaut éd., 1979 : Gast, M., et Sigaut, F., éd. *Les Techniques de conservation des grains à long terme : leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et des sociétés*. Paris, éditions du CNRS, 1979.

Klingebiel, 1994 : Klingebiel, A. *Étapes géologiques de la construction sédimentaire du Bec d'Ambès. L'Entre-deux-mers à la recherche de son identité : actes du quatrième colloque, Saint-loubès et Saint-Louis de Montferrand*, 1994.

Lassure, 1974 : Lassure, C. et J.-M. Découvertes de silos médiévaux à Vigoulet-Auzil (Haute-Garonne). *Archéologie médiévale*, 1973-1974, t. 3-4, p. 341-351.

Marinval, 1990 : Marinval, P. *Archaeobotanical data on millets (Pan-cum milliaceum and Setaria italica) in France. Review of Paleobotany and Palynology*, t. 73. Amsterdam, Elsevier, 1990.

Mouthon, 1993 : Mouthon, F. *Les Blés du bordelais, l'économie céréalière dans les diocèses de Bordeaux et de Bazas (vers 1300 - vers 1500)*. Thèse de doctorat de 3e cycle, Université Bordeaux III, 1993.

Mouthon, 1994 : Mouthon, F. Aspect du bourg de Lormont au XVe siècle. *L'Entre-deux-mers à la recherche de son identité : actes du quatrième colloque, Saint-loubès et Saint-Louis de Montferrand*, 1994, p. 27 à 34.

Régald, 1990 : Régald-Saint Blancard, P. Une Officine de potier du XIIIe siècle à Lormont. *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. LXXX, 1990, p. 99 à 110.

Ruas, 1998 : Ruas, M.-P. Les plantes consommées au Moyen-Age en France méridionale d'après les semences archéologiques. *Archéologie du midi médiéval*, t. 15 et 16, 1997-98.

Serres, 1804 : Serres, Olivier de. *Le théâtre de l'agriculture et le message des champs*. Paris, 1804.

Sigaut, 1979 : Sigaut, F. Identification des techniques de conservation et de stockage des grains. Dans : Gast et Sigaut dir., 1979, p. 156-180.

Texier et al. 1983 : Texier, J.-P., et al. *Histoire paléoclimatique de l'Aquitaine du Pléistocène ancien au dernier interglaciaire. Paléoclimats*, n° hors série, 1983.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 63-82

## Etude architecturale de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux

par Anne-Céline Lhuillier

L'église paroissiale Sainte-Eulalie fut longtemps hors des murs de la ville, à 500 mètres au sud du Castrum.

Elle fut placée sous le vocable de sainte Eulalie, vierge martyre espagnole, née à Mérida à la fin du IIIe siècle de notre ère, et suppliciée en 304 pour avoir renversé les idoles et proclamé sa foi devant le tribunal.

La plus ancienne construction connue remonte au VIIe siècle : *Les Annales de l'ordre de saint Benoist* mentionnent l'existence d'un couvent de femmes qui aurait été fondé par Dagobert<sup>1</sup>, sous le vocable de saint Pierre.

La tradition rapporte que la relique d'un bras de la sainte aurait été placée par le fils de Dagobert Ier, Sigebert, dans l'autel de l'église qui aurait alors pris le nom de Sainte-Eulalie<sup>2</sup>.

Selon une affirmation mainte fois reprise mais historiquement fondée, l'édifice mérovingien eut à souffrir des invasions des VIIIe et IXe siècles : il fut en effet incendié en 723 par les Arabes, puis en 884 par les Normands.

Sainte-Eulalie conserve le souvenir du règne de Charlemagne : sur le mur bordant, à droite, la chapelle Saint-Clair qui s'ouvre au sud du transept, on peut lire une inscription en caractères gothiques qui fait mémoire de son passage. On peut voir en dessous la traduction suivante :

«Charlemagne a fondé cette chapelle et mis derrière l'autel les sept corps de saints qui reçurent le martyre pour la défense de la foi ; leurs noms sont : Clair, Justin, Geronce, Sévère, Polycarpe, Jean et Babyle».

D'après la légende, l'empereur aurait déposé les reliques de sept saints martyrisés à Lectoure à la fin du Ier siècle de notre ère, dans une chapelle qui porte encore le nom de «chapelle des Corps Saints» ou «chapelle Saint-Clair», du nom d'un des sept saints vénérés.

En l'absence de textes, ce point de l'histoire de l'église reste extrêmement imprécis et difficilement vérifiable. Il a néanmoins fait l'objet de recherches spécifiques, qui sortent du cadre de notre étude sur l'architecture de l'église<sup>3</sup>.

Les textes retiennent la date de 1174 pour la consécration d'une nouvelle construction romane par Guillaume I<sup>er</sup>, dit le Templier, archevêque de Bordeaux, en présence d'Henry, roi d'Angleterre et duc de Guyenne<sup>4</sup>.

La construction de la troisième enceinte urbaine en 1302 intégra le nouvel édifice à la ville.

1. *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, sect. II, Paris, 1669, cité par M. Ferrus, *Sainte-Eulalie de Bordeaux*, Bordeaux, 1937.

2. L. de Lamothe, « Mélanges d'Archéologie et d'Histoire » dans *Notes diverses sur le Bordelais architectural et monumental*, Bordeaux, 1842, f.176.

3. Marquise de Maillé, *recherche sur les origines chrétiennes de Bordeaux*, Paris, 1960 ; Pépin-d'Escurac A., *Les corps saints de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux, étude historique*, éd. A. Boussin, Bordeaux, 1880, 28 p. ; Ravenez et Sabathier, *Les corps saints de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux*, éd. Lacaze, Bordeaux, 1865.

4. H. Lopes, *L'église métropolitaine et primatiale Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux, 1668 ; réédition annotée et complétée par M. l'abbé Callen, Bordeaux, 1882, t. II, p. 215.



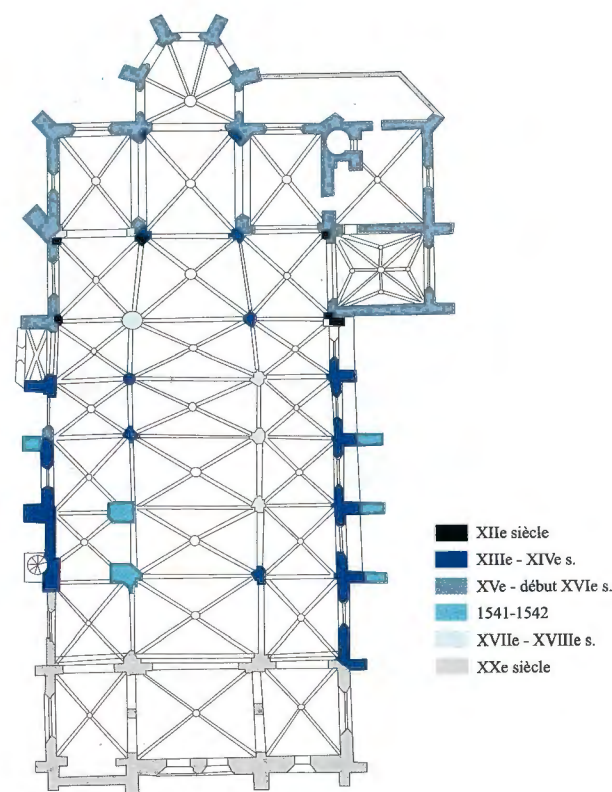


Fig. 1. - Plan de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux, d'après Anne-Céline Lhuillier.

## Les campagnes de construction

### XIIe siècle

Comme nous l'avons vu plus haut, l'église Sainte-Eulalie, est depuis les premiers siècles de son existence, un édifice de pèlerinage. Située sur un des chemins menant à Saint Jacques de Compostelle, elle était susceptible d'accueillir au XIIe siècle de nombreux pèlerins. L'édifice roman bâti à cette époque permit ainsi par ses proportions de recevoir un plus grand nombre de fidèles.

### Les vestiges romans

Du XIIe siècle, il ne reste presque aucun vestige. En effet, l'église a été très modifiée à partir du XIIIe siècle et sa physionomie actuelle est celle d'un édifice gothique, par ses proportions, ses voûtes et ses piliers.

La pile nord de l'entrée du chœur conserve un groupe de chapiteaux du XIIe siècle (fig. 2). Le tailloir de celui de gauche de dimensions plus réduites, porte un décor végétal simple de

Au début du XVIIe siècle, le Cardinal de Sourdis procède à l'authentification des reliques des sept saints et décide d'en magnifier le pèlerinage : le 28 juillet 1624, la première procession des Corps-Saints se met en marche, entre la cathédrale Saint-André et l'église Sainte-Eulalie, menée par le cardinal lui-même.

Elle aura ainsi lieu tous les ans jusqu'en 1880, date de sa suppression par Albert Brandenburg, maire de Bordeaux<sup>5</sup>. C'est de Sainte-Eulalie qu'est partie en 1675 la révolte de la Fronde : les cloches ont sonné le tocsin et furent ensuite dépendues par représailles et déposées au château Trompette jusqu'en 1691<sup>6</sup>.

La Révolution française épargna l'église : elle servit en effet de dépôt général pour les objets du culte confisqués dans toutes les églises de la ville<sup>7</sup>.

L'église Sainte-Eulalie présente un plan de type halle, c'est-à-dire à trois nefs de hauteurs sensiblement égales, composées de six travées chacune. Ces trois vaisseaux mènent à un transept non saillant, et à l'extrémité orientale composée d'un chœur régulier flanqué de deux chapelles, et d'une abside polygonale à cinq pans (fig. 1).

Elle mesure 60 mètres de long et 21 mètres de large. La hauteur moyenne sous clef de la nef est de 13 mètres, et de 9 mètres pour les bas-côtés. Enfin, le clocher greffé sur la troisième travée du collatéral nord culmine à une hauteur de 54 mètres, dont 13 pour la flèche.

quatre-feuilles ornées de bandes transversales de perles. La corbeille présente un décor végétal composé de feuilles lisses allongées aux bords incisés, séparées par des volutes qui s'enroulent à leur sommet.

Le tailloir du chapiteau central, de taille plus importante est orné d'une frise de palmettes inversées et sur la corbeille sont sculptées douze têtes de personnages au modelé plutôt grossier.

Généralement datés par les auteurs, comme Jacques Gardelles, de la fin du XIIe siècle, ils se rapporteraient à la consécration de l'église par Guillaume le Templier en 1174.

Si l'on admet que ces supports n'ont pas été déplacés depuis le XIIe siècle, le chœur primitif devait sans doute avoir la même physionomie qu'aujourd'hui, organisé à partir d'un plan carré. Il est presque certain qu'il avait la même largeur.

5. Maurice Ferrus, *Sainte-Eulalie de Bordeaux*, Bordeaux, 1937, p. 78.

6. Maurice Ferrus, 1937, p. 46-47.

7. M. Ferrus, 1937, p. 118.

Pour ce qui est de sa profondeur, il est plus difficile de se prononcer, puisqu'il ne reste plus de vestiges de cette époque à l'extrémité orientale du chœur actuel.

Cependant, il est intéressant de remarquer que la largeur du chœur primitif est bien inférieure à celle de la nef actuelle. J. Gardelles en déduit d'ailleurs que le vaisseau du XIIe siècle devait être plus étroit, dans la continuité même du chœur<sup>8</sup>.

Il semblerait, comme l'avaient déjà observé J.-A. Brutails et J. Gardelles, que l'édifice primitif ait comporté un transept qui devait posséder la même largeur et la même longueur que le transept actuel : aux angles de chaque croisillon, quatre chapiteaux au décor dépouillé d'inspiration romane sont à rapprocher de cette période.

Les tailloirs ne sont pas sculptés et sont simplement marqués d'une incision dans la longueur qui les coupe en deux parties. Les corbeilles sont ornées, sur chacun de leurs côtés, de trois feuilles lisses allongées, sans incisions, de facture extrêmement simplifiée. L'angle des chapiteaux est orné d'une large feuille lisse, aux bords supérieurs incisés et marquée d'un sillon dans sa longueur.

J. Gardelles rapproche ce style dépouillé de celui « de certains monuments romans, regardés la plupart du temps comme tardifs, de la région et de beaucoup des premiers édifices voûtés d'ogives »<sup>9</sup>, caractéristiques de ce qu'il convient de nommer le « style austère » ou « premier gothique ogival », développé en bordelais un peu avant 1200.

### Physionomie de l'église

Nous sommes donc en présence d'un édifice construit dans le dernier tiers du XIIe siècle et la première moitié du XIIIe siècle : les travaux ont peut-être débuté vers 1165-1170, pour s'achever dans les premières années du siècle suivant. Le chœur a été bâti en premier lieu, et terminé en 1174, au plus tard, dans un style roman local, comme le montrent les sculptures des chapiteaux restants.

Puis on a sans doute continué les travaux d'est en ouest, en construisant d'abord le transept, sans doute un peu avant 1200, puis une nef de même largeur que le chœur, c'est-à-dire plus étroite que l'actuel vaisseau du XIIIe siècle.

Nous ignorons si l'édifice roman comportait des collatéraux. Brutails pense qu'il n'y en avait pas et base son hypothèse sur l'observation de contreforts romans encore encastrés dans l'angle extérieur du bas-côté sud et de la chapelle des Corps Saints<sup>10</sup>. Ils auraient en effet pu marquer l'angle d'un transept saillant, ce qui devait sous-entendre qu'il n'y avait pas de collatéraux.

Notons que l'hypothèse d'une nef unique peut se concevoir puisque d'autres exemples bordelais de ce parti existent à la même époque : il en est ainsi de la cathédrale Saint-André et de l'église Saint-Michel.



Fig. 2. - Chapiteaux romans à l'entrée du chœur

Le ou les vaisseaux devaient être voûtés. D'après J. Gardelles, qui semble extrapoler à partir des observations formulées sur la sculpture, il se serait agi d'une voûte d'ogives, tout comme à Saint-Seurin, Sainte-Croix ou Saint-Macaire, exemples bordelais du « style austère »<sup>11</sup>. Malheureusement, encore une fois, nous ne pouvons rien affirmer, étant donné qu'il n'en reste aucun vestige. En effet, l'ensemble de la nef a été remanié entièrement au siècle suivant, ne nous laissant comme témoin de l'époque romane que les quelques chapiteaux que nous avons étudiés. Ainsi, l'église primitive bâtie à partir de la fin du XIIe siècle a été presque entièrement détruite à l'époque gothique, au profit d'une nouvelle construction dont nous voyons encore aujourd'hui la majeure partie.

### XIIIe et XIVe siècles

L'église Sainte-Eulalie ne semble pas avoir subi de modifications avant l'époque gothique et plus précisément le XIIIe siècle.

A cette époque, la ville de Bordeaux est en pleine expansion démographique et économique. Cette période de prospérité est la conséquence du rattachement de la ville à la couronne d'Angleterre qui favorisa énormément l'exportation des vins

8. J. Gardelles, *Bordeaux, cité médiévale*, éd. L'horizon chimérique, Mayenne, 1989, p. 186.

9. J. Gardelles, *La cathédrale Saint-André de Bordeaux, sa place dans l'évolution de l'architecture et de la sculpture*, Bordeaux, 1963, p. 109.

10. J. A. Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde*, Ferret et fils, Bordeaux, 1912.

11. J. Gardelles, 1963, p. 123-124.



vers la Grande-Bretagne. La croissance démographique ainsi que l'afflux de population qui en découlent entraînent alors un important développement du tissu urbain, afin d'accueillir ces nouveaux habitants. C'est ainsi que la ville va s'agrandir considérablement, avec la construction en 1302 d'une nouvelle enceinte qui va englober Sainte-Eulalie.

Le quartier se développe très rapidement et c'est certainement afin d'accueillir les nouveaux fidèles que l'on décide d'agrandir l'église. L'édifice roman est ainsi détruit au profit d'une nouvelle construction gothique plus étendue.

### Travaux du XIII<sup>e</sup> siècle

Il semble que le plus gros des travaux a touché la nef, ainsi que la façade occidentale. Ce sont du moins les seuls éléments que nous connaissons pour cette époque, puisqu'il ne nous reste aucun renseignement sur le chevet primitif.

Les éléments que l'on peut dater du XIII<sup>e</sup> siècle sont tout d'abord les murs gouttereaux des cinq dernières travées du bas-côté sud et des quatre dernières travées du bas-côté nord (les premières travées de l'église correspondent à une campagne contemporaine).

J. Gardelles se base sur la physionomie des baies pour avancer cette datation. Celles qui ouvrent le mur sud sont particulièrement intéressantes : elles présentent un profil gothique assez primitif, notamment dans les arcs légèrement brisés qui les terminent. Elles sont surmontées d'une voussure plate qui repose à ses extrémités sur des culots admirablement sculptés de têtes de personnages ou de monstres (planche 5).

Le mur du bas-côté nord n'est pas régulier ; il comporte en effet des annexes qui troublent son homogénéité : le clocher de l'église se dresse à la troisième travée du collatéral, tandis qu'une petite chapelle du XVI<sup>e</sup> siècle, la chapelle Saint-Roch, se blottit entre deux contreforts, au niveau de la sixième travée. Deux portes s'ouvrent enfin aux quatrième et cinquième travées. Néanmoins, les murs ainsi que la base du clocher sont bien du XIII<sup>e</sup> siècle, comme le montrent les quelques baies semblables à celles du mur sud.

L'une des deux portes citées ci-dessus remonte aussi au XIII<sup>e</sup> siècle. Elle se trouve à la quatrième travée et est généralement appelée « la porte des Lépreux ». Comme le rapporte Ferrus, elle était destinée aux lépreux qui venaient en ville faire leurs dévotions<sup>12</sup>. Ils étaient réunis en communauté en l'église Saint-Nicolas-des-Graves, bâtie spécialement pour eux au XIII<sup>e</sup> siècle. Son décor est très dépouillé : Les voussures qui la surmontent ne sont pas sculptées. Seuls les petits chapiteaux qui les supportent offrent une sculpture très simple faite de larges feuilles très découpées sur le côté gauche et de crochets élancés à droite.

Ces mêmes crochets se retrouvent sur certains chapiteaux des colonnes adossées aux murs des collatéraux. Les autres présentent des corbeilles sculptées de feuillages proches de ceux que l'on voit à la porte des Lépreux. Notons aussi sur la droite de la chapelle Saint-Roch, qui s'ouvre à la sixième travée du collatéral nord, un culot sculpté en forme de visage humain.

On trouve d'autres traces de ce siècle sur la façade occidentale de 1901 : dans la partie sud de celle-ci, on a conservé et remonté une porte provenant de l'ancienne façade gothique. Elle est surmontée de voussures sculptées de feuillages, que l'on retrouve sur les chapiteaux des piédroits et qui sont les mêmes que celles que l'on voit à la porte des Lépreux. La porte est flanquée de deux arcatures aveugles trilobées sur chacun de ses côtés (fig. 3).

Il s'agit d'une composition fréquemment employée au XIII<sup>e</sup> siècle ; on la trouvait notamment à la façade de Saint-Seurin<sup>13</sup>.

D'après ces observations, il semble que nous soyons en présence de l'«enveloppe» du nouvel édifice gothique : la première partie de la campagne de reconstruction au XIII<sup>e</sup> siècle aurait ainsi touché les murs de l'église et la façade occidentale, élevés en premier lieu.

En observant le plan de l'édifice, on voit très nettement que les murs du côté nord ne sont pas droits ; les parois s'élargissent vers l'ouest à partir de cette première travée du bas-côté nord. Les ouvriers ont ainsi pu gagner un espace précieux pour l'accueil des fidèles. La façade a été élevée par la même occasion et dotée d'une porte d'accès pour les fidèles, mais ne fut achevée qu'au siècle suivant, lorsqu'elle reçut le grand portail central, comme nous le verrons plus loin.

### XIV<sup>e</sup> siècle

L'enveloppe de la nouvelle nef étant achevée, on commença le voûtement vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et principalement au siècle suivant. Les supports issus de cette campagne de reconstruction présentent plusieurs styles : la colonne séparant au sud la sixième et la septième travée présente des chapiteaux ornés de deux rangées de crochets ramassés en boules et très fouillées. Ceux des quatre supports recevant la voûte du chœur sont sculptés de feuilles frisées désordonnées mais espacées, ce qui donne une composition plus claire et lisible.

12. M. Ferrus, 1937, p. 33-38.

13. L. Bonardet, Le portail occidental disparu de la collégiale Saint-Seurin de Bordeaux. Revue Archéologique de Bordeaux, T. XCII, 2001, p. 43-68.

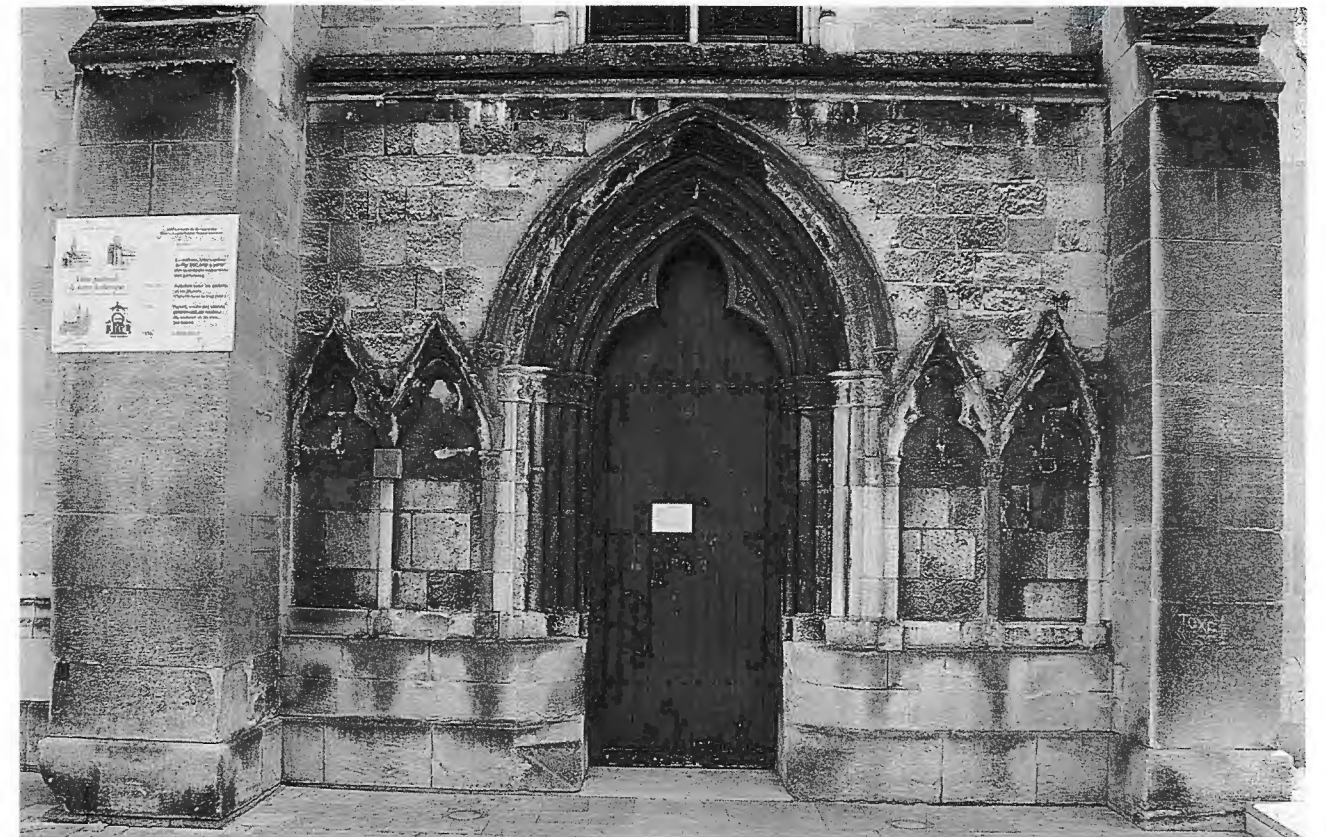


Fig. 3. - Portail du XIII<sup>e</sup> siècle, au sud-ouest de la façade occidentale

Le pilier séparant au nord la quatrième et la cinquième travée peut aussi être daté de ce siècle, mais la composition originale et relativement moderne des chapiteaux qui le couronnent contraste avec les autres : ils sont sculptés de larges feuilles de chou et de grappes de raisin. Cependant, il nous faut rester prudent car ils ont été restaurés et il semble que des éléments ont été rajoutés par la suite.

Deux inscriptions nous éclairent également sur cette campagne de construction : il s'agit de deux plaques actuellement encastrées dans le mur sud, à la deuxième travée.

La première devait se trouver autrefois sur un des côtés intérieurs de la grande porte ouest détruite en 1901 lors de l'agrandissement de l'église<sup>14</sup>. Voici la traduction du texte qu'elle présente : « L'an du seigneur mil trois cent soixante-douze que la terre tremble, le troisième jour de mars, qui fut le premier de Carême, à l'heure de minuit ; de même trembla la terre le lundi avant la Saint-Urbain, qui fut le vingt-troisième jour de mai, l'an de notre seigneur mil trois cent soixante-treize ; de même l'an de notre seigneur mil trois cent soixante-quinze, vaut un boisseau de froment dix liv. ; cet an Raymond Debu (étant ouvrier) et fut fait le portail »<sup>15</sup>.

La formulation des phrases est telle qu'il est difficile de savoir quelle est la date précise de la construction du portail central. Toutefois, cela nous donne une fourchette d'années, entre 1372 et 1375. Ce grand portail principal fut démonté en 1901 et conservé dans un dépôt de la ville, et nous ignorons où il se trouve à présent. Une description très sommaire faite au moment de son démontage nous permet de savoir qu'il était surmonté d'un gâble et que seuls les chapiteaux étaient sculptés<sup>16</sup>.

La deuxième plaque qui se trouvait dans le mur occidental, à la tribune de l'orgue, avant leur suppression, a été traduite ainsi : « Cette voûte fut achevée l'an 1398, au mois d'octobre, G. de Compinhe étant fabricant. Et ce même mois furent proclamées les trêves pour 28 ans. » Cette voûte datée existe encore aujourd'hui, bien qu'elle ait été restaurée depuis. Elle est ornée en son sommet d'une très belle clef sculptée d'une sorte de dragon.

14. Bernadau, *Le viographe bordelais*, p. 335, cité par M. Ferrus, 1937, p. 24.

15. L. de Lamothe, *Choix des types les plus remarquables de l'architecture au Moyen Age dans le département de la Gironde*, Bordeaux, 1846, album 2, p. 25 et 26.

16. A.D.Gir. 156 T 1B.



Enfin, si les autres voûtes ont été entièrement remaniées aux XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, il est intéressant de remarquer que l'on peut encore voir les arcs des voûtes primitives des troisième et quatrième travées de la nef en montant au-dessus de la couverture actuelle. Le voûtement était donc plus haut, comme on le voit par ailleurs à la travée précédente, la seconde du vaisseau central, qui est plus bombée que les autres. En revanche, on ne retrouve pas ces arcs aux deux travées suivantes.

La chronologie du voûtement paraît extrêmement complexe ; nous aurions pu nous attendre à ce qu'il soit mené régulièrement d'est en ouest, tout comme cela avait été fait auparavant pour l'extérieur. En réalité, il s'est visiblement déroulé de manière désordonnée.

Étant donnée la discontinuité des styles et des époques au niveau des piliers, on peut émettre l'hypothèse selon laquelle on aurait transformé peu à peu la nef romane en remplaçant les supports afin de recevoir un nouveau voûtement.

L'une des inscriptions encastrées dans le mur sud pourrait également nous éclairer sur les raisons d'un tel désordre : en effet, elle évoque deux tremblements de terre, le 3 mars 1372 et le 23 mai 1373 qui ont certainement endommagé les piliers. Il a peut-être été nécessaire alors d'en reconstruire certains, de manière ponctuelle.

Nous resterons toutefois extrêmement prudents quant à cette chronologie. Tout ce que nous pouvons dire de cette campagne de voûtement est qu'elle s'est déroulée de manière désordonnée, commençant vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et qu'elle s'est étalée sur tout le siècle suivant, s'achevant par l'élévation de la voûte de la première travée en 1398.

### ***Dernier quart du XV<sup>e</sup>- début XVI<sup>e</sup> siècle***

En 1453, la bataille de Castillon s'achève par la défaite du parti anglais et marque ainsi la fin de la guerre de cent ans. Le règne de Louis XI voit le retour en grâce de Bordeaux et le début d'une grande période de chantiers religieux<sup>17</sup>, avec notamment la construction de la tour Pey-Berland.

### ***L'abside orientale***

Dans cette dynamique, Sainte-Eulalie fut dotée d'une très belle abside polygonale digne de sa nouvelle physionomie. Nous en connaissons très précisément la date de construction, grâce à une inscription gravée sur une plaque qui se trouvait auparavant sur un des contreforts de ce nouveau chevet. Elle se trouve actuellement contre le mur intérieur du sanctuaire:



Fig. 4. - Détail des baies et contreforts du chevet.

« Cette tête d'église a été faite des biens de Ives de Campanhe, bénéficiaire de ladite église, et fut commencée le mois de mai l'an 1476, étant ouvrier Guillen de Lestonnac. »

L'abside commencée en 1476 s'ouvre sur le chœur de l'église dont elle conserve la largeur, plus étroite que celle de la nouvelle nef. Elle est peu profonde, voûtée d'ogives rayonnantes retombant sur de petits chapiteaux ornés de feuillages et sur de très fines colonnettes élancées. Le chevet est composé de cinq pans séparés par quatre contreforts et percés de cinq baies élancées composées de deux lancettes trilobées surmontées d'une rose dont le remplage forme une croix grecque aux extrémités semi-circulaires (fig. 4). Ces baies sont encadrées de moulures ornées de crochets et de fleurons caractéristiques de cette fin du Moyen Âge, qui retombent sur des culots admirablement sculptés de personnages et de monstres légendaires issus de l'iconographie du XV<sup>e</sup> siècle : un homme et une femme sauvages, couverts d'une épaisse fourrure ; une sirène tenant un miroir, symbole de la séduction, épiée en vis-à-vis par un homme ; des monstres, des fauves, des animaux (planche 5).

17. J. Gardelles, 1989, p. 27.



Planche 5. - Détails du chevet :  
culots supportant les moulures encadrant les baies.  
(photos : Pierre Bardou)







Fig. 6. - Statue de la Vierge allaitant - XIVe siècle

Les éléments sculptés de cette très belle abside sont en effet particulièrement intéressants et méritent que l'on s'y arrête. Les motifs de crochets ornant un arc en accolade surmonté d'un grand fleuron et encadré de pilastres se retrouvent par ailleurs à la porte dite « des Pèlerins », sur la façade nord, à la cinquième travée de la nef. Le style et la facture sont identiques et on peut supposer que cette porte a été percée en même temps que la construction de l'abside.

Un ou plusieurs ateliers ont travaillé à la réalisation de la plupart des statues qui ornent les niches de six contreforts : les quatre de l'abside ainsi que les deux premiers de la façade nord. Il faut préciser que tous les contreforts ne proviennent pas de la même campagne de construction : en effet, nous avons vu que le transept avait été bâti au XIIIe siècle et le contrefort qui s'appuie sur son angle oriental peut y être rattaché. Cependant, les statues des niches ne sont pas toujours contemporaines des contreforts qui les reçoivent : Ainsi, la Vierge à l'Enfant qui orne le contrefort nord de l'abside, très intéressante par la rareté de son sujet puisque la Vierge est en train d'allaiter le Christ, est généralement datée du XIVe siècle (fig. 6). Son intérêt s'est par ailleurs accru récemment à la suite du nettoyage de l'abside qui a mis à jour des restes de polychromie.

A l'intérieur de l'abside, on peut également admirer la clef de voûte qui orne son sommet (fig. 7). Elle est sculptée de sept anges formant un cercle et portant un blason orné d'une représentation de la Passion : deux mains et deux pieds percés ; au centre, un cœur transpercé par la pointe d'une lance ; au-dessus de ce blason, une couronne d'épines. Le style est superbe : vigoureux mais souple, il rend parfaitement les détails. Malgré la rigueur de la composition, la sculpture ne manque pas de vie : en effet, certains anges penchent légèrement la tête, comme pour mieux voir en contre-bas ; d'autres posent leurs mains sur les bords du blason.

Au-dessus de l'autel, dans le chœur, une autre clef représente le Christ vêtu du perizonium, les pieds et les mains percés, montrant son côté et coiffé de la couronne d'épines, soutenu de chaque côté par deux anges (fig. 8). En voyant les anges soutenir le Christ, on pourrait penser à une Ascension. En réalité, celui-ci est représenté dans l'attitude du crucifié et il faudrait plus sûrement y voir une Résurrection.

A la travée suivante, qui est la croisée du transept, la clef de voûte est sculptée d'une Assomption (fig. 9). La Vierge, les bras croisés sur la poitrine, vêtue d'un grand manteau et coiffée d'un voile tombant sur ses bras, est soutenue de chaque côté par deux anges et sous ses pieds par un troisième.

Paul Roudié précise dans son analyse de l'activité artistique locale entre 1450 et 1550 que le chœur de type polygonal est caractéristique de la fin du XVe et du XVIe siècle. Il note qu'« on le trouve soit dans des édifices construits ou reconstruits au XVe et XVIe siècle (...) soit ajouté à des églises anciennes : Saint-Eloi, Saint-Pierre et Sainte-Eulalie de Bordeaux, la collégiale de Saint-Emilion... »<sup>18</sup>.

18. P. Roudié, *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, 1975, p. 133-134.

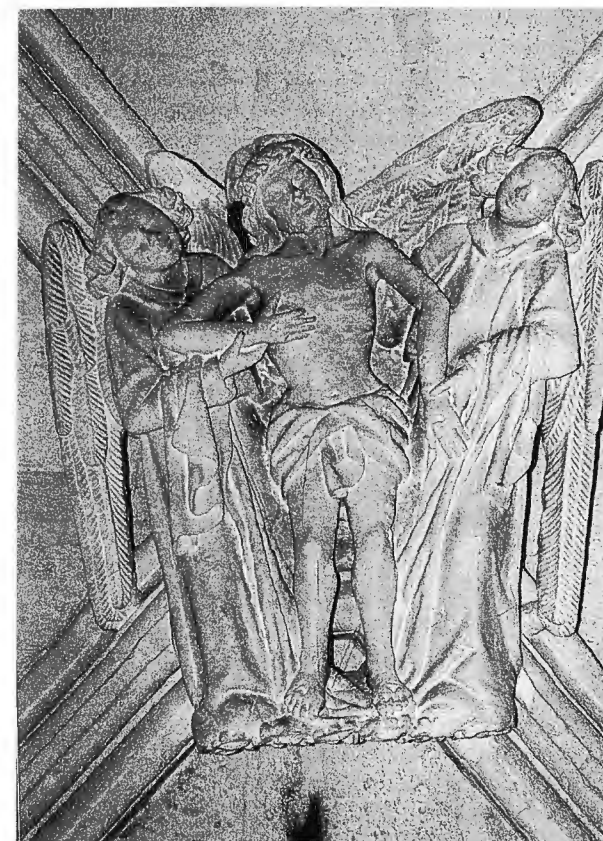


Fig. 8. - Clef de voûte du chœur représentant la Résurrection.



Fig. 9. - Clef de voûte de la croisée du transept représentant l'Assomption.



Fig. 7. - Clef de voûte de l'abside représentant la Passion



On retrouve ces nervures très fines et élancées à la basilique Saint-Seurin, dans la chapelle dédiée à Notre-Dame de la Rose, datée de 1427. Bien que plus ancienne, on y observe déjà les proportions élégantes et les baies au réseau flamboyant que l'on emploiera un demi-siècle plus tard à Sainte-Eulalie. Les chapiteaux qui reçoivent les nervures des ogives sont sculptés des mêmes feuillages découpés et tourmentés qu'à Sainte-Eulalie, mais comme l'indique Paul Roudié, ils y sont plus fouillés et plus développés<sup>19</sup>. Ce style tourmenté est caractéristique du XVe siècle, mais tend à s'apaiser et à s'assécher vers la fin du siècle, comme P. Roudié le fait remarquer à Sainte-Eulalie. Ainsi, si l'abside de Sainte-Eulalie se place dans la dynamique stylistique du XVe siècle par sa structure polygonale et son élancement, en revanche la qualité de sa sculpture se détache des autres exemples par sa richesse et son élégance qui confèrent à l'ensemble une plus grande harmonie qu'à Saint-Seurin ou à Saint-Eloi. Ce remarquable travail est l'œuvre d'un atelier qui, en s'inspirant de la chapelle de Saint-Seurin, a réussi à la surpasser par l'élégance des motifs et l'apaisement du style.

### Les annexes

La campagne de travaux entreprise en cette fin du XVe siècle n'a pas uniquement touché l'abside. En effet, sont datées généralement de cette même période quatre annexes attenantes au chœur : deux chapelles rectangulaires ouvertes au nord et au sud de celui-ci, la sacristie adossée à la chapelle sud et la chapelle dite des Corps Saints ou chapelle Saint-Clair, à l'angle de la sacristie et du bras sud du transept.

Les deux chapelles latérales s'ouvrent de chaque côté du chœur par deux grandes arcades de communication. Établies de manière similaire sur une travée rectangulaire, elles sont toutes deux voûtées d'ogives retombant aux quatre angles sur des culots sculptés. Elles sont surélevées par rapport aux bas-côtés, afin de se trouver au même niveau que le chœur, lui aussi surélevé.

La sacristie et la chapelle Saint-Clair viennent se greffer sur le côté sud de l'église, contre la chapelle sud-est et le bras sud du transept. La sacristie est la plus à l'est et s'ouvre par une petite porte de côté sur la chapelle latérale. Sa surface est plus importante et elle présente un plan carré. Elle est voûtée d'ogives et a été aménagée au XIXe siècle, avec le rajout d'une construction basse sur sa face est et l'élévation d'un mur de séparation la coupant en deux.

La chapelle Saint-Clair a été extrêmement remaniée au XVIIIe siècle. Elle présente actuellement un plan rectangulaire de la largeur de la travée de transept. Elle s'ouvre largement sur le croisillon sud et possède également une petite porte de communication avec la sacristie. Elle est couverte d'une voûte à liernes et tiercerons du XVIIIe siècle et son mur sud est percé d'une large baie à quatre lancettes et remplage gothique. Dans

les murs est et ouest sont exposées les six châsses contenant les reliques des martyrs de Lectoure, protégées par des vitraux portant les noms des saints. Ces reliquaires sont surmontés d'une grande arcature à fleurons et crochets qui monte jusqu'aux voûtes. Les reliques de saint Clair sont entreposées à part, contre le mur sud. On voit notamment le buste d'évêque en argent qui contient le crâne du saint.

Ces quatre annexes sont généralement datées des XVe et XVIe siècles, après la construction de l'abside. L. de Lamothe se base notamment sur le rapprochement entre le style d'architecture de ces chapelles et la forme des caractères de l'inscription qui commémore la fondation de la chapelle des Corps Saints par Charlemagne, et qu'il date de la fin du XVe siècle<sup>20</sup>.

Une date peut également nous éclairer : on la trouve sur une pierre funéraire dédiée à Guirault de Pomyer, l'un des maîtres d'œuvre de cette campagne de travaux. Elle est encastrée dans le mur nord de la chapelle de la Vierge et porte la date de 1525, ce qui semblerait vouloir prouver que les murs de la chapelle étaient achevés à ce moment-là. Il devait en être de même pour la chapelle sud-est puisqu'elle aurait été bâtie en même temps. Selon P. Roudié, elles seraient légèrement postérieures à l'abside<sup>21</sup>. Elles auraient donc été bâties très rapidement après celle-ci et auraient ainsi contribué à l'embellissement de l'extrémité orientale de l'édifice.

Le style simple mais autoritaire des chapelles orientales peut également être observé à la sacristie qui s'ouvre sur la chapelle sud-est. Pourtant, sa construction ainsi que celle de la chapelle Saint-Clair avoisinante sont généralement placées indépendamment de celle des chapelles, et postérieurement à celles-ci. On peut penser que les deux annexes ont été édifiées de manière rapprochée et que peu d'années les séparent. Les travaux ont dû s'achever vers 1550.

Le remaniement de l'extrémité orientale se serait donc déroulé sur environ trois-quarts de siècle, entre le dernier quart du XVe et la première moitié du XVIe siècle, ajoutant à l'église trois chapelles et une sacristie autour d'une abside dont l'élégance rivalise avec les plus prestigieux édifices.

### La flèche

Cette campagne de construction voit également l'édification de la partie supérieure du clocher. Quatre étages sont venus s'ajouter au XVe siècle, ainsi qu'une flèche au décor flamboyant, malheureusement disparue suite à un violent orage au tout début du XIXe siècle et restaurée par la suite en 1864<sup>22</sup>.

19. P. Roudié, 1975, p. 176-177.

20. L. de Lamothe, 1846, p. 25 à 27.

21. P. Roudié, 1975, p. 90.

22. M. Ferrus, 1937, p. 43 et 45.

Cependant, le style de la tour même nous permet d'envisager la physionomie du couronnement initial. Maurice Ferrus n'hésite pas à comparer ce clocher avec la tour Pey-Berland, soulignant « quelque ressemblance ». On retrouve en effet la même composition : un corps principal quadrangulaire à quatre étages percés de baies et claires-voies, une terrasse supportant un octogone flanqué de pinacles et enfin une courte flèche qui fut rasée au début du XIXe siècle et restaurée par la volonté du cardinal Donnet. Le décor est en revanche un peu différent : si on retrouve les motifs flamboyants au niveau des orbevoies de la tour, les baies sont par contre ornées de remplages rayonnants composés de trilobes et de trèfles. Le clocher de Pey-Berland

### Les restaurations

Au milieu du XVIe siècle, Sainte-Eulalie présente une architecture aboutie faite d'un mélange de plusieurs styles allant du roman au gothique flamboyant en passant par le gothique rayonnant et celui de l'Ouest de la France. A partir de la Renaissance, les restaurations se succèdent afin de maintenir l'édifice en état, apportant des modifications qui vont peu à peu bouleverser la relative homogénéité de l'église, témoignant ainsi des siècles écoulés.

D'importants travaux ont été entrepris rapidement après l'achèvement des chapelles. D'une durée de deux ans, ils sont très bien connus grâce au cahier des charges retrouvé par J.-A. Brutails<sup>24</sup>.

### Remaniement des voûtes

L'acte relatif à ces remaniements décrit notamment de manière précise ceux réalisés à la voûte de la travée « qui est joignant les orgues ». La tribune des orgues se trouvait à l'époque à la deuxième travée qui clôturait alors la nef. Les travaux ont touché les deux voûtes qui la suivent et que l'on identifie parfaitement à l'heure actuelle : elles sont en effet ornées de clefs portant la date 1542. En réalité, il s'agissait auparavant d'une voûte unique, peut-être sexpartite, couvrant ces deux travées, comme l'indiquent les relevés des travaux : ils mentionnent en effet la déposition et la reconstruction d'une voûte. On a tout d'abord échafaudé et soutenu sur des cintres la croisée d'ogives ainsi que les pendentifs des deux voûtes voisines pour empêcher les accidents. Enfin, à cette voûte unique déposée sont substituées deux nouvelles croisées d'ogives, qui correspondent bien aux deux travées datées. Pour finir, on a refait le doubleau les joignant et celui tourné vers les orgues.

C'est lors de cette campagne que les voûtes remaniées ont été abaissées, comme nous l'avions mentionné auparavant. En effet, lorsqu'on monte au-dessus des voûtes, on peut observer

présente un mélange de style très intéressant qui peut s'expliquer par la lenteur des travaux qui se seraient déroulés entre 1440 et 1500<sup>23</sup>.

Le style résolument flamboyant employé à la flèche de Sainte-Eulalie sous-entendrait donc une date un peu plus tardive, vers la fin du siècle. Elle aurait ainsi été élevée à peu près en même temps que l'abside, toujours selon cette volonté d'embellissement et de mise en valeur de l'église, lui conférant son élégance et sa spécificité. Elle vient ainsi achever la construction de l'édifice, étalée sur près de quatre siècles.

les arcs des voûtes d'origine qui sont bien plus hauts que les voûtes actuelles, et arrivent à hauteur de la voûte du XIVe siècle de la deuxième travée qui est aussi beaucoup plus bombée. Il semble donc que ce soit au XVIe siècle que l'église a adopté l'aspect d'une église-halle.

### Consolidation des contreforts

Parallèlement au remaniement des voûtes, et ce afin de mieux contrebuter les forces exercées par les nouvelles ogives, des travaux ont été menés au niveau des contreforts : le cahier des charges mentionne en effet la consolidation et la modification des contreforts sud. En observant ceux-ci, on remarque en effet que trois d'entre eux, vers le milieu de la face méridionale, sont plus allongés. On voit d'ailleurs nettement le raccordement qui a été fait avec les éléments déjà existants ; ils ont simplement été allongés, sans doute afin de présenter une surface plus importante et donc plus solide. Il est intéressant de remarquer que ces trois contreforts correspondent extérieurement aux deux travées modifiées.

Brutails ajoute qu'un double-talus est alors venu couronner ces contreforts, juste sous la corniche du bas-côté, ainsi qu'une mouluration « formant encadrement sur la face antérieure ». Ce sont là les seuls ornements qui viennent agrémenter ces éléments (fig. 10).

Roudié de son côté nous apporte un élément supplémentaire : d'après lui, deux nouveaux contreforts auraient également été édifiés sur le mur nord. On repère facilement l'un des

23. J. Gardelles, 1989, p. 91-94.

24. J. A. Brutails, « Note sur des travaux à l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux (1541-1542) », dans la *Revue Historique de Bordeaux*, Bordeaux, 1922, p. 193 à 195.





Fig. 10. - Contreforts remaniés au XVI<sup>e</sup> siècle et enfeux du XIII<sup>e</sup> siècle.

deux : il s'agit de celui qui se dresse entre les deux portes ; en effet, il présente le même couronnement et les mêmes moulures que ceux restaurés du côté sud, et appartiendrait donc à la même campagne. Le deuxième serait celui qui se trouve à la base du clocher ; il est difficile de vérifier s'il s'agit bien de celui-ci car son profil diffère des autres : il est massif et s'élève assez haut le long du clocher qu'il contrebute.

### Remaniement des enfeux

Comme nous venons de le voir, la paroi latérale sud de l'église a subi d'importantes modifications. Brutails mentionne ainsi, en plus de l'allongement des contreforts, des travaux entrepris sur les enfeux ouverts dans le mur et qui datent également du XIII<sup>e</sup> siècle. La description de ces modifications est très précise : les enfeux étaient surmontés de gâbles qui ont été déposés jusqu'au niveau de l'extrados de la clef. Ils ont été remplacés par un talus à couvre-joint venant s'achever sous

un larmier en bas des fenêtres du collatéral (fig. 10). Cependant, il n'a pas été achevé : au niveau de la deuxième travée actuelle, c'est-à-dire de la première travée à l'époque, on voit encore la trace de l'arrachement des gâbles dont on voit très bien les contours. Le talus n'a pas été construit, et les enfeux restent inachevés. Ainsi, on peut observer la physionomie des tombeaux primitifs : on voit très bien, au-dessus des arcades qui semblaient être alors en plein-cintre, les traces des gâbles qui couvraient chaque enfeu.

Nous avons la chance pour cette campagne de posséder un nom : il s'agit du maître-maçon bordelais, Etienne Baudoin. Ce renseignement provient toujours du cahier des charges retrouvé par Brutails : « Le 9 janvier, Etienne Baudoin, maître masson de la présente ville et cité de Bourdeaux, traita moyennant 1260 livres tournois ». Il semble donc qu'il ait été chargé de la restauration. Toutefois, il ne l'a pas achevée puisqu'il est décédé au début de l'année 1542. Le document nous renseigne par ailleurs sur le choix de son successeur : « Le 21 mars 1542 (...) sa veuve Jeanne de Bès présenta un ouvrier Jean Villetar pour achever les travaux ».

Etienne Baudoin a dirigé une partie des travaux à Sainte-Eulalie. Il semble que ce soit là un de ses derniers chantiers. Il a mené de nombreux travaux à Bordeaux où il a joué une place importante pour l'histoire de l'art local. P. Roudié souligne ainsi qu'il a travaillé « aussi bien à la mode de Bordeaux qu'à la mode de France »<sup>25</sup>. Il jouissait dans la région d'une solide réputation et travailla pour des personnages importants et riches, ainsi que pour l'église des Carmes où il exécuta le grand autel. On remarque ainsi qu'il était aussi bien maçon que sculpteur. Le fait qu'il ait travaillé à Sainte-Eulalie prouve l'importance qu'on accordait alors à celle-ci, pour avoir fait appel à l'un des meilleurs ouvriers de la ville.

L'église était ainsi entièrement restaurée au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, et aucune intervention ne se fit avant le siècle suivant.

### XVII<sup>e</sup> siècle

En janvier 1610, le cardinal de Sourdis visite l'église et demande à voir les reliques. Il établit un procès-verbal où il rapporte qu'« en une crypte ou voultre qui est au dessous de l'autel de saint Jovin et derrière celui de saint Clair, y a quatre sepulchres, deux relevés sur des piliers et deux en bas de ceux-là dans la terre »<sup>26</sup>.

25. P. Roudié, « Documents sur quatre maîtres maçons bordelais du début du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *la Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, Bordeaux, 1954, p. 271-285. (Cf. A.M.Bx, X-C 257).

26. *Archives historiques*, t. 47, p. 217, publié par M. Ferrus, 1937, p. 67.

M. Ferrus rapporte avec soin les faits qui ont suivi : en 1622, les paroissiens de Sainte-Eulalie demandèrent à l'archevêque de Bordeaux une sépulture plus convenable pour les corps saints. C'est en 1624 que leur souhait fut accordé. Les tombes furent ouvertes, les corps enveloppés dans des draps et déposés dans sept châsses. Celles-ci furent ramenées à Sainte-Eulalie lors d'une procession du corps ecclésiastique qui se déroula le 28 juillet de la même année. Les châsses furent tout d'abord placées dans la cathédrale Saint-André avant d'être solennellement transportées à Sainte-Eulalie au-devant de l'autel de la chapelle Saint-Clair où elles se trouvent encore maintenant. Cependant, la mise en valeur des reliques ne s'arrêta pas là : La chapelle fit l'objet d'une nouvelle campagne de restauration<sup>27</sup> en 1639, confiée à Pierre Légise, maître maçon et intendant des œuvres publiques à Bordeaux, qui fut chargé d'agrandir et d'embellir le sanctuaire. Selon l'acte des travaux publié par G. Ducaunnes-Duval, on modifia la chapelle Saint-Clair en y annexant la chapelle voisine de Saint-Pierre. Cette remarque est intéressante car elle nous renseigne sur la physionomie de la chapelle avant ces travaux ; en effet, si celle que l'on voit actuellement réunit deux anciennes annexes, alors la chapelle primitive de Saint-Clair était de dimensions plus réduites. Elle ne devait par ailleurs contenir qu'un simple autel derrière lequel s'ouvrait la crypte qui devait être plus étendue afin de pouvoir accueillir les quatre sépultures décrites par le cardinal de Sourdis. L'autre chapelle dédiée à saint Pierre avait du être fondée en même temps que sa voisine, au moment de la création des confréries au XVI<sup>e</sup> siècle.

Il s'agit donc d'une transformation complète de la chapelle qui a permis d'y transférer une nouvelle fois les reliques, dont l'accès était ainsi considérablement facilité. Elles ne seront d'ailleurs plus déplacées aux siècles suivants et se trouvent encore aujourd'hui dans la chapelle, bien que leur vue soit masquée aux fidèles.

### 1751-1753

En 1750, de nouvelles réparations au niveau des voûtes furent entreprises. Elles commencèrent l'année suivante mais les fonds se trouvèrent rapidement épuisés et les travaux furent suspendus. Grâce à une quête publique, la restauration put reprendre en 1753. Elle fut confiée à Etienne La Rochette, grand ouvrier<sup>28</sup>.

### Remise en état de la voûte

En 1751, les travaux débutèrent par la restauration d'une partie des voûtes. En montant au-dessus des voûtains, nous avons pu situer ces travaux : on distingue très nettement les voûtes remaniées dont le système de construction est beaucoup plus régulier que celui employé au Moyen Age. Il s'agit des

cinquièmes et sixièmes travées de la nef. Elles ont donc été entièrement remontées, puisqu'il ne reste des voûtes antérieures que de vagues traces des arcs de soutien. Les nervures de ces deux travées ont été bâties dans un style élégant et souple ; les clefs de voûte, plates et sculptées de rinceaux entrelacés inscrits dans un cercle, sont encadrées de deux accolades qui relient les ogives deux par deux.

### Réfection des piliers

C'est en 1753 que les travaux reprirent sous la direction d'Etienne de La Rochette. Il commença par reprendre le pilier soutenant la chaire, à l'angle nord-ouest de la croisée du transept. Il présente actuellement un aspect massif : il a en effet été chemisé. Nous ignorons quelle était la physionomie du pilier précédent mais il menaçait de s'écrouler et fut donc conforté.

Etienne de La Rochette entreprit également d'autres travaux, sans doute au niveau des autres piliers de la nef. Cependant, il mourut avant leur achèvement. Ce fut son frère qui le remplaça et continua la réfection des supports nécessaire à la solidité de l'église. Celle-ci semble avoir touché principalement le côté sud de la nef. On remarque en effet au centre du vaisseau central trois piliers au profil bien différent de celui des supports gothiques avoisinants : les colonnettes qui les cantonnent s'achèvent sous de simples bandeaux vierges de toute sculpture qui remplacent les chapiteaux habituels. Les ogives ne s'y appuient plus mais pénètrent dans le pilier à quelques centimètres au-dessus. Toutes ces caractéristiques accusent une date récente et peuvent être assimilées à cette campagne de restauration.

### Construction du porche

En 1828 fut entreprise la construction d'un porche en avant du portail principal de la façade occidentale, afin de mieux le protéger des intempéries. Les travaux furent confiés à l'architecte Poitevin, architecte diocésain, qui a travaillé à de nombreuses restaurations dans plusieurs églises de Bordeaux. C'est à lui que nous devons notamment la partie supérieure de la façade occidentale de l'église Saint-Eloi ainsi que celle de la basilique Saint-Seurin, respectivement bâties en 1828 et 1825. L'architecte, qui possédait ainsi une connaissance approfondie du gothique, a marqué l'architecture religieuse bordelaise en cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

27. Traité par Ducaunnes-Duval, « La chapelle des Corps Saints à Sainte-Eulalie », dans *la Revue Historique de Bordeaux*, éd. Delmas, Bordeaux, 1943, t. 36, p. 30-34.

28. M. Ferrus, 1937, p. 30.



Ce nouveau porche est venu remplacer une construction plus ancienne que l'on peut observer sur une lithographie de 1823, accompagnée de la légende suivante : « Vue de l'église Sainte-Eulalie et de la caserne Saint-Raphaël », comme le fait remarquer Maurice Ferrus<sup>29</sup>. Sur la droite, on voit la façade occidentale de l'église en arrière d'un mur. On aperçoit en effet le sommet du haut gâble qui surmonte le portail, mais il est en grande partie caché par un petit auvent au toit pentu. Cette construction ne semble pas avoir été en pierre. Sur la gravure, on a plutôt l'impression d'une couverture en bois et c'est sans doute ainsi qu'elle devait se présenter depuis son édification qui a dû suivre de près celle de la porte (fig. 11).

Etant donné la précarité du porche en ce début de siècle, on décida de le détruire et de le remplacer par une structure plus solide et surtout plus en harmonie avec la façade gothique sur laquelle elle s'appuyait.

Le nouveau porche est très bien connu à l'heure actuelle, bien qu'il ait été détruit en 1901, lors de l'allongement de l'église. En effet, de nombreux dessins et gravures du XIXe siècle le représentent (fig. 12) et les plans et élévations établis par Poitevin ont été conservés. De plus, nous en possédons une description très précise faite par M. Bordes dont voici les termes : « (...) antérieurement le porche annexé, offrant des piles angulaires à retour d'équerre. Ce porche présente trois arcades en ogive, à moulures rentrantes, soutenues par des groupes de colonnes de diamètres divers, assises sur un socle à faces brisées qui profile un pourtour ; les chapiteaux de ces colonnes sont sculptés de sortes de tri-pétales radiés ; les arêtes de la voûte sont couvertes par des nervures diagonales qui s'incorporent au cylindre qui s'élève à chaque angle. Une simple corniche couronne ce porche, qui est terminé par un attique contenant des circonférences évidées de quadripétales, et qui possède aux encoignures quatre petites pyramides enrichies de feuilles gothiques »<sup>30</sup>.

On retrouve bien ici le vocabulaire architectural employé à l'époque gothique qui montre les connaissances de Poitevin dans ce domaine ainsi que son souci d'harmonisation de la nouvelle structure avec son environnement.

### (1851-1855)

La première moitié du XIXe siècle est une période de renouveau pour la paroisse Sainte-Eulalie et se traduit notamment par un intérêt renouvelé pour son église. Le travail de Poitevin en est le premier exemple. Mais c'est surtout à partir de l'année 1842 que cet intérêt se manifeste pleinement. En effet, le 19 août de cette année, la Commission des Monuments Historiques décide de mettre à l'étude l'église Sainte-Eulalie « dans son ensemble »<sup>31</sup>. Trois ans plus tard, elle figure dans

la liste des monuments historiques établie durant la séance du 14 août 1845<sup>32</sup>. Cette étude mit en évidence la nécessité de restaurations due à un manque certain d'entretien. Les premiers travaux furent menés par la commission avant d'être confiés à Charles Burguet lors de sa nomination au poste d'architecte de la ville en 1851.

### Restauration extérieure

En 1850, la ville lança une grande campagne d'isolement des églises, noyées dans le tissu urbain en constante extension. A Sainte-Eulalie fut entreprise la « suppression des constructions parasites et souvent hideuses qui masquent les parties les plus intéressantes »<sup>33</sup>. Toutes ces constructions étaient presque démolies au mois de mars 1851.

En mai de la même année, Charles Burguet fut chargé de faire l'état des lieux suite à ces démolitions. Il établit ainsi les travaux à réaliser qui étaient de deux sortes : tout d'abord, « réparer les dégradations mises en évidence par l'enlèvement des échoppes », puis, « protéger à l'avenir le pied des murs isolés aujourd'hui »<sup>34</sup>.

Burguet établit en juillet 1851 un devis dans lequel il inclut à la pose d'une grille tout un programme de restauration des parois extérieures endommagées par la démolition des échoppes. Du côté sud, le projet prévoyait la restauration des enfeux : tout d'abord le ressappement du pied des glacis des arceaux en placage en pavés de Barsac ; puis la réfection du « glacis qui recouvre ces arceaux en conservant la partie extrême portant le bandeau » ; enfin, le grattage des moulures ou nervures des arceaux. La restauration des murs prévoyait le rejointement des contreforts et de la paroi. Il devait être fait de même pour le côté nord pour lequel il fallait « faire tomber plâtres et badigeons » et « recrépir les parties en moellons, rejoindre et peindre en gris ».

Le projet fut adopté par le maire de Bordeaux et par le Préfet en août 1851 et les travaux débutèrent rapidement, en même temps que ceux réalisés à l'intérieur de l'église.

29. Maurice Ferrus, 1937, p. 53-55.

30. A. Bordes, *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, éd. de la Tour Gile, Paris, 1845, tome I, p. 61-62.

31. MM. Dosquet et Lamothe, *Compte-rendu des travaux de la commission des monuments et documents historiques et des bâtiments civils du département de la Gironde*, 1847, Tome I, cahier III, p. 5.

32. MM. Dosquet et Lamothe, 1847, Tome I, cahier VI, p. 48.

33. MM. Dosquet et Lamothe, 1853, Tome II, cahier XII, p. 39.

34. A.M.Bx, 4007 M 5.



Fig. 11. - Façade occidentale avant restauration.  
Assiette, collection S.A.B.



### Restauration intérieure

Dans une lettre adressée au maire, au mois de mars 1851, le président de la Fabrique demande à la ville de se charger du regrattage intérieur de l'église « qui est de la plus urgente nécessité », sur le modèle de la chapelle de la Vierge dont le nettoyage en 1850 a été approuvé par la commission des Monuments historiques<sup>35</sup>. Ce projet de grattage existait depuis 1849, et prévoyait de retirer les couches de chaux qui faisaient disparaître les profils des piliers ou nervures des voûtes et le détail des chapiteaux<sup>36</sup>. Il était ainsi prévu de « décharner et recrépir la face intérieure des murs en moellons » et de « gratter et rejointoyer les piliers et les voûtes ». Les murs devaient recevoir un crépi fait de trois couches de mortier, dont une faite de sable de Saint-Seurin, puis un blanchissage à trois couches de lait de chaux teinté d'ocre et de terre d'ambre. On retrouve parfaitement ce crépi coloré sur le mur nord qui a été restauré très récemment. Les voûtes, les piliers et les murs en pierre devaient être grattés au vif et rejointés, les lézardes devaient être regarnies. Le tout serait ensuite lavé au mortier délayé. Enfin, les sculptures devaient être restaurées, les clefs de voûtes et les chapiteaux brossés et nettoyés à la potasse ; certaines clefs seraient refaites à neuf. On reconnaît assez facilement les deux clefs de voûte qui ont été refaites ; il s'agit de celles ornant les deux travées datées de 1542. En effet, leur facture est beaucoup plus lisse et nette que les autres et on distingue le raccordement avec les nervures du XVI<sup>e</sup> siècle. Les nervures et les clefs de voûtes des chapelles orientales, de la chapelle Saint-Clair et de la sacristie ont dû être également refaites lors de cette campagne, et ont alors reçu leur décor peint que l'on voit encore aujourd'hui, bien qu'il soit très abîmé.

### Restauration du chœur et du chevet

Au mois de janvier 1853, la Fabrique de Sainte-Eulalie demande à Burguet d'établir un devis pour la réfection du chœur, afin de « le débarrasser des ornements de mauvais goût dont on l'a surchargé à une autre époque ». Il nous semble que le président de la Fabrique devait faire allusion aux sortes de petites annexes ou niches qui se trouvaient en arrière de l'abside et de la chapelle de la Vierge (fig. 13). Ainsi, les travaux devaient aussi concerner le chevet et les deux chapelles orientales.

Le devis de Burguet prévoyait, au niveau du chœur, le ravalement du mur, la reprise des moulures, des voûtes, des nervures, des piliers et du grand arc doubleau<sup>37</sup>. C'est à ce moment que l'on mit en place les marches montant au sanctuaire, bâties en belle pierre de Rauzan.

Acceptés en septembre 1853, les travaux de restauration du chœur et de l'abside, intérieurement et extérieurement, furent achevés en 1854. Burguet mena avec succès son premier chantier depuis sa nomination au poste d'architecte de la ville, et montra ainsi ses connaissances complètes de l'architecture gothique.

### Charles Burguet

Charles Burguet marqua beaucoup l'histoire de l'art à Bordeaux par ses nombreux travaux réalisés durant les trente années où il fut architecte de la ville. Son œuvre fit l'objet d'une intervention de Robert Coustet au cours d'un colloque sur l'architecture provinciale sous Louis XIV et Napoléon III, en 1983<sup>38</sup>. Formé selon l'idéal néo-classique, il montra pourtant une attirance bien plus forte pour l'architecture classique, et plus particulièrement pour l'œuvre des Gabriel père et fils dont il s'inspira, notamment pour la construction des galeries du Musée des Beaux-Arts.

A Sainte-Eulalie, qui fut un de ses premiers chantiers en tant qu'architecte de la ville, il s'attacha à respecter le plus possible l'aspect de l'église et se contenta de reprendre dans l'esprit du style les parties les plus endommagées, comme il le fit pour deux clefs de voûte ou bien encore pour les enfeux. Il participa surtout à sa mise en valeur en la débarrassant des bâtiments qui l'étouffaient et masquaient des parties d'un grand intérêt architectural, puis en la nettoyant, des bases des piliers aux voûtes, révélant ainsi la beauté de la pierre.

### Reconstruction de la flèche

Découronnée une première fois en 1612, la flèche fut détruite par la foudre le 24 juillet 1802 sur une hauteur de 10 mètres. Le clocher resta dans cet état durant presque un demi-siècle avant que l'on commence à projeter sa réédification. En 1845, il ne restait plus de la flèche qu'un petit moignon d'une hauteur de quatre mètres, mais qui d'après l'architecte Durassé « donne l'image de la décoration première »<sup>39</sup>.

35. A.M.Bx, 4007 M 5.

36. A.D.Gir. 2 0 338.

37. A.M.Bx, 4007 M 6.

38. R. Coustet, « Charles Burguet et l'historicisme bordelais », extrait de *Culture et création dans l'architecture provinciale de Louis XIV à Napoléon III*, Travaux et colloques de l'Institut d'Art, publication de l'université de Provence, 1983, p. 221-229.

39. A.M.Bx, 4007 M 4.



Fig. 12. - Le porche construit par Poitevin. A.M.Bx. Cliché P. Bardou.



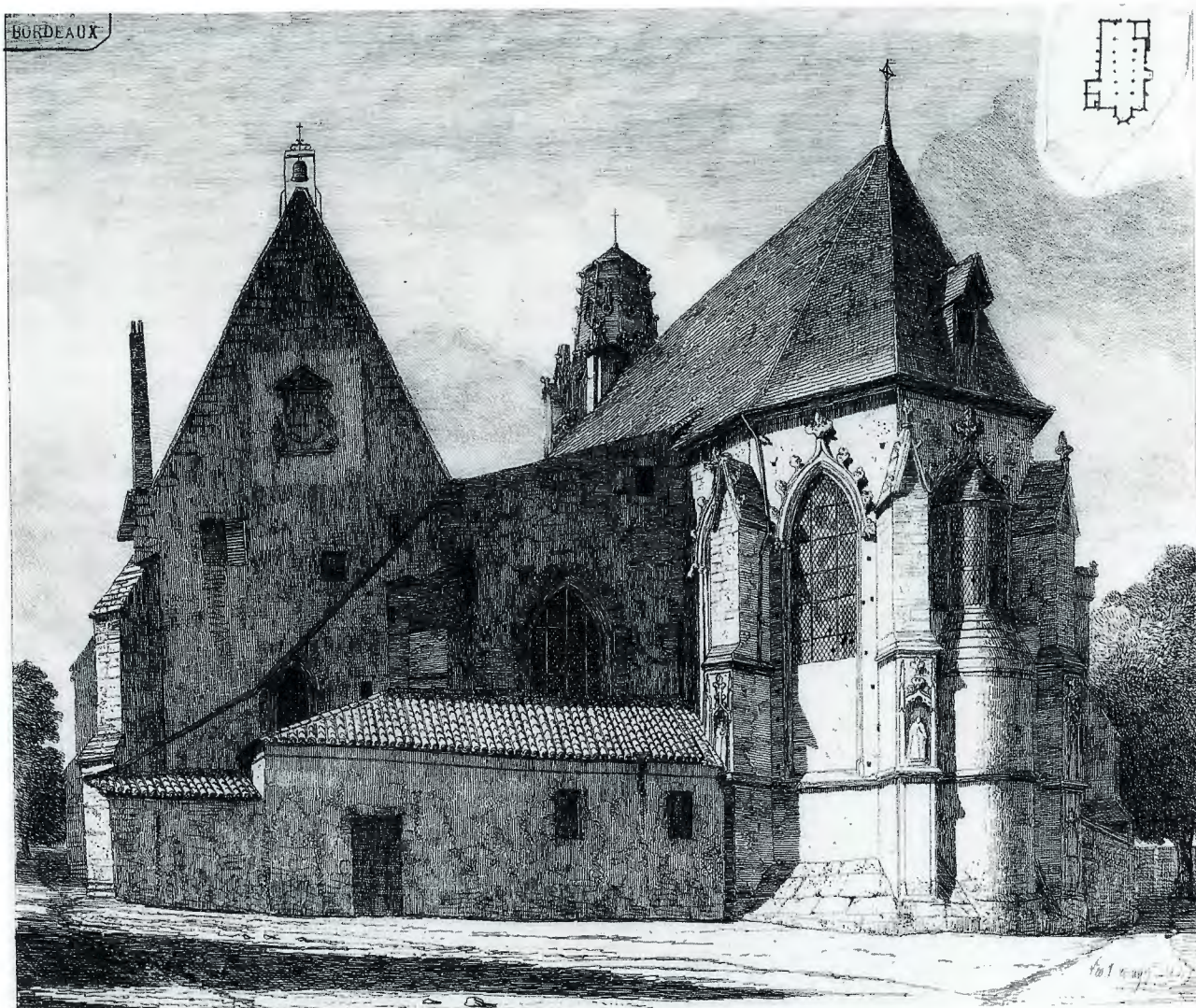


Fig. 13. - Gravure de Léo Drouyn montrant la niche accolée au chevet, vers 1846. A.M.Bx. Cliché P. Bardou.

Après un premier projet de restauration ajourné en 1848, un nouveau projet fut soumis à la Commission des Monuments historiques en avril 1863 : établi par Gustave Alaux, il proposait la restauration et la reconstruction de la flèche du clocher. Les travaux furent menés en 1863 et 1864.

On remarque que le style original de l'église a été respecté, selon l'esprit qui était celui de Burguet quelques années auparavant (fig. 14). Sainte-Eulalie a donc eu la chance de ne pas avoir souffert de restaurations abusives. Ces travaux prudemment menés lui ont permis au contraire d'arriver jusqu'à nous dans l'aspect qui était le sien avant le XIXe siècle, si on exclut la façade actuelle qui fut l'objet de la dernière grande campagne de travaux en 1901.

### Agrandissement de l'église (1901-1903)

A la séance du 9 novembre 1864, le conseil de Fabrique demande l'agrandissement de l'église : En 1868, la paroisse compte environ 2 000 âmes<sup>40</sup> qui ne peuvent plus être accueillies dans l'église.

Deux projets de Gustave Alaux en 1864 et de Pierre Mondet en 1867 furent abandonnés. En janvier 1896, l'architecte parisien Magne proposa à la commission des Monuments histori-

40. A.M.Bx, 4007 M 9.

ques un troisième projet pour l'agrandissement de l'église. Tout comme les deux précédents, il prévoyait la construction d'une travée supplémentaire ; en revanche, il abandonna l'idée des deux ailes adossées aux collatéraux. Il fallut attendre quelques années avant le début des travaux. En effet, avant toute destruction, il fallut obtenir le déclassement de la façade principale de la liste des Monuments historiques ; il fut accordé par la commission en août 1899, « considérant que la façade de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux est sans aucune valeur au point de vue architectural » !<sup>41</sup>

La nouvelle façade présente la même composition que l'ancienne : elle est divisée en trois parties par des contreforts et reflète ainsi extérieurement le plan à trois nefs (fig. 11). La partie centrale est couronnée par un pignon qui donne à l'ensemble une forme pyramidale. Le portail principal s'ouvre dans la partie basse : de forme carrée, il est coupé par un trumeau. Il est surmonté d'une grande baie à arc brisé ornée d'un remplage rayonnant. Les deux parties latérales sont couvertes de deux pans de toitures inclinés qui viennent prolonger le pignon. Une fenêtre à arc brisé éclaire les collatéraux de chaque côté. Au sud, on a remonté le portail du XIIIe siècle qui avait été conservé tandis qu'au nord, la partie basse est simplement percée de deux petites baies.

Le décor est simple et vient souligner les éléments architecturaux : Une rangée de petites arcatures aveugles borde la toiture du pignon orné d'une horloge surmontée d'une voussure plate. Des niches ornent la partie centrale des contreforts ; destinées à recevoir des statues, elles sont aujourd'hui vides. On en trouve également sur le trumeau et les piédroits du portail central ; elles accueillent les statues de sainte Eulalie au centre, de sainte Jeanne à gauche et de sainte Jeanne de Lestonnac à droite. Le portail central et la baie qui le surmonte sont encadrés par une grande voussure qui semble les relier et donne une impression d'élancement. Elle est sculptée de larges feuilles. Au sommet de la baie, une voussure externe couronne le tout ; elle est ornée d'une rangée de roses alors que celles qui encadrent les baies des parties latérales présentent des épis de blé.

La nouvelle travée accueille la tribune des orgues qui ont été remontés. Elle est voûtée d'ogives unies par une clef en forme de rose. La tribune repose sur des piliers rectangulaires épais qui soutiennent des arcades segmentaires. Dans les écoinçons sont sculptés des rinceaux et des fleurs en méplat. Les murs latéraux de la travée sont percés de fenêtres à arc brisé ornées d'une voussure plate qui repose sur des culots sculptés de visages humains et de têtes de monstres, sur le modèle des baies du XIIIe siècle. La seule différence réside dans les remplages qui les ornent, semblables à ceux des fenêtres de la façade. A noter que du côté nord, le mur de la deuxième travée a également été refait comme l'atteste la baie identique à sa voisine.



Fig. 14. - Vue d'ensemble de la façade de 1901 et de la flèche reconstruite en 1864.

Cette nouvelle travée est un élément intéressant à replacer dans l'histoire de l'art. En effet, elle présente un mélange original de styles très différents : la composition tripartite de la façade, empruntée au vocabulaire gothique, côtoie un décor naturaliste qui mérite d'être étudié :

Les boutons de rose et les épis de blé des voussures des baies sont des motifs que nous n'avons pas l'habitude de rencontrer, même dans un édifice du XIXe siècle. De même, au-dessus du portail central et dans les écoinçons des arcs de la tribune, on voit des frises de rinceaux et de fleurs sculptées en méplat dont l'inspiration n'est ni classique, ni renaissance. Tous ces motifs et leur traitement léger, presque en mouvement, nous font penser au style Art Nouveau qui était alors en plein épanouissement dans toute la France. Cette originalité est

41. A.M.Bx, 4007 M 9.



d'autant plus remarquable que nous n'avons pas trouvé d'autre exemple dans les autres églises de Bordeaux. Mais il est vrai que cette construction se situe au début du XX<sup>e</sup> siècle, à une époque où on n'entreprenait plus de grands chantiers de restauration.

On peut regretter toutefois, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, la destruction de la façade des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. En effet, cette nouvelle construction un peu sèche contraste bizarrement avec le reste de l'édifice médiéval et renforce encore un peu plus l'hétérogénéité qui le caractérise.

## Conclusion

L'église Sainte-Eulalie de Bordeaux présente une architecture complexe et très riche. Malgré les nombreuses restaurations menées depuis la fin du Moyen Age, la majeure partie de

l'édifice a été élevée à l'époque gothique. De plus, les architectes qui ont œuvré à son entretien ont veillé à respecter son style original. Sainte-Eulalie a ainsi conservé l'aspect d'un édifice médiéval, si on exclut la façade occidentale de 1901.

Ces restaurations n'ont donc pas desservi, dans l'ensemble, la physionomie de l'église. Ils en ont augmenté au contraire l'intérêt car ils en ont fait un témoin précieux des différents courants et styles architecturaux à travers les siècles. Sainte-Eulalie reflète ainsi l'histoire de la ville de Bordeaux, de ses maîtres d'œuvre et de son architecture et présente une richesse artistique évidente qui mériterait d'être reconnue davantage.

On peut espérer que le récent nettoyage extérieur et intérieur mené depuis 1995 va enjoindre les Bordelais à redécouvrir l'intérêt de cette église à l'architecture originale et variée, reflet de l'histoire de l'art bordelais depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

## Bibliographie

### Sources manuscrites

Archives départementales de la Gironde, séries G, J, O, T, Z

Archives municipales de Bordeaux, séries B, C, M, P

### Sources imprimées

Compte-rendu des travaux de la commission des monuments et documents historiques et des bâtiments civils du département de la Gironde, Rapport présenté à M. le Préfet de la Gironde par MM. Dosquet, président, et Lamothe, secrétaire, librairie archéologique de Victor Didron, Paris, 1847 à 1853.

### Ouvrages imprimés

Bordes Auguste, *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, éd. de la Tour Gile, Paris, 1845, tome I.

Brutails Jean-Auguste, *Guide illustré dans Bordeaux et les environs ; Arcachon, Saint-Emilion, le Médoc et Royan, la Sauve, la Réole, Bazas, Uzeste et Villandraut*, p.45.

Brutails Jean-Auguste, *Les vieilles églises de la Gironde*, éd. Ferret et fils, Bordeaux, 1912, p.16-19.

Brutails Jean-Auguste, « Note sur des travaux à l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux (1541-1542) » dans la *Revue Historique de Bordeaux*, Bordeaux, 1922, p.193-195.

Coustet Robert, « Charles Burguet et l'historicisme bordelais », dans *Culture et création dans l'architecture provinciale de Louis XIV à Napoléon III*, Travaux et colloques de l'Institut d'Art, publication de l'université de Provence, 1983, p. 221-229.

Ducaunnes-Duval Gaston, « La chapelle des Corps Saints à Sainte-Eulalie », dans la *Revue Historique de Bordeaux*, éd. Delmas, Bordeaux, 1943, t. 36, p. 30-34.

Ferrus Maurice, *Sainte-Eulalie de Bordeaux*, éd. Delmas, Bordeaux, 1937.

Gardelles Jacques, *Bordeaux, cité médiévale*, éd. L'horizon chimérique, Mayenne, 1989, p.184-188.

Gardelles Jacques, *La cathédrale Saint-André de Bordeaux, sa place dans l'évolution de l'architecture et de la sculpture*, éd. Delmas, Bordeaux, 1963.

Lamothe (de) L., « Mélanges d'Archéologie et d'Histoire; deuxièmes fragments archéologiques : Notice historique et archéologique sur l'église dédiée à Sainte-Eulalie, à Bordeaux », dans *Notes diverses sur le Bordelais architectural et monumental*, éd. Lafargue, Bordeaux, 1842, f. 174 à 191.

Lamothe (de) L. et Léo DROUYN, *Choix des types les plus remarquables de l'architecture au Moyen Age dans le département de la Gironde*, Bordeaux, 1846, Album 2, p.25-27.

Lopes Hiérosme, *L'église métropolitaine et primatiale Saint-André de Bordeaux*, 1668 ; réédition annotée et complétée par M. l'Abbé Callen, éd. Feret et fils, Bordeaux, 1882.

Maille (Marquise de), *Recherches sur les origines chrétiennes de Bordeaux*, Paris, 1960.

Pépin-d'Escurac A., *Les corps saints de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux, étude historique*, éd. A. Boussin, Bordeaux, 1880, 28 p.

Ravenez et Sabathier, *Les corps saints de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux*, éd. Lacaze, Bordeaux, 1865.

Roudié Paul, *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, 1975.

Roudié Paul, « Documents sur quatre maîtres maçons bordelais du début du XVI<sup>e</sup> siècle », dans la *Revue Historique de Bordeaux*, Bordeaux, 1954, p. 271-285.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 83-100

# Les moulins à eau de Bordeaux et de sa banlieue du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, considérations spatiales et techniques

par Vincent Joineau

Coincées entre les sables des Landes et les marées de la Garonne, Bordeaux et sa banlieue<sup>1</sup> se situent sur un bassin hydrographique élaboré autour de cinq cours d'eau majeurs : la jalle de Blanquefort, la Devèze, le Peugue, l'Eau-Bourde et l'Eau-Blanche. Parmi les infrastructures témoignant de l'usage des eaux, les moulins ont occupé un espace prépondérant dans ce paysage alors même que les conditions naturelles ne les favorisaient guère : les contraintes induites par les sables ravinant des Landes, les terres de palus<sup>2</sup> et les marées ont contribué à la définition d'une problématique spécifique de l'usage des eaux pour les besoins de la meunerie. En d'autres termes, les éventuelles réponses techniques apportées aux problèmes soulevés par la faiblesse des chutes d'eau ne pouvaient que mettre en perspective la capacité des constructeurs de moulins à eau à observer les contextes hydrodynamiques locaux et à les confronter aux possibilités foncière et technique du moment.

La découverte de nouveaux tronçons de l'aqueduc de Veyres et de meules lors de fouilles archéologiques en 2002 et 2003, ont justifié notre intérêt pour le réseau hydrographique bordelais et plus spécifiquement pour ce qui longtemps le caractérisa : ses moulins. Les sources d'archives<sup>3</sup> et l'inventaire systématique des moulins à eau de Bordeaux et sa banlieue que nous avons réalisé nous permettent de présenter un corpus à partir duquel il est possible de restituer la réalité technique de ce patrimoine pour les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

En effet, la rareté des données techniques et l'imprécision des termes de meunerie dans les sources d'archives constituent une limite réelle à une étude diachronique des systèmes de production de farine depuis le Moyen Age jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, si ce n'est par des extrapolations, encore invérifiables du fait de la disparition des moulins et surtout de leurs mécanismes en bois.

Cette étude se déploie en cinq volets : un rappel général des moulins du Bordelais ; une description de ce qu'il en reste aujourd'hui à Bordeaux et dans sa banlieue ; les techniques de production utilisées sous l'Ancien Régime et au XIX<sup>e</sup> siècle qui peuvent nourrir une réflexion sur les techniques de la meunerie médiévale ; la disparition ou la reconversion des moulins à eau au XIX<sup>e</sup> siècle, évolution que laissait présager l'explosion démographique de Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle ; enfin, profitant des nombreuses archives qui concernent Sainte-Croix, nous reviendrons sur l'évolution technique du moulin du même nom<sup>4</sup>.

1. Le territoire de référence est celui correspondant à Bordeaux et sa banlieue en 1294 (Bochaca, 1997, p. 185).
2. Zone marécageuse en bordure de la Garonne.
3. Les sources consultées reposent pour l'essentiel sur les séries C, H et S ainsi que les cartes de Belleyne et départementale.
4. Que soient ici remerciés de leur confiance et de leur contribution Mesdames Musquère, Dedieu (Gradignan), Lamy (Saint-Médard-en-Jalles), Monsieur Pideloup (Villeneuve d'Ornon), le GABHLE (M. Fréchoux) et pour leur amicale et efficace relecture, Myriam Boiroux, Renée Leulier et Sébastien Pottier.



## Les moulins en Gironde, témoins d'une économie à dominante agricole

S'il est encore difficile de les analyser pour le Moyen-Âge, ces petites installations de transformation sont d'une importance numérique et économique non négligeable au XIX<sup>e</sup> siècle : l'une des premières enquêtes relatives aux moulins date de 1809 et donne près de 985 moulins à eau<sup>5</sup> et 816 à vent, soit 1801 moulins en Gironde. En 1835, le chiffre de 635 moulins à eau et 600 moulins à vent est avancé, chiffres expliqués par « des crues extraordinaires qui ont détruit (depuis) beaucoup de ces moulins »<sup>6</sup>. Ce chiffre est assurément sous-évalué car un certain nombre de moulins n'étaient plus occupés du fait de la Révolution et de ce fait n'ont pas été recensés. Le nombre de moulins à eau se situe, plus probablement, dans une fourchette de 1300 à 1500 unités.

Quatre types de moulins ont ponctué le paysage de la cité bordelaise, depuis le XII<sup>e</sup> siècle au moins : les moulins à eau, les moulins à vent<sup>7</sup>, les moulins à chevaux<sup>8</sup> et les moulins à bras<sup>9</sup>. Seuls les moulins à eau sont pour la plupart parvenus au XIX<sup>e</sup> siècle. Leur fonctionnement repose sur le principe *réservoir - chute* : l'intérêt du meunier étant de disposer de la plus grande masse d'eau possible pour optimiser sa production, il réalise une réserve qui s'élève par accumulation ; la hauteur de chute dépend de la hauteur de l'eau emmagasinée et du relief local. C'est la formule la plus répandue dans nos terroirs. Or, dans un contexte de fond de vallée, tel que celui des basses terres de la vallée de la Garonne, l'altitude et le lit des cours d'eau (dans la zone proche de la confluence) sont faibles ; élever la hauteur des eaux entraîne aussi un risque évident d'inondation des terrains mitoyens.

La roue, qui a pour fonction de capter l'énergie hydrolique pour la convertir en énergie mécanique, est prise sur un arbre moteur qui transmet cette énergie soit à une batterie de maillets et un arbre à cames dans le cas d'une forge, d'une poudrerie, d'un foulon (ou *moulin batan*) ou d'un moulin à papier, soit à une meule, dans le cas d'un moulin destiné à produire de la farine ou de l'huile. La meule dite « volante » ou « courante » opère la section et la friction des grains de blé sur la meule « dormante » qui reste bloquée dans un châssis de bois.

## La forte anthropisation des cours d'eau de Bordeaux

Le recensement des moulins à eau montre certes leur distribution spatiale, mais seule l'étude des caractéristiques hydrologiques et altimétriques permet de comprendre le choix de leur position. C'est pourquoi il convient de décrire rapidement chacun des cours d'eau.

La Jalle de Blanquefort (fig. 1) a un relief assez doux compris entre 61 m NgF dans les zones hautes et 2 m NgF en bordure de Garonne, avec une pente moyenne de 1/1000 à l'amont et de 0,2/1000 à l'aval<sup>10</sup> ; son bassin est parcouru par 160 km de cours d'eau. Son cours est jalonné de 18 moulins.

On y distingue trois types de paysages. La partie amont, comprise entre 40 m et 61 m d'altitude, appartient au plateau landais. C'est dans la partie centrale, où l'altitude varie de 40 m à 10 m avec une pente plus accentuée, que l'on trouve la majorité des moulins. La partie aval, zone basse et humide dont l'altitude est inférieure à 10 m, commence à la division en deux bras, la Jalle de Canteret au nord et celle du Sable au sud ; à partir de cet endroit, son cours est endigué et soumis à l'influence des marées sur une distance de 8 km avant de rejoindre la Garonne.

Le débit important de la Jalle de Blanquefort est soumis aux fluctuations de la nappe phréatique qui, proche de la surface, l'influence : lors de précipitations abondantes, elle remonte à la surface, provoquant une augmentation importante du débit.

La Devèze (fig. 2), qui prend « sa source dans la commune de Mérignac près de Beutres », a changé de lit lors de la construction du moulin de la Remonte probablement au début du XIX<sup>e</sup> siècle. « Pour la construction de ce moulin, indique l'ingénieur ordinaire des Eaux et Forêts en 1886, on a ouvert une dérivation de la Devèze entre le chemin de communication n° 24 dit des Eyquems et le chemin Dupuch qui formait la limite de la propriété Tocqueville dans laquelle le nouveau lit est creusé »<sup>11</sup>. Quant à l'ancien lit, il a été « comblé et n'existe plus dans la partie comprise entre l'origine de la dérivation et la source du Bijou »<sup>12</sup>. C'est à partir de ce point de confluence que la Devèze conserve son nom.

5. Rivals, 2000, p. 198.

6. Manès, 1849, p. 238.

7. L'existence en est attestée par l'abbé Baurein qui mentionne pour l'année 1632, la députation des jurats visant à déterminer l'endroit où seraient placés les « moulins à vent sur les remparts de la ville pour la commodité du public » (A.M.Bx, Fonds Baurein, carton ii, 20).

8. Les moulins à chevaux ont longtemps perduré. Les mentions d'archives ne manquent pas, par exemple en 1597, où le Parlement ordonne la « construction de six moulins à cheval pour l'usage de la ville » (A.M.Bx, Fonds Baurein, carton ii, 20).

9. Les moulins à bras ont eu une importance réelle dans la vie économique bordelaise ; rappelons, à titre d'exemple, la décision du Parlement de Bordeaux en août 1649, c'est-à-dire au plus fort de la Fronde, d'ordonner « la construction de moulins à bras pour faire de la farine » (A.H.G., t. IV, p. 382). Une maison sur dix devait en être équipée afin de subvenir aux besoins de la population de la ville.

10. Agence de l'Eau, *La gestion intégrée des rivières*, 2003, vol. 3, p. 15-22.

11. A.D.Gir., SP 740.

12. Le Bijou avait une longueur de 650 mètres et son débit, « extrêmement faible » en 1886, donnait lieu à une « extrême insalubrité ».

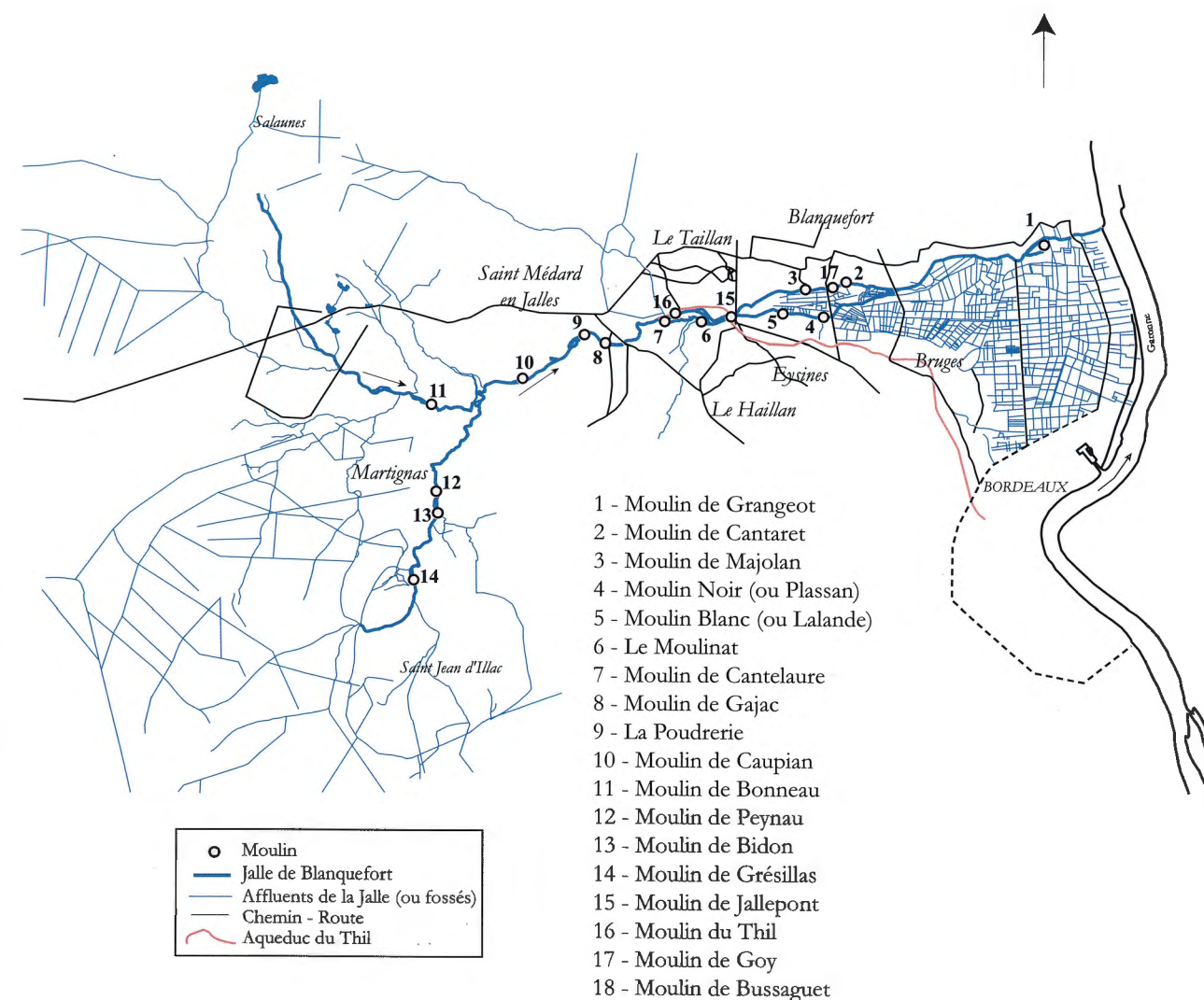


Fig. 1. – Les moulins à eau de la Jalle de Blanquefort.

Le Peugue (fig. 2), bien que jalonné de neuf moulins, a une hydrographie qui reste mal connue du fait de sa canalisation.

L'Eau-Bourde (fig. 3), située au sud de l'agglomération bordelaise, parcourt 23 km à travers Cestas, où elle recueille les fossés de drainage de la Haute Lande, Canéjan, Gradignan, Villenave d'Ornon et Bègles pour se jeter dans la Garonne à hauteur de Sainte-Croix. Son bassin versant est essentiellement

recouvert de sables et d'alluvions anciennes du plio-quaternaire. En tête de cours d'eau, la nappe phréatique n'est qu'à une profondeur de 40 cm d'où l'importance des crues. Le reste du bassin est occupé par des alluvions anciennes déposées par la Garonne, alluvions qui forment la terrasse la plus ancienne de la région constituée d'argiles verdâtres sur des sables graveleux. L'Eau-Bourde prend sa source à 56 m d'altitude pour se jeter dans la Garonne à 3 m soit une pente moyenne de



- 1 - Moulin Descot (ou de Badetz ?)
- 2 - Moulin de Reynon
- 3 - Moulin de Lognac  
(ou de Remonte ou de Tocqueville ou du Fort)
- 4 - Moulin de la Glacière (ou Brachet)
- 5 - Moulin de Lallemagne
- 6 - Moulin de Labatut
- 7 - Moulin du Parc
- 8 - Moulin de Gourgues
- 9 - Moulin de Carreyre
- 10 - Moulin des Carmes
- 11 - Moulin d'Arlac
- 12 - Moulin de Tournebride ?
- 13 - Moulin de Noès
- 14 - Moulin de Lambert

- A - Moulin de l'Audège  
B - Moulin de Saint André  
C - Moulin de la Cadène  
D - Moulin du Marché  
E - Moulins "économiques"

○ Moulin

Fig. 2. - Les moulins à eau de la Devèze et du Peugue.

2,3/1000. Vingt-deux moulins<sup>13</sup> jalonnent son cours et l'un de ses affluents, le Maillerets, était occupé par deux autres, l'un à Talence, l'autre à Bègles, à hauteur du Pont d'Ars.

**L'Eau-Blanche** (fig. 3) a un contexte géologique et hydrologique sensiblement identique à celui de l'Eau-Bourde, manifestant néanmoins une singularité : le relief est plus vallonné que celui des autres vallées, le creusement de son lit est aussi plus marqué<sup>14</sup>. L'observation est d'importance dans la mesure où ce contexte offre des hauteurs de chute supérieures aux autres cours d'eau. Dix-sept moulins ont été bâtis sur l'Eau-Blanche.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, il y eut aussi deux moulins que Sandrine Lavaud a repérés sur le ruisseau du Caudéran. Et au XVI<sup>e</sup> siècle, appartenant au seigneur de Belcier, celui de l'Audi-

gey, situé sur le ruisseau du même nom. Enfin, le moulin des Chartrons bien qu'il n'ait été construit qu'en 1783, achève cet inventaire.

Au total, ce sont soixante-dix neuf moulins à eau référencés et localisés, depuis le XII<sup>e</sup> siècle dont soixante-quinze avaient une activité unique : la mouture des grains. Seules ont été répertoriées deux forges, un *moulin battant* et deux poudreries, avant la restructuration industrielle au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

13. Ainsi qu'une hypothèse archéologique en aval du moulin de Cazot (Villeneuve d'Ornon).

14. Hervoir, 1993.

### Les moulins à eau des vallées de

#### L'EAU-BOURDE

et

#### L'EAU-BLANCHE

- 1 - Moulin de la Moulette
- 2 - Moulin Neuf
- 3 - Moulin de Rouillac
- 4 - Moulin de Larroque
- 5 - Moulin d'Ornon
- 6 - Moulin de Montgaillard
- 7 - Moulin de Cayac
- 8 - Moulin de Pommiers
- 9 - Le Moulineau
- 10 - Moulin de Pelissey
- 11 - Moulin de Monjous
- 12 - Moulin de Cazot
- 13 - Moulin ?
- 14 - Moulin de Madères
- 15 - Moulin de Bardanac
- 16 - Moulin de Peyrelongue
- 17 - Moulin de Peyguiraud
- 18 - La Moulinatte (ou moulin des Douze Portes)
- A - Moulin de Sainte Croix
- 37 - Moulin de l'Estrabot
- 38 - Moulin de Francs
- 39 - Moulin de Cocud
- 40 - Moulin de la Grave

- 21 - Moulin de Coquillas
- 22 - Moulin de Brisson
- 23 - Moulin de Pichouret
- 24 - Moulin
- 25 - Moulin de Cocu
- 26 - Moulin de Larroudet
- 27 - Moulin de la Blanchetterie
- 28 - Moulin Vieux (ou la Loubière ?)
- 29 - Moulin de la Galette
- 30 - Moulin de Roland
- 31 - Moulin de Veyres (de Carbonius?)
- 32 - Moulin de Pruet
- 33 - Moulin de la Gamarde
- 34 - Moulin de Bardin
- 35 - Moulin du Caillou
- 36 - Moulin de Courréjean
- 41 - Moulin de Carrus

#### Affluent: "Les Maillerets"

- 19 - Moulin
- 20 - Moulin d'Ars

○ Moulin à eau  
----- Limite maximale de l'extension des crues de la Garonne (selon la carte départementale)

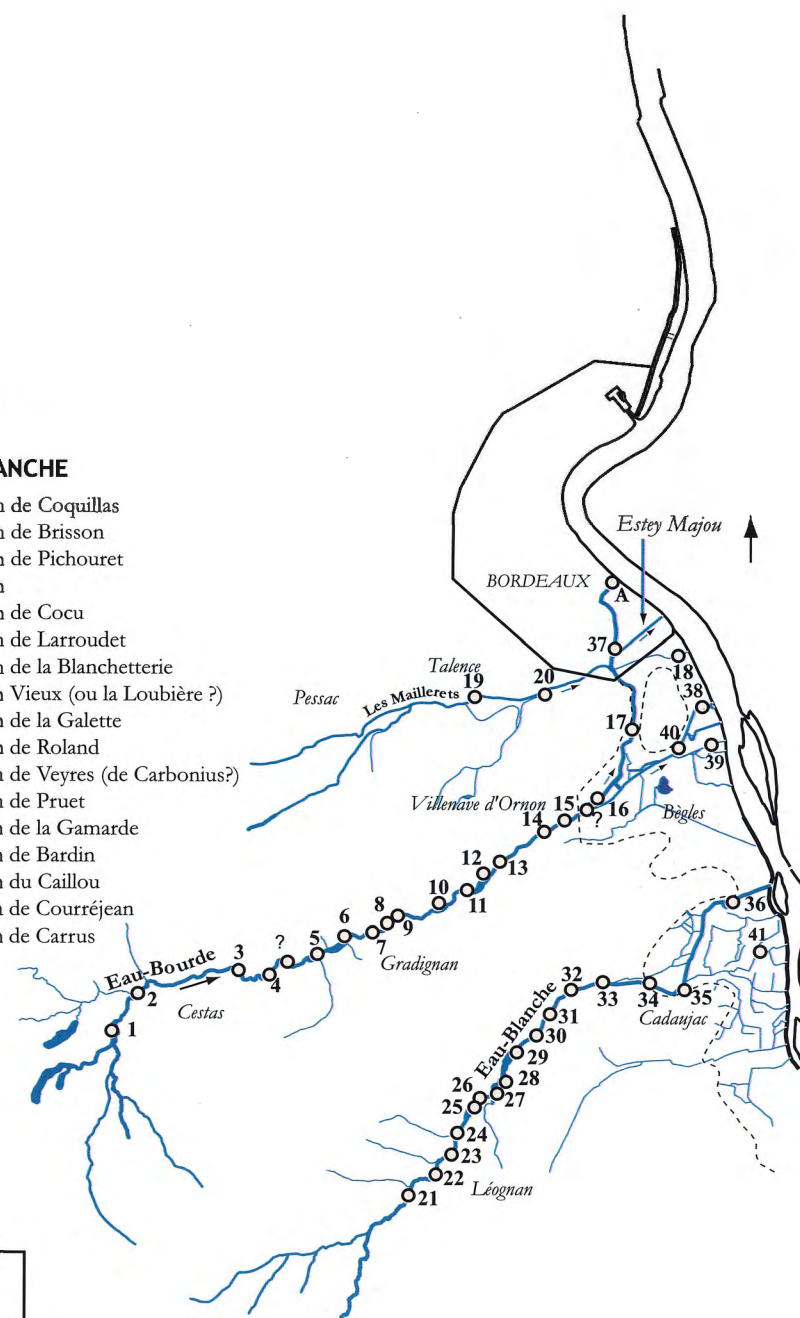


Fig. 3. - Les moulins à eau de l'Eau-Bourde et l'Eau-Blanche.



## Contraintes naturelles et techniques aux XVIIIe et XIXe siècles

### Les contraintes hydrographiques

Tout moulin à eau dépend du régime hydraulique du cours d'eau sur lequel il est situé ; ce régime est déterminé par trois paramètres : le débit, la puissance et la régularité. Le débit des cours d'eau dans l'agglomération bordelaise est nettement soumis au contexte épiérométrique qui favorise l'existence de cours d'eau larges et puissants : les nappes phréatiques sont hautes c'est-à-dire proches de la surface (environ 40 cm) d'où des débits élevés. Cette proximité des nappes est elle-même favorisée par les faibles altitudes et une géologie où la dureté de l'altos ferrugineux empêche les infiltrations en profondeur.

A l'inverse, si la puissance du cours d'eau reste moyenne sur une année, elle peut se manifester ponctuellement de façon soudaine et brutale. Les précipitations de l'hiver et du printemps, ne s'infiltrant pas dans ce sol imperméable, restent en surface et, prises en charge par les *crastes*, *jalles* ou *berles*, sont transportées d'autant plus rapidement que les canaux ne font qu'accélérer les eaux. C'est pourquoi la bonification des terres incultes des Landes, menée sous la houlette de l'ingénieur Brémontier, a probablement induit une modification radicale du bassin d'alimentation de chacun de ces cours d'eau par un intense drainage des anciens marécages<sup>15</sup>. Les archives attestent que ces cours d'eau sont devenus plus puissants et rapides. Cette évolution ne fut pas sans conséquence sur les moulins et le travail des meuniers comme en témoignent leurs plaintes postérieures aux années 1855-1860<sup>16</sup>.

Le rythme de travail des meuniers dépendait du débit des cours d'eau. La deuxième enquête impériale, de 1810, permet d'établir une hiérarchie des moulins à eau en fonction de leur productivité : ceux de la Jalle de Blanquefort produisaient quotidiennement environ 300 à 400 kg de farines contre 500 à 600 pour la Devèze et 900 pour l'Eau-Bourde et l'Eau-Blanche. Quelles raisons peuvent expliquer cette hiérarchie ? La Devèze et le Peugue ne permettent à leurs moulins de fonctionner que 5 à 6 mois par an, durant la saison humide. En revanche, pour l'Eau-Bourde et l'Eau-Blanche, l'hiver ne permet aucune activité en raison des inondations qui noient les roues ; c'est au printemps, lors des niveaux d'eau plus bas, que les roues peuvent à nouveau tourner. Cette hétérogénéité des capacités de production et l'irrégularité des périodes de production illustrent, quelle que soit l'époque, la faiblesse de la capacité de production des moulins de Bordeaux et sa banlieue. La ville de Bordeaux ne pouvait en vérité s'appuyer sur ces moulins pour nourrir sa population.

### Des cours d'eau soumis aux effets de marée

Les cinq cours d'eau qui déterminent l'espace de notre étude sont de surcroît soumis aux marées de la Garonne et à ce qui a longtemps été appelé les *soubernes*<sup>17</sup>. La moitié aval du linéaire des ruisseaux étant située en zone de palus, les marées remontaient aisément le lit des cours d'eau. La carte de 1875 et les observations faites par les techniciens de l'Agence de l'Eau Adour-Garonne illustrent cette réalité : la marée pouvait se faire ressentir jusqu'au moulin de Madères pour l'Eau-Bourde et jusqu'au moulin de Jallepont sur la Jalle de Blanquefort, c'est-à-dire jusqu'à 8 km à l'intérieur des terres. Un autre document, une esquisse de plan de Nicolas Brémontier, met en évidence qu'à marée haute, les eaux du fleuve refluaient dans le Peugue et la Devèze jusqu'à la Porte d'Albret, gênant alors l'écoulement des eaux de fuite des trois moulins de Saint André, de la Cadène et du Marché<sup>18</sup>. Autrement dit, les meuniers étaient contraints de tenir compte des effets négatifs des marées qui noyaient les roues et les empêchaient de tourner. Qui plus est, les meuniers devaient faire face à un second problème : l'ensablement des cours d'eau.

### Les contraintes de gestion imposées par le milieu : l'alluvionnement

Les sables des Landes étant drainés vers l'aval, les biefs (ou canaux d'amenée vers le moulin) ralentissent les eaux et les matériaux qu'elles transportent, lesquels finissent par se déposer et combler le canal d'amenée. Cette autre contrainte nécessitait un récurage annuel ; cet entretien était plus drastique que, par exemple, en Entre-deux-Mers où un relief plus accentué permettait une évacuation plus rapide des limons lors des écluesées<sup>19</sup>. En 1846, l'ingénieur des Eaux et Forêts rapporte que le meunier du moulin des Douze Portes (Peyguiraud) ne manque pas de « *faucher les herbes et d'enlever les bancs de sable qui se forment dans son lit* (de l'estey de Francs) » alors que « *les riverains négligeaient le curage de sorte qu'il existe plusieurs bancs de sables et d'autres embarras qui gênent l'écoulement des eaux* ».

15. A ce stade de notre étude, nous manquons de données relatives au régime hydrographique des Landes antérieur aux travaux de Brémontier.

16. A.D.Gir., SP 748, 749 et 750

17. Selon Jouannet, « il y a *souberne* lorsque la marée, refoulée par les eaux supérieures, ne se fait plus sentir au-delà du point où la force et la hauteur du flot égalent celles de la crue ». (Essai de complément de la statistique du département de la Gironde, Bordeaux, 1847, p 25).

18. A.D.Gir., 2 Fi 85

19. Levée des vannes du moulin.



Fig. 4. – Moulin de Montgaillard  
(Gradignan).

Malgré ces contraintes environnementales, les seigneurs laïcs et ecclésiastiques, à l'origine de la construction de la plupart des moulins, avaient colonisé les ruisseaux. Les handicaps propres à ces cours d'eau et la nécessité d'assurer la subsistance des populations obligeaient à déterminer un type de roue capable de produire un volume de farines supérieur à celui de la meule à bras tout en tenant compte du phénomène des marées.

### Le choix déterminant d'une roue

L'objectif du meunier a toujours été de transformer un maximum de grains en farines. Si l'accroissement du nombre de paires de meules permet effectivement d'augmenter la production, il augmentait en même temps la charge de travail. A l'inverse, le meunier pouvait intervenir sur le type de roue, certaines développant une puissance plus importante que d'autres. Quatre paramètres étaient à prendre en compte pour choisir la roue : le progrès technique du moment, le contexte topographi-

que, le débit et la régularité du cours d'eau, enfin la capacité financière du propriétaire du moulin c'est-à-dire sa capacité à intégrer des innovations.

Les sources étant sibyllines pour le Moyen Age et l'Ancien Régime, nous étayerons notre réflexion sur l'observation des moulins aujourd'hui conservés. Trois types de roues ont été utilisés au XIXe siècle :

La roue verticale par « en dessous » se retrouve à la poudrerie de Saint-Médard-en-Jalles, au Moulinat du Haillan et au moulin de Montgaillard (fig. 4). Son installation date, au plus tard, du XIXe siècle. Plus onéreuse à l'achat, elle est plus puissante que la roue horizontale. Les raisons motivant son implantation dépendent des contraintes topographiques et de la destination des moulins. En l'absence de dénivelé, l'utilisation d'une chute d'eau aussi haute que la roue pouvait provoquer l'inondation des terrains mitoyens au bief ; c'est pourquoi l'eau entraînait en contact avec la roue par « en dessous » (fig. 5). Plus



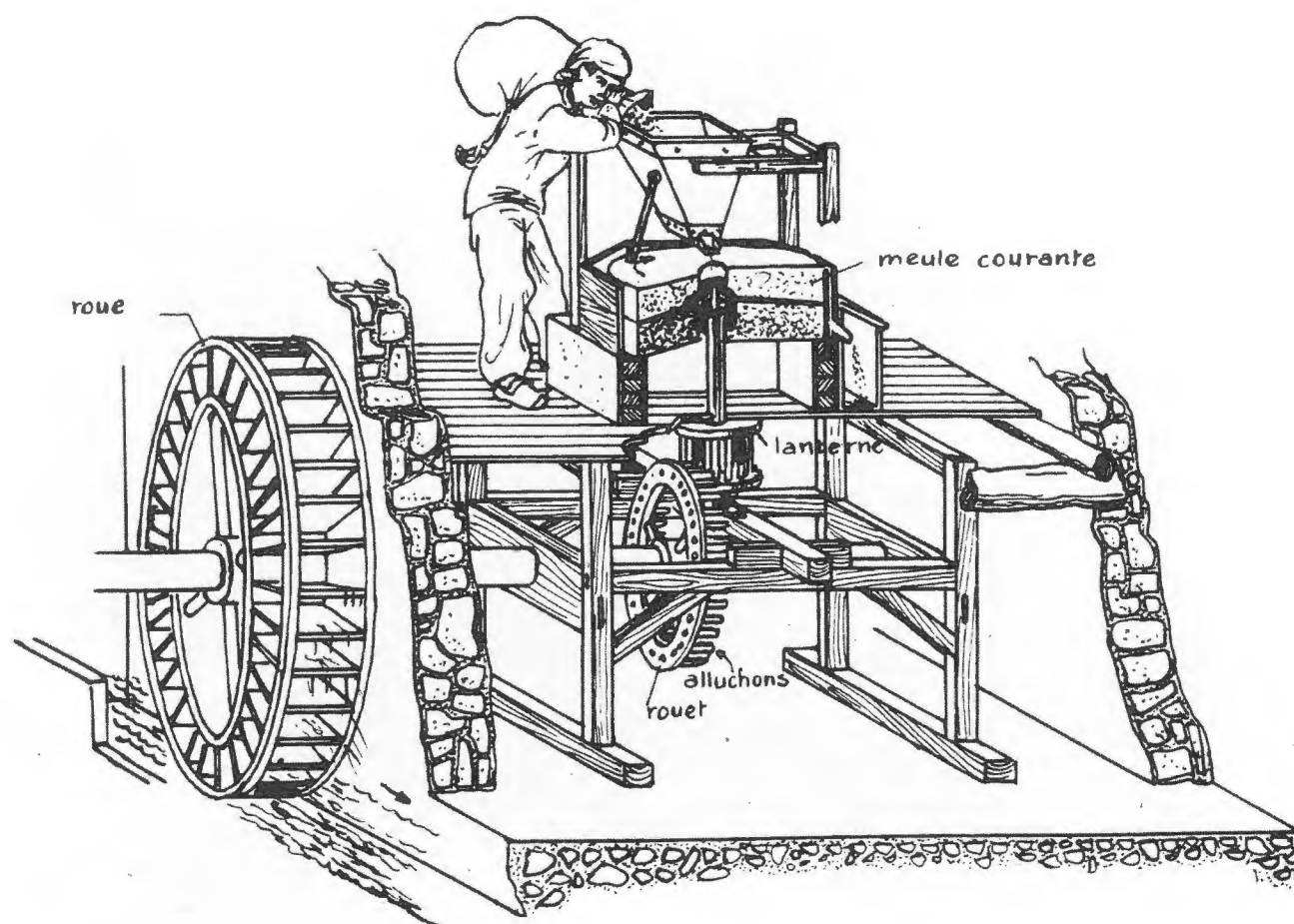


Fig. 5. – Terminologie de meunerie. Extrait de Orsatelli (Jean), *Les moulins*, Editions Jeanne Laffitte, Marseille, 2001, p. 58.

puissant que la roue horizontale, ce système servait à produire de la poudre à canon, du chocolat ou permettait d'accroître la production des moulins à blé ; il s'imposait, en l'absence de turbines, pour transformer une matière première aussi dure que la cabosse ou le minerai de fer. Par contre, cette roue ne pouvait tourner si elle était engorgée par l'ensablement ou de hautes marées.

La roue horizontale, aussi appelée « rouet », n'était pas adaptée au contexte topographique de la Garonne et de sa basse vallée puisqu'elle risquait à tout moment d'être noyée par les eaux de flot de la Garonne.

La « roue à cuve », assez étonnante, est décrite en 1767 par Bellidor, architecte et hydraulicien : « on voit à quelques endroits, sur la Garonne, des moulins qui sont d'une construction assez singulière ; la roue est une espèce de tambour qui a la figure d'un cône tronqué renversé qui tourne dans une cuve

de maçonnerie faite exprès : les aubes de cette roue sont appliquées obliquement sur la surface du tambour où elles forment des portions de spirales. Ces aubes ainsi disposées, obligent la roue à tourner avec une extrême vitesse, par conséquent la meule qui répond à son essieu, et pour cela il ne faut qu'un filet d'eau »<sup>20</sup>. Cette roue est caractéristique des cours d'eau larges et puissants, au lit faiblement incliné (0,5 à 2/1000). Dans ce milieu au relief presque nul, sans guère de possibilité de chute d'eau, on utilise la pression que la stagnation des eaux peut exercer sur les roues : quand la vanne est levée, l'eau s'engouffre dans la cuve et met la roue en mouvement (fig. 6) ; rapidement, l'eau s'accumulant dans le puits (ou cuve), exerce une pression sur les pales de la roue qui en maintient alors la rotation de façon régulière. Les pales doivent offrir une surface

20. Bellidor, *Architecture hydraulique*, livre second, 1767, p302.

### La roue à cuve (ou roue à tine)

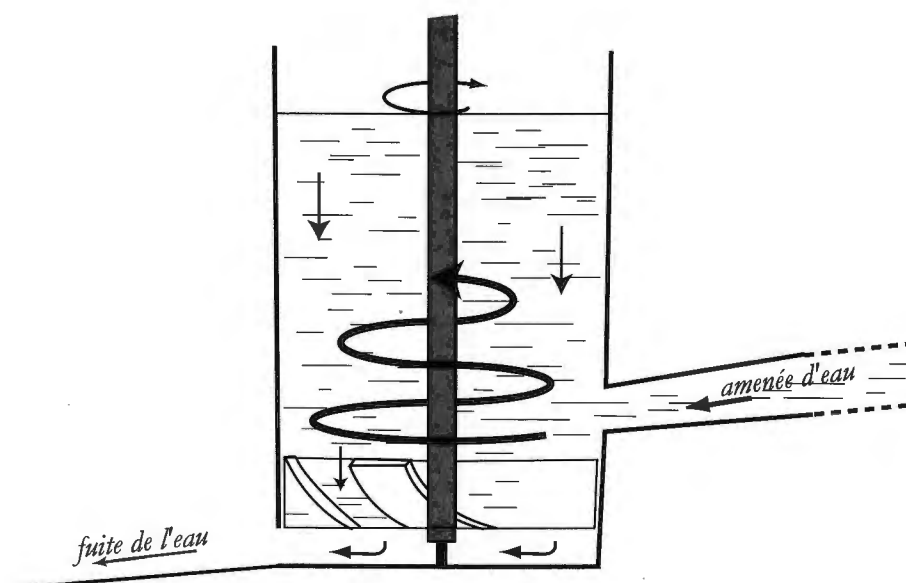


Fig. 6. – Principe de fonctionnement de la « roue à cuve ».

maximale à l'eau ; elles sont placées horizontalement avec une faible inclinaison vers le bas pour que l'eau puisse fuir et s'écouler sous la roue. Celle-ci, en fonte aciée avec un moyeu en bois ou en fonte, est enfermée dans une cuve ronde en pierre, d'un diamètre à peine supérieur (fig. 7 et 8). L'eau entrant dans le moulin passe inéluctablement à travers la roue, d'où une faible perte d'énergie.

La confrontation de nos observations avec la carte de 1875 montre une corrélation entre l'altitude et le type de roues. On trouve ces roues aux moulins de Gajac, de Maucaillou, du Moulinat, de Sainte Croix ou encore de Plassan. La carte des roues à cuve montre qu'elle est la « roue moderne des basses terres », l'ancêtre de la turbine puisque la roue tourne à la fois en milieu semi-comprimé et semi-atmosphérique. Mais elle n'annule pas pour autant les effets négatifs exercés par la marée sur les moulins à eau, elle permet seulement de rationaliser l'eau descendante en ne la gaspillant plus, et de profiter au mieux de l'absence de relief.

En fait, l'invention de la roue à cuve, qui développe une énergie sensiblement équivalente à la roue horizontale (environ 5 cv), offre tout juste l'avantage de pouvoir travailler plus longtemps. Peut-on parler de progrès réel, susceptible d'augmenter de façon conséquente le croît démographique de Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle ? Sûrement pas, car la mouture des grains se faisant alors dans les grands moulins d'Abzac, de Coutras ou encore de Barsac, équipés chacun de 6, 10 et 12 paires

de meules<sup>21</sup>. Mais, trahissant la faible capacité bordelaise en matière de recherche et d'innovation, ces grandes unités fonctionnaient pourtant, elles aussi, avec des... roues à cuve ! Bordeaux avait choisi d'assurer son approvisionnement en farines en multipliant le nombre de paires de meules et surtout en important les farines de l'Agenais au détriment de l'augmentation du potentiel énergétique de son industrie. Délaissés - à raison - par des jurats conscients des faibles potentialités industrielles qu'offraient les ruisseaux bordelais, ces moulins à eau n'avaient qu'un impact économique insignifiant. Par contre, le mérite que l'on doit reconnaître à cette roue « garonnaise » est d'avoir ouvert la curiosité de chercheurs tels Burdin et Crozet-Fourneyron qui inventeront - et construiront - les premières turbines dans les années 1820-1830.

21. Seuls les cours d'eau larges, au débit à la fois soutenu et régulier, permettaient d'installer de grandes batteries de meules. L'enquête de 1809 indique que « les moulins à eau se divisent en deux classes : la première est celle qui construite sur des petites rivières telles qu'à Barsac et Laubardemont, n'éprouvent aucune espèce de chômage faute d'eau. Les moulins à eau de la seconde classe sont ceux qui sont construits sur les ruisseaux et qui ne tournent qu'au moyen des étangs qui ne se remplissent que toutes les vingt et quatre heures (...) Les roues à cuve ne se trouvent que dans les moulins où il y a plusieurs meules parce que ne tournant que par une grande quantité d'eau, ils ne sont utiles que dans les pluies abondantes de l'hiver ou les grands orages qui surviennent l'été. Un moulin de ce genre peut faire un quintal et demi de farine par quinze minutes ». (A.D.Gir., série SP).





Fig. 7. - Puits de « roue à cuve ».



Fig. 8. - « Roue à cuve » du moulin de Caillou (Cadaujac).

Si les textes témoignent de l'existence de cette roue dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ils demeurent muets quant à celles utilisées auparavant. Les termes usités dans les textes : « rodet », « rouet », « rodât » n'apportent pas d'éléments si ce n'est l'horizontalité de la roue. Du reste, aujourd'hui encore, perdure à tort la confusion entre « rouet » et « roue à cuve », cette dernière étant assimilée à une roue horizontale.

Nous avons entrepris une autre approche pour déterminer si, dès les XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, les moulins à eau avaient conquis les secteurs proches des embouchures des affluents de la Garonne. Si tel fut le cas, cela impliquait que les meuniers avaient résolu les problèmes des marées et du faible écoulement des eaux. Sept moulins à eau sur dix recensés au XIX<sup>e</sup> siècle existaient déjà en 1593<sup>22</sup>. Qui plus est, tous les moulins situés dans la *palu* au XIX<sup>e</sup> siècle étaient déjà en place au XIII<sup>e</sup> siècle : Maucaillou, Bardin, La Gamarde, Cantaret... Pour ceux du Peugue et de la Porte Saint-Germain, peu d'éléments, qu'ils soient documentaires ou archéologiques, indiquent le moment de leur disparition. Par contre, les sources étant plus prolifiques pour la période moderne, il devient possible de dresser un état de l'influence du milieu de *palus* sur les moulins qui y étaient bâtis. Deux secteurs d'influence des marées, situés l'un au nord, l'autre au sud de la ville, témoignent de l'omniprésence du fleuve à l'intérieur des terres, même si Bordeaux, il est vrai située autour d'un mamelon élevé, est protégée de la Garonne par ses murailles, limitant, la remontée des marées.

22. A.H.G., tome 46, p 242.

## Les moulins à eau dans la structuration de l'espace de la banlieue bordelaise

### Le secteur sud

Les crues de la Garonne se faisaient sentir jusqu'au moulin de Madères<sup>23</sup> (fig. 9), à environ quatre kilomètres à l'intérieur des terres. Autrement dit, le triangle Sainte-Croix – Madères – Courréjean dépendait étroitement du fleuve, d'autant que la marée pouvait remonter et par l'estey de Sainte-Croix et par l'estey de Francs, situé plus au sud. Pourtant, ce secteur fut colonisé par les moulins : le moulin d'Ars<sup>24</sup>, les moulins de Madères, Bardanac, Peyrelongue, Peyguiraud et enfin, Sainte-Croix. Si l'exutoire de l'Eau-Bourde était naturellement l'estey de Sainte-Croix, d'autres canaux transversaux, d'origine plus ou moins anthropique, favorisèrent la construction de moulins dans ce secteur. Ce fut le cas dès le XIII<sup>e</sup> siècle sur l'estey Majou<sup>25</sup>.

En 1217, Baudouin et Pierre de Centujeau, désireux élever un moulin sur les berges de cet estey, s'opposent à l'abbé de Sainte-Croix qui exige que l'eau descendant du moulin de Peyrelongue ne puisse être utilisée que par le meunier dépendant de l'abbaye (moulin de Sainte-Croix) ; cette situation amena ces deux laïcs à détourner une partie de l'Eau-Bourde vers l'estey Majou au grand dam de l'abbé. En 1274, un autre litige oppose l'abbé Jean de la Réole à Alpay, veuve de Pierre Colom<sup>26</sup>, à propos du moulin dit « de la Lagune » (Peyrelongue) et du ruisseau dit de « los Graneyros », formé par une dérivation non autorisée de l'Eau-Bourde<sup>27</sup> d'où les plaintes de l'abbé de Sainte-Croix. Plus tard, en 1359, sur la requête des moines, Edouard III, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, interdit le détournement du cours du ruisseau qui descend du moulin de Bardenac vers celui de Sainte Croix<sup>28</sup>. L'estey Majou servit encore d'exutoire artificiel à l'Eau-Bourde jusqu'en 1843 : jusqu'alors, le moulin de Sainte-Croix - dépourvu de déversoir<sup>29</sup> - utilisait cet estey pour vidanger l'Eau-Bourde ; pour cela, on procédait à « une coupure dans la digue de rive droite du ruisseau ce qui permettait de détourner les eaux en les jetant dans l'estey Majoux qui les conduit directement à la rivière »<sup>30</sup>.

Deux remarques s'imposent sur cette partie aval de l'Eau-Bourde, objet d'intérêts particuliers et de convoitises : d'une part, les techniques de transformation de l'énergie hydraulique en énergie mécanique étaient maîtrisées à Bordeaux au Moyen-Age ; d'autre part, le mouvement de construction de moulins s'opère essentiellement vers le sud de la ville et non vers le nord ou l'ouest. Les seigneurs veulent s'arroger, pour alimenter les moulins qu'ils veulent construire, le droit d'exploitation des nouveaux canaux créés pour l'assèchement de la palu sud de Bordeaux, commencé à la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

### Le secteur nord

La zone de la Jalle de Blanquefort sujette aux marées s'étend du point « de la division de la rivière en deux bras »<sup>31</sup> (jalle de Cantaret et jalle du Sable) jusqu'au fleuve. A partir de ce point, elle est endiguée et « soumise à l'influence des marais (sic) sur une distance de 8 km avant de rejoindre la Garonne »<sup>32</sup>.

Si cinq moulins ont pu être précocement bâtis en aval de ce point, ils le sont seulement sur les deux bras de la jalle de Blanquefort. En effet, le tronçon situé en aval du lieu-dit « Quatre-Ponts », aujourd'hui en bordure de la D 210, n'a jamais connu le moindre moulin avant 1721 ou 1722, date à laquelle fut construit celui de Grangeot<sup>33</sup> : les marais ayant fait l'objet de travaux d'assèchement au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et tout au début du XVII<sup>e</sup>, les eaux, ainsi canalisées et devenues captables, offrirent un potentiel de puissance

23. Commune de Villenave-d'Ornon.

24. Connu dès 1274.

25. Lequel se jetait dans la Garonne à hauteur de l'actuel marché de Brienne.

26. Issu d'une riche famille de bourgeois bordelais régulièrement à la tête du pouvoir municipal au cours du XIII<sup>e</sup> siècle.

27. A.D.Gir., H 639.

28. A.H.G., année 1861, p 119.

29. Infrastructure servant d'exutoire au trop-plein du bief.

30. A.D.Gir., SP 748.

31. Agence de l'Eau, *La gestion intégrée des rivières*, vol.3, pp 15-22.

32. La carte départementale de 1875 corrobore les observations faites par l'Agence de l'Eau Adour-Garonne.

33. Guillocheau, 1993.



Fig. 9. - Moulin de Madères (Villenave-d'Ornon). Les pertuis d'évacuation;



énergétique suffisant aux yeux du duc de Durfort, seigneur de Blanquefort, pour dresser un moulin sur les berges de la jalle. Les propriétaires riverains dénoncèrent une telle infrastructure qui ne faisait qu'empêcher, selon eux, le libre écoulement des eaux des marais et de la jalle vers la Garonne. En dépit de leurs plaintes, le duc de Durfort obtint du roi les lettres patentes autorisant la construction : profitant d'un méandre de la jalle, il construit un canal d'amenée vers le moulin qu'il équipe de quatre paires de meules. Dorénavant, à l'étiage, de la Garonne le canal d'amenée reçut les maigres eaux descendantes, prescrivant ainsi toute circulation fluviale sur le cours d'eau.

Cet exemple est révélateur de la fonction économique et sociale des cours d'eau dans l'organisation de l'espace et de leurs usages « industriels » ; le moulin est le fait d'un « puissant » qui s'arroge un droit d'usage au détriment de celui de la communauté. Après les travaux d'assèchement, l'eau des marais devient une masse distincte, captable et utilisable. Cette nouvelle configuration donnée à la palu participe d'une stratégie de rationalisation de l'espace, bonifiant les terres et les eaux.

L'exemple du moulin de Grangeot se vérifie-t-il sur l'Eau-Bourde et l'Eau-Blanche ? Les époques étant différentes, le propos ne peut être que mesuré. En revanche, la similitude de certains paramètres (puissance politique et économique des investisseurs, volonté affirmée de mettre en valeur des espaces dits « incultes », opposition des riverains, création de digues élevant les eaux au-dessus du niveau des marais) amènent à penser que, quelle que soit la période, l'existence des moulins à Bordeaux et dans sa banlieue est étroitement liée aux politiques d'assèchement des terres de palus par création de canaux de drainage et d'écoulement vers le fleuve.

L'installation de moulins le long des cours d'eau s'est d'abord faite dans les secteurs proches de la ville (moulins de Sainte-Croix, de la Cadène, du Marché, de Saint-André, de Peyrelongue, d'Ars...) ou à proximité d'établissements religieux tels ceux de Cayac, d'Ormon, de Monjoux, de Pelissey à Gradignan et celui d'Escures<sup>34</sup> sur le Peugue. En revanche, il est intéressant d'observer que les moulins situés dans la partie amont de ces mêmes cours d'eau n'apparaissent qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle comme ceux de Brisson (Léognan) et de la Moullette (Cestas).

Les petits moulins, bien souvent équipés d'une modeste roue et d'une paire de meules, ne pouvaient rivaliser avec cette industrie en pleine croissance. Affaiblies, car condamnées spatialement et économiquement à ne pouvoir augmenter leur production et répondre aux exigences de qualité de la clientèle, ces petites unités devinrent la proie, dès les années 1785-1800, de bourgeois et d'investisseurs qui, profitant de la vente des biens nationaux, colonisèrent les rives des cours d'eau.

## Les mécanismes de mouture

Difficiles à appréhender faute de mentions précises, les mécanismes de mouture ne présentent aucune spécificité. Les baux et inventaires jusque là pour Bordeaux et sa banlieue ne décrivent que de façon superficielle les biens faisant l'objet d'un contrat : le Moulin<sup>35</sup> est décrit, en mars 1715, comme doté de « deux moulanges l'un d'iceux appelé le grand moulin entienement garny le roudet d'iceluy ayant été estimé dix livres et l'autre appelé la paludate en très mauvais état (...) »<sup>36</sup> ou encore le moulin du Thil<sup>37</sup> comme « un moulin à eau situé sur la jalle appelé au tilh, deux petits jardins joignant ensemble un batan tout près (...) » en août 1714.

Seuls existaient deux systèmes de transfert de l'énergie. Dans le cas d'une roue verticale, l'axe horizontal transmettait l'énergie à l'arbre (vertical) de la paire de meules. Muni d'alluchons<sup>38</sup> en bois (et plus tard en fonte), un rouet, situé à l'extrémité de l'axe de la roue horizontale, entraînait une lanterne composée de fuseaux, le couple faisant office de renvoi d'angle ; ainsi, quand sont présents dans une même description, les termes de roue et de rouet, nous pouvons en déduire que le système reposait sur une roue verticale. Dans le cas de la roue horizontale, le principe était plus simple et moins coûteux : l'axe de la roue (ou gros fer ou paufier) était directement enchâssé dans l'anille<sup>39</sup> de la paire de meules<sup>40</sup>. Les mentions d'archives retrouvées pour l'instant sont trop laconiques pour nous permettre de dresser une typologie pertinente des meules<sup>41</sup>.

34. Dépendant du prieuré Saint-Laurent d'Escures. N'ayant pu le localiser précisément, nous avançons l'hypothèse qu'il se serait situé à hauteur du moulin de Gourgues.

35. Commune d'Eysines.

36. A.D.Gir., 3 E 23 015.

37. Commune de Saint-Médard-en-Jalles.

38. Sorte de dent enchâssée servant d'engrenage.

39. L'anille est une pièce métallique, prise dans la meule « volante », qui sert à faire « vibrer l'auget sur l'arbre vertical et transmet le mouvement communiqué par le rouet » (Orsatelli, 2001, p 138).

40. Dans ce dernier cas, si la perte d'énergie est faible, le coefficient de démultiplication des forces reste médiocre. Si le rouet est composé de 68 alluchons et la lanterne de 18 fuseaux, le rapport est de 4 soit 4 rotations de meule par tour de roue. Ainsi, il est possible d'amplifier la vitesse de rotation de la meule dite « volante » en réduisant le nombre de fuseaux de la lanterne.

41. A.D.Gir., SP 687. Les meules des moulins de Mérignac proviendraient « du haut pays » (Agenais ? Entre-deux-Mers ?), ceux de l'Eau-Bourde du Bergeracois, connu pour ses meules de silex, et enfin ceux de la Jalle de Blanquefort de Saintonge.

## La lente disparition des moulins à eau (1650-1900)

L'existence des moulins à eau dans la banlieue bordelaise a été remise en cause par deux phénomènes principaux : la canalisation des rivières et l'adduction d'eau. Au XIX<sup>e</sup> siècle, face à l'essor industriel qui sonne le glas de l'économie traditionnelle, ils étaient d'autant plus menacés que leur rôle social et leur poids économique pesaient bien peu face à la meunerie proto-industrielle déjà en place dans les années 1760-1770 ; certains ont pu retarder leur disparition, d'autres ont été reconvertis, les cours d'eau de Bordeaux et de sa banlieue devenant de véritables laboratoires de nouvelles techniques.

### La canalisation des cours d'eau

La disparition des moulins à eau est tout d'abord le fait des politiques successives d'assainissement menées à Bordeaux depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.

C'est aux alentours de 1650 que les moulins de Saint-André (rue des Palanques) et de la Cadène (rue du Mû) sont sacrifiés au nom de la salubrité publique, et plus particulièrement de la lutte contre la peste. « Cette ville a été préservée de ce malheur depuis l'année 1650 (parce) que Monseigneur le cardinal de Sourdis fit dessécher les marais (...) de la chartreuse, à raison de quoy le dit chapitre saint andré fit détruire un moulin à eau qu'il avait situé à la petite place saint-andré et la ville fit également détruire un moulin qu'elle avait au lieu appelé le mut autrement dit, la tuerie »<sup>42</sup>.

Les eaux du Peugue « venant des Landes du côté de Mérignac » devaient traverser le clos des Chartreux qui, à l'occasion, pouvait se trouver submergé lors d'inondations. Il restait donc à redonner au lit du Peugue, à l'aval des marais, une pente plus marquée pour faciliter le libre écoulement des eaux vers la Garonne. Ces travaux d'assainissement nécessitant de « détruire et enlever les obstacles qui s'opposent au libre cours des eaux », la ville procéda au « recurement du canal qui passe sous le grand hôpital saint andré et par lequel devrait passer tous les eaux venant de Mérignac ainsi que cela avait été pratiqué dans le principe ».

Forts de cette volonté affichée d'intervenir au nom du bien public, les Chartreux demandèrent à la municipalité de prendre ses responsabilités en reconsidérant l'état et les aménagements des tronçons du Peugue et de la Devèze situés à l'intérieur des murs. Un brouillard du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont on ne sait s'il préfigure un courrier effectivement adressé aux Jurats, décrit les travaux jugés nécessaires à hauteur du Pont de la Mousque et à la porte d'Albret<sup>43</sup>. Le Peugue et la Devèze s'écoulant mieux, les Chartreux pourraient alors laisser s'écouler les eaux des marais mettant un terme « aux vapeurs qui s'exhalent de tous les

marais ». En revanche, pour améliorer l'évacuation des eaux, ils demandent à la Ville de « baisser l'ouverture (le seuil) de la porte d'albret de six pouces plus bas pour la mettre au niveau de l'autre ouverture ». Ils en profitent aussi pour requérir de l'archevêque et de la jurade de procéder au rcurage entier de l'estey de la Devèze et de faire « enlever tous les immondices oubliés depuis bien des années tout le long du ruisseau appelé la deveze qui interrompt le libre cours des eaux dans la ville lesquels seraient nécessaires pour le bien de l'hôpital general de st andré et pour la salubrité de l'air de toutes les maisons aboutissantes audit ruisseau de la deveze ». Auquel cas on effacera du paysage bordelais « ce marais affreux et qui repend des odeurs presque insupportables » et on fera « cesser les plus grands nombres des maladies qui accablent toutes les années depuis juillet jusques a la fin d'octobre tous les habitants de ces cantons et celles qui regnent toutes les années dans cette saison dans la maison des reverends peres chartreux ». Aux yeux des Chartreux, ces grands travaux ne pouvaient bénéficier qu'au bien général : la municipalité et les habitants pouvaient y voir une opportunité d'améliorer la circulation et d'assainir la ville *intra-muros*, les Chartreux et l'archevêque d'accroître leurs revenus fonciers.

Si rien ne prouve que les moulins de Saint-André et de la Cadène étaient hors d'usage au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, il est acquis que la disparition des moulins à eau médiévaux de l'espace urbain de Bordeaux est donc autant le fait des travaux d'assainissement des marais ouest de Bordeaux que de la canalisation, tronçon par tronçon, du Peugue et de la Devèze depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Evoquer la naissance de la notion d'hygiénisme ne serait qu'anachronisme, mais il est évident que la fermeture du Peugue et de la Devèze annonce le XIX<sup>e</sup> siècle avec sa cohorte de problèmes liés aux pénuries d'eau et à l'extension de la ville.

### Les adductions d'eau

Un second phénomène explique la disparition inéluctable des moulins de la Jalle de Blanquefort, du Peugue et de la Devèze : la généralisation des prises d'eau. L'exemple de la Jalle de Blanquefort est édifiant de ce point de vue.

42. A.M.Bx, 116 S 545.

43. A.M.Bx, 116 S 545 : « il faut donc observer qu'il y a deux passages aux murs de la ville pour l'écoulement des eaux, l'un à la porte d'albret et l'autre du côté des glaciers au lieu appelé le pont de la mousque. Ce dernier aurait besoin d'être baissé non seulement au niveau de celui de la porte d'albret mais même de six pouces plus bas et il faudrait que monsieur l'archevêque ordonna le recurement du (...) canal dans ses possessions depuis les fonds de la chartreuse jusqu'à celui de la ville et qu'elle a même déjà fait recurer ».



En 1853-1854, débutent les travaux d'adduction d'eau. La municipalité de Bordeaux entreprend le pompage des sources de Bussaguet (Le Taillan), du Thil (Saint-Médard-en-Jalles), de Bussac et de Cantinolle (Eysines) et d'Arlac (Mérignac). Ces nouveaux prélèvements, dont nous n'avons pu encore quantifier les volumes mais qui mériteraient une étude à part entière, ont porté un coup fatal à l'existence de ces moulins : lors de la séance du conseil municipal de Bordeaux du 28 mars 1870, Manès, au nom de la Commission des Travaux Publics, rapporte qu'en 1854, les moulins situés en aval de Cantinolle souffrirent d'une « diminution de force motrice pour les usines inférieures au pont du Taillan (...) »<sup>44</sup>. La situation n'alla pas en s'améliorant : quelques mois après, en 1858, « après l'exécution de travaux de conduite des eaux de source à Bordeaux (...), les deux moulins de Bussaguet et de Moulinat, achetés par la Ville, cessèrent de tourner ». Contrainte par la justice de maintenir, dans les deux jalles d'Eysines et du Taillan, un régime hydraulique identique à celui d'avant les travaux, pour sortir de l'impasse juridique et technique, la municipalité acquiert le moulin de Jallepont en 1870<sup>45</sup>. Le sort des moulins de la Jalle de Blanquefort, rachetés un à un par Bordeaux, est définitivement jeté.

### *L'extension spatiale des industries au XIXe siècle*

Fortes consommatrices d'eau, les industries se sont établies à l'extérieur des murs, puis au-delà des boulevards pour s'installer dans ces petits moulins devenus économiquement insignifiants. L'implantation des industries le long des cours de l'agglomération bordelaise s'est établie en deux temps :

Durant les années 1820-1840, le Peugue et la Devèze ont été colonisés hors les murs, vers l'amont, en même temps que l'habitat s'est développé le long des routes, longeant le cours de la Devèze<sup>46</sup>, le chemin conduisant de Bordeaux à Mérignac a servi de point d'appui à l'établissement d'usines chimiques ou métallurgiques qui pouvaient d'autant plus facilement s'implanter que l'espace était libre de trame urbaine. D'autres, telles certaines activités industrielles liées au commerce international ou grandes consommatrices d'eau, se sont rapprochées des boulevards ou de la Garonne.

A partir de 1855-60, et de manière beaucoup plus lente, l'industrie part à la conquête de l'Eau-Bourde. Jusqu'alors, les moulins à eau étaient la règle sur l'Eau-Bourde puisqu'en 1857, lors du récolement général, tous les moulins – excepté celui de Sainte-Croix – étaient alors destinés à la mouture des grains<sup>47</sup>. A ce moment, ont commencé à affluer, sur les bureaux des services des Eaux et Forêts, les demandes d'autorisation d'établissement d'activités industrielles dans les moulins.

L'administration ne s'opposait que très rarement aux projets de particuliers désireux de modifier la destination des bâtiments, si ce n'est pour exiger la construction ou l'entretien des ouvrages régulateurs que sont les vannes de décharge et les déversoirs.

Ces nouvelles activités qui ont pris place dans les anciens moulins peuvent être ventilées en deux catégories :

- Des industries procédant à des prélèvements d'eau par usage de machines à vapeur : industries mécaniques et chimiques, industries de transformations comme les raffineries, parchemineries ou scieries ; c'est le cas du Moulin Neuf<sup>48</sup> ; au moulin de Pelissey<sup>49</sup> s'installe une « Manufacture Française de Miroiteries et de Moulures » puis, durant les années 1885-1895, une usine de production de chocolat. Ailleurs, non loin des anciens jardins de l'archevêché, un dénommé Relion obtient l'autorisation d'installer une machine à vapeur de 6 cV pour faire fonctionner sa minoterie bâtie sur le Peugue<sup>50</sup>.

- Des industries utilisant la roue hydraulique : activités de tannages, lavages, etc... Par exemple la tannerie Chauvel fonctionna de 1880 jusque durant l'Entre-deux-Guerres dans l'ancien moulin de Courréjean : la seule roue hydraulique faisait fonctionner 22 pilons frappant les peaux dans des cuves. Ailleurs, les industriels continuèrent encore une vingtaine d'années (1855-1875) d'utiliser la roue hydraulique mais finirent, elles aussi, par adopter la vapeur.

Parce qu'au XIXe siècle, ils furent l'objet d'après convoitises tant pour leurs aménagements déjà en place que pour leur potentiel énergétique, les moulins à eau de l'agglomération bordelaise ne représentent plus qu'un espace et une économie résiduels confinés à la périphérie ; les moulins qui poursuivent la production de farine sont situés à Martignas, à Cestas ou à Léognan, communes excentrées des places de marché de Bordeaux. D'autres, à l'instar du moulin de Gajac<sup>51</sup>, devenu, en 1936, fabrique de pains de glace alimentaire en complément de quelques tours de meules pour le client occasionnel, ont tenté de préserver, parfois avec bonheur, les témoignages archéologiques qui font le support de cette étude.

44. A.M.Bx, 12 D 61, p135.

45. Le moulin fut vendu au prix de 45 000 francs. Au mois de décembre 1870, la ville met la ferme en adjudication moyennant 500 à 600 francs par mois.

46. Carte du département, 1875.

47. A.D.Gir., SP 750.

48. Commune de Cestas – A.D.Gir., SP 750.

49. Commune de Gradignan.

50. A.D.Gir., 5M 285.

51. Commune de Saint-Médard-en-Jalles.

En d'autres mots, les industries ont remonté les ruisseaux à la recherche d'énergie et d'espace alors que dans le même temps, la municipalité de Bordeaux cherchait à assurer son approvisionnement en eau, avec d'autant moins de remords, qu'elle était tentée d'annexer les paroisses voisines. Les conflits d'usages, entre les besoins de la population et ceux de l'industrie, n'ont pourtant pas perduré.

La colonisation des berges et la multiplication des usages des eaux ne pouvaient qu'entraver le bon fonctionnement des moulins à eau. Mais, les deux facteurs évoqués plus haut n'expliquent pas à eux seuls l'abandon des moulins à blé. Il existe des raisons structurelles, d'ordre économique et technique, à l'abandon des moulins traditionnels. L'importance prise par le négoce et les minoteries agenaises, au moins depuis le début du XVIIIe siècle, a fait que Bordeaux s'est rapidement retrouvée indépendante de sa banlieue, du point de vue de son approvisionnement en farines. La Ville était en effet alimentée en farines par ses ports. Il devint même plus rentable pour les paroisses de banlieue de s'approvisionner sur les marchés bordelais que de produire leurs propres farines sur place. Quels étaient alors les clients des moulins ? Nous ne pouvons encore le dire mais la rareté des fonds d'archives comptables souligne toute la difficulté de saisir les relations entre Bordeaux et sa proche banlieue pour le commerce des grains et des farines sous l'Ancien Régime.

### *Entre ville et campagne, le moulin de Sainte-Croix*

Du fait de sa situation hydrographique et de son glissement progressif d'un contexte rural vers un environnement urbain, le moulin de Sainte-Croix manifeste un nombre évident de caractères qui suffisent à le considérer comme représentatif de l'évolution technique des moulins à eau de Bordeaux.

#### *La localisation*

Selon Léo Drouyn, l'emplacement du moulin devait être pris dans le 3<sup>e</sup> rempart<sup>52</sup>. Or, aucun document ne permettait de déterminer, avec exactitude, s'il se situait dans la tour Lambert, dans la tour Sainte-Croix ou dans les murs du rempart. Ce sont deux plans, l'un non daté, l'autre de 1767<sup>53</sup> qui apportent la réponse : il se trouvait dans la tour Sainte-Croix, sans qu'un bief eût été établi comme cela se faisait le plus souvent (fig. 10 et 11).

#### *L'architecture du moulin*

Après avoir obtenu de laïcs, par donation ou achat, les moulins d'Estrabon, du Pré et de la Grave<sup>54</sup>, situés en amont du moulin de Sainte-Croix, l'abbé Arnaud de Veyrines, aurait rem-

placé, à partir de l'an 1182, « plusieurs petits moulins devenus insuffisants et dont on s'était servi jusqu'alors »<sup>55</sup>. En 1406, la jurade mit 5 gardes dans « la gran tor de Sancta-Crotz debert la ribeyra ». Trois ans plus tard, elle rachète la comté d'Ornon appartenant au roi-duc, Edouard Ier. Selon Léo Drouyn, le 21 avril 1416, les jurats ordonnèrent de placer des sentinelles pendant la nuit aux diverses tours de Bordeaux ; Johan Esteue fut alors chargé de les mettre « a la gran tor de Sancta Crotz ». La tour Sainte-Croix a donc été une tour de défense dont la base était occupée par le moulin. Cette tour carrée, qui protégeait l'angle sud-est de Bordeaux, a été démolie au cours des années 1860. Ses vestiges prirent alors le nom de « tour de Lentillac », du nom du sieur d'Antilhac<sup>56</sup> qui possédait, à la fin du XVIIe siècle, des terres de part et d'autre du cours d'eau, ou encore « tour du Pont de la Manufacture »<sup>57</sup>.

### *L'appareil de production*

A la fin du XIIe siècle, le moulin de Sainte-Croix était équipé de « trois paires de meules » et « pouvait moudre beaucoup plus de grain qu'il n'était nécessaire pour la consommation des moines »<sup>58</sup>.

Fait exceptionnel, de précieux documents comptables de 1650-1660 permettent d'envisager ce que pouvait être l'activité d'un moulin à cette époque, même si celui-ci demeurerait exceptionnel du fait des capacités financières de l'abbaye. Tel un journal de bord, ces deux feuillets témoignent des travaux d'entretien, des artisans sollicités, de la fréquence des travaux et du coût de chacune de ces interventions<sup>59</sup>.

Ainsi, en 1652, le meunier fermier des bénédictins a procédé à des réparations : il fit intervenir « un charpentier pour accommoder les madriers », fit refaire les « rhoutz », l'« arbre du moulin du haut » et les « paufers ». Les frais de réparations des pièces montrent l'investissement nécessaire : un « rouet » coûtait environ 25 livres, l'arbre d'une roue 6 livres ; quant aux meules, leur remise en état (rhabillage) valait 25 livres. De surcroît, les réparations, imposées au preneur dans le contrat de

52. Chauliac, 1910.

53. A.M.Bx, XL-A-63.

54. Aujourd'hui disparus.

55. Chauliac, 1910, p 90.

56. A.D.Gir., H 930. En 1674, Jean d'Antilhac était avocat, substitut du procureur et substitut de l'hôtel de Ville. Peu après 1710, il prit l'hôpital de la Manufacture en « grosse rente qu'il paye à Messieurs les Jurats ».

57. située de l'autre côté de l'Eau-Bourde, à hauteur de la place de l'actuelle château Descas.

58. Chauliac, 1908.

59. A.D.Gir., H 932.



fermage, se dédoublait forcément d'une perte de gains puisque le moulin devait être mis au chômage pendant la durée des travaux. A Sainte-Croix, chaque moulange<sup>60</sup> cessa de fonctionner trois semaines, soit une perte sèche évaluée à 25 livres par moulange.

En 1672, le moulin était composé d'une roue à cuve faisant tourner deux paires de meules destinées à moudre le grain. Arnaud Defons, le meunier, en plus de moudre gratuitement pour l'abbaye et sans « prendre aucun droit de mouture »,

60. La moulange est le couple formé par une roue et une paire de meules.

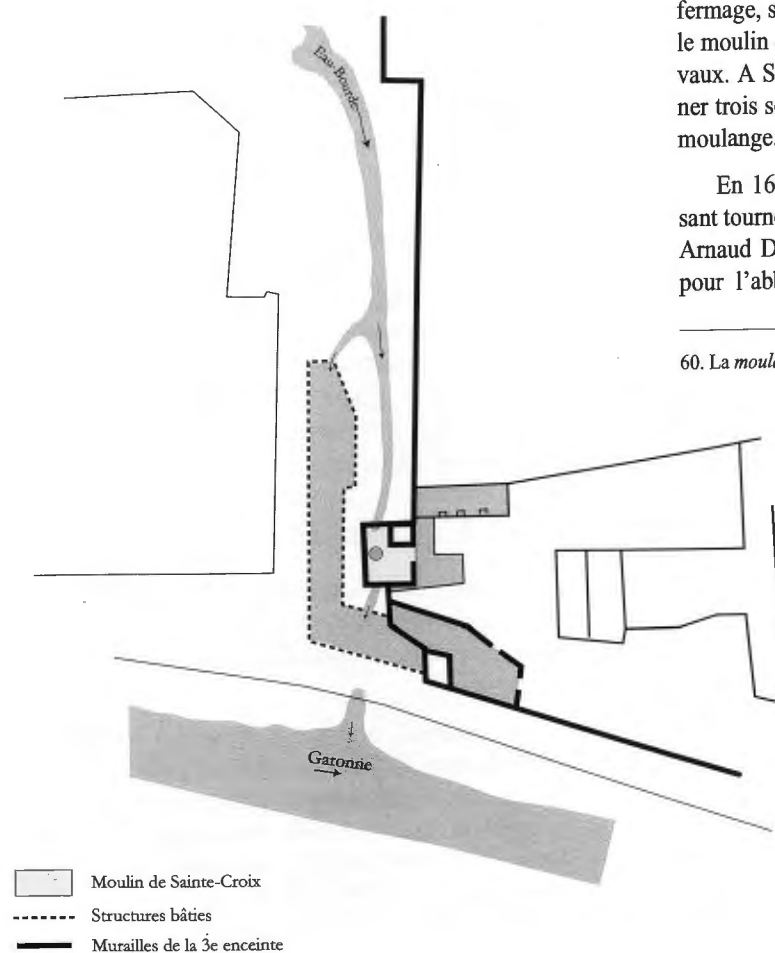


Fig. 10. - Le moulin de Sainte-Croix au début du XVIIIe siècle.

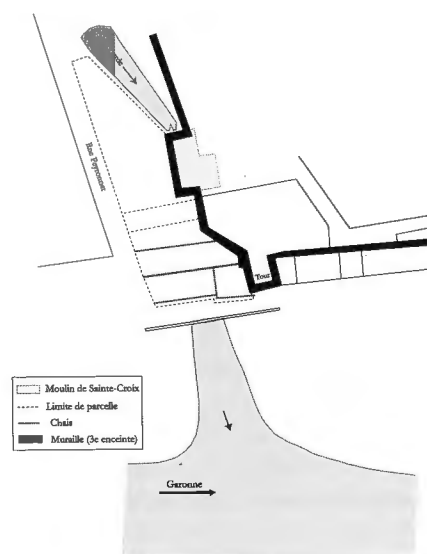


Fig. 11. - Le moulin de Sainte-Croix en 1767.

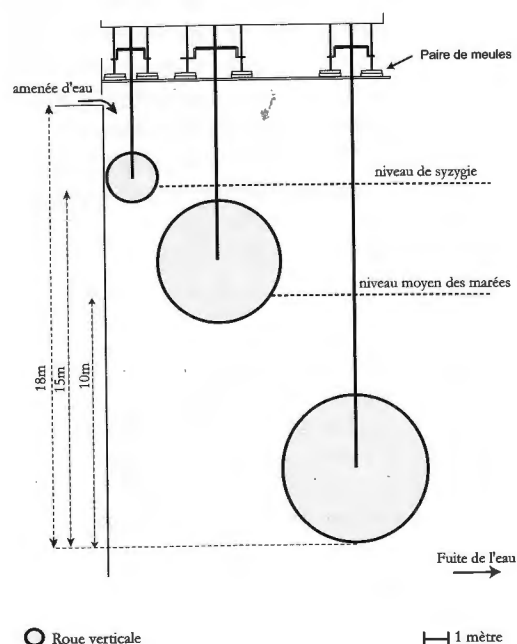


Fig. 12. - Essai de reconstitution du diagramme du moulin de Sainte-Croix vers 1845.

devait annuellement 210 boisseaux de blé-froment. Treize ans plus tard, Arnaud Defons devait encore 200 boisseaux par an pendant neuf ans.

Peu avant 1845, consacré à la mouture des grains, le moulin de Sainte-Croix « se composait de trois roues verticales en bois et à palettes planes, qui étaient disposées à la suite, l'une de l'autre, dans un même coursier en pierre et qui marchaient par la même eau »<sup>61</sup>, cas de diagramme<sup>62</sup> rarissime dans nos terroirs de faibles altitudes. Une vanne verticale de 0,80 m par 0,40 m ouvrait l'eau sur une première roue de 2 m par 0,80 m, puis sur une seconde, placée plus bas, de 5 m par 0,90 m, enfin sur une troisième, de 6 m par 0,90 m, soit une hauteur de chute de 18 m (fig. 12). La Tour Sainte Croix était une véritable usine établie selon un axe vertical ; faute d'éléments complémentaires, on ne sait si elle le fut dès sa construction.

Cette hauteur de chute nous a conduit à envisager plusieurs hypothèses. Selon la plus vraisemblable, un canal, dans la dernière centaine de mètres en amont du moulin, conduisait les eaux selon une pente proche de 1 % au bas de la Tour ; la chute d'eau se produisait en milieu souterrain, sous le niveau des quais et non à ciel ouvert, ce que tendrait à justifier l'absence apparente de canal de fuite sur les plans des XVIIIe et XIXe siècles.

Le mouvement était communiqué aux meules par une roue d'angle, fixée sur l'arbre de la roue à palettes, à un pignon, fixé lui-même sur l'arbre tournant de la meule. La vitesse moyenne était de 70 tours/minute ce qui reste classique : à vitesse trop lente, le blé n'est pas broyé mais écrasé, et à vitesse trop rapide, le grain chauffe, voire brûle d'où les fréquents incendies dans les moulins. La quantité de farine produite annuellement était de 11 000 hl.

En 1845, profitant des progrès technologiques des turbines, les propriétaires, Polhs et Lomer, retirèrent les trois roues et les remplacent par une turbine en fonte placée au fond d'un puits en pierre de 2 m de diamètre et à 3 m sous le niveau de la vanne du canal d'amenée. Cette « turbine », qui est en fait une « roue à cuve »<sup>63</sup>, fournissait 30 cV, bien que noyée sous deux mètres d'eau lors des marées ordinaires ; si la marée ne nuisait pas ici au développement de cette roue contrairement à celles connues sur le Ciron au XVIIIe siècle, cela sous-entend que le système a bénéficié entre-temps de progrès techniques. Les « 6 paires de meules sont mises en mouvement par un arbre vertical en fer forgé sur lequel est fixée à la partie supérieure, une grande roue d'engrenage, qui à son tour, transmettait l'action aux meules ». Plus courtes (1,30 m), elles offraient la possibilité de moudre plus rapidement (100 à 110 tours/mn), contribuant à accroître la production de 80 %.

Ce nouveau système offrait une grande souplesse d'usage au meunier, d'autant que le nombre de meules en mouvement dépendait de la quantité d'eau disponible et de la hauteur des marées. Ainsi, en hiver, les six paires fonctionnaient contre trois ou quatre l'été, « lors des maigres eaux ». Semblant satisfaits des résultats de leurs investissements, Poehls et Lomer accrurent le potentiel du moulin puisqu'en 1851, les eaux de l'Eau-Bourde faisaient tourner « six turbines »<sup>64</sup> et une « meule à cuve ». Or, simultanément, la gare de Bordeaux menaçait la viabilité du moulin par le détournement régulier des eaux de l'Eau-Bourde : le 7 mai 1857, la Compagnie des Chemins de Fer du Midi finit par racheter le moulin dans lequel elle installe une machine à vapeur affectée au fonctionnement d'une minoterie. Après qu'elle eût une nouvelle fois, en 1865, détourné les eaux de l'Eau-Bourde vers l'estey Majou, et devant la colère du fermier du moulin, la Compagnie vendit le moulin peu avant le nouveau siècle.

Les moulins à eau de Bordeaux et de sa banlieue offrent un large panorama sur l'évolution de l'espace de Bordeaux et sa banlieue, abordant celle de la trame urbaine à travers la configuration des cours d'eau. La densité de ces moulins, essentiellement dans les secteurs anciennement asséchés souligne l'importance de leur rôle historique dans les dynamiques de l'espace hydrolique bordelais.

Ensermée entre les marais et la Garonne, la ville a su dépasser ses handicaps, profiter de la création des canaux de drainage des palus au Moyen Age et au XVIe siècle, tirer partie de la modification du réseau hydrographique des Landes et innover modestement par la création et la diffusion de la « roue à cuve ». La disparition des moulins au XIXe siècle n'est qu'anecdotique au regard de l'histoire économique de la métropole : l'industrie n'a fait qu'effacer du paysage ces établissements déjà condamnés depuis le début du XVIIIe siècle. Malgré la multitude de moulins à eau qui punctuaient l'espace bordelais, la ville faisait moudre les grains, au moins depuis le XVIe siècle, dans de grands moulins de l'Agenais, du Bazadais et du Libournais qui, eux, étaient capables de satisfaire efficacement la demande en farines des bordelais.

61. Manes, 1849, p 223.

62. En termes de meunerie, un diagramme est un plan du moulin présentant l'ensemble des machines de mouture et les circuits de transport des grains à l'intérieur de celles-ci.

63. La roue a un diamètre extérieur de 1,80 m et intérieur de 1,40 m et ses 56 aubes ont 1,20 m de large.

64. Chauillac, 1908.



## Bibliographie

- Bochaca, 1997 : Bochaca, Michel. *La banlieue de Bordeaux. Formation d'une juridiction municipale suburbaine (vers 1250-vers 1550)*. L'Harmattan, Paris, 1997.
- Chauliac, 1908 : Chauliac, A. « Le moulin de Sainte-Croix ». *Revue Philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 1908, p. 81-93.
- Chauliac, 1910 : Chauliac, A. *Histoire de l'abbaye de Sainte Croix*. Paris, Ligugé, 1910.
- Guillocheau, 1993 : Guillocheau, André. *Le marais de Blanquefort et les terres environnantes*. G.A.H.B.L.E., 1993.
- Hervoir, 1993 : Hervoir, Stéphane. *Occupation du sol et peuplement des paroisses de Canéjan, Cestas, Léognan, des origines à la fin du Moyen-Age*. Maîtrise sous la direction du Professeur J-B Marquette, Université Bordeaux III, 1993, 3 volumes.

- Manès, 1849 : Manès, M. « Etudes sur les moyens de procurer la vie à bon marché ». *Actes de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux*, 1849, p. 223.
- Manès, 1849 : Manès, M. « Etudes sur les moyens de procurer la vie à bon marché ». *Actes de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux*, 1849.
- Orsatelli, 2001 : Orsatelli, *Les Moulins*, Editions Jeanne Laffitte, Paris, 2001.
- Rivals, 2000 : Rivals, Claude. *Le moulin et le meunier*. Tome titré : *Une technique et un meunier*. Empreinte, 2000.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 101-113

## Un psautier du XIIIe siècle de la Bibliothèque municipale de Bordeaux

par Myrthis Flambeaux

Le manuscrit 7 est très attrayant par l'abondance de ses enluminures, présentes à chacune de ses pages. Cependant ce manuscrit a suscité peu d'études. Celles-ci sont anciennes et ne développent que succinctement l'analyse de sa décoration peinte. Il s'agit des études liées à l'élaboration des deux *Catalogues des manuscrits de la bibliothèque de Bordeaux*, celle de Jules Delpit dont l'ouvrage a été publié en 1880 et le catalogue de Camille Couderc paru en 1894. La dernière et la plus approfondie de ces études est celle du chanoine Leroquais, réalisée dans le cadre de son ouvrage *Les psautiers latins des bibliothèques de France* (1940). Camille Couderc et le chanoine Leroquais ont situé à juste titre la confection du manuscrit 7 dans le courant du XIIIe siècle. L'intérêt de mieux connaître ce manuscrit et de préciser sa datation grâce à l'étude de ses nombreuses enluminures motive la présente recherche.

Il faut savoir que le XIIIe siècle marque un moment de transition dans l'art de l'enluminure lié au changement des modes de production des livres. Jusqu'au seuil de ce siècle les manuscrits sont fabriqués par un ou plusieurs moines dans les *scriptoria* monastiques pour l'usage même de la communauté. A partir du XIIIe siècle, des ateliers laïcs apparaissent pour répondre à la demande croissante du livre liée à l'apparition des ordres mendiants et à la naissance de l'Université de Paris. Le livre devient l'objet d'un commerce et on assiste à une parcellisation du travail entre les parcheminiers, les copieurs, les correcteurs, les doreurs, les enlumineurs, les relieurs. de façon à en produire en plus grande quantité. Ce changement des conditions de fabrication du manuscrit se répercute sur l'aspect de l'œuvre achevée, notamment sur ses enluminures.

La spécificité de l'art de l'enluminure réside dans sa dépendance au livre. Celui-ci est à la fois l'objet qui sert de support à cette peinture et le contenu textuel auquel elle est associée.



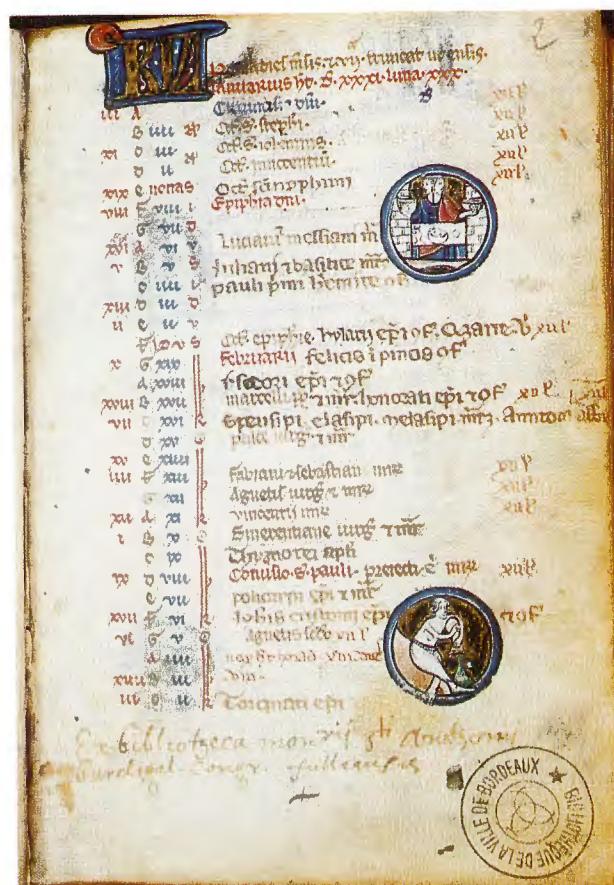


Fig. 1. - folio 2 r, le mois de janvier, Janus festoyant, le signe du verseau.

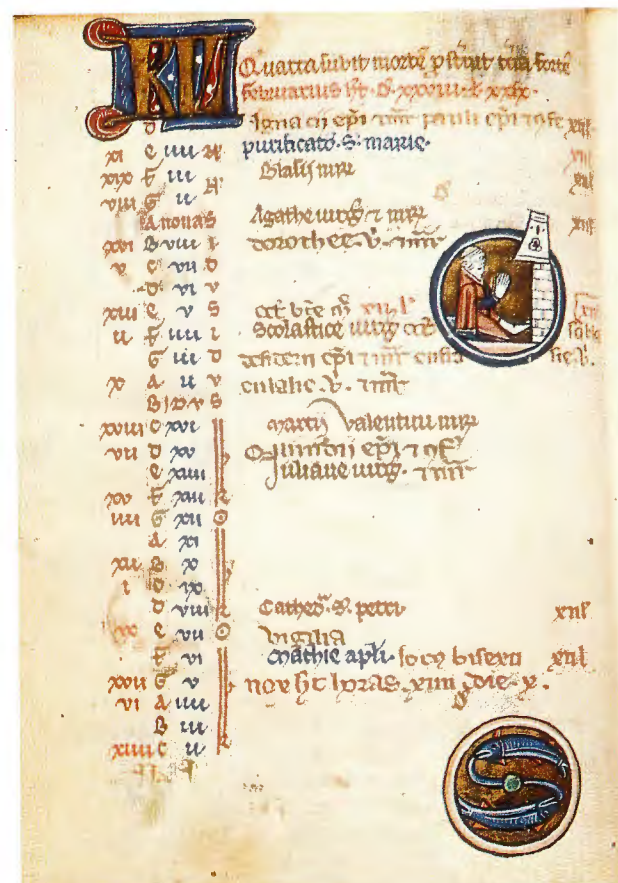


Fig. 2. - folio 2 v, le mois de février, scène de réchauffement, le signe du poisson.



Fig. 3. - folio 5 r, le mois de juillet, la moisson, le signe du cancer.

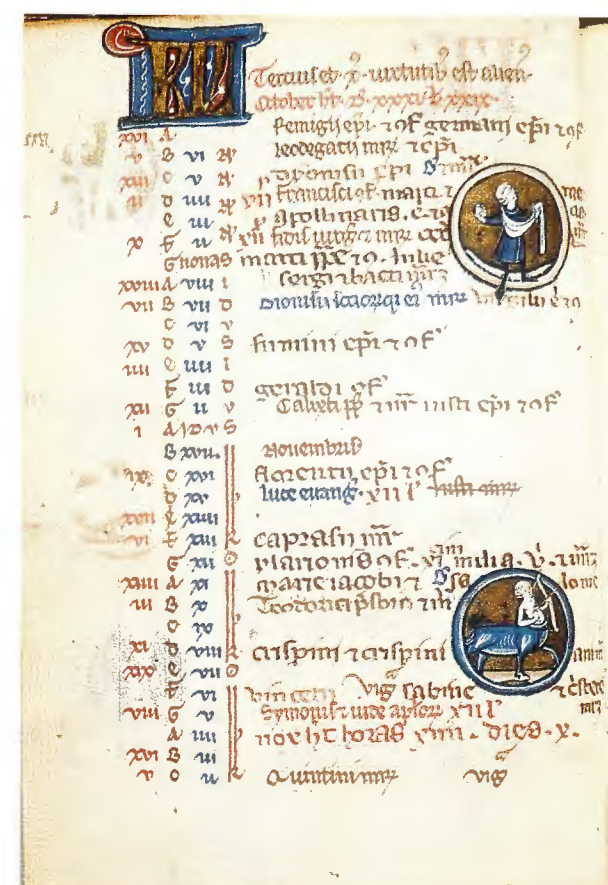


Fig. 4. - folio 6 v, le mois d'octobre, le semeur, le signe du sagittaire.

## Présentation du ms. 7 dans sa globalité

### Le contenu

Le manuscrit 7 est entièrement rédigé en latin comme la majorité des manuscrits médiévaux. Cet ouvrage contient un calendrier qui occupe ses douze premiers folios, un psautier complet, puis une litanie des saints et plusieurs prières dont "Per mortem tua..." et "Agnus dei quitolis...". Le texte des psaumes et ces divers éléments liturgiques constituent une formule très courante à l'époque gothique.

Au Moyen Age, le psautier est un objet nécessaire aux organisations religieuses. Sa récitation occupe une grande place dans les liturgies et ces manuscrits garnissent les *armarii* des monastères et des églises cathédrales<sup>1</sup>. Le psautier sert aussi de support aux dévotions particulières des laïcs fortunés avant d'être remplacé, au XIVe siècle par le livre d'heures, ouvrage spécialement conçu pour ces usages privés.

Le texte des psaumes est interdiocésain et n'apportent aucun renseignement quant à l'origine du manuscrit. Cependant le calendrier et la litanie des saints sont reliés à des cultes locaux. Ces deux éléments ont été étudiés par le chanoine Leroquais dans son ouvrage *Les psautiers latins des bibliothèques de France* (1940). Nous rapportons ici les résultats intéressants de cette analyse. La litanie des saints évoque des saints parisiens tels Denis, Marcel et Geneviève. Le calendrier présente des remaniements : des noms ont été grattés pour en réécrire d'autres. Ainsi deux écritures se juxtaposent (fig. 1-4), la première, fine et régulière, date de la fabrication du manuscrit tandis que la seconde, plus grossière, est plus tardive. Le calendrier initiale, transcrit dans l'écriture fine, est partiellement

1. Duhamel, *Une histoire des manuscrits enluminés*, 1<sup>ère</sup> éd. Française, 1995, p. 215.

déchiffrable et relate des saints parisiens. Le second calendrier, uniquement constitué de mentions rajoutées, évoque des saints provençaux tels Trophime, Césaire, Honorat et commémore à la date du 17 mai la dédicace de l'église d'Arles. De plus, le chanoine Leroquais a relevé que les mentions "XII lect", notées à droite des folios, sont toutes inscrites dans l'écriture plus tardive et font référence aux douze leçons de l'office usitées par les abbayes bénédictines. Ainsi, le ms. 7 a été conçu pour un usage parisien puis il a été adapté à l'usage d'une abbaye bénédictine du diocèse d'Arles, vraisemblablement au XIVe siècle d'après l'observation de l'écriture.

### Quelques aspects codicologiques

Le parchemin du manuscrit 7 est clair, uni et fin<sup>2</sup>. Camille Couderc a même affirmé qu'il s'agissait de vélin. Cette peau de veau mort né possède un aspect beaucoup plus délicat que celle du mouton plus communément employée car elle est moins onéreuse. La surface très lisse des folios du ms. 7 témoigne

du grand soin apporté aux différentes étapes de la confection du parchemin. On ne voit par exemple aucune trace du travail d'écharnage qui laisse des stries dans la majorité des manuscrits médiévaux. L'homogénéité de la qualité du parchemin du ms. 7 prouve un tri sévère dans le choix des peaux et un travail de parcheminage très soigné.

Les cahiers qui constituent le manuscrit sont réalisés à partir du pliage de ces feuilles de parchemin. Le petit format de ce manuscrit, 15 x 10 cm, correspond à un pliage in-octavo des feuilles. Les petits codex apparaissent au XIIIe siècle et sont liés aux développements des psautiers et des "bibles de poche" utilisées par les nouveaux ordres mendiants. Ce manuscrit possède en majorité des cahiers de huit folios. Le cahier quaternion

2. Muzerelle, *Vocabulaire codicillaire : répertoire méthodique des termes français relatifs aux manuscrits*, Paris, 1985.  
Glenisson, *Le livre au Moyen Age*, Paris, 1988.  
Lemaire, *Introduction à la codicologie*, Belgique, 1989.  
Vezin, *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, 1990.





Fig. 5. - folio 8 r, psaume I, le roi David jouant de la harpe et le combat de David contre Goliath.

est la formule la plus courante en occident médiéval. La reliure, postérieure à la réalisation du manuscrit, étant très serrée, il est difficile de déterminer le début et la fin des cahiers, et surtout de voir où passe le fil de couture. Nous établissons donc une reconstitution conjecturale de la composition de ce codex, fondée principalement sur les vestiges du système de réclames. Sept d'entre elles nous sont parvenues entières, une coupée, et les autres ont disparues totalement lors du rognage des folios. Nous en déduisons donc que les 262 folios du manuscrit 7 se répartiraient en un bifeuillet de garde, un ternion correspondant au calendrier et en trente quaternions au milieu desquels apparaissent deux cahiers différents : un cahier de neuf folios en dix-neuvième place et un ternion en vingt-quatrième position. Le cahier de neuf folios semble être un quaternion auquel on aurait rajouté un feuillet indépendant. En effet, le folio 139 est très visiblement cousu au reste du cahier dans lequel il occupe la quatrième place. Etant donné la similitude d'écriture et de décoration avec le reste de l'ouvrage ainsi que la juste collation du texte, ce feuillet indépendant doit être d'origine. Quant au



Fig. 6. - folio 108 r, psaume 68, David, dans les eaux du désespoir, implorant le Seigneur.

ternion situé en vingt-quatrième place, il ne résulte pas d'une amputation malgré sa place inattendue en sein d'un recueil de quaternions. Le texte est complet, l'écriture et les enluminures restent identiques.

Après avoir vu le travail effectué par le parcheminier, nous nous intéressons à la préparation de la page et au travail d'écriture qui reviennent aux scribes. Ces deux étapes furent réalisées, selon l'usage, sur les cahiers non reliés. Les tracés de réglure servent à guider l'écriture. Ils définissent dans ce manuscrit deux mises en page différentes, l'une adaptée au calendrier, l'autre au psautier et aux prières. Ces traits sont tracés à la mine de plomb, outil utilisé en occident depuis le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. La réglure conçue pour la mise en page de chaque mois du calendrier est assez complexe (fig. 1-4). En effet, elle doit démarquer les emplacements des différents systèmes de divisions du mois. Les traits verticaux délimitent d'abord quatre étroites colonnes (7,3,8 et 2 millimètres) contenant chacune : la numérotation en chiffres romains selon le calendrier lunaire, les repères des jours de la semaine par les



Fig. 7. - folio 134 r, psaume 80, David jouant du tintinnabulum.

lettres de "a" à "g", la division romaine du mois en nones, ides et calendes selon le calendrier julien solaire et la répétition de cette dernière division. Une cinquième colonne plus large (48 millimètres), séparée des quatre autres par un petit espace (2 millimètres), rassemble les fêtes et les commémorations. Les tracés horizontaux définissent un linteau puis trente-trois lignes d'écriture. La réglure élaborée pour recevoir le texte des psaumes, des prières et des litanies est très simple. Les tracés déterminent une seule colonne de lignes longues d'écriture. Ce type de mise en page élémentaire est traditionnelle des psautiers et des livres d'heure. Dix-sept lignes horizontales sont réalisées, dont la première est un linteau et les seize autres servent de base à l'écriture. Celle-ci est transcrite en *littera textualis* à l'encre noire, métallogallique, composition à base de noix de galle utilisée systématiquement depuis le début du XIII<sup>e</sup> siècle. Cette écriture est très régulière, rapprochée et possède des proportions allongées. Aucune trace de changement de scribe n'est donc repérable. Le module d'écriture est de 3 à 5 millimètres pour une unité de réglure de 6 millimètres. Cette



Fig. 8. - folio 183 r, psaume 109, la Trinité.

compacité de la page est caractéristique de l'époque gothique. Elle ne résulte pas forcément de la volonté des ateliers d'économiser le parchemin, si on considère l'immensité de l'espace des marges par rapport à celui du texte. Comme dans tous manuscrits médiévaux occidentaux, de nombreuses abréviations sont employées. On repère des abréviations par tilde, par signe tachygraphique et, moins fréquemment, par voyelle suscrite. Selon les habitudes de transcription, seulement deux signes de ponctuation sont utilisés. Le point apparaît en fin de vers et le point virgule renversé se situe au milieu des vers. Ces signes impliquent respectivement une moyenne et une courte pause. Ces pauses scandent la lecture chantée inhérente au texte versifié des psaumes.

La reliure du manuscrit 7 n'est pas contemporaine de la réalisation du manuscrit. La présence d'une chasse d'environ un centimètre, atteste que cette reliure est postérieure au XVe siècle. Les aies sont en bois. Les deux nerfs qui maintiennent les cahiers forment deux bourrelets sur le dos de l'ouvrage. Ils



semblent prendre appui sur l'extérieur des aies avant d'y être enfilés dans des canaux creusés dans l'épaisseur du bois. On voit effectivement les nerfs former des petites bosses sous le papier qui dissimule les contre-plats. Les plats sont recouverts de cuir estampé à froid. Le décor d'estampage est relativement simple. Un cadre de léopards passants longe l'extrémité des aies. Il est réalisé à la roulette, outil qui n'apparaît qu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Plus au centre, un fin cadre rectiligne enserme de deux grosses fleurs, plusieurs motifs de trois ronds concentriques et une petite fleur de lys centrale. Il reste des vestiges d'un fermoir métallique gravé d'un motif de feuille. Cette description peut permettre de supposer que cette reliure daterait de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. L'utilisation du bois pour les plats ainsi que le mode d'attachement des nerfs sont caractéristiques du Moyen Âge. Cependant d'autres éléments tels la chasse, l'utilisation de la roulette et la simplicité du décor estampé situeraient l'élaboration de cette reliure, au plus tôt, au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

## Les enluminures du ms. 7

### Les médaillons du calendrier

Ces médaillons mesurent deux centimètres de diamètre et ornent par couple chaque mois du calendrier, l'un illustre l'occupation du mois, l'autre le signe du zodiaque.

### Les médaillons représentant les occupations du mois

Nous étudions ces médaillons selon un classement thématique et non chronologique. Quatre des médaillons figurent des activités liées au loisir tandis que les huit autres représentent des travaux des champs.

Le médaillon du mois de janvier (fig. 1) montre un personnage à deux visages attablé devant un festin. Cette illustration est traditionnelle du mois et fait référence aux réjouissances de Janvier. En effet, les festivités de Noël se poursuivent jusqu'à la fête des rois après laquelle commence le temps du carnaval. L'Épiphanie est notée en regard du médaillon, à la date du 6 janvier. La présence du personnage bifrons est elle aussi habituelle. Il s'agit d'une figure issue de la mythologie romaine, Janus, dieu des portes. Au Moyen Âge, Janus est le symbole de la fin de l'année passée et du début de l'année à venir. Un encyclopédiste du XIII<sup>e</sup> siècle, Matfre Ermengaud, présente chaque mois et décrit leur image habituelle dans son ouvrage *Breviari de amor*<sup>3</sup>, vers 1288, sous la rubrique "*Des XII mois de l'an-*

### Inventaire de la décoration

Le manuscrit 7 comporte exclusivement une décoration peinte. Vingt quatre médaillons historiés (fig. 1-4) ornent par couple chaque mois du calendrier. Huit initiales historiées de grande taille (fig. 5-8) introduisent huit des cent cinquante psaumes et marquent ainsi les divisions liturgiques liées à l'office. Les autres psaumes sont introduits par des petites initiales ornées (fig. 10). Les vers sont marqués par des petites initiales champies qui sont des lettres d'or se détachant sur un fond coloré bichrome. On retrouve ce type d'initiale en tête de chacun des douze mois du calendrier, pour les abréviations "KL", du mot latin "*kalendas*", signifiant le premier du mois. Des bouts de ligne figurés ou abstraits comblent les espaces vierges causés par les nombreux retours à la ligne qu'impose la versification du texte des psaumes. Des figurations sont présentes en marge de queue de chaque folio, mis à part ceux comportant le calendrier, et s'épanouissent en un cadre autour du texte à deux folios (fig. 5, 8).

*née*". L'auteur décrit janvier avec "deux visages pour montrer l'issue et l'entrée (...) aussi mangeant et buvant car il fait froid et le corps demande davantage de nourriture".

Le médaillon du mois de février (fig. 2) représente un homme, assis devant une cheminée, qui chauffe ses mains et un de ses pieds dénudés. Matfre Ermengaud décrit la représentation traditionnelle de ce mois, "une vieille figure chauffant ses pieds au feu car il fait froid". Ici, aucun élément n'évoque la vieillesse du personnage. Celui-ci porte simplement un long surcot à capuche et un petit bonnet blanc qui renforcent l'idée de lutte contre le froid. Le feu n'est pas figuré mais suggéré par le jambage en pierres de taille de la cheminée. Le linteau de celle-ci, qui est très développé et décoré de petits motifs, situe la scène dans un intérieur de château.

Le médaillon du mois d'avril présente un homme tenant un rameau et une corbeille. Un arbre pousse à côté de lui. Cette représentation symbolise le printemps. Matfre Ermengaud décrit avril "cueillant joyeusement des fleurs car alors, arbres, vergers, prairies portent feuilles et fleurs". Le rameau

évoque le renouveau de la nature et l'arbre, comme dans l'art païen, représente la terre et la fécondité. La corbeille de fleurs est récurrente dans les cycles antiques<sup>4</sup>, mais ici la corbeille que porte le personnage ne paraît pas garnie de fleurs et pourrait aussi bien être un nid d'oiseau, motif porteur de la même connotation de fécondité. La mise en scène de cette image et le geste jeune homme du jeune homme, la tête relevée et les bas écartés, évoquent les fêtes agraires de l'Antiquité. Cependant cette représentation peut aussi être reliée à une coutume populaire médiévale qui élisait, au printemps un prince de la jeunesse auquel on offrait des fleurs et un ruban pour ceindre son front. Ainsi, au thème du renouvellement de la nature s'allie celui de la jeunesse et de l'éveil à l'amour.

Le dernier médaillon figurant une occupation liée au loisir est celui du mois de mai. On y voit un homme, sur son poing gauche est posé un rapace et sa main droite tient une forme étrange. Il s'agit d'un fauconnier et la forme qu'il tient serait peut être un morceau de viande pour exciter l'instinct prédateur du faucon. La chasse au faucon est un passe temps aristocratique qui symbolise l'agrément du mois de mai décrit par Matfre Ermengaud comme étant "plaisant, gai, les oiseaux chantent, on se déplace volontiers".

Les huit médaillons suivant montrent des scènes de la viticulture, de la céréaliculture et de l'élevage du porc.

Le médaillon du mois de mars représente un homme coupant une branche d'un arbre dénudé. La taille de la vigne marque la reprise de l'activité agricole après le repos hivernal. Le personnage utilise une serpe à talon pour effectuer ce travail. Matfre Ermengaud explique le but de cet élagage, "pour porter la vie à la vigne et aux autres arbres en enlevant le superflu". Le thème de la taille est un fort symbole de continuité de la vie au de là de la mort faisant allusion à la résurrection du Christ.

Le second médaillon imageant une occupation viticole est celui du mois de septembre. On y voit un homme, installé dans une bassine, en train de mordre un rond vert qu'il tient dans sa main. Il s'agit d'une scène de foulage et le personnage croque dans une grappe de raisin selon la tradition iconographique. Cette tâche fait partie de l'étape importante des vendanges et met en évidence la récolte des richesses de la terre.

Trois médaillons figurent des scènes de la culture du blé. On voit au mois d'octobre un homme debout, les bras tendus, tenant de sa main gauche un tissu blanc qui repose ensuite sur son épaule droite (fig. 4). Ce semeur jette son grain qu'il puise dans la besace formée par le tissu. Matfre Ermengaud écrit "octobre sème son blé avec l'araire devant". Ici, le choix des éléments signifiant est restreint : le tissu, la bande rose qui épouse la courbe inférieure du médaillon évoque le champ labouré et la démultiplication des doigts de la main droite du personnage traduit son mouvement pour éparpiller les grains.

La deuxième représentation liée à la culture du blé se situe au mois de juillet (fig. 3). Il s'agit de la moisson. Le geste est rendu avec justesse : l'homme utilise une faucille et il saisit la javelle de blé qu'il va couper juste en dessous de l'épi car les blés sont coupés haut au Moyen Âge. La récolte des blés est un moment très important dans l'économie médiévale. En effet la céréaliculture est la base de l'alimentation et l'accroissement de la population des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles oblige à une augmentation de la production<sup>5</sup>.

L'étape suivant la moisson est le battage, travail effectué au mois d'août. Le médaillon ornant ce mois présente un homme, vêtu de simples braies blanches, qui bat avec un fléau le blé amassé de part et d'autre de lui. L'effort physique de cette tâche est suggéré par la touche de rouge sur la joue du personnage et par la nudité de son torse.

Les trois derniers médaillons à étudier correspondent au mois de juin, de novembre et de décembre. Ils sont consacrés à des représentations liées à l'élevage porcin.

Au mois de juin, un homme couvert d'un chapeau à larges bords fauche un champ vert. La récolte des foins est la première grande tâche estivale et permet de nourrir les bestiaux durant l'hiver.

Nous voyons au mois de novembre un homme tenant un bâton dans chaque main, à côté d'un arbre au pied duquel se tiennent deux porcs. Il s'agit d'une représentation de la glandée. Le paysan nourrit ainsi ses bêtes entre le 1<sup>er</sup> octobre et les 30 novembre. Matfre Ermengaud décrit la scène traditionnelle : "(un homme) dans le bocage à garder les porcs qui pâturent les glands". Ici, la miniature dépeint le moment juste avant que l'homme secoue l'arbre, les cochons attendent à son pied, leurs têtes levées. Selon les conventions de représentation, un arbre unique symbolise le bosquet de chênes.

Après avoir été bien nourris, les porcs sont abattus en vue de l'hiver et de ses festivités. La scène est représentée au médaillon du mois de décembre. Matfre Ermengaud décrit la situation "le boucher frappe le porc avec la cognée". Notre médaillon montre un homme poursuivant un cochon bien gras, il tient une hache grâce à laquelle il va assommer l'animal de son revers avant de le saigner. Le personnage porte un tablier blanc noué autour de sa taille en vue de cette tâche.

3. George Comet, Les calendriers médiévaux illustrés : supports idéologiques complexes, *Les calendriers, leurs enjeux dans l'espace et la temps*, colloque de Cérisy, 1-8 juillet 2000, Paris 2002, p. 253-254, citations provenant elles-mêmes de Matfre Ermengaud, *Le breviari de amor*, Paris-Béziers, 1862-1881, vers 6566-6756. Nous citerons cet ouvrage pour chaque médaillon figurant les occupations du mois.

4. Perrine Mane, Images du calendrier au Moyen Âge, *Histoire du calendrier, Images du temps*, exposition présentée à l'abbaye de Noirlac du 5 mai au 2 octobre 2000, éd. Skira, 2000, p. 57.

5. Perrine Mane, Les travaux des jours, *Le Moyen Âge en lumière*, sous la direction de Jacques Dalarun, I.R.H.T., 2002, p. 139.



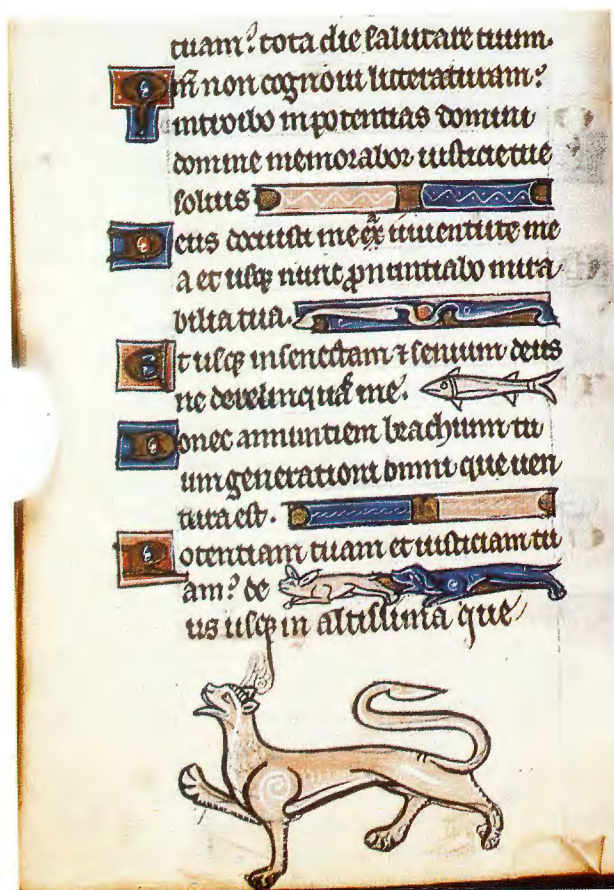


Fig. 9. - folio 113 v, des initiales champies introduisant les vers, des bouts de ligne et un lion dans la marge de queue.

L'iconographie de ce cycle de médaillons est très traditionnelle et la majorité des thèmes traités étaient déjà en place au XIIe siècle. On assiste à un mélange de thèmes d'origine païenne et de thèmes issus de la vie contemporaine médiévale. Ces miniatures constituent un témoignage de la vie quotidienne au Moyen Âge et elles nous permettent d'apprécier la conception médiévale du temps, celui-ci est inhérent au cycle de la nature.

Mais il ne faut pas oublier que ces images font face à un calendrier religieux retraçant le Propre du temps et le Propre des saints. Ainsi, on peut se demander si ces représentations des travaux des champs ne font pas référence à l'homme exploitant la nature, selon les indications de Dieu dans la Genèse, en rémission du péché originel et pour accéder au salut. Par ailleurs, on sait que la finalité spirituelle du travail alimente le discours du clergé envers les paysans. Par exemple, les sermons de Jacques de Vitry, un évêque du XIIIe siècle, mettent en avant l'idée que le travail des champs peut permettre d'atteindre la vie éternelle, à condition d'y procéder sans esprit de cupidité, et insiste sur l'obligation de bien payer ses dîmes<sup>6</sup>.



Fig. 10. - folio 141 v, une initiale ornée introduisant un psaume (87) et une chimère portant le couvre-chef juif dans la marge de queue.

### Les médaillons représentant les signes du zodiaque

Les représentations des signes du zodiaque sont très codifiées et la reconnaissance du signe peint est la fonction première de ces médaillons. Chaque signe est réalisé sur la page du mois au cours duquel il débute. Cependant, nous remarquons que quatre signes ont été intervertis. Le signe du lion orne le mois de juin alors que celui du cancer se situe au mois de juillet le signe du sagittaire décore le mois d'octobre tandis que celui du scorpion est au mois de novembre. Ces interversions peuvent être expliquées par une faute d'inattention de l'enlumineur qui aurait mélangé ses modèles lors de la réalisation de ces médaillons. Le savoir de l'astrologie médiévale est surtout

6. George Comet, les calendriers médiévaux illustrés, supports idéologiques complexes, *Les calendriers, Leurs enjeux dans l'espace et le temps*, colloque de Cérisy du 1<sup>er</sup> au 8 juillet 2000, Paris 2002, p. 256.

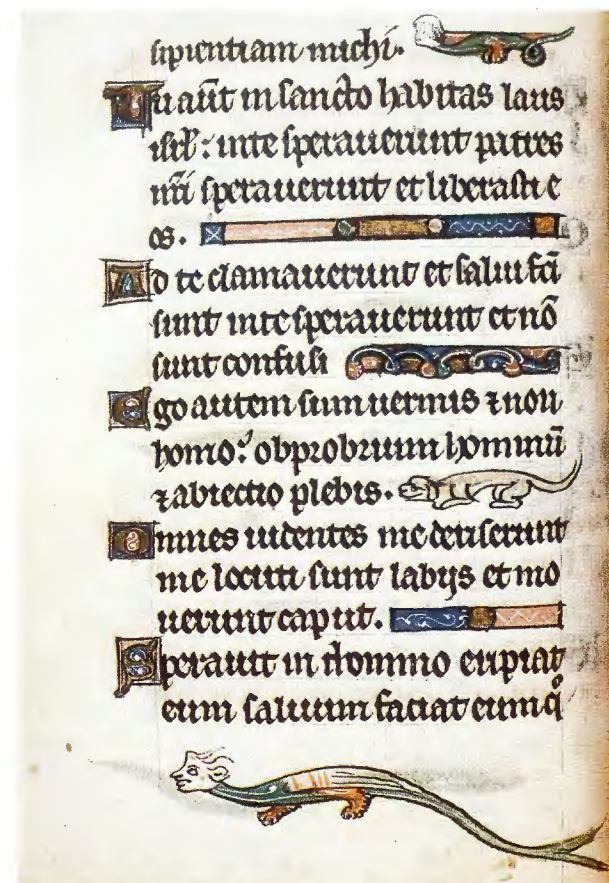


Fig. 11. - folio 36 v, le second maître.

maîtrisé par les clercs et associé à chacun des signes zodiacaux des qualités et des défauts. Par ces appréciations à connotation positive ou négative, l'iconographie de ces médaillons est porteuse d'un système de pensée très chrétien, celui du bien et du mal. Par exemple, on attribue au signe du capricorne la qualité de vitalité cependant cet être hybride, proche du bouc, suppose aussi le vice de lubricité.

### Les initiales historiées

Ces initiales mesurent en moyenne 4,5 x 3 centimètres et les scènes historiées prennent place dans les champs des lettres. Elles introduisent huit des cent cinquante psaumes.

La première initiale historiée (fig. 5) se situe au psaume 1 qui commence par "Beatus vir...". Il s'agit donc de la lettre "B" dont la double panse détermine deux registres. Au registre supérieur, un homme couronné, assis sur un trône, joue de la harpe. C'est une représentation du roi David auquel est attri-



Fig. 12. - folio 37 v, le second maître.

buée la création des psaumes car il a la réputation d'être un poète musicien. La position du personnage, jambes croisées, confirme son autorité. Sa tête relevée, regard au ciel, marque son élan envers Dieu. Le combat de David contre Goliath est peint au registre inférieur. Cette épisode de la vie de David est tiré du Livre de Samuel "... (David) courut à la rencontre du Philistin. Il mit la main dans son sac et prit une pierre qu'il tira avec la fronde. Il atteignit le Philistin au front..." (1S, 17, 49). Le moment représenté est celui où la pierre vient juste de toucher le front du géant. David est encore dans l'élan de son geste, son bras gauche est tendu vers l'avant et la fronde est verticale. Le visage de Goliath étant abîmé, on ne voit pas la trace de la pierre à son front mais sa position affaissée et le geste de sa main à son cœur traduisent son agonie. Le Philistin porte le costume militaire traditionnel du XIIIe siècle : la cotte d'arme par-dessus le haubert. Ainsi le registre inférieur présente un épisode glorieux de la vie de David qui fonde sa royauté, représentée au registre supérieur.



La deuxième initiale historiée introduit le psaume 26 qui commence par “ *Dominus illuminatio mea...* ”. Nous voyons un homme auréolé, debout, qui bénit de sa main droite un homme assis dont il touche la couronne de son autre main. Le personnage assis tient un sceptre et porte une de ses mains à sa poitrine. Cette image met en scène Samuel bénissant et couronnant David roi d’Israël. Elle n’entretient pas de lien direct avec le psaume 26, qui est une prière confiante, mais se rapporte à l’histoire de David, Dieu dit à Samuel “ *Va, donne lui l’onction : c’est lui.* ” Samuel prit la corne d’huile et l’oignit (...). L’esprit de Yahvé fondit sur David à partir de ce jour là et dans la suite. ” (1S, 16, 12-13). Ici, Samuel n’oint pas David mais l’idée est identique ; Dieu nomme David roi d’Israël par l’intermédiaire de Samuel. Ce dernier lève les yeux au ciel, écoutant la volonté du Tout-puissant et l’accomplissant. David regarde Samuel par lequel il reçoit le pouvoir royal et porte sa main à sa poitrine en un geste d’acceptation traditionnel des scènes d’élection. Il détient déjà les attributs royaux, la couronne et le sceptre.

La troisième initiale historiée introduit le psaume 38 “ *Dixit custodiam...* ”. Elle met en scène le roi David adressant une prière au Seigneur. Nous le voyons à genoux, l’index de sa main gauche pointé vers son visage. La tête relevée, il regarde vers une petite tête auréolée du nimbe crucifère qui apparaît dans le coin supérieur gauche du champ de la lettre. Cette iconographie est traditionnelle du psaume 38. Toutefois, David désigne habituellement sa bouche avec précision alors qu’ici la main est éloignée du visage. Ce geste d’auto-désignation fait référence au péché de langue évoqué avec récurrence dans le psaume “ *Je garderai à ma bouche un bâillon...* ”, “ *Je me tais, je n’ouvre pas la bouche...* ”. David se tient à genoux en signe d’humilité et de recours à Dieu. Cette attitude de remise en cause devant le Tout-Puissant est en lien avec le thème du néant de l’homme devant Dieu développé par le psaume : “ *Fais moi savoir, Yahvé, ma fin (...)* que je sache combien je suis fragile. ”. Le regard échangé par les deux visages semble renvoyer au dernier vers du psaume “ *détourne ton regard que je respire, avant que je m’en aille et ne sois plus.* ”.

La quatrième initiale historiée se situe au psaume 52 “ *Dixit insipias in corde suo...* ”. On y voit un homme chauve, debout, à demi nu, tenant un bâton de sa main droite et, de son autre main, un rond blanc qu’il mord. Ce personnage incarne la folie. Sa physionomie disgracieuse et grimaçante traduit son instabilité morale. Son visage est peint de profil, position réservée dans l’imagerie médiévale aux personnages de moindre valeur et aux animaux <sup>7</sup>. Son habit, un simple drap laissant ses jambes à nu, souligne la marginalité du personnage. Il tient l’instrument des fous de cour du Moyen Age, la marotte. Cette iconographie se rapporte au texte du psaume dont le premier vers est “ *L’insensé a dit en son cœur “ Non, plus de Dieu ! ”. La bouche entrouverte du personnage alors qu’il lève la tête vers*

le ciel évoque la calomnie. Le rond blanc qu’il mord, représentation conventionnelle du pain, renvoie au cinquième vers “ *Le savent-ils les malfaisants ? Ils mangent mon peuple, voilà le pain qu’ils mangent, ils n’invoquent pas Dieu.* ”. Ainsi cette initiale historiée est une illustration littérale du psaume qu’elle introduit et elle utilise l’image de la laideur et du fou médiéval comme symbole de l’impiété.

On trouve la cinquième initiale historiée au psaume 68 “ *Salvum me fac* ” (fig. 6). Le corps de la lettre «S» détermine deux registres. Un buste du Seigneur bénissant prend place dans le registre supérieur tandis que nous voyons dans le registre inférieur un homme couronné, nu et immergé dans de l’eau jusqu’à la taille. Il lève son visage et ses bras vers la figure du Seigneur. Cette représentation de David dans les eaux du désespoir et implorant le Seigneur illustre littéralement le psaume 68 dont le premier vers est «Sauve moi, Ô Dieu car les eaux me sont rentrées jusqu’à l’âme». La position de David, la tête relevée et les bras tendus, exprime sa peur et son recours à Dieu. La nudité du personnage souligne sa volonté d’être purifié et renvoie au vers «Ô Dieu, tu sais ma folie, mes offenses sont à nues devant toi». Dieu est représenté, quant à lui, dans toute sa puissance. Il soutient de sa main gauche le globe terrestre rappelant qu’il est à l’origine de la création du monde. Il est vêtu du costume aristocratique traditionnel de l’époque gothique, une cote blanche, un surcot et un pallium dont les finitions sont mises en valeur par de fins liserés blancs. Malgré les supplications de David, il ne semble pas lui prêter attention. Notons que cette iconographie évolue au cours du XIIIe siècle, à la fin duquel Dieu est représenté inclinant légèrement la tête pour regarder David.

La sixième initiale historiée est un «E» (fig. 7). Elle introduit le psaume 80 “ *Exultate deo...* ”. Nous voyons le Roi David assis devant une poutre à laquelle sont accrochées des clochettes qu’il frappe à l’aide de deux marteaux. David joue d’un instrument de musique, le *tintannabulum*, en gloire à Dieu. La position relevée de sa tête souligne son élan envers Lui. Cette iconographie est en relation avec le thème d’allégresse et de musique développé par le psaume : “ *Criez de joie pour Dieu.* », “ *Ouvrez le concert...* ”.

L’initiale historiée suivante se situe au psaume 97, introduit par “ *Cantate domino...* ”. Deux hommes tonsurés prennent place dans le champ du «C». Ces deux clercs chantent en hommage au Seigneur. Devant eux, le livre posé sur le lutrin pourrait être un antiphonaire dont les trois lignes horizontales évoqueraient une portée musicale. Cette image de louange à Dieu soutient le contenu du psaume dont le premier vers est «chantez à Yahvé

7. François Garnier, *Le langage de l’image au Moyen Age, Grammaire des gestes*, tome II, Tours, 1989, p. 131.

un chant nouveau, car il a fait des merveilles... ». Les clercs sont vêtus d’une robe blanche en dessous d’une cape à capuche nouée sous leur menton. Les liserés blancs qui évoquent les broderies de leurs vêtements, l’expression inspirée de leur visage et les touches de rouge qui rehaussent leurs joues font un portrait très valorisant des membres du clergé.

La dernière initiale historiée introduit le psaume 109 “ *Dixit dominus domine...* ” (fig. 8). Deux hommes identiques, auréolés du nimbe crucifère, sont assis sur un même trône. Tous deux ont un livre posé sur leurs genoux, l’un montre la paume de sa main gauche, l’autre porte sa main droite à son cœur. Entre les deux personnages, émergeant des nuées, une colombe elle-même nimbée laisse échapper des flammes de son bec. Cette représentation de la Trinité est très traditionnelle au XIIIe siècle. L’Esprit Saint a la forme d’une colombe et les livres que tiennent le Père et le Fils sont les Ecritures. Le Père et le Fils sont similaires. Cette règle du «christomorphisme» est typique depuis le XIIe siècle, ce n’est qu’à partir du XIVe que la figure du Père se distingue, on le représente alors en homme âgé <sup>8</sup>. Le thème iconographique de la Trinité naît du premier vers de ce psaume “Oracle de Yahvé à mon Seigneur : «Siège à ma droite tant que j’ai fait de tes ennemi l’escabeau de tes pieds». Contrairement à ce vers, le Christ semble être à la gauche du Père. En effet, la paume de main que donne à voir le personnage de gauche ne porte pas la marque du clou qu’aurait dû avoir celle du Christ. De plus, ce geste d’accueil, paume de main vers l’extérieure, est plus approprié à la prédominance de l’Eternel que l’attitude du personnage de droite, la main à la poitrine et la tête légèrement inclinée en signe d’acceptation. L’inversion du Père et du Fils est fréquente dans les représentations de la Trinité et ne change pas la signification de l’image.

Le programme iconographique de ces huit initiales historiées est fondé sur deux sources, l’histoire de David tirée du livre de Samuel et le texte des psaumes introduits, notamment leur premier vers. L’idée principale portée par toutes ces images est la dévotion, entièrement en accord avec la fonction du psautier. Ces peintures semblent encourager le fidèle à la prière lors de sa lecture des psaumes. De plus, le thème royal de David, qui est l’ancêtre direct du Christ, célèbre la royauté de ce dernier, représenté sur le trône de Dieu à la dernière initiale historiée. Cette mise en valeur de la légitimité du pouvoir royal est très appréciée au XIIIe siècle, qui est dominé par le long règne de Louis IX.

## Les bouts de ligne et la décoration marginale

Les bouts de ligne et la décoration marginale, qui consiste en une figure placée dans la marge de queue, sont présents à chaque page du psautier et des prières suivantes. Les folios 8 et 183, qui portent aussi la première et la dernière initiale historiée, connaissent un plus grand développement marginal : un cadre entoure le texte.

Toutes ces enluminures combinent les mêmes éléments humain, animal et végétal. Le motif prédominant est celui de l’être hybride formé de pattes félines, d’un corps de serpent et d’une tête animale ou humaine. Ce dragon au corps de serpent porte toutes les connotations négatives liées à ce reptile tentateur d’Eve. De plus, la culture médiévale dénonce le caractère monstrueux de cette superposition de figures : “ *Le travestissement, la fausse apparence sont condamnés par les clercs au nom d’un idéal de vérité et de respect de l’intégrité du corps humain créé par Dieu* ” <sup>9</sup>. Ces dragons sont souvent pourvus d’un visage féminin et ils évoquent alors le péché de luxure. La tête d’homme greffée sur ces corps monstrueux symbolise l’homme pervers et éloigné de Dieu. De nombreux dragons possèdent des têtes d’animaux. Nous inventorions des chefs de cervidés, de volatiles tel le paon ou le coq (fig. 7), de canidés ou de félins difficilement identifiables. La tête de singe n’apparaît que vers la fin du manuscrit, au folio 222. Cet animal fait allusion au Diable qui est considéré être le singe de Dieu. Notons que les animaux exotiques entrent timidement dans le répertoire des enlumineurs au cours du XIIIe siècle ; ce n’est qu’à la fin de celui-ci et au cours du siècle suivant qu’ils apparaissent fréquemment dans l’imagerie des manuscrits. Ces multiples monstres portent différentes coiffes. Nous voyons des couvre-chefs féminins tels que la résille ou le touret, coiffe aristocratique particulièrement à la mode vers le milieu du XIIIe siècle. Certaines chimères sont couvertes de la mitre ou de la tiare (fig. 6) et sont peut être l’image du faux prophète <sup>10</sup>.

8. François Boespflug, *Visages de Dieu, Le Moyen Age en lumière*, sous la direction de Jacques Dalarun, I.R.H.T., 2002, p. 313.

9. Schmitt, *L’univers des marges, Le Moyen Age en lumière*, sous la direction de J. Dalarun, Paris, 2002, p. 355.

10. Michelle Gaborit, *Les peintures murales médiévales de Saint Emilion*, Saint Emilion, 1999, p. 45.



D'autres portent la cale, un petit bonnet à brides appartenant au costume du laïc. Nous voyons aussi le couvre-chef du juif médiéval, dont la pointe souple retombe légèrement (fig. 10). Cet accessoire du vêtement juif porte une connotation très péjorative liée aux idées anti-judaïques qui imprègnent toute l'époque médiévale. Nombre de ces dragons sont parés de la couronne royale (fig. 12), quelques uns portent le chapeau à larges bords du paysan. Nous remarquons que certaines chimères à tête humaine présentent une physionomie déformée : un nez long ou gros, une bouche grimaçante, des lèvres épaisses, des cheveux ébouriffés (fig. 11)... Ces difformités sont la concrétisation du mal, de la calomnie, et évoquent aussi les êtres marginaux de la société médiévale. Donc ces êtres hybrides, symboles de perversion, sont associés à toutes les classes de la société médiévale, du roi au fou. Cette iconographie signale peut être que le mal peut s'introduire dans l'esprit de n'importe quelle personne, quelque soit son rang social, et fait ainsi appel à la vigilance : le fidèle doit se protéger du mal par la prière, tel David représenté dans les initiales historiées.

L'enlumineur a parfois peint des animaux réels. Souvent, des chiens courant des conils prennent place dans les bouts de ligne (fig. 5, 9). Cette course est une allusion à l'acte sexuel. Lorsqu'il est représenté seul, le conil peut aussi être l'image de la lâcheté. Le poisson, symbole christologique, apparaît régulièrement, figuré seul ou affronté. Nous voyons aussi un lion (fig. 9) qui évoque de même le Christ mais peut aussi faire référence à l'animal redoutable du psaume 21 «Sauve-moi de la gueule du lion».

De nombreuses significations peuvent être associées à ces figurations diverses. Cependant, la fonction première de ces peintures semble être l'harmonie visuelle de la page qu'elles rythment de leurs formes et de leurs couleurs. Les décorations des marges favorisent la circulation visuelle du lecteur et participent à l'équilibre de la page. Les bouts de ligne servent à la saturation de l'espace textuel. Ce divertissement créé au sein de l'espace sévère du texte contribue à la valeur ostentatoire de l'objet précieux qu'est le manuscrit enluminé. L'association de ces figurations ludiques à un texte religieux, qui peut sembler insolite, résulte d'une tradition ornementale établie<sup>11</sup>. Cependant celle-ci suscite parfois des critiques. Déjà au XIIe siècle, Saint Bernard condamne la profusion ornementale des cloîtres et des manuscrits qui distrait le fidèle dans son recueillement.

## Le style des enluminures

La palette de ces peintures est dominée par le couple coloré typique du XIIIe siècle, le bleu et le rose. Ces deux couleurs sont les seules à être nuancées en plusieurs tonalités, la couleur saturée et sa demi teinte qui sont juxtaposées par aplats. Les autres couleurs sont utilisées en un seul ton : le rouge orangé, le vert, qui est employé avec plus de parcimonie et le jaune, qui n'apparaît que vers la fin du manuscrit, à partir du folio 249 v. Le blanc est principalement utilisé pour les visages et pour souligner les reliefs. Les cernes noirs achèvent le dessin. Cette palette plutôt restreinte ne permet pas un traitement très poussé du modelé et accentue la linéarité de ces peintures. L'or revêt le fond des scènes historiées et apparaît plus discrètement à chaque folio. Sa surface légèrement bombée atteste qu'il est posé à la feuille sur une assiette. Cet or a subi une altération au cours des siècles et présente par endroit des variations brunes. Le fond doré, formule assez archaïque, est concurrencé au cours du XIIIe siècle par le fond en damier qui le remplacera.

La composition de ces enluminures est simple et ordonnée avec symétrie. L'espace est exploité de façon optimale. Les figures touchent systématiquement les cadres formés par les médaillons ou le corps des initiales. La profondeur n'est rendue que par la position trois-quarts des personnages. La perspective est souvent traitée avec maladresse. Les personnages, leurs attributs et les éléments du décor forment un seul et même plan qui se détache sur le fond d'or. Ainsi, la composition est déterminée par une volonté de clarté au bénéfice de la lisibilité de la scène.

L'étude du traitement de ces enluminures permet de différencier deux artistes. Un maître principal a enluminé la majorité du manuscrit dont tous les médaillons et les huit initiales historiées. Un maître secondaire a peint les folios 32 à 39 v qui correspondent à un quaternion (fig. 11-12). Ce cahier ne contient que des bouts de ligne et des chimères en marge de queue.

11. Michael Camille, *Images dans les marges : aux limites de l'art médiéval*, Paris 1987, p. 46.

La caractéristique dominante du maître principal est la clarté du dessin. La ligne est nette et chaque représentation est délimitée par un cerne noir fermé. Les corps humains sont menus, peu formés avec des jambes et des bras plutôt courts par rapport au buste et des épaules tombantes. Les mains et les pieds, surdimensionnés, accentuent la gestuelle des personnages et confèrent une certaine élégance à ces silhouettes peu modelées. Les visages sont simples et raffinés. Un nez droit, une petite bouche, des yeux plutôt ronds surmontés chacun d'un sourcil courbe. Les cheveux sont ramenés en boucles sur les oreilles selon la mode du XIIIe siècle. Les drapés sont rendus par l'aplat de la demi-teinte, les traits noirs figurent les creux et les liserés blancs évoquent les broderies. Les plis sont peu nombreux, rectilignes. Ils ne suggèrent pas l'anatomie du corps mais semblent plaquer sur la forme prédéterminée de l'habit. Le tombé du tissu est très géométrique mais ordonné de manière plutôt naturelle.

Le style du second maître est moins facilement observable étant donné qu'il n'a réalisé que des ornements (fig. 11-12). Cependant, il est clair que son dessin est beaucoup plus souple que celui du premier maître. La spontanéité de la ligne confère plus de vivacité, d'expression et de finesse aux figures. La couleur verte est utilisée beaucoup plus largement par cet enlumineur, notamment pour recouvrir les corps serpents des chimères.

Les coloris, la composition, le traitement des corps et des drapés des peintures de ce manuscrit répondent à des codes de représentation. Leur simplicité et leur géométrisation

témoignent de la rapidité de leur exécution. La clarté des représentations a pour but la reconnaissance du sujet peint. La qualité des enluminures est régulière tout au long du manuscrit cependant un plus grand soin a été apporté à la réalisation des médaillons et des initiales historiées. Ces enluminures par leur sujet comme par leur style, s'inscrivent dans la production parisienne classique du XIIIe siècle. Cette période correspond à une centralisation des ateliers dans la capitale qui engendre une certaine uniformisation de la peinture de manuscrit. La particularité de cet ouvrage réside à la fois dans la rapidité d'exécution de ses enluminures et dans la richesse de ses matériaux : un parchemin exceptionnel, la présence de peinture et d'or à tous les folios, notamment sous forme de bouts de ligne.

L'utilisation de l'or pour le fond des scènes, le traitement élémentaire des peintures et le recours à des systèmes de représentations établis pour décorer ce manuscrit permettent de situer sa fabrication au cours de la première moitié du XIIIe siècle. Cependant deux éléments nouveaux sont mis en œuvre dans cet ouvrage : la formule du bout de ligne peint, qui sera remplacée au cours du siècle par des bouts de ligne abstraits réalisés à l'encre, et la décoration marginale. Cette dernière reste principalement cantonnée à l'espace de la marge de queue mais sa présence systématique au cours des folios semble être un embryon de la profusion des peintures marginales de la seconde moitié du siècle. Ainsi le manuscrit 7, par l'abondance de ses bouts de ligne peints et son début de décoration marginale, constitue un exemple abouti de l'art de l'enluminure du deuxième quart du XIIIe siècle.





Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 115-130

## Un lot de dés en os du Moyen Age découvert sur le site de la place Camille-Jullian à Bordeaux

par Xavier Charpentier

Service régional de l'Archéologie,  
DRAC Aquitaine.

*... le tricheur c'est surtout celui qui fait tricher les choses.  
On l'observe en vain, il vaudrait mieux regarder de plus près  
les objets...*

Marcel Neveux

En 1990, au cours des fouilles archéologiques préalables à l'établissement du parc de stationnement souterrain de la place Camille-Jullian, un important lot de dés en os était mis au jour dans une fosse de latrines médiévale (fig. 1)<sup>1</sup>. Les trouvailles de ces pièces de jeu ne sont pas en soit un fait rare<sup>2</sup> et les études réalisées ces dernières années sur le thème des jeux ont remarquablement fait progresser les connaissances, notamment pour la période médiévale<sup>3</sup>. Si on ajoute que la structure d'où elles sont issues n'offre pas de relation stratigraphique avec les autres niveaux du site, on serait tenter de ne leur trouver qu'un intérêt anecdotique, ce serait même une évidence si l'on s'en tenait à une approche strictement archéologique. Cependant, leur nombre et la présence, dans la même fosse, d'une matrice ayant probablement servi à leur fabrication ainsi que deux dés inachevés, sont à même de fournir d'intéressantes informations sur une activité économique. De la même manière, la nature du chiffrage de certains d'entre eux nous éclairent sur un aspect des mœurs de l'époque.

### Contexte de la découverte

La place Camille-Jullian se trouve dans l'actuel quartier Saint-Pierre (fig. 2). Au Moyen Age elle s'inscrit au cœur de la paroisse Saint-Siméon, dans ce qu'on appelle encore « la Cité », ceinte par le tracé des murailles établies au Bas-Empire.

Au nord de la place subsistent les vestiges de l'église, l'espace bâti s'organise alors de part et d'autre de la rue du *Sarporar*<sup>4</sup>. La fosse est située à l'est de cette voie. Du fait de l'implantation de structures modernes<sup>5</sup>, elle se trouve privée de liaison stratigraphique avec des niveaux du site qui lui sont contemporains et ont été fouillés de façon exhaustive.

Je remercie Jean-Michel Mehl, professeur à l'Université de Strasbourg, qui a aimablement accepté de se pencher sur ce travail.

1. Cette découverte a été signalée dans la présente revue (Barraud, 1990, p. 10). L'ensemble des petits objets issus des fouilles de la place Camille-Jullian a été étudié par Michel Feugère, Eric Gassies et Xavier Charpentier. Ce travail sera intégré dans le cadre d'une publication concernant les fouilles du site de la place Camille-Jullian. A l'heure actuelle ce mobilier est déposé au Musée d'Aquitaine à Bordeaux.
2. En Aquitaine, pour 10 sites étudiés, Cécile Laflaquière (Laflaquière, 1993) recense 15 dés. Un seul est assuré être médiéval mais 9 autres appartiennent vraisemblablement à cette période, 5 sont d'époque moderne. Le site de Camille-Jullian a également livré 3 autres dés du Moyen Age.
3. Nous citerons, l'encyclopédie *Jeux et Sports*, (et plus particulièrement les contributions de Marcel Neveux et Charles Béart) réalisée sous la direction de Roger Caillois et surtout l'étude de Jean-Michel Mehl, dont la thèse soutenue en 1988 a été publiée dans une version abrégée en 1990. Des chercheurs comme Michel Barrère et Jean Maire ont produits des articles particulièrement utiles concernant les aspects techniques du travail de l'os.
4. Autrement appelée *Serpoulet* (Drouyn, 1879, p. 292), la portion subsistante porte aujourd'hui le nom de Serpolet.
5. Et sûrement au préalable par l'implantation du cimetière de Saint-Siméon.



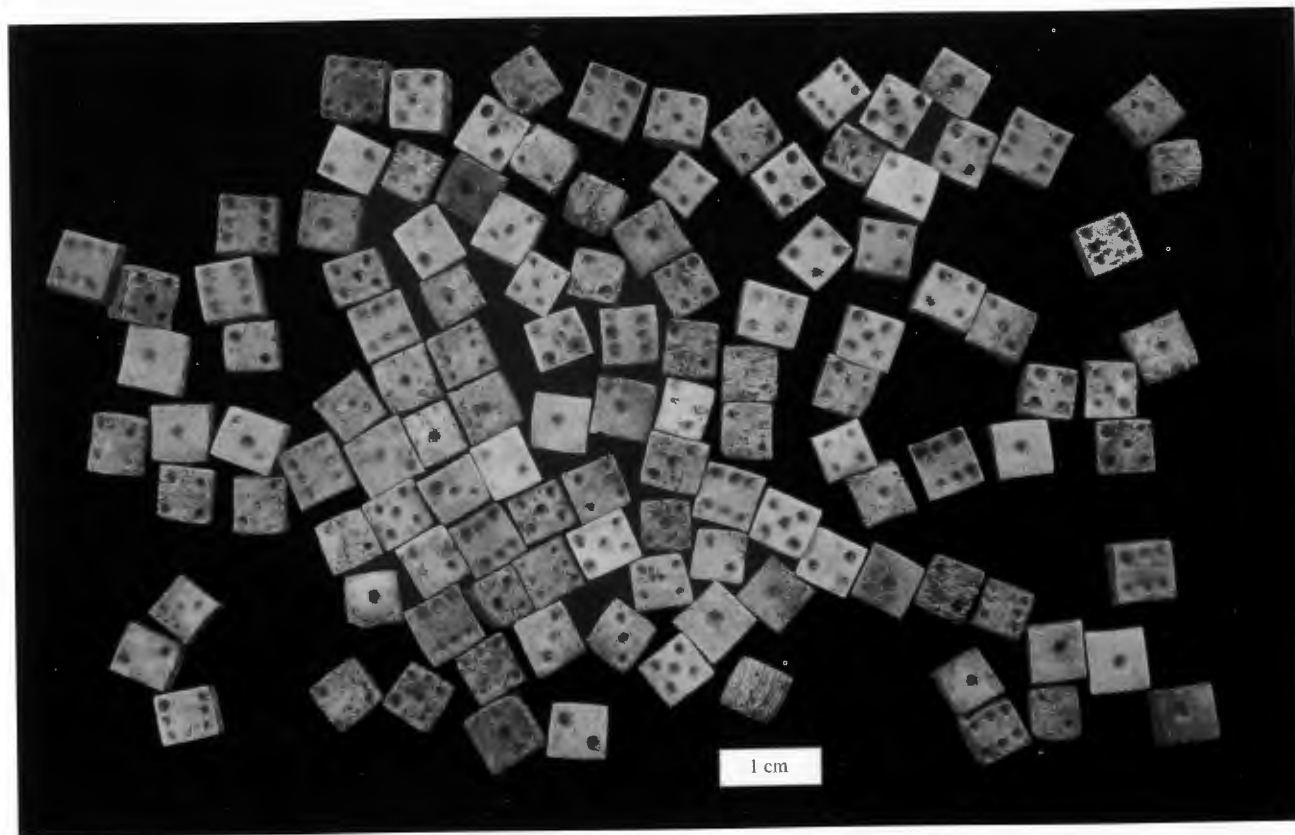


Fig. 1. – Une partie du lot des dés du site de Camille-Jullian (cliché F. Bunuel).

Un des problèmes que pose une telle rupture est l'attribution chronologique de ce lot. Les dés sont heureusement accompagnés de nombreux autres vestiges mobiliers, dont des céramiques. L'étude de ces dernières, réalisée par Sylvie Fabre-Dupont Maleret<sup>6</sup>, permet d'établir une fourchette chronologique couvrant la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> et le début du XV<sup>e</sup> siècle.

De cet isolement résulte également l'impossibilité d'attribuer une fonction assurée à la fosse. Ses dimensions imposantes (3,50 x 2,50 m), son architecture (fosse maçonnée avec blocs calcaires parallélépipédiques) et surtout la variété du mobilier qu'on y observe<sup>7</sup>, conduisent à l'interpréter comme des latrines collectives. Prolongeant cette analyse, on peut constater la proportion anormalement élevée de formes céramiques de type pichets et marmites et avancer l'hypothèse d'une fosse associée à une taverne ou hôtellerie<sup>8</sup>.

Dans le remplissage de la fosse, les dés se présentent « rassemblés probablement dans un petit sac »<sup>9</sup>. Nous employons donc le terme de « lot » à dessein, même si le caractère « urgent » de l'opération archéologique n'a pas permis de procéder à une fouille aussi fine que possible, propre à nous assurer

qu'ils formaient effectivement un lot. Le nombre d'individus s'élève à 205 parmi lesquels nous observons une majorité de dés « normaux » (137) mais aussi sept exemplaires dont un des trous matérialisant les points révèle la présence de métal, deux ne portant que le chiffre 4, les autres ne présentant que trois des six chiffres de la série 1, 2, 3, 4, 5, 6, chacun se répétant deux fois sur des faces opposées (fig. 7), ceci dans les proportions suivantes :

- 18 avec les chiffres 2, 4, 6
- 18 avec les chiffres 1, 3, 5
- 8 avec les chiffres 1, 2, 3
- 14 avec les chiffres 4, 5, 6

La nature de ces derniers ne fait pas de doute, ils sont destinés à tricher.

6. Fabre-Dupont Maleret, 1996, Vol. I, pp. 141-147.

7. Outre la céramique, on y trouve du mobilier métallique, et d'autres éléments de tableterie, représentant des domaines variés, économique, domestique (ustensiles de cuisine principalement), personnel (toilette, vêtement) et social (armement) (Feugère, Charpentier, Gassies, à paraître).

8. Renseignement Pierre Régaldou-Saint Blancard.

9. Barraud, 1990, p. 10



Fig. 2. – Localisation du site (d'après la vue perspective de Bordeaux vers 1450 de Léo Drouyn et la carte 1:25000 de l'IGN)

## Les dés à jouer dans la société médiévale instruments du Mal, objets de maux

Si la découverte bordelaise livre des faits matériels, la documentation disponible pour la ville est plutôt indigente. Elle consiste essentiellement en des textes de la fin du Moyen Age, et certains documents, s'ils sont postérieurs à la fourchette chronologique qui nous occupe, restent à considérer.

Il nous faut étendre le cadre chronologique, il faut également déborder de l'espace de Bordeaux. L'étude du cas de cette ville ne permettrait pas à elle seule de tirer des conclusions significatives. Du fait des lacunes signalées plus haut, des sources connues en d'autres contrées peuvent fournir des éléments de comparaison et des compléments utiles. Mais aussi et surtout, la pratique des jeux, leur organisation, la répression, les tolérances, s'expriment dans des documents produits à une autre échelle, dont la portée affecte nécessairement Bordeaux.

## Les dés à l'origine de désordres moraux

La vision que la société médiévale peut avoir des dés à jouer est tributaire de la place qu'ils occupent dans l'espace ludique. Ils sont jeux en tant que tels quand l'échec ou la réussite résulte des seuls lancers. Ils sont également des accessoires nécessaires pour certains jeux de tables. Ils constituent alors la part du hasard à côté de celle de la réflexion.

Cette double fonction ne facilite pas la tâche du théologien, du moraliste, ni celle du législateur quand il s'agit d'assurer un ordre moral autant que social. Il est encore plus malaisé de saisir leur fonction quand la frontière entre *jocus* et *ludus* n'est pas toujours clairement établie et *a fortiori* quand la distinction des catégories de jeux (sportif, adresse, hasard, réflexion) ne l'est pas non plus. Au cours du Moyen Age, ces distinctions s'opèrent mais ne résultent pas vraiment d'une analyse portant directement sur le thème du jeu. Dans la *Somme de théologie*,



Thomas d'Aquin l'aborde, non pas pour lui-même mais à titre d'exemple : « Le loisir et le jeu, et tout ce qui a trait au repos, est délectable en tant que cela enlève la tristesse qui naît du labeur »<sup>10</sup>. Evoquant le « gain honteux », il donne en exemple celui qui provient des jeux de hasard<sup>11</sup>, gain qui présente « quelque chose d'illicite en vertu du droit divin » s'il provenait, par exemple, d'individus mineurs ou fous, qui ne peuvent aliéner leurs biens, ou encore s'il est obtenu en trichant<sup>12</sup>. Le jeu aurait donc une vertu mais pas n'importe quel jeu.

Cette distinction est présente dans l'expression du point de vue des autorités religieuses. Par omission des autres formes de jeux, on peut penser que ce sont plutôt ceux de hasard qui sont mis à l'index. La formule de Gratien<sup>13</sup> donne le ton (fig. 3) : « Que l'évêque, le prêtre ou le diacre s'adonnant à la boisson ou au jeu de hasard résigne sa charge ou soit sûrement condamné ; que le sous-diacre, le lecteur ou le chantre agissant de même résigne sa charge ou soit privé de communion. Et qu'il en soit de même pour les laïcs. » On la retrouve à Bordeaux dans les statuts synodaux de 1234 : « Nous interdisons à tous les clercs les jeux de dés et de tasseaux<sup>14</sup>. Et les prêtres doivent avertir les laïcs qu'ils s'abstiennent de ces jeux »<sup>15</sup>. Le titre du chapitre, *De ludo alearum et taxillorum*, vise les jeux de hasard et les dés. Le terme d'*alea* est souvent traduit par dé, associé au mot latin désignant la forme physique des dés, on a plus qu'un simple glissement sémantique, les dés sont le symbole même des jeux de hasard<sup>16</sup>. Cette symbolique trouve également son expression avec l'apparition, vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, des dés parmi les instruments de la Passion. Ils président au partage des vêtements du Christ (fig. 4)<sup>17</sup>.

Les discours des prédicateurs véhiculent une opinion tout aussi rigide que les injonctions des autorités religieuses. Les propos de Gabriel de Bareletta sont à ce titre exemplaires : « *Sicut Deus invenit XXI literas alphabeti ita Diabolus invenit dados ubi posuit XXI puncta* »<sup>18</sup> ou encore ceux du frère Richard qui, de passage à Paris en 1429, parvient à convaincre les habitants à « *ardoient tables et tabliers, dés, quartes, billes, billars, nurelis et toutes choses à quoy on se pavoit courcer à maugréer à jeu convoiteux* »<sup>19</sup>. Nous avons connaissance de faits similaires à Bordeaux mais à une date plus tardive. En 1519, la ville reçoit la visite de Thomas Illyricus<sup>20</sup>, nous savons qu'il y fait un prêche moralisateur sans plus de précision. Cependant, son discours, tel qu'on le connaît à Condom, Toulouse et Cahors, visent, entre autres choses immorales, les jeux de hasard et leurs instruments et il porte ses fruits.

Les textes des autorités laïques vont dans le même sens. Parmi les plus connus concernant les jeux au Moyen Age, les ordonnances de saint Louis, de 1254 et 1256, figurent en

bonne place<sup>21</sup>. Elles prévoient l'interdiction pour les officiers royaux, puis pour l'ensemble de la population, de jouer aux dés et échecs, interdiction qu'accompagne celle de fabriquer des dés. Plusieurs auteurs n'ont pas manqué de souligner la contradiction entre ces dispositions et l'enregistrement de la profession de *deicier*<sup>22</sup> dans le Livre de métiers d'Etienne Boileau, rédigé en 1268-1269<sup>23</sup>. Les ordonnances de saint Louis, selon Jean-Michel Mehl, de « portée générale » constituent d'après le même auteur un « code de morale administrative » qui « cherche à éviter le problème du jeu en ajoutant d'autres injonctions de bonne conduite »<sup>24</sup>. A côté du caractère officiel, on trouve donc exprimé le point de vue du monarque empreint de morale chrétienne.

10. I-II, Q. 15, a 1, s 3.

11. II-II, Q. 32, a. 7, ob. 2.

12. II-II, Q. 32, a. 7, s. 2.

13. Synthèse connue sous ce nom et datant du XII<sup>e</sup> siècle.

14. Il s'agit d'un dérivé de *taxillus*, croisé avec *tessella* qui se rapporte au cube. Les jeux de dés, accolés aux « tasseaux » semblent désigner à côté des jeux le dé-objet, ce qui peut signifier que sont également proscrits les jeux nécessitant l'emploi des dés.

15. Pontal, 1983, p. 75.

16. Voir à ce sujet l'analyse de Jean-Michel Mehl (Mehl, 1990, p. 77).

17. Auparavant, ce partage se fait par tirage au sort, il n'est nullement mentionné l'usage de dés.

18. « Tout comme Dieu créa les 21 lettres de l'alphabet, le diable inventa les 21 points du dé ». Gabriel Bareletta ou Barletta, prédicateur napolitain du XV<sup>e</sup> siècle, cité par M. Neveux (Neveux, 1967, p. 492).

19. « ...brûlèrent tables de jeux, plateaux, dés, cartes à jouer, billes, billards, *murelis* [?] et tous autres jeux pouvant servir à se mettre en colère et maugréer (blasphémer ?) dans les jeux d'argent. » (*Journal d'un bourgeois de Paris, 1405-1449*, pp. 233-235). Ferveur du populaire toute relative, quand les parisiens apprirent que le frère Richard chevauchait en compagnie des Armagnacs, ils retournèrent aux jeux (même ouvrage, pp. 242-243).

20. Il y a une incertitude sur la date de son passage à Bordeaux, Gaufreteau y fait référence pour l'année 1514 (Gaufreteau, 1877, p. 44) ce qui est incompatible avec ce qu'en dit Jacques Ragot qui évoque son arrivée en juin 1519 (Ragot, 1987, p. 143). Nous faisons plutôt confiance à ce dernier.

21. *Ordonnances des roys de France, 1723*, vol. I, pp. 70-74 et vol. V, p. 172.

22. Il existe plusieurs orthographes pour désigner les faiseurs de dés : *deiciers*, *détiers*, *deyciers*, *déciers*.

23. A commencer par Lespinasse et Bonnardot, lesquels font part de leur étonnement dans l'introduction à la transcription du texte de Boileau, (Boileau E., 1879, p. LIII). L'interdiction de la « forge des dés », mesure radicale, est sans doute illusoire. A défaut, des mesures visant à empêcher la réalisation de dés truqués, si elles ne règlent pas tout, permettent toutefois de prévenir certains méfaits.

24. Mehl, 1990, p. 345.

Pieux motifs mais vœux pieux ? La répétition des interdits dans le temps donne à penser qu'ils ont une portée limitée dans une société où le jeu serait très prisé. C'est sans doute vrai mais le travail de Jean-Michel Mehl montre que, derrière ces apparentes répétitions, les autorités laïques ont aussi des visées plus prosaïques que la seule défense des bonnes mœurs.

### Les dés sources de désordres sociaux

Jean-Michel Mehl évoque une ordonnance de Charles V, donnée en 1369, et traitant spécifiquement des jeux. Elle reprend une disposition antérieure de Philippe V, datée de 1319, à propos des jeux utiles à la défense du royaume. En 1337, une même motivation a déjà conduit Edouard III d'Angleterre à prohiber les jeux à l'exception du tir à l'arc<sup>25</sup>. Les raisons des interdits sont claires, les jeux heurtent sans doute la religion et donc les bonnes mœurs, mais ils distraient de la pratique de certains qualifiés d'utiles. On fait un constat du même genre à la lecture du *Libros del ajedrez, dados y tablas* d'Alphonse X<sup>26</sup>. Il y est établi la distinction entre les jeux de réflexion et ceux de pur hasard pour lesquels est affichée une opinion péjorative. Alors que les textes de la seconde partie du *libros* décrivent des règles de jeux de dés, plusieurs illustrations montrent des scènes de violences, des enjeux et des joueurs ayant perdu jusqu'à leurs vêtements. Ce sont là des conséquences de la pratique des jeux de hasard.

Rarement, explique Jean-Michel Mehl, les décisions des autorités centrales dépassent la seule interdiction<sup>27</sup>. C'est aux autorités locales qu'est laissé le soin de préciser les fautes et les sanctions. Pour Bordeaux, nous disposons d'exemples tardifs. En 1516, le premier arrêt d'une longue série est pris à l'encontre des vagabonds, lesquels sont systématiquement qualifiés de joueurs<sup>28</sup>. Le dernier, du 22 avril 1556, autorise ainsi les maires et jurats à expulser de la ville les vagabonds « *ordinèremant joueurs de rampeaux et aultres jeux deffandens* ». Une ordonnance de police de 1537 « *faict inhibicion à touz habitans de ladite ville et banlieufve d'icelle d'aller huy jouer au train dez cartes, queillhes ne autres jeux prohibez, au lieu appelé à Saint-Genès et ez environs d'icelle, près et hors ladite ville, et ce à peyne de fouhet et aultre amende arbitraire* »<sup>29</sup>.

Ces dispositions appellent plusieurs réflexions. L'association d'un jeu de quilles aux jeux désignés sous l'appellation générique de « défendus » ou « prohibés » est surprenante<sup>30</sup>. On peut poser l'hypothèse que les autorités de la ville font ici face à un problème de circonstance : accident frôlé ou ayant eu lieu, et font un rappel des règlements courants. On peut également envisager que ces amusements ont en commun d'induire des enjeux. Le caractère circonstanciel est plus net dans l'ordonnance de 1537 car, outre les jeux déjà interdits, il est fait mention de la banlieue et plus seulement de la ville, et même

d'un lieu précis, où vraisemblablement les joueurs ont pris l'habitude de se retrouver pour échapper au contrôle des autorités<sup>31</sup>. On note enfin à travers les arrêts, que les jeux, autant que les vagabonds, sont visés. Les vagabonds sont d'autant plus condamnables qu'ils se livrent à des jeux interdits et ces jeux sont infâmes parce que pratiqués par des individus peu recommandables. On retrouve donc l'argumentation morale exprimée dans les textes des autorités centrales mais avec des précisions sur la nature des jeux et des joueurs.

On trouve surtout la mention des peines infligées en cas du non-respect de l'ordonnance : « fouet et amende ». Les archives de Bordeaux présentent un autre exemple de sanction prévue. Une délibération de la Jurade, en date du 3 avril 1415, visant exclusivement les jeux d'argent, condamne celui qui les pratique à être exposé en chemise à la butte derrière Saint-Eloi durant une journée<sup>32</sup>. On ne peut dire qu'aucune peine fut prévue pour celui qui aurait simplement joué à un jeu défendu, le silence des sources ne constitue évidemment pas une preuve. Cependant, le cas des jeux d'argent, traité à part, révèle un souci majeur des autorités de la ville. On peut légitimement penser qu'ils étaient fréquents, et non sans conséquences néfastes. La Chronique de Gaufreteau expose plusieurs de ces conséquences avec l'histoire de la femme Caillou. Moins véhémente que le discours d'Illyricus et quelque peu tardif, elle n'en est

25. Mehl, 1990, p. 361. La similitude de ces dispositions, à l'instar des celles prises dans toute l'Europe occidentale, nous permet de penser que le fait que Bordeaux fût sous suzeraineté anglaise, dans la fourchette chronologique qui nous occupe, ne constitue pas un obstacle culturel.

26. Traité sur les jeux d'échecs, de dés et de tables, connu également sous le nom de *Libro de los Juegos* (Livre des jeux), commissionné entre 1251 et 1282 par Alphonse X, dit Le Sage, roi de Castille et Leon.

27. Le dispositif de contrôle mis en place par Alphonse X constitue à ce titre une notable exception. Avec un recueil de 44 lois : *Ordenamiento de las tafurerias*, « Ordonnances concernant les maisons de jeu » promulguées en 1276, l'exercice des jeux s'effectue sous le contrôle exclusif de l'Etat, des peines sont prévues pour les différents débordements.

28. La même association se retrouve en 1518, 1521, 1523, 1532 et 1556 (Harlé, 1911, p. 47 et 57).

29. Harlé, 1911, p. 351.

30. Elle n'est pas pour autant inédite, Jean-Michel Mehl signale une telle association (quilles et dés) dans une ordonnance de 1481 à Amiens (Mehl, 1990, p. 347).

31. Saint-Genès, paroisse de Talence, n'appartient pas à Bordeaux. Une ordonnance est donc nécessaire pour la placer sous l'autorité des magistrats de la ville.

32. *Registres de la Jurade*, 1883, vol. IV, p. 113 : « *E plus, que nulh no ssia si ardit de jogar a l'argent, sotz la pena de estre mes tot nut, am camissas, au fust que de noet es estat mes, de cap en sus, au payador deforas Sent-Elegi, per tot I. jorn, los ditz part dedentz claufficat.* »







pas moins édifiante<sup>33</sup>. Epouse d'un riche financier<sup>34</sup>, elle a le défaut d'aimer les jeux de cartes et dés. Tombée dans le piège tendu par un joueur, et bien sûr tricheur, elle perd une somme considérable, met en gage ses bijoux. Le joueur lui fait grâce de ses dettes contre ses charmes. La faute aurait pu rester secrète si, touchée par la vérole, elle ne contaminait son mari. Caillou répudie sa femme et, quoique fortuné et encore en âge de se remarier, ne trouve pas de nouvelle épouse, sa réputation étant faite. Le récit présente une gradation des fautes et conséquences, on passe de l'amour du jeu à la perte d'argent, l'adultère, la maladie, la faillite du ménage ; le mari étant également puni pour ne pas avoir su « tenir » sa femme.

Concernant la nature des peines, deux jugements rendus à Londres en 1375 et 1382 débouchent sur des sanctions similaires à celles prévues à Bordeaux. Les joueurs, reconnus coupables de tricherie, sont conduits au pilori pour plusieurs heures, une par plaignant. Les instruments de jeux, table et dés truqués, étant pour l'une brûlée et pour les autres accrochés autour du cou des condamnés<sup>35</sup>. Outre la similitude des condamnations, on constate que les victimes se voient remboursées de leurs pertes mais ne semblent nullement inquiétées pour avoir pris part à des jeux défendus. Enfin, dans les deux villes, sans pouvoir qualifier les sanctions de « faibles » - la délibération de la Jurade bordelaise indique que le condamné est bastonné - on constate qu'elles sont beaucoup moins sévères que celles connues dans le monde germanique où les tricheurs sont parfois exécutés<sup>36</sup>.

Que les mesures soient préventives ou non, « il est rare que ce soit le jeu en lui-même qui fasse l'objet de condamnation »<sup>37</sup>. Tout donne en effet l'impression que, plus que le jeu, ce sont ses conséquences qui gênent l'autorité. Nos dés de tricheur sont-ils alors plus coupables que les autres ? La relative légèreté des sanctions livre un embryon de réponse, car après tout « évincer l'*alea*, est-ce tellement plus coupable que de tenter de séduire le hasard ? »<sup>38</sup>.

Malgré quelques tolérances, les discours des autorités présentent sur le fond une certaine unanimité. Hors des sphères des pouvoirs, les attitudes sont plus délicates à cerner. Dans ses

#### Figures pages précédentes :

Fig. 3 - Fidèles et pêcheurs.

Une vision manichéenne du Bien et du Mal. France, XIV<sup>e</sup> s. B.N.F., Département des manuscrits, Français 13096 fol. 51. Cliché Bibliothèque Nationale de France.

Fig. 4 - À partir du XIV<sup>e</sup> siècle, les dés président au partage des vêtements du Christ et figurent parmi les instruments de la Passion. Hollande, fin XIV<sup>e</sup> s. La Haye, KB 135 E 19, Fol. 88v. Cliché Koninklijke Bibliotheek.

chroniques Gaufreteau exprime le point de vue d'une certaine frange de la société, certainement pas celui d'une majorité de l'opinion. On ne peut l'appréhender qu'indirectement, à travers les interdits eux-mêmes : on prescrit parce qu'on pratique, on condamne parce qu'on transgresse. Les sources littéraires présentent en fait des idées plus nuancées. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le poète Rutebeuf parle du jeu, se présente comme joueur, mais pour s'en plaindre :

*Li dé que li détier ont fet  
M'ont de ma robe tout desfet ;  
Li dé m'ocient,  
Li dé m'aguetent et espient,  
Li dé m'affaïent et défient,  
Ce poise moi.*<sup>39</sup>

Le thème du jeu peut également être sujet à d'autres divertissements. Le fabliau « *Saint Pierre et le jongleur* »<sup>40</sup> mettant en scène saint Pierre jouant aux dés semble à ce titre doublement blasphématoire. Mais, outre la recherche d'un effet comique, l'auteur fait œuvrer le saint pour une bonne cause : récupérer des âmes de pêcheurs. La morale est donc sauve.

À la fin du Moyen Age, quand Rabelais trouve des vertus pédagogiques aux jeux, il condamne, comme tout homme sensé, le « *Livre du passe-temps de la fortune des dez* » de Lorenzo Spirito<sup>41</sup>. Le plus sérieux Gerolamo Cardano<sup>42</sup>, lui-même joueur, met en garde contre les joueurs professionnels, les enjeux excessifs, la passion qui peut en découler.

33. Gaufreteau, 1877, p. 114-128, année 1564.

34. Dont l'auteur s'empresse de préciser qu'il n'est pas originaire de la ville.

35. *Corporation of London Record Office Letter*, Book H, fol. 32, traduit du latin par Henry Thomas Riley (Riley, 1868, pp. 395-396).

36. Mehl, 1990, pp. 356-357. Différence aussi dans le temps, à Bordeaux, en 1768, pour « filouterie et escroquerie pratiquées au jeu », les accusés sont condamnés, dans un cas, à cinq ans de galère, dans l'autre au carcan, fouet et à un bannissement de cinq ans (Cavignac, s.d., p. 90). Ce ne sont pas là des cas isolés. Les problèmes liés aux jeux de hasard perdurent sous l'Ancien Régime, on sait toutefois que le rang social du fautif lui permet parfois d'échapper aux foudres de la justice, pour le moins de voir la condamnation allégée (Benzacar, 1905, pp. 200-201).

37. Mehl, 1990, p. 349.

38. Neveux, 1967, p. 483.

39. *De la Griesche d'Yver* (Jubinal, 1877, pp. 29-30).

40. Montaiglon, Raynaud, 1872, p. 135.

41. Cet ouvrage présente un ensemble de prédictions associées aux combinaisons qu'on peut obtenir avec trois dés. Jean-Michel Mehl indique que son succès contribua à donner aux jeux de dés « l'image d'une activité superstitieuse, naïve et, à la limite, blasphématoire. » (Mehl, 1990, p. 327).

42. 1501-1576. Auteur du *De ludo alea*, publié en 1663, il y aborde le concept de mathématique d'anticipation, base de la théorie des probabilités.

## La documentation matérielle

Il existe peu de documents médiévaux traitant de la fabrication et de l'organisation de la profession des faiseurs de dés. Un premier, déjà évoqué, est le « *Livre des métiers* », recueil de règlements des professions parisiennes établie par Etienne Boileau<sup>43</sup>. Un second, « *Statuts des dés à jouer* »<sup>44</sup>, est tiré d'un registre des statuts des métiers de la ville de Toulouse, le texte date de 1297. Enfin, le *Livre des jeux* d'Alphonse X ne fait qu'effleurer le sujet mais le manuscrit de l'Escorial présente une illustration très intéressante<sup>45</sup>.

À côté de ces sources, nous disposons des travaux réalisés par d'autres chercheurs qui, associés aux témoins matériels bordelais, permet de saisir le processus de fabrication et de tirer quelques informations sur la pratique de la fraude.

## Aspects matériels

Tous les dés provenant de la fosse sont taillés dans de l'os. Bien que les textes prévoient la possibilité d'utiliser d'autres matières<sup>46</sup>, l'os semble être la plus couramment retenue. Il est facile de s'en procurer, vraisemblablement peu onéreux et c'est, selon l'auteur du *Libro los Juegos*, la meilleure matière pour confectionner les dés<sup>47</sup>.

Nos exemplaires mesurent entre 4,5 et 6,3 mm de côté. Une épiphyse de radio-ulnaire de bovidé<sup>48</sup>, découvert dans les mêmes latrines, présente le départ d'une baguette dont la section carrée possède des dimensions quasi équivalentes à la taille moyenne des dés. Il s'agit très vraisemblablement d'une matrice ayant servi à la confection de tout ou partie du lot. La petitesse semble être une caractéristique propre aux dés médiévaux, du moins à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle résulte du fait que les cubes sont taillés dans la masse osseuse. Leur confection est alors beaucoup plus aisée que s'il fallait intégrer le canal médullaire, comme c'est le cas pour les dés creux romains<sup>49</sup> où des pastilles sont collées sur les deux faces correspondant à l'axe du canal. Elle est également plus économique. Surtout l'exclusion de la partie creuse des os longs empêche l'introduction d'une charge annulant ou réduisant l'équiprobabilité du dé<sup>50</sup>. C'est peut-être en ce sens que nous devons comprendre l'interdiction prévue par les consuls de Toulouse de ne faire des dés dépassant deux ou trois *vouc* ; nous aurions ici une unité de mesure d'ordre millimétrique et au final des dés nécessairement taillés dans la masse<sup>51</sup>. Ces considérations ne valent bien évidemment que pour les dés en os. Avec la période moderne, certains dés retrouvent des dimensions plus importantes (supérieures à un centimètre de côté), c'est le cas pour deux exemplaires du XVIII<sup>e</sup> siècle trouvés sur le site mais aussi sur celui de Canavéral, à Bordeaux<sup>52</sup> ou bien encore à Caen<sup>53</sup>.

## Fabrication

Outre l'épiphyse signalée plus haut, deux dés inachevés (toutes les faces étant lisses) permettent de reconnaître trois étapes de la fabrication des dés. Le recours aux textes fournit le complément nécessaire.

Dans un premier temps, le fabricant dispose d'os longs qu'il convient de nettoyer. À notre connaissance, il n'existe aucune source médiévale expliquant les procédés employés pour un tel traitement. Pas plus ne savons-nous si la matière première dont dispose le fabricant est ou non déjà traitée. Pour les périodes antérieures, Jean-Claude Béal souligne la pauvreté des sources et fait référence à Plutarque qui parle d'un mélange de cendre et de vinaigre<sup>54</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Plumier donne une recette pour blanchir les os : mélange de cendre, chaux et alun mis à bouillir, le séchage se faisant à l'ombre<sup>55</sup>. Quant à Lami, il explique dans son *Dictionnaire* que l'os destiné à la tabletterie doit être bouilli pour le débarrasser des matières grasses et du sang, puis blanchi par une exposition successive à l'air et à la rosée<sup>56</sup>. À Toulouse, Sylvie Reverdy évoque un possible

43. Boileau, in Lespinasse et Bonnardot, 1837, pp. 180-184. Il s'agit du titre 71 concernant les « *deiciers* ».

44. « *Statutum Taxilorum* », publiés dans Fagniez, 1891, pp. 321-323. Son analyse est ici rendue possible par la traduction qu'en a fait Pierre Régaldou.

45. *Libros del ajedrez, dados y tablas, déjà cité*. On y trouve quelques considérations sur la manière dont les dés doivent être fait.

46. L'article premier du titre des deiciers de Paris (*Livre de métiers de Boileau*) mentionne en plus de l'os l'« *yvoire, cor, autre maniere d'estoffe et de metal* » ce qui revient en définitive à autoriser toutes les matières. Les consuls de Toulouse sont muets à ce sujet. On peut interpréter ce silence comme la possibilité d'employer n'importe quelle matière première.

47. Introduction au livre II, *Libro del dados*.

48. Identification réalisée par Pierre Caillat, archéozoologue, aujourd'hui à l'INRAP.

49. Cf. *infra* codifications de Jean-Claude Béal.

50. Nous savons que cette précaution s'avère insuffisante.

51. La littérature semble le confirmer. Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, dans le « *Jeu de la Saint-Nicolas* » de Jean Bodel, on peut lire qu'un des joueurs possède un dé « *quarres*, d'une *vergue*, droit et *quemuns* ». Ce sont là les qualités d'un bon dé. *Vouc* est-il l'équivalent de *vergue* ou *verge* qu'on rencontre également ? On trouve parfois le terme « *menuier* » signifiant petit, mais aussi « bien fait ». Cité et analysé par Semrau (Semrau, 1910, pp. 29 et 149).

52. Laflaquière, 1993, vol. 1, n° 094 du catalogue.

53. Jigan, 1988, p. 42, pl. VII.

54. Béal, 1983, p. 23, note 105.

55. Cité par Jean Maire (Maire, 1986, p. 7586).

56. Lami, 1886, t. VI, p. 928.



blanchiment dans une composition similaire à celle donnée par Plumier<sup>57</sup>. Sylvie Termignon, étudiant la tabletterie issue des fouilles de la Cité Judiciaire à Bordeaux, constate l'emploi d'une méthode mécanique avec des traces de raclage<sup>58</sup> et, à partir des réflexions de Pierre Caillat, envisage la possibilité d'un traitement thermique accélérant le séchage<sup>59</sup>.

L'étape suivante consiste à façonner l'os. Pour ce faire, Jean Maire, indique la procédure à partir des témoins matériels strasbourgeois<sup>60</sup>. Une des épiphyse, rarement les deux, est écartée par sciage ou découpe à la serpe<sup>61</sup>. La diaphyse est ensuite débitée ou plus généralement sciée en long pour obtenir une baguette dont « on surface les quatre côtés pour former à la section un carré ». Les cubes sont débités et chaque face est pointée ou gravée d'un cercle pointé<sup>62</sup>. Dans une étude sur les faiseurs de dés de Constance, Judith Oexle ajoute deux phases de polissage, après le débitage des baguettes puis sur les cubes<sup>63</sup>. Une illustration de l'ouvrage d'Alphonse X décrivant la chaîne opératoire correspond bien à ce que Jean Maire explique. Elle montre sept personnages, dont quatre ou cinq participent réellement à la production, les deux derniers étant une femme vendant un dé à un homme presque nu<sup>64</sup>. Il est difficile de savoir si le premier appartient à l'atelier, il apporte peut-être la matière première. Les quatre suivants ont des tâches bien définies. L'un tient un os long manifestement doté d'une épiphyse. A ses pieds, une coupe déborde de possibles baguettes, hors la coupe, sont posés des os longs. Le suivant, assis sur un banc, débite des cubes à la scie. Un troisième tient d'une main un cube. On distingue mal ce que fait son autre main, peut-être réalise-t-il le polissage ? C'est du moins ce qu'on peut en déduire car le quatrième personnage marque les points des dés à l'aide d'une mèche, fixée sur un axe entraîné par un archet. D'après cette scène, une unique phase de polissage s'inscrit après le débitage des cubes.

Un des dés étudiés par Jean Maire présente une teinte verte<sup>65</sup>. Cet auteur explique que la matière qu'est l'os peut être teinte mais il indique que cette couleur peut résulter de l'oxydation d'un objet cuivreux ayant résidé au contact de la pièce de jeu. Une phase de teinture reste donc hypothétique.

Un dernier élément vient compléter nos connaissances ; il s'agit de l'utilisation de cire. Ce composant n'est signalé que dans le neuvième article des statuts toulousains, lequel est assez obscur. Il interdit au fabricant de céder de la cire « prête à enduire (?) des dés ». Cette cire sert-elle à combler les trous marquant les points ? Ceux-ci seraient alors plus lisibles ce qui éviterait des contestations sur le résultat du jet<sup>66</sup>. Autre intérêt, les trous ne pourraient alors être remplis de métal afin de piper le dé<sup>67</sup>.

## Codifications et dénominations

Afin de décrire les dés de Camille-Jullian, nous employons les codifications élaborées par Jean-Claude Béal<sup>68</sup>. Ce dernier distingue deux types de dés, BI pour les creux et BIII pour les pleins<sup>69</sup>, le lot qui nous occupe présente uniquement des exemplaires du second. Les trous des points sont dit en V quand les motifs sont de simples trous, en M ou en accolade quand les trous sont à fond quasi plat et pointé.

La lecture du chiffrage se fait du 1 vers le 2 en tournant le cube vers la droite, on lit ensuite la face supérieure puis inférieure du cube (fig. 5). Les orientations des lignes du 2, du 3 sont notées : 2/, 3/ s'ils se présentent inclinés depuis l'angle supérieur gauche de la face, 2 et 3 dans le cas contraire.

57. Reverdy, 1990, p. 294.

58. Elle rejoint Lucien Jourdan qui pour distinguer les os travaillés des déchets de cuisine indique trois indices dont les traces de façonnage et le fait qu'ils aient été ruginés afin d'enlever le périoste (Jourdan, 1980, p. 52).

59. Termignon, 1996, p. 133. « Ces phénomènes de dessiccation entraînent un comportement de l'os semblable à celui du bois... », Pierre Caillat pense « que les tabletiers ont eu de la matière première fraîche qu'ils ont dû stocker pour un éventuel séchage ».

60. Maire, 1986, pp. 7584-7585, pl. I, A et II, D.

61. Sylvie Reverdy et Michel Barrère (Reverdy, 1990, p. 294, ill. et Barrère, 1990, p. 295) indiquent que les deux épiphyses sont débitées. Dans le cas de Bordeaux, nous observons qu'une épiphyse est conservée. Ceci n'empêche nullement l'exclusion du canal médullaire et permet en outre, mais ce n'est qu'une hypothèse, d'assurer une meilleure préhension au cours de l'étape suivante.

62. Les deux formes coexistent dans le lot bordelais, le cercle pointé suppose l'emploi d'une mèche de type anglaise ou de tonnelier, il est très minoritaire puisqu'il ne concerne que 4 exemplaires.

63. Oexle, 1985, pp. 487-488.

64. *Libros del ajedrez, dados y tablas, F65*. Nous avons vu que plusieurs illustrations dans la même partie de l'ouvrage, montrent des joueurs dévêtus.

65. Maire, 1986, p. 7585, pl. II, D.

66. On sait que des dés en cire existent mais le texte ne semble pas désigner ceux-ci. On connaît par ailleurs un exemplaire du XIV<sup>e</sup> siècle, déposé au musée du Carnavalet, (Béal, Dureau, 1996, n° 284, p. 112, ill.), présentant des points figurés par des ocelles dont certains portent des traces d'enduit noir. A Bordeaux nous n'avons rien constaté de ce genre. Il est parfaitement possible que l'emploi de cire soit propre à Toulouse.

67. On peut cependant objecter que placer de la cire dans les trous des points d'un dé peut, à l'inverse, permettre de masquer la présence de métal.

68. Béal, 1983, pp. 48-49.

69. Le terme « plein » ne doit pas prêter à confusion. Dans la littérature, il est parfois synonyme de « plomez », « plombé ».

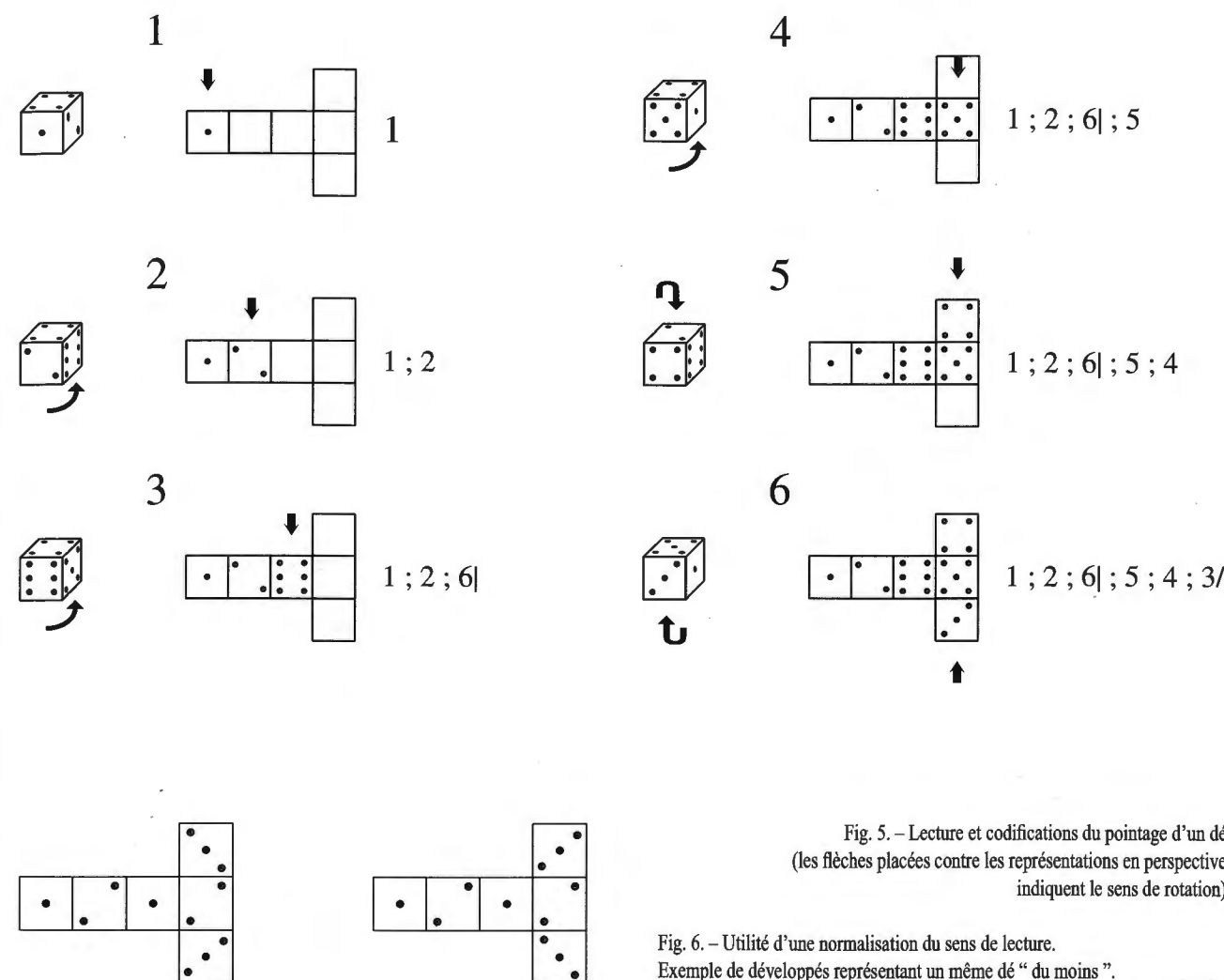


Fig. 5. – Lecture et codifications du pointage d'un dé (les flèches placées contre les représentations en perspective indiquent le sens de rotation)

Fig. 6. – Utilité d'une normalisation du sens de lecture. Exemple de développés représentant un même dé "du moins". La codification sera 1 ; 2/ ; 1 ; 2/ ; 3/ ; 3 (dé de droite) car le 3/ est prioritaire

L'orientation du 6 est notée 6| ou 6- selon que le sens des deux lignes de trois points se présentent verticalement ou horizontalement. Compte tenu de la nature du chiffrage de certains de nos exemplaires, ces règles ne peuvent suffire. Comme indiqué plus haut, outre des dés « normaux », nous avons des dés ne présentant que trois des six chiffres de la série 1, 2, 3, 4, 5, 6

se répétant chacun sur des faces opposées ainsi que deux dés présentant, sur leurs six faces, le seul chiffre 4. Nous proposons donc une légère modification et une adjonction aux règles du sens de lecture. Celle-ci ne commence plus par le 1 mais par le plus petit chiffre et on donne ensuite la priorité aux 2/ et 3/ ainsi qu'au 6| (fig. 6).



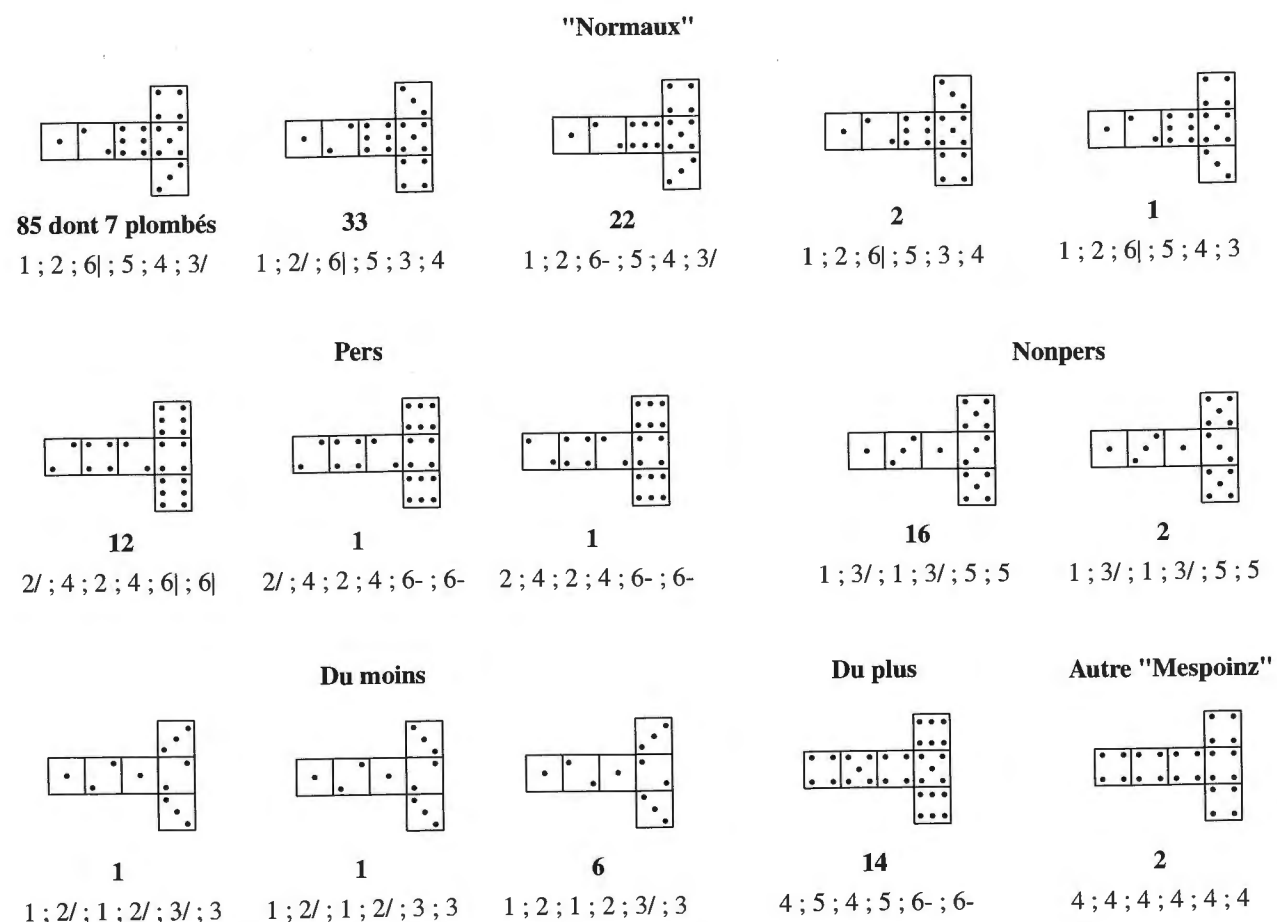


Fig. 7. – Récapitulatif en fonction des types de dés et des codifications du sens de lecture du chiffre (le nombre d'exemplaires est donné en gras sous chacun des développés)

Cette codification s'avère doublement utile, elle permet d'exclure une des deux possibilités de sens de lecture concernant certains dés au chiffre irrégulier et permet également d'établir des catégories au sein des types reconnus (fig. 7).

L'existence de dés aux chiffres irréguliers est signalée dans les textes. Les statuts des dériers parisiens et ceux portant sur la fabrication des dés à Toulouse établissent en effet une série d'obligations et d'interdits. A Paris sont interdits les dés « *mespoinz* », c'est-à-dire portant un seul et même chiffre sur chacune des faces ou les dés « *per* » et « *nonper* » dont les faces ne comportent que les chiffres pairs ou impairs de la série 1, 2, 3, 4, 5, 6, le même chiffre se répétant sur des faces opposées<sup>70</sup>. Un autre type de dés « *mespoinz* » est connu par un poème du XIV<sup>e</sup> siècle, Le « Dit d'un mercier » :

*J'ai dez du plus, j'ai dez du moins  
De Paris, de Chartres, de Rains,  
Si en ai deux, ce n'est pas gas  
Qui, au hochet, chicent sa as*<sup>71</sup>

Les dés « du plus » et « du moins » présentent respectivement les 3 chiffres les plus grands et les plus faibles de la série 1, 2, 3, 4, 5, 6, un même chiffre se répétant sur des faces

70. Ces derniers constituent donc un sous ensemble des dés « *mespoinz* ».

71. Publié dans le *Dictionnaire* de Franklin (Franklin, 1906, t. 2, p. 755), lequel traduit « ce n'est pas gas » par « c'est très curieux », « *gas* » signifie « moquerie », « plaisanterie ». Il est surprenant de voir vanter une marchandise dont la production est interdite ; il est possible que le vendeur veuille attirer le chaland par une tirade humoristique.

opposées<sup>72</sup>. A Toulouse, les rédacteurs ne donnent pas de tels détails, les règles imposant que le total des points soit de 21 et celui de deux faces opposées de 7 suffisent à prévenir la fabrication d'exemplaires illicites, du moins sur la base d'un pointage irrégulier<sup>73</sup>.

L'irrégularité des dés peut en effet porter sur des caractéristiques physiques. A Paris comme à Toulouse est prohibée la réalisation de dés « longnez » ou « longuestz ». Boileau explique que « longnez » veut dire « frotez a pierre »<sup>74</sup>. Le texte toulousain n'apporte pas de précision sur ce que peuvent être des dés de ce type mais la mention d'une probable limite des dimensions d'un bon dé dans le même article, « *nec tria vout nec doa vout* », permet de supposer qu'il s'agit d'un dé non cubique. Dans l'article 6 du même texte, sont cités les dés « *affachacz* », la forme latine « *affracatos* » donnant « cassés ». Ceci veut peut-être dire qu'une arête du cube serait abattue ou encore qu'il serait creusé pour recevoir une coulée de métal, autrement dit pipé<sup>75</sup>. Il n'y a en revanche aucun doute quant à la nature des dés « *plonmez* » mentionnés dans le texte de Boileau.

A l'exception des dés « *longnez* », nous retrouvons dans le lot bordelais chacun de types prohibés<sup>76</sup> (fig. 7). Les 7 dés « *plonmez* », tous réguliers en apparence, présentent un trou du quatre élargi et rempli de métal<sup>77</sup>. Si on s'en tient aux dispositions parisiennes « l'œuvre doit être arse », à savoir « brûlée ». Ce ne fût pas le cas à Bordeaux.

### En guise de conclusion : quelques réflexions autour d'un fait divers

Nous tentons ici de comprendre la raison d'être d'un tel lot de dés dans un tel contexte. Son isolement ne permet de raisonner qu'à partir d'observations et analyses limitées aux seuls fosse et dés.

La fonction de la fosse est pratiquement assurée, il s'agit de latrines. L'architecture, les dimensions et la variété du mobilier indiquent qu'elles seraient collectives. Enfin, la forte proportion de formes se rapportant à des pichets et marmites incite à penser que ces latrines seraient liées à une taverne ou hôtellerie.

Le lot de dés se caractérise par un nombre important d'individus : 205. Ils se présentent groupés ce qui donne à penser que leur abandon s'est fait en un temps. On trouve en accompagnement une épiphyse et deux dés non marqués. En revanche, il n'y a pas d'autres déchets, copeaux ou baguettes, ni de ratés, ni aucun outil destiné à leur fabrication. Enfin, on relève que plus des deux tiers du lot consiste en des dés licites.

Pour ces derniers, une analyse statistique, réalisée sur la base du sens de lecture, permet d'établir un rapport entre le total des possibilités existantes pour réaliser le pointage d'un

72. La répétition des chiffres identiques se faisant sur des faces opposées, l'adversaire ne peut voir, au mieux, que trois faces du cube, lequel se présente alors comme un dé normal. Pour les dés « *mespoinz* » ne portant qu'un seul chiffre, leur utilisation suppose que les parties se déroulent rapidement et que le tricheur possède quelques talents de manipulateur. L'expression « changer les dés » que l'on trouve dans plusieurs textes se rapportent à ces manipulations. Le tricheur doit en effet posséder quelques dés licites afin de pas être démasqué.

A la lumière de certaines règles de jeu on comprend l'intérêt de tels dés. Ainsi, dans le jeu de « hasard » ou « hasart », il faut, selon l'ouvrage d'Alphonse X, obtenir avec trois dés un total de 3, 4, 5, 6, 15, 16, 17 ou 18, c'est-à-dire les combinaisons les moins probables. Avec trois dés « du plus » ou « du moins », la probabilité de gagner en un jet est de 75 %, avec trois dés licites, elle tombe à 25 %. Il reste une faible possibilité de perdre mais elle présente l'intérêt de donner l'illusion que le jeu est honnête.

73. La disposition de faces opposées totalisant 7 (type A de Biddle) est de mise durant l'antiquité romaine (Béal, 1983, p. 345 et 349, ou encore Jehasse, 1980, p. 43) où elle succède au système étrusque avec le 1 opposé au 3, 2 au 4 et 5 au 6 (Béart, 1967, p. 217). Elle réapparaît de façon assurée au XIII<sup>e</sup> siècle et est encore conservée de nos jours. Entre l'Antiquité et le XIII<sup>e</sup> siècle « s'imposerait une organisation des faces opposant le 1 au 2, le 3 au 4 et le 5 au 6 (type B de Biddle) » (Bourgeois, 2002, pp. 393-394, ill. fig. 8). C'est la même organisation du chiffre qu'on observe sur un dé en os trouvé sur le site de la motte de Grangeneuve, commune de Duras (33), daté du XII<sup>e</sup> siècle (Barraud, Camps, 1981, pl. III, n° 2). Il existe cependant des exceptions, tant dans le monde romain, à Lyon (Béal, 1983, n° 1294 et 1295, p. 353), ou encore l'exemplaire en plomb découvert récemment par Thierry Mauduit à l'Isle-Saint-Georges (Gironde), que pour le Moyen Age, à Montségur (Ariège) (G.R.A.M.E., 1981, pp. 218-220), les exemplaires présentant des pointages franchement atypiques.

74. Lespinasse et Bonnardot ajoutent « à pierre d'aimant » (Lespinasse, Bonnardot, 1879, p. 314. A l'instar de Jean-Michel Mehl (Mehl, 1990, p. 81), supposer par là que les dés aient pu être magnétisés nous semble plus que douteux. L'utilisation des propriétés des lois du magnétisme ne vaut que si le dé est magnétisable, même si les textes prévoient que les dés peuvent être en métal, elle suppose que la table de jeu soit également adaptée. Un tel cas est toutefois signalé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (Mehl, 1990, p. 288).

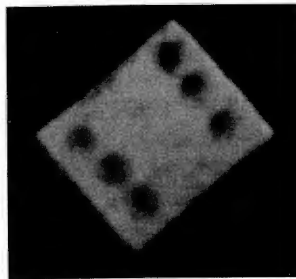
75. Auquel cas la signification de « *longnez* » à Paris ne correspondrait pas à celle de « *longuest* » à Toulouse ; peut-être alors à « *affachacz* ». Casser un dé requiert visiblement un outillage particulier dont la vente ou l'attribution sont interdites dans le même article.

76. Ce qui est assez exceptionnel. Nous avons connaissance de la découverte d'un dé « *nonper* » en Bourgogne, il date du XIII<sup>e</sup> (Rongier, 1987, n° 518 (ill.), p. 186). Jean-Claude Béal, signale deux dés inédits du musée des Beaux Arts de Vienne, où on observe deux 6 (Béal, 1981, p. 115). Ce type de malfaçon existerait donc aussi dans l'antiquité ? La chose est envisageable car on connaît des exemples de dés plombés pour cette période. Ainsi deux dés de Sainte-Colombe-lès-Vienne présentent des motifs de points volontairement sur creusés pour recevoir une coulée de métal (Béal, 1983, p. 353, n° 1297 et 1298 du catalogue, pl. LIX).

77. Toujours le trou inférieur gauche du 4 selon le sens de lecture du chiffre, lequel présente une codification identique pour l'ensemble des exemplaires : 1 ; 2 ; 6 ; 5 ; 4 ; 3/.



Fig. 8. - Exemple d'orientation d'un 6 sur une face large. La réalisation aurait été plus simple avec une orientation des lignes de trois points dans le sens de la longueur



dé et celles effectivement utilisées. Il existe au total 16 codifications possibles et par conséquent autant de possibilités d'organiser les points d'un dé<sup>78</sup>, ici 5 seulement ont été utilisées et qui plus est, deux d'entre elles ne l'ont été que pour trois dés. Selon nous, l'utilisation de moins d'un tiers des possibilités de pointage met en lumière des habitudes de fabrication. Ces automatismes dans la gestuelle semblent à ce point intégrés qu'ils prennent le pas sur le côté pratique du marquage des points. On remarque en effet sur plusieurs dés imparfaitement cubiques<sup>79</sup> que lorsque le 6 est présent sur une face large, les deux lignes parallèles de 3 points, sont parfois orientées dans le sens de la largeur et non de la longueur (fig. 8), ce qui n'est pas la manière la plus pratique de procéder<sup>80</sup>. Ces observations nous poussent à envisager que les dés ont été fabriqués, tout au moins que le marquage des points a été fait, par une ou deux personnes.

Le lot de dés ne semble pas être la « collection » d'un joueur, ni même d'un groupe de joueurs. Le nombre important de dés et le fait qu'ils aient été vraisemblablement abandonnés en un seul temps ne plaide pas en faveur d'une telle hypothèse. Surtout, elle n'explique pas la présence d'une matrice et des dés inachevés.

Ce lot, non encore écoulé, serait-il alors le résultat de l'égarement d'un artisan établi ou d'un personnage se livrant à une activité économique parallèle ? Le caractère mécanique du pointage, tel qu'il ressort de l'analyse statistique, ainsi que la présence d'une forte majorité de dés licites, incite à penser que se serait plutôt le premier. Quand bien même un non professionnel aurait pris des habitudes en se livrant à une activité en

dehors de tout contrôle, pourquoi prendrait-il en plus le risque de fabriquer des dés parfaitement licites dont on peut imaginer que la valeur marchande doit être bien moindre que celle de dés truqués ? Une possibilité serait que les dés licites, soient en fait destinés à être plombés.

Enfin, l'absence d'autres déchets, inhérents à la fabrication de dés à jouer, semble indiquer que ceux-ci n'ont pas été produits sur place.

La nature supposée de l'établissement auquel se rattacheraient les latrines, taverne ou hôtellerie, est connue pour être le siège de la tenue de jeux et de multiples désordres. On peut imaginer que la révélation d'une tricherie entraîna le rapatriement d'un autre coupable, le ou les fabricants et d'une partie de leur production. Quoiqu'il en soit, l'hypothèse d'avoir ici le résultat d'une condamnation plus ou moins sommaire est plus satisfaisante que celle d'un abandon volontaire.

78. 1 ; 2/ ; 6 ; 5 ; 3/ ; 4 ~ 1 ; 2/ ; 6 ; 5 ; 4 ; 3/ ~ 1 ; 2/ ; 6- ; 5 ; 3/ ; 4 ~ 1 ; 2/ ; 6- ; 5 ; 4 ; 3/ ~ 1 ; 2/ ; 6 ; 5 ; 3 ; 4 ~ 1 ; 2/ ; 6 ; 5 ; 4 ; 3 ~ 1 ; 2/ ; 6- ; 5 ; 3 ; 4 ~ 1 ; 2/ ; 6- ; 5 ; 4 ; 3 ~ 1 ; 2 ; 6 ; 5 ; 3/ ; 4 ~ 1 ; 2 ; 6 ; 4 ; 3/ ~ 1 ; 2 ; 6- ; 3/ ; 4 ~ 1 ; 2 ; 6- ; 4 ; 3/ ~ 1 ; 2 ; 6 ; 3 ; 4 ~ 1 ; 2 ; 6 ; 4 ; 3 ~ 1 ; 2 ; 6 ; 4 ; 3 ~ 1 ; 2 ; 6 ; 3 ; 4 ~ 1 ; 2 ; 6- ; 4 ; 3.

Le calcul porte sur 143 des 144 dés licites (ou d'apparence licite) car un exemplaire présente la face du 2 trop érodée pour en connaître l'orientation, 2/ ou 2 ?

Si le nombre de 143 unités n'offre pas d'assurance d'un strict point de vue mathématique, il demeure quand même significatif.

79. Nous entendons par-là qu'ils sont parallélépipédiques sans pour autant y voir des dés truqués de type « longnez ». Ils ont d'ailleurs été testés.

80. Plusieurs dés inachevés trouvés à Constance et étudiés par Judith Oexle expriment aussi un caractère « mécanique » de l'exécution du pointage. Ces dés présentent au moins deux faces marquées, celles du 4 et du 3. L'artisan réalisait donc le pointage en commençant par le 3 ou le 4, puis le 1 ou le 5, s'assurant sans doute ainsi du respect de la règle voulant que le total des faces opposées fassent 7 (Oexle, 1985, pp. 487-488, ill.).

La possibilité, avancée par Cécile Laflaquière, qu'une partie du pointage soit réalisée avant le débitage des cubes, sur les quatre faces de la baguette donc, nous semble donc devoir être écartée (Laflaquière, 1993, vol. 2, p. 42).

## Bibliographie

- *Journal d'un bourgeois de Paris, 1405-1449*, Alexandre Tuetey éd., Paris, 1881.
- *Libros del ajedrez, dados y tablas* (Livres d'Echecs, Dés et Tables, d'Alphonse X, le Sage), manuscrit T.I.6 de la bibliothèque de l'Escorial, Madrid, 1987.
- *Ordonnances des roys de France de la troisième race*, Paris, 1723, vol. I et V.
- *Registres de la Jurade* (vol. IV). Délibérations de 1414 à 1416 et de 1420 à 1422 (II), Bordeaux, 1883.
- Barraud, D., 1990, « Chantier Camille-Jullian. Principales découvertes », *RAB*, t. LXXXI, 1990.
- Barraud, D., Camps, S., « Catalogue du mobilier des prospections », *Rapport d'activité du Groupe Archéologique Mons Securus*, n° 6, 1981.
- Barrère, M., 1990, « Dans la vie », in *Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe-XIVe siècles en Midi-Pyrénées*. Catalogue d'exposition. Musée des Augustins, 7 mars-31 mai 1990.
- Béal, J.-C., 1981, « Fouilles de Javols 1969-1978. Catalogue des objets en os (II) », *RGCC, SLSAL*, 1, 1981.
- Béal, J.-C., 1983, *Catalogue des objets de tabletterie du Musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon*, Lyon, 1983.
- Béal, J.-C., Dureuil J.-F., 1996, « La Tabletterie gallo-romaine et médiévale. Une histoire d'os. » Catalogue d'art et d'histoire du musée du Carnavalet, t. XI, Paris, 1996, n° 284, p. 112, ill.
- Béart, C., 1967, « Histoire des jeux », in *Jeux et Sport*, encyclopédie de la Pléiade (Caillois, R. dir.), Tours, 1967.
- Benzacar, J., 1905, « Les jeux de hasard à Bordeaux (1701-1789) », *RPBSO*, vol. 8, 1905.
- Boileau, E., « Le livre des Métiers », in *Lespinasse, R. et Bonnardot, F., Histoire générale de la ville de Paris*, Paris, 1879.
- Bourgeois, L., 2002, « Pièces de jeu et milieu aristocratique dans le Centre-Ouest de la France (Xe-XIIe siècles) », *Aquitania*, XVIII, 2001-2002.
- Cavignac, J., « Répertoire de la cour des jurats de Bordeaux (sous-série 12B). Suivi d'un choix de sentences », document dactylographié, AM Bordeaux.
- Drouyn, L., 1879, *Bordeaux vers 1450*, Bordeaux, 1879.
- Fabre-Dupont Malleret, S., 1996, *La céramique et la ville. Le vaisseau bordelais du Xe au XVe siècle, à partir des données archéologiques*. Thèse de doctorat d'histoire médiévale, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, 1996, Vol. I.
- Fagniez, G., 1891, *Documents relatifs à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, 1, Paris, 1891.
- Feugère, M., Charpentier, X., Gassies, E., « Etude du petit mobilier du site de Camille-Jullian », à paraître.
- Franklin, A., 1906, *Dictionnaire historique des arts, métiers et professions à Paris*, Paris, 1906.
- Gaufreteau (de), J., *Chronique bordelaise*, t. I (1240-1599), Bordeaux, 1877.
- G.R.A.M.E., 1981, *Montségur, 13 ans de recherche archéologique, 1964-1976*, Numéro spécial de *La Recherche archéologique à Montségur : bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques de Montségur et Environs*, Lavelanet, 1981.
- Harlé, P., 1911, « Registre du clerc de la ville de Bordeaux, XVIe siècle », *AHDG*, t. XLVI, 1911.
- Jehasse, L., 1980 « Les objets d'os d'Aléria (Corse) », in *objets en os historiques et actuels* (Stordeur, D. dir), Travaux de la Maison d'Orient, n° 1, Lyon, 1980.
- Jigan, C., 1988, « La taverne », in *L'ancien quartier Saint-Pierre de Caen*, Publications du Musée de Normandie, 7, Caen, 1998.
- Jourdan, L., 1980 « Matériel osseux de Rougiers », in *objets en os historiques et actuels* (Stordeur, D. dir), Travaux de la Maison d'Orient, n° 1, Lyon, 1980.
- Jubinal, A., *Œuvres complètes de Rutebeuf, trouvère du XIIIe siècle*, t. I, Nogent-le-Rotrou, 1877.
- Laflaquière, C., 1993, *Première approche de la tabletterie médiévale et moderne en Aquitaine*. T.E.R., Université Michel de Montaigne Bordeaux III, 1993, 2 vol.
- Lami, E.-O., 1886, *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels*, Paris, 1886, t. 6.
- Maire, J., 1986, « Vie matérielle en Alsace au Moyen-âge et à la Renaissance », in *Encyclopédie de l'Alsace*, vol. 12, Strasbourg, 1986.
- Mehl, J.-M., 1990, *Les jeux au Royaume de France du XIIIe au début du XVIe siècle*, Paris, 1990.
- Montaiglon (de), A., Raynaud, G., *Recueil Général et Complet des Fabliaux des XIIIe et XIVe siècles*, vol. V, Paris, 1872.
- Motteau, J., Pastoureau, M., 1991, *Catalogue des objets des fouilles de Tours (1973-1977)*, in *Recherche sur Tours* (Galinié, H. dir.), vol. 5, Tours, 1991.
- Neveux, M., 1967, « Jeux de hasard », in *Jeux et Sport*, encyclopédie de la Pléiade (Caillois, R. dir.), Tours, 1967.
- Oexle, J., 1985, « Würfel und Paternosterhersteller im Mittelalter », in *Der Keltenfürst van Hochdorf, Methoden und Ergebnisse der Landesarchäologie*. Stuttgart, 1985.
- Pontal, O., 1983, *Les statuts synodaux français du XIIIe siècle*, 2, Paris, 1983.
- Ragot, A., 1987, « Passage à Condom et à Nérac de Thomas Illyricus, futur ermite d'Arcachon », in *De Nérac à Condom. Actes du XXXVe Congrès d'études régionales de la FHSO*, 17, 18 et 19 juin 1983, Agen, 1987.
- Reverdy, S., 1990, « Le façonnage de l'os », in *Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe-XIVe siècles en Midi-Pyrénées*. Catalogue d'exposition. Musée des Augustins, 7 mars-31 mai 1990.
- Rongier, G., 1987, *Bourgogne médiévale, la mémoire du sol : 20 ans de recherches archéologiques*. Catalogue d'exposition du Musée Archéologique de Dijon (Beck, P. dir.), 1987-1988, Dijon, 1987.



- Semrau, F., 1910, *Würfel und würfelspiel im alten Frankreich*, Halle, 1910.
- Spirito, L., *Le passetemps de la fortune des dez* (Faure, A., trad.), 1583.

- Termignon, S., 1996, *Les objets de tabletterie de la cité judiciaire à Bordeaux*, Mémoire de maîtrise, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, 1996.
- Henry Thomas Riley, H. T., 1868, *Life in the XIII th, XIV th and XVth Centuries*, Londres, 1868



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 131-142

## A propos de la maison de Montaigne par Jessica Fèvres

### Brève historiographie

L'emplacement de la résidence bordelaise de Montaigne préoccupe historiens et érudits montaignistes depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi qu'en 1854, lors d'une présentation à la Société archéologique de Bordeaux, le Dr Payen croit avoir résolu le problème en la situant rue des Minimes<sup>1</sup>. Le Dr Payen reprend ici une tradition née en 1804, lorsque Millin, antiquaire parisien de passage à Bordeaux va « s'incliner devant le lieu où était la maison [de Montaigne], rue des Minimes, n°17 »<sup>2</sup>. Et si en 1855 Léonce de Lamothe, alors secrétaire de la Commission régionale des Monuments Historique, se rallie à la cause du Dr Payen jugeant que « son attribution à Montaigne ne saurait être mise en doute »<sup>3</sup>, la Société archéologique de Bordeaux ne semble qu'à moitié convaincue puisqu'en 1874 une délibération porte encore sur cette question. Aussi en août 1887 celle-ci fait appel à Malvezin en ces termes, retranscrits en préambule de son article, « Croyez-vous que la maison dite de Michel de Montaigne, rue des Minimes lui ait réellement servi d'habitation ? »<sup>4</sup>.

Depuis la publication de son ouvrage sur la famille de Montaigne, Malvezin apparaît en effet comme le mieux armé pour répondre à cette question. Et effectivement, grâce aux divers documents compulsés, il démontre que la maison s'élevant sur le terrain des Minimes appartenait non pas à Michel mais

à un de ses descendant, et après un long exposé, il clarifie sa situation : la véritable demeure du philosophe se situait rue de la Rousselle.

Cependant la connaissance « archéologique » est laissée à l'état embryonnaire et c'est René Forton, ancien résident de cette demeure, qui se charge en 1931 de faire pénétrer le lecteur à l'intérieur de l'édifice. Cette simple description<sup>5</sup>, reprise par Desgraves dans sa célèbre *Evocation du Vieux Bordeaux*<sup>6</sup>, comporte cependant un certain nombre d'erreurs, comme nous le verrons plus bas.

1. Malvezin, Théophile. (1888), p. 2.

2. Malvezin, Théophile. (1888), p. 3. Malvezin reproduit ici les mots employés par Millin dans *Voyage dans le Midi de la France*, publié en 1807.

3. Lamothe, Léonce de. (1855), p. 18-19 : « elle porte le n° 10 rue des Minimes et le n° 12 rue des Minimettes. Derrière une cage d'escalier autrefois en saillie, on retrouve une vaste fenêtre rectangulaire, qui dénote bien l'architecture du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est le seul reste de l'époque. Cette maison a été presque entièrement refondue, il y a plusieurs années. »

4. Malvezin, Théophile. (1888), p. 2.

5. Forton, René. (1931), p. 16-20.

6. Desgraves, Louis. (1989), p. 211.



En 1992, la maison de Montaigne est inscrite, non sans difficultés, sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Le 21 novembre 1991 l'architecte en chef des Monuments Historiques<sup>7</sup> juge en effet cet « ensemble trop remanié et défiguré » et cherche vainement un intérêt suffisant pour justifier son classement. Mais quelques mois plus tard « l'oratoire avec son alternance de claveaux datant de la deuxième Renaissance » est déclaré « intéressant ». Le dossier de classement se clôt finalement par un arrêté de la Préfecture de la région Aquitaine du 24 juin 1992 inscrivant sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques « l'oratoire, la pièce centrale du rez-de-chaussée avec sa cheminée et sa porte murée du XVe siècle, la tourelle d'escalier et le dallage ancien constituant le

sol de l'ancienne maison de Montaigne à Bordeaux [...] et considérant que certains éléments présentent un intérêt d'histoire et d'art suffisant pour en rendre désirable la préservation en raison de la qualité architecturale de ces vestiges, étroitement liés par ailleurs au souvenir de l'écrivain »<sup>8</sup>.

Comme on le voit, tous ces écrits sont de nature et de qualité bien inégales et il faut donc appréhender cet édifice de manière nouvelle. Plus qu'une étude du bâti ou une restitution précise de la demeure de Montaigne, il s'agit ici d'une analyse morphologique d'un ensemble complexe grâce au décryptage des sources écrites et des diverses structures encore en place.

## Analyse historique et archéologique

### La maison et son proche environnement

La maison de Montaigne borde la rue de la Rousselle, à proximité immédiate de la Garonne. Cette voie appartient au premier accroissement médiéval de Bordeaux. Au XIIe siècle, le renouveau de la cité bordelaise se manifeste en effet par l'apport massif d'une population venue des campagnes<sup>9</sup>. Cette population d'immigrants s'installe tout naturellement aux abords des routes qu'elle emprunte pour venir de la proche campagne, au sud de la cité, à proximité immédiate du Peugue. Ce nouveau bourg, le bourg Saint-Eloi, dont la paroisse est fondée en 1159<sup>10</sup>, devient rapidement une sorte d'annexe marchande du castrum et reçoit une enceinte d'une superficie de 9 hectares durant le premier quart du XIIIe siècle.

À l'intérieur de ce premier développement, la rue de la Rousselle (fig. 1), prolongée à l'ouest par la rue Sainte-Colombe, est sans conteste l'axe structurant, la « *gran carrejra* »<sup>11</sup> des textes gascons. Rue marchande<sup>12</sup>, centre particulièrement dynamique, c'est donc là, près du fleuve, que le maillage urbain se fait le plus dense par opposition à la rue Neuve, « *enclave de la noblesse* », qui « *vit à l'écart, dans le recueillement aristocratique de ses grands hôtes seigneuriaux* »<sup>13</sup>.

Le passage de l'auteur des Essais dans cette rue se concrétise jusqu'au 11 mai 1874<sup>14</sup> par le nom d'une ruelle, anciennement rue Montaigne – ou Montagne – aujourd'hui rue Fauré. En 1381, dans une vente au chapitre de Saint-André cette dernière est désignée sous le terme de « *ruhe de Johan-Lopais, autrement de Sarlat* »<sup>15</sup>; et quelques deux siècles plus tard, le 5 juin 1537, « *la rueta publica aperat de Sarlat* »<sup>16</sup> est déjà nommée « *ruette de Montaigne* »<sup>17</sup>.

Cette nouvelle dénomination, qui apparaît au moment où vit le père de Michel, affirme parfaitement la mainmise du clan familial des Eyquem sur cette partie de la rue à force d'achats et d'investissements.

### Les données des textes : du négoce aux investissements fonciers

Si Delpit estime que « *le zèle et les patientes recherches ne suffisent pas pour pouvoir parler de Montaigne avec justesse* », le cadre étroit de ces recherches permet tout de même d'évoquer ses ancêtres, à l'origine de l'acquisition de cette demeure. Ainsi nous pouvons retracer sur plus d'un siècle les différentes transactions immobilières dont elle fut l'objet et, indirectement, mieux appréhender l'ascension sociale des Eyquem. Ces derniers, originaires de Blanquefort et de ses environs, semblent appartenir à une classe modeste, tant économiquement que socialement, et éprouvent donc le souhait d'élever leur condition en s'implantant à Bordeaux.

7. Dossier S.R.I. et C.R.M.H., Maison de Montaigne, dossier individuel, ref.00 00 01 88 (1991-1998)

8. Dossier S.R.I. et C.R.M.H., Maison de Montaigne, dossier individuel, ref.0000 01 88 (1991-1998)

9. Etienne, Robert (dir.). (2001), p. 98. Durant cette période Charles Higounet estime en effet, grâce à l'analyse de l'onomastique bordelaise, que 25 à 30 % de la population de la ville est d'origine rurale.

10. Etienne, Robert (dir.). (2001), p. 98.

11. Massot, Anne. (1999), p. 112

12. La rue de la Rousselle a toujours eu la réputation d'être le centre d'un commerce important de poissons salés.

13. Ginestous, Dr Etienne. (1942), p. 6.

14. Ginestous, Dr Etienne. (1942), p. 58.

15. Drouyn, Léo. (1874), p.291.

16. Ginestous, Dr Etienne. (1942), p. 59

17. Ginestous, Dr Etienne. (1942), p. 60

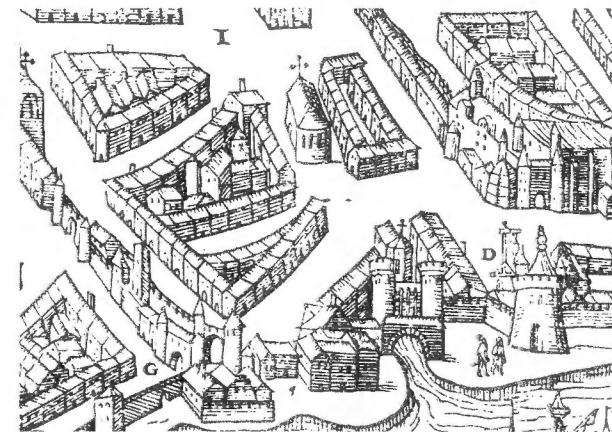


Fig. 1. - La rue de la Rousselle au XVIe siècle, d'après Antoine du Pinet, « *Le vif pourtraict de la cité de Bourdeaux* », vers 1575.

L'opulence de ce clan est en partie due à Ramon Eyquem, « *mercant et borgues de Bordeu* »<sup>18</sup>. Le décès précoce de ses parents place Ramon sous la bienveillance de ses deux oncles, « *soutient inespéré* »<sup>19</sup> et surtout indissociable de sa réussite : Gaillard Eyquem, le frère de son père, et Ramon de Gaujac, le frère de sa mère, Jehanne de Gaujac.

Si Gaillard Eyquem, jurat de la Rousselle<sup>20</sup>, est son « *oncle et [son] mestre* »<sup>21</sup>, Ramon de Gaujac est la source de sa richesse. Se livrant à la vente et à l'exportation de diverses marchandises, ce dernier est surtout un important propriétaire foncier ; outre ses propriétés urbaines, il conserve et accroît ses biens terriers en acquérant de nouvelles parcelles de vignes, padouens et près en graves de Bordeaux et en la palu de Blanquefort<sup>22</sup>.

C'est une reconnaissance datée du 21 octobre 1445<sup>23</sup> qui nous apprend que Ramon de Gaujac possède un « *hostau* » dans la rue de la Rousselle, à proximité de la maison de Johan de Junqueyras, cette dernière donnant sur la rue de Sarlat (sic). Sa demeure se situe donc sur le côté occidental de la rue de La Rousselle (fig. 2).

Ramon de Gaujac décède entre le mois de novembre 1461 et le 4 août 1462, date à partir de laquelle on trouve Ramon Eyquem héritier universel de Ramon de Gaujac, ce dernier n'ayant pas eu d'enfant. C'est ainsi que les biens immobiliers de la rue de la Rousselle, acquis par Ramon de Gaujac, reviennent à Ramon Eyquem<sup>24</sup>.

Devenu, grâce à son oncle, propriétaire et marchand aisé, Ramon Eyquem peut prétendre à d'autres ambitions : le 10 octobre 1477 ce dernier achète contre 900 francs bordelais à Guillaume Dubois, paroissien de Juillac près de Gensac, les maisons nobles de Montaigne et de Belbeys, en la châtellenie de Montravel, en Périgord, avec les vignes, bois, terres, près et moulins<sup>25</sup>.

Pour autant Ramon poursuit l'œuvre de son oncle en faisant fructifier son négoce, et c'est ainsi que le 22 novembre 1477 « *Daniel Symon, maistre après Dieu de la caravelle nommée le Nicholas de Saint-Pol [...] charge en ledit caravelle le nombre de cinquante tonneaux de vins [...] pour les mener au pourt et havre de Croutoy en Picardie* »<sup>26</sup>.

De même, le 2 septembre 1467, Ramon Ayquem agrandit la demeure initiale, en prenant bail à fief nouveau consenti par le prieur du collège de Saint Raphaël de Bordeaux « *de tot aquet hostau, chay et issida qui es de part detras en la paropia de Sent-Miqueu, de Bordeu, en la rua de la Rossella, devers la part de Sorelh Coquant, entre l'hostau de Ramon Ayquem d'une part et l'ostau de Boyssset, donzet, d'autra part ; [...] au devoir de 2 sols bordelais d'exporte et 40 sols de cens et rentes payables à la Toussaint* »<sup>27</sup>.

Le premier accroissement du bâtiment qui nous intéresse se fait donc par une appropriation du terrain septentrional, terrain qui peut correspondre approximativement aujourd'hui aux numéros 21, 19 et 17 de la rue (fig. 3).

Lorsqu'il décède, le 11 juin 1478<sup>28</sup> son testament précise que ses fils « *Grimon Ayquem et Perrin Ayquem* » reçoivent « *son hostau* », tandis que sa femme, Ysabe de Ferranhas, afin de vivre ces dernières années, doit choisir entre deux autres demeures<sup>29</sup>, sises sur le côté oriental de la Rue de la Rousselle, face au fleuve.

Que sont donc devenus les deux hôtels situés au soleil couchant ? Il est vraisemblable qu'il s'agisse de « *son hostau* », et que ses deux fils Grimon et Perrin Ayquem, ses « *universaris hereteyes* », en devinrent les propriétaires en indivis.

Les deux frères perpétuent donc dans la rue de la Rousselle les affaires commerciales de leur père. Car acquérir une seigneurie ne suffit pas, dans l'immédiat tout au moins, pour

18. B.M.B., Fds patrimoniaux, Ms 738, I, dans les divers actes notariés du ms 738 Ramon Eyquem accole à son nom le titre honorifique de « bourgeois de Bordeaux », traduisant ainsi son statut social, mais également pécuniaire.

19. Trinquet, Roger. (1972), p. 48.

20. Malvezin, Théophile. (1875), p. 218 : contrat de mariage entre Peregrine Ayquem et Jehan Andron de Lansac, le 9 août 1477 : ... « *in domus habitationis de Blanquefort*... »

21. A.H.G., T.X, p. 411.

22. B.M.B., Fds patrimoniaux, Ms 738, I.

23. B.M.B., Fds patrimoniaux, Ms 738, I. f°61

24. Malvezin, Théophile. (1875) : annexes

25. A.H.G., T.VIII, p. 547 et suiv.

26. A.H.G., T.X, p. 174.

27. Malvezin, Théophile. (1875), annexes.

28. Malvezin, Théophile. (1875), p. 46.

29. A.H.G., T.X, p. 411-422.



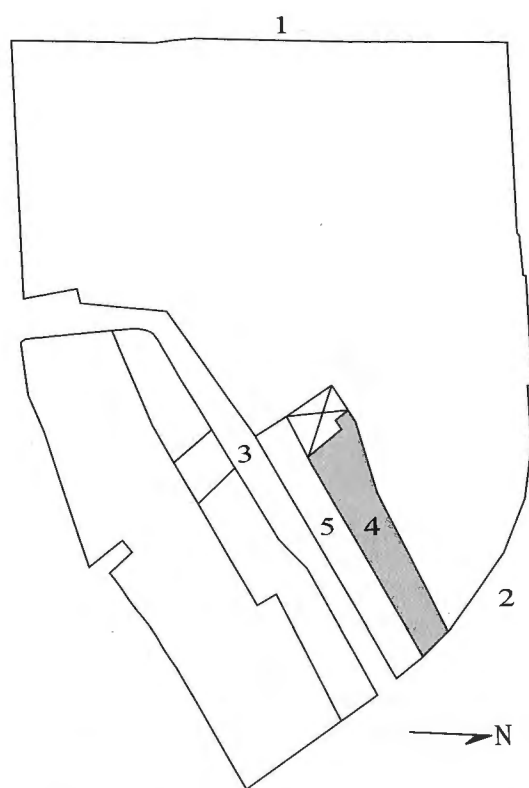


Fig. 2. - Schéma de situation de l'hostau de la famille Eyquem en 1445 :

1. rue Neuve
2. rue de la Rousselle
3. rue de Sarlat
4. « hostau de Ramon de Gaujac »
5. « hostau » de la famille Junqueyras.

accéder à la noblesse. Le mode d'anoblissement choisi par les Eyquem, la prescription, consiste en effet à se faire reconnaître noble par l'acquiescement du voisinage, sûr la base de la possession d'une terre noble. « Il fallait encore le temps qui permet l'oubli de la roture ; et un style de vie noble, ne pas déroger en exerçant aucune activité manuelle ni commerciale... »<sup>30</sup>. Ce que Grimon ne peut s'acquitter ; adulte lors de l'achat par son père de la seigneurie de Montaigne, il reste « *borguès de Bordeaux* »<sup>31</sup> et s'emploie à consolider la situation financière de la famille en poursuivant, en indivision avec son frère, le commerce lucratif de son père.

Pierre décédant en 1488<sup>32</sup>, le comptoir de la Rousselle devient la propriété exclusive de Grimon qui multiplie les affaires : commerce d'exportation et transit d'épices<sup>33</sup>...

Ces activités exigent la présence quasi permanente de Grimon dans la cité, il continue donc de résider dans l'hostau du côté occidental de la rue de la Rousselle, agrandi par la prise à fief et l'achat de deux maisons voisines.

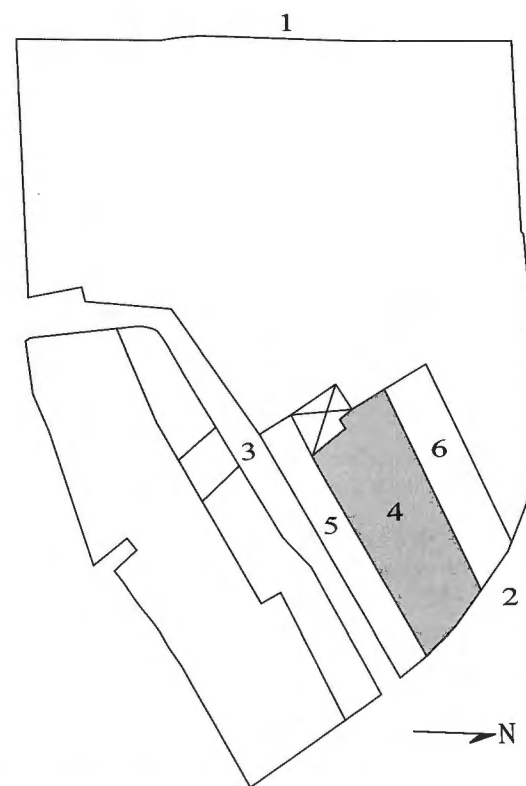


Fig. 3. - Schéma de situation de l'hostau de la famille Eyquem en 1467 :

1. rue Neuve
2. rue de La Rousselle
3. rue de Sarlat
4. « hostau, chay et issida de Ramon Ayquem »
5. « hostau » de la famille Junqueyras en 1445
6. « hostau de [...] Boysset ».

Le 26 juillet 1497, Grimon achète en effet « *une maison [...] en la rua qui va et qui es darrey l'hostau dudit Ayquem, confrontant l'hostau et cosine dudit Gimel d'une part, et l'hostau dudit Ayquem d'autre part* »<sup>34</sup>, accroissant ainsi pour la seconde fois l'hostau primitif. Or, la lecture d'un texte daté du 8 juillet 1466 nous apprend que la demeure de Johan Gimel se situe « *en ladite rua Neva de l'un cap entro a la rueta aperada de Sarlac de l'autre cap* »<sup>35</sup>. Il semble donc que cette troisième

30. Marcetteau-Paul, Agnès. (1995), p. 17.

31. B.M.B., Fds patrimoniaux, Ms 738, I, f° 95

32. B.M.B., Fds patrimoniaux, Ms 738, I, f° 95

33. Malvezin, Théophile. (1875), p. 53-55 : Malvezin évoque « *un très grand nombre de chargements de navires faits par Grimon Eyquem pour l'Espagne, la Bretagne, l'Angleterre, les Flandres...* » mais ne livre aucun document concret.

34. Malvezin, Théophile. (1875), annexes

35. Ginestous, Dr Etienne. (1942), p. 66.

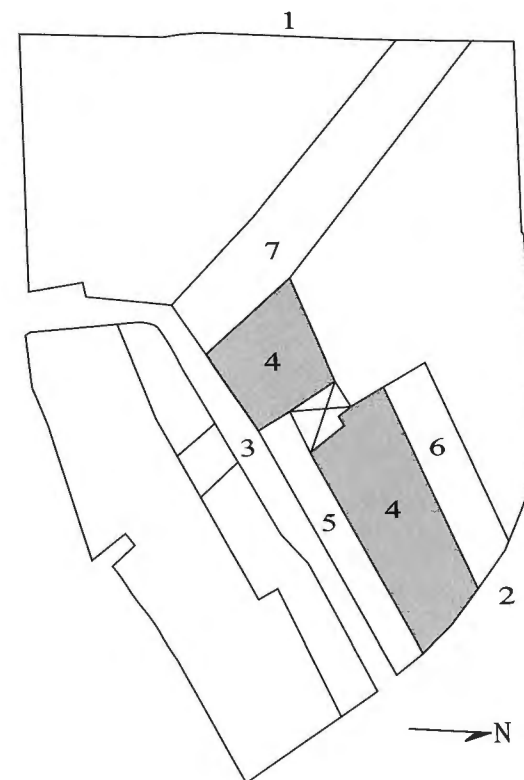


Fig. 4. - Schéma de situation de l'hostau de la famille Eyquem en 1497 :

1. rue Neuve
2. rue de La Rousselle
3. rue de Sarlat
4. « hostau, chay et issida de Grimon Ayquem »
5. « hostau » de la famille Junqueyras en 1445
6. « hostau de [...] Boysset » en 1467
7. « hostau et cosine de Johan Gimel [...] de la rua Neva de l'un cap entro a la rueta aperada de Sarlat de l'autre cap ».

acquisition n'ouvre pas directement sur la rue de la Rousselle mais correspond à un corps de bâtiment arrière, communiquant avec la ruelle de Sarlat, et correspondant approximativement aujourd'hui au n° 5 impasse Fauré (fig. 4)

Cependant Grimon ne perd pas de vue le dessein esquissé par son père. Ainsi, lorsqu'il passe des actes concernant sa seigneurie il n'est pas « *borgues de Bordeaux* » mais « *noble home Grimon Ayquem, senhor de las maisons nobles de Montanhe et de Bebeyo, en Peyrigort* »<sup>36</sup>, et il semble que, vers la fin de sa vie, Grimon mette un terme à ses activités économiques.

Il se retire alors sur la terre de Montaigne pour y finir sa vie, après avoir détaché sa famille de ses attaches mercantiles.

C'est donc le père de Michel, Pierre Eyquem, né le 29 septembre 1495 au château de Montaigne<sup>37</sup>, qui se charge d'accomplir la logique nobiliaire.

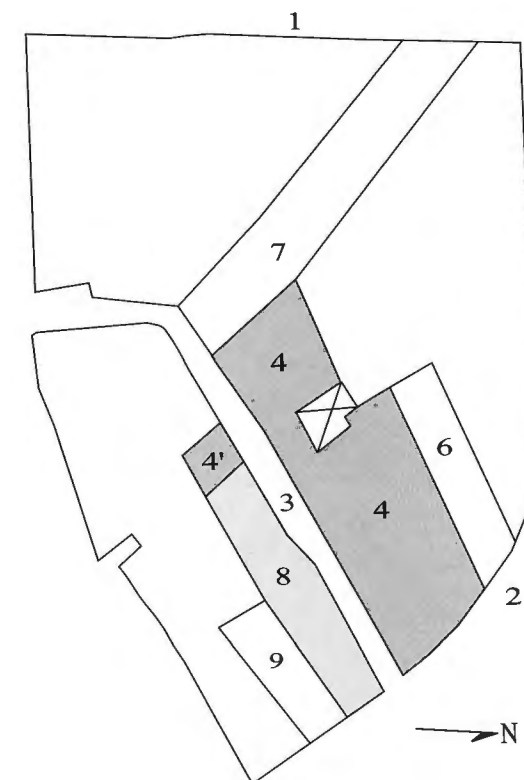


Fig. 5. - Schéma de situation de l'hostau de la famille Eyquem en 1554

- 4'. « *chay et graney* » de Pierre Eyquem de Montaigne
8. « *ostau, apenti, chay, issida, et hostau et estable* » de Pierre et Raymond Eyquem
9. « *mayson de Hieronyme de Labatut et lo chay de Symon Boloy* ».

Et tout comme il se charge d'agrandir et d'effectuer des travaux sur sa seigneurie<sup>38</sup>, il s'attache à affirmer sa réussite et sa puissance sur le sol de la cité bordelaise. Ainsi outre les investissements lucratifs, c'est-à-dire les quelques maisons qui

36. B.M.B., Fds patrimoniaux, Ms 738, I, f° 98.

37. Montaigne, Michel de. (1963), p. 1405.

38. C'est le terrier de Montaigne, recueil de 97 actes passés entre 1527 et 1558 par le notaire Pierre Perreau pour le compte de Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne et de Belbays, qui prouve le mieux cette « logique ». Les actes – 81 d'entre eux – datent surtout de la période 1529-1530, c'est-à-dire celle qui suit la mort de Grimon (1518 ou 1519) et le retour définitif d'Italie où il guerroyait. Le but de Pierre était d'assainir la situation de ses biens qui en effet était alors confuse. On dispose ainsi d'une véritable photographie des domaines de Montaigne et de Belbays dans la chatellenie de Montrivel, acquis en 1477 par le bisaïeul de l'écrivain, Ramon Eyquem, au moment où Pierre les prend en main. Sur une durée de 30 ans le notaire Pierre Perreau passe ainsi plus de 250 actes qui auront pour effet un accroissement et surtout une meilleure distribution du domaine initial.



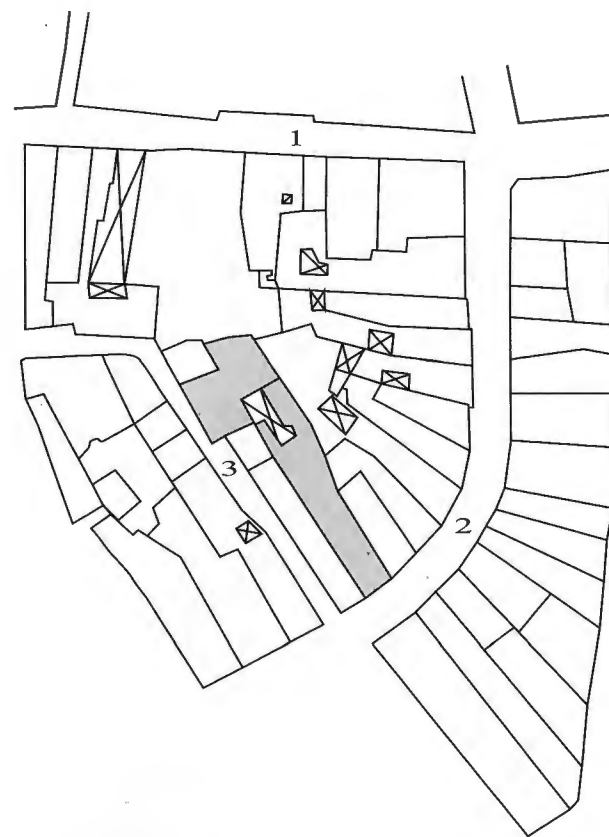


Fig. 6. - Bordeaux 4e canton,  
Section cadastrale HE, 1980.

lui assurent un revenu considérable, il conserve son pied-à-terre bordelais, qui connaît son ultime accroissement en 1554<sup>39</sup> (fig. 5).

Le clan Eyquem, à qui appartient depuis la première moitié du XVe siècle le n° 23 rue de la Rousselle, a donc acquis progressivement les maisons contiguës, pour posséder vers 1550 un vaste complexe de logis et d'entrepôts.

Cet ensemble s'étendait vraisemblablement sur les n°s 25 et 23 de la rue de la Rousselle mais aussi probablement sur une partie des n°s 17, 19 et 21. Malheureusement nos investigations effectuées sur les parcelles correspondantes (section HE, n°s 293, 331, 332, 333 et 334) se sont révélées infructueuses. De fait il nous est impossible de retrouver le volume précis de l'habitation, et nous limiterons donc notre étude à la seule analyse de la parcelle n° 330, seule à conserver des vestiges archéologiques (fig. 6).

## Description archéologique

Le déclassement de cette demeure dès le XVIIIe siècle, et son morcellement en de multiples unités d'habitations au XIXe ont fait disparaître tout ou presque des élévations des XVe-XVIIe, tout en sauvegardant, paradoxalement, l'ordonnance au sol.

### L'occupation du sol et le plan de masse

Le plan relativement complexe et irrégulier, résulte de l'amalgame de plusieurs petites parcelles<sup>40</sup>, étroites et allongées (fig. 7, 8 et 9). Cet ensemble composite de forme irrégulière s'est donc lentement constitué par appropriations de lots successifs à partir d'un noyau primitif, correspondant vraisemblablement aujourd'hui à la lanterne allongée du n° 23 de la Rousselle. D'une superficie de 4a, cette parcelle est particulièrement exiguë, où, de fait la surface bâtie est beaucoup plus importante que l'espace non bâti, concentrant de multiples fonctions - éclairage, aération externe et interne, circulation et activité annexes.

Dans les citées médiévales, deux grandes familles de plan de masse, intimement liées au parcellaire, coexistent : les édifices d'un seul bloc, également appelé maison-blocs, et ceux se composant de plusieurs corps de logis organisés autour d'une cour. Si la première demeure de Ramon semble correspondre au premier groupe, la maison dans sa structure finale<sup>41</sup>, appartient au deuxième. Il ne s'agit pas pour autant d'une construction homogène à cour centrale, mais de plusieurs ailes hétérogènes qui enserrant une cour.

L'ascension de ce clan se traduit donc par une importante augmentation de l'emprise de l'hôtel familial sur le sol de la cité.

### La construction

Nous avons représenté sur les plans des trois niveaux la localisation des différentes maçonneries rencontrées dans cette demeure.

Ainsi pour l'essentiel, les élévations sont constituées d'un parement de pierre de taille de grands modules (35-45 cm en moyenne) régulièrement assisées et liées par un mortier de

39. Malvezin, Théophile. (1875), annexes.

40. Esquieu, Yves et Pesez, Jean-Marie. (1998), p. 442. C'est un phénomène que l'on rencontre également « dans les milieux urbains, très denses de Provence, où il a été autorisé par l'étiage démographique particulièrement bas du XVe siècle ».

41. Nous appelons structure finale celle appartenant à Pierre, et non celle de Michel, qui n'a réalisé aucune transaction, et qui semble s'être montré peu attaché à cette demeure.



Fig. 7 à 11. - Maison de Montaigne, vues intérieures, état actuel.



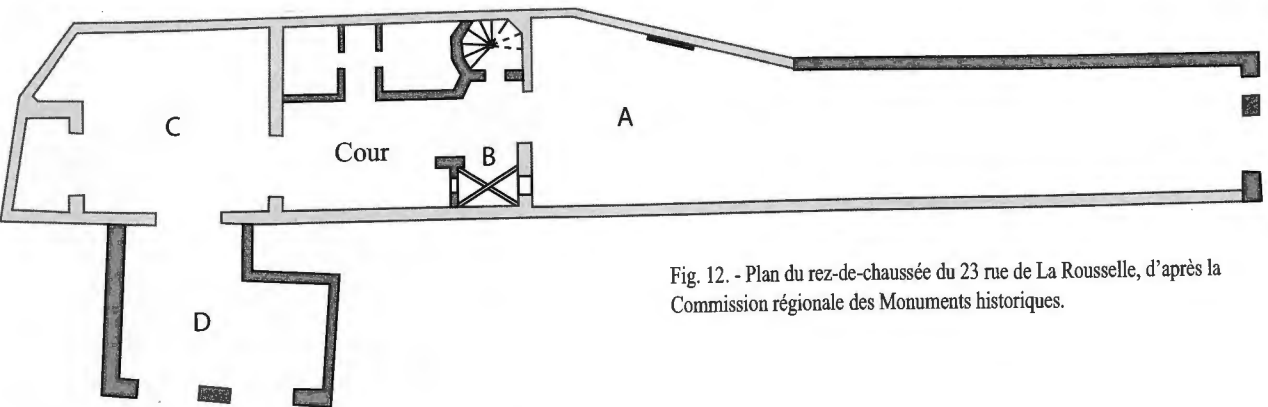


Fig. 12. - Plan du rez-de-chaussée du 23 rue de La Rousselle, d'après la Commission régionale des Monuments historiques.

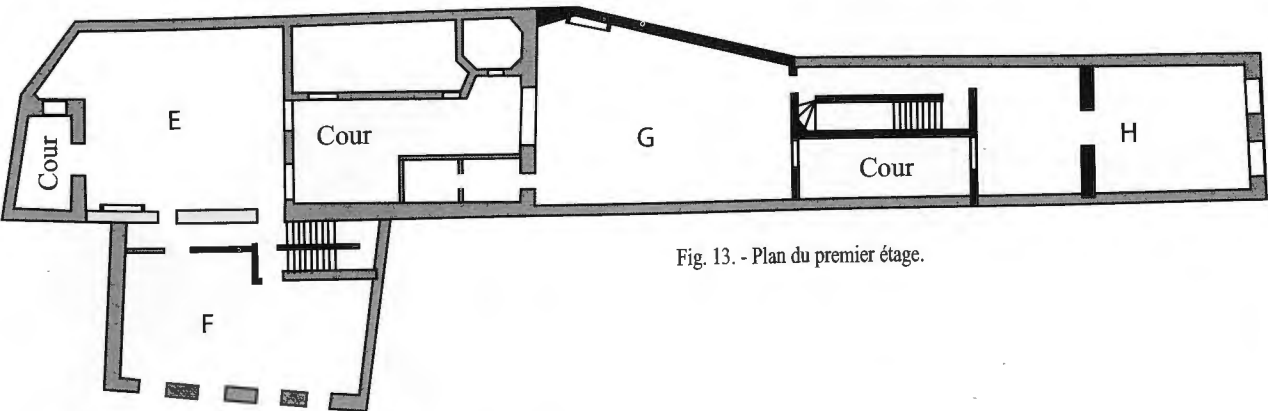


Fig. 13. - Plan du premier étage.

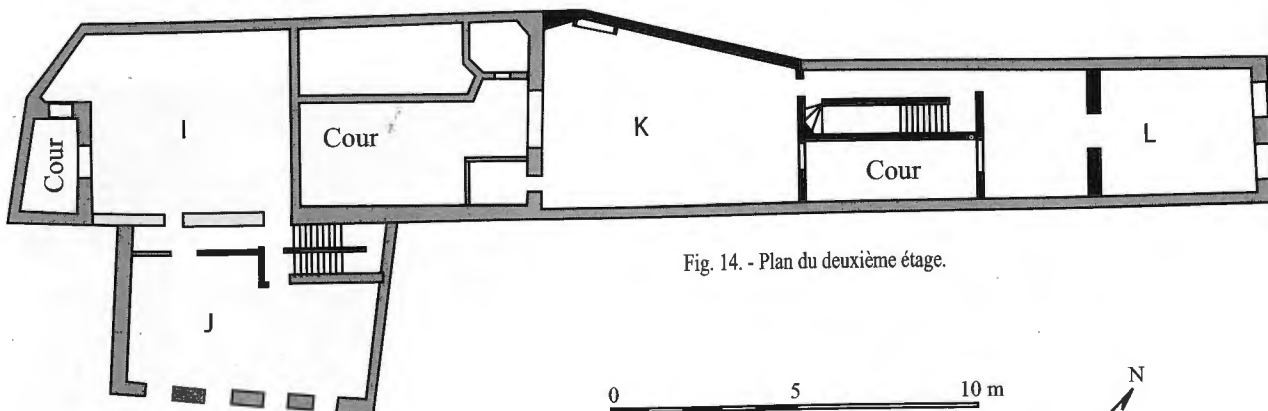


Fig. 14. - Plan du deuxième étage.



chaux. Ceci étant dit, certains murs internes sont recouverts d'un enduit, ce qui exclut tout étude de la maçonnerie. En outre, le contre-cœur de la cheminée de la grande salle A du rez-de-chaussée laisse apercevoir une maçonnerie plus attribuable au XVI<sup>e</sup> siècle, constituée de moellons grossièrement équarris et noyés dans un bain de mortier calcaire; il en est de même pour le mur est de la cuisine E. De fait, on peut supposer que la maçonnerie originelle était constituée d'un matériau comparable, mais en l'absence d'analyse détaillée, la nature de ce dernier reste inconnu.

### Ordonnance de la façade

La façade occidentale, entièrement remaniée au XVIII<sup>e</sup> siècle est donc construite en pierre de taille.

Deux larges fenêtres organisent les trois niveaux supérieurs en travées. Si son vocabulaire architectural appartient véritablement à l'âge d'or de Bordeaux, son ordonnance reste médiévale, notamment par l'utilisation conjointe du couple porte piétonne / porte charretière. De fait, la hiérarchie existante entre les différents niveaux s'exprime en élévation par une hiérarchie des percements allant des larges accès du rez-de-chaussée aux petites ouvertures des combles.

### La distribution interne

Le schéma distributif, autrement dit le système de circulation, est étroitement lié au plan de masse de la demeure et définit le degré plus ou moins grand d'autonomie des pièces entre elles. Or, comme nous l'avons vu plus haut, cette maison est une sorte d'agrégat de corps de logis disparates, de juxtaposition d'unités différentes; la circulation a donc été repensée entre le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle.

La porte de style gothique, attribuable au XV<sup>e</sup> siècle (fig. 10), atteste qu'aux temps de Ramon et de Grimon, la circulation entre le rez-de-chaussée et les niveaux supérieurs se fait directement. Celle-ci donne alors certainement accès à une vis en bois, système qui se généralise à Bordeaux au XV<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup>, rendant les étages du corps de bâtiment avant indépendants.

Il faut attendre l'achat en 1497 par Grimon du lot correspondant au n° 5 impasse Fauré pour voir se mettre en place une sortie indépendante du logis – il paraît en effet probable que le système actuel reproduise le schéma médiéval, c'est-à-dire un vestibule permettant tout à la fois d'accéder aux entrepôts du premier niveau et à un escalier à deux volées droites en pierre menant directement aux niveaux supérieurs; peut-être s'agit-il d'ailleurs de l'*issida* signalée dans le texte gascon.

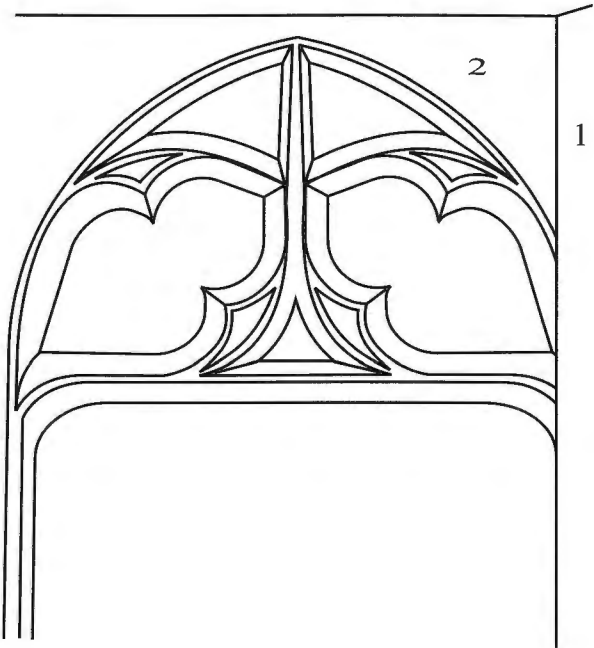


Fig. 15. - Schéma du remplage de la porte gothique, aujourd'hui murée, de la salle A :  
1. mur sur lequel s'adosse la cheminée  
2. mur confrontant la tourelle d'escalier

Seule la mise en place de cet organe de liaison assure la scission entre le rez-de-chaussée dévolu au labeur et les étages, où s'installe la résidence.

A l'extrême fin du XVI<sup>e</sup> ou au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la porte gothique est bouchée, la vis est reconstruite en pierre de taille et son accès se fait par la cour. La circulation se concentre désormais dans la cour centrale.

Mais un doute persiste sur l'usage de l'espace voûté du rez-de-chaussée, jugé « intéressant » par la commission des monuments historiques.

Cet espace est voûté d'ogives de sections carrées, reposant aux angles nord-ouest et sud-est sur des culs-de-lampe et pénétrant dans les murs pour les deux autres angles. Il peut être daté de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

René Forton y voit un oratoire, mais son jugement n'est-il pas biaisé par la seule présence de voûtes d'ogive, rappelant l'architecture religieuse ?

42. Desobeau, Sylvie. (1982), p. 230.



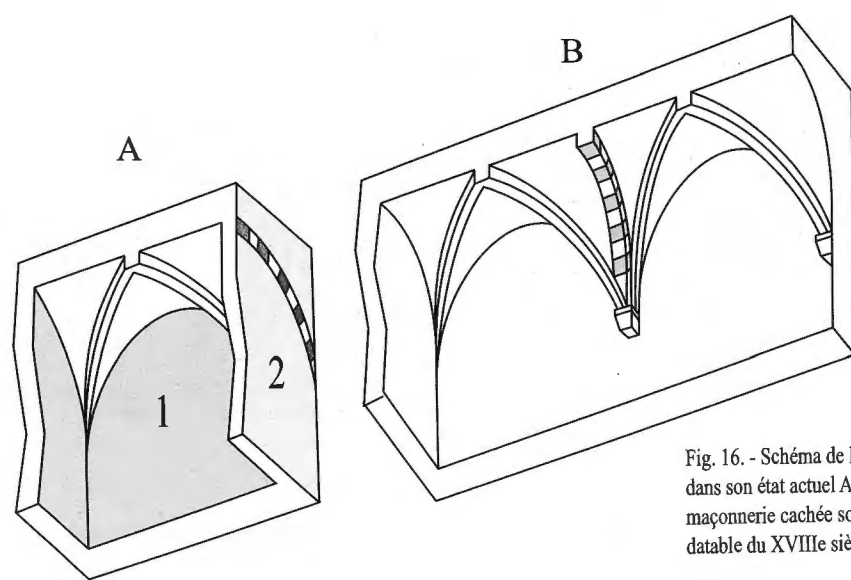


Fig. 16. - Schéma de la voûte d'ogive s'ouvrant sur la cour, dans son état actuel A et une proposition de reconstitution B : maçonnerie cachée sous un enduit de chaux maçonnerie de pierre de taille datable du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Un oratoire, véritable petite chapelle privée, s'installe selon toute logique au niveau résidentiel ; or le rez-de-chaussée est un lieu de stockage, d'entrepôts, cette destination ne peut donc être retenue.

D'autre part, les différentes maçonneries prouvent que l'ouvrage actuel n'est pas homogène : le mur latéral sud est constitué d'un grand appareil de pierre de taille attribuable, non pas à la Renaissance comme le reste de l'ouvrage, mais au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le schéma (fig. 16) présente une hypothèse de reconstitution. N'ayant en effet observé aucune trace d'une quelconque liaison entre les étages des logis avant et arrière, nous proposons de voir dans cet ouvrage voûté les vestiges des soubassements d'une galerie, peut-être en bois, courant le long du mur oriental et permettant de relier les trois corps de logis – les parcelles 330 A et B, 333 et 334.

La pièce voûtée, sans fermeture sur la cour, ainsi ménagée peut éventuellement servir de loge, extension abritée de cette cour, où l'on reçoit clients et associés<sup>43</sup>.

### Les locaux de stockage

Le rez-de-chaussée est dévolu non pas à la vente ou à la production artisanale mais au stockage de diverses denrées – poissons et autres tonneaux de vin. L'absence de cave s'explique d'ailleurs aisément par la profondeur de la parcelle et la présence du vaste corps de logis arrière.

L'espace est subdivisé en longues salles communiquant par des arcades percées dans les refends ; des tentures pouvaient selon les besoins cloisonner cette aire, notamment pour séparer les marchandises domestiques et professionnelles.

La grande salle A possède une large cheminée (3 m environ) adossée au mur occidental. Celle-ci présente une hotte rectangulaire reposant non pas sur des jambages mais sur de simples corbeaux chanfreinés ; elle appartient donc vraisemblablement au XVI<sup>e</sup> siècle. Une petite niche de rangement aménagée dans le mur l'accompagne ; elle permettait d'abriter les objets craignant l'humidité comme les chandelles. L'usage de ces dernières était en effet une nécessité, l'unique éclairage naturel étant assuré par la cour.

Le sol est constitué de larges dalles de pierres dont certaines sont creusées d'une petite rigole, afin de faciliter l'évacuation de l'eau lors du nettoyage.

### Résidence et aménagements intérieurs

L'habitation se concentre au moins dans les deux niveaux supérieurs de chaque logis. La chambre et la salle sont le couple de base, mais le style de vie et le rang social de la famille Eyquem sous tend une multiplication et une spécialisation des pièces d'habitation ; il est donc probable qu'apparaissent XVI<sup>e</sup> siècle « la garde-robe, petite pièce avec armoire et coffres, le cabinet d'aisance... »<sup>44</sup>.

Jean de Gaufreteau décrit en ces termes le logis d'un parlementaire contemporain de Michel : « Une jeune fille qui avoit un procès au parlement de Bourdeaux, estant allé de bon

43. Ce type de galerie, qui privilégie la circulation externe et supplée l'absence de couloir, est indispensable dans les demeures à cour centrale pour relier les divers blocs. C'est donc un système que l'on rencontre très fréquemment, on peut citer pour Bordeaux l'exemple du n° 31 rue de la Fusterie mais aussi tous les exemples encore en place à Périgueux, Cahors, Lyon...

44. Garrigou-Grandchamp, Pierre. (1999), p. 78.

matin en la maison d'un président audit parlement [...] ledit président fut sorti de sa chambre [...] elle va ouvrir une porte croyant que ce fut l'estude dudit président [...] c'estoit le lieu ordinaire des nécessités... »<sup>45</sup> ; cette résidence parlementaire avec ses nombreuses annexes apparaît comme un véritable embryon d'appartement.

Malheureusement retrouver une telle organisation est ici impossible du fait de la disparition, excepté quelques indices épars liés à l'aménagement et au confort, de tout environnement. Hormis un évier en pierre aménagé dans la courette du deuxième niveau, accolée à la salle E, aucun aménagement particulier lié à l'eau ou à l'hygiène n'a pu être observé. La présence de l'évier à proximité immédiate de cette salle confirme son utilisation comme cuisine. Sa situation à l'étage, bien que rare, démontre que tout en s'efforçant de l'excentrer au maximum, celle-ci prend désormais part entière à la résidence.

Le chauffage de la résidence est assuré dans chaque pièce par des cheminées dont les plus anciennes ne remontent pas au-delà du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est notamment le cas de celle à larges jambages de la cuisine E ; c'est encore le cas des deux cheminées de la salle F de style rocaille et appartenant donc au règne de Louis XV.

L'éclairage de la résidence est assuré par de larges baies prenant le jour à la fois sur la rue et sur la cour, ce qui était déjà certainement le cas au Moyen Âge. Mais ces sources de lumière ne semblent pas suffisantes puisqu'il a fallu avoir recours à un puit de jour sur le logis avant et à une courette sur l'arrière du second corps de logis.

Pour l'essentiel les sols des étages sont de simples planchers reposants sur les solives visibles au rez-de-chaussée, sauf pour la salle I dont le sol est constitué de carreaux de terre cuite vernissés sans aucun décor.

### Une maison seigneuriale à programme mixte ?

Le programme mis en œuvre ici est celui d'une demeure bourgeoise car elle abrite tout à la fois la résidence et le labeur – en 1511 des marchandises sont en effet encore stockées dans cette demeure<sup>46</sup>, vraisemblablement dans les entrepôts du rez-de-chaussée.

C'est également une maison bourgeoise au sens juridique car y habitent tour à tour Ramon, Grimon et Pierre qui sont tous trois « borgues de Bordeu ».

Mais, comme on l'a vu plus haut, Pierre seigneur des maisons nobles de Belbeys et de Montaigne, cesse toute activité mercantile ; c'est donc avec lui, logiquement, que les niveaux sont véritablement séparés, la fonction professionnelle devenant secondaire face à la zone résidentielle désormais dominante.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, cette maison polyvalente montre donc, *a priori*, un déséquilibre dans son programme. Plus la famille Eyquem s'élève dans l'échelle sociale, plus sont importantes les annexes domestiques par rapport aux organes de production. Ainsi, si à l'époque de Ramon l'hostau et le chay sont cités conjointement, à l'époque de Pierre le « chay et graney » sont bien différenciés de la demeure et se situent de l'autre côté de la rue de Sarlat.

On assiste ici au passage d'une simple maison-bloc polyvalente à un véritable hôtel sur cour ; mutation architecturale qui se matérialise par une forte augmentation de l'emprise de la demeure sur le sol de la cité. Cette maison patricienne est le résultat d'investissements importants, gelant une part de l'immobilier de la cité, capital particulièrement recherché dans une rue si dynamique. La demeure est donc la preuve de la fortune des Eyquem, lentement constituée et désormais bien assise ; et si on remarque ailleurs que « le nouveau riche [...] cherche très vite à acquérir des biens-fonds et des rentes »<sup>47</sup>, on note ici un certain décalage entre le début de la constitution de cette fortune par Ramon et sa fixation dans le capital foncier de la cité<sup>48</sup>.

Les différents articles qu'a suscité cette demeure éclairent évidemment sa connaissance, mais seule la confrontation des textes, du parcellaire et des vestiges encore en place permet d'en saisir la réalité profonde, son programme architectural complexe car remanié, et au delà la conception des Eyquem de leur ascension sociale, et sa matérialisation dans l'architecture.

45. Gaufreteau, Jean de. (1876), p. 106.

46. Malvezin, Théophile. (1875), annexes.

47. Leguay, Jean-Pierre. (1987), p. 143.

48. Garrigou-Grandchamp, Pierre. (1999), p. 34. Décalage également mis en évidence à Gand, Reims, Montpellier, Figeac ou encore Cahors.



## Bibliographie

- Malvezin, Théophile. (1888) : Malvezin, Théophile. (1888) : « Notes sur l'habitation de Michel de Montaigne à Bordeaux », *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. XIII, p. 1-59.
- Lamothe, Léonce de. (1855) : Lamothe, Léonce de. (1855) : « A propos de la maison de Montaigne à Bordeaux », in *Comptes-rendus des travaux de la Commission des Monuments et Documents Historiques*, éd. Victor Didron, Paris, p. 18-19
- Forton, René. (1931) : Forton, René. (1931) : « La maison familiale de Michel de Montaigne à Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XLVIII, p. 16-20.
- Desgraves Louis. (1989) : Desgraves Louis. (1989) : *Evocation du vieux Bordeaux*, éd. De Minuit, Bordeaux.
- Etienne, Robert (dir.). (2001) : Etienne, Robert (dir.). (2001) : *Histoire de Bordeaux*, éd. Privat, Toulouse.
- Massot, Anne. (1999) : Massot, Anne. (1999) : *Les quartiers Nord-Ouest de la paroisse Saint-Michel entre 1300 et 1453*, T.E.R. sous la dir. du professeur J.-B. Marquette, Bordeaux, vol. annexes.
- Ginestous, Dr Etienne. (1942) : Ginestous, Dr Etienne. (1942) : *La Rousselle*, éd. Bière, Bordeaux.
- Drouyn, Léo. (1874) : Drouyn, Léo. (1874) : *Bordeaux vers 1450*, imp. Gounouilhau, Bordeaux.
- Trinquet, Roger. (1972) : Trinquet, Roger. (1972) : *La jeunesse de Montaigne*, éd. Honoré Champion, Paris.
- Malvezin, Théophile. (1875) : MALVEZIN, Théophile. (1875) : *Michel de Montaigne. Son origine, sa famille*, éd. Charles Lefebvre, Bordeaux, annexes.
- Marcetteau-Paul, Agnès. (1995) : Marcetteau-Paul, Agnès. (1995) : *Montaigne propriétaire foncier. Inventaire raisonné du Terrier de Montaigne conservé à la Bibliothèque Municipale de Bordeaux*, éd. Honoré Champion, Paris.
- Montaigne, Michel de. (1963) : Montaigne, Michel de. (1963) : « Notes sur les Ephémérides », in *Montaigne Œuvres Complètes*, La Pléiade, Paris, p. 1405.
- Esquieu, Yves et Pesetz, Jean-Marie (dir.). (1998) : Esquieu, Yves et Pesetz, Jean-Marie (dir.). (1998) : *Cent maisons médiévales en France (du XIIe au milieu du XVIe siècle) Un corpus et une esquisse*, éd. C.N.R.S., Paris.
- Leguay, Jean-Pierre. (1987) : Leguay, Jean-Pierre. (1987) : « La propriété et le marché de l'immobilier à la fin du Moyen Age dans le royaume de France et dans les grands fiefs périphérique », in *D'une ville à l'autre : structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes Européennes (XIIIe-XVIe siècles). Actes du colloque tenu à Rome, 1e-4 décembre 1986*, coll. de l'Ecole Française de Rome, Rome, p. 135-199.
- Garrigou-Grandchamp, Pierre. (1999) : Garrigou-Grandchamp, Pierre. (1999) : *Demeures médiévales, cœur de la cité*, éd. Rempart, Patri-moine Vivant, Paris.
- Gaufreteau, Jean de. (1876) : Gaufreteau, Jean de. (1876) : *Chroniques Bordeloises*, imp. Gounouilhau, Bordeaux, T. I (1240-1599),
- Desobeau, Sylvie. (1982) : Desobeau, Sylvie. (1982) : *Architecture civile médiévale et de type médiéval dans le Nord de l'Entre-Deux-Mers*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle sous la dir. de Gardelles, 2 vol. dact., Bordeaux III.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 143-157

## Histoire des vitraux de la basilique Saint-Michel

par Colette et Jacques Lestage

Le visiteur qui pénètre dans la basilique Saint-Michel de Bordeaux, édifice gothique édifié entre la fin du XIV<sup>e</sup> et le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, est immanquablement attiré par la lumière colorée qui joue sur la pierre et par le graphisme de la plupart des vitraux. Certes, beaucoup d'autres églises bordelaises possèdent de somptueuses

vitrieres mais elles datent toutes du XIX<sup>e</sup> siècle et sont dues à l'activité de Joseph Villiet et de ses successeurs. Saint-Michel présente la particularité d'être la seule à conserver encore quelques témoins de verrières antérieures aux restaurations néo-gothiques et la seule, aussi, à présenter un ensemble cohérent du XX<sup>e</sup> siècle.

## Les vitraux du XVI<sup>e</sup> siècle

Selon le Professeur Jacques Gardelles, la basilique Saint-Michel possédait l'ensemble de vitraux du XVI<sup>e</sup> siècle le plus important de toute la Gironde<sup>1</sup>. Ces œuvres témoignaient de la qualité des peintres-verriers présents à Bordeaux à cette époque, comme Paul Roudié l'a souligné : *Il est hors de doute que la ville possédait des ateliers capables de faire face aux besoins locaux, vu le nombre d'édifices construits ou modifiés qui possédaient de grandes baies appelant une garniture colorée*<sup>2</sup>.

Pour le XV<sup>e</sup> siècle, nous possédons peu de noms de peintres-verriers. Mais à partir du XVI<sup>e</sup> siècle les mentions et même les contrats deviennent plus nombreux. Paul Roudié a identifié les maîtres verriers qui ont travaillé dans la basilique Saint-Michel au cours de ce siècle : Gilles Cambrou, Jean de la Saulsaye, Robert Paperoche, Gautier Boney, Milheau de Rabart et surtout Goupilh. Nous citerons quelques mentions :

24 avril 1510 : Jean de la Saulsaye promet aux fabriciens de Saint-Michel une vitre à «6 jours» qui devait représenter de grands personnages<sup>3</sup>.

22 décembre 1579 : «Quittance d'un vitrier pour réparations aux vitraux des chapelles Saint-Jacques, Saint-Vincent, Notre-Dame de Pitié, Sainte-Marguerite»<sup>4</sup>.

1594 : «Réparation d'un vitrail de saint Martin que le vent a emporté»<sup>5</sup>.

1. Jacques Gardelles, 1989, p. 179.

2. Paul Roudié, 1975, p. 429.

3. Paul Roudié, 1975, p. 429.

4. A.D.Gir., G 2241.

5. A.D.Gir., G 2254.



Les Archives départementales de la Gironde conservent quelques documents relatifs aux réparations effectuées aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles sans précision sur les vitraux concernés. Il s'agit de quittances, factures, pièces de procès, etc., comme par exemple, en 1617, des registres comptables pour des réparations effectuées à Saint-Michel par Jean Floret, maître verrier ; en 1760-1768, un paiement pour des panneaux en verre blanc et en verre de couleur<sup>6</sup>. En 1845, Léonce de Lamothe, Inspecteur des Monuments Historiques, donne une description très précise de l'iconographie des fenêtres sans toutefois mentionner leur époque<sup>7</sup>. Seize ans plus tard, Charles Marionneau, à son tour, dresse un état des lieux de la basilique avant les grands travaux de restauration du chœur et du transept : *A part le vitrail de la chapelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle représentant l'Arbre de Jessé et celui de la grande fenêtre absidiale où sont figurés les patriarches, tous les vitraux de l'église ne s'offrent à nous que dans un état de délabrement. Le chœur, le transept et la nef ne possèdent que des fragments de composition ou des panneaux incomplets. Ces vitraux appartiennent aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*<sup>8</sup>.

Il en ressort aujourd'hui que les vitraux du XVI<sup>e</sup> siècle ont beaucoup souffert pendant plus de deux siècles et ont dû faire l'objet de restaurations. Ils ont pu être également déplacés d'une fenêtre à une autre.

### Chapelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle : « la Parenté de la Vierge »

C'est la verrière ancienne la plus complète (fig. 1). Elle fut restaurée à maintes reprises et d'une manière sûre au XIX<sup>e</sup> siècle. L'abbé Corbin mentionne que Joseph Villiet, en 1853, *a très bien reconstitué les pièces qui lui manquaient*<sup>9</sup>. Après les bombardements de 1940, les vitraux avaient beaucoup souffert puisqu'une lettre de M. Roques des services de la Mairie de Bordeaux indique : *Des renseignements que nous avons recueillis il résulte que l'article en question*<sup>10</sup> *a été écrit par un membre de la Société Archéologique de Bordeaux désireux de voir en place les vitraux du XVII<sup>e</sup> siècle (sic) restaurés. Mais il ne s'agit là que des vitraux anciens au nombre de trois et dont deux ont été récupérés après les bombardements de 1940 et reconstitués par M. Caillaud sur ordre du service des Monuments Historiques*<sup>11</sup>.

Longtemps les personnages figurés dans les quatre lancettes de ce vitrail ont été interprétés comme les donateurs : la famille de Mons qui avait financé l'édification et l'embellissement de cette chapelle au début du XVI<sup>e</sup> siècle. En 1920-1921, Henri Bertrand en a proposé une nouvelle lecture<sup>12</sup>. Il a démontré que le thème iconographique est celui de « la Parenté de la Vierge », thème que complète « l'Arbre de Jessé » dont les rameaux se développent dans les soufflets du réseau.

Paul Roudié donne une description partielle de cet ensemble<sup>13</sup> :

- 1<sup>ère</sup> lancette (en partant de la gauche) : Marie Jacopi et son mari Alphée accompagnés de leurs quatre enfants,
- 3<sup>ème</sup> lancette : Marie Salomé et son mari Zebédé et leurs deux fils.

Pour les autres lancettes, Paul Roudié ne suggère aucune interprétation alors que Henri Bertrand pensait voir dans la 4<sup>ème</sup> lancette Elisabeth et Joachim avec Jean-Baptiste car l'enfant tient un phylactère avec ces mots *Ecce agnus dei*. En ce qui concerne la 2<sup>ème</sup> lancette, Paul Roudié émet l'hypothèse que dans ce vitrail les personnages ont été modifiés lors de la restauration de 1960 et ne correspondent plus à ceux que Henri Bertrand a étudiés en 1920.

La partie supérieure des lancettes est occupée par quatre dais, traités dans une tonalité claire. Ces éléments décoratifs sont présents dans un ensemble d'œuvres dans la basilique Saint-Michel tant dans l'art du vitrail que dans le domaine de la sculpture (vitrail du transept nord, côté occidental, voussures des portails nord et sud, retable de la chapelle Saint-Joseph).

Ces quatre lancettes sont surmontées de « l'Arbre de Jessé ». Dans chaque mouchette et soufflet sont représentés, se faisant face, un roi de la tribu de David, couronné et portant un sceptre, et un des prophètes qui ont annoncé la venue du Christ. Une Vierge à l'Enfant surmonte l'ensemble. Dans les quatre écoinçons prennent place des anges musiciens. Ce thème des anges musiciens est repris à plusieurs reprises tant dans les vitraux que dans la décoration sculptée sur pierre de la basilique Saint-Michel au cours de ce premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle. Il correspond à un sujet iconographique qui connaît un grand succès dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle comme l'a souligné Jean Delumeau<sup>14</sup>.

6. A.D. Gir., G 2350.

7. Léonce de Lamothe, 1845.

8. Charles Marionneau, 1861, p. 304.

9. Abbé Corbin, 1877, p. 75.

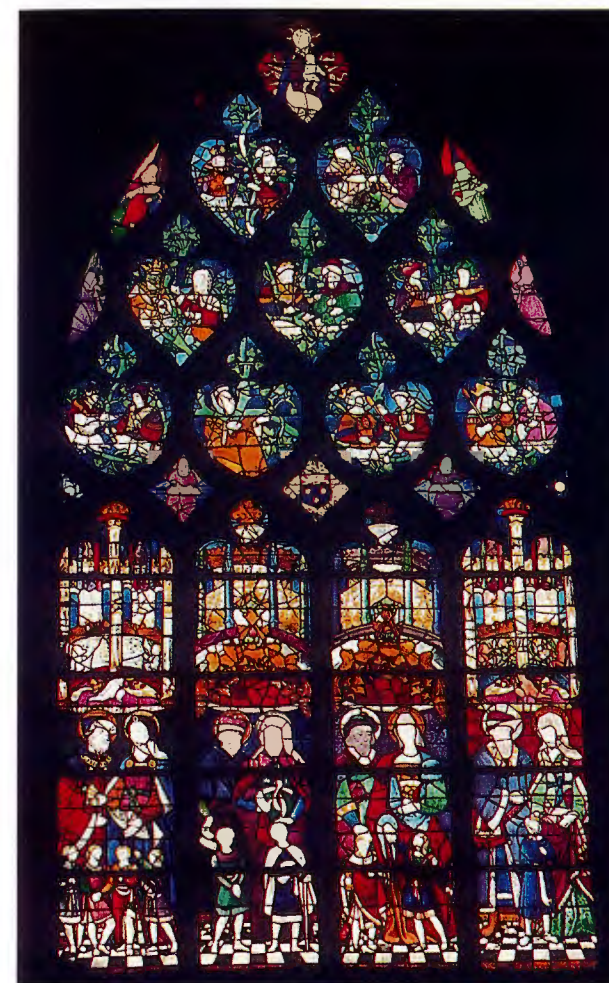
10. Article publié dans le journal *Sud-Ouest* du 13 octobre 1955.

11. A.M. Bordeaux 4009 M 38 (la Vie de Bordeaux du 22 octobre 1955, N°220).

12. Henri Bertrand, 1920-1921, p. 54-58.

13. Paul Roudié, 1975, p. 434.

14. Jean Delumeau, 2000, p. 209-225.



### Chapelle du Saint-Sépulcre : « Le Sacrifice d'Abraham »

En 1853 Joseph Villiet procéda à la restauration du réseau en réutilisant des fragments d'une autre verrière. Sa signature est présente dans l'une des mouchettes. Il est encore facile d'y reconnaître la marque des verriers du XVI<sup>e</sup> siècle dans la coloration des verres, l'assemblage du réseau de plomb et les figures représentant Isaac portant un fagot et Abraham s'apprêtant à sacrifier son fils, qui sont également représentées dans la décoration sculptée du tympan du portail nord (extérieur) qui date de la même époque. Dans les écoinçons latéraux, des anges musiciens pourraient être aussi du début du XVI<sup>e</sup> siècle.

### Galerie méridionale du chœur

Une série de cinq fenestrelles (quatre dans la partie méridionale de la deuxième travée et une à proximité immédiate dans la troisième travée) réunissent des personnages dont

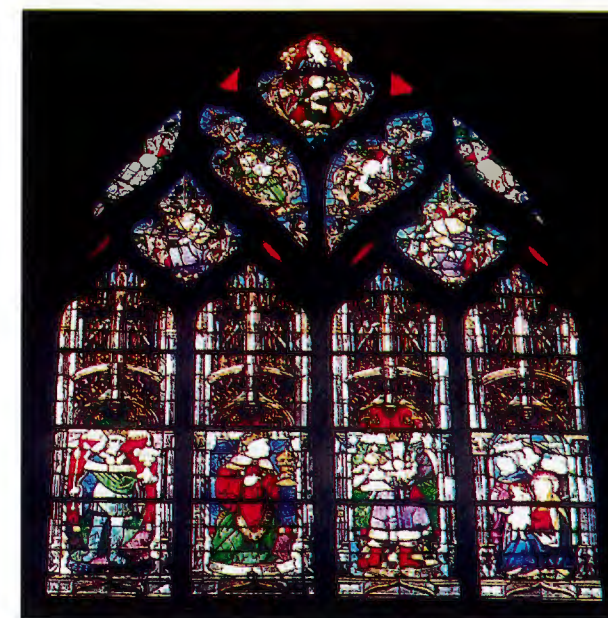


Fig. 2. - L'adoration des Mages, vers 1520, mur occidental du transept nord.

Fig. 1. - La Parenté de la Vierge, vers 1520, chapelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

certaines paraissent à l'étroit dans leur cadre. Au cours d'une visite portant sur les vitraux de la basilique Saint-Michel, le 30 janvier 2004, Françoise Perrot a suggéré que ces personnages ne sont pas à leur place originelle. Ils pourraient provenir des fenêtres hautes de la nef. D'est en ouest on peut reconnaître :

- un évêque tenant une crosse,
- saint Michel en armure terrassant un dragon,
- saint Pierre présentant un priant,
- un évêque coiffé d'une mitre et tenant une crosse, proche d'un lion,
- la Vierge apprenant à marcher à l'Enfant dans une promène.

### Transept nord - coté occidental - « l'Adoration des Mages »

Le thème de « l'Adoration des Mages » (fig. 2) se développe sur la partie inférieure des quatre lancettes. En partant de la gauche, les trois rois Mages occupent chacun un compartiment tandis que le dernier réunit dans un espace restreint la Vierge, l'Enfant, Joseph. Au-dessus de ce groupe vole un ange.

Quatre dais imposants, brun-doré, surmontent la partie supérieure de chaque lancette.



Au-dessus de cette scène, le réseau est occupé par des anges musiciens. Un examen attentif de cette partie du vitrail révèle la présence de plomb de casse parfois très dense ainsi qu'une mise en place parfois approximative des éléments vitrés, traduisant une ou des restaurations anciennes.

## Les vitraux du XIXe siècle

Pendant tout le XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe siècle, la fabrique de Saint-Michel adressait supplique sur supplique à l'Archevêché pour obtenir des aides. La vitrerie est en fort mauvais état. L'ouragan de 1754 a provoqué d'énormes dégâts. Mais c'est surtout l'année 1793 qui a été désastreuse. La basilique Saint-Michel a subi les conséquences de la Terreur et un compte-rendu de la fabrique en 1813 le rappelle : *Le toit de cette église fut dégarni de son plomb dans les temps de la Terreur à plusieurs reprises. Les pierres que le plomb recouvrait ont résisté quelques temps, mais la filtration des eaux s'est formée et aujourd'hui l'eau pénètre provoquant le dépérissement des murs. Les arcs-boutants extérieurs sur lesquels sont établies des dalles de pierre que reçoivent les eaux de la nef, menacent ruine. Malgré que déjà la Fabrique ait payé un compte au vitrier, il y a beaucoup à faire, tant pour les vitraux que pour les pierres où ils sont adaptés*<sup>16</sup>.

Cet état est confirmé dix ans plus tard dans un autre compte-rendu. *Les 10.000 francs réclamés au Conseil Municipal pour l'exercice 1823 sont prévus pour les dépenses urgentes, telle que la réparation des vitraux qui menacent ruine, dont le délabrement fait craindre, d'un moment à l'autre la chute ... (puis plus loin) Si jusqu'ici le Conseil de Fabrique a pu compter sur le succès de sa demande du 13 décembre, il ose, aujourd'hui, attendre tout d'un ministre entièrement dévoué aux Bourbons, qui s'occupera avec intérêt d'une église qui a eu l'honneur insigne de faire flotter le 1<sup>er</sup> drapeau blanc que la France a salué après 30 ans de malheur. Ami des arts, protecteur de la religion de nos pères, il veillera à la conservation d'un monument auguste que nous recommandons à la sollicitude du Ministre estimé sur qui repose tout notre espoir*<sup>17</sup>.

Les années passent, les aides sont insuffisantes. En 1827, la fabrique obtient une petite subvention. On s'empresse de remercier le Conseil municipal pour sa générosité mais on ajoute : *Ce n'est pas assez*.

Lors d'une restauration récente en 1997, Bernard Fournier, maître verrier bordelais, a rapproché les caractères distinctifs de cet ange avec ceux des anges qui se trouvent dans la grande rose nord de la cathédrale Saint-André de Bordeaux. Cette œuvre porte la signature de Jean de la Saulsaye. Déjà, Paul Roudié<sup>15</sup> avait avancé le nom de cet artiste pour la basilique Saint-Michel. Bernard Fournier apporte de nouveaux arguments reposant sur une étude stylistique et technique en faveur de la participation de ce peintre verrier.

En 1835, le conseil de fabrique continue à réclamer auprès du Conseil municipal : *Nous continuons à faire observer que le déficit a pour cause les fortes dépenses auxquelles la Fabrique a été soumise pendant les exercices précédents*<sup>18</sup>.

L'état de la vitrerie ne fait que s'aggraver au long du XIXe siècle. Mais les architectes s'inquiètent encore plus de l'état général de l'édifice lui-même. Charles Marionneau mentionne : *Vers 1852, l'Administration municipale se préoccupe vivement de l'état du chœur de l'église : le déversement des piliers, les voûtes des collatéraux lézardées, les graves ruptures dans les lignes d'appareils démontraient la ruine prochaine d'une grande partie de l'édifice*<sup>19</sup>. Une commission de huit architectes est nommée par le Conseil municipal pour rechercher les causes du mal.

Après diverses visites, études, rapports, la Commission des Monuments Historiques accepte, le 6 juillet 1860, le projet de Charles Burguet : démolition des six piliers du chœur, des murs et des voûtes. Les travaux vont durer deux ans. Alors que les rapports des architectes sont de plus en plus alarmants en ce qui concerne la partie est de l'édifice, la fabrique fait appel à deux maîtres verriers pour réparer ou créer des vitraux dans d'autres parties de l'église : Joseph Villiet et Charles-Laurent Maréchal. Tous deux vont y travailler entre 1852 et 1862<sup>20</sup>. Joseph Villiet pose les vitraux de la chapelle Saint-Joseph en juin 1852 et ceux de la chapelle Saint-Jacques en 1853 tandis que Charles-Laurent Maréchal met en place ceux du *Pèsement des Ames* au-dessus du portail sud en novembre 1856 et de sainte Cécile dans la chapelle Sainte-Catherine en mai 1857.

15. Paul Roudié, 1975, p. 429.

16. A.D.Gir., 5V 153.

17. A.D.Gir., 5V 153.

18. A.D.Gir., 5V 153.

19. Charles Marionneau, 1879, p. 280.

20. Abbé Corbin, 1877, p. 21-24.

En 1863, après la reconstruction du chœur et des parties latérales, l'église possédait une nouvelle vitrerie. A ce jour, en l'état de nos recherches, aucun document la représentant d'une manière globale et précise ne nous n'est parvenu. Des cartes postales du début du XXe siècle apportent quelques éléments d'information. Seules les descriptions de Charles Marionneau en 1861 et de l'abbé Corbin en 1877 permettent d'imaginer ces nouveaux vitraux dont il ne reste plus rien en place.

Malgré les dégâts importants dus aux bombardements de 1940 qui endommagèrent les verrières il restait cependant en place quelques-uns de ces vitraux de Villiet et de Maréchal qui auraient pu être sauvés. Mais dans les années 1950, le XIXe siècle apparaissait sans intérêt et ils furent démontés et perdus pour la plupart. Des fragments entreposés depuis 1954 dans les placards des sacristies ont été retrouvés en 2002. L'un d'eux, mieux conservé (fig. 3), permet d'une part de reconnaître la qualité picturale des compositions de Charles-Laurent Maréchal, d'autre part de les rapprocher de ceux qu'il avait conçus quelques années auparavant dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois à Paris. Les autres ont disparu.

Cependant, certaines personnes s'émurent de leur disparition. Lors de l'Assemblée générale de la Société Archéologique de Bordeaux du vendredi 10 octobre 1958, Monsieur Suq s'indigne que l'on ait démonté en août dernier, sans raison valable, six petites verrières du pourtour du chœur. Il ne comprend pas, non plus, pourquoi l'Administration veuille remplacer les vitraux du XIXe siècle, demeurés intacts, par des œuvres sur lesquelles il exprime ouvertement un jugement des plus défavorables<sup>21</sup>.

En février 1959, le Directeur général de l'architecture, M. R. Bocquet écrit à M. Mastorakis, architecte en chef des Monuments Historiques pour mettre au point le projet de restauration du triforium : *Or, il m'est signalé que vingt-huit de ces fenêtres garnies de vitraux à figures du XIXe siècle doivent être totalement supprimées par vos soins afin d'être remplacées par une vitrerie moderne ce qui me semble plus correspondre au programme que vous avez proposé*<sup>22</sup>.

C'est ainsi que tous les vitraux du XIXe siècle ont définitivement disparu de la basilique. Les quelques fragments retrouvés en 2002 sont l'œuvre de Charles-Laurent Maréchal (1801-1887), considéré comme le maître de l'Ecole de Metz<sup>23</sup> et l'un des principaux représentants de l'école du « vitrail-tableau » au cours du XIXe siècle.

Charles-Laurent Maréchal (1801-1887). Après deux ans de formation dans l'atelier du peintre Jean-Baptiste Regnault à Paris, il revient à Metz, sa ville natale, où il trouve assez rapidement une clientèle dans la bourgeoisie locale grâce à ses talents de portraitiste. Son atelier devient un lieu de rendez-vous pour



Fig. 3. - Vitrail de Charles-Laurent Maréchal, entre 1852 et 1863, provenant des verrières du XIXe siècle.

les artistes qui viennent y chercher conseil. Entre deux voyages à l'étranger, il parcourt la campagne environnante pour fixer les paysages à l'aquarelle ou au pastel.

L'année 1838 marque un tournant dans sa carrière. Il se lance dans la peinture sur verre et le vitrail. Avec l'aide de plusieurs collaborateurs il se spécialise dans la fabrication industrielle de vitraux d'église auxquels il apporte de nombreux perfectionnements techniques. Sa spécialité est le « vitrail-tableau » dont les modèles trouvent leurs références dans la Renaissance italienne<sup>24</sup>. Sa production en France est estimée à quelques 12.000 verrières ornant plus de 1.600 édifices. A Paris, il réalise

21. Revue Archéologique de Bordeaux, LXII, p. 35.

22. A.D.Gir., 89/33.

23. André Bellard, 1958, p. 5.

24. André Bellard, 1958, p. 6 et 7.



les verrières de la salle du Chapitre et de la nouvelle sacristie de Notre-Dame (1851), de nombreux vitraux pour les églises de Saint-Vincent-de-Paul (1844), Saint-Germain l'Auxerrois (1845), Sainte-Clotilde (1853), Saint-Ambroise (1866), Saint-Augustin (1868-1870) et Saint-Jacques du Haut-Pas. En Lorraine, il restaure ou crée de nombreux vitraux dans la cathédrale Saint-Etienne de Metz entre 1855 et 1863. Il travaille aussi à la cathédrale d'Alger (1866). A l'étranger, il pose des vitraux à Liverpool et à Jersey (1867). En 1866, un incendie détruit la plupart des cartons et des documents amassés pendant trente ans. En 1867, Francis Champigneulle qui possédait un atelier de sculptures religieuses acquiert celui de Charles-Laurent Maréchal tout en lui en laissant la direction artistique.

Celui que l'on appelait Maréchal de Metz pensait que l'art a pour mission d'exprimer le vrai et le beau dans l'ordre moral<sup>25</sup>. Dans la basilique Saint-Michel, Charles-Laurent Maréchal avait créé les vitraux du chœur (abside, murs nord et sud), du transept et de trois chapelles de la nef : Sacré-Cœur, Sainte-Catherine et fonts baptismaux ainsi que ceux de la façade ouest<sup>26</sup>.

Joseph Villiet (1823-1877). Le nombre de ses œuvres est considérable en Aquitaine. En 1878, Edouard Féret mentionne 410 églises ou chapelles dont 172 pour lesquelles Villiet a posé

l'ensemble de la vitrerie<sup>27</sup>. Même si nous n'avons plus rien de lui dans la basilique Saint-Michel, en visitant par exemple la chapelle du Grand Séminaire<sup>28</sup>, la basilique Saint-Seurin<sup>29</sup> ou bien l'église de Floirac<sup>30</sup>, nous pouvons imaginer ce que fut sa participation à la décoration de la basilique.

Joseph Villiet entre en 1841 dans l'atelier de Thibaud à Clermont-Ferrand, maître verrier renommé. Ayant acquis de larges connaissances, il part pour Bordeaux avec une recommandation pour le cardinal Donnet. Son arrivée coïncide avec le début de la vague de construction d'églises que le cardinal met en œuvre dans tout son diocèse<sup>31</sup>. Dès son arrivée à Bordeaux en 1851, la première commande de Joseph Villiet concerne un vitrail pour la chapelle Saint-Joseph de la basilique Saint-Michel. Par la suite, il restaure ou il crée les vitraux parallèlement aux restaurations ou à la reconstruction du chœur et du transept. Il conçoit et il pose les vitraux des chapelles du Saint-Sépulcre, du Saint-Esprit, des Saints-Anges, de Notre-Dame des Montuzets et de Sainte-Apollonie<sup>32</sup>.

Imprégné des recherches sur le XIII<sup>e</sup> siècle, il orne ses encadrements de motifs néo-gothiques : fleurons, feuillages. Ce sont des compositions sages aux attitudes un peu rigides. Les coloris éclatants pour les vêtements révèlent ses talents de coloriste qui sait faire jouer la lumière.

## Les vitraux du XX<sup>e</sup> siècle

### Etat de la vitrerie avant la Seconde Guerre mondiale

Toutes les verrières avaient été restaurées ou remplacées dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dès 1852 (grande rose ouest) jusqu'à la pose des neuf verrières supérieures de l'abside et du transept en 1863. Cependant, à peine un demi-siècle plus tard, ces mêmes vitraux, en raison bien souvent de l'absence de protection, commencent à se dégrader, ce qui inquiète sérieusement M. Bergaud, de la Commission d'Administration. M. Touton, président de la fabrique de Saint-Michel, adresse, en date du 28 janvier 1906, une lettre au maire : *J'ai l'honneur de vous exposer que les derniers ouragans ont détérioré très sérieusement la toiture de l'église. Ces mêmes tempêtes ont provoqué des avaries importantes à certains vitraux qu'il y aurait lieu de réparer. J'ajoute que depuis quelques temps les vitraux artistiques de notre basilique sont l'objet d'accidents déplorables provenant des pierres lancées par les enfants avec des frondes. Les trous sont nombreux et cependant le square et les alentours sont gardés par un sergent de ville*<sup>33</sup>.

Le 16 février 1906, Ernest Lacombe, architecte diplômé par le Gouvernement, écrit au maire pour signaler encore l'état des vitraux : *En 1899, nous avons signalé à l'Administration le mauvais état des vitraux ainsi que les maillages destinés à les protéger. A cette époque, la Municipalité autorise une dépense d'un millier de francs pour la réfection des maillages des croisées hautes du chœur renvoyant à plus tard la réfection des autres maillages et la réparation des vitraux... En ce moment, il est certain que tous les maillages, non refaits en 1899, sont*

25. André Bellard, 1958, p. 10.

26. Abbé Corbin, 1877, p. 21-24.

27. Edouard Feret, 1878.

28. Robert Coustet et Marc Saboya, 1999, p. 208-209.

29. Isabelle Beccia, 2001, p. 263-264, p. 266.

30. Marc Saboya, 1996, p. 207-208, 210-218.

31. Jean-Jacques Michaud, 1998, p. 263-264.

32. Abbé Corbin, 1877, p. 21-22.



Fig. 4. - Etat de la partie méridionale de la basilique Saint-Michel après les bombardements de 1940.

complètement détruits par la rouille et qu'ils ne peuvent plus remplir le rôle de protection auxquels ils étaient destinés. Le mauvais état des vitraux provient de deux causes :

- un défaut de construction et de combinaisons des armatures en fer destinées à assujettir les vitraux dans les baies. Ces armatures sont composées de deux lames de fer non jointes placées de chaque face de vitrail et réunies entre elles tous les 10 cm par des boulons. Ces fers sont rouillés et sous la pression de la rouille les vitraux se sont brisés au droit des lames de fer.
- les pierres lancées par les frondes...<sup>34</sup>.

Le 12 mars 1909, au nom de la Commission d'Administration, M. Bergaud présente un rapport dans lequel il rappelle que le 19 octobre 1906 le Conseil Municipal avait voté une subvention de 2.941 francs afin de pourvoir à la restauration des vitraux. Mais faute de ressources disponibles, ces travaux durent être ajournés, les dégâts n'ont fait que s'accroître ...

Monsieur Magne, Inspecteur général des Monuments Historiques a établi un devis évaluant la dépense à 8.277 francs. Monsieur le Ministre des Beaux-Arts est disposé à ordonner l'exécution des travaux si la Ville de Bordeaux consent à concourir à l'exécution de l'entreprise pour la somme de 4.277 francs, le budget des Beaux-Arts prenant à sa charge le surplus de la dépense<sup>35</sup>.

### Les événements de 1940

Dans la nuit du 20 au 21 juin 1940, Bordeaux subit son premier bombardement suite à une reconnaissance nocturne du 17 juin. Ce raid était considéré comme prioritaire par les Allemands. C'était avant tout une action de terreur comme le prouve l'éparpillement des zones bombardées, sans réel objectif particulièrement visé<sup>36</sup>. Dans le quartier Saint-Michel (rue des Faures, place Duburg, rue de la Fusterie) on compte vingt-et-un tués. Dans la nuit du 8 au 9 décembre, un nouveau raid aérien anglais largue des bombes qui explosent un peu partout sur la ville dont l'une à l'angle de la rue des Faures et du parvis de l'église. Il en résulte de nouveaux dommages pour la basilique dont la plupart des vitraux sont soufflés. A la demande du clergé, le service de la ville ferme toutes les ouvertures par des planches de bois ou des carreaux de plâtre. L'édifice est sombre et froid. L'Administration et le clergé cherchent une solution. Le clergé demande la pose de verre blanc en attendant une restauration. La ville refuse en raison du coût élevé de l'opération<sup>37</sup> (fig. 4). Ce n'est qu'en 1954 qu'une solution sera envisagée.

### Projet pour une nouvelle vitrerie

Les dommages des bombardements de 1940 sont graves. En janvier 1953, l'architecte des Bâtiments de France, M. Anus, signale à la Direction Générale de Boulogne l'état dangereux de la basilique : *Je vous rappelle combien il est urgent d'intervenir à l'église Saint-Michel. Les couvertures, provisoires en carton bitumé, laissent passer l'eau et les voûtes sont mouillées. Les protections provisoires des baies sont en mauvais état et laissent passer l'eau et l'air. Le 10 janvier, des pierres provenant du contrefort nord ouest sont tombées sur le trottoir. La situation demande des interventions urgentes*<sup>38</sup>.

33. A.M. Bordeaux. AM 4009 M 31.

34. A.M. Bordeaux. AM 4009 M 31.

35. A.M. Bordeaux. AM 4009 M 31.

36. Peter Krause, 1999, p. 13 et 27.

37. Photographie des Archives photographiques de l'Architecture et du Patrimoine (Caisse Nationale des Monuments Historiques, Paris).

38. A.D. Gir., 89/33.



En août 1954, M. Mastorakis, architecte en chef des Monuments Historiques, envisage non plus une vitrerie provisoire en verre blanc mais plutôt un programme de restauration des vitraux et met en place un concours national qui aura lieu au début de 1955<sup>39</sup>. Sur les neuf candidats ayant déposé un dossier quatre sont retenus le 21 mars 1955 :

- Ateliers Daumont-Tournel (peintre Jean-Henri Couturat),
- Pierre Gaudin,
- Max Ingrand,
- Gérard Lardeur.

Ces quatre ateliers sont situés soit à Paris (Pierre Gaudin, Max Ingrand, Gérard Lardeur) soit dans la proche banlieue parisienne à Montrouge et Vanves (Daumont-Tournel).

Le devis déposé par l'architecte, d'un montant de 38.689 francs, est accepté par l'Inspecteur général des Monuments historiques, M. Houlet. La Ville participe pour un montant de 18.984 francs.

Les maîtres verriers se mettent immédiatement au travail. Max Ingrand est chargé de la direction des travaux. Il écrit à M. Mastorakis : *Ainsi qu'il en avait été décidé, j'ai réuni Messieurs Couturat, Gaudin, Lardeur, vendredi matin, à mon atelier pour examiner et arrêter d'une manière précises les tâches de chacun de nous et pour établir un nouveau plan de coloration qui tienne compte de vos observations et reflète la personnalité des différents verriers, tout en assurant à l'édifice l'unité nécessaire. Nous avons arrêté que les maquettes me seraient adressées entre le 8 et le 12 avril. Dès que cette présentation sera faite, je demanderai à mes confrères de revenir à mon atelier pour apporter les retouches ou modifications qui s'avèreraient nécessaires pour créer cette unité indispensable. C'est quand ces retouches auront été faites que nous vous demanderons mes confrères et moi de bien vouloir venir jusqu'à mon atelier pour examiner notre travail*<sup>40</sup>.

L'architecte en chef de la ville de Bordeaux écrit le 4 février 1956 : *Cet édifice religieux étant classé Monument Historique toute l'affaire des dommages de guerre a été en totalité instruite par l'Administration des Monuments Historiques ce qui explique la non possession par le service technique d'architecture des divers documents et justifications relatifs à la reconstruction des vitraux réclamés par les Services départementaux du Ministère de la Reconstruction et du logement en vue du règlement du dommage*<sup>41</sup>. La remise en état des vitraux doit être prise en charge par la Ville de Bordeaux, par l'administration des Monuments Historiques et par le ministère de la Reconstruction, chacun pour un tiers. Mais cette réfection a nécessité aussi la remise en état des baies. On attend donc d'être fixé sur le montant des indemnités dues au titre des dommages de guerre que doit attribuer le ministère de la Reconstruction. Le chanoine Destouesse, curé de Saint-Michel, en 1957, désespère

de voir son église vitrée. Il craint un nouvel hiver dans le froid et l'obscurité car les travaux sont au point mort. Les maîtres verriers viennent prendre des mesures, préparent les maquettes. Toutefois, aucun vitrail n'est posé car le dossier du financement n'avance pas.

Pendant ce temps, certains s'inquiètent du sort des verrières du XVI<sup>e</sup> siècle qui, après avoir été mises sur châssis, attendent leur remise en place chez M. Caillaud. Ils souhaitent aussi que les vitraux du XIX<sup>e</sup> siècle soient préservés. La lettre adressée le 18 août 1958 par M. Dormy, secrétaire-général de la Société Archéologique de Bordeaux, à M. Sarradet, conservateur des monuments de France, traduit bien cette double préoccupation : *Nous avons pris connaissance des déclarations que Monsieur Mastorakis a faites le 28 écoulé à notre Vice-Président, Monsieur Cousté au sujet des vitraux de Saint-Michel. Nous prenons acte du retour prochain des verrières du XVI<sup>e</sup> siècle. Toutefois, nous sommes très étonnés et surpris de la décision de Monsieur l'architecte en chef des Monuments Historiques de la suppression pure et simple de 28 vitraux du XIX<sup>e</sup> siècle. Monsieur Mastorakis a fait remarquer à Monsieur Cousté que l'Administration des Beaux-Arts tient particulièrement à imprimer la griffe du XX<sup>e</sup> siècle dans les Monuments Historiques. Monsieur Mastorakis a lui-même reconnu que la postérité jugerait et que par conséquent il continuerait dans la voie des vitraux modernes. De toutes façons, notre rôle et notre devoir en tant que Société Archéologique de Bordeaux en vertu de l'article 1<sup>er</sup> des statuts est d'assurer la conservation des Antiquités. C'est ce que nous demandons*<sup>42</sup>.

La réaction de M. Mastorakis est assez vive. Il s'adresse à M. Sarradet en ces termes : *Cette honorable Société se mêle de ce qui ne la regarde pas. Plus qu'elle, notre service est habilité pour conserver les antiquités, monuments et objets anciens. Notre rôle ne se borne pas à émettre des vœux mais à financer les travaux que nécessite la conservation de ce patrimoine artistique national. Les vitraux anciens seront reposés en même temps que les fenêtres modernes.*

Quant à la décision de supprimer les verrières du XIX<sup>e</sup> siècle qui existent actuellement toujours dans le triforium du chœur elle n'est pas le seul fait de l'architecte en chef mais a été prise en accord total avec l'Inspection Générale<sup>43</sup>.

39. A.M.Bordeaux. AM 4009 M 38.

40. Archives privées de l'atelier Gaudin.

41. A.M.Bordeaux. AM 4009 M 38.

42. A.D.Gir., 89/33.

43. A.D.Gir., 89/33.

Jusqu'en 1961, il y aura un échange de correspondances entre les diverses administrations pour réduire les frais et connaître le montant alloué au titre des dommages de guerre. Ce n'est que le 30 juin 1961 que le ministère de la Reconstruction avertit Sarradet que les indemnités seront versées à la Direction de l'Architecture<sup>44</sup>.

Entre temps, nos maîtres verriers se sont investis sur d'autres chantiers et il reste encore beaucoup de vitraux à poser puisqu'une note de service<sup>45</sup> en date du 28 octobre 1962 adressée à Max Ingrand lui demande de poser les verrières des baies hautes du transept face est sous dix huit mois. Cependant, on peut penser que lorsque le cardinal Paul Richaud vient dans la basilique, le 16 mai 1965, les travaux sont terminés puisque dans son homélie il salue *l'énergie avec laquelle Monsieur l'Archiprêtre s'est employé, avec les services publics, à faire hâter la dernière réfection de ce riche monument qu'on aurait grand intérêt à visiter en détail, réfection qui est bien l'héritière de l'élan religieux artistique et civique qui a caractérisé toute l'histoire de cette Basilique*<sup>46</sup>.

### Le renouveau de l'Art sacré de l'Après-Guerre

Cette nouvelle vitrerie créée après la seconde guerre mondiale reflète les deux principales tendances de l'art sacré qui se sont développées en France et dans une partie de l'Europe après les hostilités. Des milliers de m<sup>2</sup> de verrières ont disparu au cours du conflit. Le débat sur la place que l'on doit donner au vitrail reprend avec vigueur. Déjà dans les années 1920 grâce à l'action menée par Maurice Denis et Georges Devallières aux ateliers d'art sacré, une certaine modernité a pénétré chez les maîtres verriers, modernité qui refuse le pastiche.

Les prises de position concernant l'art sacré au lendemain de la deuxième guerre mondiale donneront lieu à de vives polémiques. Les acteurs de ces débats sont d'abord des ecclésiastiques qui apportent leur caution intellectuelle et théologique et ensuite les responsables des Monuments Historiques. Deux grands courants de pensée se sont vite dégagés. L'un est marqué par la personnalité du Père Marie-Alain Couturier, dominicain et peintre lui-même, qui sollicite des artistes contemporains de grand renom pour régénérer l'art sacré. L'autre courant marqué par le maître verrier de renommée mondiale, Max Ingrand est plus traditionaliste.

Le Père Couturier (1877-1954) partit à New-York en 1939 pour y donner une série de conférences. Les événements de 1940 l'y retiendront pendant cinq ans. Durant cet exil, il découvre l'art abstrait et tient compte de cet apport pour renouveler

son approche de l'art sacré. Il considère que : *l'art chrétien doit être intimement lié à la vie de notre temps sous peine de ne pas être un art*<sup>47</sup>. Cette conception doit être rapprochée de celle antérieurement exprimée par Paul Claudel dans une lettre à Alexandre Cingria en date du 19 juin 1919 : *C'est le refus catholique de l'évolution de l'art qui conduit à la décadence de l'Art sacré*<sup>48</sup>.

De retour en France, le Père Couturier ne cessa de solliciter le concours des grands artistes contemporains pour régénérer l'art sacré en général. A son initiative, en 1947, la petite église «Notre-Dame de Toutes-Grâces»<sup>49</sup> située sur le plateau d'Assy (Savoie) servit de champ d'expérience puisqu'il y fit appel à de nombreux artistes aux sensibilités bien différentes. La façade en mosaïque est l'œuvre de Fernand Léger, la porte du tabernacle est due à Georges Braque, la tapisserie du chœur à Jean Lurçat. Georges Rouault, Marc Chagall et Jean Bazaine créent les vitraux. Ce mouvement novateur va se poursuivre et d'autres édifices en construction en bénéficieront. Cet élan ne tardera pas à trouver aussi sa place dans des édifices anciens. En 1956, l'architecte des Monuments Historiques, Robert Renard, fait intervenir Marc Chagall, Jacques Villon et Roger Bissière pour les vitraux de la cathédrale de Metz<sup>50</sup>.

Cependant, certains verriers, attachés aux pratiques traditionnelles de leur métier, n'approuvent guère cette démarche. Max Ingrand dont le succès commercial était alors sans égal y percevait même une menace pour la profession. Il dut faire face à de violentes attaques. On lui reprochait *les dérisoires stylisations en simili-cubisme, ce maniérisme, ce faux hiératisme* qui aux yeux de ses opposants semblaient sonner faux<sup>51</sup>. Pourtant, Max Ingrand allait donner une nouvelle impulsion au vitrail contemporain dont la meilleure illustration est le remarquable ensemble de vitraux qu'il conçoit pour l'église Notre-Dame-du-Pré au Mans entre 1948 et 1956<sup>52</sup>. Cette œuvre illustre les choix artistiques du maître verrier que certains historiens de l'art classent parmi les « expressionnistes figuratifs ».

Les vitraux de la basilique Saint-Michel s'inscrivent dans ce renouveau de l'art sacré et illustrent un rapprochement de ces deux tendances, modernité et tradition.

44. A.M.Bordeaux, AM 4009 M 38.

45. A.D.Gir., 90/33.

46. Archives privées de l'atelier de Gérard Lardeur.

47. Marcel Billot, 1981, p. 200.

48. *Idem*.

49. *L'Art Sacré au XX<sup>e</sup> siècle*, p. 214-215.

50. Françoise Perrot, 1993, p. 177-181.

51. *L'Art sacré*, n° 9-10, mai-Juin 1960.

52. Chanoine Marquet, 1953.



### Les quatre ateliers des maîtres verriers

Quatre artistes vont se partager cette nouvelle vitrerie conformément au plan<sup>53</sup> qui leur avait été remis lors du concours de 1954. Ce sera Max Ingrand qui coordonnera les travaux.

#### Max Ingrand (1908-1969)

Lorsqu'il arrive à la basilique Saint-Michel, en 1955, il a déjà derrière lui une grande carrière et une renommée internationale. Il avait acquis une solide formation dans l'atelier de Jacques Gruber où il avait entrepris des recherches concernant la gravure sur verre par sablage à l'acide. Il signe avec sa femme, diplômée de l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs, de nombreuses œuvres tant religieuses, telle l'église Sainte-Agnès de Maisons-Alfort en 1933, que profanes, comme la décoration du paquebot «Normandie» entre 1931 et 1935. De retour de captivité, il devient l'un des principaux collaborateurs des Monuments Historiques et réalise en 1956 à Yvetot (Seine-Maritime) une verrière circulaire monumentale de 1 046 m<sup>2</sup>. Les commandes se multiplient en France, au Canada, aux Etats-Unis d'Amérique<sup>54</sup>.

A la basilique Saint-Michel il a posé toute la vitrerie haute du chœur et des galeries nord et sud où il reprend les thèmes développés par Charles-Laurent Maréchal, c'est-à-dire l'histoire de la religion qui est symbolisée par les patriarches, les prophètes et les rois (fig. 5).

La verrière haute du chœur (fig. 6) est peut être la plus représentative du style de l'après-guerre de Max Ingrand avec son interprétation très personnelle du thème de *La Glorification du Christ par les anges*. Sa composition est une originale réinterprétation du chrisme, monogramme du Christ. Ici le X (ki) est formé par le corps de deux anges et le meneau de la lancette sert de barre verticale au P (ro). D'après Françoise Perrot, l'artiste a déjà utilisé cette même composition dans une église de Normandie (communication très récente).

Max Ingrand parle en ces termes de son art : *Il m'importe peu d'être jugé figuratif, expressionniste ou abstrait. Ce que je recherche pour le vitrail c'est d'abord le mur et cette lumière particulière à donner à l'édifice et qui crée son ambiance religieuse*<sup>55</sup>.

#### Pierre Gaudin (1908-1973)

Les ateliers Gaudin établis rue de la Grande Chaumière, dans le quartier Montparnasse, à Paris, créent et restaurent des vitraux depuis quatre générations : Félix (1851-1930), Jean (1879-1954), Pierre et sa fille Sylvie (1950-1994).

53. Schéma des divers fenestrages mentionnant l'état des vitraux en date du 5 avril 1954 (Archives de Gérard Lardeur).

54. Anne-Marie Oriol Cedric, 1996, p. 9.

55. Anne-Marie Oriol Cedric, 1996, p. 49.

Pierre Gaudin, après des études secondaires, suit une formation de sculpteur avant d'entrer dans l'atelier familial. Son père, Jean, dès 1929, avait mis au point une technique nouvelle qui avait fait une timide apparition dès la fin du XIXe siècle, sous le nom de «béton translucide». Jean améliore le procédé et crée «la mosaïque transparente». Il s'agit de dalles de verre, colorées dans la masse ou non, taillées en petits morceaux, serties dans un joint de ciment armé<sup>56</sup>. Pierre collabore avec son père et une de leurs premières œuvres est une crucifixion pour l'église de Dancourt (Somme) en 1930. Son père meurt en 1954 à l'âge de 75 ans. Mais on peut considérer que depuis la fin de la seconde guerre il dirigeait seul les ateliers. Il participe activement aux nombreuses restaurations et à la création de nouveaux vitraux, en particulier dans des églises de Normandie et du nord de la France. En 1945 et ce jusqu'en 1955, il s'investit dans le grand chantier de la basilique de Lisieux où il pose 8.000 m<sup>2</sup> de mosaïques et crée tous les vitraux. Au cours de la même période il travaille dans d'autres régions comme dans les Ardennes pour l'ermitage de Saint-Walfray en 1957<sup>57</sup>.

Dès 1955, il prépare ses maquettes pour les douze verrières de la basilique Saint-Michel qu'il exécutera jusqu'en 1960. Il s'agit de celles des chapelles des fonts baptismaux (*Baptême du Christ*) (fig. 7), Sainte-Elisabeth (*Scènes de la vie de saint Jean*), Sacré-Cœur (*la Cène*), Saint-Joseph (*saint Joseph, patron des charpentiers*), Sainte-Apollonie (*le martyre de sainte Apollonie*), Notre-Dame des Montuzets (*la Nativité et Charlemagne consacrant son armée à Notre-Dame de Pitié*), des Saints-Anges (*les Anges historiques des deux Testaments*), Sainte-Catherine (*sainte Cécile jouant de l'orgue et sainte Catherine dans sa prison*) (fig. 8) et du mur ouest (*la Multiplication des pains*, côté sud et *le Mariage de la Vierge*, côté nord).

L'activité de Pierre Gaudin sera intense jusqu'en 1972, date à laquelle il laissera l'atelier à sa fille Sylvie qui l'orientera vers plus de modernité.

Sylvie meurt brutalement en 1994. Son mari continue à diriger les ateliers mais il est gravement malade. Françoise Perrot vient de nous apprendre que ces ateliers sont actuellement mis en vente. C'est donc une dynastie de quatre générations de maîtres verriers qui s'éteint, chacun ayant marqué la production de vitraux et de mosaïques de son talent respectif tout en étant le témoin de son époque.

*Un magicien de la lumière : les recherches d'avant-garde menées par Pierre Gaudin, sculpteur de formation, illustrent*

56. Nathalie Loire, 1989, p. 41.

57. Claire Hoffman, 1998.

Fig. 8. - Pierre Gaudin, *Le Baptême du Christ*, 1962, chapelle des Fonts Baptismaux.



Fig. 5. - Max Ingrand, *La Glorification du Christ*, 1955-1963, chapelle absidale du chœur.

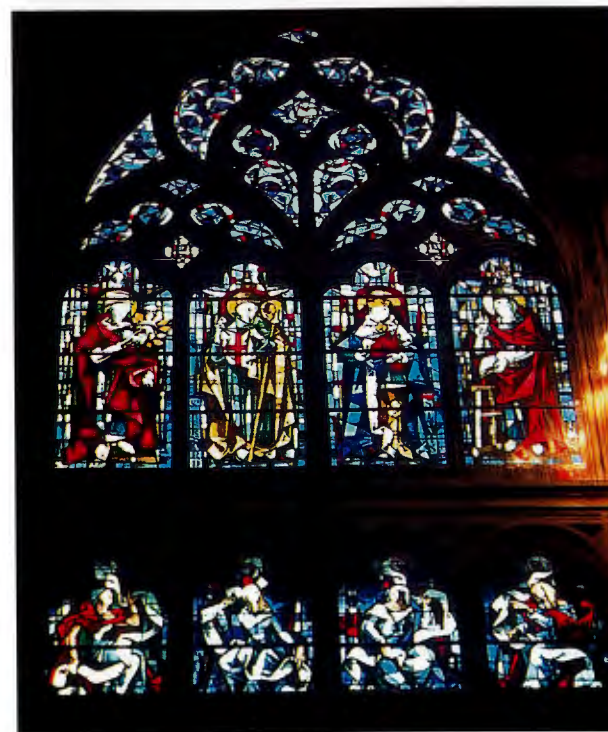


Fig. 6. - Max Ingrand, *Sacré-Cœur, saint Bernard, saint Louis, saint Simon*, 1955-1963, mur nord du chœur.

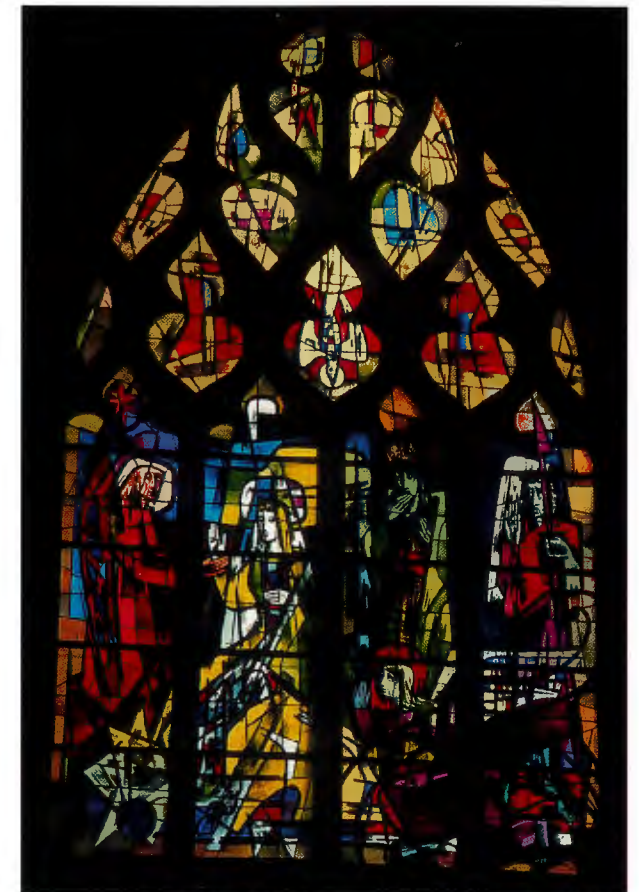
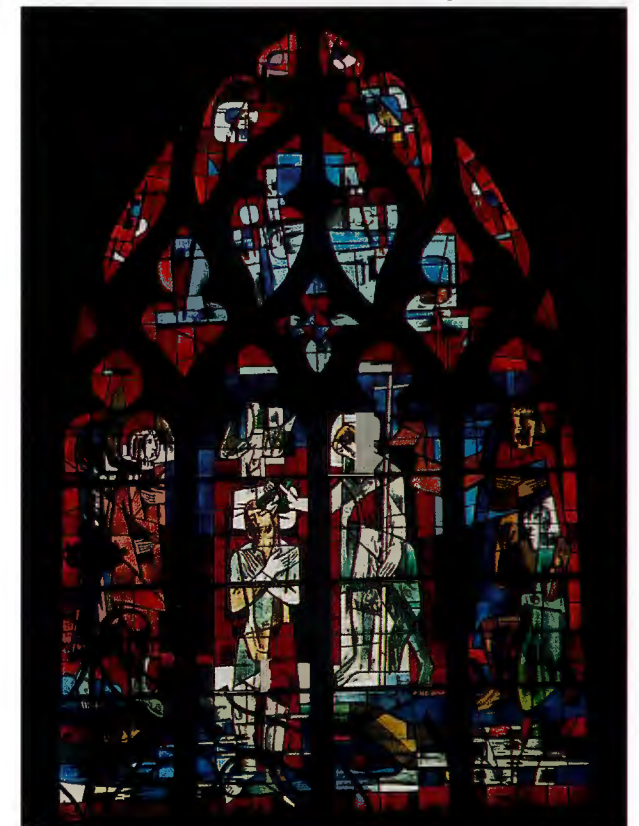


Fig. 7. - Pierre Gaudin, *sainte Catherine dans sa prison*, 1962, chapelle Sainte-Catherine.





*l'étendue des possibilités offertes par le verre et la place qu'il peut tenir dans l'architecture contemporaine. Le vitrail, ce jeu magique de la couleur et de la lumière, s'ouvre aujourd'hui sur de nouvelles formes d'expression. C'est en ces termes que Le Figaro du 4 novembre 1971 salue l'œuvre d'un artiste qui a su renouveler l'art du vitrail par le jeu des couleurs et l'emploi d'un graphisme très expressionniste.*

### Les ateliers Daumont-Tournel - Jean-Henri Couturat

A ce jour, malgré nos recherches nous n'avons encore que peu de renseignements concernant l'œuvre de création de Jean-Henri Couturat. Nous savons qu'il a restauré toutes les verrières de l'église de Fénétrange en Lorraine, de 1951 à 1962 et qu'il les signe « restaurateur-maître verrier »<sup>58</sup>. Il est sollicité en 1954 pour procéder au remplacement de toute la vitrerie du XIXe siècle, endommagée pendant la guerre, de l'église de Hombourg, près de Metz<sup>59</sup>. Il crée un saisissant vitrail représentant le Christ pour la cathédrale de Coutances en Normandie<sup>60</sup>.



Fig. 9. - Jean-Henri Couturat, *Présentation de la Vierge*, 1960-1962, chapelle Sainte-Anne, Sainte-Marguerite.

Jean-Henri Couturat travaillait probablement en qualité de cartonnier pour les ateliers Daumont-Tournel de Montrouge. Ces ateliers sont mentionnés pour la première fois, à notre connaissance, en 1872, quand Léon Tournel réalise deux verrières pour l'église Notre-Dame du Bon-Secours à Bois-Colombe. En 1900, il crée avec ses fils une verrière pour le grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux (les seize autres verrières étant dues à l'atelier Gaudin).

Le XXe siècle voit les ateliers Tournel engagés dans de grandes campagnes de créations et de restaurations (basilique Saint-Denis, la cathédrale de Coutances et l'église de Choisy-le-Roi)<sup>61</sup>.

En 1954, l'architecte en chef des Bâtiments de France, M. Mastorakis, prend contact avec les ateliers Daumont-Tournel pour participer au concours ouvert pour la réfection de la vitrerie de la basilique Saint-Michel de Bordeaux. Le dossier de l'un de leurs cartonniers, Jean-Henri Couturat, est retenu.

Jean-Henri Couturat se partage avec Pierre Gaudin la décoration de toutes les fenêtres des chapelles. Il est chargé de la réalisation des cartons des vitraux des neuf chapelles du chœur à l'exception de celle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

Reprenant les thèmes précédents des verriers du XIXe siècle, il en donne une interprétation toute personnelle, tout en nuance et en subjectivité. *La présentation de la Vierge* (fig. 9) dans la chapelle Sainte-Anne et Sainte-Marguerite en est la parfaite illustration avec le jeu des regards échangés entre les personnages et une mise en page très sobre. Dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste attenante, il développe les principales étapes de la vie du saint et n'oublie pas la célèbre danse de Salomé que les artistes romans aimaient sculpter sur leurs chapiteaux. Ici, elle prend une nouvelle dimension avec un graphisme épuré. L'artiste va révéler une autre facette de son art dans la chapelle du Saint-Sépulcre avec *La Passion du Christ* : paix et violence, recueillement et mouvement, tout est exprimé dans cette verrière (fig. 10).

On peut retenir de cet artiste sa richesse d'expression et sa gamme colorée. Chaque vitrail est particulier. Couturat peut aussi bien mettre en scène des situations extrêmes avec une économie de moyens qu'exprimer des sentiments avec discrétion et pudeur. Toutes ces qualités sont la marque d'un très grand artiste que l'on souhaiterait mieux connaître, ce qui va orienter notre recherche future.

58. Michel Herold et al., 1980. Inventaire Général. Base Palissy.

59. Eugène Voltz, 1982.

60. Véronique Chaussé, 1999, p. 25.

61. Laurence de Finance, 2003, p. 84, 219.

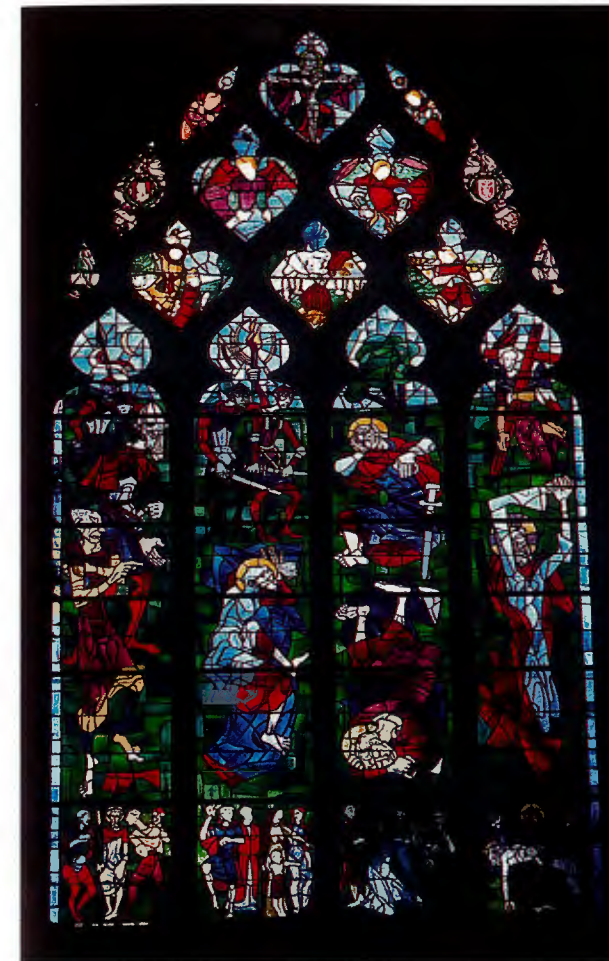


Fig. 10. - Jean-Henri Couturat, *La Passion du Christ*, 1960-1962, chapelle du Sacré-Cœur.

### Gérard Lardeur (1931-2002)

Au moment du concours de 1955, il était le plus jeune des quatre créateurs sélectionnés : il avait 23 ans. Il avait bénéficié d'une excellente formation, d'abord à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris, ensuite dans l'atelier paternel de Raphaël Lardeur, maître verrier d'une grande notoriété. Très vite, il rompt avec l'esprit des ateliers de l'époque. Il travaille le métal. Le plasticien a perçu que les pratiques figuratives avaient atteint depuis longtemps leurs limites. Gérard Lardeur est avant tout un sculpteur et c'est en sculpteur qu'il aborde le vitrail.

Son premier important chantier est Saint-Michel de Bordeaux. Il le doit à M. Mastorakis qui accorde sa pleine confiance à ce jeune créateur qui allait, plus tard, bouleverser le vitrail par l'apport de nouveaux matériaux jamais encore utilisés dans ce domaine, comme l'inox.

Après le chantier de la basilique Saint-Michel de 1955 à 1963, Gérard Lardeur enchaîne chantier sur chantier et participe

aussi à de nombreuses expositions en tant que sculpteur<sup>62</sup>. Jusqu'à sa mort, en 2002, une intense activité créatrice lui permet de concilier son travail de sculpteur et ses recherches sur le vitrail. Il explore tous les domaines possibles. Il peut aussi bien réaliser des sculptures monumentales, telle cette structure en acier sur le bassin de la cour d'honneur de l'Ecole Nationale de l'Aviation civile à Toulouse (1969) que créer du mobilier où il allie esthétique et fonctionnalisme. *La sculpture, écrit-il, est un art de langage, de dialogue, un croisement de regards. Face au jeu dans l'espace, de masses, de vides, celui qui regarde la sculpture ne peut que discerner son espace intérieur*<sup>63</sup>. Comme pour la sculpture, il applique au vitrail sa perception personnelle d'utilisateur d'un langage plastique fondé sur ce qu'il appelle : « le champ du dialogue » (sculpture-lumière-matière).

Gérard Lardeur a créé une œuvre importante dans de très nombreuses églises et chapelles de France. Il sculpte à la fois l'espace et la lumière en fonction de la baie où il intervient et en fonction de l'édifice dans son ensemble. Il aime dire que les vitraux se voient d'une façon dynamique lorsqu'on marche le long de la nef, des ténèbres vers la lumière. Tout change dès qu'on avance. Une telle marche est une démarche spirituelle (entrée, offrande, communion). La cathédrale de Calais est caractéristique de cette manière de penser : une sculpture en mouvement. L'œuvre n'est plus pensée pour elle-même mais en fonction d'un lieu. Elle doit être laissée à l'interprétation du fidèle qui cherche lui-même les résonances et doit utiliser sa propre intelligence pour laisser s'établir des relations.

Dans la basilique Saint-Michel, il est chargé de garnir les fenêtres hautes de la nef. Le programme de la vitrerie en 1955 mentionnait : *des vitraux ordinaires en grisailles et non des vitraux modernes à personnages trop chers qui demanderaient un effort financier supporté en totalité par la Ville*<sup>64</sup>. Gérard Lardeur choisit une composition colorée au graphisme sobre (fig. 10). Les teintes ont pâli mais elles transmettent une lumière douce qui se projette sur les pierres dans des harmonies atténuées. Dans un vitrail, cependant, Gérard Lardeur a pu laisser libre cours à sa création : le *Pèsement des âmes par l'archange saint Michel*, posé dans la fenêtre située au-dessus du portail sud (fig. 11). C'est un savant mélange d'art figuratif et d'art abstrait qui surprend et passionne chaque visiteur.

Son dernier grand chantier sera inauguré quelques mois après sa mort : l'église Saint-Hérié à Matha (Charente-Maritime). Son graphisme s'appuie sur des légers tubes d'inox liés par de fines chaînettes. La lumière glisse sur le métal créant des effets d'ombre et de lumière. Gérard Lardeur a laissé

62. Archives personnelles de Gérard Lardeur.

63. *Les couleurs du ciel*, p. 118.

64. A.M.Bordeaux 4009 M 38.



quelques textes qui traduisent sa recherche spirituelle : *C'est en travaillant la lumière qu'on touche au sacré. La lumière est dialogue, la lumière est un appel. La lumière est cosmique, à nous de l'accueillir*<sup>65</sup> (fig.12).

65. Archives personnelles de Gérard Lardeur.



Fig. 11. - Gérard Lardeur, *Le pèsement des âmes par l'archange saint Michel*, 1955-1962, transept sud.

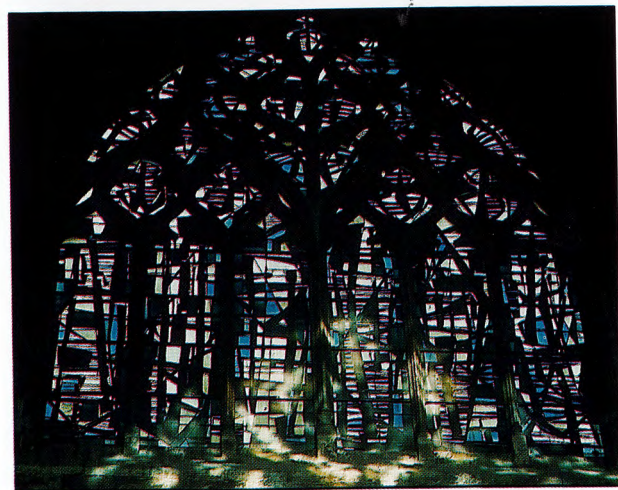


Fig. 12. - Gérard Lardeur, 1955-1962, fenêtres hautes de la nef.

## Conclusion

En raison de la relative fragilité du verre, les vitraux comptent dans un édifice parmi les éléments qui nécessitent les remplacements ou les restaurations les plus fréquents et qui, par conséquent, sont les plus susceptibles d'être modifiés par rapport aux œuvres originelles. Un exemple célèbre est celui des verrières de la Sainte-Chapelle à Paris qui ne nous sont parvenues qu'au prix de restaurations successives, dont celle très importante dans les années 1840.

Les verrières de la basilique Saint-Michel ont été exposées aux mêmes aléas. De la vitrerie que l'on peut supposer très étendue du XVI<sup>e</sup> siècle ne restent que deux vitraux complets, le tympan d'un troisième et cinq fenestrelles. Bien que partiellement altérés par diverses restaurations, ces vitraux constituent un ensemble exceptionnel et un précieux témoignage sur l'art du vitrail en Aquitaine au début de la Renaissance. Les vitraux du XIX<sup>e</sup> siècle qui avaient remplacé dans les années 1852-1863 les verrières plus anciennes gravement endommagées ont presque entièrement disparu suite aux bombardements de 1940 et aux décisions des années 1954-1955 de ne pas sauver les éléments restants. Quelques fragments récemment découverts permettent d'imaginer l'ensemble créé et posé par Charles-Laurent Maréchal, éminent maître verrier du XIX<sup>e</sup> siècle.

En France, après les destructions provoquées par la seconde guerre mondiale, l'appel à des artistes de l'art profane, peintres pour la plupart, a permis de donner un nouvel élan à l'art sacré et en particulier au vitrail. Désormais les vitraux de création vont prendre le pas sur les vitraux de commande qui avaient prédominé dans l'entre-deux-guerres. Tout en adoptant une écriture personnelle, les quatre maîtres verriers, qui furent choisis pour les vitraux de la basilique Saint-Michel, ont voulu exprimer une unité artistique. Le visiteur actuel est sensible à cette cohérence de leur démarche. Si on compare ces vitraux aux tendances contemporaines, développées à partir des années 1975-1976 et marquées par les nouvelles transparences des verrières installées dans l'abbatiale de Noirlac par Jean-Pierre Raynaud, ils apparaissent pour ceux dus à Max Ingrand, Pierre Gaudin et Jean-Henri Couthurat imprégnés de caractères expressionnistes. Ceux conçus par le plus jeune des quatre artistes, Gérard Lardeur, contiennent les prémisses des futures recherches de la fin du XX<sup>e</sup> siècle sans toutefois renier l'apport des maîtres verriers précités.

Nous ne pouvons que rendre hommage à ces quatre créateurs pour avoir donné à la basilique Saint-Michel des œuvres au langage à la fois maîtrisé et énergique qui insufflent une vie nouvelle à ce très bel édifice gothique flamboyant. *La mission du vitrail*, rappelait Jean Bazaine, est de créer un nouvel espace et de susciter un certain climat spirituel.

## Bibliographie

- Isabelle Beccia : L'apport du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'église Saint-Seurin de Bordeaux. *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XCII, 2001, p. 257-274.
- André Bellard : Laurent-Charles Maréchal. L'école de Metz. *Les cahiers lorrains*, n°4, octobre 1958. Metz.
- Henri Bertrand : Note sur un vitrail de Saint-Michel de Bordeaux. *Société Archéologique de Bordeaux*, t. XXXIX, 1920-1921, p. 54-58.
- Marcel Billot : Le Père Couturier et l'Art sacré. *Revue Paris-Paris* 1937-1957, Paris, 1981.
- Jean-Auguste Brutails : *Saint-Michel de Bordeaux*. Bordeaux, Imprimerie catholique Jeanne d'Arc, 1916.
- Véronique Chaussé : *Les verrières de la cathédrale Notre-Dame de Coutances*. Paris, Inventaire Général-A.D.A.G.P., 1999.
- Abbé Corbin : *Saint-Michel de Bordeaux, étude historique et archéologique*. Bordeaux, Imprimerie centrale, 1879.
- Robert Coustet et Marc Saboya : *Bordeaux. Le temps de l'histoire. Architecture et urbanisme au XIX<sup>e</sup> siècle (1800-1914)*. Bordeaux, Editions Mollat, 1999.
- Catherine Cullia-Ventouris : *Inventaire du mobilier de l'église Saint-Michel de Bordeaux*. Mémoire de maîtrise, Université Michel de Montaigne, 1995.
- Frédéric Debuyst : *Le renouveau de l'Art sacré de 1920 à 1962*. Paris, Editions Mame, 1991.
- Jean Delumeau : *Que reste-t-il du paradis ?* Paris, Editions Fayard, 2000.
- DRAC de Lorraine : *Le vitrail en Lorraine du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Nancy, Editions Serpenoise, 1980.
- Edouard Férét. *Statistiques générales de la Gironde*, tome III, Bordeaux, Editions Férét, 1878.
- Laurence de Finance et Dominique Hervier : *Un patrimoine de lumière, 1830-2000 : verrières des Hauts-de-Seine, Seine-Saint-Denis, Val-de-Marne*. Paris, Editions du Patrimoine Monum, 2003.

- Jacques Gardelles : *Bordeaux, cité médiévale*. Bordeaux, l'Horizon chimérique, 1989.
- Claire Hoffman : *A propos de Pierre Gaudin. Exploration des archives des Ateliers Gaudin*. Paris, DEA, Université de Paris I, 1998.
- Peter Krause : *Les bombardements - Bordeaux 1940-1944*. Montreuil-Bellay, Editions C.M.D., 1999.
- Leonce de Lamothe : *Recherches sur les bénéficiens et sur l'église Saint-Michel*. Bordeaux, Imprimerie Faye, 1845.
- Charles Marionneau : *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*. Bordeaux, Chaumas-Gayet, 1861.
- Chanoine Marquet : *L'église Notre-Dame du Prè*. Le Mans, Editions Vilaine, 1953.
- Jean-Jacques Michaud : Recherche bibliographique sur les peintres verriers bordelais à l'époque contemporaine. *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. LXXXIX, 1998, p.251-278.
- Nathalie Loire : Les vitraux en dalles de verre en France des origines à 1940. *Histoire de l'Art*, n°8. Paris, Editions INHA, 1989.
- Anne-Marie Oriol-Cedric : *Max Ingrand*. Catalogue d'exposition. Poitiers, Musée du vitrail du pays mélusien, 1996.
- Paul Roudié : Peintres et verriers de Bordeaux à la fin du XV<sup>e</sup> et début XVI<sup>e</sup> siècle. *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LIX, 1954-1956, p. 122-132.
- Paul Roudié : *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*. Bordeaux, Editions SOBODI, 1975.
- Marc Saboya : « ...comme une doublure de Dieu » les arts de la couleur au XIX<sup>e</sup> siècle dans l'église Saint-Vincent de Floirac. *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXXVII, 2001, p. 257-274.
- Eugène Voltz : L'église collégiale, aujourd'hui paroissiale, de Hombourg-haut. *Académie nationale de Metz*, Série 6, t. 11, 1982, p. 71-98.
- L'art sacré au XX<sup>e</sup> siècle en France*. Boulogne-Billancourt, Editions de l'Albaron, 1993.
- Les couleurs du ciel-vitraux de création au XX<sup>e</sup> siècle*. Centre International du Vitrail. Besançon, Editions Gaud, 2002.





## Tapisseries, tapis et ornements liturgiques des églises bordelaises pendant le grand siècle (1598-1715)

par Marc Favreau

Maître de conférences en Histoire de  
l'Art moderne à l'université Michel de  
Montaigne-Bordeaux III.

*Il fit le voile de pourpre violette et de pourpre rouge,  
de cramoisi et de byssus ; et il y fit représenter des chérubins*  
(Deuxième Livre des Chroniques, 3,9-4,7).

Les archives des églises bordelaises révèlent la présence fréquente de tapisseries et d'ornements liturgiques grâce aux inventaires de sacristies, aux contrats ou aux quittances concernant, d'une part, le rentrayage, la pose ou la location de tentures et, d'autre part, la réalisation ou l'entretien d'ornements. En revanche, rares sont les études qui mentionnent l'existence de ces *ornamenta* dont leur somptuosité renforçait la pompe cérémonielle qui fascinaient tant les chroniqueurs <sup>1</sup>.

### Les tentures sacrées

*Ornamenta* par excellence <sup>2</sup>, les tapisseries présentaient un usage décoratif dans les églises chrétiennes dès le VII<sup>e</sup> siècle. Cependant, leur nature même de grandes pièces tissées leur assurait aussi, et peut-être surtout pour les ecclésiastiques, une fonctionnalité face aux vents coulis qui traversaient les sanctuaires <sup>3</sup>. Aussi, ne dérogeant pas aux coutumes anciennes, les églises de Bordeaux, et notamment Saint-André et Saint-Michel, exposaient de belles pièces dès le Moyen Âge.

A la tête des communautés du diocèse, le chapitre de Saint-André conservait pieusement la tenture de l'*Histoire de saint André* qu'avait léguée, le 24 décembre 1390, le chanoine Vital Carles († 1398) en échange d'une messe hebdomadaire <sup>4</sup>. Ce don, exceptionnel par son importance (quarante pièces) et sa

richesse (laine, soie et or), ne constituait pas une originalité en France au regard de la *Vie de saint Pierre* en dix pièces, offerte au X<sup>e</sup> siècle par l'évêque Guillaume de Hellande à la cathédrale de Beauvais, ou de l'*Histoire de saint Piat et saint Eleuthère* donnée en 1402 par le chanoine Toussaint Prier à Notre-Dame de Tournai <sup>5</sup>. La date de création (avant 1390) de la tenture bordelaise coïncide avec la période d'essor des tapisseries de chœur en France sauf, semble-t-il, aux cathédrales de Paris, de Reims ou de Bourges <sup>6</sup>. En général, les dimensions importantes de ces pièces permettaient de grands récits narratifs de la vie du saint patron, suivant deux cycles : le premier relatait la vie terrestre du saint, ses miracles et son martyre ; le second rapportait la découverte des reliques et les miracles opérés par

1. Tillet, [1716], p. 240.

2. Les visites archiépiscopales du XVII<sup>e</sup> siècle corroborent cet usage ponctuellement décoratif car leurs registres ne mentionnent aucune tapisserie dans les églises bordelaises. Voir aussi Berthod, 2002, p. 140-144.

3. Cat. expo. Reims, 2001, p. 243-252 : article de Laura Weigert, « Les Tentures de chœur et l'aménagement du chœur des cathédrales françaises au Moyen Âge ».

4. Renouard, 1965, p. 317.

5. Jobe, 1965, p. 17.

6. Arminjon, 2004, p. 62-63 ; Fructuoso, 1999, p. 54.





Fig. 1. – Crochet en fer pour l'accrochage des tapisseries.  
Bordeaux, cathédrale Saint-André.  
Cliché Renée Leulier.

celles-ci<sup>7</sup>. Ainsi, savons-nous par quelques témoignages que certains panneaux de la tenture de Vital Carle contenaient l'épisode de l'incendie de l'hôtel de ville pour lequel l'archevêque et son clergé invoquaient l'assistance de saint André qui venait éteindre le sinistre avec une fiole d'eau<sup>8</sup>.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'esthétique médiévale de l'*Histoire de saint André* ne l'empêcha d'être admirée par le chanoine Lopès (1617-1694) : *cette belle tenture de 40 pièces de tapisserie dont on orne le chœur, où sont contenues les actions et miracles de saint André*<sup>9</sup>, avec les armes du donateur<sup>10</sup>. Malgré son prestige local, cette tapisserie connut, comme beaucoup d'autres, l'indifférence et la négligence des chanoines qui facilitèrent ainsi sa disparition complète au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Seuls les quatre crochets de fer (fig. 1) situés à l'intérieur de chaque grande arcade du chœur, témoignent encore du souvenir de cette prestigieuse tenture<sup>11</sup>.

Avec son *Saint Michel* en argent, la riche paroisse éponyme pouvait s'enorgueillir d'un nombre important de tapisseries dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, grâce à la générosité de sa fabrique et de certains fidèles. Cependant, cet ensemble tissé connut quelques disparitions à l'instar de cette *granda tapiceria* signalée pour l'office de Noël en 1486 mais remplacée en 1505 par trois draps de tapisseries pour les autels<sup>12</sup>. Comme de nombreux sanctuaires européens, la cathédrale de Tolède notamment<sup>13</sup>, la collection des tapisseries se constitua réellement au XVI<sup>e</sup> siècle passant de douze pièces en 1532 à vingt-sept en 1573 ; certaines de grand format comme des *verdures* et un *Saint Jean*<sup>14</sup>. A ce groupe, s'ajoutèrent à cette date, une *Nativité*

et quatre *Sibylles*, ces dernières faisant écho aux sculptures du portail occidental de l'église, *une tapisserie ayant un cerf au milieu, une tapisserie ayant l'image de saint Georges*, trois *verdures*, des *banquants* à personnages, avec un lion ou un paon, des tapisseries d'autel et de chaire et une tapisserie avec le roi Josué à cheval et une autre le roi (illisible) à cheval avec les *escripteurs au-dessus*.

En l'absence de témoignages précis, nous ne pouvons que supposer l'existence de tapisseries médiévales ou Renaissance dans certaines églises bordelaises à l'instar de la collégiale Saint-Seurin qui abritait cinq *vieilles tapisseries* en 1607<sup>15</sup>.

Durant le XVII<sup>e</sup> siècle, les inventaires et les visites archiepiscopales ne mentionnent aucune tapisserie à Saint-Michel ou dans la plupart des autres paroisses. Cette lacune documentaire ne signifie nullement leur absence mais plutôt leur rangement dans des coffres entre chaque fête ou cérémonie, ou leur manque d'intérêt aux yeux des autorités ecclésiastiques<sup>16</sup>. Cependant, la collégiale Saint-Seurin possédait bien les cinq vieilles pièces mentionnées précédemment mais aussi *une grande tapisserie presque neuve où est l'Histoire de David*<sup>17</sup>, l'église Saint-Eloi *quatre piesses de tapisserie qui sont devant le grand autel faict à personnages*<sup>18</sup> ou, au cours de la seconde moitié du siècle, la paroisse Sainte-Colombe *cinq pièces de tapisserie de Flandres demy neuves*<sup>19</sup>. La présence de ces tapisseries se confirme par les actes de commandes et les donations, ou par les quittances de tapissiers, chargés de la location de tentures, et de portefaix commis à leur transport.

7. Fructuoso, 1999, p. 50.

8. Marionneau, 1861, p. 117 ; Anonyme, 1853, p. 33-34.

9. Lopès, 1882, tome I, p. 36.

10. « Et dans la première de ces pièces, sont les armes de ce chantré, qui portoit un escu parti au premier d'azur à trois barres d'or, au second de gueules à un croissant d'or vers le chef et une coquille aussi d'or vers la pointe » : Lopès, 1882, tome I, p. 36.

11. Grâce au regretté Bernard Théron, sacristain de la cathédrale, nous pouvons aussi signaler, dans la chapelle axiale, la présence de fers destinés à porter les poutres sur lesquelles étaient accrochées les tentures.

12. Roudié, 1974, p. 459.

13. Cortez-Hernandez, 1982, p. 27.

14. A.D.Gir., G 2217, 4 juin 1532 ; Roudié, 1974, p. 459 ; A.D.Gir., G 2217, 15 décembre 1578.

15. Anonyme, 1874, p. 301.

16. Le chanoine Grimaud ne mentionne rien sur l'usage des tapisseries et des tapis durant la célébration liturgique : Grimaud, 1666.

17. Anonyme, 1874, p. 301.

18. A.D.Gir., 3 E 14807, f°183v° et sq, 12 février 1604.

19. A.D.Gir., G 2429, avril 1668.

Malgré l'austérité des textes, les archives paroissiales témoignent du souci constant des ouvriers pour la beauté de leur église, dans une sorte « d'esprit de clocher ». Le mobilier, les tableaux et les fleurs, dont on néglige toujours la place importante dans le décor d'une église à l'époque moderne, ne suffisaient cependant pas. Les fabriques tentaient, suivant leurs finances, d'obtenir une ou plusieurs pièces tissées grâce à une donation, une commande ou, plus simplement, une location auprès d'un particulier.

Les donations concernaient principalement les grands sanctuaires bordelais au premier rang desquels figurait la primatiale Saint-André. Les relations difficiles entre le cardinal François de Sourdis (1599-1628) et le chapitre cathédral n'empêchèrent pas le premier d'offrir au second, par son testament du 1<sup>er</sup> décembre 1627, un ensemble de rares tentures et tapis qui complétaient l'*Histoire de saint André*. Un inventaire, rédigé le 10 décembre 1633<sup>20</sup>, décrit succinctement les tapis et les trois tentures parmi lesquelles se distinguent par leur préciosité : *une tapisserie en six piesses rehaussées d'or représentant divers personnages, plus une autre tapisserie en six pièces représentant l'Histoire de Pétrarque où sont les armes de feu Monseigneur le cardinal*. Cet inventaire intégrait une longue procédure que le chapitre avait engagée contre le successeur et frère du donateur, Henri de Sourdis (1629-1645), qui conservait jalousement les clefs de la sacristie pontificale à la cathédrale. Le 4 décembre, les chanoines réclamèrent leur bien<sup>21</sup>, ce que Sourdis accepta à condition que la communauté en prit soin, *et à condition aussi que ledit chapitre ne se pourra servir que de l'argenterie, tapisserie et ornemens de l'autel aux festes solennelles seulement et pour les autres ornemens quels qu'ils soient ne s'en pourront servir ny uzés pour quelque cause et prétexte que ce soit. A ces fins, mondit seigneur aura une clef des ornemens que luy sont propres et ledit chapitre l'autre*<sup>22</sup>. Cette affaire se termina par un nouvel inventaire rédigé le 20 avril 1640<sup>23</sup>. Le chapitre veilla alors à l'entretien de ces précieuses tapisseries comme témoigne la quittance de Rousselet, maître tapissier au service de Sourdis, pour le raccommodage de la grande et petite tapisserie de l'*Histoire de Pétrarque* à façon d'or<sup>24</sup>.

De son côté, le chapitre Saint-Seurin hérita de tapisseries dans des conditions bien plus clémentes. Le 7 janvier 1634, François Martonnet, bourgeois de Bordeaux, donna cinq grandes pièces et deux autres longues et étroites pour les bancs des bénéficiers<sup>25</sup>. Pour sa part, M. de Minvielle<sup>26</sup> légua des tapisseries au chapitre qui célébra douze messes en mémoire du donateur en 1650 et qui les fit nettoyer deux ans plus tard<sup>27</sup>.

Avec ces legs, chaque église renforçait sa beauté et son prestige au sein de la population. Les ecclésiastiques ne pouvaient refuser ces cadeaux mais ils se trouvaient parfois devant des pièces à l'iconographie profane. L'*Histoire de Pétrarque* de

la cathédrale ou les *Verdures* de Saint-Michel ne possédaient apparemment aucun lien avec la liturgie. Si les secondes rappelaient peut-être l'image du Paradis, la première, plus communément appelée *Triomphe de Pétrarque* depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle, incorporait en revanche des thèmes et allégories étrangers au contexte catholique : *Triomphe de l'Amour, Triomphe de la Chasteté sur l'Amour, Triomphe de la Mort sur la Chasteté, Triomphe de la Renommée sur la Mort, Triomphe du Temps sur la Renommée, Triomphe de l'Eternité*<sup>28</sup>. Dans ce poème emblématique, qui eut un grand retentissement dans les milieux intellectuels européens, l'Homme, doué de raison, s'adonne dans sa jeunesse aux plaisirs des sens et de l'Amour dont triomphent tour à tour la Raison, la Chasteté et la Mort. Les chanoines bordelais connaissaient-ils le message moralisateur teinté de néoplatonisme ou furent-ils sensibles simplement à la beauté et à la préciosité de cette tenture inspirée du *Triomphe de César* (1480-1495) d'André Mantegna (1431-1506)<sup>29</sup> ? Pour un chapitre ou une paroisse, le moyen le plus simple de posséder une image dont la *décor* correspondait mieux à l'esprit du Concile consistait à commander une tenture neuve.

En France, les commandes de tapisseries les plus célèbres au XVII<sup>e</sup> siècle demeurent celle du chapitre de Notre-Dame de Paris pour la *Vie de la Vierge* (1640-1657)<sup>30</sup> et celle de la fabrique voisine de Saint-Etienne-du-Mont pour l'*Histoire de saint Gervais et saint Protas* (1651-1661)<sup>31</sup>. En revanche, à Bordeaux, la connaissance partielle des fonds notariaux empêche de cerner l'importance des commandes religieuses de tapisseries et se limite à deux documents. Le premier texte inédit, daté du 27 février 1632, émane de la congrégation Notre-Dame établie en la Maison professe des Jésuites. Parmi ces communautés mariales « [...] dont l'origine se rattache à l'apostolat de

20. A.D.Gir., G 3233, 10 décembre 1633 ; Roborel de Climens, 1870, p. 377-388.

21. A.D.Gir., G 3233, 4 décembre 1633.

22. A.D.Gir., G 3233, 10 décembre 1633.

23. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

24. A.D.Gir., G 512, mars 1647.

25. A.D.Gir., G 2217, 7 janvier 1634.

26. S'agit-il de l'un des deux chanoines (Jean ou André) de la collégiale ou d'un de leurs parents ?

27. A.D.Gir., G 1028, f°34, 31 janvier 1650.

28. Jarry, 1968, p. 109.

29. Weigert, 1964, p. 80.

30. Cat. expo. Arras, 1996 ; Collectif, 1942, p. 12.

31. Mérot, 1985, p. 185.



la Compagnie de Jésus »<sup>32</sup>, la congrégation Notre-Dame, aux revenus certainement importants, possédait sa propre chapelle dans l'église édifiée en 1624<sup>33</sup>. Le lieu abritait un retable encadré par des tribunes et précédé par un balustre en noyer, des armoires et une grande verge de fer pour tenir la tapisserie à la porte de la chapelle<sup>34</sup>. En février 1632, Jean Dupin et Martial de Cordes, bourgeois et marchands du quartier Saint-Pierre, promettaient à Léon Guitard de Lesere, baron de La Roque, conseiller du Roi, au nom et comme préfet de la congrégation, et Armand Boudon, bourgeois et marchand de Bordeaux, receveur des deniers de la congrégation, de faire faire en la ville de Brucelles en Flandres, dix piesses de tapisseries représentant des Principaux mystères de la très sainte et très sacrée Vierge Marie Nostre Dame de la forme, matières, conditions, qualités, largeur et longueur désignées et espiciées par le mesmoire qu'en a esté présentement baillé et délivré ausdits Dupin et de Cordes, [...] lesquelles dix piesses de tapisseries de la qualité et [...] susdites, lesdits Dupin et de Cordes ont promis et seront tenus bailler, randre et délivrer ausdits susdits préfet et trésorier en ceste ville de Bourdeaux dans trois mois prochains [...]. Le tout moyennant le prix et somme de quinze cens livres tournoises. Sur cette somme, huit cents livres venaient du legs du sieur Jacques Berthet et trois cents livres de Pierre de Courillaud, conseiller du Roi. Cependant, il convient de noter que cette tenture flamande restait la propriété de la congrégation qui la présentait à l'entrée de sa chapelle.

Le second document relatif à une commande de tapisseries provient de la fabrique Saint-Michel au nom de laquelle Guillaume Merlot paya au tapissier Quinet trente-six livres pour deux pièces de tapisseries de haute lice au décor non précisé, et utilisables pour le haut du chœur<sup>35</sup>. Si, à Saint-Michel, la dépense relevait de la liturgie et du confort quotidien, pour la congrégation de Notre-Dame elle était plutôt ostentatoire.

Une troisième possibilité d'orner une église avec des tentures consistait à les louer. Tout au long du siècle, ces locations ne concernaient pas que des paroisses qui ne bénéficiaient d'aucun don ou dont les finances ne permettaient aucune commande. Ainsi, la prestigieuse abbaye Sainte-Croix et la vénérable collégiale Saint-Seurin financèrent respectivement la location de douze pièces pour la Toussaint de 1637<sup>36</sup> et de tapisseries du monument de la Semaine Sainte de 1696<sup>37</sup>. Même la cathédrale loua vingt-six pièces pour les trois jours de l'oraison de quarante heures au début du XVIIIe siècle<sup>38</sup>. Nous pouvons supposer que ces locations évitaient d'utiliser les tapisseries du trésor jugées trop fragiles ou trop précieuses. Les principaux loueurs étaient naturellement les maîtres tapisseries de la ville, qui résidaient généralement à proximité du sanctuaire. La paroisse Saint-Projet employa la femme Renard, voisine de la rue Sainte-Catherine, entre 1700 et 1705<sup>39</sup>, puis Jean Rousselet par un contrat du 13 mai 1709 : *Avons convenu*

*de ce qu'y s'ensuit, à sçavoir que moy Rousselet, promets et m'oblige de fournir toutes les années et tout de temps que le présent traité tiendra, des tapisseries pour ladite église Saint-Projet, comme pour les trois festes annuelles de l'année, judy saint, le jour et feste de saint Projet, pendant l'octave du Saint Sacrement, le jour de sainte Marguerite et encore pendant l'oraison de quarante-cinq heures de la seconde semaine de carême et ce moyennant la somme de quarante-cinq livres qui sera payée à la fin de chaque année*<sup>40</sup>. Les maîtres tapisseries bordelais partageaient ce marché avec quelques particuliers à l'instar du sieur de Mons qui prêta (ou loua ?) des pièces pour Saint-Seurin en 1630<sup>41</sup>. En ce début de siècle, les archives de l'archevêché témoignent de la générosité des Sourdis durant leur épiscopat respectif. Ils prêtèrent quelques tapisseries ainsi que leur maître tapissier pour toute église qui le leur demandait. Ainsi, pour la fête de saint André de 1624, le prévôt du chapitre cathédral chercha la tente (tenture) du cardinal pour la chapelle Notre-Dame<sup>42</sup>. Pendant les deux années suivantes, le tapissier de Sourdis tendit une tapisserie dans le chœur de la primatiale ou dans le cloître pour les cérémonies de Noël, de Pâques ou de la Toussaint<sup>43</sup>. De 1642 à 1649, Maître Pierre installait plus ou moins fréquemment les pièces qu'Henri de Sourdis confiait au séminaire Saint-Raphaël le jour de la Saint-Paul, pendant l'octave de la Fête-Dieu ou du Saint Sacrement<sup>44</sup>. Après chaque voyage sur des charrois, l'artisan examinait les tentures et les réparait à l'occasion car elles servaient aux célébrations et constituaient très souvent un capital important.

Si de nos jours, des tapisseries restent suspendues à longueur d'année dans certaines églises comme à Narbonne, à Beauvais ou à La Chaise-Dieu, au détriment de leur conser-

32. Peyrous (Bernard), 1995, p. 658.

33. L'église fut remplacée par l'actuel édifice construit entre 1663 et 1676.

34. A.D.Gir., 3 E 11310, f° 312, 27 février 1632.

35. A.D.Gir., G 2260, 4 juillet 1705.

36. A.D.Gir., H 1074, f° 9, 20 octobre 1637.

37. A.D.Gir., G 1553, comptes de 1696-1697, p. 5.

38. A.D.Gir., G 3311, 8 septembre 1708.

39. A.D.Gir., G 2830, 1er février 1701, 1er et 28 mars et 11 avril 1703. Reprenant une pratique commerciale de son défunt mari, la veuve Renard prêta des meubles et des tapisseries à la Jurade pour le maréchal de Montrevel en 1710 : A. M. de Bordeaux, CC 132, 2 janvier 1710 ; Savignac, 2004, p. 51.

40. A.D.Gir., G 2819, 13 mai 1709.

41. A.D.Gir., G 2256, f° 68v°, comptes de l'année 1630.

42. A.D.Gir., G 511, p. 6, 19 novembre 1624.

43. A.D.Gir., G 511, p. 7-8, 8 décembre et 14 avril 1626.

44. A.D.Gir., G 955, 1er juillet 1642 par exemple.

vation, au XVIIe siècle, elles ne sortaient de leurs abris qu'en des circonstances précises afin d'éviter une usure rapide. Les pièces comptables des paroisses et des couvents bordelais mentionnent les poses et déposes de tapisseries à des dates fixes. Au couvent des Carmes, dont les archives renferment des comptes très détaillés pour la période comprise entre 1655 et 1662<sup>45</sup>, les moines employaient un maître tapissier pour tendre et déposer les pièces : en février ou avril pour l'oraison de quarante heures ; en mars pour la fête de saint Joseph ; en mai pour la fête de saint Simon-Stock ; en juillet pour la commémoration et la fête de Notre-Dame ; en septembre pour le jour de la Nativité Notre-Dame. A Saint-Michel, le tapissier devait tendre les tentures quatre fois par an (à la fête du saint patron, à la Toussaint, lors de l'oraison de quarante heures et à Noël<sup>46</sup>) mais aussi pour l'Épiphanie et des jubilés<sup>47</sup>, pour Pâques<sup>48</sup>, pour les Vendredi et Samedi saints<sup>49</sup>.

La réception de personnages illustres demandait aussi l'installation des tapisseries. Le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, le 28 novembre 1615, demeure l'un des événements les plus célèbres de Bordeaux. La cérémonie religieuse se déroulant dans la *Majestat*, le Garde-Meuble de la Couronne suppléa la carence du chapitre et fournit toutes les tentures tissées de fils d'or et de soie nécessaires à la décoration de la nef<sup>50</sup>. En revanche, le chapitre n'utilisa pas ses tentures en 1626 et 1627 lors de la célébration pour la santé du roi et la prospérité des armées<sup>51</sup>. Les réceptions et les visites qui rythmaient la vie de la cité nécessitaient souvent la présence de tapisseries sur les murs de l'église : de l'inspection de l'archevêque pour laquelle les fabriques de Saint-Michel et de Saint-Projet tendaient leurs tapisseries pour le recevoir dignement<sup>52</sup>, à la réception du duc d'Épernon, gouverneur de la province depuis 1622, pour lequel la cathédrale para l'autel de son *Histoire de saint André* l'année suivante<sup>53</sup>.

Une fois la cérémonie terminée, les chapitres et les fabriques veillaient au rangement dans des coffres ou des armoires situées souvent dans le chœur<sup>54</sup> et dont certains exemples médiévaux subsistent encore dans des cathédrales (Bayeux, Noyon, Saint-Jean-de-Maurienne)<sup>55</sup>. Cette notion de conservation était toute relative car, le cas échéant, les tapisseries redevenaient de simples pièces de textiles nécessaires à des usages vulgaires. Ne servaient-elles pas, par exemple, à couvrir les orgues de la cathédrale de Reims pendant le nettoyage des voûtes<sup>56</sup> ?

L'utilisation fréquente de ces *âmes de laine et de soie*<sup>57</sup>, nécessitait des visites et des réparations. Les chaînes pouvaient se distendre, des accrocs se produire lors des poses et des déposes, la poussière s'incruster. A Reims, le chapitre confiait sa collection, notamment la tenture de la *Vie de la Vierge*<sup>58</sup>, à un maître tapissier qui la sortait des armoires quatre fois par an, battait chaque pièce et s'assurait de son état<sup>59</sup>. A Bordeaux,

les ouvriers et les *fabriqueurs* consignaient soigneusement et régulièrement dans les livres de comptes les travaux de pose et de dépose, effectués par un maître tapissier ou le sacristain<sup>60</sup>. Au terme de l'année 1703, Renard reçut cinquante-quatre livres pour avoir tendu les tapisseries à Sainte-Colombe<sup>61</sup> et six livres de Saint-Projet pour l'oraison de quarante heures<sup>62</sup>. Pour cette dernière paroisse dont elle dépendait, elle prêta des tentures pour la Semaine sainte et pour Pâques<sup>63</sup>. L'artisan pouvait se faire aider par le *chasse-pauvre* ou le portier de l'église pour mettre des cordes aux fenêtres comme à Saint-Projet<sup>64</sup> ou pour la manipulation des tapisseries à Saint-Seurin<sup>65</sup>. La fabrique employait aussi l'artisan pour un entretien régulier des pièces. Eventuellement, certaines religieuses s'en chargeaient pour leurs propres tapisseries, limitant ainsi les dépenses, à

45. A.D.Gir., H 3324, années 1653 – 1663.

46. A.D.Gir., G 2257, f° 12, 3 mars 1640.

47. A.D.Gir., G 2243, *Mémoire des frais que Louis Arnault a fest en l'église Saint-Michel en l'année 1620*.

48. A.D.Gir., G 2245, *Mémoire des fraicz par Louis Arnault dict le pellerin pour l'église paroissiale de Saint-Michel l'année 1625 estant ouvrier d'icelle, Monsieur de Pontcastel*.

49. A.D.Gir., G 2258, 22 mars 1656.

50. Tillet, [1716], p. 240. Voir aussi Favreau, 2004.

51. A.D.Gir., G 511, *Estat de la despance de la fabrique faict & commencé le premier jour de novembre 1625 par M. Gilles Fayard, chanoine en l'église Saint-André et Estat de recepte et despense de la fabrique de l'église métropolitaine Saint-André de Bourdeaux faicte en l'année qui a commencé le 1 jour de novembre 1626 et a fini le dernier octobre 1627*.

52. A.D.Gir., G 2258, 31 juillet 1655 ; G 2830, 21 janvier 1700, p. 13.

53. A.D.Gir., G 510, année 1623.

54. A.D.Gir., G 511, 26 mars 1626, « grand coffre qu'on serre les tapisseries de l'église » ; 3 E 14807, f° 183v°, 12 février 1604.

55. Cat. expo. Reims, 2001, p. 194.

56. Lorient, 1882, p. 36.

57. Cf. Jacqueline Boccara, 1988.

58. Cat. expo. Paris, 1965, p. 39.

59. Lorient, 1882, p. 36.

60. Par exemple, Letailleur puis Guesnier, *tapissier du chapitre*, descendirent et nettoiyèrent les tapisseries du chapitre Saint-André en 1671, 1687 et 1704 : A.D.Gir., G 3308, 14 novembre 1671, 14 juin 1687 et 24 mars 1704.

61. A.D.Gir., G 2463, comptes de l'année 1704.

62. A.D.Gir., G 2830, p. 24, 1er mars 1703.

63. A.D.Gir., G 2830, p. 24-25, 1er et 28 mars, 11 et 28 avril 1703.

64. A.D.Gir., G 2830, p. 24, 3 mars 1703.

65. A.D.Gir., G 1553, p. 7, comptes de 1652-1653.



l'instar des Bénédictines de Sainte-Croix pour quatre pièces en 1638<sup>66</sup>. L'œuvre de Saint-Michel veillait à faire descendre régulièrement ses tapisseries lors du nettoyage de l'église qui avait lieu tous les samedis de l'année et lors des fêtes annuelles<sup>67</sup>. Le 24 janvier 1596, elle contracta une police avec Jean Febvre, maître-tapisserieur natif de l'île de Jerge, en Angleterre, et habitant Bordeaux<sup>68</sup>. Il devait réparer *cinq grandz pièces de tapisseries de la Nativité et des Cibilles appartenant à ladite œuvre de toutes les fautes qui se trouveront entre icelles tant rompues que descossues et recoudre les toilles qui sont en banc et aultrement audites tapisseries et icelles nettoyés et remettre en couleur suivant l'eschantillon que ledit Febvre a fait en la moytié de l'une desdictes pièces et fourni la laine, fiollete et autres choses ainsi nécessaires à ses despens et ce moyennant la somme de vingt-cinq escus sols*<sup>69</sup>. Le maître tapisserieur repassait et nettoyait les pièces, recousait trous et déchirures. Ce type de contrats d'entretien se perpétua durant le Grand Siècle puisqu'en 1705 la fabrique régla le rentoilage des vieilles tapisseries<sup>70</sup>.

Une fabrique pouvait cependant pâtir de l'insouciance de l'artisan qu'elle employait et se retrouver alors dans une situation embarrassante. Un tel incident se produisit à Saint-Michel en 1621<sup>71</sup>. Gilles Malleret, ouvrier, donna à Maître Jacques, dit Jambe de Bois, la réfection de la toile de doublure de la grande tapisserie représentant *trois cibilles et trois ciels (six anges)*<sup>72</sup>, pour un coût de trente livres. En possession de la pièce, Jambe de Bois l'enferma chez lui puis partit pendant cinq mois, sans révéler sa destination et sans laisser la clef de son domicile. Ne pouvant pas récupérer la tapisserie *d'une grande valeur ensemble la toile et argent*, les ouvriers de Saint-Michel enfoncèrent la porte avec l'aide du sergent royal et saisirent les meubles ainsi qu'une peinture représentant *Sainte Agathe et saint Luc avec la figure du Saint Esprit en forme de coulombe (sic) et deux petits anges*. Cette confiscation compensait le préjudice moral causé à la fabrique qui tenait à récupérer cette tapisserie acquise sans doute chèrement auprès d'un atelier qui reste inconnu.

La disparition complète des tapisseries bordelaises ne permet plus de connaître leur lieu de fabrication. Seule l'étude attentive des archives peut le révéler, comme le prouve la commande précitée de pièces bruxelloises pour l'église des Jésuites. Encore faut-il nuancer la validité de ces sources à partir desquelles s'élaborent quelques hypothèses basées sur la datation ou l'iconographie. La tenture des *Actions et miracles de saint André*, antérieure à 1390, pourrait provenir des ateliers d'Arras, de Tournai ou de Paris, grands centres de lissiers de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Cette attribution demeure cependant incertaine étant donné le nomadisme des ateliers de lissiers en province<sup>73</sup>. Même remarque pour le *Josué* de Saint-Michel qui appartiendrait soit à une série de la tenture des *Neuf Preux* tissée en Flandres ou à Aubusson à partir de 1546<sup>74</sup>, soit à l'*Histoire*

de *Josué* (1540-1550) tissée à Bruxelles d'après les cartons de Pierre Coecke (1502-1550)<sup>75</sup>. Ces deux versions témoignent de la grande notoriété dont bénéficia le thème des Preux<sup>76</sup> entre le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, grâce à la popularité du poème *Le Voeu du paon*, composé vers 1312 par Jacques de Longuyon († 1312). Les archives du Sud-Ouest mentionnent des suites dans des demeures, notamment au château de Nérac où l'inventaire de 1552 indique quatre pièces de haute lisse sur ce thème<sup>77</sup>. Les *Triomphes de Pétrarque*, que Sourdis offrit à Saint-André en 1628, constituaient sans doute un exemplaire luxueux de la série de tentures réalisées en Touraine au XVI<sup>e</sup> siècle et dont les musées de Vienne et de New York possèdent respectivement six et deux pièces<sup>78</sup>. Quelques tapisseries de Saint-Michel proviendraient des ateliers de la Marche (Aubusson ou Felletin), notamment les *Sibylles* dont les liciers de Felletin confectionnèrent une suite sur ce thème au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>79</sup>. Aubusson partagea aussi ce travail comme en témoigne une pièce datée de 1510 (fig. 2), en laine et soie, de grandes dimensions<sup>80</sup>, conservée au Musée des Arts décoratifs de Paris et dont le thème s'apparente à celui de la tapisserie de Saint-Michel<sup>81</sup>. Ces mêmes ateliers de la Marche avaient peut-être réalisé pour les fabriques bordelaises d'autres tentures historiées comme cette grande

66. A.D.Gir., H 1074, f° 10, 4 mars 1638.

67. A.D.Gir., G 2243, comptes de l'année 1613.

68. A.D.Gir., G 2261, 24 janvier 1596.

69. A.D.Gir., G 2261, 24 janvier 1596.

70. A.D.Gir., G 2260, 12 janvier 1705.

71. A.D.Gir., G 2243, 7 janvier 1621.

72. A.D.Gir., G 2243, 7 janvier 1621.

73. Collectif, 1942, p. 23.

74. Chevalier-Bertrand, 1988, p. 20-21 ; Jobe, 1965, p. 87 ; Weigert, 1964, p. 23.

75. Delmarcel, 1999, p. 127 ; Havard, 1894, tome IV, colonne 1318 ; Jarry, 1968, p. 34 ; Hulst, 1971, p. XXIV.

76. Au nombre de neuf et accompagnés d'un ou de plusieurs serviteurs, les Preux symbolisaient les lois païenne (Alexandre, Hector, César), juive (David, Judas Maccabée, Josué) et chrétienne (Charlemagne, Arthur et Godefroy de Bouillon) dans une symbolique liée au chiffre 3. Voir Cassagnes-Brouquet, 2003.

77. Desgraves-Roudié, 1973, p. 301.

78. Jobe, 1965, p. 17 ; Jarry, 1968, p. 104-109 et 111.

79. Chevalier-Bertrand, 1988, p. 21 ; cat. expo. Paris, 1935, p. 2.

80. 2,22 mètres de hauteur sur 3,24 mètres de largeur.

81. Musée des Arts décoratifs de Paris, Inv. Pe 613. Nous adressons nos plus vifs remerciements à Mme Gasc, conservateur en chef au Musée des Arts décoratifs de Paris, pour les renseignements qu'elle nous a fournis.



Fig. 2. – Tapisserie des Deux Sibylles. 1510. Laine et soie. Paris, musée des Arts décoratifs. Cliché L. Sully Jaulmes.

pièce *presque neuve* de l'*Histoire de David* qui appartenait à Saint-Seurin en 1607<sup>82</sup>, mais aussi les verdure tissées avec de grosses chaînes et de grosses laines, et bénéficiant de la faveur des hobereaux et des gens d'églises. Les multiples mentions de ces tapisseries d'Aubusson ou de Felletin (*Fuilletin*) dans les archives bordelaises témoignent du succès pour des pièces peu onéreuses et décoratives, et pour le réseau commercial mis en place par les liciers marchois au XVII<sup>e</sup> siècle dans tout le Sud-Ouest et basé sur le démarchage<sup>83</sup>.

## Les tapis et les coussins

Compléments des tapisseries sur le sol, les tapis se situaient principalement sur les marches du maître-autel de l'église selon une tradition<sup>84</sup> qui se perpétue de nos jours. Ainsi placés, ils ne semblaient pas intéresser l'archevêque ou ses vicaires lors des visites épiscopales. Cependant, les fonds d'archives ecclésiastiques révèlent la présence de ces pièces dans six églises de la cité dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1599, un inventaire

de Saint-Projet indique deux tapis pour le pupitre, un troisième *fort vieux et ancien* et deux autres *de l'ouvrage de Féletin*<sup>85</sup>. La cathédrale reçut en 1633 du cardinal de Sourdis deux grands tapis à *grand poil* servant au grand autel, deux autres

82. Anonyme, 1874, p. 301. En 1628, la cathédrale d'Arles commande ce thème de l'Ancien Testament aux mêmes ateliers creusois : Chevalier-Bertrand, 1988, p. 191.

83. Ainsi Jacques Troussevache, maître tapisserieur d'Aubusson, vend en 1639, à Bernard de Monferrand, seigneur et baron de Landiras, une *tante de tapisserie en bocage et paysage faite de tissu en laine simple, revêtue et rehaussée de fleurs et de soie, le tout neuf, bon* (A.D.Gir., 3E 15239, f°118, 9 mars 1639) ; et à Gabriel de La Charbonie, sieur de La Vergne, une pièce représentant les *Pèlerins d'Emmaüs* (H. Havard, s.d., p. 194). Les seigneurs de Dives et de Terraube, tous deux demeurant dans le Lectouais, commandent des ouvrages à François Dumont, tapisserieur d'Aubusson, vers 1629 : Collectif, 1974, p. 244.

84. Banier, 1741, tome II, p. 32.

85. A.D.Gir., 3 E 9771, 16 janvier 1599.



dé grandes dimensions servant à officier pontificalement, et un cinquième à fleurs de lys jaunes<sup>86</sup>. Les textes ne mentionnent pas de pièces plus anciennes avant ce don prestigieux mais ils n'expliquent pas davantage la disparition de ces tapis précieux dans les inventaires de 1648 ou 1669<sup>87</sup>. Ces derniers indiquent respectivement de vieux tapis usés dans les neuf chapelles du chœur et un tapis de Turquie servant de marchepied pour le maître-autel. De telles lacunes documentaires se retrouvent dans les archives de Saint-Seurin. La seule mention de tapis pour tout le Grand Siècle ne concerne que l'année 1605<sup>88</sup>, alors que la collégiale devait en abriter pour recevoir dignement le nouvel archevêque qui venait y prêter serment. L'existence de tapis dans d'autres paroisses s'avère tout aussi secondaire, à l'instar du vol d'un tapis à Notre-Dame-de-Puy-Paulin lors du pavement de sa nef<sup>89</sup>, ou de l'utilisation d'un grand tapis de Bergame pour poser les bassins des ouvriers de la paroisse Sainte-Croix<sup>90</sup>. Près de l'hôtel de ville, l'église Saint-Eloi conservait dès 1604 quelques tapis<sup>91</sup> qui ne correspondaient sans doute plus au riche tapis et au carreau de velours cramoisi préparés au pied de l'autel lors de la venue de Monseigneur de Bourlemont (1680-1697) en 1683<sup>92</sup>. La Jurade pouvait bien prêter ces objets pour une pareille occasion. Le prélat précité remarqua à Saint-Michel la présence de cinq tapis de Bergame dont trois servaient pour les bancs des syndics de l'œuvre et un pour la sacristie<sup>93</sup>.

Les quelques mentions que nous venons de rapporter indiquent une grande majorité de tapis de Bergame<sup>94</sup>. Sans en préciser les dimensions, ces tapis étaient généralement de grande taille, fabriqués avec une laine grossière et des motifs répétitifs par les centres de Rouen et d'Elbeuf mais aussi par l'hôpital de la Manufacture de Bordeaux. En revanche, le trésor de la cathédrale conservait des tapis de qualité sans doute bien supérieure depuis le legs Sourdis. Le chapitre réservait ces pièces prestigieuses à l'ornement de la *Majestat*, tandis qu'il plaçait aux autels secondaires des tapis vieux et usés, comme l'indique l'inventaire de 1648<sup>95</sup>. Leur état ne devait pas choquer les fidèles car, au Moyen Âge et à l'époque moderne, le tapis de sol était cher et, par conséquent, son possesseur le traitait avec respect et précaution, et le conservait aussi longtemps que possible. La présence de sandales parmi les vêtements liturgiques, outre leur portée symbolique<sup>96</sup>, assuraient une bonne conservation.

Les archives de l'œuvre de Saint-Michel<sup>97</sup> témoignent de la présence de coussins. A la différence des exemplaires destinés aux habitations, ces coussins servaient à la génuflexion de l'officiant ou d'une personnalité durant une cérémonie. C'est la raison pour laquelle ils ne concernent que les principales églises de la cité. La première d'entre elles, la primatiale, reçut de Sourdis un grand *guénuflexoire*<sup>98</sup> assorti, quelques années plus tard, de deux grands carreaux et un autre petit de damas blanc garni de passements d'or, de trois carreaux de damas rouge

garnis de passements d'or, de deux autres de même étoffe que le pavillon du tabernacle, et d'un carreau assorti à un ornement violet<sup>99</sup>. De ce legs, l'inventaire de la sacristie de 1648 ne mentionnait plus que quatre carreaux de velours cramoisi<sup>100</sup>, qui se retrouvent dans le mémoire de 1669. Ce dernier révèle aussi la présence de dix coussins rouges en broderie d'or et d'argent, de six blancs, de cinq verts en broderie, de huit de velours et autres étoffes, de deux carreaux de velours ciselé à fonds jaune, et d'un dernier de damas blanc<sup>101</sup>. La donation d'Henri de Béthune (1648-1680) en 1680 enrichit le trésor avec deux coussins de damas noir brodés d'argent<sup>102</sup>. Le nombre important de ces pièces s'expliquait par la fréquence des entrées solennelles et des ordinations dans la vie liturgique de la cathédrale. En revanche, on ne comprend pas leur absence dans le trésor de Saint-Seurin en 1605 car la collégiale demeurait le lieu de réception pour tout nouvel archevêque de Bordeaux. Le chanoine Lopès rappelle que, après la harangue du chapitre, le nouveau prélat s'agenouillait sur un carreau et prêtait serment à ce corps<sup>103</sup>. Faut-il voir dans cette absence soit un oubli peu probable du chapitre, soit l'acquisition ou l'emprunt de coussins lors d'une cérémonie importante ? De son côté, le trésor de Sainte-Croix renfermait deux coussins de satin rouge et un autre de soie de diverses couleurs pour le monastère en 1608<sup>104</sup>, puis six coussins appartenant à la paroisse dont cinq assortis à des ornements liturgiques en 1687<sup>105</sup>.

86. A.D.Gir., G 3233, 10 décembre 1633.

87. A.D.Gir., 11 octobre 1669.

88. Anonyme, 1874, p. 299 et 301 : un vieux tapis et deux autres destinés au pupitre de l'Évangile.

89. A.D.Gir., 3 E 3530, f° 361, 4 avril 1609.

90. A.D.Gir., H 1069, 14 juin 1687.

91. A.D.Gir., 3 E 14807, 12 février 1604.

92. A.D.Gir., G 640, 18 mai 1683.

93. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

94. La ville italienne où cette étoffe fut créée.

95. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

96. L'officiant ne devait pas souiller le chœur de ses souliers crottés.

97. Roudié, 1974, p. 459.

98. A.D.Gir., G 3233, 10 décembre 1633.

99. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

100. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

101. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669, f° 10v°.

102. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

103. Lopès, 1882, tome I, p. 39.

104. A.D.Gir., H 312, 19 septembre 1608.

105. A.D.Gir., H 1069, 14 juin 1687.

## Les ornements liturgiques

Si les tapisseries et les tapis ne se trouvaient pas dans toutes les églises, les ornements liturgiques étaient, en revanche, indispensables aux célébrations du culte. Ainsi s'expliquent les longues listes qui constituent des paragraphes entiers dans les inventaires de certaines paroisses et dont l'ordre d'énumération varie. Des fabriques inventorierent leurs ornements suivant leur rangement dans le trésor ou la sacristie. A Saint-André, les chanoines distinguaient méthodiquement les parements d'autel des chapes, des chasubles et autres ornements destinés notamment aux calices ou à la chaire dans les inventaires de 1648 à 1699<sup>106</sup>. Dans ce dernier document, le chapitre regroupe les ornements trouvés dans la trésorerie, les chasubles, les bourses, les voiles de calices, les ornements trouvés dans les tiroirs de ladite sacristie et ceux de la chapelle pontificale, les pentes, les chapes et divers ornements, les devants d'autels des chapelles de la primatiale, les ornements de Notre-Dame-de-la-Nef, les ornements venant de la succession de Béthune et enfin les garnitures de la chaire à prêcher. Nous retrouvons cette classification en fonction de meubles de rangements de la sacristie à Sainte-Eulalie qui, en 1699<sup>107</sup>, abritait le cabinet des chasubles, le cabinet des chapes ou l'armoire des parements d'autels. D'autres fabriques paroissiales, notamment Saint-Michel en 1684<sup>108</sup> ou Saint-Projet en 1707<sup>109</sup>, enregistraient leurs ornements par couleur liturgique (ornements blancs, rouges, verts, violets, noirs). Cependant, la grande majorité des inventaires paroissiaux ou conventuels témoignent d'une énumération effectuée sans doute suivant la place des objets rencontrés dans la sacristie.

La richesse des inventaires des trésors ecclésiastiques bordelais amène très vite toute étude exhaustive à un simple catalogage et à une statistique que nous ne souhaitons pas car, d'une part, nous ne possédons qu'une vue très partielle de la réelle abondance des ornements et, d'autre part, cette démarche comptable dissimulerait très rapidement l'usage liturgique de ces pièces d'étoffes. Une autre approche, l'objet par rapport à la période, se révèle tout aussi fastidieuse et peu convaincante. La nature, la forme, et la couleur des ornements liturgiques n'ont pas varié depuis le concile de Trente (1545-1563) et ont fait l'objet d'études notamment à Toulouse par Christine Aribaud<sup>110</sup>. De plus, les inventaires restent souvent imprécis au regard de la variété de pièces, de leur destination ou de leur destinataire. Dans la masse documentaire, rares sont les indications personnelles pour ces ornements. Savons-nous que le trésor de la cathédrale renfermait, en 1648<sup>111</sup>, une chape de drap d'or relevé d'or frisé avec les *orffres* (orfrois) d'or à grandes figures, sert d'ordinaire à Mrs les doyens, une chasuble avec deux dalmatiques de satin blanc servant ordinairement les deux dalmatiques aux fêtes du Bourdon pour ceux qui portent

les saintes reliques, six dalmatiques de satin blanc pour les enfants de chœur avec *orffres* de satin jaune, deux dalmatiques avec étole et manipule d'ostade noire, aux *orffres* de velours rouge cramoisi qui servent pour l'ordinaire aux anniversaires, deux chasubles de damas blanc et de satin blanc avec de grandes fleurs rouges jaunes et passements d'or et d'argent, avec étoles et manipules servant pour l'ordinaire et appartenant à la chapelle Notre-Dame, une chasuble en laine noire toute parsemée de figures, de croix et de mort qui sert pour l'ordinaire, et une autre en velours noir avec son *orffre* de satin blanc servant ordinairement aux grandes messes des anniversaires ; en 1699<sup>112</sup>, un ornement rouge à fleurs servant tous les jours, une vieille chape d'étoffe d'or servant au doyen, huit petites dalmatiques en damas blanc caffard et huit autres rouges et fort vieilles aux enfants de chœur, un vieil ornement de diverses couleurs servant à Dubernet et Arnaudet pour les grandes messes, quatre dalmatiques de gros taffetas rouge garni d'une dentelle d'or et d'argent, et de gros taffetas garni d'une petite broderie d'or et d'argent, servant aux diacres d'honneur. La rédaction des *Statuts et règlements de l'insigne église collégiale de Saint-Seurin-lès-Bordeaux*<sup>113</sup> (1752) rappelait, dans le titre II (*De la célébration des offices*), l'attribution des ornements à chaque membre du chapitre suivant la tradition ancestrale. L'inventaire de 1605<sup>114</sup> précise cependant que le doyen du chapitre portait la grande chape garnie d'or tandis que la chape en velours tirant sur le blanc, avec *foliaiges* de filets d'or doublé de trélie rouge, appartenait à la confrérie du Saint-Esprit.

Malgré leur imprécision, les inventaires paroissiaux indiquent cependant la préciosité des chapes, chasubles et autres dalmatiques, obligatoire pour rendre un culte décent à Dieu. Dans de rares cas, quelques mots révèlent la splendeur de ces pièces aux yeux des chanoines ou des notaires, telle cette *belle chape* à Saint-Michel en 1684<sup>115</sup>. D'autres, en revanche, ne peuvent renseigner faute d'indiquer précisément la notion « à l'antique » pour une autre chape de cette paroisse<sup>116</sup>. Matière

106. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648 et 1er juin 1699.

107. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

108. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

109. A.D.Gir., G 2818, 3 mars 1707.

110. Aribaud, 1998, p. 21-22 et 27-34.

111. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

112. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

113. A.D.Gir., G 101, 1732.

114. Anonyme, 1874, p. 293-301.

115. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

116. A.D.Gir., 28 février 1684.



la plus précieuse, la soie ne se trouve pas dans tous les trésors paroissiaux, même les plus riches comme à Saint-Michel en 1684<sup>117</sup>. Dès 1605, la collégiale Saint-Seurin possédait une chape faite à l'aiguille, soie et filet d'or, et doublée de trélie bleu, et une autre en soie verte<sup>118</sup>. En 1608, l'abbaye Sainte-Croix présentait une chape processionnelle en soie de diverses couleurs avec parements de fil d'or soie blanche<sup>119</sup>. L'absence d'inventaire de la Majestat pour le premier tiers du siècle empêche de percevoir la présence d'ornements en soie. Cependant, en 1648, les chanoines Martini et Lopès mentionnent une chasuble avec deux dalmatiques, étoles et manipules de serge de soie verte, façonnée et parsemée de quelques fleurs à fond d'or<sup>120</sup>. Après un sondage dans les archives, aucun élément ne permet d'affirmer que l'utilisation de la soie s'était largement diffusée dans les paroisses bordelaises. Durant la seconde moitié du siècle, l'église Sainte-Eulalie s'avère la seule église à posséder des chasubles en soie, en soie blanche à fleurs et garnie d'une dentelle d'or et d'argent, ou d'une étoffe de soie à fleurs damassée rouge garnie d'un galon d'argent frisé<sup>121</sup>. Le brocart, étoffe de soie brochée d'or ou d'argent et rehaussée de motifs, n'apparaît que pour une chasuble et ses deux dalmatiques à Saint-Michel en 1684<sup>122</sup>. En revanche, le satin, étoffe de soie fine, s'avère d'un usage plus fréquent car on le trouve à Sainte-Croix en 1608<sup>123</sup> et à la cathédrale de 1648 à 1699<sup>124</sup>, mais aussi à Saint-Michel en 1684<sup>125</sup>, à Saint-Eloi en 1695<sup>126</sup> ou à Saint-Projet en 1707<sup>127</sup>. L'usage des draps, étoffes, *lamettes*<sup>128</sup> ou brocatelle d'or semble tout aussi restreint dans le clergé bordelais. Seules la cathédrale possède des chapes en drap d'or ou en étoffe d'or en 1648, en 1669 et en 1699<sup>129</sup>, Saint-Seurin une chape garnie d'or doublée de trélie bleu en 1605<sup>130</sup>, et Sainte-Croix une chape et une chasuble en fils d'or et soie cramoisie, doublée de satin rouge en 1608<sup>131</sup>. Les archives indiquent une grande chasuble pontificale de toile d'argent velouté de rouge avec son étole et manipule, ayant appartenu à Léon XI à la cathédrale<sup>132</sup>, une chasuble blanche en moire d'argent à Sainte-Eulalie<sup>133</sup>, une autre chasuble de moire d'argent à fleurs d'or doublée de taffetas rouge avec son voile, sa bourse, son écharpe et deux dalmatiques de même étoffe à Saint-Projet<sup>135</sup> ou un ornement complet à fond d'argent avec des fleurs d'or à Saint-Maixent<sup>136</sup>. Si l'emploi de ces matières précieuses semble limité, celui du damas, dont l'enchevêtrement des fils de soie ou de laine forme des motifs (grands ramages à la cathédrale en 1648<sup>137</sup>), du velours et du taffetas est commun à tous les inventaires bordelais tout au long du siècle, sans que l'on puisse connaître la réelle qualité de ces tissus. Les archives ecclésiastiques indiquent aussi la présence d'étoffes de qualité moyenne comme le camelot<sup>138</sup>, l'ostade<sup>139</sup>, le trélie<sup>140</sup>, le tabis<sup>141</sup>, le barracan (barraquan, bouragan ou bourracan)<sup>142</sup>, le ligatan (ou ligature ?), le cadis<sup>143</sup>, la *lainette*, la laine mais dans un faible pourcentage.

La variété des étoffes utilisées pour les ornements paraît bien faible en comparaison de la diversité des couleurs et des motifs à partir des cinq couleurs obligatoires (blanc, rouge, vert, violet et noir) et de leurs variantes (rouge couleur chair, incarnat, cramoisi) confirmées par le concile de Trente<sup>144</sup> et utilisées pour des ornements dans de nombreuses églises

117. A.D.Gir., 28 février 1684.

118. Anonyme, 1874, p. 295-298.

119. A.D.Gir., H 312, 19 septembre 1608.

120. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

121. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

122. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

123. A.D.Gir., H 312, 19 septembre 1608.

124. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648 et 1er juin 1699.

125. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

126. A.D.Gir., G 655, 12 mars 1695.

127. A.D.Gir., G 2818, 3 mars 1707.

128. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

129. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669, 1er juin 1699.

130. Anonyme, 1874, p. 295-298.

131. A.D.Gir., H 312, 19 septembre 1608.

132. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

133. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

134. Selon Christine Aribaud, la désignation de moire, peu utilisée à Bordeaux, repose sur le décor du tissu : Aribaud, 1998, p. 67.

135. A.D.Gir., G 2818, 3 mars 1707.

136. A.D.Gir., G 655, 12 mars 1695.

137. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

138. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, toile en laine ou en poil de chèvre teintée en fil, utilisée pour les habits, la paramentique et l'ameublement, et qui prenant de mauvais plis et n'ayant pas de tenue, donna le mot « camelote » : Aribaud, 1998, p. 66 ; Hardouin-Fugier et alt., 1994, p. 122-123.

139. Etoffe de laine, sorte de serge assez grossière et d'étamine, en laine et poil, dont l'usage fut démodé au XVIII<sup>e</sup> siècle.

140. Tissu à mailles, formé de mailles entre lancées, en forme de treillis.

141. Taffetas légèrement greu et souvent moiré utilisé pour les doublures des ornements : Aribaud, 1998, p. 193.

142. Etoffe de laine teintée avec une chaîne plus épaisse que la trame : Hardouin-Fugier et alt., 1994, p. 79.

143. Serge en laine assez épaisse et non peignée, et assez bon marché : Hardouin-Fugier et alt., 1994, p. 115-116.

144. Pour l'utilisation des couleurs lors de l'office, voir Grimaud, 1666, p. 24-25.

bordelaises. Se trouvent également mentionnés le violet, autre couleur de deuil utilisée à l'Avent et pendant le Carême, et le rose utilisé le quatrième dimanche de Carême, le bleu qui peut remplacer selon les cas le violet ou le blanc, et l'or qui n'est pas une couleur liturgique mais qui peut remplacer le rouge et le blanc. En revanche, quelle couleur peut se dissimuler derrière ce taffetas *colombin* ou ce damas blanc et *moelle d'or*<sup>145</sup> ? Les ornements présentent des damas, des satins, des taffetas ou des velours de couleurs unies mais aussi des étoffes polychromes telles ces chapes en velours rouge avec plusieurs fleurs de lis et autres *foliaiges* de filet d'or et doublée de trélie bleu, ou en velours tirant sur le blanc avec des *foliaiges* de filets d'or doublée de trélie rouge à Saint-Seurin en 1605<sup>146</sup>, cette grande chape et cette chasuble en soie cramoisie et fils d'or, doublées de satin rouge à Sainte-Croix en 1608<sup>147</sup>, ces chapes en damas violet à grands ramages d'or ou parsemé d'étoiles d'or ou de grandes fleurs de lis d'or, ces chasubles à fond blanc et à fleurs de toutes les couleurs, ou bleues à carreau et à fleurs de lis d'or à la cathédrale en 1669 et en 1699<sup>148</sup>, cette chasuble et ses deux dalmatiques en brocart à fond d'argent avec des fleurs en or et en soie à Saint-Michel en 1684<sup>149</sup>, ces chasubles en soie blanche à fleurs, en soie à fleurs vertes, en étoffe de soie à fleurs damassées rouge, en velours rouge avec au milieu un velours vert, en satin vert avec des fleurs brodées d'or et d'argent à Sainte-Eulalie en 1699<sup>150</sup>, ou cette chasuble de moire d'argent à fleurs d'or doublée de taffetas rouge à Saint-Projet en 1707<sup>151</sup>.

Les brodeurs renforçaient la somptuosité des ornements liturgiques avec l'utilisation de galons métalliques (or, or faux, argent, argent faux), de dentelles d'argent ou d'or, de crépines, de broderies et d'orfrois (broderie d'or à personnages ou à fleurs, satin blanc ou jaune, velours cramoisi) et de passementeries en fils textiles (soie verte, jaune, blanche ou rouge, étoffes à fond d'or, satin, velours cramoisi, satin jaune ou à fond d'or, passement moitié soie moitié laine) ou métalliques (franges et dentelles d'or ou d'argent, orfroi d'étoffe d'or à fleurs). Les broderies offraient diverses figures ou emblèmes, le nom de Jésus<sup>152</sup>, la Croix en étoffe à fleurs d'or, en moire d'argent, en broderie d'or et d'argent<sup>153</sup>, des scènes historiées avec une *Passion* en broderie d'or sur une chape de la cathédrale<sup>154</sup>, des figures ou des personnages non identifiés<sup>155</sup>, un *Saint Jean* et un *Saint Jacques* en broderie de fils d'or sur un drap de velours cramoisi à Sainte-Croix<sup>156</sup>, un *Saint Clair* et un *Saint Laurent* au bas d'une chasuble de damas rouge à Sainte-Eulalie<sup>157</sup>, des têtes de mort<sup>158</sup>, des armoiries (*trois fleurs de lis et une barre par le milieu* sur une chape en velours tirant sur le noir à Saint-Seurin en 1605<sup>159</sup>, des léopards d'or sur une chape en damas violet à la cathédrale en 1648<sup>160</sup>), des ornements floraux<sup>161</sup>, des étoiles d'or<sup>162</sup> et des larmes parsemées sur un drap noir<sup>163</sup>. Les

rédateurs d'inventaires mentionnent rarement les accessoires des ornements, sauf pour la chape de Saint-Seurin qui présentait des crochets en argent<sup>164</sup>.

L'ornement des célébrants comprenait aussi l'écharpe ou voile huméral, spécifique du sous-diacre, dont Sainte-Eulalie possédait deux pièces<sup>165</sup>, la ceinture en soie<sup>166</sup>, la bourse<sup>167</sup> très répandue<sup>168</sup>, les gants et les chausses dont Sourdis offrit de somptueux exemplaires au chapitre cathédral<sup>169</sup>.

Au terme des lectures d'inventaires, l'absence de mitres épiscopales peut étonner surtout dans le trésor de la cathédrale qui reçut pourtant de nombreuses donations de ses prélats. Sourdis offrit cinq mitres dont une ornée de pierreries en

145. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669 ; H 1069, 14 juin 1687.

146. Anonyme, 1874, p. 293-301.

147. A.D.Gir., H 312, 19 septembre 1608.

148. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669 et 1er juin 1699.

149. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

150. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

151. A.D.Gir., G 2818, 3 mars 1707.

152. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

153. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

154. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

155. A.D.Gir., 11 octobre 1669 ; G 655, 28 mars 1699 ; Anonyme, 1874, p. 293-301.

156. A.D.Gir., H 312, f°3v°.

157. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

158. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

159. Anonyme, 1874, p. 293-30. Les fleurs de lis rappellent que le chapitre prétendait dépendre d'une fondation royale : Loupès, 1985, p. 25.

160. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648. Les léopards rappellent les armes royales anglaises.

161. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

162. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

163. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

164. Anonyme, 1874, p. 293-301.

165. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

166. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

167. Etui en forme de soufflet carré ou légèrement rectangulaire, destiné à contenir le corporal plié.

168. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699 ; G 3233, 1er juin 1699.

169. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.



1628<sup>170</sup>, puis Henri de Béthune légua sa mitre ornée de riches broderies et de pierres précieuses à l'évêché de Maillezaïs qu'il avait dirigé de 1630 à 1648<sup>171</sup>, et à Bordeaux une seconde à fonds d'or, brodée de grosses et petites perles que les chanoines Lopès et Geay déposèrent rapidement dans le trésor du chapitre<sup>172</sup>. Ces disparitions pourraient s'expliquer, d'une part, par l'usage personnel de ces coiffes et, d'autre part, par le dépeçage de leurs ornements précieux facilement monnayables par le chapitre ; ce dernier convertissait les étoffes en *brûlis* comme il le faisait pour tout ornement liturgique et mobilier.

## Les ornements tissés du mobilier

Considéré comme le meuble important de l'église, l'autel recevait toujours des ornements au premier rang desquels figurait le devant d'autel que les autorités ecclésiastiques remarquaient durant leurs visites sur la face principale. Mgr de Bourlemont constata au maître-autel de Saint-Projet *fort ancien et vieil et encore assez bon et décent*, un parement de moire blanche à fleurs de fils d'or et d'argent avec une dentelle d'or fin<sup>173</sup>. Les inventaires de fabriques mentionnent aussi ces pièces rangées dans des armoires. Le parement d'autel pouvait être en métal, comme autrefois à Saint-Denis<sup>174</sup>, en tissu ou en cuir. Si, dans le diocèse de Toulouse, huit sur dix devants d'autel étaient en cuir<sup>175</sup>, les inventaires bordelais n'en mentionnent que dans la chapelle Saint-Nicolas de la cathédrale en 1669 et à Saint-Michel en 1684<sup>176</sup>. La quasi-totalité des devants d'autel était en étoffe à l'instar de ceux conservés à Bourg-sur-Gironde<sup>177</sup>. Dans la cathédrale, le chapitre veillait à parer la *Majestat* de somptueux parements en toile d'argent velouté de rouge avec deux *lèzes* de drap d'or aux deux bouts et une grande queue de toile d'or entourée de satin vert<sup>178</sup>, en damas rouge garni de bandes de soie d'or, en velours violet<sup>179</sup>, en satin vert, en damas rouge et crêpine d'or<sup>180</sup>, en satin blanc à fleurs d'or, en velours ciselé, en taffetas ondé, en damas rouge avec des bandes de tapisseries, en damas blanc, violet ou noir, en étoffe verte avec des fleurs blanches et *orores*<sup>181</sup>. Certaines pièces arboraient les armes de prestigieux donateurs qui rehaussaient davantage la majesté de ce sanctuaire à l'exemple du grand parement d'autel de la cathédrale, en brocatelle rouge, au milieu duquel se présentait l'image de saint André, entourée des armes du pape Clément VIII Aldobrandini (1592-1605)<sup>182</sup>. Les chapelles secondaires présentaient, elles aussi, des devants d'autel en soie avec l'image de l'*Annonciation* (chapelle Saint-Nicolas), en serge verte (chapelle Saint-Jacques) ou en *damas isabelle avec clinquant d'argent* (chapelle Saint-Martin), mais ils se présentaient dans un état d'usure avancée en 1648. D'une douzaine de pièces à cette date, le trésor en comptait vingt-deux en 1699. Tout au long du siècle, les paroisses bordelaises possédait cet ornement indispensable à la décence du sanctuaire, la quantité s'en accrût visiblement durant les années 1650-1700.

Les mémoires signalent la présence d'étoffes comme la soie, peu répandue, la toile d'argent, le damas caffard<sup>183</sup>, le satin, le velours, le talis et le camelot dans une proportion moindre, avec les mêmes couleurs que pour les ornements liturgiques. Certains devants présentaient des passements d'or ou d'argent, des franges d'or, des broderies représentant des scènes et figures christiques (*Annonciation* à la cathédrale en 1640<sup>184</sup>, *Christ et Vierge* à Saint-Seurin en 1605<sup>185</sup>, *Vierge* à Sainte-Croix en 1608<sup>186</sup>), des représentations hagiographiques (saint André à la cathédrale en 1640<sup>187</sup>), les noms de Jésus ou de la Vierge (cathédrale en 1640<sup>188</sup>), des croix, des têtes de mort et des armoiries étudiées par la suite.

La décoration du maître-autel s'accompagnait de queues en toile d'or entourée de satin vert<sup>189</sup>, que l'on suspendait aux voûtes, des grands draps à fond d'or servant pour l'ordinaire et un drap de velours violet assorti au devant d'autel et destiné à *mettre haut*<sup>190</sup>.

170. « La plus belle mitre précieuse appartenant d'ancienneté audit chapitre et depuis refaite et enrischie de pierreries par le feu seigneur cardinal, à fond d'or dans ung estuy couvert de cuir noir », une autre mitre précieuse « [...] à fond d'argent garnie de pierreries et broderies d'or dans son estuy », deux mitres en toile d'or garnie de passement d'or et doublée de satin rouge » : A.D.Gir., G 3233, 10 décembre 1633.

171. A.D.Gir., 3E 6608, 11 mai 1680.

172. A.D.Gir., 3E 6608, 18 mai 1680.

173. A.D.Gir., G 640, f° 11, 11 mai 1683.

174. En argent doré, ce parement d'autel avait été offert en 1682 par un ancien religieux de Saint-Denis. Il fut volé en décembre 1963 : cat. expo. Paris, 1991, p. 335-337.

175. Aribaud, 1998, p. 34.

176. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669 ; G 2221, 28 février 1684.

177. L'une deux des pièces semble dater du XVIIIe siècle.

178. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

179. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

180. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669.

181. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669.

182. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

183. « On appelle *damas caffard* une sorte de damas mêlé de soie et de fleuret » ; « *Fleuret* : certaine espèce de fil fait de matière la plus grossière de la soie » : Académie française, 1778, tome I, p. 160.

184. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

185. Anonyme, 1874, p. 293-301.

186. A.D.Gir., H 312, 19 septembre 1608.

187. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

188. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

189. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

190. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

Les inventaires de la cathédrale révèlent pareilles mentions de queues et de draps destinés à orner la chaire épiscopale lors des messes solennelles. A la mort de Sourdis, le chapitre reçut une grande queue de toile d'argent *qui sert ordinairement derrière la chaire archiépiscopale*, entourée de damas rouge, une queue de damas blanc entourée de satin rouge, une queue rouge le fond de toile d'or garni de satin vert, et une queue de damas rouge entourée de satin vert<sup>191</sup> ; quatre garnitures que le trésor a remplacées suivant les inventaires de 1648<sup>192</sup> et 1699<sup>193</sup>. La présence de ces pièces seulement dans la primatiale s'explique par la présence de l'archevêque, car aucune autre église de la cité n'en possédait.

L'ornement du mobilier religieux regroupait des objets moins prestigieux comme des devants de crédences<sup>194</sup>, des *couvertures* de chandeliers<sup>195</sup> et de missels<sup>196</sup>, une grande pièce de velours rouge garni d'une vieille frange de soie *qui sert le Jeudi saint pour mettre devant les lampes*<sup>197</sup>, et des pentes en étoffe d'or, velours rouge et violet pour orner des châsses<sup>198</sup> lors des expositions et des processions. Pour les reliquaires des corps saints, l'église Sainte-Eulalie utilisait sept garnitures de pavillons en damas caffard à grandes fleurs contenant vingt-huit pentes, dont une garniture en satin à fleurs de couleur pour le chef de saint Clair, une garniture pour quatre colonnes de même couleur, et le parement pour la châsse de saint Clair en étoffe de soie rayée. Le tabernacle pouvait s'orne d'un petit pavillon, le conopée, à l'instar de celui de la cathédrale qui recevait une pente en velours façonné à fond d'or et doublé de taffetas incarnat, avec frange de soie d'or et de soie incarnat, une garniture en damas vert à ramages assortie au devant d'autel, deux pentes en damas rouge à ramages avec un passement d'or fort large, une crêpine d'or et de soie incarnate avec les armes du cardinal de Sourdis ou deux pentes en taffetas blanc<sup>199</sup>. Autre ornement mobilier, le voile de calice devait recouvrir le vase sacré de la sacristie jusqu'à la table d'autel pendant l'offertoire. Il se présentait comme un carré de toile d'argent, de soie, de damas, de taffetas ou de satin, avec une largeur suffisante pour recouvrir le vase sacré. Il se trouve mentionné fréquemment dans les inventaires mais il se multiplia parmi les effets de la cathédrale qui en possédait vingt-deux en 1669 et trente et un en 1699<sup>200</sup>, sans compter les voiles appartenant à des ornements. Cette quantité impressionnante se retrouvait aussi dans l'église Sainte-Eulalie<sup>201</sup> : trente-six damassés à fleurs, en incarnat blanc et noir, en satin rouge avec au milieu un *Jésus Maria* et aux quatre coins une croix, en satin rouge, en étoffe de soie à fleurs noires ou en satin blanc. Accessoire incontournable des processions<sup>202</sup>, le dais ou poêle, un châssis de bois à quatre montants tenus par des porteurs, recevait un parement destiné à dissimuler sa structure sommaire : une étoffe de tabis rouge garni d'une dentelle d'or et d'argent faux et frange à l'entour à présent fort décoloré à Sainte-Croix en 1687<sup>203</sup>, une garniture de poêle de brocart

rouge pour le Jeudi saint, un petit poêle de velours rouge vieux consistant en quatre pièces garnies de franges et de passement d'or faits avec les quatre pentes, une garniture de velours rouge ciselé à fond d'or consistant en quatre pièces pour le poêle du Jeudi saint à la procession du Saint Sacrement, une garniture de poêle de la Fête-Dieu avec quatre pièces d'une étoffe à fond d'argent et de plusieurs couleurs, avec franges d'or et doublée d'une moire d'argent avec le ciel de moire d'argent et la garniture avec un grand corporal garni de dentelle d'Angleterre qui sert sous le soleil à la cathédrale en 1699<sup>204</sup>.

La décoration de l'église englobait aussi l'habillement des effigies de la Vierge ou du Christ suivant une tradition que l'Espagne, l'Italie ou l'Autriche pratiquent encore. Christine Aribault affirme que les robes de statues concernaient des mannequins de bois ou de métal, surmontés de tête ou de bras sculptés<sup>205</sup>. Nous ne pouvons pas confirmer cette affirmation pour les églises de Bordeaux en raison, d'une part, de l'absence

191. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640.

192. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648 : « Une garniture de la Grand'Chaire de la nef de velours violet pour le haut et le bas de la chaire avec frange de soie violet, une autre pour le haut et le bas en damas blanc avec la frange de soie blanche, une autre de satin rouge cramoisi avec frange de soie rouge ».

193. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699 : « Trois garnitures en satin rouge avec une frange de soie rouge, damas blanc et velours violet avec frange de soie ».

194. Table ou niche où l'on met le calice, le bassin ou les burettes durant la messe.

195. A.D.Gir., G 2818, 3 mars 1707.

196. A.D.Gir., G 3233, 20 avril 1640 : une couverture de livre de satin blanc, usé, garni de passement et frange d'or, une couverture de livres de satin rouge garni de passements d'or, une couverture de livres de velours violet garni d'un passement et dentelle d'or ; A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648 : cinq couvertures de missel (deux violettes, deux vertes et une rouge) ; A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669, deux couvertures de livres en satin blanc et rouge.

197. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

198. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

199. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

200. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669 ; 1er juin 1699.

201. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

202. Trois dais pour le Saint-Sacrement (pour les malades, les processions et la Fête-Dieu) à Saint-Maixant (A.D.Gir., G 655, 12 mars 1695), « quatre pentes de pavillons qu'on porte le sacrement par la ville » à Sainte-Eulalie (A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699).

203. A.D.Gir., H 1069, 14 juin 1687.

204. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

205. Aribaud, 1998, p. 34.



de témoignages précis et, d'autre part, de l'habillage de véritables sculptures comme la célèbre Notre Dame de la Nef à la cathédrale. Les robes de statues ne figurent pas dans toutes les paroisses. Au début du siècle, Saint-Eloi en conservait six garnitures (taffetas blanc, taffetas jaune, velours et satin blanc) pour les images du Christ et de la Vierge <sup>206</sup>. L'ensemble le plus conséquent de robes de statues se situait inévitablement à la cathédrale. L'inventaire du trésor rédigé en 1699 indique la présence de neuf robes pour Notre Dame de la Nef dont cinq assorties à un devant d'autel <sup>207</sup>. Saint-Seurin et Saint-Maixant possédaient respectivement une et six garnitures pour le crucifix <sup>208</sup>. La liturgie imposait la dissimulation des croix et des images par des couvertures violettes durant la Passion <sup>209</sup>.

## La décence des ornements

La motivation d'inventorier la sacristie d'une église repose sur une connaissance précise des objets et des ornements qui s'y trouvaient et que gardaient des sacristes et des ouvriers mais aussi sur leur *décence*. Depuis le début du siècle, l'Eglise de Bordeaux veillait à l'état du mobilier du sanctuaire, quitte à changer un tableau ou une statue qui semblait trop vieille, un ornement usé ou déchiré qui avait trop servi. Les inventaires paroissiaux consignent uniquement le mauvais état des chapes, chasubles, dalmatiques ou parements d'autels par les termes *encore assez bons, usés, fort usés, fort vieilles, rompues* ; mais à quel état peut renvoyer la mention « à l'antique » ? Sur la cinquantaine de chapes que possédait la collégiale Saint-Seurin en 1605 <sup>210</sup>, l'inventaire en révèle de nombreuses *fort vieilles et les parements usés*, et une dizaine *rompues*. Le trésor de la cathédrale présente à chaque inventaire un nombre assez élevé de chapes et de chasubles abîmées : neuf chapes sur trente-neuf en 1648 <sup>211</sup>, puis seize chapes sur trente-six et huit chasubles sur quarante-deux en 1669 <sup>212</sup>. La fabrique de Saint-Michel constata en 1684 des chasubles *fort usées à tel point qu'elles ne servent plus* <sup>213</sup>. Ces usures témoignent de l'utilisation fréquentes de ces ornements dans la vie liturgique de chaque sanctuaire bordelais. Les frottements des étoffes contre les autels, les génuflexions répétées, l'exposition des vêtements aux intempéries lors des processions <sup>214</sup> ou du transport du Saint-Sacrement, la perte pure et simple de l'habit <sup>215</sup>, et les brûlures dues aux cierges contribuaient à la détérioration inexorable de ces pièces malgré le souci de conservation. Il faut rajouter aussi les ravages causés par les rats qui dévorèrent, par exemple, un voile de calice en satin noir à la cathédrale <sup>216</sup>. La plupart des ornements liturgiques abîmés ou vieux disparaissaient dans le feu, et les matières précieuses gagnaient le creuset de l'orfèvre qui les rachetait à la paroisse. Cependant, la bourre des coussins, qui n'avait aucun caractère sacré, était souvent revendue au profit de la fabrique <sup>217</sup>. Très souvent, on peut remarquer la sauvegarde de ces

pièces détériorées, qui se justifiait par leur sacralisation, leur réutilisation <sup>218</sup>, ou leur transformation en reliques en raison de leur illustre provenance.

## La provenance

Les inventaires des sacristies ne renseignent guère - et ce n'est pas leur destination - sur l'origine des ornements liturgiques. Certaines indications peuvent cependant permettre d'en préciser soit le lieu de fabrication, soit le donateur.

La soie des ornements bordelais pourrait provenir peut-être de Toulouse <sup>219</sup>, en raison de sa proximité, mais aussi d'Italie. Le satin de Chine d'un devant d'autel de Saint-Michel <sup>220</sup> n'implique pas nécessairement une provenance asiatique comme les ornements de Clément VIII et de Léon XI Médicis (1605) une origine italienne, malgré le prestige de ces étoffes. En revanche, les inventaires de la cathédrale de 1648 et de 1699 <sup>221</sup> précisent respectivement qu'une chasuble avec ses deux dalmatiques, son étole et son manipule étaient en satin de

206. A.D.Gir., 3E 11599, f° 100, 25 mai 1599.

207. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699 : robe en broderie de soie et d'or avec petites perles, robe en moire d'argent à fleurs, garnie d'un passement d'or et d'argent, robe blanche à étoffe à fleurs de toutes les couleurs, garnie d'une crêpe d'or et de passement de même, robe rouge d'une étoffe à fleurs de soie d'or et d'argent, garnie de dentelles d'or et d'argent, une robe d'étoffe d'or à fleurs à fonds d'argent, garnie d'un passement d'or assorti avec un devant d'autel, robe en velours ciselé à fond d'or avec crêpe d'or et d'argent, assorti à un devant d'autel, robe en taffetas ondulé assorti au devant d'autel, robe en moire violette assortie au devant d'autel, autre en taffetas violet et petites fleurs de soie, assortie au devant d'autel.

208. Anonyme, 1874, p. 300 ; A.D.Gir., G 655, 12 mars 1695.

209. Banier, 1741, p. 36.

210. Anonyme, 1874, p. 293-301.

211. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

212. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669.

213. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

214. *Poêle de talis rouge avec une frange à l'entour, à présent fort décoloré à Sainte-Croix* : A.D.Gir., H 1069, 14 juin 1687.

215. *Pavillon fut perdu du temps que ledit sieur Allaux étoit ouvrier avec une pante rouge à Saint-Michel* : A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

216. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

217. A.D.Gir., G 515, compte de l'année 1698 : 2 livres 12 sols pour la bourre venant de quatre coussins de la chapelle pontificale.

218. *Une vieille écharpe de taffetas pour porter le Saint-Sacrement* à la cathédrale : A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

219. Aribaud, 1998, p. 69.

220. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

221. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648 et 1er juin 1699.

Bourges, et que deux chapes et une chasuble léguées par Henri de Béthune étaient en gros de Tours, ville dont la production fut éclipsée par les ateliers de Lyon <sup>222</sup>.

Si les achats auprès de brodeurs bordelais constituaient la majeure partie des acquisitions, les chapitres pouvaient compléter ou remplacer des pièces vieilles ou détériorées grâce à des dons ou à des remplois de toutes natures, allant de vêtements offerts par des fidèles ou des clercs, comme à Toulouse <sup>223</sup>, et transformés en ornements liturgiques, aux somptueuses chapelles données par les évêques aux églises de leur diocèse.

Les dons les plus prestigieux pour le diocèse bordelais concernèrent évidemment la cathédrale Saint-André de Bordeaux. Le chapitre cathédral, qui s'opposait fréquemment au cardinal de Sourdis, se vit offrir par ce dernier une chapelle en argent, les deux grands reliquaires de saint Etienne et saint Eutrope, des tapisseries et des tapis mais aussi une grande chasuble pontificale de toile d'argent velouté de rouge qui venait du pape Léon XI avec son étole et son manipule, un grand parement d'autel de brocatelle rouge au milieu duquel était l'image de saint André et les armes du pape Clément VIII à chaque côté, une image de Notre Dame d'or sur soie, que la grande duchesse de Toscane avait donnée au cardinal, un parement d'autel de toile d'argent violet avec les armes de Sourdis, une chasuble pontificale de toile d'or violet venant du pape Léon XI, garnie de son étole et son manipule, et une chasuble en étoffe à fleurs de plusieurs couleurs, la croix étant d'un velours rouge brodé avec figures garni d'un passement d'or, aux armes de Sourdis. La provenance prestigieuse des papes Clément VIII Aldobrandini et Léon XI Médicis témoignaient des relations que le prélat bordelais avait entretenues avec la cour pontificale durant le premier tiers du siècle, mais aussi avec les grandes familles italiennes à l'instar de Marie-Christine de Lorraine (1565-1637), grande duchesse de Toscane et cousine du pape précédemment cité. Avec de telles pièces, le prestige du chapitre bordelais ne pouvait que se raffermir aux yeux des fidèles de la cité, et éclipser la rivalité entretenue par les chanoines de Saint-Seurin. Encore fallait-il en prendre possession ! En l'absence d'inventaire après décès du cardinal, les conditions de la succession demeurent très obscures mais pas assez cependant pour occulter le conflit qui opposa le successeur de Sourdis et les chanoines. En décembre 1633 <sup>224</sup>, ces derniers réclamaient les ornements du défunt à Henri de Sourdis qui les conservait dans la chapelle pontificale de l'archevêché. Le prélat accepta l'usage des ornements de son défunt frère à condition que le chapitre les lui remît après chaque utilisation. Ces ornements semblent disparaître durant les décennies suivantes <sup>225</sup> puisqu'on ne retrouve en 1699 <sup>226</sup> que le parement d'autel de Clément VIII. La seconde grande donation que connut le trésor de la Majestat provenait d'Henri de Béthune, archevêque de Bordeaux de 1648 à 1680. Désigné comme légataire universel sous bénéfice

d'inventaire <sup>227</sup>, le chapitre procéda à l'inventaire du mobilier qui comprenait notamment l'orfèvrerie de la chapelle, deux mitres du défunt, l'une à fonds d'or, brodée de perles et l'autre en riche broderie avec des pierres précieuses, quatre devants d'autel, huit coussins, huit chapes, un grémial, neuf chasubles et autres dalmatiques et dais, le tout dans le garde-meuble du palais <sup>228</sup>. Dix-neuf ans plus tard, l'inventaire mentionne les ornements portant les armes de Béthune <sup>229</sup> et ceux indiqués comme provenant de sa succession <sup>230</sup>. Ces derniers durent très vite intégrer l'ensemble des ornements car ils ne portaient pas d'armoiries. C'est peut-être cette raison qui explique que le successeur de Béthune, Mgr de Bourlemont, ne semble avoir laissé au trésor de Saint-André qu'un drap mortuaire en velours noir <sup>231</sup>. Les inventaires successifs témoignent de la conservation de quelques ornements <sup>232</sup> d'Antoine Prévost de Sansac, archevêque de 1560 à 1591. Le chanoine Lopès insiste sur son zèle à défendre l'Eglise face au développement du protestantisme, et ses actions charitables qui le firent aimer des Bordelais <sup>233</sup>. Ainsi, cette vénération pourrait expliquer la conservation de ces étoffes considérées comme des reliques. Dans

222. Aribaud, 1998, p. 82.

223. Aribaud, 1998, p. 41.

224. A.D.Gir., G 3233, 1633.

225. En 1648, on ne retrouve, portant les armes de Sourdis, que deux draps de velours noir servant l'un pour le devant du maître-autel et l'autre pour mettre haut, un autre drap mortuaire et trois chapes de velours noir : A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648 ; en 1669, un devant d'autel de damas rouge, deux draps de velours noir pour le maître-autel, une chasuble, deux dalmatiques, étole et manipule en velours noir : A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669.

226. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

227. A.D.Gir., 3E 6608, 11 mai 1680.

228. A.D.Gir., 3E 6608, 28 mai 1680.

229. Une chasuble de velours noir et une croix de satin blanc, une chape de velours noir, un ornement (deux chapes, chasubles, deux dalmatiques, un voile de calice) de velours noir.

230. Deux dalmatiques de gros taffetas rouge servant pour les diacres d'honneurs, une chasuble de satin à fleurs d'or, un devant d'autel en moire à fleurs d'or, une chape en taffetas blanc avec son étole, une chape de gros de Tours blanc garnie d'une broderie à fleurs d'or et d'argent, chapes de gros violet de Tours, deux draps mortuaires de velours noir, un devant d'autel de satin blanc avec des fleurs d'or garni d'une crêpe d'or et d'argent avec un passement, un devant d'autel de damas violet avec une croix de Malte, un devant d'autel de damas noir avec une croix de Malte en broderie d'argent et deux coussins.

231. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

232. Un drap mortuaire (A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648) et une chasuble de velours ciselé à fonds d'or et d'argent avec une croix de broderie d'or et d'argent à fonds rouge (A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699).

233. Lopès, 1882, tome I, p. 353.



cet esprit, la présence de léopards d'or sur une chape en damas violet à la cathédrale en 1648<sup>234</sup>, témoignerait d'un don royal ou princier lors de l'occupation anglaise au Moyen Âge.

Les chanoines offraient quelques ornements à l'église qu'ils avaient servie durant leur vie. Ainsi, la cathédrale possédait en 1648<sup>235</sup> un drap mortuaire de velours noir orné des armes du P. Caron, chanoine et archidiacre de Fronsac, offert par le neveu et mentionné en 1669<sup>236</sup>. Quelques années après, le chanoine historiographe Lopès offrait au moment de sa mort en 1692 une chape de damas blanc que mentionne l'inventaire de 1699<sup>237</sup>.

Les ordres monastiques connaissaient aussi des dons d'ornements lors de leurs créations ou lors de la réception de personnages illustres en leur sein. Le 20 septembre 1601, Dom Jean de Malachie, nommé prieur des Feuillants de Bordeaux, avertit sa communauté que l'église de céans étoit toute desnue de meubles nécessaires pour l'ornement d'icelle et la beauté du service divin, pourvoit et receu des bienfaits de plusieurs pour ce monastère<sup>238</sup>. Parmi les présents figuraient deux chapelles de damas blanc et incarnat, des chasubles, des dalmatiques, un parement, un pavillon et un pluvial, des voiles de damas à accrocher aux voûtes de l'église, des bourses, des caporaux, un voile de calice offert par Mme de Rosni, religieuse à Toulouse<sup>239</sup>, des livres venus de Paris. Toutes lesquelles choses estant exhibée à la communauté pour estre employé sous le bon plaisir du supérieur.

En 1669<sup>240</sup>, le notaire Grégoire trouvait aussi un devant d'autel en velours noir avec les armes du sieur Arnaudeau, et deux dalmatiques de velours noir avec les armes de M. d'Affis. Si l'identité du premier donateur reste mal connue, en revanche celle du second est à rapprocher de Jean d'Affis (mort en 1637), président au Parlement et mécène important pour le clergé bordelais. Le Parlement demeurait en effet le principal soutien de l'Eglise bordelaise, ce qui se traduisait notamment par le don d'œuvres ou d'ornements comme ce vieil ornement à fleurs d'or et d'argent donné par M. du Parlement et un devant d'autel blanc à fonds d'argent donné par M. du Parlement à Notre-Dame-de-la-Nef à la cathédrale<sup>241</sup>.

Le trésor des autres paroisses bénéficièrent aussi des libéralités des fidèles qui venaient à mourir. Les archives de la fabrique de Saint-Michel témoignent de nombreux ornements offerts par des fidèles ou confectionnés dans des pièces différentes. Tel ce devant d'autel de taffetas lequel estant usé a esté employé à rabiller deux vieilles capes qui ont esté originairement faites d'un drap mortuaire de la demoiselle Durribaut fille, cette chasuble et deux dalmatiques, cette étole, ces trois manipules, ce voile de calice et cette bourse donnés à l'œuvre par le sieur Pierre Cornut, bourgeois et marchand, estant ouvrier l'année 1666 au mois de décembre, cette belle chape de damas blanc donné par Madame Allones, ce drap de velours noir aux

armes de M. Duportel, cet autre drap de taffetas bleu du feu sieur Roborel, ce drap de velours noir de la dame de Montesaurier, ce drap mortuaire qui estoit sur la sépulture de M. Rolland que le tout demeure acquis à l'œuvre de ladite église<sup>242</sup>. A Sainte-Eulalie, la sacristie ne possédait qu'un parement d'autel de damas blanc à petites fleurs au bas et aux côtés avec des armoiries dont l'identification ne semble plus intéresser la fabrique<sup>243</sup>.

Ces dons permettaient aux paroisses d'économiser l'achat de vêtements nécessaires au culte car les ornements offerts intégraient des dépôts dans lesquels les ecclésiastiques venaient chercher les pièces qui leur manquaient. En témoigne un paragraphe de l'inventaire de la cathédrale en 1669<sup>244</sup> : *Et désirant ledit sieur Saintout augmenter les ornemens dans ladite trésorerie et sacristie, et attendu que ceux qui sont dans icelle ne seront suffisants pour le service, il a présentement remis dans ladite trésorerie et sacristie notamment un devant d'autel de velours noir aux armes du sieur Arnaudeau, une bourse, huit dalmatiques rouges pour les enfants de chœur, deux chasubles de satin noir pour les chanoines avec étoles et manipules, une chasuble noire de barracan, une chasuble noire de camelot, une chasuble de satin rouge, un voile de damas rouge, un corporal et un voile de taffetas ondé, une chasuble de satin blanc, douze corporaux donnés au trésorier par les chanoines Dusault et Lopès qui offrit quatre essuie-mains sur les six mentionnés, deux missels et une paire de burettes de deux marcs d'argent.*

Les dons pouvaient aussi permettre aux fabriques de trouver finances plus rapidement, surtout quand les ornements se composaient de fils d'or ou d'argent. C'est ainsi qu'en 1719 le chapitre cathédral fit convertir en brûlés des ornements liturgiques que Henri de Béthune lui avait légués dix-neuf ans plus tôt<sup>245</sup>. Ce brûlement rappelait le caractère sacré de ces étoffes mais aussi la préciosité de leurs matières qui suscitaient toujours autant de convoitises.

234. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

235. A.D.Gir., G 3233, 16 septembre 1648.

236. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669.

237. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

238. A.D.Gir., H 3004, f°6, 20 septembre 160.

239. Sans doute une proche parente de Sully.

240. A.D.Gir., G 3233, 11 octobre 1669.

241. A.D.Gir., G 3233, 1er juin 1699.

242. A.D.Gir., G 2221, 28 février 1684.

243. A.D.Gir., G 655, 28 mars 1699.

244. A.D.Gir., G 3233, 7 juillet 1669.

245. A.D.Gir., G 3313, 4 mai 1719.

## Bibliographie

Anonyme, 1853. Anonyme, *Compte-rendu des travaux de la Commission des Monuments et Documents historiques et des Bâtiments civils du département de la Gironde pendant l'année 1852-1853*, Paris, Didron, 1853.

Aribaud, 1998. Aribaud, Christine, *Soieries en sacristie. Fastes liturgiques XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, Somogy, 1998.

Arminjon, 2004. Arminjon, Catherine, « Les Saints de chœurs. Tentures médiévales et renaissance », *L'Estampille-L'Objet d'Art*, n° 392, juin 2004, p. 60-69.

Banier, 1741. Banier, Abbé, *Histoire générale des cérémonies, mœurs et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, Paris, Rollin, 6 volumes, 1741.

Bérinstain et alt., 1996. Bérinstain, Valérie, Day, Susan, Floret, Elisabeth, Galea-Blanc, Clothilde, Gelle, Odile, Mathias, Martine, Ziai, Asiyeh, *L'Art du tapis dans le monde*, Paris, Mengès, 1996.

Berthod, 2002. Berthod, Bernard, « Tapisserie et liturgie. Analyse des rapports entre tapisserie et liturgie », *Regards sur la tapisserie*, actes du colloque d'Angers (mai 2000), Arles, Actes Sud, 2002, p. 141-144.

Boccara, 1988. Boccara, Jacqueline, *Ames de laines et de soie*, Saint-Jean-en-Chaussée, Editions Monelle Hayot, 1988.

Cassagnes-Brouquet, 2003. Cassagnes-Brouquet, Sophie, « Un rêve de chevalerie. Les Neuf Preux et les Neuf Preuses », *L'Estampille L'Objet d'Art*, n° 382, juillet-août 2003, p. 58-65.

Cat. expo. Arras, 1996. *La Vierge, le roi et le ministre. Le décor du chœur de Notre-Dame de Paris au XVIIe siècle*, Arras, musée des Beaux-Arts, octobre 1996-janvier 1997, catalogue collectif, Arras, musée des Beaux-Arts, 1996.

Cat. expo. Paris, 1935. *Cinq siècles de tapisseries d'Aubusson*, Paris, Musée des Arts décoratifs, novembre-décembre 1935, Paris, 1935.

Cat. expo. Paris, 1965. *Les Trésors des églises de France*, Paris, Musée des Arts Décoratifs, février-mai 1965, Paris, Editions de la Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, 1965.

Cat. expo. Paris, 1991. *Le Trésor de Saint-Denis*, Paris, musée du Louvre, mars-juin 1991, Paris, Editions de la Réunion des Musées nationaux, 1991.

Cat. expo. Reims, 2001. *20 siècles en cathédrales*, Reims, palais du Tau (juin-novembre 2001), Paris, Monum-Editions du Patrimoine, 2001.

Chevalier-Bertrand, 1988. Chevalier, Dominique et Pierre, et Bertrand, Pascal-François, *Les Tapisseries d'Aubusson et de Felletin 1457-1791*, Paris, Editions Solange Thierry, 1988.

Collectif, 1942. *La Tapisserie*, Paris, Editions du Chêne, 1942.

Collectif 1974. *Sites et monuments du Lectornois*, Auch, imprimerie Bouquet, 1974.

Cortez-Hernandez, 1982. Cortez-Hernandez, S., *Dos Series de tapices flamencos en el museo de Santa-Cruz de Toledo*, Madrid, Ministerio de Cultura, 1982.

Delmarcel, 1999. Delmarcel, Guy, *La Tapisserie flamande*, Paris, Imprimerie nationale, 1999.

Desgraves-Roudié, 1973. Desgraves, Louis et Roudié, Paul, « Les Idées et les arts (1500- 1815) », *Histoire de l'Aquitaine : documents*, Toulouse, Privat, 1973.

Favreau, 2004. Favreau, Marc « Deux couronnes en représentation : lieux et décors des mariages franco-espagnols de 1615 et de 1659 », actes du colloque international « Lieux de spectacles dans l'Europe du XVIIe siècle » (Bordeaux, 11-13 mars 2004), à paraître.

Fructuoso, 1999. Fructuoso, Marc, « Les Tentures de chœur », *L'Estampille-Objet d'Art*, n° 331, janvier 1999, p. 48-61.

Hardouin-Fugier et alt., 1994. Hardouin-Fugier, Elisabeth, Berthod, Bernard, Chavent-Fusaro, Martine, *Les Etoffes. Dictionnaire historique*, Paris, Editions de l'Amateur, 1994.

Havard, 1894. Havard, Henri, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Librairies-imprimeries réunies, 4 volumes, 1894.

Havard, s.d. Havard, Henry, *La Tapisserie*, Paris, Delagrave, s.d.

Hulst, 1971. Hulst, Roger-Armand d'. *Tapisseries flamandes du XIVe au XVIIIe siècle*, Bruxelles, Arcade, 1971.

Jarry, 1968. Jarry, Madeleine, *La Tapisserie des origines à nos jours*, Paris, Hachette, 1968.

Jobe, 1965. Jobe, Joseph (sous la dir.), *Le Grand livre de la tapisserie*, Paris, Bibliothèque des Arts, 1965.

Loriquet, 1882. Loriquet, Ch., *Tapisseries de la cathédrale de Reims*, Paris-Reims, A. Quantin-F. Michaud, 1882.

Loupès, 1985. Loupès, Philippe, *Chapitres et chanoines de Guyenne aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, E.H.E.S.S., 1985.

Marionneau, 1861. Marionneau, Charles, *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*, Paris-Bordeaux, Aubry-Chaumas et Gayet, 1861.

Mérot, 1985. Mérot, Alain, « Les Paroisses parisiennes et les peintres dans la première moitié du XVIIe siècle : le rôle des fabriques », *L'Age d'or du mécénat (1598-1661)*, Paris, Editions du C.N.R.S., 1985, p. 183-190.

Peyrous, 1995. Peyrous, Bernard, *La Réforme catholique dans le diocèse de Bordeaux (1600-1719). Le Renouveau d'un diocèse*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 2 volumes, 1995.

Renouard, 1965. Renouard, Yves (sous la dir.), *Bordeaux sous les rois d'Angleterre*, tome III de l'*Histoire de Bordeaux*, Bordeaux, Delmas, 1965.

Roborel de Climens, 1870. Roborel de Climens, B., « Inventaire de l'argenterie, tapisserie, ornements, etc. de l'église Saint-André de Bordeaux, fait le 1<sup>er</sup> juin 1699 », *Archives historiques du département de la Gironde*, tome XII, 1870, p. 377-388.

Roudié, 1974. Roudié, Paul, *L'Activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, SOBODI, 2 volumes, 1974.

Weigert, 1964. Weigert, Roger Armand, *La Tapisserie et le tapis en France*, Paris, P.U.F., 1964.



## Sources

Académie française, 1778. *Dictionnaire de l'Académie française*, Nîmes, Beaume, 2 Volumes, 1778.

Anonyme, 1874. « Inventaire des ornements de Saint-Seurin », *Archives historiques du département de la Gironde*, tome XV, 1874, p. 293-301.

Grimaud, 1666. Grimaud, Gilbert, *La Liturgie sacrée*, Lyon, Julliéron, 1666.

Lopès, 1882. Lopès, Hiérosme, *L'Eglise métropolitaine et primatiale Saint-André de Bourdeaux, Bourdeaux*, réédition annotée et complétée par l'abbé Callen, Bordeaux, Férét et Fils, 2 volumes, 1882.

Tillet, [1716]. Tillet, *Chroniques historiques et politiques de la ville et cité de Bordeaux, divisée en deux parties*, s.l.n.d. [1716].

Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 177-196

## Chaires à prêcher girondines



Dans ses recherches sur l'art bordelais au XVIII<sup>e</sup> siècle, le professeur Paul Roudié n'a pas manqué de signaler la richesse des chaires à prêcher des églises. Il en signale quelques-unes<sup>1</sup>. Pierre Coudroy de Lille et Jean-François Fournier en présentent trois, particulièrement remarquables, qui avaient échappé à son attention : celles de Saint-Martin de Fronsac, de Sainte-Foy-la-Grande et enfin de l'hôpital de La Réole.

Les premières chaires à prêcher sont apparues dans les édifices religieux au XIII<sup>e</sup> siècle avec la nécessité de combattre les hérésies et l'apparition concomitante des ordres mendiants prêcheurs. Le besoin de toucher la foule des fidèles par la prédication et l'enseignement répété du christianisme et de ses règles les justifie. Il s'agit de répandre dans les esprits avec la plus grande efficacité les vérités de l'Eglise romaine et d'introduire dans les mœurs les vertus chrétiennes. Cependant leur présence dans les églises ne se généralise vraiment qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, avec le programme de reconquête élaboré lors du concile de Trente face aux progrès d'une nouvelle hérésie : le protestantisme.

Une chaire est constituée de quatre éléments principaux : une cuve qui sert de tribune à l'orateur, un escalier avec une rampe pour y accéder, un dorsal et un abat-voix, tous éléments susceptibles par leur caractère mobilier d'être déplacés et éventuellement pour certains d'entre eux, perdus. En général placée au milieu de la nef, du côté de l'Evangile, sa situation doit permettre aux fidèles d'avoir accès visuellement et auditi-

vement au prédicateur. La sculpture des supports de la cuve, de ses panneaux et de sa rampe, de la statue qui somme l'abat-voix répond à un programme iconographique didactique complexe élaboré dans ce but par les religieux (on pense en particulier aux remarquables chaires de pierre des Pisano en Toscane).

Les chaires vont s'adapter aux évolutions du style baroque opposé à l'austérité de la Réforme protestante : leur aspect théâtral et somptueux s'accorde avec la mise en scène savante des retables pour frapper l'imagination des fidèles. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, elles restent encore relativement sobres, du moins à Bordeaux. A Sainte-Eulalie, à Saint-Paul, à la Chartreuse, les cuves suspendues (c'est-à-dire sans support), en pierre ou en bois, sont à pans orthogonaux sobrement soulignés de motifs ornementaux. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout au XIX<sup>e</sup> elles prennent plus d'importance. En Flandres, elles sont d'une exubérance sans équivalent ailleurs. Mais partout, leurs amples formes curvilignes sont bombées en « tombeau » de marbre veiné et de bois et elles s'enrichissent d'un décor figuré ; quelques-unes reposent sur un support en ronde bosse. Elles deviennent de véritables monuments en harmonie avec la rhétorique pompeuse de l'éloquence sacrée.

1. Paul Roudié, « le décor baroque des églises de Bordeaux et du Bordelais » et « Recherche sur la sculpture à Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Bordeaux Baroque, sculptures à Bordeaux et dans la région bordelaise*, Société Archéologique de Bordeaux, 2003, p. 143-164 et 45-141.



Le programme iconographique de la sculpture est toujours à vocation parlante, même s'il nous est devenu plus ou moins intelligible. Les représentations figurées doivent accompagner la parole de l'orateur et « les chaires à prêcher deviennent elles-mêmes des prédications »<sup>2</sup>. Les *Exercices spirituels* préconisés par Ignace de Loyola, le fondateur de l'ordre des Jésuites, et redevenus d'actualité, doivent permettre au chrétien, grâce à la vision des images peintes ou sculptées qui émeuvent son imagination, de vivre de l'intérieur les scènes de l'histoire religieuse. A Sainte-Gudule de Bruxelles, Henri François Verbrugghen place Adam et Eve, ancêtres de l'Humanité et instruments de la Rédemption, sous la cuve et au dessus il développe un fantastique foisonnement d'arbres qui représentent le paradis terrestre (1699). En général, l'allégorie des vertus accompagne les représentations des évangélistes et de leurs symboles, ainsi que des saints dédicataires. La vertu cardinale de la Force qui impose la vérité du dogme catholique et écrase l'hérésie est symbolisée par Samson qui avec sa mâchoire d'âne a exterminé

les Philistins. Ainsi, à Saint-Eustache de Paris, Laurent de la Hire a donné le dessin (réalisé par le sculpteur Lestocart) d'un Samson à genoux supportant la chaire tel un atlante (1651). Par syncrétisme humaniste, l'Hercule antique accompagné de la dépouille du lion peut remplacer le héros biblique auquel il est assimilé. A la cathédrale de Rodez, un géant de marbre, barbu, les yeux cachés par un bandeau qui le rend aveugle et ignorant des vérités de la Foi porte la signature et la date de « Broustel de Toulouse, 1836 » : preuve que le sens symbolique de ces figures a longtemps été compris et apprécié des fidèles. En tous cas, les trois chaires présentées ici témoignent clairement que le milieu bordelais réputé pour son attachement au goût classique n'est pas resté étranger à cette forme particulièrement expressive de l'art baroque.

Marie-France Lacoue-Labarthe et Robert Coustet

2. Paul Fierens, *L'art flamand*, Paris, Larousse, 1945, p. 112.

## Attribution de la chaire de l'église de Fronsac au sculpteur Pierre Vernet (1697-1780)

par Jean-François Fournier

Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 179-186



La chaire de l'église de Fronsac suscite l'admiration des visiteurs et des connaisseurs (fig. 1 et 2), mais elle n'a jamais retenu l'attention des historiens d'art. Chaque fois qu'elle fut évoquée, ce fut pour dire qu'elle ne figurait dans cet édifice que depuis 1840, qu'elle provenait de l'église Saint-Jean-Baptiste de Libourne (dont elle était un des rares objets mobiliers à ne pas avoir été détruits lors de la Révolution) et pour être datée du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. J'ai moi-même repris cette datation dans mes *Notes pour servir à l'histoire de l'art à Libourne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*<sup>2</sup>, mais, dernièrement, en l'examinant à nouveau avec attention, ma conviction fut faite : ce meuble ne date pas du XVII<sup>e</sup> siècle mais du XVIII<sup>e</sup>, bien qu'il possède des éléments archaïsants. Une fois certain de cette datation, je sus avec une quasi certitude le nom de son auteur. Je vous livre ici cette hypothèse qui ne pourra vraisemblablement jamais être confirmée par un document irréfutable, la comptabilité et les pièces comptables de la fabrique de l'église Saint-Jean-Baptiste de Libourne conservées aux Archives départementales de la Gironde comportant d'importantes lacunes pour le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les recherches dans les minutes notariales de l'époque s'avèrent inutiles, la fabrique de l'église Saint-Jean-Baptiste ayant toujours eu pour habitude de signer les contrats les liant aux fournisseurs sans faire appel à un notaire.

En 1974, j'ai publié dans la *Revue historique et archéologique de Libourne*<sup>3</sup>, une lettre (ornée d'un beau dessin)<sup>4</sup>

adressée par le sculpteur bordelais Pierre Vernet (1697-1780) à un marchand drapier libournais nommé François Balestard (fig. 3). Cette missive disait :

*Le cadre doit avoir un pié de large quand au pris il faut savoir si on veut qu'il soit doré a fons et la callité du bois vous me permetres de vous dire que je pense que l'idée du cadre que je vous envoie sera pour moy comme l'idée de la chère que je vous fit. Se pendant, je seré toujours disposé à vous faire tout le plesir qui pourra dé pandre de moy. Je suis Monsieur avec un antier attachement votre très humble et très au béissant serviteur*

Vernet  
A Bordeaux, le 21 novembre 1739

1. En particulier par J.-A. Garde dans "La Vierge et l'enfant dans la peinture et la sculpture". *Revue historique et archéologique de Libourne*. Tome XXX, 1962, p. 43 et 44.

2. Fournier. Notes Histoire de l'art à Libourne, p. 69.

3. Fournier. Note Vernet, p. 129.

4. Ce document figurait alors dans le dossier 8 J 452 des Archives départementales de la Gironde, depuis il a disparu. Dans un article posthume reproduit dans la *Revue historique et archéologique de Libourne*, tome LIII, 1985, p. 103 à 107, Ulysse Bigot parle de ce dessin (alors en sa possession) mais en donne une mauvaise lecture et l'attribue à Jean Vernet, père de Pierre.





Fig. 1. - La chaire  
vers 1950.



Fig. 2. - La chaire  
en 2004  
(photo P. Bardou).



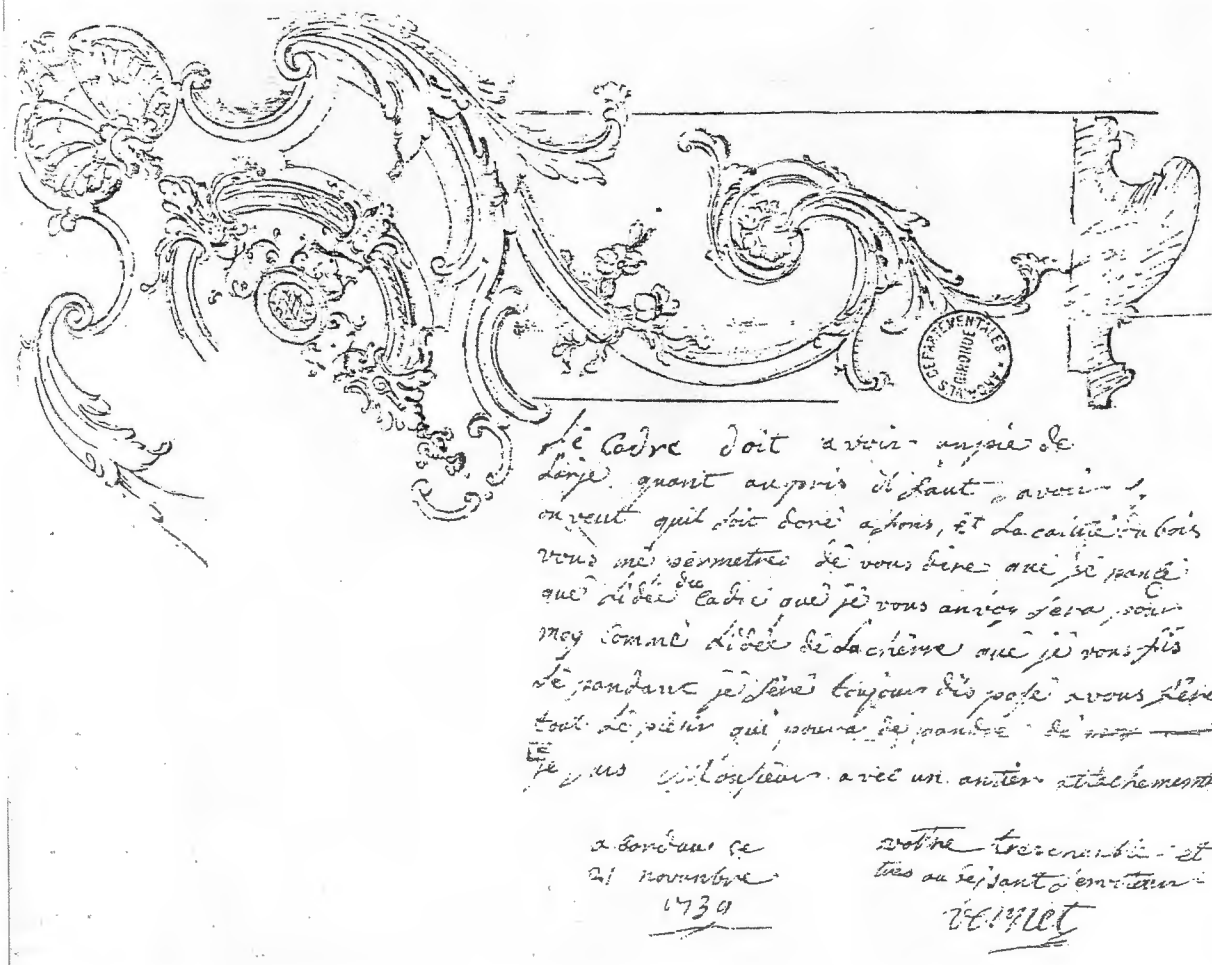


Fig. 3. - Lettre de Pierre Vernet à François Balestard.  
(d'après le R.H.A.L. T. XLII, n° 153, p. 129)

En publiant cette lettre, je me suis demandé en vain quelle était la destination de cette chaire, meuble qui, par définition, n'était guère utile à un marchand drapier, mais, maintenant que j'ai la conviction que la chaire aujourd'hui à l'église de Fronsac date du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne me semble pas douteux qu'elle ne fait qu'un avec celle dont parle Pierre Vernet dans sa lettre ; ceci, en raison de la personnalité du destinataire, François Balestard.

Ce François Balestard (1670-1751) était un riche marchand drapier de Libourne dont le magasin était situé sur la place Royale ; en ayant épousé Charlotte Favereau, issue d'une famille de magistrats, il se trouvait allié aux plus influentes familles de la bourgeoisie locale. C'était, dit l'historien Souffrain<sup>5</sup> un homme qui avait reçu la plus belle éducation ; il savait la musique, jouait de plusieurs instruments, dessinait

très bien, peignait le portrait à l'huile et saisissait parfaitement la ressemblance. Il avait l'esprit cultivé, les mœurs aimables, une politesse d'ange et ses enfants au nombre de deux fils et six filles étaient tous musiciens<sup>6</sup>. Ce portrait est intéressant sur le plan privé mais il doit être complété par ce que nous savons de sa vie publique. Il fut élu Jurat en 1728<sup>7</sup> et gravit rapidement les

5. Souffrain. Tome IV, p. 310.

6. Balestard ne peignait pas uniquement des portraits. Dans son testament, écrit en 1750 et remis par son beau-frère Favereau après sa mort au notaire libournaise Chaperon qui en fit l'ouverture le 8 novembre 1751 (A.D.Gir. 3 E 12 918) il légua à sa fille Marie-Angélique une Vierge peinte de sa main. Le 19 novembre de la même année, ses enfants firent ouvrir le testament mutuel qu'il avait rédigé en 1731 devant Derayer, notaire à Libourne avec son épouse. (A.D.Gir. 3 E 12 930).

7. Archives municipales de Libourne BB 14.

échelons du corps municipal puisque, à l'époque où Vernet lui écrivait, c'est-à-dire en 1739, il occupait les fonctions de Premier Jurat de la cité. Quand la fabrique de l'église Saint-Jean-Baptiste décida de faire l'acquisition d'une chaire, François Balestard, personnage influent, était l'intermédiaire idéal, tant au point de vue artistique qu'au point de vue commercial entre les fabriciens et le sculpteur. Nous savons en outre, par des notes écrites par le collectionneur libournaise Ulysse Bigot au sujet d'une querelle survenue en 1722 dans l'église des Dames de la Foi entre deux particuliers, que François Balestard et une de ses filles participaient à l'exécution d'un motet<sup>8</sup>. Il est donc avéré qu'en plus de ses fonctions municipales, il entretenait les meilleurs rapports avec les membres du clergé libournaise.

Dans sa lettre, Vernet parle de sa chaire au passé. Malgré son archaïsme, elle dut être exécutée vers 1730-1735, années où une commande à un artiste bordelais était une nécessité absolue car, si de nombreux artistes travaillèrent à Libourne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, vers 1730-1735, la ville se trouvait démunie de sculpteurs ; Jean Mahay était mort assassiné en 1688, à l'âge de quarante ans, Pierre Labat était mort en 1707, à l'âge de trente-cinq ans et Charles Ferraguët, qui avait connu les deux précédents, s'était éteint en 1727 à plus de quatre-vingts ans.

Si, comme nous le pensons, notre chaire fut édifiée dans les années 1730-1735, c'est chronologiquement la première œuvre connue de Pierre Vernet, ses autres œuvres subsistantes se situant après 1740<sup>9</sup>.

Nous savons que l'œuvre de Vernet fut appréciée à sa juste valeur car, lorsque l'Archevêque de Bordeaux, Monseigneur Honoré de Maliban, vint à Libourne en avril 1739, ce fut François Balestard qui l'accueillit en sa qualité de Premier Jurat<sup>10</sup> ; on rédigea à l'occasion de cette visite pastorale un cahier<sup>11</sup> détaillant avec précision l'état dans lequel se trouvait l'église Saint-Jean-Baptiste. A l'article XXVII, on peut lire *Il y a une belle chaire à prescher en bois de noyer du côté de l'Évangile*. La mention belle prouve en quelle estime était tenu le travail du sculpteur, sentiment auquel s'ajoutait aussi, peut-être, l'attrait de la nouveauté.

Jusqu'à la Révolution, la chaire remplit son office ; il semble qu'on ait particulièrement pris soin d'elle puisque dans *L'inventaire des objets en métal précieux et des linges figurant dans l'église Saint-Jean-Baptiste*, qui fut dressé le 4 Germinal an II<sup>12</sup>, se trouve mention d'une *garniture pour la chaire garnie de dentelle et doublée de taffetas rose*. Si elle ne fut pas détruite, comme le reste du mobilier en 1793, c'est certainement parce que les sans-culottes et les militaires casernés dans la ville, auteurs des déprédations, comptaient bien l'utiliser pour prononcer ces discours dont furent prodigues les "patriotes" libournaise, l'édifice, après le saccage, ayant été transformé en Temple de la Raison. Après avoir survécu à la Révolution, elle retrouva sa

fonction quand l'église fut rendue au culte et ne la quitta qu'en 1840<sup>13</sup> pour être installée en l'église de Fronsac, les fabriciens de l'église Saint-Jean-Baptiste de Libourne ayant commandé la chaire néo-gothique qui se trouve encore maintenant dans l'édifice, pour sacrifier à la mode sans doute, mais aussi, certainement, parce que la vieille chaire était si délabrée qu'elle ne semblait plus digne de remplir sa fonction car il est certain qu'elle ne se trouve plus dans son état primitif et paraît avoir subi, sans doute au début du XIX<sup>e</sup> siècle, quand l'église Saint-Jean fut rendue au culte, de très importantes restaurations.

### Examinons le meuble de haut en bas

L'abat-son, à la corniche fort dénudée, est en grande partie restauré ; il est surmonté de consoles entourant une statue – en très mauvais état – représentant la Vierge ; sur le ciel de l'abat-son figure une colombe, symbole de l'Esprit Saint, ce qui est habituel pour les chaires de cette époque, mais cette sculpture semble encastree parmi les restaurations du XIX<sup>e</sup> siècle, période où l'abat-son paraît avoir été littéralement "doublé" par le restaurateur.

La partie médiane comporte un dorsal qui, primitivement descendait presque jusqu'au sol (fig. 1) ; la partie du dorsal à laquelle pouvait s'adosser l'orateur a été totalement refaite au XIX<sup>e</sup> siècle ; elle est accompagnée à droite et à gauche de rinceaux d'où surgissent deux *putti* portant chacun une guirlande de fleurs, ces deux éléments ne sont pas chevillés au dorsal mais simplement accolés, ce que n'aurait jamais conçu un sculpteur du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous nous trouvons là devant un habile bricolage réalisé tant bien que mal par un simple menuisier. Il est à noter que les rinceaux et les *putti* de notre chaire sont très proches des *putti*, portant chacun une couronne de fleurs, que Pierre Vernet sculpta en 1742 pour le retable de l'église de Barsac<sup>14</sup>.

8. A.D.Gir. 8 J 14.

9. Mayr, p. 153 à 163.

10. Guinodie. Tome I, p. 279.

11. A.D.Gir. G 648 (dossier Libourne).

12. A.D.Gir. Q 963. Contrairement aux autres églises du département, on ne fit pas à Libourne d'inventaire du mobilier pour la bonne raison que les sans-culottes s'étaient livrés quelques jours auparavant à un saccage en règle.

13. Guinodie. Tome III, p. 165, note 2. La date de 1840 n'est peut-être pas rigoureusement exacte car nous n'avons pas trouvé dans les comptes de la fabrique de Fronsac ni dans celle de l'église Saint-Jean-Baptiste de Libourne la moindre trace d'une opération comptable effectuée à ce sujet. Il est possible que la chaire ait été en si mauvais état qu'elle fut purement et simplement donnée à l'église de Fronsac ce qui expliquerait l'absence de tout document.

14. Bordeaux Baroque, p. 154 à 160 ; 169 à 174.





Fig. 4. - Scène évoquant l'œuvre de charité (photo P. Bardou).

Le départ et la bande de la main-courante ne paraissent pas d'origine. Les scènes placées sous cette main-courante et sur la cuve montrent que le sculpteur, contrairement à l'usage, ne suivit pas un programme précis. Vernet s'inspira visiblement d'une suite de gravures qu'il possédait ou se fit prêter. Ces scènes sans lien entre elles sont au nombre de sept, chacune étant séparée l'une de l'autre par une moulure faisant office d'encadrement et par une chute de fleurs, typique de l'art religieux du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est à noter que ces scènes ne sont pas taillées dans les panneaux eux-mêmes mais sculptées dans des morceaux de noyer qui furent rapportés par l'artiste sur les panneaux.

La première de ces scènes représente une *Vierge en pied tenant l'enfant Jésus* dans ses bras, figure dont la taille paraît bien exiguë dans un si vaste panneau.

La seconde est un groupe de trois personnages qui sont sans doute une représentation de *L'œuvre de Charité* (fig. 4).

La troisième montre *La Vierge Marie tenant Jésus dans ses bras* ; Vernet copia, pour réaliser cette sculpture, une peinture de Sassoferato nommée *La Madonna con figlio*, aujourd'hui

conservée à *La Pinacoteca di Brera* de Milan, qu'il devait connaître par une gravure. Au cours de la réalisation, Vernet se heurta à un problème : la composition de Sassoferato est plus large que haute alors qu'il devait remplir un panneau plus haut que large ; il conserva donc l'attitude des deux personnages mais "remplit" le vide de la partie inférieure de son bas-relief de drapés assez mal venus.

Puis vient, en quatrième position, la représentation d'une sainte, agenouillée, surmontée d'un *putto* tenant une palme. Il est difficile de comprendre les intentions du sculpteur, les cheveux épars du personnage font penser à Marie-Madeleine mais la palme indique qu'il doit plutôt s'agir de sainte Catherine d'Alexandrie (fig. 5).

En cinquième position vient *l'Annonciation* ; Vernet a représenté l'archange Gabriel quand il salue Marie, les deux personnages étant survolés par la colombe, symbole de l'Esprit Saint. Là aussi, il est sûr que le sculpteur s'inspira d'une gravure : celle de Caraglio reproduisant une œuvre aujourd'hui perdue de Titien<sup>15</sup> (voir fig. 5).

Ensuite vient une belle représentation de saint Augustin, bien reconnaissable au cœur enflammé qu'il tient d'une main et à la main posée à ses pieds (voir fig. 6).

Enfin, pour terminer vient une scène bien touchante, peut-être la plus belle de l'ensemble ; elle montre un vieillard tenant par la main une jeune enfant ; il semble que ce soit saint Joachim et la Vierge en son jeune âge ; le saint tient de la main droite une branche de lys (voir fig. 6).

Comme la plupart des chaires fabriquées en ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la cuve se termine par un appendice qu'on pourrait qualifier de cul de lampe. Cet élément est orné de motifs décoratifs fort bien venus qui peuvent rivaliser avec ceux des plus belles chaires conservées en Aquitaine.

Nous n'avons pas ici la prétention de révéler un chef-d'œuvre mais de mettre l'accent sur un ouvrage de jeunesse d'un sculpteur estimable, plus à l'aise alors dans l'ornementation que dans le traitement des figures, ce qui est du reste légitime car on sait qu'il apprit les premiers rudiments de son art avec son père, Jean Vernet (vers 1670-1750) qui était, avant tout, un sculpteur ornementaliste. En tout cas, ce meuble mériterait une restauration, son état général n'étant pas bon. Outre la partie inférieure du dorsal qui n'existe plus, le cul de lampe a perdu sa partie inférieure et, conséquence de l'humidité qui règne dans cette partie de l'église, certains éléments, en particulier ceux ajoutés au XIX<sup>e</sup> siècle, se détachent dangereusement.

15. Valcanover, Titien, p. 108 et 109, n° 180.



Fig. 5. - Sainte Catherine d'Alexandrie - L'annonciation (photo P. Bardou).



Fig. 6. - Saint Augustin - Saint Joachim et la Vierge enfant (photo P. Bardou).



## Bibliographie

Bordeaux Baroque. Choix de textes du Professeur P. Roudié. Bordeaux, 2003.

Fournier (J.-F.). Notes pour servir à l'histoire de l'art à Libourne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Revue historique et archéologique de Libourne. Tome XLIV, 1976, p. 25 à 31 et 68 à 74.

Fournier (J.-F.). Note sur un projet du sculpteur Pierre Vernet. Revue historique et archéologique de Libourne. Tome XLII, 1974, p. 123 à 130.

Guinodie (Raymond). Histoire de Libourne. Libourne, 1876.

Mayr (Wieland). Une famille de sculpteurs bordelais du XVIII<sup>e</sup> siècle : les Vernet. Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde. Tome VII, 1914, p. 153 à 163, 246 à 256 et 317 à 328.

Souffrain (J.-B.-A.). Variétés historiques sur la ville de Libourne. Libourne, 1806.

Valcanover (Francesco). Tout l'œuvre peint de Titien. Flammarion, 1969.



## Chaires à prêcher de Sainte-Foy-la-Grande et La Réole

par Pierre Coudroy de Lille

La Révocation de l'Edit de Nantes de 1685 dans un esprit de catéchisation fut suivie par la construction de nouvelles chaires à prêcher. Deux de cette étude datent de cette époque : celle de Sainte-Foy-La-Grande datée de 1685, celle de l'Hôpital de La Réole édifiée de 1690 à 1692.

Elles sont composées selon le même type : un escalier de montée et d'une cuve décorée de panneaux de bois à personnages, d'un dorsal et d'un abat-voix, d'un couronnement, le tout en bois sculpté. L'humidité et parfois les termites les ont fragilisées et souvent mises en danger de disparaître.

En comparaison on trouve en Gironde d'autres chaires de la même époque en bois orné, celle de Saint-Bruno de Bordeaux des alentours de 1690, celle de Léogéats en pierre peinte en

faux bois datée de 1689, celle de Floirac en pierre provenant de Saint-Projet de Bordeaux de 1701, de Saint-Trélody venant de Lesparre, de Bonnetan venant de la chapelle de la Merci de Bordeaux.

Il y a des chaires plus anciennes, à Saint-Michel-de-Rieufret édifiée vers 1590 en pierre, Sainte-Eulalie de Bordeaux également en pierre, simples cuves, comme à l'abbatiale de Saint-Ferme ou à la basilique Notre-Dame de Verdélais.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle beaucoup de chaires sont d'un autre type, les panneaux de bois historiés sont remplacés par des panneaux de marbre de couleur galbé, ainsi celle de Saint-Michel de Bordeaux de 1753, de Notre-Dame à Bordeaux, de la cathédrale provenant de l'église Saint-Rémy, de Cantenac, de Saint-Pierre de La Réole, de Barsac.





Fig. 1 à 3. -  
Chaire de Sainte-Foy-la-Grande.

## La chaire de Sainte-Foy-la-Grande

Elle est en parfait état de conservation et bien entretenue. La nouvelle église de Sainte-Foy a été construite en 1849 par l'architecte diocésain Pierre-Auguste Labbé et on y a transporté la chaire de la précédente église paroissiale.

Au bas on trouve la date gravée dans le bois – 1685 – avec les deux initiales A V, sans doute celles du sculpteur, non encore identifié.

Le garde-corps de l'escalier est décoré, de trois panneaux floraux, dont de grosses marguerites, d'un bel effet décoratif. Les quatre panneaux de la cuve figurent les évangélistes accompagnés de leurs animaux symboliques. La sculpture est fine, elle se détache en forme quelque peu ovale sur un fond plat, ce qui accentue un effet de contraste.

L'abat-voix est quelconque (mais, est-il de la même époque ?), le support de la cuve est remarquable. Dans un bel élan baroque, un Hercule supporte la chaire, ayant terrassé un petit monstre aux têtes coupées : il s'agit de l'hydre de Lerne,

dont la mythologie grecque explique que les têtes repoussaient après avoir été coupées.

C'est l'image même du protestantisme qui était considéré comme une hydre sans cesse renaissante. Les textes sont nombreux qui évoquent cette image de l'hérésie comme une hydre. Depuis le Moyen-Age florentin, il y a contamination entre la représentation de l'Hercule antique et celle de la Force, vertu cardinale.

Le bois du support est noir, peut-être de l'ébène, alors que la chaire elle-même est en bois plus clair, créant un jeu de couleurs.

On peut attribuer cet Hercule à un maître particulièrement habile à rendre une musculature puissante.

Sainte-Foy-La-Grande étant un foyer important de la religion réformée dès les années 1560, il s'agissait donc de marquer fortement le retournement de la Révocation de l'Edit de Nantes.

## La chaire de l'Hôpital de La Réole

Elle est très documentée grâce à un excellent article paru dans le Bulletin de la Société des Etudes du Lot<sup>1</sup>.

La chaire provient de l'église priorale bénédictine de Saint-Pierre de La Réole, transportée en 1803, l'édifice menaçant ruine à la suite de dix ans de non entretien.

Le 30 mai 1691 en l'étude de Me Vergnol, notaire à Villeneuve d'Agen, était passé le contrat de besogne entre Dom Nicolas Bégué, moine de La Réole agissant pour le compte du Prieur claustral Dom Paul Saporta et Jean Tournier, maître sculpteur de la ville de Gourdon, d'un chaire, de tout un chœur boisé avec stalles pour garnir la vaste nef de 16 m de large. Cet ouvrage monumental s'inscrivait dans une suite de travaux pour remettre en état la Priorale, grâce aux soins des Mauristes : 1650, commande d'un tabernacle doré ; de 1687 à 1690, construction de voûtes de pierre à la nef précédemment charpentée ; 1704, reconstruction des bâtiments monastiques.

Jean Tournier, artisan menuisier de grand talent était à la tête d'un atelier qui a pu réaliser une œuvre considérable, dans les diocèses de Cahors, de Tulle, de Bazas, d'Agen. Autour de Gourdon l'atelier a œuvré à l'église Saint-Pierre, au retable de l'église de pèlerinage de Notre-Dame des Neiges, à l'église de

l'Assomption du Vigan, au retable de Catus. Au diocèse d'Agen il a réalisé les boiseries du retable et la chaire de Lauzun, le retable des Pénitents bleus de Villeneuve sur Lot, les stalles et le retable de Moirax. Au diocèse de Bazas les éléments boisés de La Réole.

Issu d'une famille de sculpteurs originaires de Jonzac en Saintonge et installée à Gourdon vers 1600, Jean Tournier représentait la quatrième génération de ces artisans dont l'atelier poursuivit son activité jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Né en 1647, il fit son testament en 1712. A l'époque Alain de Solminiac, évêque de Cahors mettait en œuvre les idées de la Contre-Réforme, en embellissant les églises, en commandant des retables lors de ses tournées épiscopales.

Pour La Réole, Jean Tournier confectionna aussi une suite de stalles remarquables, dites chaises hautes, dont l'acte notarié donne le nombre : dix-huit de chaque côté du chœur, quatre du fond de chaque côté, soit en tout quarante-quatre de chaque côté pour le bas-chœur. Ces stalles ont été dispersées, treize se trouvent aujourd'hui au Mas d'Agenais.

1. Tome 69, 1948, rédigé par le chanoine Marboutin.



Paul Roudié décrit «une étonnante chaire de bois peint et doré garni de panneaux dont la cuve est soutenue par un Samson athlétique à genoux»<sup>2</sup>.

L'ensemble est en excellent état de conservation. Les panneaux de la chaire se détaillent ainsi :

- Cinq pour le garde-corps de l'escalier : le repentir de saint Pierre avec le coq, patron du monastère ; Marie-Madeleine priant dans le désert, tenant un vase du parfum dont elle a oint les pieds du Seigneur ; l'Annonciation, la Vierge lisant surprise par l'archange Gabriel montrant la nuée céleste ; sainte Scolastique, sœur de saint Benoît, fondatrice de la Règle pour les femmes, une crosse abbatiale aux pieds, contemplant une statue de la Vierge à l'Enfant ; saint Mathieu écrivant, avec l'ange.

- Quatre sur la cuve : saint Marc et son symbole ; un saint Pierre recevant les clés des mains du Christ, la tiare aux pieds ; saint Luc et un gros livre, avec son taureau symbolique ; saint Jean inspiré, accompagné de l'aigle.

Le support est orné de grandes guirlandes entourant la cuve avec une belle ampleur décorative. Selon la commande la chaire devait être supportée par un Samson ; c'est un athlète aux muscles puissants qui soutient la chaire de son épaule, une tête de lion sur l'épaule, rappel d'Hercule et de la Force, figurant la victoire sur le Mal. Au dorsal la figuration du Christ vainqueur tenant la Croix est environnée de chutes de fleurs et de feuillages.

Le dais de l'abat-voix est lui aussi orné de guirlandes comme ses deux supports. Le couronnement se termine par une Renommée sonnant de la trompette, un angelot quelque peu dénudé, d'un souffle baroque puissant et spectaculaire.

Les clichés de cet article sont de Pierre Bardou.

## Bibliographie

*Société des Etudes du Lot*, t. 69, fascicule de janvier-juin 1948, pp. 40-51, Jean Tournier sculpteur sur bois, de J.-R. Marboutin.

Manuscrit de Dom Barnabé Ducasse bibliothèque privée.  
Photos de La Réole aimablement prêtées par la DRAC.

Les bas-reliefs sculptés n'ont pas tous la même qualité. Comme dans tout travail d'atelier plusieurs factures se côtoient selon qu'on a affaire au maître ou à ses apprentis. Dans la chaire de La Réole, il semble que les éléments décoratifs guirlandes de fleurs, chutes de feuillages, bandeaux et autres soient de meilleurs qualité que les panneaux, ou tout au moins certains de leurs éléments.

Socle et abat-voix sont de meilleure venue. Par contre les personnages des reliefs sont parfois disproportionnés, grosses têtes, jambes grêles ; la gestuelle est très expressive. Les plis des vêtements sont rendus avec soin.

Il est certain qu'il y a un côté presque théâtral où l'on accentue les effets, les évangélistes ont de gros livres, de gros plumes l'air inspiré ou extasié est volontairement appuyé.

C'est une très belle œuvre, témoin d'un époque où l'art religieux atteignait des sommets. Les moines bénédictins de La Réole étaient sensibles à l'art de leur temps. Cet ensemble boisé, clos, devait être étonnant ; il fut en service exactement un siècle, puis vint l'abandon en 1791, la disparition au temps du Concordat mais la chaire est sauvée, à l'Hôpital de La Réole, alors que dans l'église Saint-Pierre on plaça la chaire provenant de l'église paroissiale Saint-Michel. A titre de comparaison, la chaire de l'église paroissiale de Lauzun, elle aussi très décorée, provenant de la chapelle des Récollets de la ville est également de Tournier, comme d'ailleurs le retable du maître-autel.

2. *Bordeaux baroque*, p. 160.



Fig. 4. - Chaire de l'hôpital de La Réole.





Fig. 5. - Chaire de l'hôpital de La Réole, détail.



Fig. 6. - Chaire de l'hôpital de La Réole, détail :  
saint Pierre recevant les clefs des mains du Christ.





Fig. 7. - Chaire de l'hôpital de La Réole,  
détail : la Madeleine dans le désert.



Fig. 8. - Chaire de l'hôpital de La Réole, détail :  
le repentir de saint Pierre.





Fig. 9. - Chaire de l'hôpital de La Réole, détail : Samson.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 197-212

## ***Le couvent des dames de la congrégation de Saint-Joseph à Bordeaux***

par Claude Laroche

***Hommage à Paul Roudié, Joël Perrin et Jean-Claude Lasserre***

Le samedi 10 décembre 1988, dans le cadre de l'assemblée mensuelle de la Société archéologique de Bordeaux, Jean-Claude Lasserre (1939-2002) donnait une communication intitulée « 1967-1987 ou vingt ans d'opérations d'urgence à l'Inventaire général d'Aquitaine »<sup>1</sup>.

La réalisation de l'Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France, lancé en 1964 par un André Malraux faisant sienne une idée défendue par André Chastel, devait être confiée à des commissions régionales, devenues par la suite conservations puis services régionaux de l'Inventaire. Celle d'Aquitaine, créée sous l'impulsion du professeur Charles Higounet et dirigée dès le début par Jean-Claude Lasserre, est instituée en 1967. Pour célébrer à sa manière l'anniversaire de cette création, Jean-Claude Lasserre avait choisi ce soir-là de présenter l'un des aspects les moins connus du travail de l'Inventaire. S'inscrivant hors du cadre topographique habituel du service, organisé essentiellement selon des aires d'études – généralement cantonales – prospectées et étudiées de façon systématique, les « opérations d'urgence » sont au contraire des opérations ponctuelles, concernant un édifice ou des éléments de mobilier habituellement inaccessibles ou, le plus souvent, réalisées avant la transformation ou la destruction de cet ensemble ou de cet édifice, avant la dispersion de ce mobilier.

C'est ainsi que, ce samedi-là, Jean-Claude Lasserre avait présenté aux membres de la Société archéologique les exemples bordelais les plus marquants de ce type d'opérations. Parmi

ceux-ci, nous nous souvenons de la campagne de prises de vues réalisée par le service en 1969 au fort du Hâ à Bordeaux avant la démolition de la prison. Jean-Claude Lasserre avait également évoqué brièvement la bourse des marchands de la place du Palais à Bordeaux. L'emplacement de cet important édifice de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle était occupé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle par les Entrepôts bordelais et magasins généraux agréés par l'État, dont l'incendie, en 1971, avait incité l'équipe de l'Inventaire à réaliser sur place un important travail de relevé graphique et photographique et Joël Perrin (1945-1999, chercheur à l'Inventaire en Aquitaine de 1968 à 1987) à mettre

1. Sur Paul Roudié, voir Robert Coustet, « Paul Roudié (1916-1994) », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXXIV, année 1993, p. 212-213 ; « Liste des publications de Paul Roudié », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXXIV, année 1993, p. 214-218 ; Robert Coustet, « Paul Roudié (1916-1994), un amoureux de la sculpture », dans Paul Roudié, *Bordeaux baroque : sculptures à Bordeaux et dans la région bordelaise*, Bordeaux, Société archéologique de Bordeaux, 2003, p. 3-6. Sur Joël Perrin, voir *Histoire de l'art*, n° 42-43 ; *In situ*, revue électronique de l'Inventaire général, n° 1-2001 (*Mélanges en mémoire de Joël Perrin*, avec liste des publications ; <http://www.revue.inventaire.culture.gouv.fr/>). Sur Jean-Claude Lasserre, voir *Le Festin*, n° 45, avril 2003 (*Hommage à Jean-Claude Lasserre*) ; Claude Laroche, « In memoriam : Jean-Claude Lasserre », *In Situ*, revue électronique de l'Inventaire général, n° 3, printemps 2003 (<http://www.revue.inventaire.culture.gouv.fr/>) ; Hélène Mousset, « Jean-Claude Lasserre (1939-2002) », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XCIII, année 2002, p. 3-4.



au point un remarquable dossier, probablement sous la direction de Paul Roudié (1916-1994, associé en tant que chercheur aux travaux de l'Inventaire en Aquitaine de 1967 à 1974). Recensant les vestiges de l'ancienne bourse des marchands alors encore en place ainsi que les éléments sculptés déplacés et effectuant les parallèles stylistiques et programmatiques avec les bourses de la même époque connues en France et avec d'autres édifices contemporains, Joël Perrin démontre dans ce dossier que d'une certaine façon, « c'est la bourse de Bordeaux que l'on doit, semble-t-il, considérer comme le premier édifice construit en France pour être une bourse ». Estimant que « pour bien situer [la façade] dans l'histoire de l'architecture régionale et nationale il faut la comparer à d'autres monuments, qui ne seront pas forcément des bourses », il propose de passionnants et féconds rapprochements. À la suite des historiens des générations précédentes et surtout à la suite de Paul Roudié, Joël Perrin s'essaie enfin à l'exercice difficile de datation de cet ensemble. Ce dossier exceptionnel est à ce jour inédit et mériterait largement une publication. À notre connaissance, l'édifice n'a jamais fait l'objet d'une étude complète publiée, bien que son importance ait été soulignée par Paul Roudié à la fois dans le volume *Bordeaux de 1453 à 1715* (1966) de l'*Histoire de Bordeaux* dirigée par Charles Higounet et lors de l'exposition *Bordeaux 2000 ans d'histoire* (1971), une notice du catalogue étant consacrée par lui à l'édifice.

L'essentiel du propos de Jean-Claude Lasserre ce soir-là était toutefois centré sur un dossier relativement modeste, mais qui lui paraissait emblématique des méthodes de travail du service et de son apport, discret mais essentiel, à la recherche en histoire de l'art. Il s'agissait du dossier d'urgence constitué en 1972 par les mêmes Paul Roudié et Joël Perrin avant la démolition de bâtiments appartenant au couvent des dames de la congrégation de Saint-Joseph, rue Paul-Louis-Lande, dans le quartier Sainte-Eulalie à Bordeaux. Le dossier, approfondi et mis en forme par la suite par Joël Perrin, recensait l'ensemble des éléments alors visibles. De ceux-ci, seule la chapelle allait être conservée (restée longtemps à l'abandon, elle vient d'être restaurée et réaffectée), le logis étant détruit pour ménager les accès à une résidence pour personnes âgées.

Tout en apurant en quelque sorte une dette envers les membres de la Société archéologique, à qui l'on doit la publication des communications auxquelles ils assistent, dette que Jean-Claude Lasserre, pris par le tourbillon de ses activités, n'avait pas eu le temps d'acquitter, la présentation de ce dossier « à l'état brut », c'est-à-dire tel qu'on peut le consulter au centre de documentation du service, dans sa neutralité historique et descriptive, nous a paru une bonne façon de rendre hommage à trois personnalités parfaitement inscrites dans le renouvellement de l'histoire de l'art opéré ces quarante dernières années. Une histoire de l'art qui ne s'attache

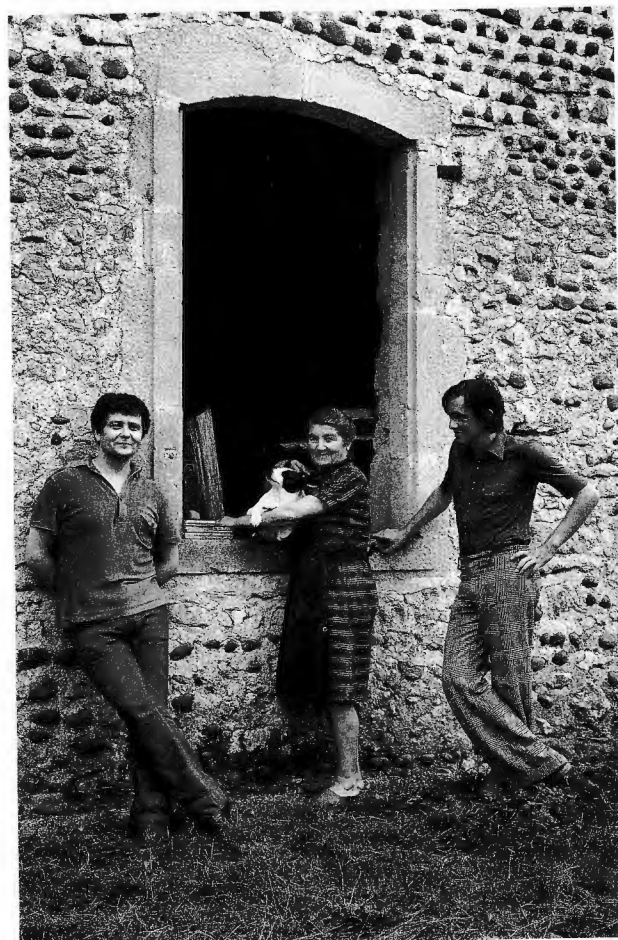


Fig. 1 - Jean-Claude Lasserre (à gauche) et Joël Perrin (à droite) sur le terrain, en Vic-Bilh, vers 1972-1975 (cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © Inventaire général - ADAGP).

pas seulement aux édifices insignes mais qui sait faire son miel de toutes les manifestations de l'activité humaine : une histoire de l'art toute de rigueur et de probité. À ce renouvellement nécessaire de la discipline, il faut dire et redire que les travaux de l'Inventaire général ont largement contribué, eux qui – on s'en rendra compte dans ce qui suit – s'attachent à un historique rigoureusement centré sur les campagnes de construction et à des descriptions ne s'écartant pas du vocabulaire normalisé mis au point par le service.

Cet hommage à Jean-Claude Lasserre nous a paru devoir être complété par la publication en fin d'article d'un premier essai de recension de ses écrits, élaboré à partir d'une liste établie par lui-même. La mise à disposition de cette nomenclature, probablement incomplète, nous a semblé nécessaire en attendant un collationnement plus affiné : elle montre déjà à la fois la grande diversité et la cohérence des centres d'intérêt de notre collègue et ami.

C. L.

## Couvent des dames de la congrégation de Saint-Joseph

Le dossier est présenté dans sa rédaction de 1972, probablement due à Paul Roudié, revue par Joël Perrin en 1985. Privilégiant l'état de la recherche au moment de sa rédaction, nous n'avons pas cherché à en actualiser la documentation. Nous ne présentons ici, comme Jean-Claude Lasserre en 1988, que son volet « architecture » ; outre la partie « mobilier », recensée par Bernard Loncan et Joël Perrin, nous avons retiré du dossier complet, tel qu'il est consultable au service régional de l'Inventaire, quelques illustrations (principalement certaines concernant la chapelle, toujours debout et récemment restaurée) et quelques annexes documentaires. Nous avons mis entre crochets les indications d'état actuel qui nous ont paru nécessaires à la compréhension du dossier : parties détruites, affectations actuelles des bâtiments voisins, etc.

### Historique

En 1616, des veuves et des filles d'âge mûr, approuvées par le cardinal de Sourdis, constituèrent une société destinée à secourir les orphelines. Elles s'installèrent d'abord rue Permentade dans un bâtiment dont la première pierre avait été posée en 1613 et qui était à l'origine destiné à des filles repenties (voir *infra*, documentation, 1 h).

Le 25 août 1618, sur l'initiative du cardinal de Sourdis, Charles de Chimbaut passa avec la communauté des orphelines un contrat selon lequel, moyennant 5 000 livres et la location à leur usage d'une maison pendant trois ans, celles-ci abandonnaient leur maison de la rue Permentade aux carmélites. La somme promise ne fut complètement payée que le 17 janvier 1679 (voir documentation 1 h). Leur couvent était entre-temps installé paroisse Sainte-Croix (voir documentation 1 h), avant de déménager dans celle de Sainte-Eulalie.

Le 19 juin 1630, Marguerite de Berthommé (?), veuve de Raymond de Massip, supérieure de la société, acheta une maison et un jardin rue Sainte-Eulalie moyennant 2 250 livres (voir documentation 1 h).

Marie Delpech de Lestang, supérieure très active, acheta trois autres maisons joignant la première en 1633, 1635 et 1638. Elle obtint de l'archevêque Henri de Sourdis qu'il érigeât cette maison en congrégation sous le nom de « Société des sœurs de Saint-Joseph pour le gouvernement des filles orphelines de la ville de Bordeaux » ; il établit les règles et constitutions de la société le 16 juin 1638. Ce texte fut approuvé par des lettres patentes de Louis XIII (mai 1639) et de Louis XIV (mai 1673) (voir documentation 1 h).

Avant 1663, les religieuses possédaient une chapelle, mais elle était trop petite et la supérieure Jeanne Durfort acquit une maison et jardin contigus en vue de la remplacer par une église. Le 15 mars 1663, l'archevêque Henri de Béthune approuva ce projet mais demanda l'exécution d'un plan qui lui soit soumis (voir documentation 1 h).

Le 2 juin 1666, les vicaires généraux constatant que la construction de l'église avait été commencée sans que le plan ait été approuvé et sans que les ressources aient été déclarées, interdirent la continuation des travaux avant l'arrivée prochaine de l'archevêque (voir documentation 1 f).

En 1671, l'église était sans doute terminée ou assez avancée pour servir au culte puisque le pape accorda des indulgences à ceux qui la visiteraient. Elle porte à la voûte les armes de l'archevêque Henri de Béthune, mort en 1680. Les armes accolées de Jean Baptiste Le Comte de La Tresne, président (1664) puis premier président (1695-1703) au Parlement de Bordeaux, et de sa femme, Marie-Anne de Pontac, qui figurent à la voûte, indiquent probablement que ce couple aida par des libéralités à la construction du bâtiment.

Par contrat du 27 avril 1674 (voir documentation 1 b), Julien Foucré dit l'Espérance, architecte, s'oblige à reconstruire une partie des bâtiments conventuels donnant sur la rue qui étaient alors en très mauvais état. Il semble d'après ce devis difficile à interpréter que la cuisine et peut-être la pièce sur la rue au nord-ouest soient dues au remaniement de bâtiments anciens, le reste étant construit *a novo*.

Les fonds avaient été en partie avancés par Maurice Pacot, receveur des décimes du diocèse de Bordeaux, qui fut remboursé totalement en 1682, mais la supérieure Jeanne Durfort en avait aussi fourni ; sortie de charge, elle fit donation à la communauté de ce qui lui était dû le 4 janvier 1681.

M. Amelin, curé de Saint-André, fit bâtir pour l'église des Orphelines une sacristie de 15 pieds sur 14, voûtée en arc de cloître. Le devis (voir documentation 1 h) n'est pas daté mais au dos figurent deux quittances du 26 août et du 17 décembre 1679. L'auteur du devis était Julien Foucré. Il fit d'autres travaux dans le couvent ; en effet, dans une quittance du 7 juin 1682 (voir documentation 1 d), il reconnut avoir reçu 970 livres de Jacqueline Renon, supérieure, « et ce pour reste de la bâtisse qu'il a fait tant dans la rue de Lalande et au derrier du monastère des filles orphelines que pour le dortoir et chambre du prédicateur qui est au-dessus de la sacristie et généralement pour tout le besoin et bâtisse qu'il avoit entrepris à faire pour lesdites



orphelines pendant le vivant de feu Jeanne Durfort supérieure dudit monastère et de Jeanne Lablanche cy devant supérieures de ladite maison ».

En mai 1690, la supérieure acheta des bois d'œuvre et commanda au charpentier Guillaume Tournier de démolir la charpente de l'église pour la refaire à neuf selon le plan qui en avait été fait. Il est probable que celui-ci avait été fourni par l'architecte Jacques Roumilhac, car il apparaît dans le contrat d'achat de bois (voir *documentation 1 e*).

Le 9 avril 1708, l'architecte Jehan Hugues fait un devis de 800 livres pour établir une tribune voûtée dans l'église et un escalier de pierre pour y monter, ce qui avait entraîné plusieurs travaux annexes ; il avait aussi effectué plusieurs mêmes besognes dans le couvent (voir *documentation 1 h*).

Le 25 septembre 1717, le même architecte fit un devis concernant la démolition partielle et la reconstruction du fronton de la façade, l'établissement de deux tirants, le rejointement de toute l'église et du retable du maître-autel et plusieurs petites réparations (voir *documentation 1 h*).

Une reconnaissance du 12 décembre 1757 indique que le couvent comportait parloirs, église, dortoirs et autres bâtiments, avec cours et jardin ; il mesurait 13 toises 5 pieds sur la rue Sainte-Eulalie et avait une profondeur de 26 toises 1 pied (voir *documentation 1 h*).

En 1765, un couvreur déclare avoir recouvert le pensionnat, la galerie et un « dôme » (voir *documentation 1 h*). En 1766, l'architecte Valence fait une cheminée d'angle à la moderne dans le couvent (voir *documentation 1 h*).

Le 22 avril 1768, l'architecte Richefort établit un devis de maçonnerie, charpente, couverture, menuiserie, ferrure, vitrerie, peinture et déblaiement des terres. Il s'agissait de démolir une ancienne maison et d'élever un bâtiment de deux étages comportant un escalier de pierre et six cheminées également de pierre ; prix 2 000 livres. Il s'agit probablement d'un devis d'une maison à louer, rue de Lalande derrière le couvent (voir *documentation 1 h*).

Le 26 septembre 1776, l'architecte Chalifour promit de démolir et de refaire en partie l'escalier de la cave et d'établir son entrée sur la cour (où elle se trouve en effet actuellement

[constat de 1972]) ; il s'engageait à démolir l'escalier de bois situé au-dessus et à construire à la place deux volées en pierre (sans doute celles qui se trouvent [en 1972] dans le bâtiment en retour d'équerre sur la façade postérieure du bâtiment principal) ; il devait encore faire quelques travaux moins importants (voir *documentation 1 h*).

Le 3 avril 1785, Chalifour, en compagnie de son fils, promit de faire une cave sous la maison qu'il avait construite dans le jardin et un escalier de pierre pour y descendre. La maison devait être blanchie (voir *documentation 1 h*).

Dans un devis non daté de Chalifour fils, il est question d'élever le pavé de la cour et de faire écouler les eaux vers la rue Mingin par un caniveau (voir *documentation 1 h*).

Dans une lettre du 8 mars 1788, l'ingénieur Migneron de Broqueville, inventeur d'un procédé pour le cintrage en bois, déclare qu'il avait construit en bois cintré un bâtiment pour les orphelines, mais il ne dit pas si c'est à l'intérieur de leur couvent (voir *documentation 1 a*).

Les religieuses et les orphelines quittèrent leur maison à la fin de 1792. Celle-ci servit de prison, puis de maison de détention spécialement destinée aux prêtres reclus et aux condamnés par voie de simple police (délibération du directoire du département du 1<sup>er</sup> nivôse an VII). La chapelle servit de local de réunion pour la section n° 17 (voir *documentation 1 k*).

Le 8 germinal an IX, la maison ou plus probablement une partie de celle-ci fut concédée provisoirement aux filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul ; elle leur fut donnée par décret impérial du 25 avril 1808 ; cinq religieuses assuraient des secours à domicile, l'instruction gratuite, des soupes économiques (voir *documentation 1 n*).

Le 6 décembre 1862, d'après une inscription aujourd'hui disparue qui se trouvait au-dessus de la porte donnant de l'église dans la cour, le bureau de bienfaisance de Bordeaux prit possession des bâtiments de l'ancien pénitencier et occupa ainsi la totalité de l'ancien couvent (voir *documentation 1 n*).

Il est vraisemblable que c'est à cette époque que l'église fut restaurée et remeublée. La date de 1863 que porte la cloche est une indication en ce sens. À la voûte, figurent les armes de Pie IX, pape de 1846 à 1878.

## Description

### Situation et composition d'ensemble

L'ancien couvent se trouve à l'angle des rues Paul-Louis-Lande (autrefois rue Sainte-Eulalie) et Magendie (autrefois rue Mingin), celle-ci le séparant de la maison de la Miséricorde, autrefois couvent de l'Annonciade [actuelle direction régionale des affaires culturelles]. Il est très proche de l'église paroissiale Sainte-Eulalie. Dans le même quartier se trouvaient de nombreux autres couvents : ceux des religieuses de la Madeleine, des Carmes, des Ursulines, des religieuses de Notre-Dame de la Visitation, des Feuillants (fig. 2 et 3).

L'édifice se compose d'une église (A), d'un corps de bâtiment ancien accolé à l'église (B [détruit]), dont l'élévation antérieure donne sur la rue et l'élévation postérieure sur une cour, et d'un autre corps de bâtiment ancien (C [détruit]) en retour d'équerre sur l'élévation postérieure du précédent.

Un corps de bâtiment élevé à l'est de l'église, relativement récent [détruit], ne sera pas étudié. Il a dû en remplacer un plus ancien qui contenait l'ancienne sacristie. D'après le cadastre, un corps de bâtiment fermait autrefois la cour à l'est, reliant le corps de bâtiment C au corps de bâtiment qui a précédé le corps de bâtiment moderne.

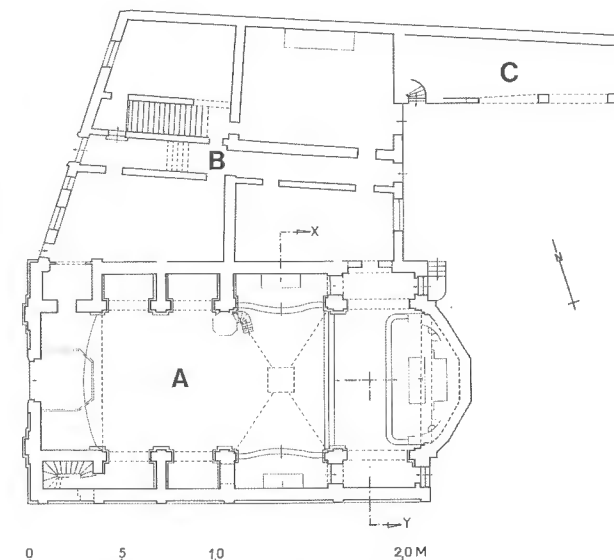


Fig. 2 - Bordeaux, couvent des dames de la congrégation de Saint-Joseph, plan au rez-de-chaussée (Jean-Bernard Faivre © Inventaire général - ADAGP).



Fig. 3 - Ensemble depuis l'ouest (angle des rues Paul-Louis-Lande et Magendie), état en 1972, comme l'ensemble des clichés présentés (cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).



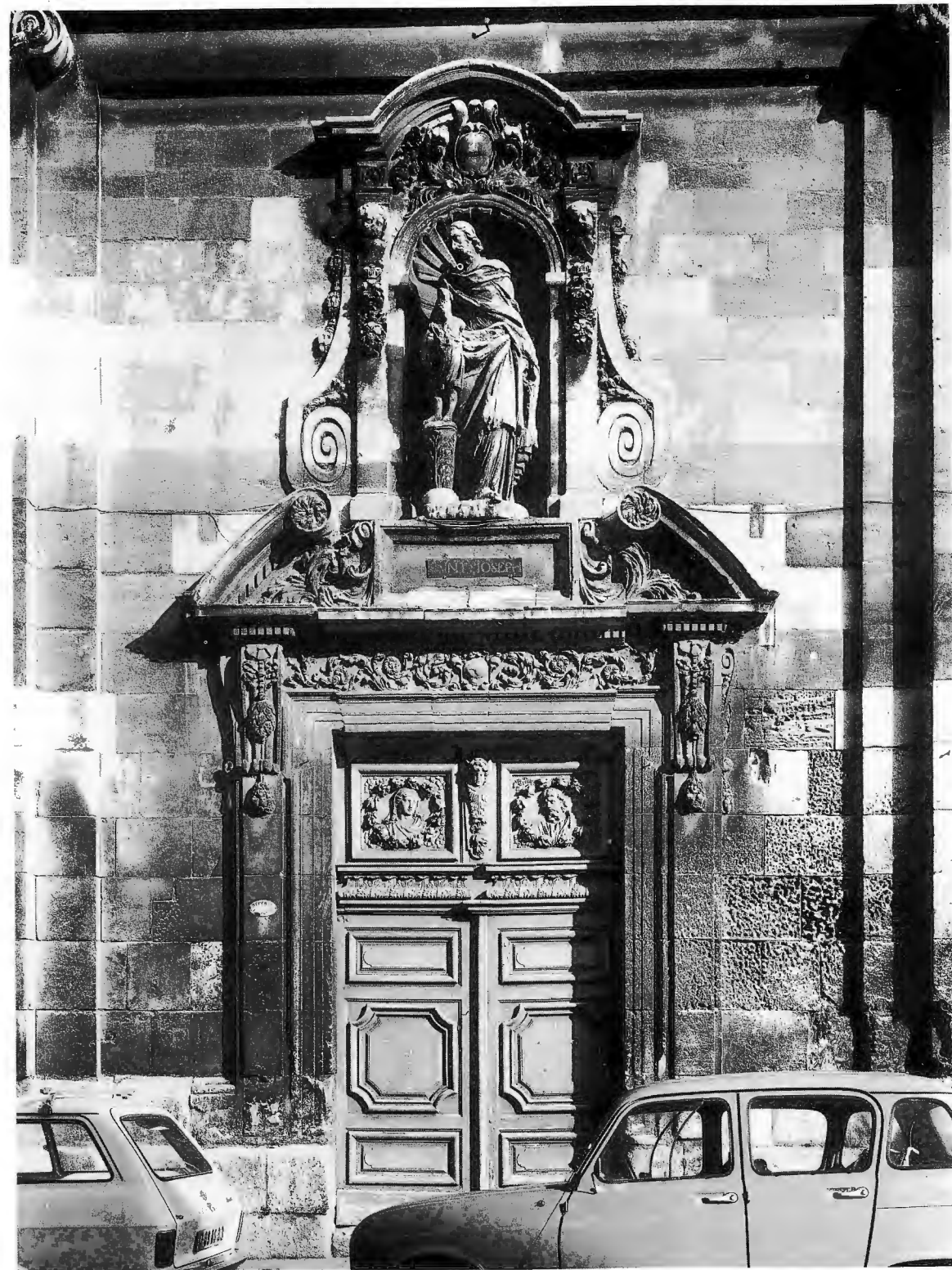


Fig. 4 - Église, détail de la porte centrale  
(cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).



Fig. 5 - Église, intérieur, vue d'ensemble depuis l'ouest  
(cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).

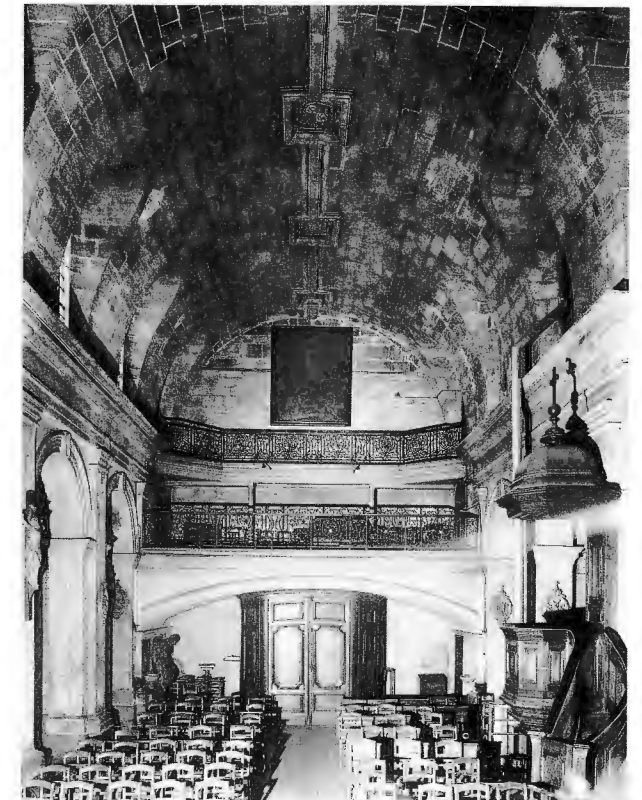


Fig. 6 - Église, intérieur, vue d'ensemble depuis l'est (cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).

## *Église* (fig. 4 à 7)

### *Matériaux et leur mise en œuvre*

Façade antérieure en calcaire soigneusement appareillée, trois assises en grand appareil, le reste en moyen appareil. Voûtes et arcades de la nef et du chœur en moyen appareil. Élévations sud et postérieure en moellons avec chaînes d'angles, soubassement, bandeau, corniche, encadrements des baies, contreforts appareillés. Couverture en tuiles creuses.

### *Parti général, plan, coupes et élévations intérieures*

Église orientée. Vaisseau principal coupé par un transept non saillant ; nef bordée de chaque côté par deux chapelles peu profondes et occupée à l'ouest par une tribune à deux étages, de part et d'autre de laquelle se trouve une petite annexe ; celle

du sud contenant un escalier, celle du nord un passage donnant accès au corps de bâtiment B surmonté d'autres passages au niveau des tribunes.

Le chœur, séparé du transept par trois marches et une table de communion, est composé d'une partie droite et d'une abside à cinq pans inégaux ; sur la partie droite s'ouvre un passage de la même profondeur que les chapelles ; celui du sud donne accès à la sacristie, celui du nord à la cour du couvent. Ces passages communiquent avec les bras du transept.

Le vaisseau et les bras du transept sont couverts par des voûtes en plein-cintre à lunettes ; les voûtes des bras du transept forment pénétration dans la voûte du vaisseau. L'abside est voûtée en cul-de-four. Cette voûte est séparée de celle de la partie droite par une sorte de doubleau. Les chapelles sont voûtées de berceaux transversaux plein-cintre et en anse de panier pour les passages de chaque côté des parties droites du chœur. Le sommet des voûtes du vaisseau principal et des bras du transept est marqué par une plate-bande interrompue



par cinq cadres de pierre carrés entourant des armes sculptées. Le contrebutement est assuré par des murs boutants échancrés à leur sommet et dont la partie inférieure sert de mur de séparation entre les chapelles faisant au sud une légère saillie en forme de pilastres sur le mur gouttereau. À l'est, à la jonction de la partie droite du chœur et de l'abside, la partie supérieure du mur boutant est appliquée contre un autre contrefort plat.

La tribune qui occupe la partie occidentale de la nef a son premier étage porté par une voûte en berceau en anse de panier. La tête de l'arc est ornée d'un gros tore. À la naissance de la voûte, bandeau mouluré à hauteur d'impôtes. Sous la voûte dans le mur ouest de la nef, porte d'entrée dissimulée par un tambour. Dans le mur nord, porte rectangulaire. Au-dessus de l'arc, large bandeau mouluré prolongeant les impôtes des arcs de la nef. Au premier étage de la tribune dans les murs latéraux, traces d'arcs en anse de panier bouchés correspondant sans doute aux arcades de la nef bouchées lors de la construction de la tribune en 1708 ; des portes en plein-cintre ont été percées postérieurement. Le second étage de la tribune, nettement en retrait par rapport au premier, est composé d'une partie centrale droite et de deux parties en retour obliques ; il est porté par des colonnes de fonte et bordé par une balustrade en fer. Dans chacun des murs latéraux, une porte en plein-cintre (ancienne fenêtre).

Les élévations latérales de la nef sont à deux niveaux. Le niveau inférieur comporte deux arcades en plein-cintre donnant accès aux chapelles ; les arcades sont flanquées de pilastres qui portent un entablement à frise nue et corniche très saillante. Au niveau supérieur, une fenêtre en plein-cintre est percée au droit de chaque arcade. Passage bouché entre la deuxième chapelle sud et le bras du transept.

Dans le bras du transept, l'entablement de la nef se continue, mais sur le mur du fond il est réduit à la seule corniche ; un pilastre semblable à ceux de la nef s'élève de chaque côté de l'entrée des bras. Dans le mur du fond, une fenêtre en anse de panier s'ouvre au-dessus de la corniche. Dans le mur est, une baie en plein-cintre fait communiquer le bras avec le passage qui longe la partie droite du chœur.

Les murs de la partie droite du chœur sont décorés de la même façon que la nef, l'arc de l'arcade étant ici en anse de panier.

Dans la partie droite du chœur, deux marches conduisent à une plate-forme qui occupe également toute l'abside et porte l'autel.

Les murs de l'abside sont complètement cachés par un retable de pierre dont le couronnement occupe en partie le cul-de-four.

## Élévations extérieures

La façade occidentale sur la rue Paul-Louis-Lande est composée d'une partie centrale formant un avant-corps très peu saillant correspondant à la nef et de deux parties latérales très étroites correspondant aux chapelles.

La partie centrale est encadrée de deux pilastres portant un entablement à frise bombée et au-dessus un vaste fronton cintré ; le centre est occupé par un oculus ovale ; porte centrale à fronton brisé. Au centre du fronton, table entourée d'un encadrement mouluré portant l'inscription SAINT-JOSEPH. Au-dessus, niche en plein-cintre à coquille abritant une statue et flanquée d'ailerons ; sur l'entablement, monogramme non identifié.

Parties latérales : à la base de la partie incurvée de la façade s'élèvent sur un socle des pots à feu.

L'élévation sud sur la rue Magendie comporte deux niveaux séparés par un bandeau mouluré ; premier niveau divisé en travées par des pilastres ; le second niveau comporte d'ouest en est, après un petit corps de bâtiment logé entre l'étage supérieur des deux contreforts, deux travées divisées par un contrefort, chacune étant percée d'une fenêtre en plein-cintre. Le mur sud du bras du transept est encadré par des chaînes d'angle qui forment des contreforts plats. À l'exception du petit corps de bâtiment occidental, l'élévation sud est couronnée par une corniche qui s'incurve au-dessus de la fenêtre du bras du transept, et est surmontée par un petit bahut qui porte la charpente.

L'élévation nord est cachée par le corps de bâtiment B [elle est actuellement dégagée]. On aperçoit seulement, à l'extrémité ouest, un petit mur perpendiculaire au mur gouttereau de la nef, analogue à celui du petit corps de bâtiment de l'élévation sud, et, à l'extrémité est, un fragment du mur gouttereau de la partie droite du chœur. L'élévation de l'abside est en grande partie dissimulée par les corps de bâtiments récents élevés contre elle [actuellement dégagée]. La corniche fait suite à celle des élévations latérales et est également surmontée d'un bahut.

## Combles et couvertures

Le vaisseau principal est couvert par une toiture à deux versants de faible pente en tuiles creuses qui forme croupe sur l'abside. Le bras sud du transept est couvert par une toiture en pavillon à pente faible également en tuiles creuses. Sur la partie ouest du bras nord du transept est monté un petit clocher de charpente de plan rectangulaire autrefois ajouré ; le beffroi, auquel on accède par un petit escalier de bois, est entouré de quatre pans de bois formés d'arcs en plein-cintre ou en anse de panier surmontés d'oculus ovales ; toiture à deux versants de tuiles creuses. Dimensions du beffroi : largeur 2,02 m, longueur 2,82 m, hauteur 2,90 m, le tout dans œuvre.



Fig. 7 - Église, intérieur, élévation sud et transept sud (cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).

## Distribution intérieure

Escalier d'accès à la tribune logé dans une cage de plan rectangulaire. On y accède par une porte donnant dans la première chapelle du sud. Une volée tournant à gauche. Marches de pierre à nez saillant. Rampe formée de barreaux de fer fixés sur la face externe du limon ; main courante de bois.

La petite pièce symétrique au nord sert de passage faisant communiquer l'église avec le couvent.

## Relations du décor avec l'architecture

Le décor primitif de l'église était, autant que l'on puisse en juger, essentiellement sculpté dans la pierre et était limité à deux emplacements, la façade occidentale (porte surmontée d'une

niche) et l'intérieur de l'abside (retable monumental). Cette sculpture est pour une très grande part de caractère décoratif, mais deux médaillons en relief et deux statues en ronde-bosse s'y intégraient étroitement. L'iconographie montre le souci de glorifier le patron de l'église, saint Joseph, associé bien entendu à la Vierge. La boiserie de la porte d'entrée porte également un décor sculpté ; les bustes en médaillon de la Vierge et de saint Joseph sont en accord avec le thème iconographique général.

Les autres éléments de menuiserie décorée (chaire, tambour), les grilles (de la sainte table, de la tribune), les autels des chapelles, les vitraux, ne font pas partie du programme primitif, mais ils ont été adaptés à l'architecture qui les abrite ; le programme iconographique des vitraux, ainsi d'ailleurs que certaines statues de plâtre, marquent bien la prise de possession de l'édifice par des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul.





Fig. 8 - Logis, corps de bâtiment B, élévation antérieure  
(cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).

### **Logis** [détruit] (fig. 8 à 13)

#### **Matériaux et leur mise en œuvre**

Murs de moellons crépis avec encadrements, bandeaux, corniche appareillés.

#### **Parti général, plan, coupes**

Les corps de bâtiments B et C possèdent un rez-de-chaussée et deux étages. Il y a trois caves en sous-sol sous le bâtiment B, une sous la cuisine au nord-est, une autre sous la partie sud-ouest, la troisième sous la partie occidentale du couloir. Le corps de bâtiment B est de plan trapézoïdal et double en profondeur. Il est divisé transversalement par un mur de refend et longitudinalement par deux autres qui limitent un couloir central.

Un escalier de pierre rampe sur rampe tournant à droite comporte une volée de quinze marches entre le rez-de-chaussée et le premier étage, une volée de cinq marches entre le premier



Fig. 9 - Logis, corps de bâtiment B, élévation postérieure  
(cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).

et une sorte d'entresol régnant seulement du côté de l'élévation antérieure, une volée de treize marches entre cet entresol et le second étage. Marches partiellement délardées.

Les deux caves principales sont voûtées en anse de panier ; les étages sont séparés par des planchers.

Le corps de bâtiment C, corps de passage à l'origine, est rectangulaire très allongé, simple en profondeur. Le rez-de-chaussée devait être une galerie ouverte. Un escalier rampe sur rampe de pierre a été établi dans la partie ouest.

#### **Élévations extérieures**

##### **Élévation antérieure du corps B**

À trois niveaux séparés par des bandeaux ; corniche moulurée au sommet. Au centre du premier niveau, porte rectangulaire à chambranle surmonté d'un fronton incurvé.

La travée de droite comporte un grand soupirail ouvert dans l'allège de la fenêtre du premier niveau, qui a été modifiée ; la



Fig. 10 - Logis, corps de bâtiment C, élévation sud  
(cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).

#### **Élévation sud du corps C**

Trois niveaux. Au premier niveau, à droite, deux grandes arcades en anse de panier à clef saillante et pendante ; une troisième arcade a été bouchée à gauche et une porte rectangulaire donnant accès à l'escalier de l'une des caves du bâtiment A a été percée. Entre le premier et le second niveau, bandeau mouluré.

Au second et au troisième niveau, au droit de chacune des arcades du premier niveau, trois petites fenêtres rectangulaires à appui saillant ; l'une d'entre elles est bouchée. Sous les fenêtres du troisième niveau, suite de dix corbeaux de pierre. Au sommet de l'élévation, corniche moulurée.

saillie de la fenêtre n'existe pas ou plus à ce niveau ; à l'extrémité droite du premier niveau, porte rectangulaire moderne. L'angle supérieur droit de l'élévation a été échancré et creusé pour loger un pot à feu situé à l'angle de la façade de l'église. L'ensemble de cette élévation a été crépi à une époque relativement récente.

##### **Élévation postérieure du corps B**

Trois niveaux. Les ouvertures, de formes diverses, sont irrégulièrement disposées. La fenêtre du troisième niveau à droite comporte un appui saillant chanfreiné de type médiéval ; au-dessus de la porte centrale on en aperçoit un autre de mouluration plus complexe. Au sommet, corniche moulurée.





Fig. 11 - Logis, intérieur, cheminée de la cuisine (rez-de-chaussée) (cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).

### Combles et couvertures

Sur chacun des deux corps, toiture à deux versants couverts de tuiles creuses.

### Distribution intérieure

L'intérieur du logis n'a été visité que très partiellement.

Dans la cave sud-ouest du corps B, dans le mur nord, arc rampant. Dans le mur ouest, soupirail donnant sur la rue.

Dans la cave qui se trouve sous le couloir, à l'ouest, escalier bouché qui conduisait au rez-de-chaussée.

Au rez-de-chaussée du corps B, la cuisine occupe la partie nord-est (longueur 8,20 m, largeur 5,20 m, hauteur 2,90 m) ; elle est couverte d'une voûte en anse de panier dans laquelle sont ménagées du côté nord deux pénétrations correspondant à deux niches en plein-cintre creusées dans le mur encadrant une grande cheminée.

Le mur d'échiffre qui porte l'escalier du corps B est percé au niveau du palier d'une grande arcade couverte par un arc rampant. La seconde volée étant beaucoup plus courte que la première, le palier forme retour vers l'ouest. Sur ce palier, portes à chambranle de pierre surmontées d'une corniche moulurée.



Fig. 12 - Logis, intérieur, escalier, vue depuis le premier palier (cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).



Fig. 13 - Logis, intérieur, escalier, porte sur le premier palier (cliché Bernard Chabot, Michel Dubau © 1972 Inventaire général - ADAGP).

### Note de synthèse

Comme il a été indiqué dans l'historique, les orphelines s'installèrent dans des maisons achetées successivement en 1630, 1633, 1635 et 1638. Le couvent était plus étendu ; un texte de 1757 fait état de cours et d'un jardin, et si la largeur sur la rue correspond à la largeur de l'édifice actuel (en y comprenant l'église), le développement en profondeur en était à peu près double de celui des bâtiments conservés et il s'étendait jusque sur la rue de Lalande. Un plan du XVIII<sup>e</sup> siècle montre des bâtiments construits autour d'une cour et de part et d'autre d'un jardin.

Un bâtiment transversal, le réfectoire, fermait la cour. Ces bâtiments étaient sans doute ceux construits par Julien Foucré entre 1679 et 1682 ; remaniés ou reconstruits par la suite par Richefort et Chalifour, ils ont disparu : les bâtiments situés de part et d'autre du jardin ont été reconstruits ; il n'y a plus trace du bâtiment de deux étages dont l'architecte Richefort fit le devis en 1768, ni de la « maison » construite dans le jardin par l'architecte Chalifour avant 1785.

Seuls subsistent l'église, un corps de bâtiment sur la rue Paul-Louis-Lande [détruit] et, à l'arrière, un corps de bâtiment en retour appelé « galerie » dans le devis de 1674 [détruit] et servant de passage entre le corps de bâtiment sur la rue et ceux qui étaient situés à l'arrière. Ce corps de bâtiment antérieur au devis de 1674 faisait peut-être partie des maisons achetées de 1630 à 1638 mais il fut plus probablement construit lors de l'installation des religieuses dans le couvent. Il fut surélevé d'un étage par la suite (à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ?).

On peut reconnaître les réparations faites par Chalifour en 1776 : l'escalier de la cave qu'il reconstruisit en partie est celui auquel on accède par une porte située à l'extrémité ouest du corps de bâtiment C et les deux volées de pierre qu'il établit au-dessus doivent être celles qui se trouvent dans le même corps C ; cette transformation entraîna la fermeture d'une des arcades du premier niveau de ce corps.

Le corps de bâtiment sur la rue Paul-Louis-Lande est celui qui fut construit par Julien Foucré en 1674. L'appui de fenêtre de type médiéval au troisième niveau à droite de la façade postérieure au-dessus de la cuisine témoigne du fait que, comme le laissait supposer le devis, cette partie du bâtiment a simplement été réaménagée à cette date.

L'église projetée après 1663 sur l'emplacement de la première chapelle et d'une maison achetée en vue de cet agrandissement était déjà commencée en 1666. Il est vraisemblable que l'arrêt des travaux imposé alors par les vicaires généraux ne fut pas de longue durée ; en effet, elle devait être terminée dès 1671, des indulgences étant accordées à qui la visiterait. Elle l'était en tout cas en 1674. La sacristie surmontée d'une chambre pour le prédicateur fut construite en 1679. La tribune établie en 1708 est venue boucher les premières arcades de la nef qui, comme celles du chœur, étaient en anse de panier. La tribune supérieure est une adjonction du XIX<sup>e</sup> siècle.

Aucun document ne donne le nom de l'architecte qui a établi les plans de l'église, ni celui de l'entrepreneur qui a conduit les travaux, ni celui du ou des sculpteurs qui ont décoré le bâtiment. Cependant, nous savons que l'architecte Julien Foucré, non seulement conçut et construisit le corps de logis sur la rue Paul-Louis-Lande, la sacristie, le réfectoire, etc., mais avait aussi travaillé pour le couvent du temps où Jeanne Durfort était supérieure ; or c'est elle qui fit construire l'église.

Il ne semble donc pas imprudent de formuler l'hypothèse que Foucré aurait donné les plans de celle-ci. Il en était fort capable : il exécuta de 1668 à 1674, en collaboration avec un autre architecte, le grand décor de pierre et marbre du chœur de l'église des Chartreux de Bordeaux (actuellement église Saint-Bruno). En 1669, il construisit un corps de bâtiment important au palais de l'Ombrière. En 1677, il aurait construit la chapelle de l'hôpital de la Manufacture. En 1679, il agrandit le couvent de la Visitation. En 1684, il établit le devis de la chapelle des religieuses de la Madeleine, dans lequel d'ailleurs l'autel de la chapelle des Orphelines est pris comme modèle ; la chapelle de la Madeleine existe encore, diminuée de sa façade ; ses élévations latérales intérieures offrent quelques ressemblances avec celle de l'église des Orphelines, mais aussi des différences sensibles.

La sacristie, construite en 1679, apparaît sur un plan du XVIII<sup>e</sup> siècle ; elle était importante et comportait un escalier droit extérieur.

L'église des Orphelines fait partie d'un groupe d'églises élevées à Bordeaux dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : église de la maison professe des Jésuites (actuellement Saint-Paul-Saint-François-Xavier), chapelle de la Madeleine (existante mais amputée par le percement du cours Pasteur), chapelle de l'hôpital de la Manufacture (transformée en chai), église des Jacobins (actuellement Notre-Dame). Ce n'est pas la plus importante mais c'est la première en date.



## Documentation

## 1- Sources manuscrites

- a) Lettre de Miqueron de Broqueville, 8 mars 1788 (archives départementales [A.D.] Gironde, C 3715).
- b) Devis et quittance de Julien Foucré, architecte, pour la construction des bâtiments conventuels sur la rue, 1674 (A.D. Gironde, 3 E 7634 fol. 309).
- c) Quittance de Julien Foucré, donation par Jeanne Durfort à la maison des religieuses de Saint-Joseph, 1681 (A.D. Gironde, 3 E 15282 fol. 277 et 347).
- d) Quittance de Julien Foucré, 1682 (A.D. Gironde, 3 E 15283 fol. 172).
- e) Commande de bois par la supérieure de la maison des Orphelines et prix fait avec un charpentier (A.D. Gironde, 3 E 15291 fol. 140, 163-164 et 602).
- f) Interdiction par les vicaires généraux de continuer la construction de l'église, 2 juin 1666 (A.D. Gironde, G 627).
- g) Indulgences accordées par le pape, décembre 1671 (A.D. Gironde, G 919).
- h) Papiers divers (A.D. Gironde, H suppl. Orphelines de Saint-Joseph, liasses 1 à 5).
- i) Papiers divers (A.D. Gironde, II V 266 Archevêché. Religieuses, dossier 1).
- j) Plans des paroisses de Bordeaux, XVIIIe siècle (A.D. Gironde, II Z 1517, pl. 9).
- k) Délibération du directoire du département, 1<sup>er</sup> nivôse an VII (archives communales [A.C.] Bordeaux, I 105).
- l) État des églises de l'arrondissement sud, 19 messidor an IV (A.C. Bordeaux, M 1).
- m) Délibération du directoire du département, 24 novembre 1792 (A.C. Bordeaux, Q 6).
- n) Copie d'une inscription détruite de 1862. Archives de la communauté des filles de la Charité.

2- Sources imprimées, répertoires, travaux historiques<sup>2</sup>

- Bernadau (Pierre). *Antiquités bordelaises*. Bordeaux : Moreau, 1797, p. 358.
- Courteault (Paul). *Bordeaux cité classique*. Paris : Firmin-Didot et C<sup>ie</sup>, 1932, p. 73.
- Darricau (Raymond). « Une opération immobilière va-t-elle entraîner la disparition d'une chapelle du XVIIe siècle ? ». *La Vie de Bordeaux*, 1<sup>er</sup> avril 1972.
- Desgraves (Louis). *Évocation du vieux Bordeaux*. Paris : Éditions de Minuit, 1960, p. 282.
- Devienne (Dom). *Histoire de la ville de Bordeaux*. Bordeaux : Lacaze, 1862, t. II, p. 139-140.
- Roudié (Paul). « Actes concernant la construction de l'église du couvent des religieuses de la Madeleine (1684-1689) ». *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. LXVI, groupe Jules-Delpit-III, années 1965-1970, p. 115-123, ici p. 119.
2. Parmi les travaux parus depuis l'établissement de cette liste, on peut citer, concernant la seule chapelle, Christian Taillard, « La chapelle de la Société des sœurs de Saint-Joseph », dans *Bordeaux à l'âge classique*, Bordeaux, Mollat, 1997, p. 50-53 et notes 52 à 58, où Christian Taillard rend hommage à ce travail du service régional de l'Inventaire.

## Liste des publications de Jean-Claude Lasserre

- « Arts et urbanisme (XIXe et XXe siècles) en Aquitaine ». Dans : Charles Higounet (dir.). *Histoire de l'Aquitaine*. Toulouse : Privat, 1971, p. 476-487.
- Notices. Dans : *Bordeaux, 2000 ans d'histoire*, catalogue d'exposition. Bordeaux : musée d'Aquitaine, 1971.
- « La Vie artistique : les beaux-arts ». Dans : Joseph Lajugie (dir.). *Bordeaux au XXe siècle* (Charles Higounet [dir.], *Histoire de Bordeaux*, t. VII). Bordeaux : Fédération historique du Sud-Ouest, 1972, p. 663-684.
- « L'Inventaire en Pays d'Orthe ». *Les Monuments historiques de la France*, 1972, n° 2, p. 66-69.
- Avec Pierre Guillaume. « Les Hommes d'Aquitaine ». Dans : Charles Higounet (dir.). *Histoire de l'Aquitaine. Documents*. Toulouse : Privat, 1973, p. 365-380.
- Collaboration à : Paul Roudié. *Répertoire des Inventaires. Aquitaine*. Paris : Imprimerie nationale, 1973<sup>3</sup>.
- Avec Bernard Loncan et Paul Roudié. *Landes, canton de Peyrehorade*. Paris : Imprimerie nationale, 1973. *Inventaire topographique*.
- Direction et notices. Dans : Cadillac. *Aspects connus et inconnus d'un canton*, catalogue d'exposition. Bordeaux : Commission régionale d'Inventaire d'Aquitaine ; Cadillac : Association pour la renaissance du château des ducs d'Épernon, 1977.
- Direction et préface de : *Reliquaires et croix de procession du Béarn*, catalogue d'exposition (château de Pau). Bordeaux : Service régional d'Inventaire ; Pau : Amis des églises anciennes du Béarn, multigraphié, 1977.
- « Dans le Bordelais, un château décoré et meublé par Viollet-le-Duc ». *L'Estampille*, n° 119, mars 1980, p. 16-27.
- « Exemple de restauration contemporaine : Sainte-Croix de Bordeaux ». Dans : *Viollet-le-Duc*, catalogue d'exposition (Paris, Grand-Palais). Paris : Réunion des musées nationaux, 1980, p. 140-141.
- « Château de Roquetaillade (Gironde), une collaboration de Viollet-le-Duc et Edmond Duthoit ». Dans : *Viollet-le-Duc*, catalogue d'exposition (Paris, Grand-Palais). Paris : Réunion des musées nationaux, 1980, p. 318-321.
- « Constructions, restaurations et aménagements d'églises dans les cantons de Lembeye et Garlin ». *Cahiers du Vic-Bilh*, n° 6, juin 1980, p. 34-40.
- Le Musée dans le village (peintures religieuses en Gironde)*. Paris : Caisse nationale des monuments historiques et des sites ; Bordeaux : Maison du tourisme, 1980.
- Avec Joël Perrin. *Notre-Dame de Bétharram*. Pau : Amis des églises anciennes du Béarn, 1980.
- Préface à : *Etxea ou la maison basque*. Saint-Jean-de-Luz : Lauburu, 1980. *Les Cahiers de culture basque*.
- Avec Jacques Gardelles et Jean-Bernard Marquette. *Roquetaillade, la terre, les hommes, les châteaux*. *Les Cahiers du Bazadais*, n° 53-54, 2<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> trimestres 1981.
- Saint-Sever*. Paris : Éditions du CNRS, 1982. *Atlas historique des villes de France* (sous la direction de Charles Higounet, Jean-Bernard Marquette et Philippe Wolff).
- « Le Cardinal Donnet ». Dans : Claude Laroche (dir.). *Entre archéologie et modernité. Paul Abadie, architecte, 1812-1884*, catalogue d'exposition. Angoulême : musée municipal, 1984, p. 103-104.
- « Mobilier et décor d'églises ». Dans : Claude Laroche (dir.). *Entre archéologie et modernité. Paul Abadie, architecte, 1812-1884*, catalogue d'exposition. Angoulême : musée municipal, 1984, p. 147-151.

- Avec Claude Laroche. « Controverses autour d'une 'invention' de Paul Abadie : la restauration de la façade de l'église Sainte-Croix de Bordeaux (1859-1865) ». *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. LXXV, année 1984, p. 63-79.
- « La Commande et les commanditaires ». *Revue de l'art*, n° 72, 1986, p. 50-54, *Le Vitrail au XIXe siècle* (articles collectifs).
- « Le Néo-basque : une autre face de la modernité (1920-1940) ». *Monuments historiques*, n° 147, 1986, p. 65-72.
- Discours de réception à l'académie de Béarn. *Cahiers de l'académie de Béarn*, supplément à *Revue de Pau et du Béarn*, n° 14, 1987.
- « Construction et aménagement de la nouvelle église de Branne au XIXe siècle ». Dans : *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité*, actes de colloque. Camiac-et-Saint-Denis : CLEM, 1987, p. 233-237.
- « Biarritz », « Orthez », « Saint-Sever ». Dans : *Guide bleu Aquitaine*. Paris : Les Guides bleus Hachette ; Bordeaux : Sud-Ouest, 1987, p. 215-221, 426-430 et 502-506.
- Direction (avec Jean Paul Avisseau et Robert Coustet) et rédaction. *Bordeaux et l'Aquitaine, 1920-1940, urbanisme et architecture*. Paris : Techniques et architecture, Regirex-France, 1988.
- « Villégiatures ». *Vieilles Maisons françaises*, n° 123, juillet 1988, *Pyrénées-Atlantiques, Béarn, Pays basque*, p. 62-69.
- « À propos d'un monument aux morts ». Dans : *Soulignac*. Targou : Aspect, 1988, p. 176-179.
- « Le Cardinal Donnet » (édition revue et augmentée). Dans : Claude Laroche (dir.). *Paul Abadie, architecte, 1812-1884*, catalogue d'exposition (Paris, musée national des Monuments français). Paris : Réunion des musées nationaux, 1988, p. 136-137.
- « Mobilier et décor d'église » (édition revue et augmentée). Dans : Claude Laroche (dir.). *Paul Abadie, architecte, 1812-1884*, catalogue d'exposition (Paris, musée national des Monuments français). Paris : Réunion des musées nationaux, 1988, p. 271-283.
- Avec Philippe Maffre. « Dictionnaire biographique. Architectes, bâtisseurs et paysagistes impliqués dans la conception de châteaux, jardins ou espaces à vocation viticole dans la région de Bordeaux, de 1511 à 1988 ». Dans : *Châteaux Bordeaux*, catalogue d'exposition. Paris : Centre Georges-Pompidou, 1988, p. 252-255. *Collection Inventaire*.
- Direction et rédaction (avec Philippe Aragauas, Catherine Duboy-Lahonde et Joël Perrin). *Pyrénées-Atlantiques, Vic-Bilh, Morlaàs et Montanerès (cantons de Garlin, Lembeye, Thèze, Morlaàs, Montaner)*. Paris : Imprimerie nationale, 1989. *Inventaire topographique*.
- Préface à : Fausto Mata. *Victoire-Élisabeth Calcagni*, catalogue d'exposition (Fondation Soulac-Médoc). Bordeaux : William Blake and Co, 1989.
- « Collège Tivoli. De Labottière à Peyreblanque, un paradis... en plus ». *Le Festin*, n° 1, automne 1989, p. 10-18.
- « C'était à Arnaga, dans la villa des Rostand... ». *Le Festin*, n° 3, printemps-été 1990, p. 48-59.
- « Deux petites sandales roses ». Introduction à : *G. de Sonnevill et Bordeaux (1889-1978)*, catalogue d'exposition. Bordeaux : musée d'Aquitaine, 1990, p. 11-13.
3. Parmi les publications du service régional de l'Inventaire, nous ne citons ici que celles pour lesquelles Jean-Claude Lasserre a donné une contribution écrite. Par sa fonction de conservateur régional, il était toutefois directeur de l'ensemble des publications du service.



- « La Côte basque, 1900-1940 : l'offensive du régionalisme ». Dans : Geneviève Mesuret et Maurice Culot. *Architectures de Biarritz et de la côte basque*. Liège-Bruxelles : Mardaga, 1990.
- « Artists in the sun : Jean Cocteau et les années Piquey ». *Le Festin*, n° 7, été 1991, p. 12-19.
- « Biarritz, musée de la Mer in memoriam ». *Le Festin*, n° 8-9, décembre 1991, p. 62-69.
- « L'Inventaire ». *Actualités du patrimoine*. Direction régionale des affaires culturelles Aquitaine ; conservation régionale des monuments historiques, n° 1, 1991, p. 15.
- « Pour saluer Jac Belaubre ». Dans : *Jac Belaubre*, catalogue d'exposition. Mérignac : Fondation Charles Cante, 1991.
- « Biarritz », « Orthez », « Saint-Sever » (édition revue et augmentée). Dans : *Guide bleu Aquitaine*. Paris : Les Guides bleus Hachette. Bordeaux : Sud-Ouest, 1991, p. 223-229, 450-454 et 534-537.
- « Les Campagnes d'inventaire : entretien avec Jean-Claude Lasserre ». *Le Festin*, n° 10, juin 1992, p. 20-25.
- « Notes pour un itinéraire des églises de l'Entre-deux-guerres en Pyrénées-Atlantiques ». *Le Festin*, n° 10, juin 1992, p. 86-91.
- « Villégiatures ». *Le Festin*, n° 11, décembre 1992, p. 26-33.
- « Bordeaux au XIXe siècle ». *European cultural heritage. Newsletter on research, (Commission of the european communities)*, décembre 1991-février 1992, p. 57-62.
- Les villas « Iruzki-Azpian », « La Roseraie » et « Paz ». Dans : *Biarritz, villas et jardins, 1900-1930*. Paris : Ifa, Norma, 1992, p. 106-109, 126-131 et 152-157.
- « Les Jardins d'Arnaga ». *Actualités du patrimoine*. Direction régionale des affaires culturelles Aquitaine ; conservation régionale des monuments historiques, n° 2, 1992, p. 8.
- « Rivages ». *Vieilles Maisons françaises*, n° 142, avril-mai 1992, *Aquitaine*, p. 82-89.
- Visiter Orthez*. Bordeaux : Éditions Sud-Ouest, 1992.
- « Le Patrimoine balnéaire : de la connaissance à la reconnaissance ». *Actualités du patrimoine*. Direction régionale des affaires culturelles Aquitaine ; conservation régionale des monuments historiques, n° 4, 1993, p. 4-5.
- Avec Bernard Toulhier. Avant-propos : « Hossegor : du projet à l'édifice ». Dans : Claude Laroche. *Hossegor, 1923-1939 : architecture et identité régionale*. Bordeaux : Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, APIA, *Le Festin*, 1993, p. 12-13. *Cahiers du patrimoine* n° 32.
- Arnaga. Musée Edmond Rostand*. Bordeaux : *Le Festin*, 1993.
- « Le Devisement du monde » (hommage à Olivier Schiltz). *Le Festin*, n° 12, juin 1993, p. 67.
- Collaboration à : *Le Pays basque. Architectures des années 20 et 30*. Paris : Ifa, Norma, 1993.
- Avec Bernard Clergeot. « Mounet-Sully ou : un théâtre est mort, vive le théâtre ! ». *Le Festin*, n° 14, juin 1994, p. 22-31.
- Contributions à : *Maisons de campagne en Bordelais (XVIe-XIXe siècles)*. Bordeaux : Cercam, Art et Arts, 1994.

- « Architecture de la côte basque » et itinéraires. Dans : *Pays basque, guide Gallimard*. Paris : Gallimard, 1994.
- « Cocteau et les années Piquey » (édition revue et augmentée). Dans : *Écrivains en Aquitaine*. Bordeaux : *Le Festin*, 1994, p. 100-113.
- « Patrimoine et conservation ». Dans : *Actes des Journées thématiques de l'Énita de Bordeaux, Culture et développement rural*. Bordeaux : 1994, p. 103-115.
- « Le Couvent de l'Annonciade ». Dans : *La direction régionale des affaires culturelles au couvent de l'Annonciade*. Bordeaux : Drac, 1995, p. 6-7.
- « Les dieux ont soif » (allégories du vin en peinture). *Le Festin*, n° 17-18, octobre 1995, p. 106-111.
- Avec Xavier Rosan. « Ongi Etorri ! Impressions sur le gîte et le couvert en Pays basque ». *Le Festin*, n° 17-18, octobre 1995, p. 131-139.
- « Un décor et un mobilier pour une église restaurée (1854-1882) ». Dans : *La cathédrale Notre-Dame de Bayonne*. Bordeaux : Drac Aquitaine, CRMH, 1995, p. 10-11. *Les Chantiers du patrimoine aquitain. Images d'une restauration*.
- « La Villa aux archives ». *Le Festin*, n° 19, février 1996, p. 16-21.
- « Le Splendid Hôtel de Dax. Vers la splendeur retrouvée ». *Le Festin*, n° 20, octobre 1996, p. 38-45.
- « Bordeaux, un autre regard ». *Vieilles Maisons françaises*, octobre-novembre 1996, n° 164, *Gironde*, p. 50-55.
- Préface à : *Guide d'architecture Bordeaux et agglomération, 1945-1995*. Bordeaux : Arc-en-Rêve, Éditions Confluences, Centre régional des lettres Aquitaine, 1996. *Collection Aquitaine*.
- « Saint-Sever-Cap-de-Gascogne ». *Le Festin*, n° 21, février 1997, p. 62-69.
- Préface à : Jean Damestoy. *Mascarons*. Bordeaux : Mollat, 1997.
- « La Côte basque ». Dans : *Abbadia, un rébus géant*. Bordeaux : Cap Sciences pour la fondation Antoine d'Abbadie, Académie des Sciences, 1997.
- « Art et architecture. Extraits d'entretiens entre Georg Ettl et Jean-Claude Lasserre ». Dans : *Georg Ettl. Art et architecture. Entretiens*. Oiron : château d'Oiron, Script édition, 1997, p. 31-50.
- « La Démarche de l'Inventaire général : un patrimoine global appréhendé dans son contexte ». Dans : *Actes des Entretiens du patrimoine (1996)*. Paris : Fayard, Éditions du Patrimoine, 1997, p. 289-292.
- « C'était à Arnaga, dans la villa des Rostand... », « Visite guidée Arnaga » (intérieurs). Dans : *En Pyrénées-Atlantiques. Cambo-les-Bains, Arnaga, musée Edmond-Rostand*. Bordeaux : *Le Festin*, 1998 (édition revue et augmentée), p. 8-25 et 26-29. *Guides de l'Aquitaine*.
- « Du riffifi chez les peintres (1928-1974) ». Dans : *Mérignac. La collection*. Bordeaux : *Le Festin*, 1998, p. 47-51.
- Belaubre*, catalogue d'exposition. Eysines : domaine Lescombes, 1998.
- Direction et notices « Arnaga ». Dans : *Quatre monuments du XXe siècle en Aquitaine*, Petit journal de l'exposition-dossier. Bordeaux : musée d'Aquitaine, octobre 2000.
- « Les Mots du patrimoine. L'Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France ». *Le Festin*, n° 40, hiver 2001-2002, p. 14.
- « En Bazadais. Un château décoré par Viollet-le-Duc et Edmond Duthoit ». *Le Festin*, n° 42, juin 2002, p. 34-43.



## Un portrait du jurat Jean de Valen

par Pierre Coudroy de Lille

Les portraits des Jurats de Bordeaux en tenue d'apparat sont suffisamment rares pour justifier la présentation de celui-ci qui est inédit.

L'hôtel de ville de Bordeaux payait les services d'un peintre officiel qui exécutait les portraits des six jurats en exercice en groupe et il offrait en cadeau à chacun son portrait personnel qui entrait dans les collections familiales. La liste de ces peintres est connue grâce aux recherches de Charles Braquehay. Les portraits collectifs ont disparu dans les incendies à l'hôtel de ville ; les destructions, les négligences font que les portraits individuels sont rares. Par bonheur une famille m'a autorisé à étudier et à présenter le portrait de l'un de ses ancêtres jurat, identifié par ses armoiries et par un cartouche posé ultérieurement sur le cadre et confirmant la tradition familiale. Le portrait est conservé précieusement à Saint Barthélémy d'Agenais au milieu d'autres portraits de famille.

C'est le portrait d'apparat de Jean de Valen, jurat nommé de 1772 à 1779, puis de 1782 à 1784, soit un total de neuf ans de mandat. Valen joua un rôle de quelque importance dans la cité. Il est représenté à mi-corps, avec son ample manteau grenat ; le visage est expressif, le drapé soigné, les couleurs ressortent fortement sur le fond volontairement sombre pour accentuer le contraste. On peut attribuer ce portrait, non signé, au peintre Jean-Jacques Leupold, peintre officiel de l'hôtel de ville de 1767 à 1783.

Nous allons d'abord retracer quelques aspects biographiques du personnage qui assista à la construction du Grand Théâtre, puis nous rassemblerons quelques éléments sur le peintre Leupold d'après ses oeuvres connues.

### Éléments biographiques

Jean-Baptiste de Valen naquit vers 1720, sans doute fils d'un procureur au Parlement de Bordeaux, cité au début du siècle. Après ses études à l'école de droit, il est reçu comme avocat au parlement en 1737 ; il habite alors rue des Trois-Conils. Il dut s'imposer assez vite parmi les notables car en 1767 il faisait partie du groupe des 130 habitants appelés à élire les jurats de la cité, selon les habitudes bordelaises.

Il épousa une demoiselle de Lignac dont il eut un fils, François de Valen qui, lui-même épousa en 1778 à Preignac Anne-Rose de Fiton d'où une descendance Audubert du Theil, de Nucé de Lamothe, d'où est issue madame Marcel Rouanoux, propriétaire actuelle.

A la fin du règne de Louis XV, des bouleversements politiques se produisirent ; 1770, disgrâce de Choiseul et de son équipe remplacée par le triumvirat Maupeou, Terray, Aiguillon ; 1771 : suppression des parlements prononcée à Bordeaux le 4 septembre et remplacés par les "Parlements Maupeou", en



juin 1772, lettres patentes du roi modifiant le régime des jurats qui ne seront plus élus mais nommés par lui ; juillet 1774 mort de Louis XV : Terray et Aiguillon disgraciés sont remplacés par Turgot ; 28 janvier 1775, retour en triomphe de l'ancien parlement, autour de son premier président Le Berthon.

Ainsi le cartouche en bois placé au bas du cadre du tableau est exact : Jean de Valen nommé jurat le 20 septembre 1772, et donc non élu. Il est prolongé dans ses fonctions en 1775, 1777 et il termine en été 1779 pour les reprendre en 1782 pour 2 ans. Les six jurats représentaient les corps sociaux, deux nobles, deux avocats, deux "citoyens", c'est-à-dire négociants.

Il y eut en 1776 une fournée d'anoblissements pour récompenser les jurats non-nobles, parmi lesquels Jean de Valen avec Louis-Fabien Bourgade jurat-avocat, Bertrand-Jacques Le Tellier jurat négociant, Pierre-François Chavaille clerc de ville. Le règlement d'armoiries lui donne comme blason : "d'or à trois lions passants de sable, deux et un".

Jean de Valen est jurat pendant presque toute la durée de la construction du Grand Théâtre. Victor Louis arrive à Bordeaux en avril 1773 ; après des études et divers plans le projet définitif est établi le 27 février 1774, l'élévation de la façade, avec la colonnade en péristyle est signée des jurats.

Le beau lavis à l'encre de chine effectué par Vctor Louis est contre-signé par le maréchal de Richelieu, du Hamel lieutenant de Maire, le jurat-noble Métivier, les jurats-avocats Bourgade et Jean de Valen, les jurats-négociants Le Tellier et Cayla, Pinel procureur-syndic. L'accord pour la construction est donné par la ville, mais les jurats pouvaient-ils faire autrement étant donné la pression exercée par le Maréchal de Richelieu gouverneur de Guyenne, auréolé par ses victoires, favori de Louis XV ?

### *Le peintre Leupold à Bordeaux*

Si le peintre portraitiste Jean-Jacques Leupold n'a qu'une notice de quelques lignes dans le Bénézit, grâce à un long article de Robert Mesuret publié en 1940 dans la Revue Historique de Bordeaux, nous disposons d'une abondante documentation. Suisse de naissance, autrichien de formation, il naquit en

1725 dans le canton de Berne. En 1760 il est reçu membre de l'Académie de Vienne où il se fait remarquer par un tableau mythologique ; la bibliothèque municipale de Vienne conserve une jolie gravure du baron Van Swieten, médecin, tirée d'un portrait de sa main.

En 1766 il s'installe à Bordeaux et le 17 janvier suivant il est nommé peintre ordinaire de la ville, fonction qu'il va tenir pendant 15 ans. Il se marie à Bordeaux en 1768, fait partie de l'académie des Arts depuis sa fondation et meurt rue de Belleville le 19 septembre 1795.

Il eut une longue carrière à Bordeaux, plus de 25 ans et l'on ne peut qu'être étonné du petit nombre d'œuvres de lui qui sont signées. Un seul portrait appartenant aux collections de la ville de Bordeaux porte sa signature : celui de l'un des trois frères Duviella, négociants de 1767. Xavier Védère attribue avec certitude à Leupold les portraits du négociant Richard de Méyère et celui de son épouse née Jeanne Desmirail, qui sont exposés au musée des Arts Décoratifs. Avec Jean-Baptiste de Valen nous aurions donc une œuvre inédite de la main de Leupold.

Un autre portrait du musée des Arts Décoratifs a été attribué à Leupold, avec quelque raison : c'est celui du négociant Jean-Baptiste Merman, belle figure debout, à mi-corps, le bras appuyé sur le dossier d'un fauteuil canné, les coloris sont riches.

Je propose une attribution au même Leupold de trois portraits peints sur toile du musée des Arts Décoratifs : celui de Jean-Baptiste Sylvain de Barbe de Labarthe, conseiller à la Cour des Aydes, et celui de son épouse née Suzanne de Bonneau. Dans ces trois portraits il y a une même présentation des personnages, un écusson à armoiries dans l'angle, ainsi qu'une facture comparable. Le portrait du Vicomte André du Hamel est daté de 1772, année où il prenait ses fonctions officielles ; on peut penser qu'on a fait appel au peintre de l'hôtel de ville.

Ainsi, malgré quelques repeints et le caractère plus récent du cadre quelque peu triomphal, ce tableau présente le grand intérêt de nous faire mieux connaître un jurat bordelais et de pouvoir probablement rattacher cette œuvre de qualité au peintre bordelais Jean-Jacques Leupold.

### *Bibliographie*

Charles Braquehaye, *Les peintres de l'hôtel de ville de Bordeaux*, Féret, Bordeaux 1898.

Robert Mesuret, *Jean-Jacques Leupold*, Revue Historique de Bordeaux, 1940.

Christian Taillard, *Le Grand Théâtre de Bordeaux*, CNRS, 1993.

Xavier Védère, Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux, 1964, tome 62.

Fiches des portraits du Musée des Arts Décoratifs.







Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 217-224

## *A propos d'Antoine Gonzalès : une toile inconnue*

par Robert Coustet

Sans être *terra incognita*, la peinture bordelaise du XVIII<sup>e</sup> siècle reste un domaine encore mal connu, en particulier à cause de la disparition des œuvres des artistes de cette époque. Certes, il y a des exceptions : Lacour et Lonsing ont fait l'objet d'études anciennes et leurs tableaux ne sont pas rares. Parmi les peintres de passage, Joseph Vernet, Perronneau et Werthmüller sont bien documentés parce qu'ils ont pris soin de tenir leurs livres de compte qui nous renseignent sur leurs toiles peintes et vendues à Bordeaux et une part non négligeable de cette production a été identifiée. Mais que sait-on du travail de Pillement pendant son séjour dans notre ville ? Et pour en rester aux peintres proprement bordelais – nous entendons par là ceux qui, quel qu'ait été leur lieu de naissance, choisirent de faire carrière dans notre ville – que reste-t-il de leur production ? Où sont les portraits des peintres de l'hôtel de ville ? ( les versions familiales, celles qui ont échappé à l'incendie de la maison communale ) ; les toiles des peintres de l'Académie ? et celles qui furent exposées entre 1771 et 1787 aux Salons bordelais et dont ne subsistent guère que des listes... L'apparition d'un tableau « bordelais », même mineur reste donc une aubaine pour les historiens de l'art. C'est ce qui justifie la présentation d'une toile inédite d'Antoine Gonzalès. Signée et datée de 1778, elle est passée en vente publique sans que le rapprochement ait été fait avec le maître bordelais <sup>1</sup>.

C'est à Charles Marionneau que l'on doit de connaître Antoine Gonzalès (1741-1801). Dans son irremplaçable ouvrage sur les *Salons bordelais* <sup>2</sup>, il a publié sur cet artiste une notice qui reste fondamentale et qui complète la liste des ouvrages qu'il exposa au Salon de 1787. Cette liste contient encore l'essentiel des œuvres recensées de Gonzalès. A cela, il faut ajouter quelques notes succinctes de Labouée et de Bernadau puis le texte de François Georges Pariset qui fait une place à Gonzalès dans *Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle*. En une vingtaine de lignes magistrales, il retrace son activité, souligne sa vive imagination, sa passion pour l'architecture gothique, il place son œuvre en situation historique et tente de définir sa manière <sup>3</sup>.

1. *Paysage avec ruines*, h / t, H.32 X l. 40 cm. Signé GONZALES, à gauche dans la table de pierre sous la niche, daté 1778 dans la table en regard, au centre. Biarritz, hôtel du Palais, vente du 10 août 2003, Me Jean dit Cazaux et associés.

2. Ch. Marionneau, *Les Salons bordelais...*, Bordeaux, Vve Moquet, 1884.

3. Fr. G. Pariset, *Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Histoire de Bordeaux (direction Ch. Higounet), tome V, Bordeaux, 1968, pp. 659-660.





Fig. 1. - Antoine Gonzales  
(Poligna, Espagne,  
1741 - Bordeaux, 1801),  
*Paysage avec ruines antiques.*  
(Photo Bernard Fontanel).



Fig. 3. - Diane chasserresse (détail).

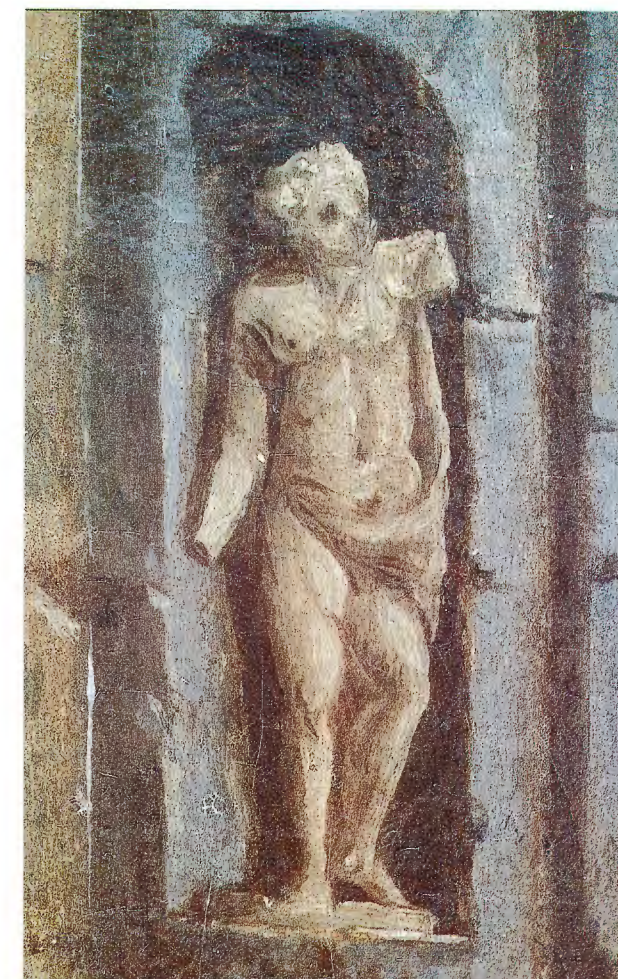


Fig. 2. - Le satyre (détail).



Fig. 4. - Diane au bain (ou bain des nymphes)  
(détail).



Fig. 5. - Le sommeil d'Endymion  
(détail).

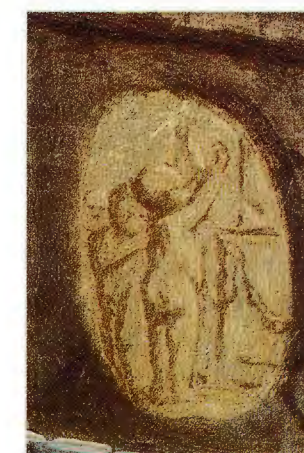


Fig. 6. - Offrande à l'Amour  
(détail).



Mme Séverine Hutin-Ory a repris le dossier de Gonzalès dans un article publié dans notre revue en 1997<sup>4</sup>. Elle a trouvé l'acte de son second mariage et celui de son décès et a pu, ainsi, préciser sa date et son lieu de naissance : 1741, à Poligna (?), en Espagne. Elle a dressé un catalogue d'œuvres en réunissant celles qui furent exposées au Salon de 1787 et celles qui figurent dans la notice de Marionneau et elle y ajoute un dessin inédit daté de 1783 représentant une église gothique. Pour autant, l'inventaire n'est pas clos et d'autres découvertes sont possibles ne serait-ce que dans les collections publiques bordelaises<sup>5</sup> et, bien entendu, dans les collections privées<sup>6</sup>.

Enfin, dans un récent article, Mlle Laurence Chevallier a permis d'établir les liens d'amitié qui existèrent entre Antoine Gonzalès et Jean-Baptiste Dufart. Elle insiste sur la présence dans les collections de cet architecte de plusieurs tableaux de ruines dont un *Clair de lune* qui pourrait, suggère-t-elle, s'apparenter à celui, portant le même titre et signé de Gonzalès, que possédait le collectionneur Jean Goëthals. Quoi qu'il en soit, il n'est pas indifférent qu'un peintre spécialisé dans les décors de théâtre et d'architectures ait été l'ami d'un architecte éminent, lui-même féru des problèmes de perspective<sup>7</sup> et bâtisseur du Théâtre Français.....

Pour l'essentiel, il faut retenir que la carrière de Gonzalès a été étroitement associée à celle de Berinzago dont il fut l'élève dès l'âge de quatorze ans, le principal collaborateur et quasi le fils adoptif. Milanais d'origine, Jean Antoine Berinzago s'était formé à l'école du célèbre décorateur de théâtre Bibbiena. Attiré à Bordeaux par le maréchal de Richelieu en 1756, il y travailla en qualité de peintre décorateur jusque vers 1783 ou, au plus tard, 1787<sup>8</sup>. Remarquable « perspecteur » et maître de la *quadratura*, il exécuta des décors pour les théâtres bordelais et des peintures murales en trompe-l'œil pour l'escalier d'honneur et la chapelle du palais de la Bourse, pour la salle à manger du palais Rohan et, surtout, pour la voûte de l'église des chartreux (v. 1772), la seule de ses décorations qui subsiste encore.

Antoine Gonzalès participa activement aux travaux de Berinzago et apprit à ses côtés les secrets de la perspective. Mais il se distingue de son maître en pratiquant le paysage, genre très apprécié de son époque encore que tenu pour secondaire. A travers la liste des œuvres qu'il présenta au Salon de 1787 et les rares exemples qui subsistent, on peut se faire une idée de ce qu'était sa manière. Première caractéristique, Gonzalès semble avoir eu une prédilection pour la gouache sur papier ou sur vélin. Sur vingt-huit numéros exposés, quatorze paysages sont qualifiés de « tableaux à la gouache » et seulement quatre sont signalés comme « peints à l'huile » (aucune précision en ce qui concerne les autres). Deuxième caractéristique, ces paysages sont imaginaires. C'est ce qui frappe un critique anonyme qui publia dans le *Journal de Guienne* un compte

rendu du Salon et qui note que notre peintre « compose tous ses tableaux de tête »<sup>9</sup>. Il remarque encore, ce qui saute aux yeux à la lecture du livret, que presque tous représentent des ruines soit romaines, soit grecques ou plus souvent encore « dans le genre gothique ». En effet, insiste le censeur, l'artiste « prend plaisir à s'exercer dans ce genre ; il aime à prendre ces monuments antiques dont les innombrables ornemens, les formes grêles et fantasques, s'éloignent absolument, il est vrai, du caractère de majesté qu'on doit imprimer aux Temples des Dieux, mais qui par leur légèreté, la prodigieuse variété de leurs détails et la singularité de leurs dispositions rendent le tableau piquant et amusent la curiosité... »<sup>10</sup>. Effectivement, il semble que mise à part la représentation de quelques décors et de quelques monuments bordelais (les ruines du palais Gallien, les châteaux de La Brède et de Montaigne), les seuls paysages actuellement connus appartiennent tous à ce « genre gothique » et sont des gouaches ou des dessins. Le paysage retrouvé est donc l'un des rares peints à l'huile sur toile<sup>11</sup> et il présente l'originalité supplémentaire de figurer des ruines romaines<sup>12</sup>.

La toile aligne en diagonale trois éléments ruinés de ce qui semble avoir été un unique monument. Au centre se dressent les vestiges d'un énorme massif de pierre disposé en biais de façon à en montrer deux faces obliquement. La plus étroite est cantonnée par des colonnes ioniques accolées qui portent un

4. S. Hutin-Ory, Vie et œuvre d'Antoine Gonzalès, *R.A.B.*, tome LXXXVIII, année 1997, pp. 139-148.

5. Voir, par exemple, au musée d'Aquitaine, le beau dessin représentant le *Château de Montaigne* daté de 1786.

6. Cf. dans *Maisons de campagne en Bordelais*, CERCAM, Arts & Arts édit., Bordeaux, 1994, p. 56, fig. V : *Première vue de la maison noble de Chênevert du côté nord*, signée et datée « Gonzalès f. 1783 » et une autre vue de la même maison dans une collection privée parisienne (acquise en 2005, pour le musée d'Aquitaine par les Amis du musée).

7. L. Chevallier, Un document inédit : l'inventaire après décès de l'architecte Jean-Baptiste Dufart, *R.A.B.*, tome XCIII, année 2002, pp. 259-268. Le *Clair de lune* de Gonzalès est signalé dans S. Hutin-Ory, op.cit., p. 144.

8. Ch. Marionneau, op.cit., pp. 119-122.

9. *Lettres sur le Salon de 1787 par M.D.*, publiées dans le *Journal de Guienne*, dans Ch. Marionneau, op.cit., pp. 81-112.

10. Ibid., p. 100.

11. M. Fournier nous a aimablement signalé l'existence d'un *Paysage aux ruines gothiques* signé et daté « Gonzalès pxt 1785 » et peint à l'huile sur panneau qui est passé à l'hôtel des ventes des Chartrons le 11 décembre 2002. La photographie du catalogue correspond à la *Cathédrale gothique en ruine* reproduite dans S. Hutin-Ory, op.cit. p. 144, fig. 3. Mais l'article de Mme Hutin-Ory ne précise ni la technique, ni la date, ni les dimensions, ni la localisation de l'œuvre.

12. Huile sur toile (rentoilée), l'œuvre mesure 32 cm. de hauteur sur 40 cm. de largeur. La signature « Gonzalès » est lisible sur la table de pierre sous la niche de gauche et la date « 1778 » sous celle de la niche centrale.

entablement et un fronton triangulaire. Au dessus, monte la base d'une voûte à caissons effondrée. La seconde face qui correspond à l'intérieur du bâtiment est encadrée par des pilastres doriques soutenant le départ d'arcs en plein cintre écroulés. Au dessus, s'entassent les assises de l'entablement rongées par la végétation. Ce mur intérieur est percé par une porte qui devrait permettre de pénétrer dans le massif. A gauche, les débris d'un mur répondent par leur ordonnance à celle du petit côté du gros massif. Entre les deux, monte un escalier monumental qui tourne brusquement et reste en suspend, ouvert sur le ciel. A droite, un troisième fragment de mur reprend en symétrie la disposition de celui de gauche. Au premier plan, sur le sol rocheux, gît un fragment de colonne. A l'arrière plan, en pendant à l'escalier, on découvre un paysage antique qui se dissout dans des lointains bleutés.

On peut prendre en défaut la vraisemblance architecturale de l'édifice et la perspective elle-même souffre de quelques défaillances. En revanche, les représentations du décor sculpté, statues dans les niches, médaillons en bas-relief, témoins de l'ancienne magnificence du monument, semblent obéir à un programme iconographique d'une certaine cohérence. Diane reconnaissable au croissant qui orne sa chevelure et au cerf couché à ses pieds occupe la niche centrale. Dans celle qui lui fait face, l'homme joufflu, au nez camus, coiffé de feuillages, qui se tourne vers elle ne peut être qu'un satyre qui cherche à surprendre la déesse chasserresse. Dans ces conditions, les trois médaillons pourraient évoquer Diane au bain, le sommeil d'Endymion et une offrande à l'Amour. Ces sujets mythologiques et amoureux font place, au tympan cintré qui couronne la porte, à la célébration d'un souverain (peut-être couronné de lauriers) dont le buste est encadré par deux figures allégoriques : l'héroïsme le cède brusquement à la mythologie galante.

Quelques personnages animent ce décor : au bas de l'escalier, est assis un berger avec son bâton et son vieux chapeau ; à ses côtés un voyageur drapé dans un ample manteau rouge, perruque poudrée et tricorne, tend le bras comme pour l'interroger ; au sommet de l'escalier, un couple élégant accompagné d'un garçonnet découvre l'horizon ; enfin, dans le paysage de l'arrière plan, deux minuscules silhouettes avancent sur un chemin conduisant à un pont. Le critique anonyme du Salon de 1787, insiste sur le fait que Gonzalès maîtrisait mal la figure. Or, celles qui peuplent cette toile, bien que minuscules, sont croquées d'un trait rapide et suggestif. Si l'on en croit le critique, elles seraient « l'ouvrage d'un autre pinceau »<sup>13</sup> (mais il ne nous livre pas le nom de l'habile collaborateur qui aidait Gonzalès à pallier son insuffisance). Pour cette raison, insiste le critique, le peintre était trop souvent avare de « cet ornement intéressant. ... qui seul donne la vie et le mouvement à un tableau »<sup>14</sup>. En fait, Pariset a remarqué que les œuvres connues

de Gonzalès sont souvent égayées par un petit peuple dont il souligne le réalisme. Il prend pour exemple une vue du Palais Gallien avec un paysan qui pousse une brouette et un bourgeois en haut de forme ;<sup>15</sup> c'est encore le cas du château de Montaigne qui sert de cadre à la rencontre du maître des lieux avec un envoyé du roi de France (ou Henri IV lui-même) accompagné de son page<sup>16</sup>.

En bon connaisseur, le critique du Salon de 1787 porte son attention sur la palette du peintre. Il juge qu'il répand « sur presque toutes ces ruines, une teinte jaune ou verte, beaucoup trop égale, beaucoup trop dominante... ». Pourtant, peu après, il reconnaît que « tous ses tableaux sont embellis de paysages brillants de fraîcheur »<sup>17</sup>. Ceci compense cela et effectivement, notre toile peut échapper au reproche d'uniformité chromatique : en fonction de la lumière, les pierres et les marbres passent du gris bleuté au gris argenté, se réchauffent de tons rosés avivés par les accents verts de la végétation.

En s'appuyant sur les œuvres qu'elle a reproduites (qui sont exclusivement des ruines gothiques), Mme Hutin-Ory insiste sur « l'absence de figures dans [l'] univers pictural » de Gonzalès et en tire la conclusion que « cette solitude engendre la méditation et la mélancolie ». Or la prétendue solitude des œuvres de Gonzalès est relative puisque nous avons vu que le peintre ne se privait pas de peupler ses paysages de figures, comme c'est le cas dans la présente toile, quitte à se faire aider à l'occasion. D'un autre côté, il ne faut pas oublier que la peinture de ruines antiques est devenue, à la fin du l'Ancien Régime, une catégorie du paysage composé à part entière. Le succès des *vedute* de Locatelli et de Paninni a préparé la fortune des compositions d'Hubert Robert et de ses émules comme Clérissieu, Demachy et tant d'autres, fascinés par les gravures de Piranèse<sup>18</sup>. Les scénographies des Bibiena, celles de Servandoni (lequel d'ailleurs a donné des dessins pour les scènes bordelaises), ont contribué également à populariser le genre bien au delà du cercle des amateurs de peinture. Au théâtre, les ruines gothiques n'étaient pas rares. On connaît un « décor gothique » de Berinzago à la réalisation duquel Gonzalès a pu

13. *Lettres sur le Salon de 1787*, dans Ch. Marionneau, op.cit., p. 101.

14. Ibid., p. 102.

15. Fr. G. Pariset, op.cit., p. 660.

16. Collections de la Société archéologique de Bordeaux (en dépôt au musée d'Aquitaine). Cf. *Société archéologique de Bordeaux. Exposition du centenaire*, Bordeaux, Biscaye, 1973, p. 111, n° 147.

17. *Lettres sur le Salon de 1787*, op.cit., p. 101 et p. 102.

18. Académie de France à Rome, *Piranèse et les Français, 1740-1790*, Rome, 1976.





Fig. 7. - Buste héroïque cantonné d'allégories (détail).



Fig. 8. - Famille de promeneurs (détail).



Fig. 9. - Voyageur et berger (détail).



Fig. 10. - Paysage avec figures (détail).



ne pas être étranger<sup>19</sup>. En somme, rien ne permet de penser que les ruines romaines ou gothiques de Gonzalès, qu'elles soient peuplées ou vides de figures, reflètent le tempérament d'un artiste lyrique à la sensibilité naturaliste». En revanche, elles témoignent du succès tardif à Bordeaux d'un genre, somme toute banal, dont la qualité décorative l'emporte désormais sur le sens symbolique<sup>20</sup>. Mais, pour répondre à la demande de

sa clientèle bordelaise, Gonzalès a eu l'habileté d'en faire sa spécialité et, comme le montre cette toile, il a su le traiter avec un réel bonheur.

19. Bérinzago, *Décor gothique*, encre et lavis, Fogg Art Museum, Harvard University, reproduit dans Fr. G. Pariset, Victor Louis, décorations bordelaises, *Victor Louis et le théâtre*, édit. du C.N.R.S., Paris, 1982, p. 17.

20. Sur ce véritable « genre » de la peinture de paysage, cf. entre autres, Michel Makarius, *Ruines*, Flammarion, 2004.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 225-238

## ***L'enseignement de l'histoire de l'art à Bordeaux. Premiers cours, premiers professeurs : l'émergence d'une discipline***

par Catherine Béguerie

L'histoire de l'art cherche à étudier l'historicité des oeuvres d'art, elle représente un ensemble de pratiques et de discours différents selon les objets étudiés. Aujourd'hui et depuis les années 1960, elle se situe dans le champ des sciences humaines fonctionnant en interdisciplinarité avec d'autres sciences humaines comme par exemple la sociologie, la psychologie, l'anthropologie. Cependant, l'histoire de l'art est aussi une discipline institutionnelle qui a sa propre histoire avec ses figures, ses lieux, ses règles. Ainsi, peut-on se demander de quel champ d'étude cette nouvelle discipline émergea-t-elle ? Au XIXe siècle, l'histoire de l'art en France se développa avec la prise de conscience de l'Histoire et de l'importance de sauvegarder, de conserver, d'étudier le patrimoine artistique après la rupture révolutionnaire. Il devint important à cette époque de donner à voir l'histoire de l'art; on exposa ainsi fastueusement les chefs d'oeuvre antiques ramenés par les expéditions napoléoniennes dans le futur Musée du Louvre. En outre, cette politique muséale s'accompagna du désir de transmettre ce savoir historique. Ainsi, dès 1795, la Bibliothèque Nationale joua un rôle précurseur, en devenant le lieu d'un cours public d'archéologie grecque et romaine. Puis un cours d'archéologie médiévale française débuta en 1847 à l'Ecole des Chartes et un cours d'histoire de la peinture en 1864 à l'Ecole nationale des Beaux-Arts. La fondation d'une chaire d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France en 1878 et du premier cours complémentaire d'histoire de l'art à la Faculté de la Sorbonne en 1893 continuèrent la genèse de cette nouvelle discipline

pour s'accomplir en 1899 par la fondation de la première chaire consacrée à cette discipline à la Faculté de la Sorbonne à Paris. En outre, les Sociétés savantes suivant l'initiative d'Arcisse de Caumont à Caen lancèrent un vaste mouvement de recherche régionale sur le patrimoine archéologique et artistique, mouvement repris et continué par les Facultés de province. La nouvelle discipline chercha ainsi, tout au long du siècle, à développer son autonomie par la constitution d'un champ de connaissance et de recherche spécifique, elle investit les lieux institutionnels de transmission du savoir pour devenir une discipline institutionnelle étudiée dans des lieux spécifiques, avec ses figures particulières, ses méthodes et ses enjeux.

C'est ainsi, que le 22 novembre 1892, une chaire d'archéologie et d'histoire de l'art fut instituée à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Cet enseignement émergea nous semble-t-il de l'archéologie, de la littérature ancienne et de l'histoire locale ; entre une continuité nationale et des particularités bordelaises. L'enseignement supérieur français connu à cette époque une véritable mutation, en effet la jeune troisième République se lança dès l'année 1871 dans un vaste programme de réformes cherchant à construire à tous les niveaux, un véritable enseignement et particulièrement un enseignement supérieur. Après la chute du second Empire, il n'existait pas de véritable université française ; ce fut l'université allemande qui servit à la fois de référence et de rivale à supplanter dans son élaboration. Il devint en effet urgent de se préoccuper de la formation



de l'élite intellectuelle de la jeune république, elle se montra effectivement généreuse envers les facultés, multipliant le budget de l'enseignement supérieur par six à partir de 1877 et jusqu'en 1914.

Bordeaux en 1871, mais surtout en 1876, se rallia au projet républicain avec l'élection à la mairie, du très républicain Emile Fourcand. La ville fut désormais emportée par ce vaste courant réformateur qui modifia considérablement les conditions des études universitaires, faisant en quelque sorte accéder à la modernité ce qui existait comme enseignement supérieur à Bordeaux ainsi l'ambition de la municipalité fut alors de doter

la ville d'une grande université par le nombre de ses étudiants, par la renommée de ses professeurs et par la valeur de ses travaux. On sait que le symbole de cette volonté fut l'édification du "Palais des Facultés" à partir de 1879. Son architecte Charles Durand le conçut équipé de tout ce qui était nécessaire à une université moderne, un grand amphithéâtre, des bibliothèques, des collections, des laboratoires scientifiques. Si Puvis de Chavannes décora le grand amphithéâtre de la Faculté de la Sorbonne, les sculpteurs Granet, Prévost et Coëffard réalisèrent l'allégorie néo-classique de la façade de ce palais désignant peut-être ainsi la place accordée à l'enseignement de l'histoire de l'art dans cette toute nouvelle université.

## L'histoire de l'art et l'archéologie

### Le cours d'Antiquités grecques et latines, Maxime Collignon professeur

Le 1er novembre 1876, un nouveau cours fut institué à la Faculté des Lettres de Bordeaux ; Maxime Collignon, jeune agrégé de lettres et membre de l'Ecole d'Athènes fut chargé d'enseigner les Antiquités grecques et latines. Sa leçon d'ouverture "de l'archéologie grecque", prononcée le 15 janvier 1877, annonça une rupture dans l'enseignement de cette discipline. En effet, dès ses premiers cours, il s'intéressa aux origines orientales de l'art grec mais aussi traita d'éléments d'épigraphie grecque. L'Antiquité classique y était étudiée non plus seulement à travers les textes littéraires mais aussi par l'étude des inscriptions, des manuscrits et des monuments. Maxime Collignon pensa son enseignement selon la conception de l'archéologie de l'école française d'Athènes et de celle de Rome. En effet, ces deux écoles multiplièrent, au XIXe siècle, des fouilles archéologiques à l'exemple des archéologues allemands. Il souligna ainsi l'extension considérable du champ d'étude de cette nouvelle discipline où l'archéologue "recherche tout ce qui peut éclairer l'histoire des croyances, des religions et des coutumes, où il est moins un philosophe qu'un historien"... Elle étudie une faculté spéciale de l'homme : celle qui lui permet de transformer la matière, d'y imprimer la marque de sa pensée ou de la faire servir à l'expression d'un sentiment<sup>1</sup>. L'archéologie commença ainsi à étudier les représentations symboliques des œuvres antiques. En outre, les archéologues empruntèrent une méthode de recherche scientifique issue de la pensée positiviste de cette époque afin de "satisfaire les exigences de la curiosité historique". Cette nouvelle conception de l'archéologie "figurée" mena, comme le souligna le professeur, aussi près que possible de la réalité en (nous) montrant les formes mêmes de la vie antique". Le programme d'enseignement de l'archéologie grecque porta tout d'abord sur l'Etude des monuments de l'art



Fig. 1. – Maxime Collignon.

Photographie extraite de Therrien Lyne, *L'histoire de l'art en France...*, 1998.

hellénique pendant sa période d'archaïsme. Ainsi, lors de son premier cours, il étudia l'archéologie de la Grèce pendant la période gréco-orientale, cherchant à comprendre les origines de l'art grec. L'art assyrien, l'art égyptien et l'art étrusque furent étudiés, permettant de "...saisir entre les œuvres d'art d'orient et les premiers monuments de la plastique et de la toreutique grecs décrits par Pausanias, une relation qui n'a rien de factice". Il chercha ainsi à inscrire les créations artistiques de l'Antiquité dans la durée, reconstituant en quelque sorte "un fil historique" comme l'écrivit Lyne Therrien<sup>2</sup>.

1. Leçon d'ouverture de M. Collignon prononcée le 15 janvier 1877, p. 12 et p. 13.

2. Therrien lyne, *L'histoire de l'art en France*, 1998.



Fig. 2. – Palais des faculté de Bordeaux.  
A.M.Bx.

Son talent, célébré, de dessinateur peut donner à penser qu'il présentait dans ses cours, des dessins de monuments ou de vestiges antiques car nous savons qu'il en avait la pratique pendant ses missions archéologiques, afin de se constituer des notes de voyage. Cependant, les archives de l'université que nous consultâmes ne nous permettent pas d'en apporter la preuve. Quelques années plus tard, lorsqu'il remplaça Georges Perrot à la chaire d'archéologie de la Sorbonne, son cours s'enrichit en outre de projections d'images. A Bordeaux, il se compléta par l'étude de temples grecs dont l'architecture comportait des éléments appartenant aux ordres dorique et ionique et d'artistes ayant vécu aux VIIIe et VIIe siècle avant J.-C., en Grèce orientale. Maxime Collignon les présenta comme les précurseurs des artistes des périodes suivantes, les incluant, là aussi, dans un processus historique linéaire. De plus l'étude de la sculpture grecque se fit à partir de moulages comme celui de

la frise du Parthénon ou bien de vestiges appartenant au temple de Zeus à Olympie ; son évolution était donc présentée selon une perspective spatiale et temporelle. Sa thèse de doctorat où il étudia la représentation du mythe de Psyché dans les monuments grecs classiques, est à mettre en résonance avec un programme de cours qui étudia les représentations mythologiques sculptées sur les monuments de la Grèce antique, Zeus puis celles des principaux dieux du Panthéon grec. Il pensait que "c'est en étudiant les monuments figurés dans leur suite chronologique, qu'on pouvait suivre le progrès des formes qui ont exprimé la pensée religieuse des Hellènes" Ainsi, il étudia non plus des objets antiques mais les représentations symboliques d'un peuple où, peut-on dire, une représentation d'un monde était à l'œuvre. L'étude de l'historicité de l'art fut ainsi développée en même temps qu'il chercha à montrer la pensée antique dans son enseignement.



## La chaire d'archéologie et d'histoire de l'art : Pierre Paris professeur

Nommé le 19 novembre 1885 à la Faculté des Lettres de Bordeaux, afin d'assurer un cours complémentaire de langue et littérature grecques, Pierre Pâris devint dès l'année suivante (le 7 août 1886), maître de conférences d'archéologie et d'institutions grecques. Il développa un enseignement de l'archéologie classique en filiation avec celui inauguré par Maxime Collignon cherchant à offrir à ses étudiants de nouvelles conditions d'études, à apporter davantage de précision historique au domaine étudié et à l'étendre à d'autres aspects de l'Antiquité. Il ne devint titulaire de la chaire créée en 1876, que le 22 novembre 1892, après que celle-ci eut changé de dénomination pour s'appeler désormais : chaire d'archéologie et d'histoire de l'art.

Son premier cours de l'année 1887-1888 étudia la sculpture grecque, celui de 1889-1890 l'étudia au Ve siècle avant J.-C. puis, il enseigna l'histoire de la sculpture grecque depuis le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Outre cette inscription dans le temps de l'art grec, ce jeune agrégé de lettres eût aussi la volonté d'élargir son champ d'étude à d'autres périodes comme l'étude de l'art et l'industrie des Achéens, pendant l'année 1892. Ainsi, cette première mention "Histoire de l'art" dans la dénomination de l'enseignement de l'archéologie indique encore plus clairement la volonté d'historiser l'art et, par delà, la continuation de cette genèse disciplinaire à l'université ; la nouvelle appellation de la chaire entérina, nous semble-t-il, tout à la fois un travail accompli par le professeur et une promesse d'avenir. L'archéologie enseignée par Pierre Pâris s'enrichit en outre de l'étude d'inscriptions relatives aux artis-

tes grecs et des mystères d'Eleusis. A l'exemple de Maxime Collignon, il chercha à la fois à extraire l'histoire et les représentations symboliques de l'étude des créations artistiques de l'Antiquité grecque.

Cette volonté d'historicité se concrétisa encore plus matériellement par la réalisation d'une collection de moulages antiques, collection qui fit accéder à la modernité l'enseignement de l'archéologie. Ainsi il fut permis au professeur de donner à voir l'histoire de l'art grec à ses étudiants.

Créer un musée de moulages appelé aussi "collection de moulages" était une idée déjà très ancienne, au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, les premières collections de moulages d'antique, furent constituées dès le XV<sup>e</sup> siècle en France et en Italie. La naissance de l'idée de l'histoire de l'art est liée avec cette idée de collections. Cependant le XIX<sup>e</sup> siècle si historiciste, vit leur multiplication et leur extension avec la création de musées, du Moyen Age, comme celui créé par Alexandre Lenoir à Paris pendant la Révolution ou le Musée de sculpture comparée du Trocadéro créé en 1882 par Eugène-Emmanuel Viollet le Duc. Leur création répondait à une ambition didactique et à une finalité de recherche scientifique. En effet, le fait de rapprocher des oeuvres, de les classer méthodiquement, de les comparer, contribua à écrire l'histoire de la création artistique inscrite ou non dans une unité géographique. En 1887-1888, à propos de l'élaboration de la collection de moulages antiques à la Faculté, le doyen de la Faculté s'exprimait ainsi : "Dans ce commerce familier avec les chefs d'oeuvre de l'art antique, dans ces exercices techniques où les uns apprendront à déterminer avec toutes les ressources de la critique historique l'âge et l'origine d'un monument, où les autres s'efforceront de surprendre les secrets des premiers et des plus grands sculpteurs qu'aucune nation n'ait jamais produits, il n'est pas possible que la méthode des uns ne devienne plus exacte et qu'il n'en résulte pour la science et pour l'art dans cette région des progrès qu'aucun enseignement théorique ne peut au même point susciter"<sup>3</sup>.

Le 21 décembre 1886, par décret ministériel fut officialisé la création d'un "Musée des moulages" à Bordeaux, selon une décision de Louis Liard, ancien professeur de philosophie de la Faculté, devenu Directeur de l'Enseignement supérieur, du Recteur de l'Académie Henri Ouvré et d'Auguste Couat, doyen de la Faculté des Lettres. Ils confièrent à Pierre Pâris la réalisation matérielle du Musée, c'est à dire le choix des moulages, leur commande auprès des ateliers du Musée du Louvre et de leur installation dans une cour vitrée des nouveaux bâtiments de la Faculté des Lettres. Ainsi, l'histoire de l'art grec, depuis ses origines orientales pouvait être concrètement étudiée par les étudiants de Pierre Paris, mais aussi par les auditeurs de son cours public et par les élèves de l'école des Beaux-Arts. Une éducation

du regard commençait ainsi à émerger de l'étude de l'archéologie, éducation qui reposait sur une méthode d'étude critique, issue de l'Ecole des Chartes. En outre, la Faculté des Lettres autorisa, le 12 décembre 1888 la réalisation d'un catalogue des moulages antiques. Pierre Pâris aidé de ses étudiants rédigea le premier fascicule consacré à la sculpture archaïque (1889), puis ce fut la sculpture grecque. En 1890, le catalogue comportait 168 notices rédigées sur la sculpture classique. Phidias, l'école de Phidias, Lysipe, Praxitèle sont des exemples de critères de la classification établie par le professeur. De plus, une notice descriptive type avait été établie ; elle indiquait notamment la date et le lieu de sa découverte, sa caractérisation, son état, le récit des restaurations, sa description, l'époque stylistique à laquelle elle pouvait être rattachée, son état de conservation et l'artiste auquel elle pouvait éventuellement être attribuée.

La collection continua à s'enrichir en particulier en 1895 par une série de statuettes en terre cuite découvertes à Myrina

## L'histoire de l'art et la littérature grecque

### Maxime Collignon et l'étude des textes anciens

Maxime Collignon étudia aussi l'Antiquité grecque et romaine à partir des textes et des inscriptions comme par exemple "la constitution d'Athènes au temps de la guerre du Péloponèse" ou bien à partir de noms propres gravés sur des marbres funéraires. Il suivit, en outre, les questions inscrites au programme de l'agrégation d'histoire et celles de l'agrégation de lettres lorsqu'il étudia des auteurs grecs écrivant en prose.

Après la nomination de Maxime Collignon à la Sorbonne comme professeur à la chaire d'archéologie, le cours d'Antiquités grecques et latines et sa toute récente spécificité par l'étude de "l'Antiquité figurée" se trouva à nouveau intégré au champ d'étude de la littérature grecque.

### Le cours de Bernard Haussoulier

A partir du 5 novembre 1883, Bernard Haussoulier, agrégé de lettres et issu comme Maxime Collignon de l'Ecole d'Athènes, spécialiste d'épigraphie grecque devint maître de conférences de ce cours. Cependant son enseignement ne continua pas ce que Maxime Collignon avait inauguré ; il étudia, certes, les

(ancienne Asie Mineure) ; en outre le Musée de Louvre déposa à Bordeaux une série de vases et de fragments de vases antiques qui permirent ainsi d'illustrer un cours sur la céramique grecque.

Cette collection représenta "le complément naturel et comme l'illustration des divers enseignements"<sup>4</sup> du champ de l'archéologie à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Cette collection fut par ailleurs complétée par une autre, composée de plus de 2000 photographies appelées "clichés à projections" représentant des monuments de l'art grec et romain, de l'art égyptien, de l'art du Moyen-Age et de la Renaissance italienne et française, des photographies d'architecture, de sculpture, de peinture, de céramique, d'orfèvrerie. En outre, une "bibliothèque exclusivement artistique" fut créée à la Faculté des Lettres. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Facultés des Lettres continuèrent cependant à s'inscrire dans la tradition "des humanités", elle dispensait ainsi un enseignement essentiellement littéraire fondée sur l'étude des textes anciens.

auteurs et les institutions grecques et expliqua Thucydide aux futurs agrégatifs d'histoire et participa à la préparation d'une thèse sur le tribunal des Hélistes, mais il n'enseigna pas l'Antiquité à partir des "monuments figurés".

Lorsqu'il quitta l'université bordelaise, il fut décidé de créer un cours complémentaire de langue et littérature grecque et un cours complémentaire d'histoire ancienne et d'antiquités, à partir de 1885-1886, distinguant ainsi les deux champs d'étude. Pierre Pâris, quand à lui commença par enseigner la littérature grecque avant d'adoindre à son enseignement un cours d'archéologie et d'institutions grecques.

L'Histoire de l'art émergea d'autre part à partir du champ de l'histoire et plus particulièrement de celui de l'histoire locale. En effet, cette spécificité régionale représente un autre aspect de cette constitution disciplinaire au sein de la Faculté bordelaise et sembla caractériser l'émergence de la discipline dans les facultés de province à une période où la valorisation du patrimoine régional participa aussi à l'écriture de l'histoire nationale.

4. *Annuaire université 1892-1893.*



Fig. 3. –  
Buste de Pierre Paris  
par son fils,  
le sculpteur Pavas.  
(Musée d'Aquitaine).

3. *Annuaire université 1887-1888.*



## L'histoire de l'art et l'histoire régionale

### La chaire d'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest : Camille Jullian professeur

Lorsque en 1830, Arcisse de Caumont (1801-1873) inaugura à Caen son cours public d'archéologie intitulé "cours d'art monumental" mais aussi "histoire de l'art dans l'ouest de la France" ; il fonda en quelque sorte l'enseignement des Antiquités nationales. Arcisse de Caumont se préoccupa de sauver de la destruction définitive les monuments du Moyen Age, il voulait faire comprendre la nécessité de leur conservation. De surcroît, il publia un *Abécédaire ou Rudiment d'archéologie, des Statistiques monumentales* et fonda le *Bulletin monumental* diffusant sur l'ensemble du pays une méthode de recherche. Sa démarche inscrite dans une problématique de conservation du patrimoine national entraîna des décisions administratives et un grand élan fut donné aux études archéologiques et historiques en France. En effet, cette prise de conscience de l'importance des études régionales dans l'écriture de l'histoire nationale suscita de nombreuses recherches historiques locales au sein des Sociétés savantes puis, à partir de 1885 dans les Facultés de province. Ainsi, la ville de Bordeaux conseillé par Auguste Couat, alors adjoint au ministère de l'Instruction publique, créa à la Faculté des Lettres, un cours d'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest transformé cinq années plus tard, en chaire de l'histoire de Bordeaux et du Sud-ouest selon un décret ministériel du 17 août 1891.

### Les promenades archéologiques de Camille Jullian

Camille Jullian, maître de conférence chargé du cours d'histoire ancienne et d'Antiquités, fut choisi pour assurer l'enseignement de cette chaire. Il était arrivé à Bordeaux en 1883, diplômé de l'école normale supérieure, agrégé d'histoire, docteur es lettres et consacra sa première année d'enseignement, à un cours sur l'histoire de la civilisation en Aquitaine et sur l'étude des sources de la période gallo-romaine. Puis il étudia "les inscriptions, les monuments, les médailles et la topographie de Bordeaux et du Bordelais pendant le haut Moyen Age", cherchant à initier ses étudiants à l'étude des monuments de l'époque romaine et gallo-romaine sous la forme de "libres entretiens en réponse à l'attente des archéologues de la ville". La municipalité lui avait en outre commandé dès l'année 1884, la rédaction d'un *Recueil des inscriptions bordelaises* en deux volumes, parus en 1887 et 1890 ; tous deux illustrés de gravures



Fig. 4. – Camille Jullian.  
A.M.Bx.

res et de planches de couleur dans lequel l'historien établit et commenta le corpus des inscriptions bordelaises. Dès l'année 1889-1890, Camille Jullian organisa ses cours sous la forme de "Promenades archéologiques à travers Bordeaux cherchant peut-être à faire une "histoire monumentale" de la ville" faisant revivre (devant vous) chaque quartier, rue par rue, maison par maison" guidé, nous semble-t-il, par la philosophie positiviste qui imprégna l'université à cette époque, mais aussi par une grande préoccupation pédagogique. Bordeaux fut ainsi donné à voir selon un développement spatial par l'étude historique de chacun de ses quartiers. Il poursuivit d'autre part son enseignement, à partir de l'année 1900-1901, par un cours sur les origines antiques de la ville et par "des promenades" sur "les routes antiques de Bordeaux et de la Gascogne : vieux noms et vieux monuments". En outre, il enseigna l'histoire politique, administrative, militaire, intellectuelle, artistique et sociale de Bordeaux, depuis les origines jusqu'aux premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, se montrant ainsi à la fois historien, archéologue et historien de l'art de Bordeaux.

Cependant la finalité de ses promenades n'était peut-être pas encore véritablement d'écrire l'histoire de l'art de la ville mais peut-être davantage d'illustrer l'écriture de son histoire. L'émergence de l'histoire de l'art se faisant peut-être ici plus difficilement depuis le champ de l'histoire par semble-t-il une absence d'étude des représentations symboliques.

5. Leçon d'ouverture du cours d'Histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest de Paul Courtault prononcée le 5 février 1908, p. 88.

## Les premiers développements de l'histoire de l'art à la Faculté des Lettres de Bordeaux

### L'enseignement de Pierre Pâris, une volonté d'ouverture

L'enseignement de Pierre Pâris se poursuivit à la Faculté des Lettres de Bordeaux jusqu'en 1913 puis il partit à Madrid où il fit fonctions de directeur de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques qu'il avait contribué à fonder. Pendant ces années d'enseignement à la Faculté des Lettres de Bordeaux, il chercha toujours à transmettre sa passion de l'étude des "chefs d'oeuvre antiques", à l'étendre à d'autres espaces que la Grèce et l'Italie, par l'étude archéologique de la présence des "grecs en Espagne" notamment. Cependant, il prolongea aussi son enseignement en abordant d'autres périodes historiques de la création artistique.

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut le siècle des nations, celui d'une quête de l'identité nationale conférant presque au mythe; un changement de paradigme se produisit, amenant une rupture avec l'universalisme des Lumières de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La réflexion de Pierre Pâris sur "l'art français" menée comme une quête des origines peut, nous semble-t-il être intégrée à ce changement de paradigme. En effet, il étudia en 1908-1909 "l'art en Gaule depuis l'époque préhistorique jusqu'au christianisme" mais aussi l'histoire de l'art français au Moyen Age, l'art roman et l'art gothique. En outre, il organisa aussi pendant l'année 1908-1909, une série de "dix leçons d'archéologie préhistorique" prononcées bénévolement par un confrère de la Faculté des lettres de Toulouse.

Simultanément au développement de ce champ d'étude sur l'art national, il enseigna la peinture italienne avec Raphaël et Michel-Ange, (questions inscrites au programme de la licence d'histoire et de l'agrégation), les arts en Flandre et en France depuis le début du règne de Charles V jusqu'aux guerres d'Italie.

L'élan fondateur donné à cette nouvelle discipline par une volonté nationale et par la Ville de Bordeaux, se continua par l'institution de nouveaux cours. Ainsi, l'extension de son champ d'étude en même temps que son inscription dans un cursus universitaire lui conféra une définition institutionnelle.

### De nouveaux cours, de nouveaux professeurs

#### Le cours d'égyptologie : G. Foucart professeur

Lors "des séances des travaux "de la Faculté du 29 juin et du 17 juillet 1896, il fut demandé la création de nouveaux cours : une conférence complémentaire d'histoire de l'art, de mythologie, un cours de sciences auxiliaires d'histoire de l'art et un cours d'égyptologie et d'Antiquités orientales. Ainsi, le 18 juin 1898, un cours complémentaire d'Antiquités orientales fut institué à la Faculté des Lettres de Bordeaux, assuré par G. Foucart, docteur es lettres, ancien élève de l'école française du Caire. Il avait été vivement souhaité par Camille Jullian pendant une de ses interventions à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux le 4 mars 1897. En effet, Camille Jullian déplorait que les études orientales n'existent plus à Bordeaux : "il n'existe pas à Bordeaux un seul cours de langue, d'archéologie ou d'histoire orientales" <sup>6</sup>, alors que des collections d'antiquités égyptiennes étaient conservées dans un des musées de la ville". Le XIX<sup>e</sup> siècle fut en effet un siècle de recherche de l'ailleurs, représenté par une quête et une fascination de l'Orient. La Faculté eut donc semble-t-il, aussi le désir de créer une école d'égyptologie <sup>7</sup> dont le cours de G. Foucart devait être la première expression. Le professeur développa son cours selon une approche épigraphique lorsqu'il initiait ses étudiants aux déchiffrements "des inscriptions hiéroglyphiques" mais il chercha aussi à enseigner "les principaux monuments de l'Egypte", la sculpture égyptienne, les relations qui existaient entre l'art égyptien et la religion. Il présenta, lui aussi, son cours sous la forme de "promenades archéologiques en Egypte" à la façon de Camille Jullian. Cependant, l'étude des Antiquités orientales resta marginale dans l'histoire de l'histoire de l'art à la Faculté bordelaise, en effet, le cours d'égyptologie fut remplacé dès l'année 1902-1903 par un cours de langue et littérature grecque.

6. Jullian Camille, "L'orientalisme à Bordeaux", 1897.

7. Compte-rendu des travaux de la Faculté 1899-1900.



### Le cours d'archéologie du Moyen-Age, Jean-Auguste Brutails professeur-paléographe

La Faculté des Lettres créa en outre un cours libre d'archéologie du Moyen-Age, en 1894, qui bien qu'il eut été supprimé dès 1896, inaugura les études des monuments du Moyen Age en Gironde. Jean-Auguste Brutails fut choisi pour en assurer l'enseignement. Licencié en droit, diplômé de l'Ecole des Chartes, il occupait depuis 1889 la fonction d'archiviste-paléographe du département de la Gironde et ses études menées sur l'architecture religieuse l'illustrèrent particulièrement à Bordeaux. Son premier cours porta d'ailleurs sur l'architecture religieuse bordelaise, la Faculté des Lettres de Bordeaux réaffirmant ainsi sa volonté de permettre des études régionales en son sein.

Le 4 octobre 1900, un arrêté rectoral créait un cours de paléographie, transformé dès le 30 octobre 1905 en un "enseignement d'état" dont Jean-Auguste Brutails fut chargé. Si dans son enseignement, il traita dès l'année 1903-1904 d'archéologie médiévale, il intitula son cours "les monuments du Moyen-Age, après avoir soutenu ses deux thèses de doctorat : *Recherches sur l'équivalence des anciennes mesures de la Gironde et Etude archéologique sur les églises de la Gironde et l'Architecture religieuse en France à l'époque romane*. Il inscrivit ainsi son cours dans une perspective d'écriture de l'histoire de l'art en France, appelant son cours "les monuments de France", initiant ses étudiants aux méthodes de recherche des chartistes que les premiers historiens de l'art étaient venus acquérir à l'Ecole des Chartes<sup>8</sup>. Après son décès en 1926, son successeur René Vallois, professa son cours dans la continuité de son prédécesseur il développa en outre dès 1930 son enseignement autour de notions sur "l'architecture romaine et byzantine de la France du VI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle" et sur "l'architecture romaine des monuments religieux".



Fig. 5. –  
Jean-Auguste Brutails.  
A.M.Bx.

### L'histoire de l'art et l'histoire locale par Paul Courtault

Paul Courtault, agrégé et docteur es lettres, depuis 1907 grâce à une thèse consacrée à Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais, succéda à Camille Jullian par décret ministériel du 31 décembre 1907.

Il poursuivit le cours inauguré par son prédécesseur, selon une continuité chronologique et intellectuelle. En outre, il contribua à développer par son exigence de recherche historique, une liaison importante entre les études d'histoire locale et régionale menées dorénavant à la Faculté des Lettres et celles développées au sein des Sociétés Savantes de la ville. Ainsi, à la question qu'il posa lors de sa leçon d'ouverture : "A quoi sert l'histoire locale ?", il répondit qu'(elle) "sert à refaire l'histoire générale". Il fonda, en 1908, la Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde et devint Président de l'Académie de Bordeaux en 1912 et en 1939. Son action se développa par ailleurs en direction des musées de la ville dont il devint le conservateur à partir de 1922. Paul Courtault commença son cours sur l'Histoire de Bordeaux là où Camille Jullian l'avait conduite dans son déroulement chronologique. En effet, il avait étudié pendant l'année 1903-1904, le XVII<sup>e</sup> siècle bordelais. Cependant Paul Courtault chercha à donner à son enseignement une perspective culturelle lorsqu'il traita de la vie intellectuelle à Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle tout en analysant avec ses étudiants "des vieux plans et vieux dessins bordelais" du Moyen Age ou encore ceux du Château Trompette et de la place des Quinconces. Il affirma cette problématique culturelle dans son enseignement lorsqu'il étudia, en 1916, jusqu'en 1919, un cours public sur "l'art à Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle" et le "théâtre à Bordeaux". S'il traita, en 1923, de l'histoire du sol (quartiers, rues, places et promenades), "des monuments ou oeuvres d'art" à la manière de son maître, ou lorsqu'il présenta, en 1929, un tableau de "l'art classique à Bordeaux de 1500 à 1700", les sujets de son enseignement se firent de plus en plus précis avec une étude sur le musée lapidaire de la ville, une monographie de la cathédrale Saint-André ou encore une recherche sur les portails des églises girondines ; il mena en outre des études régionales comme le "pays basque français" ou bien "le Béarn de 1483 à 1789". Ainsi Paul Courtault chercha dans le contenu de son enseignement de l'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest à être au plus près du titre de cette chaire, se montrant tout à la fois historien et historien de l'art par la dimension d'histoire culturelle qu'il chercha à donner à son enseignement.

8. Therrien Lyne, *L'histoire de l'art en France*, 1998.

### Le cours d'archéologie et d'histoire de l'art après Pierre Pâris

Pierre Pâris représenta une figure essentielle dans l'histoire de l'Histoire de l'art à Bordeaux. Il fonda le premier édifice intellectuel de cette discipline par ses cours, ses recherches, la collection de moulages antiques qu'il constitua afin de servir de support à l'enseignement de la sculpture grecque. Mais aussi par l'élargissement de son enseignement à d'autres périodes artistiques, étudiant la Renaissance italienne et française. Sa succession posa la question de la pérennité du cours d'archéologie et d'histoire de l'art tel qu'il avait été inauguré et des extensions qu'il lui avait été apporté. La Faculté sembla consciente de cet enjeu lorsque dans le compte-rendu des travaux de la Faculté des Lettres de l'année 1912-1913, nous pouvons lire : "La Faculté espère que l'organisation de cette suppléance pourra être effectuée sans qu'il soit nécessaire de sacrifier aucune des deux branches, art ancien, art moderne de son enseignement". La continuité du cours d'archéologie et d'histoire de l'art fut assurée par deux suppléants successifs qui continuèrent l'œuvre de Pierre Pâris.

Gabriel Leroux (mort en 1915), membre de l'Ecole d'Athènes, de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques qui avait élaboré un catalogue des vases grecs conservés au musée de Madrid et qui était chargé depuis l'année précédente du cours de langue et de littérature grecque, fut nommé par la Faculté suppléant de Pierre Pâris par arrêté du 27 novembre 1913. Il inscrivit son cours dans sa continuité en étudiant l'Antiquité grecque avec, par exemple, l'étude de "la question d'Homère et les découvertes archéologiques" mais en outre il professa "la Renaissance de l'Antiquité à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle" ou bien encore, "les origines de l'Art Empire". Puis, après la fin du premier conflit mondial et la mort de Gabriel Leroux, la Faculté des Lettres de Bordeaux demanda, en 1920, à René Vallois d'assurer la suppléance du cours d'archéologie et d'histoire de l'art. Diplômé de l'Ecole normale supérieure, membre de l'Ecole d'Athènes, maître de conférence à la Faculté des Lettres d'Alger, il soutint sa thèse de doctorat à la Sorbonne en 1935-1936 mais il lui fallut attendre l'année 1943-1944, pour obtenir sa nomination de professeur, titre consacrant davantage une carrière au sein de l'université plutôt qu'une promesse d'avenir comme l'avait représentée celle de Pierre Pâris.

Après la seconde guerre mondiale, une autre génération de professeurs (Marguerite Roques, François Georges Pariset, Jean Marcadé, Robert Etienne, Jacques Gardelles...) donna un nouvel élan et d'autres riches développements à cette nouvelle discipline universitaire.

### L'histoire de l'art dans un cursus universitaire

Dans un premier temps l'histoire de l'art à la Faculté des Lettres de Bordeaux s'inscrivit dans le cursus des études d'histoire. En effet, les cours s'adressaient aux étudiants candidats à la licence et à l'agrégation de cette discipline. Cependant le cours d'Antiquités grecques et latines semble avoir appartenu tout à la fois à la licence de lettres et à celle d'histoire. Cette appartenance au champ historique s'était en effet renforcée lorsque Camille Jullian en assura la suppléance, tandis qu'il professait un cours d'Histoire ancienne et Antiquités puis lorsque furent créés le cours d'histoire de l'art de Pierre Pâris et celui d'Histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest. En 1901, l'archéologie et l'histoire de l'art, comme aussi l'Histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest, étaient des matières optionnelles à l'oral de la licence d'histoire; l'archéologie pouvant être choisi à l'écrit comme à l'oral dans la licence de lettres. L'arrêté ministériel du 21 novembre 1920 modifia le régime de la licence par la création de quatre certificats d'études supérieures, puis, il fut institué un certificat d'histoire de l'art traitant de "l'Antiquité classique, du Moyen Age, des Temps moderne et contemporain"<sup>9</sup>. En 1922, deux étudiants seulement se présentèrent aux examens. Cette même année, un certificat d'archéologie et d'histoire de l'art, un certificat d'archéologie et d'antiquités grecques et enfin un certificat d'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest aux programmes définis, furent inclus dans les programmes de la licence libre d'histoire ; l'étude de "l'Acropole d'Athènes au VI<sup>e</sup> et au Ve siècle" était par exemple au programme de l'année 1928.

L'histoire de l'art, en tant que nouvelle discipline universitaire si elle inscrivit sa fondation dans le cadre plus général de la constitution d'un véritable enseignement supérieur, devint une discipline institutionnelle par la définition d'un champ de connaissance et de recherche particulier à celle-ci. Son enseignement se constitua en un savoir précis et concret qui chercha tout à la fois à étendre et transmettre ses contenus et à fonder ses propres méthodes de recherche. Les premiers professeurs continuèrent leurs recherches commencées lors de leurs missions archéologiques ; ainsi Maxime Collignon étudia en vue de l'obtention de sa thèse de doctorat, l'archéologie grecque et romaine par le symbolisme du mythe de Psyché sur les monuments figurés, il publia en outre, dès le premier numéro des *Annales de la Faculté* (revue dont il fut un des

9. Therrien Lyne, *L'histoire de l'art en France*, p. 281.





Fig. 6. – Ecole des Beaux-Arts. Ancienne abbaye Sainte Croix. A.M.Bx.

membres fondateurs) en 1879, un article sur “les céramiques grecques de style primitif”. Pierre Pâris dont la thèse s’intitula “Elatée la ville, le temple d’Athéna Cranaia” fit, lui aussi, de nombreuses publications notamment à propos de ses découvertes archéologiques en Espagne comme en 1897, avec une statuette figurant un buste de femme “de style gréco-romain”, la *dame d’Elche*, conservée alors au Musée du Louvre. En outre, Pierre Pâris chercha à développer des relations entre la Faculté des Lettres et l’Ecole des Beaux-Arts et cela dès la constitution de la collection de moulages antiques de la Faculté des Lettres ; son cours d’histoire de l’art grec était en effet ouvert aux élèves de l’Ecole des Beaux-Arts. En outre, Il organisa à l’école, des cours illustrés par des projections de reproductions photographiques d’œuvres antiques ainsi que la tenue de lectures artistiques lorsqu’il en devint directeur en 1899 et qu’il y enseigna l’archéologie grecque et l’histoire de l’art (l’Ecole des Beaux-Arts possédaient alors ses propres moulages). Cependant, Pierre Pâris souhaita aller plus loin dans le développement de ces relations. Il imagina un Institut d’archéologie et de l’histoire de l’art dont il donne la vision dans un de ses discours prononcés à l’Ecole lors de la remise des prix aux lauréats de l’année 1900... de rêver que contre la porte se dresse une élégante stèle de marbre blanc qui porte gravée la charte constitutionnelle de l’institution nouvelle, que ces mots enfin brillent en lettres d’or sur l’architecture altière du portail,

flanqués du double blason de Bordeaux et de l’université : Institut d’Archéologie et d’Histoire de l’art... L’université verra ses collections installées comme il le faut qu’elles le soient pour avoir toute leur beauté, pour jouer tout leur rôle fécond. L’Ecole des Beaux-Arts profitera des ressources universitaires comme l’Université des locaux et des ressources de l’Ecole ; la ville de Bordeaux, aux jours de fête, offrira au public un nouveau musée, tel qu’aucune autre cité de France ne pourra se flatter d’en posséder un plus riche et plus utile. Et, bientôt Monsieur le Recteur, aux quatre vieilles Facultés glorieuses qui vous font cortège viendra se joindre une jeune soeur digne d’elle, la Faculté des Beaux-Arts”<sup>10</sup>. Le rêve de Pierre Pâris ne put cependant se réaliser, le professeur, devenu directeur de l’Ecole en 1899, enseigna de 1900 à 1913, un cours d’histoire de l’art antique fondé lui aussi sur l’étude des moulages des chefs d’œuvre de l’Antiquité. Ainsi en 1907, il étudia “les œuvres les plus marquantes ou les chefs-d’œuvre de l’Antiquité, des dessins des troglodytes du Périgord ou des Asturies jusqu’aux dieux de Phidias, jusqu’aux déesses de Praxitèle”.

Toutefois, la nouveauté de ce cours enseigné par un universitaire au sein de l’Ecole des Beaux-Arts n’a cependant pas inauguré l’enseignement de l’histoire de l’art au sein de l’école où de futurs artistes venaient acquérir une formation artistique.

10. Pâris Pierre, discours Ecole des Beaux-Arts, 2 août 1900.

## L’histoire de l’art enseignée à l’Ecole des Beaux-Arts

### L’enseignement artistique à Bordeaux

Bien qu’une école des Beaux-Arts exista à Bordeaux dès le XVI<sup>e</sup> siècle, c’est véritablement au XVIII<sup>e</sup> siècle qu’un enseignement artistique s’institua dans la ville. En effet, la ville possédait, certes, une école gratuite de dessin depuis 1733, mais ce ne fut qu’en 1768 qu’un groupe d’artistes soucieux de dynamiser l’art à Bordeaux, fonda véritablement une Académie de peinture, de sculpture et d’architecture. Cette Académie fut installée dans l’ancienne maison des Jésuites, puis dans l’ancien collège de Guyenne, mais ses conditions d’existence furent longtemps précaires. En effet la ville ne comprit pas de suite l’opportunité de soutenir une telle initiative en raison d’une éventuelle opposition avec l’Académie parisienne et ce ne fut qu’après l’arrivée de l’intendant Dupré de saint Maur, en 1778, que l’Académie bénéficia de conditions plus favorables. Ainsi le 19 novembre 1779, elle obtint enfin les lettres patentes royales lui permettant de devenir, officiellement le 23 février 1780, une Académie royale indépendante. Elle fut organisée en trois classes ; (principes, bosses et modèle vivant) à l’exemple du modèle parisien, doubla le nombre de ses professeurs dès 1773 et ajouta un cours d’anatomie, un cours de perspective et un cours de dessin d’ornement ; Pierre Lacour père y enseigna la bosse. L’Académie acquit pendant l’année 1770 “une collection de dessins afin d’enseigner les costumes de la province de Guienne”. Cet enseignement se complétait par des discussions théoriques sur les Beaux-Arts selon la tradition académique, et par la tenue de Salons (de 1771 à 1787) où les créations des académiciens et des professeurs étaient présentées au public. La peinture d’histoire dominait avec les peintres les plus talentueux comme Pierre Lacour (1745-1814) ou Jean-Joseph Taillasson (1745-1809), cependant que la peinture de portrait prenait une grande importance. L’activité de l’Académie de peinture, de sculpture et d’architecture devait s’interrompre pendant l’année 1792, lorsqu’à la Révolution toutes les sociétés littéraires et artistiques furent interdites. Pierre Lacour père eut alors la détermination de continuer à accueillir les élèves de l’Académie et ceux de l’Ecole de dessin de la ville là où se réunissait auparavant l’Académie. Après la période révolutionnaire, il continua à assurer son cours de dessin dans les différents lieux d’enseignement constitués ou reconstitués comme à l’ancienne Académie royale devenue Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts dont il fut un des présidents, au Musée de Bordeaux ou à l’école de dessin de la ville. A partir de 1814, son fils Pierre Lacour (1778-1859) lui succéda à la direction du musée et de l’école. Cependant, l’Ecole de dessin toujours installée dans les anciens bâtiments de l’Académie fut transformée en Ecole municipale de dessin. Elle s’installa dans les anciens

locaux des tribunaux révolutionnaires, à l’Hôtel de Ville, mais n’accueillait encore que peu d’élèves. Puis, en 1861, l’Ecole vint s’installer dans les portiques du Jardin Public et devint Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux, en 1883. Cette transformation amena outre sa réorganisation, la création de nouveaux cours et son installation en 1890 dans l’ancienne abbaye Sainte Croix réaménagée à son intention.

### Le cours d’histoire des Beaux-Arts à l’Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux

#### Charles Braquehay, professeur

Charles Braquehay (1839-1907), sculpteur, élève de Carpeaux et de Duret, consacra l’essentiel de sa vie à l’enseignement, en effet, “il n’avait cessé d’enseigner sous différentes formes l’art dans ce qu’il a de beau et d’utile”<sup>11</sup>. Tout d’abord à Paris, après avoir obtenu “un certificat d’aptitude à l’enseignement” en 1863, puis à Bordeaux, où il créa en 1875 un cours d’histoire des Beaux-Arts à la Société philomathique (ancien Muséum), qu’il dispensa jusqu’en 1880. En effet, Charles Braquehay voulut apporter dans la formation des artisans et ouvriers l’étude de l’Antiquité. Puis il intervint, comme professeur de dessin à l’Ecole des Beaux-Arts dont il devint le directeur de 1877 à 1889, et où il donna un cours d’histoire des Beaux-Arts, de 1882 à 1891. En outre, Charles Braquehay fut un des membres fondateurs de la Société Archéologique de Bordeaux, créée en 1873, et en fut son premier président. Ainsi, il étudia les basiliques Saint-Martin et Saint-Pierre de Bordeaux

11. Revue du Tout Sud-Ouest, article nécrologique 1907.



Fig. 7. – Charles Braquehay. A.M.Bx.



à l'époque pré-romane, publia des "documents sur l'histoire des arts, les artistes du duc d'Epéron" (1889), une étude sur la décoration au XVII<sup>e</sup> siècle du château de Cadillac ainsi qu'une autre sur les peintres et sculpteurs bordelais du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. Cependant ses recherches et publications comme archéologue et historien de l'art ne lui firent pas oublier son ambition pédagogique ; ainsi il déclara à la Société archéologique dans un discours intitulé "de l'Archéologie appliquée aux arts industriels", le 9 janvier 1874 "...je chercherai à prouver la nécessité de répandre les notions élémentaires de l'archéologie dans les classes ouvrières; d'y développer la connaissance des styles et des idées d'ensemble ; de venir en un mot en aide aux arts industriels par l'institution de cours et musées". Il désira ainsi participer au mouvement de rénovation des Arts appliqués lancé pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la suite des premières expositions universelles, déclarant. "...Enseignez à la génération nouvelle les règles fondamentales de l'art...Faites lui admirer les chefs d'oeuvre de tous les âges... excitez son goût et ses aspirations artistiques... l'éducation artistique des professions d'art est tout à faire; nous pouvons y contribuer largement. La meilleure méthode, la plus simple, la plus efficace après l'enseignement manuel, c'est l'enseignement par les yeux, par le souvenir<sup>13</sup>. "Il demanda à la Société archéologique, la création d'un musée d'archéologie exposant des moulages d'oeuvres d'art, des publications et des cours d'archéologie. A l'Ecole des Beaux-Arts, il dispensa donc un cours d'histoire des Beaux-Arts à partir de l'année 1882.

Les élèves de l'année scolaire 1888-1889, rédigèrent un résumé de ce cours, conservé aujourd'hui dans les archives de l'Ecole des Beaux-Arts. Il porte le titre de: "cours élémentaire de l'histoire des Beaux-Arts, textes et dessins par les élèves de l'école".

### **Le résumé du cours d'Histoire des Beaux-Arts**

Charles Braquehayé voulut par ce cours, "...donner une idée aussi nette que possible des productions dues à la main des hommes et des progrès qui ont été accomplis à travers les âges". Son enseignement de l'histoire de l'art devait permettre aux futurs artistes mais aussi à tous d'acquérir les moyens nécessaires à l'élaboration d'un jugement de goût lorsqu'il écrivait..." ne sommes nous pas tous appelés à nous intéresser sinon à juger toutes ces productions qui honorent les peuples ?, "ainsi il définissait l'art comme" l'imitation de la nature interprétée par le génie de l'homme, destinée à impressionner l'esprit et à développer le sentiment du beau. "L'Histoire des Beaux-Arts représente selon Charles Braquehayé" l'histoire des monuments, des costumes, des moeurs des différents peuples depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; elle traite spécialement des

caractères qui différencient les monuments d'architecture, de sculpture et de peinture" selon une problématique stylistique particulière au XIX<sup>e</sup> siècle. Le résumé du cours est divisé en trois grands chapitres, la période préhistorique composée "d'une série de siècles indéfinie", la période antique comprenant "environ cinquante-trois siècles" et la période moderne, quinze siècles", la période antique n'est cependant pas représentée dans ce résumé. Ainsi la périodisation s'étend de la "pré-histoire au style Louis XVI". Ensuite des subdivisions comme par exemple, l'art national avec l'art des catacombes appelé aussi art chrétien, l'art byzantin, l'art oriental et l'art gallo-romain présentent les débuts de ce qui est appelé l'art national "commencé avant le IV<sup>e</sup> siècle". En outre, une description de Burdigala, des principaux monuments de l'époque romaine, des voies romaines des murailles, des cimetières, des musées existants comme le Musée lapidaire vient présenter la partie régionale de cette étude. En effet, chaque "style" comprend une approche générale ainsi qu'un développement bordelais. Par exemple la présentation du "style roman" daté du Xe au XII<sup>e</sup> siècle comprend "des notes historiques" c'est-à-dire l'étude du contexte puis ses "caractères généraux" avec des références aux études de Viollet-Le-Duc et à celles de Jules Quicherat. Ensuite l'architecture, la sculpture, la peinture, les vitraux, les carrelages sont étudiés. Puis, dans une deuxième partie, les monuments bordelais, considérés comme appartenant à cette époque romane, sont évoqués accompagnés d'un dessin du porche de l'église Saint-Seurin de Bordeaux et du dessin d'un chapiteau roman du XII<sup>e</sup> siècle conservé au Musée. L'étude du "style Renaissance" daté de 1450 à 1650 se développe d'une façon identique illustré pour la région bordelaise par un dessin du château de Cadillac et de sa porte d'entrée, datée de 1606. La peinture du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle ainsi que la peinture de la Renaissance italienne et française sont aussi étudiées.

En outre l'organisation de ce livre fait donc apparaître une ambition pédagogique de présenter une histoire de l'art linéaire, déjà écrite, panoramique en quelque sorte. Le cours présente des divisions, des subdivisions essentiellement de l'art, pensé comme "national", illustré de dessins colorés ou non, reproduisant les principales caractéristiques du "style" étudié. Il donne aussi une définition des oeuvres d'art considérées" comme des productions dont il s'agit de faire l'histoire", définition qui semble venir en résonance à celle donnée par Hippolyte Taine, professeur d'esthétique et d'histoire de l'art qui donna un cours d'histoire de la peinture à partir de 1864 à l'Ecole des Beaux

12. Société Archéologique de Bordeaux, *Bulletin et Mémoires*, tome XL, 1922-1923.

13. Braquehayé Charles, *De l'archéologie appliquée aux arts industriels*, lu à la Société Archéologique le 9 janvier 1874, p. 1.

Arts de Paris. En effet, cet enseignant pensait que son "...seul devoir (était) de vous exposer des faits et de vous montrer comment ces faits se sont produits"<sup>14</sup>. Cependant, ce résumé de cours ne comprend pas de biographies d'artistes dans la tradition de Vasari, ni d'illustrations de chefs-d'oeuvre. En effet, les illustrations proviennent pour la plupart d'oeuvres conservées dans les musées bordelais ou appartenant à la collection particulière de Charles Braquehayé, indiquant le caractère expérimental de son initiative. C'est peut-être pourquoi, le professeur appela ses élèves à consulter les ouvrages d'histoire de l'art qui à cette époque commençaient à être publiés comme la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* citant, pour appuyer sa conviction, Charles Blanc (1813-1882), historien de l'art titulaire de la première chaire d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France (1878) et auteur de *L'Histoire des peintres de toutes les écoles* (1848-1876), d'une *Grammaire des arts du dessin* (1867) et d'une *Grammaire des arts décoratifs* (1882) ouvrage qui fut décerné aux lauréats de l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux. De surcroît, en 1846 l'architecte bordelais Poitevin avait déjà écrit un *Résumé de l'Histoire des Arts* rédigé venant peut-être participer à l'écriture d'une histoire de l'art de bâtir qui s'élabora tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle par la rédaction de nombreux travaux cherchant à donner des méthodes et des exemples aux architectes<sup>15</sup>. Le peintre Achille Zo, directeur de l'Ecole succéda à Charles Braquehayé à partir de l'année 1889 pour professer un cours d'histoire de l'art où l'histoire de l'architecture avait ainsi toute son importance. En effet, le délégué du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts soulignait dans son discours prononcé lors de la cérémonie, de la remise des prix de l'Ecole de l'année 1893, "l'architecture est aussi la base de l'Histoire de l'art, livre indestructible malgré le temps dans lequel l'homme a imprimé toutes ses transformations successives et dont les pages répandues sur la surface du globe sont souvent les seules traces laissées par les sociétés disparues".

Puis, comme nous l'avons vu Pierre Pâris commença son cours d'histoire de l'art dès l'année 1900 jusqu'à son départ de Bordeaux en 1913. Le cours ne fut ensuite repris qu'en 1927 par le peintre A. Vidal.

### **Conclusion**

L'histoire de l'art, nouvelle discipline institutionnelle s'inaugura, à Bordeaux dans cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle si importante pour l'enseignement supérieur français. La naissance de cette nouvelle discipline à Bordeaux s'inscrit dans cet élan fondateur initié par la République et porté largement par la Ville elle-même.

Lors d'un discours prononcé à l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux en 1903, le délégué du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts qualifia l'histoire de l'art de "science moderne". Science, elle le devint en effet par la définition de son objet d'étude qui est l'histoire de l'art, par la recherche de sa spécificité en définissant son champ d'étude et, par delà, sa particularité en regard des autres disciplines dont elle émergea. A Bordeaux, l'histoire de l'art fit son entrée à la Faculté des Lettres par le biais de l'archéologie grecque, puis continua son institutionnalisation à partir de la littérature ancienne, de l'histoire ancienne avec l'étude des Antiquités romaines mais aussi à partir de l'histoire de Bordeaux et de sa région. Elle délimita ainsi un champ d'étude spécifique et particulier à Bordeaux par son inscription dans cet enseignement de l'histoire locale, ce modèle de fondation se retrouvant malgré tout dans d'autres Facultés de province. La modernité de la nouvelle discipline apparut dès les débuts de son enseignement avec les premières tentatives pédagogiques instaurées par des professeurs animés d'un grand désir de donner à voir l'histoire de l'art. Pierre Pâris constitua avec les étudiants une collection de moulages antiques, Maxime Collignon montra une archéologie "figurée" et historique de l'art grec.

En outre, après une première définition du champ d'étude de l'histoire de l'art fondée sur l'Antiquité grecque, l'inscription de l'histoire de l'art à la Faculté des Lettres de Bordeaux se poursuivit très tôt par une volonté d'ouverture de son champ d'étude, à d'autres périodes artistiques afin de rendre possible l'enseignement d'autres formes artistiques que celles de l'Antiquité grecque. Cependant il n'y eut pas à Bordeaux de création d'un cours complémentaire d'histoire de l'art comme à la Faculté de la Sorbonne à Paris. Cette volonté d'ouverture se retrouva par ailleurs dans le rêve de Pierre Pâris de fonder une Faculté des Arts, portant ainsi l'enseignement de l'histoire de l'art à l'Ecole des Beaux-Arts, enseignement inauguré cependant par Charles Braquehayé avec une histoire des Beaux-Arts. En outre, l'histoire de l'art développa à partir de ce moment fondateur, un champ de recherche régionale qui lui aussi participa à sa fondation, affirmant encore davantage sa particularité régionale.

14. Therrien Lyne, *L'histoire de l'art en France*, 1998, p. 103 et p. 104.

15. Coustet Robert, Saboya Marc, *Bordeaux le temps de l'histoire*, 1999.



## Bibliographie

### Ouvrages sur Bordeaux

Sous la direction de Michel Figeac, *Histoire des Bordelais*, Bordeaux, édition Fédération Historique du Sud-Ouest, 2002.

Sous la direction de Robert Etienne, *Histoire de Bordeaux*, Toulouse édition Privat, nouvelle édition 2001.

Robert Coustet, Les bas-reliefs de la façade de l'ancienne faculté des sciences et lettres de Bordeaux, *Revue des études anciennes*, t. 95, 1993, n° 1-2.

Robert Coustet et Marc Saboya, *Le temps de L'histoire, Architecture et urbanisme au XIXe siècle (1800-1914)*, Bordeaux, édition Mollat 1999.

Sous la direction de Charles Higounet, *Histoire de Bordeaux au XIXe siècle et Histoire de Bordeaux au XXe siècle*, Bordeaux, édition fédération historique du Sud-Ouest 1969.

Marionneau Charles, *Les salons Bordelais*, Bordeaux, 1884.

### Approche thématique : l'histoire de l'histoire de l'art

Lyne Therrien, *L'histoire de l'art en France, genèse d'une discipline universitaire*, Paris, édition du CTHS, 1998.

*Notes et Souvenirs d'un artiste octogénaire (1778-1798) souvenirs de Pierre Lacour (1778-1859) édition établie par Philippe Le Ley-sour et Dominique Cante*, Musée des Beaux-Arts de Bordeaux et William Blake, 1989.

### Approche thématique : L'enseignement supérieur

Pierre Albertini, *L'Ecole en France XIXe siècle et XXe siècle, de la maternelle à l'université*, Paris édition Hachette supérieur 1998.

François Cadilhon, Bernard Lachaise, Jean-Michel Lebigre, *Histoire d'une université bordelaise. Faculté des arts facultés des lettres 1441-1999*, Bordeaux, édition Presse universitaire bordelaise, 1999.

Félix Ponteil, *Histoire de l'enseignement 1789-1965*, Paris, édition Sirey, 1966.

### Dictionnaires biographiques

Jean et Bernard Guérin, *Des hommes et des activités autour d'un demi siècle*, Edition BEB, société bordelaise d'éditions biographiques, 1957.

Edouard Féret, *Statistiques de la Gironde*, t. 3, première partie : Biographie, Bordeaux, édition Féret et fils, 1889.

Sous la direction de Roman Amat, *Dictionnaire de biographie française*, t. 9,

Paris IV-CNRS, librairie le Touzey, 1961.

### Sources

Archives départementales de la Gironde

- Série T : enseignement supérieur - Faculté des Lettres – études – discipline -personnel.

- 150T4 : Société des Amis des Arts.

Archives de l'université Michel Montaigne Bordeaux III (sources imprimés)

- Rentrées solennelles des Facultés de 1876 à 1884.

- Comptes-rendus des travaux des Facultés de 1883-1884 à 1935-1936.

- Annuaire de l'université de 1883-1884 à 1935-1936

- Livre du personnel de la Faculté des Lettres.

- Pâris Pierre, catalogue méthodique des moulages des oeuvres de sculpture grecque, Publication Université de France, Faculté des Lettres de Bordeaux, Musée archéologique, 1892.

Archives municipales

- Côte 749 R- 754 R- 763 R 10 : Ecole des Beaux-Arts.

Archives de l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux

- Palmarés 1877-1900 Bordeaux, Imprimerie G. Gounouillon.

- Livrets de l'école municipale de dessin et de peinture de 1877 à 1907.

- Résumé du cours des Beaux-Arts de Charles Braquehay, professeur, textes et dessins par les élèves de l'Ecole, année 1888-1889.

Autres sources imprimées

- Paul Courtault, L'enseignement de l'histoire locale et régionale à l'université de Bordeaux, *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, t. 1, 1908.

- Cours d'Antiquités grecques et latines, *De l'archéologie grecque*, leçon d'ouverture Maxime Collignon 15 janvier 1877, Bordeaux.

- Camille Jullian, *"L'orientalisme à Bordeaux"*, Bordeaux, édition Féret et fils.

- Charles Braquehay, *"De l'archéologie appliquée aux arts industriels"*, *Bulletin de la Société archéologique*, 1874.

Les reproductions des photographies d'archives ont été réalisées par les services des Archives municipales de Bordeaux et par Alain Bèguerie (fig. 2, 5 et 7).

## Société Archéologique de Bordeaux



*In memoriam*

## Jean-Paul Avisseau

La disparition de Jean-Paul Avisseau qui attriste tous les Bordelais, touche particulièrement la Société Archéologique de Bordeaux.

Né à Talence en 1933, Jean-Paul Avisseau fit ses études secondaires au Lycée Longchamp (devenu Montesquieu), supérieures à la Faculté des Lettres, alors cours Pasteur, puis entra à la prestigieuse Ecole nationale des Chartes. Archiviste-paléographe, il fut nommé en 1964 conservateur des Archives municipales. Contrairement à tous les usages de la haute administration, il refusera délibérément toute promotion « parisienne » pour se consacrer tout entier à sa chère ville de Bordeaux qu'il ne voulut jamais quitter. Et il est vrai qu'il s'y imposa comme une personnalité marquante du monde culturel en accomplissant un travail gigantesque et en multipliant les responsabilités.

Outre la gestion des Archives municipales dont il doubla la capacité, qu'il enrichit de nouveaux fonds d'un intérêt considérable, qu'il fit vivre en organisant des expositions, il reprit la direction de la Revue historique de Bordeaux, assura celle du musée de la Marine qu'il affectionnait (mais dont il ne réussira pas, pourtant, à éviter la disparition). Elu en 1986 à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts, il en fut le président en 1991. Bénéficiant de la confiance et de l'amitié des maires Jacques Chaban-Delmas, Alain Juppé qui lui décerna la Légion d'honneur, Hugues Martin, il siégea dans toutes les commissions culturelles et patrimoniales de la ville et lorsque, en 1999, après trente-cinq ans de bons et loyaux services, il quitta les Archives municipales, il réserva encore ses dernières forces à sa ville, à la présidence de « La mémoire de Bordeaux ».



Jean-Paul Avisseau a consacré une part importante de ses activités à la SAB. à laquelle il adhéra en 1964 et il lui resta fidèle jusqu'à ses derniers moments. Il s'y impliqua fortement et soutint nos activités par sa présence fidèle à notre conseil d'administration. Par deux fois, ce qui est exceptionnel dans les annales de notre société (de 1982 à 1987 puis de 1995 à 1998) il en assura la présidence. Nous gardons le souvenir heureux des séances qu'il présidait avec une autorité souriante et au cours desquelles il nous régalaient de son érudition et de sa culture.

Car Avisseau connaissait tout de Bordeaux, de sa grande et de sa petite histoire, de ses familles, de ses monuments et, servi par une mémoire d'une étonnante précision, il pouvait répondre à toutes les interrogations, ce qu'il faisait toujours de bonne grâce. Dans son bureau tapissé de toiles, de dessins, de cartes et de plans rares, il accueillait avec une courtoisie d'un autre temps, aussi bien les chercheurs et les étudiants que les amis de passage.

Homme de tradition, passionnément attaché à la protection du patrimoine, Jean-Paul Avisseau était une personnalité généreuse, chaleureuse et attentive à ses interlocuteurs, toujours disponible et de bonne compagnie. Il aimait les grands vins, la bonne chère, le monde et par-dessus tout la conversation dans laquelle il excellait et qui restait à ses yeux l'un des précieux héritages de la culture humaniste. Il fut ce qu'il rêva d'être : un grand commis de la ville de Bordeaux et un parfait « honnête homme ».

R.C.

*In memoriam*

## Jean Dugros

Monsieur Jean Dugros nous a quittés le 12 décembre 2005, à l'âge de 94 ans. Né à Bordeaux le 26 juin 1911, il eut le malheur de perdre son père très jeune et se trouva rapidement soutien de famille. Sérieux et volontaire, il se forma à la Société Philomathique de Bordeaux au métier de tapissier décorateur, qu'il devait exercer jusqu'à sa retraite.

Toute sa vie, Jean Dugros s'appliqua à étendre ses connaissances. Il s'intéressa à l'histoire, à la géographie et aux arts. Son domaine de prédilection fut cependant la numismatique. De sa jeunesse à sa mort, il n'a jamais arrêté ses recherches sur les monnaies.

Il entra à la Société Archéologique de Bordeaux en 1947 et il fut la même année un des membres fondateurs du cercle numismatique Bertrand Andrieu. Collectionneur passionné, il n'excluait aucun monnayage, mais le monnayage français fut celui qui l'intéressa le plus. Il savait toujours trouver des pièces remarquables qu'il étudiait avec une méthode et un sérieux exceptionnels.



Membre assidu du cercle Bertrand Andrieu, il faisait profiter ses collègues de ses découvertes et du résultat des études qu'il y avait consacrées. Il présentait des monnaies de sa collection à chacune des réunions, sachant varier les thèmes pour mieux susciter l'intérêt. Il n'hésitait pas à ouvrir son médailler chaque fois qu'il estimait que cela nous serait profitable.

Pour ses travaux à la Société Archéologique comme au Médailler municipal, il reçut la médaille d'argent de la ville de Bordeaux. Ses collègues du cercle Bertrand Andrieu le nommèrent président d'honneur en 1992. Pour sa longue fidélité à notre société, son jubilé fut célébré en 1997.

Nous gardons de Jean Dugros le souvenir d'un homme exceptionnel, aux hautes qualités morales, d'une compétence, d'une disponibilité et d'une amabilité sans égales.

P.P.



## In memoriam

### Michelle Gaborit

Michelle Gaborit nous a quittés le 25 février 2005.

Professeur d'histoire de l'art médiéval à l'université Bordeaux III, elle s'était aussi engagée dans la vie associative et politique, un temps conseillère municipale de Saint-Symphorien, présidente de l'Agence de protection et de promotion du patrimoine architectural. Mais c'est le chercheur d'exception qu'on voudrait ici saluer.

Sa thèse sur le petit appareil roman<sup>1</sup> a prospecté un champ original qu'embroussaient les faits mal établis, les hypothèses banales et les rêveries chauvines ; elle reste un outil privilégié pour appréhender les états anciens de nos édifices religieux. Sans pour autant abandonner les perspectives architecturales de l'histoire des églises<sup>2</sup>, s'engageant même très activement dans la véritable aventure qu'est la publication des cahiers de dessin de Léo Drouyn<sup>3</sup>, elle est passée de la maçonnerie des murs à leur décor. Les peintures murales médiévales et tardomédiévales – dont les réaménagements d'églises ne cessent de trouver de nouveaux vestiges – sont devenues son domaine de prédilection où sa rigueur scientifique, mais aussi sa passion et son enthousiasme naturels ont eu libre cours<sup>4</sup>.

Elle aimait le terrain, toujours disponible pour visiter un chantier, grimper sur les échafaudages des architectes ou se pencher sur les tranchées des archéologues. Elle aimait partager ses connaissances et ses découvertes dans des conférences brillantes et aimables. Elle aimait écrire. Elle aimait les gens, elle aimait la vie. Elle avait une passion sans cesse renouvelée pour sa discipline, son métier, ses recherches.



Ses publications maintiendront sa mémoire. La Société Archéologique de Bordeaux gardera quant à elle le souvenir ému de l'amabilité rayonnante, de la générosité et de la disponibilité avec lesquelles elle faisait part de ses découvertes. Et tout particulièrement d'un matin d'octobre, à peine quatre mois avant son décès, où elle guida une visite en ce Saint-Emilion qui avait toujours eu une place privilégiée dans sa passion.

P.R.S.B.

1. *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-Ouest*, thèse soutenue en 1979, sous la direction de Jacques Gardelles.
2. Par exemple : Notre-Dame de Parsac (RAB, 81, 1990) ; Sainte-Radegonde (RAB, 87, 1996) ; Saint-Symphorien (RAB, 91, 2000) ; *La chapelle d'Ausone à Saint-Emilion* (Confluences, 2003) ; etc. Elle a aussi participé au volume *Archéologie des églises et des cimetières en Gironde* (SAB, Mémoires, 1, 1989).
3. Vol. 2, *De Saint-Macaire à la Réole et la vallée du Drot*, 1998 ; vol. 4, *L'Entre-deux-Mers de Lormont à La Sauve Majeure*, 1999 ; vol. 5, *Léo Drouyn et Saint-Emilion*, 1999 ; vol. 7, *L'Entre-deux-Mers oriental*, 2001 ; vol. 8 *Léo Drouyn et le Cernès*, 2001 ; vol. 9, *Léo Drouyn en Libournais*, 2002 ; vol. 10, *Léo Drouyn en Médoc*, 2003 ; vol. 12, *Léo Drouyn en Haute-Gironde*, 2005.
4. En particulier, peintures murales des églises de : l'Entre-deux-Mers (4<sup>e</sup> colloque de l'Entre-deux-Mers, 1993) ; la Gironde (RAB, 87, 1996) ; Sainte-Quiterie de Massels (*Revue de l'Agenais*, 1997) ; Saint-Macaire (6<sup>e</sup> colloque de l'Entre-deux-Mers, 1997) ; cathédrale Saint-André de Bordeaux (RAB, 88, 1997 ; 7<sup>e</sup> colloque de l'Entre-deux-Mers, 1999) ; la Grande Lande (Confluences, 1998) ; Périgord (156<sup>e</sup> congrès archéologique, 1998) ; environs de Sauveterre-de-Guyenne (7<sup>e</sup> colloque de l'Entre-deux-Mers, 1999) ; Saint-Laurent de Birac (8<sup>e</sup> colloque de l'Entre-deux-Mers, 2001). Etc.

Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCV, année 2004, p. 243-244



## Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2004

### Assemblées mensuelles

- 10 janvier : Wandel Migeon et Thierry Gé, *Les travaux du tramway : découverte de silos médiévaux à Lormont* (voir ci-dessus p. 49).
- 7 février : Anne-Cécile Lhuillier, *L'Eglise Sainte-Eulalie de Bordeaux, étude architecturale* (voir ci-dessus p. 63).
- 17 avril : Xavier Charpentier, *L'aqueduc de Burdigala : état de la question*.
- 15 mai : Yves Baillet d'Estivaux, *Le pont transbordeur de Bordeaux*.
- 12 juin : Vincent Joineau, *Moulins médiévaux à Bordeaux et aux alentours* (voir ci-dessus p. 83).
- 9 octobre : Catherine Béguerie, *La naissance de l'enseignement de l'Histoire de l'Art dans l'université de Bordeaux* (voir ci-dessus p. 225).
- 13 novembre : Marc Favreau, *Tapisseries, tapis et ornements liturgiques des églises bordelaises pendant le Grand Siècle* (voir ci-dessus p. 159).
- 11 décembre : Jessica Fèvres, *A propos de la maison de Montaigne* (voir ci-dessus p. 131).

### Cercle numismatique Bertrand Andrieu

(voir les comptes-rendus ci-dessous, p. 245)

- 18 janvier : Koray Konuk, *Représentation d'une frappe monétaire sur un fragment de céramique attique à figure rouge*.
- 15 février : Dominique Ursy, *Les monnaies de la République romaine, 3<sup>ème</sup> partie*.
- 21 mars : M. Bresson, *Rythme et disparition des monnayages hellénistiques*.
- 18 avril : Jean-Pierre Bost, *L'Empereur parle à l'Empire : image et textes sur les monnaies du Haut-Empire romain*.
- 16 mai : M. Bardet, *Les usurpateurs des Gaules au III<sup>ème</sup> siècle*.
- 20 juin : Michel Weidemann, *Les ouvrages de numismatique de la Bibliothèque de Bordeaux : le fonds ancien XVI-XVIII<sup>ème</sup>*.
- 17 octobre : Dr Jean-Marie Debruge, *Lagides et numismatique*.
- 21 novembre : Dominique Ursy, *Un aureus de Tétricus trouvé à Saint-Orse (Dordogne)*.
- 19 décembre : Sylvain Marchand, *Un outil informatique pour l'étude automatique de la correspondance des coins*.



Groupe Jules-Delpit

- 24 janvier : Jean-Paul Casse, *L'armorial lithique de l'abbé Bonin dans l'église de Saint-Médard d'Eyrans*.
- 21 février : M. et Mme Lestage, *Les vitraux de l'église Saint-Michel de Bordeaux* (voir ci-dessus p. 143).
- 27 mars : Isabelle Beccia, *L'atelier de Jean-Alphonse Ricard, architecte (1843-1903)*.
- 24 avril : Xavier Charpentier, *Dés et jeux au moyen Age à Bordeaux d'après les fouilles de la place Camille-Jullian* (voir ci-dessus p. 115).
- 19 mai : Pierre Coudroy de Lille, *Présentation d'un portrait de Jean de Valen, jurat de Bordeaux* (voir ci-dessus p. 213).  
Robert Coustet, *Présentation d'une toile inédite d'Antoine Gonzales* (voir ci-dessus p. 217).
- 27 novembre : Myrthis Flambeaux, *Un manuscrit médiéval de la Bibliothèque de Bordeaux* (voir ci-dessus p. 101).
- 18 décembre : Pierre Coudroy de Lille et Jean-François Fournier, *Chaires à prêcher de Sainte-Foy-La-Grande, Fronsac et La Réole* (voir ci-dessus p. 177).

Cours public : Le temps d'Aliénor

- 3 mars : Joëlle Dussau, *Aliénor, une femme de pouvoir*.
- 10 mars : Sylvie Faravel, *La Réole et les villes de Guyenne*.
- 17 mars : Frédéric Boutouille, *La Gascogne d'Aliénor*.
- 24 mars : Daniel Prigent, *Fontervraud*.
- 31 mars : Robert-André Sénac, *Les monnaies d'Aquitaine au temps d'Aliénor*.  
Jean-Paul Casse, *Introduction à l'héraldique médiévale*.
- 7 avril : Philippe Araguas, *Les villes au temps d'Aliénor*.

Visites et journée d'études

- 17 janvier : Restaurations d'immeubles autour de Sainte-Croix.
- 26 juin : Sortie à La Réole : visite du château, du prieuré, de la vieille ville.
- 23 octobre : Sortie à Saint-Emilion : peintures murales religieuses, église monolithe, châteaux...

Participations à des expositions

Saintes : **Léo Drouyn** juillet-septembre 2004, prêt de plaques gravées par Léo Drouyn.

Assemblée générale

L'assemblée générale statutaire s'est tenue le dimanche 14 mars 2004. Elle a été présidée par Monsieur Claude Mandreau, adjoint au chef de la mission Tramway. Le rapport moral a été lu par Mme Nicole Palard et le rapport financier par M. Xavier Roborel de Climens. Ces deux rapports ont fait l'objet d'une approbation à main levée.

La remise des diplômes et des médailles s'est déroulée comme suit :  
Diplôme jubilaire pour 50 ans de présence et d'activité au sein de la S.A.B : Dr Lacoste-Lagrange.  
Médaille d'argent de la ville de Bordeaux à Christophe Sireix.  
Médailles de bronze de la ville de Bordeaux : Patrick Lemaître, Pierre Bardou, Nicole Palard.

M. Olivier Le Bihan, conservateur en chef du Musée des Beaux-Arts de Bordeaux a prononcé une conférence sur le thème : *Fortune iconographique d'un proverbe d'inspiration homérique : l'exemple d'un exceptionnel tableau emblématique du peintre anversois Frans Snyders (1579-1657) conservés au Musée des beaux-arts de Bordeaux.*



Cercle numismatique Bertrand-Andrieu  
Procès-verbaux des séances de l'année 2004

Abréviations bibliographiques

C	H. Cohen,
	<i>Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain,</i>
	2 <sup>e</sup> éd. Paris, 1880-1892, 8 vol.
Cun.	E. Besly & R. Bland,
	<i>The Cuneo Treasure : Roman Coinage of the Third Century AD,</i>
	Londres, 1983.
RIC	H. Mattingly <i>et al.</i> ,
	<i>The Roman Imperial Coinage,</i>
	Londres, 1923-1994, 10 vol.
Sear	D. R. Sear,
	<i>Greek Coins and their Values,</i>
	Londres, t. 1. <i>Europa</i> , 1978 ; t. 2. <i>Asia and Africa</i> , 1979.
SNG von Aulock	<i>Sylloge Nummorum Graecorum, Sammlung Hans von Aulock,</i>
	Berlin, 1957-1968.

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. Bardet, Bost, Debruge, Delpit, Lecœur, Marchand, Pujo, Robert, Sénac, Ursy, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 2004

Président : Dr Debruge  
Conseiller et trésorier : M. Wiedemann  
Vice-présidents : MM. Bardet et Pujo  
Secrétaire : M. Sénac



**Séance du 18 janvier 2004**

Présidence du Dr Debruge, président

**Communication :**

M. Konuk : “ Représentation d’une frappe monétaire sur un fragment de céramique attique à figures rouges ”.

La communication est illustrée par la projection de diapositives.

**Séance du 15 février 2004**

Présidence du Dr Debruge, président

**Communication :**

M. Ursy : “ Étude de quelques thèmes du monnayage républicain romain (2<sup>e</sup> partie) ”.

Cette seconde séance était consacrée à l’étude de deux autres thèmes relatifs au monnayage républicain romain :

– le premier relatif aux représentations gauloises ou allusions à notre pays dans ce monnayage ;

– le second concernant la représentation de monuments souvent de la ville de Rome, aujourd’hui disparus et dont les monnaies sont à ce jour pratiquement la seule représentation.

En ce qui concerne le premier thème, nous trouvons tout d’abord un denier datant de 119 av. J.-C. où au revers se trouve un trophée gaulois accompagné de deux carnyx (trompettes gauloises). Ce revers est à rapprocher de la victoire récente sur Bituit en 121 av. J.-C. qui mit fin au royaume et permit la création de la *Provincia* (Provence) avec sa capitale Narbonne fondée en 118 av. J.-C. Ce denier est à mettre en rapport avec une série de monnaies émises en 118 d’origine narbonnaise, représentant Bituit sur son char. Un autre denier datant de 55 av. J.-C. nous fait savoir les exploits de Fonteius, un ancêtre du monétaire, ancien gouverneur de Gaule narbonnaise entre 76 et 73 av. J.-C.

Autre symbole typiquement gaulois, le torque, se trouve bien représenté sur les monnaies républicaines. Tout d’abord sur un denier de 113/112 av. J.-C. du monétaire Torquatus, où le torque entourant le buste de Rome est à mettre en relation avec la victoire en combat singulier de l’ancêtre du monétaire sur un gaulois dont il prit le torque donnant ainsi ce surnom à sa famille. Le torque se retrouve également sur d’autres monnaies émises en 91 av. J.-C.

Mais le plus emblématique est sans doute ces bustes de Gaulois et de Gauloise que l’on retrouve sur des deniers de 48 av. J.-C. ; ce buste de guerrier gaulois fut souvent identifié à Vercingétorix. Ces deux monnaies commémorent les victoires

de César sur les Gaulois mais aussi la prise en 49 av. J.-C. de Marseille qui n’avait pas voulu choisir entre Pompée et César.

La communication est illustrée par la présentation d’une planche et de monnaies.

**Séance du 21 mars 2004**

Présidence de M. Bardet, vice-président

**Communication :**

M. Bresson : “ Rythme et disparition des monnayages hellénistiques ”.

La communication est illustrée par la projection de transparents.

**Séance du 18 avril 2004**

Présidence de M. Bardet, vice-président

**Communication :**

M. Bost : “ L’empereur parle à l’empire – Images et textes sur les monnaies du Haut-Empire romain <sup>1</sup> ”.

Ce sujet apparemment simple ne l’est pas du tout en réalité. Il s’agit en effet d’un énorme débat dont les éléments se diluent eux-mêmes en une multitude de questions dérivées, ce qui a généré une bibliographie aussi contradictoire qu’abondante (résumé commode dans l’ouvrage d’Á. J. Pérez, *Auctoritas et Maestas*, qui expose de façon quasi exhaustive les termes du débat [pp. 17–35] et le dossier bibliographique [pp. 235–245]).

Personnellement, je suis de ceux qui croient que l’empereur parle à l’empire par l’intermédiaire des monnaies (par les droits, l’association des droits et des revers, mais surtout par ces derniers). Ce n’est pas de la pure propagande (du moins en temps normal). Ce n’est pas non plus de la publicité au sens de racolage mercantile, c’est simplement de la communication : les empereurs ont senti qu’il était nécessaire de faire connaître, d’exposer, de “ publier ” au sens de “ rendre publics ” les principes de gouvernement qu’ils suivaient. Ces principes sont relativement faciles à mettre en évidence, à la seule condition d’embrasser l’ensemble du monnayage du Haut-Empire. Ce faisant, on s’aperçoit que le contenu du message et les objectifs de la communication ont changé entre l’époque julio-claudienne

1. Ce texte est le résumé d’un article publié sous le même titre dans *Moneta qua scripta. La moneda como soporte de escritura*, F. Chaves Tristán, F. J. García Fernández, eds., *Actas del III EPNA*, Osuna (Sevilla), febrero – marzo 2003, *Anejos de AespA*, XXXIII, Sevilla, 2004, pp. 205–222.

et les règnes suivants parce que la crise de 68/69 a amené dans la manière de gouverner et dans les principes de gouvernement des bouleversements décisifs.

**L’époque julio-claudienne**

Sous Auguste et ses premiers successeurs, le projet idéologique confié au support monétaire a revêtu un caractère particulier. Auguste avait évidemment bien compris l’intérêt d’utiliser la monnaie à des fins de publicité, et aussi de propagande. On lit aisément sur les monnaies les grands thèmes publicitaires justificateurs : le salut de l’État, les succès extérieurs, la restauration religieuse et les soins consacrés à l’intérêt public. Pour résumer, on dira que, sur ce point, le discours monétaire reproduit celui de l’*Ara Pacis* et celui des *Res Gestae* pour exprimer avec la même netteté la mission historique accomplie pour le salut commun.

C’est l’accomplissement de cette mission qui avait légitimé *a posteriori* la manière dont le fondateur de l’Empire avait accaparé le pouvoir. Mais après lui, ce n’était plus la même chose, comme le montrent bien, à la fin de l’été de 14 ap. J.-C., les atermoiements de Tibère, manifestement peu convaincu de sa propre légitimité.

Les revers monétaires montrent que les empereurs julio-claudiens, en tout cas les princes “ convenables ”, Tibère et Claude, se sont mis soigneusement et prudemment en retrait. Au contraire, ils ont mis l’accent sur ce qui légitimait leur domination, d’un côté, l’exercice des pouvoirs et la mise en action des vertus hérités du fondateur de l’Empire, de l’autre, la dynastie, puisque l’Empire passait de main en main au sein d’une famille.

Ces mêmes princes ont également donné à leur monnayage une cible très “ romaine ”, c’est-à-dire que la monnaie a été produite surtout pour la seule ville de Rome. Il y avait à cela deux raisons principales. La première est que, au cours de cette période, la politique, dans la tradition de l’époque républicaine, ne se faisait encore qu’à Rome. La seconde est que, alors, le reste du territoire impérial ne comptait pas politiquement.

En résumé, pour des raisons qui tiennent aux conditions d’établissement et de consolidation du nouveau régime, le contenu idéologique du monnayage des empereurs julio-claudiens était très personnalisé et sa cible se limitait à la ville de Rome et à l’opinion de la capitale. Tout a changé radicalement à partir de l’époque flavienne, car on est passé à un contenu à la fois impersonnel et universel. Et la raison de ce changement est à chercher dans les conséquences politiques de la crise de 68/69.

**Le message impérial à partir de Vespasien**

La crise de 68/69, qui a entraîné la fin de la dynastie julio-claudienne et l’arrivée au pouvoir de nouveaux venus, sans

rapports familiaux ni historiques avec les princes disparus, a provoqué un bouleversement qui ne tenait pas seulement aux personnes.

En effet, si la monarchie a été alors officiellement et définitivement reconnue comme le régime politique de l’État romain, une révolution fondamentale s’est opérée. On est passé d’une monarchie de droit dynastique fondé sur le charisme du fondateur à un monarque-magistrat qui était régulièrement investi comme chef de l’État, et dont les pouvoirs étaient rendus publics, ce qu’exposait avec précision et netteté la *lex de imperio Vespasiani*, texte capital parce que texte fondateur. L’empereur était au-dessus des lois, mais il était en même temps contraint à la réserve puisque ce privilège ne pouvait s’exercer que dans les limites à l’intérieur desquelles s’étaient tenus les empereurs “ convenables ”, Auguste, Tibère et Claude. Un véritable pacte, qui était un engagement de bonne conduite, était ainsi passé avec la classe politique.

D’un autre côté, la crise avait révélé qu’il y avait une opinion publique provinciale dont il fallait tenir compte. L’Empire ne pouvait plus être celui d’une Italie s’imposant par la force à un domaine colonial, mais celui de l’intégration. C’est ce qui a été fait : de la même manière qu’il y a eu une nouvelle donne politique avec le Sénat, il y a eu une nouvelle donne avec l’empire. En l’absence de documents explicites, ce sont les légendes et les images monétaires qui ont été l’expression et le support de cet autre pacte de bonne conduite. Coïncidence heureuse, la mise en circulation (depuis la réforme de Néron en 64) d’énormes quantités de monnaies donnait désormais au souverain l’instrument nécessaire pour s’adresser à un public de plus en plus nombreux, qui assurait au discours une diffusion toujours plus étendue.

Le nouveau discours politique, altruiste et civil, qui se fonde avec Vespasien et se confirme avec Hadrien pour se maintenir inchangé par la suite pendant plus d’un siècle, affirmait la volonté des princes de gouverner l’État en vue du bien commun, de l’*utilitas publica*. La puissance du message est venue de ce que, à travers un répertoire varié d’images et de formules, il exprimait des valeurs de référence communément répandues, bref, un système de valeurs qu’on appellerait aujourd’hui “ consensuelles ”, héritées de la philosophie stoïcienne, dont la récente enquête de F. Schmidt-Dick permet de dresser commodément la liste : *ABUNDANTIA*, *AEQVITAS*, *CONCORDIA*, *FELICITAS*, *FIDES*, *FORTVNA*, *INDVLGENTIA*, *IVSTITIA*, *LAETITIA*, *LIBERTAS*, *PAX*, *PIETAS*, *PROVIDENTIA*, *ROMA*, *SALVS*, *SECVRITAS*, *SPES*, *VICTORIA* et *VIRTUS*.

On considère souvent ces images et les légendes qui les accompagnent comme de simples poncifs issus du tout venant publicitaire et mécaniquement répétés. Il n’en est rien, et cela au moins pour deux raisons. La première est que la part qu’oc-



cupent ces représentations dans l'ensemble du monnayage reste toujours forte (autour d'un tiers du nombre des types) même si, à chaque règne, les nécessités politiques ou militaires du moment engendrent des émissions spécifiques qui diminuent occasionnellement cette part (ce qui confirme bien que l'administration de la Monnaie ne fait pas les choses au hasard). La seconde est que, jusqu'au milieu au moins du III<sup>e</sup> siècle le même discours se répète de façon continue sous tous les règnes (ce qui fait disparaître le handicap du temps : celui de la vitesse de rotation de la monnaie), y compris ceux des empereurs "paradoxaux", ceux des princes hors norme, Commode, Caracalla ou Elagabal.

Autrement dit, l'accumulation même de ces abstractions et la répétition continue de celles-ci dans le temps avaient un sens. Loin d'illustrer seulement des formules vides et des slogans de pure propagande, l'association du texte et des images rendait publics, au contraire, les engagements du prince dans la nouvelle donne politique. C'était avant tout un rappel des principes hérités d'Auguste, révisés, sur le plan moral, par la mise en pratique des principes néo-stoïciens, et, sur le plan politique, par la nouvelle charte du principat issue de la *lex de Imperio*. Ainsi se trouvaient établis, au moins théoriquement, un équilibre constitutionnel valable pour la ville de Rome et le Sénat et un programme de gouvernement adapté à l'étendue d'un empire contraint de s'ouvrir pour tenir.

On a d'autant moins de mal à accorder aux monnaies la valeur de témoignage politique que les autres types de sources laissent entendre la même chose. Les sources littéraires, d'abord, et avant tout le Panégyrique de Pline. Mais il faut bien voir que le prétendu programme réformateur que l'on prétend y trouver (programme qui, pour les commentateurs, va toujours de la classe politique et des intellectuels vers le prince) reprend simplement la liste des valeurs universelles (*i.e.* valables pour tout l'empire) déjà décrites. C'est-à-dire que, au bout du compte, Pline ne dit pas autre chose que ce que disent déjà avant lui les revers monétaires.

Au reste, d'autres témoignages (ainsi le Lucius d'Apulée ou Lucien) montrent que ces valeurs, sur lesquelles le jugement des modernes varie entre modèles idéaux et simples *topoi*, étaient celles que voulaient effectivement voir mettre en pratique les administrés. Du moins, ceux qui comptaient, c'est-à-dire les élites provinciales urbanisées et acculturées, les élites sociales et intellectuelles, les seules catégories de gens auxquelles le message était réellement destiné, les seules que le discours devait réellement convaincre (ce qui fait d'ailleurs disparaître le handicap de la lecture du latin). Il n'y avait donc pas de raison d'en changer, du moins tant que les circonstances l'ont permis, c'est-à-dire tant qu'a duré la paix aux frontières et tant que le gouvernement est resté entre les mains des civils.

### Le message au III<sup>e</sup> siècle

Au III<sup>e</sup> siècle, rien ne change au niveau des principes, mais tout se transforme parce que la situation de l'Empire se modifie au plan intérieur (avec le retour de l'armée dans la politique), et se détériore bientôt au plan militaire (avec la pression barbare aux frontières, qui se fait de plus en plus forte). Cela crée pour le pouvoir de nouvelles contraintes qui sont répercutées dans le langage monétaire et aussi, selon les cas, dans les types monétaires (métal et unités frappées).

Toutefois, tant que la pression aux frontières reste supportable, les crises politiques n'infléchissent pas les orientations du discours monétaire : si les péripéties de l'Histoire font que les hommes peuvent changer, la mission du prince, elle, ne change pas. C'est ainsi que, mis à part les allusions obligatoirement appropriées aux circonstances, les revers de Maximin, comme aussi ceux des deux Gordiens d'Afrique, continuent de s'en tenir à la litanie classique des détails du programme impérial.

Indéniablement, pourtant, les choses évoluent avec l'aggravation de la crise. On voit alors se réduire fortement, dans les quantités frappées, la part des thèmes civils, qui se réduisent eux-mêmes aux seules affiches de circonstance. La mission impériale ne change pas, mais les nécessités et les angoisses du moment modifient le contenu des thèmes mobilisateurs. Le phénomène s'amplifie avec Gallien et s'exprime très explicitement dans le monnayage de la seconde partie du règne (à partir de 260). Le message est toujours là, mais il est noyé maintenant dans le flot d'autres préoccupations autrement urgentes. L'heure n'est plus celle du magistrat civil auquel on demandait seulement d'exceller dans l'accomplissement de son magistère. Désormais, les besoins de l'Empire, ce sont la victoire sur les Barbares et le retour à l'ordre intérieur que seule peut obtenir, avec l'aide des dieux, une armée performante et fidèle.

On remarque aussi que le discours n'est plus tout à fait le même. Certes, la mission du prince reste celle de se dévouer au bien public pour ramener le bonheur du temps, mais il est clair que, avec la crise, les termes du dialogue avec l'empire se sont modifiés : le magistrat dispensateur de justice est devenu le "petit Père du Peuple", et les appels à la justice impériale sont devenus des appels à la pitié. Bientôt (à la fin de 301), le préambule de l'*Édit du Maximum* emploie le ton paternaliste pour s'adresser aux "Chers Provinciaux". Bientôt aussi, l'apparition de la formule D(ominus) N(oster) sur les avers à la place d'IMP(erator) CAES(ar), marque bien la distance qui sépare désormais le prince de ces derniers. Et lorsque, à partir de 320, la nouvelle titulature se fige sur les légendes d'avvers, il ne fait plus de doute que les "Chers Concitoyens" du Haut-Empire sont réellement devenus des sujets.

La communication est illustrée par la projection de diapositives et de transparents.

### Bibliographie :

Á. J. Pérez, Auctoritas et Maiestas. *Historia, programa dinástico e iconografía en la moneda de Vespasiano*, Alicante, 2003.

Franziska Schmidt-Dick, *Typenatlas der römischen Reichsprägung von Augustus bis Aemilianus*. Erster Band : *Weibliche Darstellungen*, Vienne, 2002.

### Présentations :

M. Sénac : 5 monnaies de bronze, une coupée, deux réduites à une galette d'oxydes et deux arasées, faisant partie du lot de monnaies médiévales et modernes provenant des fouilles de Bordeaux Tram en cours d'étude. Les modules et les poids relevés laissent penser qu'ils ne s'agit peut-être pas de monnaies modernes mais de bronzes antiques.

### Séance du 16 mai 2004

Présidence de M. Bardet, vice-président

### Communication :

M. Bardet : "Les empereurs usurpateurs des Gaules dans la 2<sup>e</sup> moitié du 3<sup>e</sup> siècle".

Un bref rappel des institutions et des principaux événements qui se sont déroulés, antérieurement, en Gaule d'une part et en Italie romaine d'autre part, permettra de mieux comprendre les conditions dans lesquelles sont apparus, au 3<sup>e</sup> siècle de notre ère, ces usurpateurs appelés à tort semble-t-il "empereurs gaulois".

Pour chacun d'entre eux, une courte biographie, presque toujours empruntée à l'*Histoire Auguste*, précède l'étude sommaire de son monnayage. Il faut souligner que la production monétaire de ces empereurs est très abondante et d'une bonne facture. Les espèces frappées sont semblables à celles des empereurs légitimes de Rome : *aurei*, *antoniniani* d'argent, grands bronzes. À noter la quasi inexistence des deniers d'argent.

Le monnayage de Postume (260-269) se distingue par l'émission, vers 268, d'une superbe série d'*aurei* représentant les douze travaux d'Hercule ; parallèlement, il émet une quantité de médaillons en or, œuvres de graveurs remarquables, qui, enchâssés dans des montures finement travaillées, sont utilisés comme bijoux. En ce qui concerne le bronze, deux types de monnaies se distinguent : le premier, par l'effigie de l'empereur à tête radiée, vraisemblablement un double sesterce, semblable à celui créé par Trajan Dèce (249-251), le second, par l'effigie à tête laurée, sur un flan moins large et relativement plus léger,

un sesterce sans doute. La frappe de ces bronzes a rapidement cessé, dès 262 pour le sesterce et un peu plus tard pour le double sesterce. Cet arrêt de la production entraîne la frappe ou la fonte, dans des ateliers de faussaires, de très nombreuses imitations (surtout de doubles sesterces). Postume, qui a disposé de deux ateliers de monétaires, Trèves et plus tardivement Cologne, vers 268, a su préserver le poids et le titre des monnaies d'argent alors qu'ils subissaient d'importantes chutes dans les ateliers de l'Empire romain.

Aurélius, lors de son usurpation (267-268) frappe, à Milan, des *antoniniani* au nom de Postume dont le revers glorifie la cavalerie dont il a été le grand maître sous Gallien.

Les successeurs de Postume, l'usurpateur Lélien puis Marius, Victorin, Tetricus et son fils, ont utilisé les ateliers de Postume pour frapper quelques *aurei* et des *antoniniani* de billon ou de bronze dont les revers présentent les thèmes courants des monnaies de l'Empire légitime, en particulier *Romae Aeternae* qui montre que les empereurs des Gaules n'ont pas rompu avec la "Rome Éternelle".

Pour conclure, que penser de ces empereurs en Gaule romaine ? Des usurpateurs ? Oui, certainement si l'on considère les conditions dans lesquelles ils sont arrivés au pouvoir, en dehors de toutes règles dynastiques établies : pour Rome, ils n'ont aucune légitimité. Par la suite, se sont-ils conduits en usurpateurs ? Bien qu'étant parvenus au pouvoir par la force, contrairement à beaucoup d'autres, à la même époque, des chefs d'armée ambitieux convoitant le trône de Rome, ils n'ont jamais tenté de faire sécession, de se séparer de la "Rome Éternelle", dont ils respectent les traditions. Ils n'ont jamais eu de visées expansionnistes sur l'Italie : Postume n'a pas profité de la défection d'Aurélius à Milan. Ceux qui ont trouvé la charge du gouvernement de la Gaule trop lourde ont abdicqué (Tetricus et son fils). En fait, ces empereurs ont contribué à la pacification de la Gaule qu'ils ont su protéger des invasions barbares, ce dont profitera Aurélien lors de son entreprise de restauration de l'Empire.

L'exposé est suivi d'une présentation de monnaies de ces empereurs :  
Postume

double sesterce, bronze, Trèves, 261, R/ LAETITIA AVG – C 179, RIC 143 ;  
antoninien, billon, Trèves, 262, R/ HERC PACIFERO – C 101, RIC 67, Cun. 2394 ;  
antoninien, billon, Trèves, 260, R/ LAETITIA AVG – C 167, RIC 73, Cun. 2385 ;  
antoninien, billon, Trèves, 262, R/ NEPTVNO REDVCI – C 205, RIC 76, Cun. 2398 ;  
antoninien, billon, Trèves, 260-261, R/ P M TR P COS II P P – C 243, RIC 54, Cun. 2387 ;



antoninien, billon, Trèves, 263–265, R/ MONETA AVG – C 199, RIC 75, Cun. 2404 ;  
 antoninien, billon, Trèves, 266, R/ FRVGIFERO – C 333, RIC 84, Cun. 2426 ;  
 antoninien, billon, Trèves, 263–265, R/ SPES PERPETVAE – C –, RIC – ;  
 antoninien, billon, Trèves, 262, R/ IOVI PROPVGNATORI – C 155, RIC 72, Cun. 2401 ;  
 Auréolus  
 antoninien, billon, Milan, 268, R/ CONCORD EQVIT – C 19, RIC 133 ;  
 antoninien, billon, Milan, 268, R/ VIRTUS EQVIT – C 441, RIC 388 ;  
 Marius  
 antoninien, billon, Trèves, 269, R/ SAEC FELICITAS – C 13, RIC 10, Cun. 2505 ;  
 Victorin  
 antoninien, billon, Cologne, 270, R/ PIETAS AVG – C 90, RIC 57, Cun. 2572 ;  
 antoninien, billon, Trèves, 271, R/ VIRTUS AVG – C 131, RIC 78, Cun. 2553 ;  
 Tetricus I  
 antoninien, bronze, Trèves, 272, R/ PAX AVG – C 95, RIC 100, Cun. 2603 ;  
 antoninien, bronze, Cologne, 273–274, R/ SALVS AVGG – C 152, RIC 127, Cun. 2653 ;  
 minimus, bronze, frappe barbare, R/ SALVS (?) ;  
 Tetricus II  
 antoninien, cuivre, Cologne, 274, R/ SPES AVGG – C 88, RIC 270, Cun. 2654 ;  
 antoninien, cuivre, frappe barbare, R/ SPES AVGG.

### Séance du 20 juin 2004

Présidence de M. Bardet, vice-président

### Communication :

M. Wiedemann : “ Les livres de numismatique des XVIe-XVIIIe siècles de la Bibliothèque municipale de Bordeaux ”.

L'orateur a présenté les ouvrages énumérés ci-dessous et présenté des diapositives montrant leurs illustrations gravées.

STRADA (Jacques de) (1553) : *Epitome du thresor des antiquitez, c'est-à-dire, Pourtraits des vraies médailles des empereurs d'Orient et d'Occident* ; traduit par Jean Louveau. Lyon. – Cote B.M.Bx : H4940.

GOLTZIUS (Hubertus) (1566) : *FASTOS / Magistratum et Triumphorum Romanorum / Ab Vrbe condita ad Avgvsti obitum / ex Antiquis tam Numismatibus quam Marmoribus Monumentis / Restitutis / S.P.Q.R. Hvbervs Goltzius Herbipolita Venlonianus*

/ *Dedicavit / Brugis Flandrorum An. A Chr. Nat. M.D.LXVI.* [Les fastes des magistrats et des triomphes romains de la fondation de Rome à la mort d'Auguste d'après les monuments antiques, tant médailles que marbres, reconstitués par Hubert Goltzius de Würzburg, citoyen de Venlo, qui les dédie au Sénat et au peuple romain à Bruges dans les Flandres, l'an 1566 de la naissance du Christ.] – Ex-libris ms : *Collegij Burdigalensis Societat. Jesu catal. Inscript.* Dos à nerfs : Golzi / in / Fastos. Plat estampé d'un motif ovale doré du XVI<sup>e</sup> siècle. – Cote B.M.Bx : H1652.

GOLTZIUS (Hubertus) (1618) : Faux titre : *Sicilia / et / Magna Graecia / sive / Historiae urbium / populorumque Graeciae / ex antiquis numismatibus / liber primus. / Antverpiae / Ex Officina Gerardi Wolsschati. Sumptibus Iacobi Biaei. ? DC.xviii. [= 1618], Series eorum / quae in hoc libro continentur. Siciliae numismata. Magnae Graeciae numismata. Siciliae & Magnae Graeciae tabulae geographicae. Historia urbium & populorum Magnae Graeciae & Italiae. De coloniis Graecorum. Inscriptiones quae ad Colonias & urbes necessario pertinere / Videbantur, ex marmoribus antiquis fidelissime, ut in iisdem legebantur, discriptae. Notarum & litterarum singularium aliorumque compendiosius scriptorum explicatio, vna cum epithetorum Deorum Dearumque passim in numismatibus occurrentium Latina interpretatione. Index rerum memorabilium, propriorumque nominum, quae in ipsis numismatibus spectantur & leguntur. Index eorum, quae in historia urbium & populorum Siciliae & Magnae Graeciae observatione digna continentur.* Titre gravé au burin : *Sicilia et magna / Graecia / sive / Historiae urbium / et populorum Graeciae / ex antiquis numismatibus / liber primus.* Huberto Goltzio Herbipolita / Venloniano, ciue Romano / auctore et sculptore : *Diu desideratum opus, et denuo editum, / cum novis scholijs And. Schotti Soc. Jesv / Quibus Auctorum loca, quae deerant, indicantur. Antverpiae, apud Iacobum Biaeu, MDC .XVII. Superiorum permissu.* Dédicace de Jacques de Bie à Philippe Guillaume d'Orange, comte de Nassau, chevalier de la Toison d'Or. – [non paginé] – Pièces liminaires de Franciscus Modius Brugensis, de Cornelius Brinctius Amorfortius, Privilège des Archiducs Albert et Isabelle à Jacques de Bie pour 8 ans, en latin, daté de Bruxelles le 20 mai 1617. – Cote B.M.Bx : H1651.

GOLTZII (Huberti) (1563–74) : *C. Julius Caesar, / sive Historiae imperatorum Caesarumque Romanorum / ex antiquis numismatibus restitutae / liber primus. Accessit C. Julii Caesaris vita / et res gestae / Huberto Goltz Herbipolita Venloniano auctore et sculptore. Brugis Flandrorum Ann.M.D.LXIII. – Ejusdem Caesar Augustus, sive Historiae imperatorum Caesarumque Romanorum, &c. liber secundus ; access. Caesaris Augusti vita et res gestae. Brugis Flandrorum. 1563–74. in-fol. 2 vol. – Cote B.M.Bx : H1656.*

GOLTZII (Huberti) (1617) : *Fasti magistratum et triumphorum Romanorum, ab urbe condita ad Augusti obitum, ex antiquis tam numismatibus quam marmoribus, monumentis restituti, cum fig. Thesaurus item rei antiquariae huberrimus ; fastique Siculi denuo restituti ab Andr. Schotto. – Antverpiae, J. Biaeus, 1617, in-fol. – Cote B.M.Bx : 1655.*

PATINI (Caroli) : *Imperatorum / Romanorum / numismata / ex aere mediae et minimae formae : / Descripta & Enarrata / Per / Carolum Patinum / doctorem Medicum Parisiensem. / – Argentinae, Prostant apud Simonem Paulli Bibliopolam. M. DC. LXXI. / Cum Privilegio Regis Christiniss. 1671, in-fol. – Ex-libris ms : Ex bibliotheca Joannis pauli Loret in suprema curia senatoris, nec non sigillorum custodis.* [De la bibliothèque de Jean Paul Loret, conseiller au parlement et garde des sceaux (de Bordeaux)]. Ex-libris rayé illisible. Tampon de l'Académie de Bordeaux : croissant, devise : *Crescam et lucebo.* – Cote B.M.Bx : H1664.

PATINI (Caroli) (1683) : *Thesaurus / numismatum, / Antiquorum et Recentiorum, / ex Auro, Argento et Aere, Ab Illustrissi. & Excelentiss. D. / D. Petro Mauroceno, Senatore Veneto, Serenissimae Reipublicae / Legatus, A.R.S.H. M.D.CLXXXIII. – Venetiis, Ex Typographia Io : Francisci Valuasensis. Superiorum permissu.* [Trésor de pièces antiques et plus récentes en or, argent et bronze, légué à la République Sérénissime par l'illustrissime et excellentissime seigneur Pierre Morosini, sénateur de Venise. L'an 1683 du salut de l'humanité. À Venise, de l'imprimerie de Jean François de Valois. Avec autorisation du gouvernement] – Ex-libris ms : *Ex bibiotheca Joannis pauli Loret, in Suprema Curia Senatoris, nec non Sigillorum custodis.* – Cote B.M.Bx : H 4909.

SPANHEIM (Ezechiel) (1698) : *EZECHIELIS SPANHEIMII / ad / Eximium Virum / ANDREAM MORELLIVM / EPISTOLAE QVINQUE, / Quarum / Duae priores primae SPECIMINIS / editioni insertae, hic longe auctiores pro- / deunt ; tres vero reliquae nunc primum vulgantur.* [Cinq lettres d'Ezéchiél Spanheim à l'illustre André Morellius, dont les deux premières, insérées dans l'édition du spécimen, paraissent ici augmentées, et les trois restantes sont éditées ici pour la première fois.] – La page de titre ne donne pas d'éditeur, ni de lieu, ni de date. Le dernier paragraphe du texte donne quelques indications : *Vale, mi MORELLI ; & quod unum iam palmarium, ac rite pieque a te nobisque exorandum superest, adsit propitia praeclearis tuis destinationibus, ac inde litterarum gloriae & incrementis, summi Numinis benignitas. Dabam Berolini IV. Cal.Mai. Anno Aerae Christianae M D CXCXV.* (Les lettres M, D sont formées de C majuscules droits et inversés et de I accolés.) [Salut, mon cher Morellius, et puisqu'il ne reste plus désormais, à toi et à moi, qu'à demander dans nos prières une seule récompense, que

la bienveillance de la suprême divinité assiste favorablement tes illustres destinées, et par suite la gloire et l'accroissement des lettres. Je le donnais à Berlin le IV<sup>e</sup> jour avant les calendes de mai l'an 1695 de l'ère chrétienne (= 28 avril 1695).] La première lettre est datée *in fine* : *Dabam in aedibus Lutetiae Parisiorum, V. Kal. Octob. MDC LXXXIII.* [Je le donnais à mon domicile à Paris le V<sup>e</sup> jour avant les calendes d'octobre 1683.] – Ex-libris ms : *Ex libris / Carm. Discal. Conventus Burdig. Staë Mariae de Salute / Chartrons CI 1727.* Tampon rectangulaire coupé aux angles : Bibliothèque de la Ville de Bordeaux. – Cote B.M.Bx : H17562.

PELLERIN : *Mélange de diverses médailles, pour servir de supplément aux médailles des rois et des villes (par Pellerin) Paris, 1765, in 4, 2 vol. – Cote B.M.Bx : H4913.*

POINSINET DE SIVRY (1778) : *Nouvelles / recherches / sur la science / des Médailles, / inscriptions, et hiéroglyphes / antiques. / Par M. Poinset de Sivry, de la Société Royale des Sciences et Belles-Lettres de Lorraine. À Maestricht, / Chez Jean-Edme Dufour & Philippe Roux, / Imprimeurs-Libraires, associés. / M.DCC. LXXVIII. – Cote B.M.Bx : H4904 / 1-2.*

À la suite est relié l'ouvrage coté H4904 / 2 :

ROBORTELLVS (Franc.) : *CONSVLVM, DICTATORVM / censorumque Romanorum series, una cum / ipsorum triumphis : quae marmoribus scal / pta in foro reperta est, atque in / Capitolium translata. Venetiis, Ioan. Gryphius excudebat. 1555.* [Ce recueil épigraphique n'est pas illustré. Il contient la liste des consuls, dictateurs, censeurs de Rome gravée sur un marbre trouvé au forum et transporté au Capitole.]

### Séance du 17 octobre 2004

Présidence du Dr Debruge, président

### Communication :

Dr Debruge : “ Généalogie lagide et numismatique ”.

Toujours dans le cadre d'une mise au point généalogique des Ptolémées en rapport avec la numismatique (voir la communication du 20 février 2000 : Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCI, 2000), la première partie de l'Histoire Égyptienne “ Grecque ” (d'Alexandre III à Ptolémée V) est exposée selon certaines découvertes récentes et les dernières datations généralement retenues.

Des monnaies principalement, des stèles, des bustes et des documents divers en illustrent les personnages historiques et les événements les plus importants de chaque règne.

La communication est accompagnée de la projection de nombreuses diapositives.



**Présentation :**

M. Lecœur : Skepsis (Troade), monnaie, 370/330 av. J.-C., bronze, 16 mm, 3,82 g, 12 h, Sear 4136 var. ; SNG von Aulock 7650.

Avers : rhyton dressé derrière les ailes recoquillées d'un protomé de cheval prêt à bondir à droite ;

Revers : dans un carré ligné, palmier stylisé à deux fois trois branches ; à son pied, lettres ? à gauche et K à droite.

**Séance du 21 novembre 2004**

Présidence du Dr Debruge, président

**Communication :**

M. Ursy : "Un aureus de Tetricus trouvé à Sainte-Orse (Dordogne) en 1811".

Le sujet de cette communication est une monnaie d'or, un aureus, d'un empereur de l'empire gaulois, Tetricus I (père), qui fut trouvée à Sainte-Orse en 1811.

Cette monnaie fut, entre autre, publiée par l'historien périgourdin De Taillefer en 1830 dans son ouvrage intitulé *Antiquités de Vésone I*, page 376, note 3. Cette monnaie figure également dans divers autres ouvrages dont le *Corpus des trésors monétaires antiques de la France*, tome VI, page 54, numéro 13, publié à Paris en 1990 par la Société Française de Numismatique.

Pour commencer, plongeons-nous dans cette période troublée du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., où les invasions barbares sont une menace permanente pour la Gaule. L'empire gaulois était alors constitué de la Gaule, de la Grande Bretagne et de l'Espagne.

Cet empire avait été constitué par l'empereur Postume qui, aux yeux de Gallien, le véritable empereur de Rome, était bien entendu illégitime. Postume va se maintenir 9 années de 260 à 269 puis lui succéderont des empereurs éphémères tels que Lélien et Marius de novembre 269 à septembre 271. Ce sera le tour de Victorin, puis de Tetricus de septembre 271 à mars-avril 274. Il faut préciser qu'à cette époque tourmentée, l'empereur tient son pouvoir de l'armée. Dès que l'empereur n'est plus soutenu par les militaires, il est assassiné, puis remplacé par un autre empereur issu du milieu militaire. C'est pourquoi il est très difficile de se maintenir au pouvoir.

Tetricus fut donc le dernier des empereurs gaulois. Anciennement gouverneur d'Aquitaine, il fut proclamé empereur à Bordeaux, mais après trois ans de règne, se sentant de moins en moins soutenu par ses troupes, il contacta secrètement l'empereur de Rome, Aurélien, afin que, suite à un simulacre de bataille près de Chalons sur Marne, celui-ci reprenne possession de l'empire gaulois, en lui laissant la vie sauve.

Par la suite Aurélien le nomma gouverneur de Lucanie pour le remercier. Le fils de Tetricus fut même élu au Sénat de Rome. On sait que Tetricus mourut fort âgé.

Nous voici maintenant renseignés sur la personnalité de Tetricus, ainsi que sur son époque. Intéressons-nous maintenant à la monnaie d'or retrouvée à Sainte-Orse.

La légende à l'avvers est IMP C TETRICVS P F AVG, ce qui signifie : *Imperator Caesar Tetricus Pius Felix Augustus*, que l'on peut traduire par : l'empereur César Tetricus pieux, heureux, auguste. Cette légende se trouve associée au buste lauré et cuirassé à droite de l'empereur Tetricus.

La légende du revers est P M TR P COS P P, ce qui signifie : *Pontifex Maximus Tribunicia Potestas Consul Pater Patriae*, soit : grand pontife, (première) puissance tribunitienne, consul (pour la première fois), père de la patrie.

Cette succession de titres nous renseigne sur la date d'émission de cette monnaie. Ainsi nous pouvons en déduire qu'il s'agit d'une monnaie du début du règne de Tetricus vers 271 (frappée à Cologne). Cette légende est associée à la représentation de Tetricus, lauré et en toge, debout, tourné à gauche et tenant un rameau et un sceptre.

Cette monnaie est référencée dans le Cohen tome 6, page 105, sous le numéro 126. Ce type de monnaie pèse environ de 4 à 4,5 g pour un diamètre de 20 à 21 mm. Nous savons également qu'un faussaire nommé Carl Wilhelm Becker (1772-1830) fabriqua entre 1806 et 1830 trois coins différents de cette monnaie et qu'il revendait ses faux auprès des collectionneurs fortunés. Nous savons encore que le dernier possesseur connu de cette monnaie était un dénommé F. Jouannet (1765-1845). D'origine bretonne, il vécut en Périgord de 1805 à 1818 puis il arriva à Bordeaux, où il épousa la fille d'un notable qui possédait un pensionnat de jeunes filles, dont il s'occupa. Ayant du temps libre, et passionné d'histoire, il s'occupa à titre bénévole de la charge de conservateur des antiquités de Bordeaux. Malheureusement la précieuse monnaie n'est présente ni dans le fonds ancien du Musée d'Aquitaine, ni dans les collections du médailler municipal de Bordeaux. À l'heure actuelle sa trace est donc perdue, et comme nous ne possédons aucune gravure de cette monnaie, un doute plane sur son authenticité. Cependant, si un jour cette monnaie réapparaissait, ce doute pourrait être levé en consultant le catalogue publié en 1924 par Hill (numismate anglais du British Museum) illustrant les 340 faux de Becker : *Becker the Counterfeiter*, Londres, 1924, réimpression Londres Spink 1955.

Cependant, la monnaie de Sainte-Orse a été signalée comme étant authentique, car répertoriée dans le *Corpus des trésors monétaires antiques de la France*, tome 6 : Aquitaine, par D. Nony, Paris 1990, page 54.

La communication est illustrée par la présentation de monnaies.

**Séance du 19 décembre 2004**

Présidence du Dr Debruge, président

**Communication :**

M. Marchand : "Un outil informatique pour l'étude automatique de la correspondance des coins (1<sup>ère</sup> partie)".

Les bases de données numismatiques, contenant des banques d'images numériques de monnaies, se généralisent actuellement, que ce soit pour les inventaires de musées ou de trésors, voire de collections privées, ou dans le cas des catalogues de ventes en ligne, ainsi que divers sites Internet. À noter au passage l'excellent site Internet de l'*American Numismatic Society* : [www.amnumsoc.org](http://www.amnumsoc.org), qui permet une recherche par mots-clés à l'intérieur d'une base de données comportant de plus en plus d'images numériques des monnaies référencées.

Les compétences en traitement d'images développées au sein du LaBRI (Laboratoire Bordelais de Recherche en Informatique, Université Bordeaux 1) permettent d'espérer un logiciel d'une grande utilité pour les numismates. Parmi les fonctions attendues de ce logiciel, citons par exemple le remplacement automatique du fond des images de monnaies (détourage automatique), la détermination automatique de l'axe des coins des monnaies antiques, la correction automatique de prises de vues (centrage, orientation, mise à l'échelle des photographies numériques) à partir d'une image de référence (recalage automatique), ou la recherche par image (et non plus par mots-clés) à l'intérieur d'une base de données.

On peut ainsi espérer rechercher les monnaies semblables à une monnaie de référence, fournie sous forme d'image numérique, et obtenir en résultat une liste de monnaies ordonnée par

ordre décroissant de similarité avec la monnaie de référence. Ce type de technique se révélerait d'un grand intérêt pour l'étude de la correspondance des coins, par exemple lors d'études de trésors.

L'algorithme de recalage d'images, qui détermine automatiquement la transformation rigide (translation, rotation, homothétie) à faire subir à une image test de manière à ce qu'elle soit la plus semblable possible à une image cible, est basé sur la transformée de Fourier-Mellin (voir article en bibliographie). Cet algorithme, habituellement utilisé dans des applications d'imagerie médicale ou satellite par exemple, maximise la similarité des deux images (test et cible).

La mesure de similarité des deux images est alors donnée par le facteur d'inter-corrélation normalisé. Même si sa validation reste à faire (notamment pour mesurer sa résistance aux variations des conditions de prises de vues), ce facteur semble donner d'excellents résultats en pratique : les monnaies issues du même coin sont très semblables, même avec des degrés d'usure différents. Les premiers résultats sont très prometteurs. Tout ceci semble annoncer un outil informatique d'une grande utilité pour les numismates.

La communication est illustrée par des démonstrations faites sur des images de monnaies antiques traitées au moyen d'un logiciel spécifique et projetées sur un écran au moyen d'un vidéo-projecteur.

**Bibliographie :**

George Wolberg & Siavash Zokai, *Robust Image Registration Using Log-Polar Transform*, *Proceedings of the IEEE International Conference on Image Processing*, Septembre 2000.



# Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

## Ouvrages

J.-P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	9 €
Dr A. CHEYNIER, <i>Pair-Non-Pair</i>	(épuisé)
J.-A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAI, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle</i>	230 €
J.-A. BRUTAILS, <i>Album Catalogue du Centenaire</i>	(épuisé) 19 €
<i>Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes (1988)</i>	8 €

## Collection «Mémoires»

1 <i>Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde</i> (1989)	(épuisé)
2 <i>Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)</i> (1990)	12,50 €
3 <i>L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution</i> broché (réédition : 2003)	49,50 €
4 <i>Bordeaux baroque</i> (2003)	51 €

## Collection «Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

1 Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, <i>Meubles bordelais, meubles de port</i>	8 €
2 Robert COUSTET, <i>Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux</i>	8 €
3 Christophe SIREIX (dir.), <i>Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux</i>	épuisé
4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET, <i>Bordeaux, le lycée Montaigne</i>	8 €
5 Hervé TOKPASSI, <i>L'hôtel Leberthon, chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe siècle à Bordeaux</i>	8 €
6 Michèle PEYRISSAC, <i>Le noviciat des Jésuites de Bordeaux</i>	8 €

## Revue

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 2006 : 31 €. Pour les couples : 41 € euros. Pour les étudiants : 21 €.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.

(CCP BORDEAUX 306 80 S)

Société Archéologique de Bordeaux  
Hôtel des Sociétés Savantes, 1 place Bardineau,  
33000 Bordeaux - Tél. : 05 56 44 48 18

## Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960)	28 €
Bulletins entre 1923 et 1960	11 €
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923)	18,50 €
Tables 1924-1973	11 €

# Revue archéologique de Bordeaux tome XCV, année 2004 Sommaire

<b>L'archéologie girondine en 2004 :</b>	3
<i>Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine</i>	3
<i>Opérations archéologiques à Bordeaux</i>	12
<i>Communauté urbaine de Bordeaux</i>	15
<i>Gironde</i>	18
<i>Bibliographie archéologique régionale</i>	42

Wandel MIGEON et Thierry GÉ . . . Sur le trajet du tramway : le site de « La villa Marguerite » à Lormont . . . . . 49  
avec la collaboration de Jean-Claude LEBLANC

Anne-Céline LHUILLIER . . . . . Etude architecturale de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux . . . . . 63

Vincent JOINEAU . . . . . Les moulins à eau de Bordeaux et de sa banlieue du XIIIe au XXe siècle,  
considérations spatiales et techniques . . . . . 83

Myrthis FLAMBEAUX . . . . . Un psautier du XIIIe siècle de la Bibliothèque municipale de Bordeaux : le Ms 7 . . 101

Xavier CHARPENTIER . . . . . Un lot de dés en os du Moyen Age  
découvert sur le site de la place Camille-Jullian à Bordeaux . . . . . 115

Jessica FÈVRES . . . . . A propos de la maison de Montaigne . . . . . 131

Colette et Jacques LESTAGE . . . . . Histoire des vitraux de la basilique Saint-Michel . . . . . 143

Marc FAVREAU . . . . . Tapisseries, tapis et ornements liturgiques des églises bordelaises  
pendant le grand siècle (1598-1715) . . . . . 159

**Chaires à prêcher girondines :** . . . . . 177

Jean-François FOURNIER . . . . . Attribution de la chaire de l'église de Fronsac  
au sculpteur Pierre Vernet (1697-1780) . . . . . 179

Pierre COUDROY DE LILLE . . . . . Chaires à prêcher de Sainte-Foy-la-Grande et La Réole . . . . . 187

Claude LAROCHE . . . . . Le couvent des dames de la congrégation de Saint-Joseph à Bordeaux.  
Hommage à Paul Roudié, Joël Perrin et Jean-Claude Lasserre . . . . . 197

Pierre COUDROY DE LILLE . . . . . Un portrait du jurat Jean de Valen . . . . . 213

Robert COUSTET . . . . . A propos d'Antoine Gonzalès : une toile inconnue . . . . . 217

Catherine BÉGUERIE . . . . . L'enseignement de l'histoire de l'art à Bordeaux.  
Premiers cours, premiers professeurs : l'émergence d'une discipline . . . . . 225

**Société Archéologique de Bordeaux :** . . . . . 239

In memoriam : Jean-Paul Avisseau . . . . . 240

Jean Dugros . . . . . 241

Michelle Gaborit . . . . . 242

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2004 . . . . . 243

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu, procès-verbaux des séances de l'année 2004 . . . . . 245



# Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 05 56 44 48 18  
permanence le jeudi après-midi

## *Conseil d'administration pour l'année 2004*

*Présidents d'honneur :* M. le professeur MARCADÉ, membre de l'Institut  
M. BENUSIGLIO  
D<sup>r</sup> LACOSTE LAGRANGE  
M. J.-P. AVISSEAU  
*Président :* Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE  
*Vice-présidents :* M. P. COUDROY DE LILLE  
M. J.-M. DEBRUGE  
*Secrétaire Général :* Mme N. PALARD  
*Secrétaires adjoints :* M. P. VIVEZ  
M. P. BARDOU  
*Trésorier :* M. X. ROBOREL DE CLIMENS  
*Bibliothécaire :* M. J.-G. PUYRAVEAU  
*Archiviste :* Mme A. ZIÉGLÉ  
*Conseillers :* MM. ARAGUAS, COUSTET, FAIVRE, MICHAUD,  
PUJO, RÉGALDO-SAINT BLANCARD

## *Comité directeur des publications*

P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, X. ROBOREL DE CLIMENS

## *Comité de lecture*

Philippe ARAGUAS, Robert COUSTET, Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, Michel LENOIR, Philippe MAFFRE,  
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, Xavier ROBOREL DE CLIMENS, Marc SABOYA, Anne ZIÉGLÉ.





**L'archéologie girondine en 2004 :**

- Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine ..... 3
- Opérations archéologiques à Bordeaux ..... 12
  - Communauté urbaine de Bordeaux ..... 15
  - Gironde ..... 18
- Bibliographie archéologique régionale..... 42

Wandel MIGEON et Thierry GÉ, avec la collaboration de Jean-Claude LEBLANC

- Sur le trajet du tramway :  
le site de « La villa Marguerite » à Lormont ..... 49

Anne-Céline LHUILLIER..... Etude architecturale de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux ..... 63

Vincent JOINEAU ..... Les moulins à eau de Bordeaux et de sa banlieue du XIIIe au XXe siècle, considérations spatiales et techniques ..... 83

Myrthis FLAMBEAUX ..... Un psautier du XIIIe siècle de la Bibliothèque municipale de Bordeaux : le Ms 7 ..... 101

Xavier CHARPENTIER ..... Un lot de dés en os du Moyen Age découvert sur le site de la place Camille-Jullian à Bordeaux.... 115

Jessica FÈVRES ..... A propos de la maison de Montaigne ..... 131

Colette et Jacques LESTAGE... Histoire des vitraux de la basilique Saint-Michel... 143

Marc FAVREAU..... Tapisseries, tapis et ornements liturgiques des églises bordelaises pendant le grand siècle (1598-1715)..... 159

**Chaires à prêcher girondines :** ..... 177

Jean-François FOURNIER ..... Attribution de la chaire de l'église de Fronsac au sculpteur Pierre Vernet (1697-1780) ..... 179

Pierre COUDROY DE LILLE .... Chaires à prêcher de Sainte-Foy-la-Grande et La Réole ..... 187

Claude LAROCHE ..... Le couvent des dames de la congrégation de Saint-Joseph à Bordeaux. Hommage à Paul Roudié, Joël Perrin et Jean-Claude Lasserre ..... 197

Pierre COUDROY DE LILLE .... Un portrait du jurat Jean de Valen ..... 213

Robert COUSTET ..... A propos d'Antoine Gonzalès : une toile inconnue .. 217

Catherine BÉGUERIE ..... L'enseignement de l'histoire de l'art à Bordeaux. Premiers cours, premiers professeurs : l'émergence d'une discipline ..... 225

**Société Archéologique de Bordeaux :** ..... 239

- In memoriam : Jean-Paul Avisseau..... 240
- Jean Dugros ..... 241
- Michelle Gaborit ..... 242
- Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux ... 243
- Cercle numismatique Bertrand-Andrieu, procès-verbaux des séances de l'année 2004..... 245

